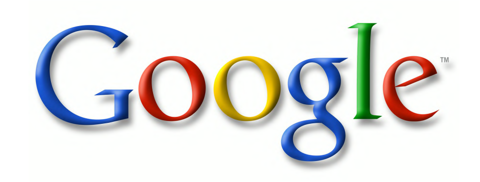
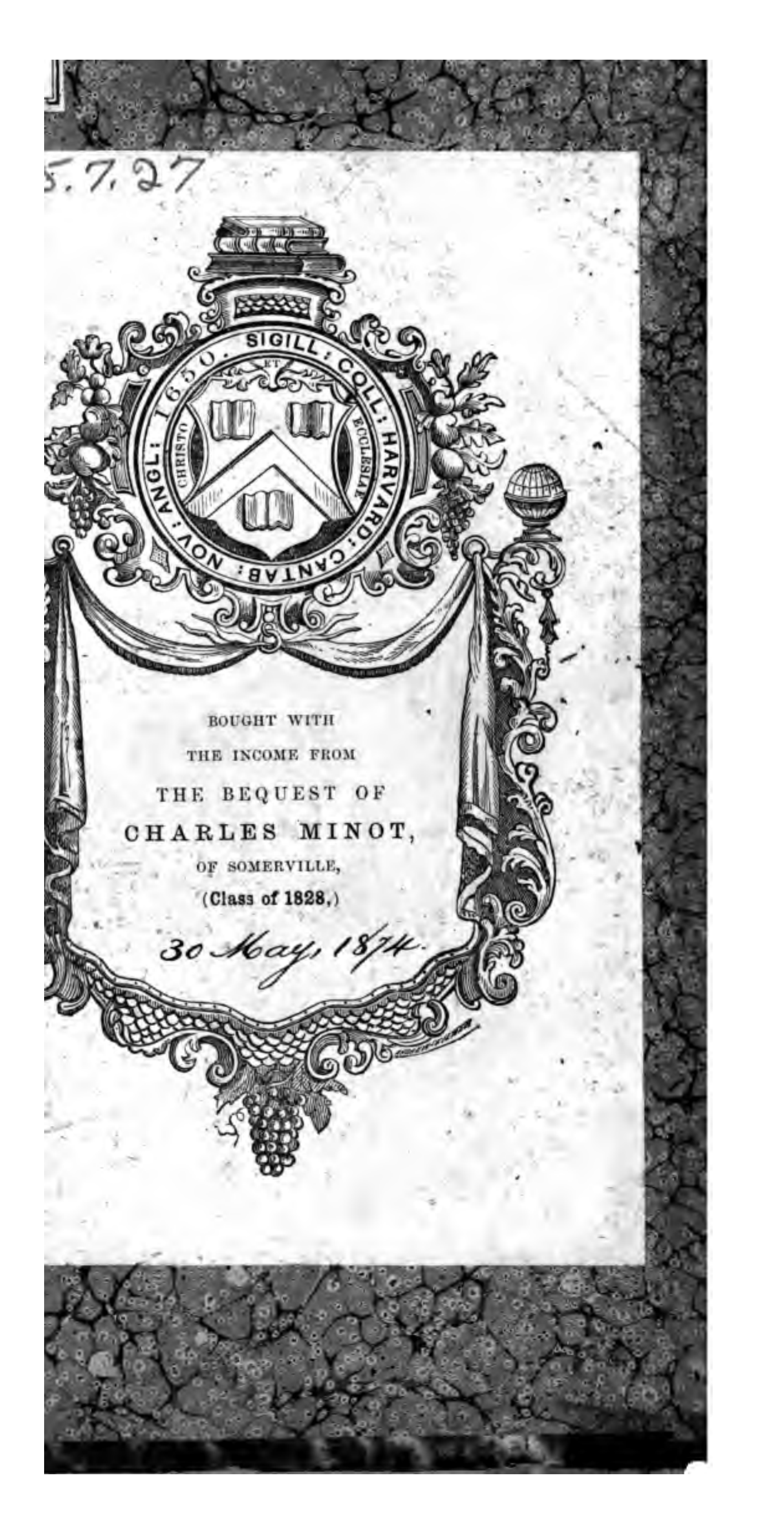
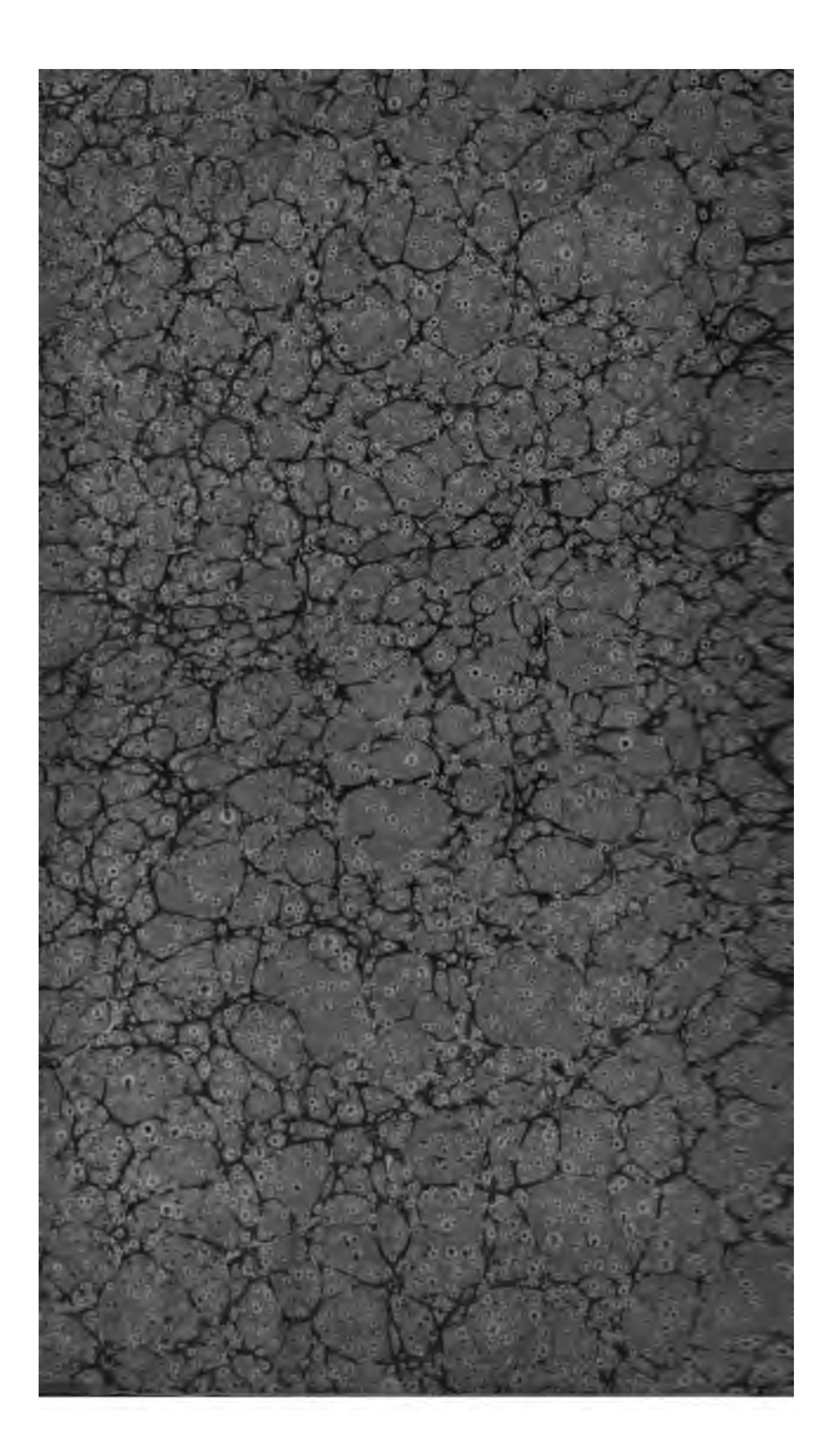





5.7.27
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828.)
30 May, 1874.





COLLECTION

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

MÉMOIRES DU DUC DE GUISE, TOME II.
MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE GRAMONT, TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

COLLECTION

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS L'AVÉNEMENT DE HENRI IV JUSQU'A LA PAIX DE PARIS CONCLUE EN 1763;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE OUVRAGE,

PAR MESSIEURS

A. PETITOT ET MONMERQUÉ.

TOME LVI.



PARIS,

FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DE SORBONNE, N° 9.

1826.

MÉMOIRES

DU

DUC DE GUISE.

LIVRE QUATRIÈME.

Les ministres de Rome et les cardinaux de la faction d'Espagne ayant été consultés sur la dépossession du duc d'Arcos, et sur l'établissement de l'autorité en la personne de don Juan, jugeant que c'étoit le seul moyen de rétablir leurs affaires, conseillèrent qu'il ne falloit pas négliger cet expédient, que l'on devoit exécuter sans remise. L'on commença d'y travailler sérieusement, et peu de jours après il se dépouilla de la vice-royauté, et don Juan en prit possession avec un applaudissement général des Espagnols et de tous ceux de leur parti; et l'autre se sacrifiant au bien de l'Etat, et se résolvant à se charger de la haine publique pour que son maître et son roi en pût tirer quelque avantage, disposa toutes choses pour son départ, qui fut au 26 de janvier, les châteaux, les vaisseaux et les galères lui rendant les derniers honneurs par des salves d'artillerie et de mousqueterie qui durèrent tout le jour. Le peuple ne le solennisa que par des injures et des imprécations contre lui.

Le lendemain, don Juan ayant reçu les complimens accoutumés de tous les ministres, de la noblesse, des gens de guerre et du peuple, qui étoit de son côté, fit une superbe cavalcade avec l'accompagnement de tous ceux qui purent avoir des chevaux pour le suivre, et se fit voir dans tous ses quartiers, visita les châteaux et tous les postes; dont nous fûmes avertis par les salves de réjouissance, les générales acclamations, et les feux de joie qui durèrent toute la nuit. Ensuite il fit publier un manifeste, rejetant toutes les violences passées et tout le mauvais gouvernement sur l'humeur altière et sur l'avarice du duc d'Arcos, promettant au peuple un pardon général de sa rebellion, la conservation de ses privilèges, et non-seulement la confirmation des capitulations qui lui avoient été accordées, mais une augmentation de grâces, dont il s'offroit d'être la caution; et il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit ébranler son esprit. Il écrivit aussi des lettres à M. le cardinal Filomarini, à l'élu du peuple, à Vincenzo d'Andrea, et à beaucoup d'autres des plus autorisés de la ville. La plupart m'apportèrent leurs lettres toutes fermées, mais Gennaro ne me dit rien de la sienne; et comme il ne savoit pas lire, celui à qui il s'étoit confié pour en apprendre le contenu vint aussitôt m'en rendre compte. Je dissimulai quelques jours pour voir comment il en useroit; et lassé de son silence, je lui dis, un matin qu'il vint à mon lever, qu'il me faisoit un secret d'une dépêche si importante qu'il avoit reçue. Il me l'alla querir à l'heure même, et m'assura qu'il avoit oublié de me l'apporter plus tôt, quoiqu'il en eût eu l'intention. Je me payai de cette méchante excuse, et l'observai depuis

de plus près, comme une personne qui entretenoit des commerces avec les ennemis.

Deux jours après, un gentilhomme, parent du cardinal Filomarini, qui, quoique partial pour l'Espagne, étoit de mes amis particuliers, ne se mêlant de rien qui pût m'être contraire, et ayant tant de tendresse et d'amitié pour moi, qu'il m'avoit donné de fort bons avis des desseins que quelques gens avoient contre ma vie, et que j'avois toujours trouvés véritables, m'étant venu faire sa cour, me dit que si je lui voulois donner la liberté de me parler, il auroit quelque chose d'important à me faire savoir. Je l'écoutai; et après m'avoir représenté qu'étant abandonné comme j'étois, il me voyoit en état de me perdre; que le peuple prêtoit l'oreille à un accommodement; que s'il avoit à se faire il valoit mieux que ce fût par moi, puisque autrement s'il venoit à se conclure à mon insu, la première condition seroit ma mort, ne se pouvant faire sûrement tant que je serois en vie; mais que si je voulois j'en serois l'arbitre et le médiateur, et y trouverois mes avantages; que si ceux qui m'avoient été proposés ne flattoient pas assez mon ambition, qu'outre l'investiture du duché de Modène que l'Empereur me donneroit, l'Espagne me fourniroit toutes les forces nécessaires pour m'en mettre en possession. Il m'assuroit qu'il ne tenoit qu'à moi d'avoir en souveraineté les deux Calabres, dont toutes les places me seroient remises entre les mains, et que j'aurois pour garant le Pape, tout le collége des cardinaux, et tels des princes d'Italie que je voudrois choisir. Je refusai la chose foiblement, et lui témoignai lui être fort redevable de



COLLECTION

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

MÉMOIRES DU DUC DE GUISE, TOME II.
MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE GRAMONT, TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

COLLECTION

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS L'AVÉNEMENT DE HENRI IV JUSQU'A LA PAIX DE PARIS CONCLUE EN 1763;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE OUVRAGE,

PAR MESSIEURS

A. PETITOT ET MONMERQUÉ.

TOME LVI.



PARIS,

FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DE SORBONNE, N° 9.

1826.

MÉMOIRES

DU

DUC DE GUISE.

LIVRE QUATRIÈME.

Les ministres de Rome et les cardinaux de la faction d'Espagne ayant été consultés sur la dépossession du duc d'Arcos, et sur l'établissement de l'autorité en la personne de don Juan, jugeant que c'étoit le seul moyen de rétablir leurs affaires, conseillèrent qu'il ne falloit pas négliger cet expédient, que l'on devoit exécuter sans remise. L'on commença d'y travailler sérieusement, et peu de jours après il se dépouilla de la vice-royauté, et don Juan en prit possession avec un applaudissement général des Espagnols et de tous ceux de leur parti; et l'autre se sacrifiant au bien de l'Etat, et se résolvant à se charger de la haine publique pour que son maître et son roi en pût tirer quelque avantage, disposa toutes choses pour son départ, qui fut au 26 de janvier, les châteaux, les vaisseaux et les galères lui rendant les derniers honneurs par des salves d'artillerie et de mousqueterie qui durèrent tout le jour. Le peuple ne le solennisa que par des injures et des imprécations contre lui.

Le lendemain, don Juan ayant reçu les complimens accoutumés de tous les ministres, de la noblesse, des gens de guerre et du peuple, qui étoit de son côté, fit une superbe cavalcade avec l'accompagnement de tous ceux qui purent avoir des chevaux pour le suivre, et se fit voir dans tous ses quartiers, visita les châteaux et tous les postes; dont nous fûmes avertis par les salves de réjouissance, les générales acclamations, et les feux de joie qui durèrent toute la nuit. Ensuite il fit publier un manifeste, rejetant toutes les violences passées et tout le mauvais gouvernement sur l'humeur altière et sur l'avarice du duc d'Arcos, promettant au peuple un pardon général de sa rebellion, la conservation de ses privilèges, et non-seulement la confirmation des capitulations qui lui avoient été accordées, mais une augmentation de grâces, dont il s'offroit d'être la caution; et il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit ébranler son esprit. Il écrivit aussi des lettres à M. le cardinal Filomarini, à l'élu du peuple, à Vincenzo d'Andrea, et à beaucoup d'autres des plus autorisés de la ville. La plupart m'apportèrent leurs lettres toutes fermées, mais Gennaro ne me dit rien de la sienne; et comme il ne savoit pas lire, celui à qui il s'étoit confié pour en apprendre le contenu vint aussitôt m'en rendre compte. Je dissimulai quelques jours pour voir comment il en useroit; et lassé de son silence, je lui dis, un matin qu'il vint à mon lever, qu'il me faisoit un secret d'une dépêche si importante qu'il avoit reçue. Il me l'alla querir à l'heure même, et m'assura qu'il avoit oublié de me l'apporter plus tôt, quoiqu'il en eût eu l'intention. Je me payai de cette méchante excuse, et l'observai depuis

de plus près, comme une personne qui entretenoit des commerces avec les ennemis.

Deux jours après, un gentilhomme, parent du cardinal Filomarini, qui, quoique partial pour l'Espagne, étoit de mes amis particuliers, ne se mêlant de rien qui pût m'être contraire, et ayant tant de tendresse et d'amitié pour moi, qu'il m'avoit donné de fort bons avis des desseins que quelques gens avoient contre ma vie, et que j'avois toujours trouvés véritables, m'étant venu faire sa cour, me dit que si je lui voulois donner la liberté de me parler, il auroit quelque chose d'important à me faire savoir. Je l'écoutai; et après m'avoir représenté qu'étant abandonné comme j'étois, il me voyoit en état de me perdre; que le peuple prêtoit l'oreille à un accommodement; que s'il avoit à se faire il valoit mieux que ce fût par moi, puisque autrement s'il venoit à se conclure à mon insu, la première condition seroit ma mort, ne se pouvant faire sûrement tant que je serois en vie; mais que si je voulois j'en serois l'arbitre et le médiateur, et y trouverois mes avantages; que si ceux qui m'avoient été proposés ne flattoient pas assez mon ambition, qu'outre l'investiture du duché de Modène que l'Empereur me donneroit, l'Espagne me fourniroit toutes les forces nécessaires pour m'en mettre en possession. Il m'assuroit qu'il ne tenoit qu'à moi d'avoir en souveraineté les deux Calabres, dont toutes les places me seroient remises entre les mains, et que j'aurois pour garant le Pape, tout le collége des cardinaux, et tels des princes d'Italie que je voudrois choisir. Je refusai la chose foiblement, et lui témoignai lui être fort redevable de

sa bonne volonté, croyant que cette dissimulation me feroit aisément reconnoître toutes les cabales qu'il y avoit dans la ville, et ceux qui étoient portés à un accommodement.

En effet, l'élu du peuple m'ayant, au bout de deux jours, dit que la disette recommençoit dans la ville; que le peuple étoit las d'être depuis tant de temps les armes à la main sans rien avancer; que les secours de France retardant et étant incertains, l'armée faisant peut-être le même au second voyage qu'au premier, il étoit à craindre que les Français ne fussent bien aises de nous voir dans la nécessité, pour tâcher par le désespoir de nous obliger à nous jeter entre leurs bras, à quoi le royaume ne consentiroit jamais, craignant beaucoup plus la domination française que l'espagnole; qu'il croyoit avantageux d'écouter les propositions de don Juan d'Autriche; qu'il étoit assuré qu'il aimeroit mieux traiter avec moi qu'avec pas un autre, y trouvant plus de sûreté, puisque je pourrois autrement par mon crédit lui rompre toutes ses mesures; que le peuple me remettroit volontiers tous ses intérêts, ne pouvant jamais prendre de soupçon de ma conduite; que je pourrois ménager quelque chose de bon par un abouchement; et qu'au moins, si la chose venoit à se rompre, il rallumeroit sa haine contre l'Espagne, qu'il voyoit s'amortir de jour en jour; et que je trouverois dans ce traité, outre la gloire d'avoir utilement servi le royaume de Naples en le garantissant de sa perte, des établissemens capables de contenter mon ambition; qu'il ne falloit que faire une trève de trois jours; et que si je voulois agréer une conférence avec don Juan d'Autriche,

il l'accepteroit, la souhaitant avec passion; et qu'étant plus expérimenté et plus habile que lui, tout l'avantage assurément seroit de mon côté dans cette entrevue.

Sur la fin de cette conversation, Gennaro entrant me proposa la trève et la conférence : je reconnus par là le fond de leurs pensées, leurs liaisons secrètes, et jurai en moi-même la mort de l'un et de l'autre. Je dissimulai néanmoins, croyant trop hasardeux d'entreprendre hautement leur châtiment. Je leur répondis que j'attribuois tous leurs discours au zèle qu'ils avoient pour la patrie, plutôt qu'à aucune amitié pour les Espagnols; que je voyois bien qu'ils ne connoissoient pas leur naturel, aussi arrogant dans leur prospérité que doux et soumis dans leurs disgrâces; qu'il ne falloit pas se fier à leurs promesses, ni se laisser endormir à leurs belles paroles; qu'ils se devoient souvenir qu'après des capitulations si avantageuses, leur flotte étant arrivée, et se sentant fortifier par un nombre de bonnes troupes, au lieu d'en donner la ratification qu'ils avoient tant de fois fait espérer, et dont ils avoient fait de si solennels sermens, ils avoient voulu brûler et saccager toute la ville, et faire passer au fil de l'épée tous ses habitans; que leurs sentimens n'étoient adoucis que par l'extrémité où ils étoient réduits; et que ne pouvant remédier par la force à leur perte, dont ils étoient si proches et qu'ils voyoient inévitable, ils avoient recours à l'artifice; qu'il ne falloit pas s'y fier; qu'ils ne respiroient que la vengeance, quoique leur cruauté fût déguisée sous les apparences de douceur et de clémence; qu'ils seroient tous deux les premières

victimes de leurs ressentimens; que je voulois observer religieusement ce que j'avois si solennellement promis, de mourir, ou de ne jamais quitter les armes que je ne les eusse tous chassés du royaume, et procuré la liberté dont j'avois été fait le défenseur; que je les exhortois à me suivre dans un dessein si juste, où nous trouverions plus de facilité qu'ils ne se l'imaginoient pas; que je voyois assez clair pour les en assurer, et que les peuples ne seroient jamais abusés de mon consentement; que je leur dessillerois les yeux pour leur faire voir clairement ce qu'ils avoient à craindre, et ce qu'ils devoient faire pour leur sûreté et pour leur repos; et que je leur déclarois que je tenois pour ennemis de la patrie tous ceux qui à l'avenir écouteroient aucune proposition de la part des ennemis, dont tout devoit être suspect, et que je persécuterois à toute outrance, et punirois du dernier supplice ceux qui désormais me tiendroient des discours pareils à ceux qu'ils m'avoient tenus; que je pardonnois à l'indiscrétion de leur zèle de s'être laissés abuser si lourdement; et qu'enfin s'ils vouloient être de mes amis, ils devoient se gouverner plus prudemment, et avoir plus de fidélité et d'amour pour le bien du pays; que j'avertirois le peuple de tout ce qui s'étoit passé, mais que ce seroit avec tant de discrétion qu'ils n'en auroient rien à craindre, et ne pourroient être soupçonnés de trahison et d'intelligence. Ils me remercièrent de ma bonne volonté, et m'avouèrent que j'étois bien plus éclairé qu'ils n'étoient pas, et qu'il n'y avoit rien de si juste ni de si véritable que ce que je leur venois de dire; et qu'étant convaincus de mes raisons, ils détestoient de tout leur

cœur la malice des Espagnols, dont ils poursuivroient la perte désormais au péril de leur vie, et seroient toujours prêts de répandre leur sang pour la cause publique et pour la défense de la liberté.

Dès qu'ils furent sortis, j'envoyai querir tous les chefs du peuple, et leur rendis compte de la conférence que j'avois eue avec eux. Ils me parurent aussi satisfaits de ma conduite, que l'être peu de celle de Gennaro et de l'élu du peuple. Vincenzo d'Andrea, plus adroit et plus caché, ne parut point dans toutes ces choses; mais je ne l'en tins pas pour cela moins dangereux. Je donnai charge à tous ces gens d'informer le peuple, chacun dans son quartier, de ce que je leur venois d'apprendre, d'observer soigneusement toutes les démarches et les actions des personnes qui nous devoient si justement être suspectes, et chargeai mes plus confidens de veiller avec attention, pour m'en avertir, sur tout ce que les ennemis pourroient tenter, qui ne devoient pas, selon mon avis, demeurer long-temps sans tramer quelque entreprise. Je fis veiller avec soin sur ceux qui passoient de leur part à quelqu'un de nos postes pour revenir dans la ville. Un matin je fus averti, par quelque correspondance que j'avois parmi les Espagnols, que l'on devoit distribuer à tous les affectionnés à leurs intérêts de petits écussons de leurs armes, afin de se reconnoître entre eux; et que s'étant unis ensemble les armes à la main, ils vinssent prendre par derrière nos gens en deux ou trois endroits que les ennemis devoient attaquer, afin de faciliter leur entrée dans la ville, pussent s'en rendre les maîtres, et se venger à leur gré de la sédition et désobéissance du peuple.

Un matin, à la pointe du jour, un jardinier fut pris vers la porte de Medine, qui revenoit de leur quartier, portant une grande boîte de sapin sous le bras. Il me fut aussitôt amené; et l'ayant ouverte, je la trouvai toute pleine de petits écussons d'armes d'Espagne, grands comme la paume de la main; et l'ayant questionné sur ce que cela vouloit dire, il me répondit qu'il n'en savoit rien. Mais m'ayant paru fort interdit, je jugeai ce que ce pouvoit être, et qu'il falloit de nécessité que ce fût une marque pour que tous ceux du parti d'Espagne se pussent reconnoître l'un l'autre, et que c'étoit comme la *paille* le jour du feu et du désordre de l'hôtel-de-ville de Paris. Je le fis conduire à la Vicairie, et commandai aussitôt à l'auditeur général de s'y rendre, et de lui faire donner la question. Il confessa ce que j'avois soupçonné, et accusa un prêtre de distribuer des choses pareilles, et deux autres particuliers. Le prêtre fut aussitôt arrêté; et pour les deux autres ils s'enfuirent, et se retirèrent du côté des ennemis : mais l'on ne laissa pas de trouver chez eux grande quantité de ces mêmes armes. C'étoient de ces personnes qui, n'étant pas mariées, portent de petites soutanes, et qui se font tonsurer pour n'être pas sujets à la justice ordinaire, mais seulement à celle du nonce, où ils trouvent plus d'impunité à toutes leurs méchantes actions, la justice ecclésiastique n'étant pas si sévère que la séculière. Le prêtre confessa aux tourmens la même chose qu'avoit fait l'autre : et comme cette affaire étoit de conséquence, je voulus l'examiner, et qu'elle se jugeât devant moi; et fis venir à cet effet, pour assister l'auditeur général, trois des plus habiles avocats de la

ville et de ceux qui m'étoient les plus confidens, et fis amener chez moi dans des chaises ces deux prisonniers, les tourmens qu'ils avoient soufferts ne leur permettant pas de pouvoir marcher. Je les voulus interroger moi-même; et ils m'avouèrent qu'ils avoient déjà distribué quantité de ces armes à beaucoup de gens, et qu'il passeroit encore du monde pour en apporter; qu'il devoit bien y avoir vingt mille hommes qui, pour se reconnoître, en attacheroient ou à leur chapeau ou sur l'estomac; et que le jour nommé, sur les trois heures du matin, les Espagnols devant attaquer deux ou trois de nos postes des plus importans, ceux de leur parti, et qui porteroient de pareilles marques, accourant à l'alarme, chargeroient nos gens par derrière, et faciliteroient par là l'entrée et la prise de la ville. Je leur demandai qui étoient les principaux des chefs : ils me répondirent que, sachant bien qu'il falloit qu'ils mourussent, ils ne me découvriroient point le détail de l'entreprise pour ne la pas faire manquer, puisque aussi bien tout ce qu'ils diroient ne leur sauveroit pas la vie, et que cette affaire réussissant, ils auroient la satisfaction d'être vengés et de servir leur roi, pour lequel ils s'estimoient heureux de mourir. Je les fis remener en prison; et après avoir délibéré sur ce que nous aurions à faire, ils furent premièrement condamnés à la mort, et l'on résolut que l'auditeur général tâcheroit, à force de tourmens, de tirer plus d'éclaircissement d'une conjuration si dangereuse, et qu'il falloit les tourmenter, comme ils disent dans le pays, *tanquàm cadaver*, qui est à dire sans nulle pitié, et jusques au point de les faire mourir dans la question.

Ils furent tout brisés, sans vouloir rien déclarer davantage que ce qu'ils avoient confessé d'abord, et furent pendus le lendemain matin dans le Marché, avec quelques-uns de ces écussons attachés au cou. Ils commencèrent à la potence d'exhorter le peuple à se remettre en leur devoir; ce qui fit hâter leur exécution.

Cependant comme leur résolution me donnoit avec raison de grandes inquiétudes, je fis faire d'exactes perquisitions dans toutes les maisons suspectes de la ville et dans la plupart des couvents, ne paroissant plus aucun de ces écussons, ni personne n'ayant plus voulu garder chez soi les armes d'Espagne. Cela faillit à causer de grands désordres dans toute la ville; et ceux qui ne cherchoient que des prétextes de piller faisoient courre le bruit qu'il y avoit en bien des endroits des armes cachées, pour avoir, sous le prétexte de les chercher dans les maisons, l'occasion de les saccager.

Gennaro me vint donner avis que dans le couvent des jacobins de Sainte-Marie de la Sanita il y avoit des gens cachés dans les caves, et grande quantité d'armes pour fournir aux capes nègres du faubourg des Vierges, et qu'il falloit y envoyer faire la visite. Tout le peuple s'émut à cette nouvelle; et Gennaro s'offrit avec quantité de canaille d'en aller faire la perquisition. Je reconnus aussitôt quelle étoit sa pensée, et le péril qu'il y avoit que l'animosité des lazares et des capes nègres ne nous rejetât dans le même inconvénient que le jour de l'an, auquel j'avois eu tant de peine à remédier. Je me chargeai d'aller moi-même aussitôt après dîner faire cette diligence, dé-

fendant, à peine de la vie, à personne d'y aller avant moi, ni de me suivre, hors ceux que je choisirois. Je commandai à Matheo d'Amore, avec sa compagnie, de se saisir de la porte de Saint-Gennaro, et de ne pas souffrir que qui que ce fût entrât dans le faubourg.

Au sortir de table, je montai à cheval, suivi de mes gardes, et ordonnai à Pepe Palombe, Carlo Longobardo, Onoffrio Pisacani, Cicio Batimiello et Pepe Rico, tous gens accrédités parmi le peuple et en qui je me fiois, de m'accompagner, et pris encore en passant avec moi Matheo d'Amore à la porte de Saint-Gennaro. Et me rendant au couvent de Santa-Maria de la Sanita, j'en fis saisir la porte par mes gardes; et entrant dans le cloître, je dis au père prieur, et au provincial qui s'y trouva pour lors, faisant sa visite, l'avis que Gennaro m'étoit venu donner, et l'intention que j'avois reconnue en beaucoup de gens, sous ce prétexte, de piller leur couvent; ce qui m'avoit obligé d'y venir en personne, pour empêcher qu'il ne s'y fît aucun désordre. Mais que pour les mettre hors de péril à l'avenir de pareilles accusations, que je croyois malicieuses et affectées, il falloit que le père prieur fît voir tous les lieux du couvent, jusques aux caves et aux greniers, et autres plus secrets, aux personnes nommées, et que j'avois amenées exprès, que je ferois accompagner par le capitaine de mes gardes, pour empêcher qu'il ne s'y fît aucune insolence. Il se fit apporter toutes les clefs, et l'on fit une visite générale, où l'on ne trouva rien de suspect, ni pas une seule arme à feu. Je m'en retournai fort satisfait, et ordonnai à ceux

qui avoient fait la visite de rendre compte au peuple de ce qu'ils avoient vu, et jurai devant eux que si l'on venoit à l'avenir me faire de fausses dénonciations, je ferois châtier sévèrement ceux qui ne pourroient justifier les choses qu'ils m'auroient rapportées : ce qui nous tiendroit autrement toujours dans une extrême confusion.

Etant arrivé chez moi, et ayant employé une partie de ma soirée à mes occupations ordinaires, Grassullo de Roza Carceriero, major, me vint donner avis que l'on avoit découvert une grande conjuration, et qu'il venoit d'arrêter tous les complices, qui étoient au nombre de trente, et qu'il les avoit conduits prisonniers dans la Vicairie. « Je pardonne, lui dis-je, à l'in« discrétion de votre zèle l'action que vous venez de « faire; mais s'il vous arrive de votre vie de prendre « personne sans mes ordres, votre tête m'en répon« dra. » Il me répondit qu'il avoit cru la chose si importante, qu'il avoit appréhendé que les coupables ne s'évadassent s'il différoit de s'en saisir; qu'une autre fois il seroit plus sage, et ne retourneroit jamais à commettre cette faute, puisqu'elle m'étoit désagréable; qu'au reste il n'y avoit rien de si certain que cette conspiration. Et après m'avoir nommé tous les prisonniers, il me dit qu'il m'avoit amené le dénonciateur. Je fis réflexion sur tous les noms; et ayant remarqué ceux des deux personnes qui, en prenant l'indult, m'avoient découvert l'entreprise de Tonno Basso sur ma vie, je crus que ces complices que je n'avois pas voulu faire mourir, et qui étoient encore prisonniers dans la Vicairie, pouvoient bien avoir part à tout cet embarras, et que l'avis que l'on venoit de me donner

étoit un effet de leur vengeance, et peut-être de leur argent.

Je me fis amener le dénonciateur, et l'ayant soigneusement observé, je lui trouvai dans l'air quelque chose de fripon, qui me donna méchante opinion de lui : aussi lui dis-je de me parler véritablement, et sans me rien déguiser ; que je soupçonnois de fausseté son accusation, et qu'il s'étoit laissé corrompre pour de l'argent ; que j'en avois des preuves certaines ; qu'il prît bien garde à lui, puisqu'il n'avoit jamais été en si grand péril de sa vie ; que s'il pouvoit me justifier le rapport qu'il me faisoit, il seroit fort bien récompensé, et ceux qu'il accusoit (quoique je les crusse plus gens de bien que lui) punis sévèrement ; mais qu'aussi, s'il y avoit de la malice et de la menterie dans son fait, je le ferois pendre sans rémission ; qu'il pensât à lui, durant que sa vie étoit encore entre ses mains ; mais que s'il partoit d'auprès de moi sans m'avoir dit la vérité, toute la terre ne le pourroit garantir d'être pendu. Je reconnus qu'il s'étonnoit ; et le pressant vivement, je fus surpris de le voir à mes pieds me demander la vie, et me promettre qu'il m'avoueroit tout ce qu'il avoit fait. Il me déclara qu'un greffier, nommé Calderino, prisonnier dans la Vicairie pour avoir été complice de l'attentat que Tonno Basso avoit voulu faire sur ma vie, et un autre prisonnier convaincu du même crime, lui avoient donné cent écus pour venir dénoncer tous ceux que Grassullo de Roza avoit mis prisonniers, croyant, comme du temps de Mazaniel et de Gennaro, que ce seroit assez de les accuser pour les faire mourir, sans rien approfondir davantage. Je lui fis apporter

du papier et de l'encre, et lui commandai d'écrire tout ce qu'il me venoit de dire, et le signer; et lui dis que s'il vouloit jouir de la grâce que je lui venois d'accorder, il falloit qu'il soutînt sans se dédire ni sans balancer, à ceux qui lui avoient promis de l'argent, tout ce qu'ils avoient traité avec lui. Je le renvoyai en prison, et commandai à l'auditeur général de le confronter aux deux personnes qu'il avoit chargées; et afin que son témoignage eût plus de force, de le mettre à la corde, sans néanmoins l'élever ni lui faire souffrir de tourmens. Calderino et son compagnon lui étant confrontés, n'eurent aucun reproche à faire, ni aucune cause de récusation à alléguer contre lui : de sorte qu'après avoir ouï son rapport, la peur des tourmens leur fit avouer leur crime, et l'on leur fit signer ensuite leur déposition, qu'ils confirmèrent à la question, que l'on ne laissa pas de leur donner. L'auditeur général vint aussitôt m'en rendre compte, et j'envoyai à l'heure même faire élargir tous les prisonniers, ne jugeant pas raisonnable que des gens que je savois innocens couchassent dans la prison. Pour les deux coupables, je fis instruire leur procès toute la nuit; et les ayant fait juger, ils furent condamnés à mort, et pendus le lendemain sur les neuf heures du matin devant la porte de la Vicairie, avec chacun un écriteau au milieu de l'estomac, qui portoit : *Calomniateurs et perturbateurs du repos public*. Cette justice si prompte m'attira mille bénédictions, et empêcha depuis que l'on ne me vînt faire de fausses accusations, et que la haine, l'envie ou la vengeance n'exposassent plus à l'avenir la vie des innocens à aucun péril, comme elles avoient

fait avant que la souveraine autorité fût entre mes mains.

Il se fit le lendemain une autre exécution que je ne pus empêcher à cause des formalités de la justice, quoique, ne la croyant pas juste, je ne la souffris qu'à contre-cœur, et en ai toujours eu quelque remords. Ce fut d'un misérable qui vint accuser le mestre de camp Melonne et Pepe Palombe d'intelligence avec les ennemis : ce que j'avois toujours soupçonné, et que je vérifiai depuis, mais trop tard. Je le mis entre les mains de la justice; et, faute de prouver ce qu'il m'avoit avancé, il fut pendu.

L'armée navale des ennemis, dépourvue de matelots, et ayant besoin de se radouber et de faire un nouvel armement, leur général Pimienta représenta que cela ne se pouvoit faire à Naples, et qu'il falloit de nécessité la remener en Espagne. Les ennemis tinrent un grand conseil, y voyant beaucoup d'inconvéniens, quelque parti que l'on pût prendre, puisque restant elle acheveroit de se désarmer, et leurs vaisseaux, appesantis par l'ordure dont ils s'étoient chargés faute d'être carénés, leur demeuroient tout-à-fait inutiles; d'autre côté, leur retraite les réduiroit aux dernières extrémités, n'en ayant plus pour tenir la mer, d'où leur venoit toute leur subsistance; et une partie de leurs galères étant allée porter le duc d'Arcos, ils s'y trouveroient sans aucunes forces. Le baron de Vatteville fut d'opinion qu'elle allât hiverner à Messine. Pimienta au contraire insistant toujours pour se retirer en Espagne, la flotte ne se pouvant remettre facilement ni promptement que là, son opinion prévalut; et don Juan, déférant à ses

raisons, consentit à son départ : de sorte que leurs galions se mirent à la voile, avec un fort bon vent, au commencement de février. Jamais la perte des Espagnols ne fut ni si certaine ni si proche, puisque leur ayant ôté toute communication par terre avec le reste du royaume, l'arrivée seulement de douze navires français leur empêchant toutes celles qu'ils pouvoient avoir par mer, ils eussent été contraints de songer à leur retraite : ce qui fut résolu par trois fois dans leur conseil, et capitulant avec moi, de me demander, après avoir abandonné les châteaux, la permission de se retirer à Gaëte et aux autres places maritimes, pour y attendre au printemps les secours d'Espagne et le retour de leur flotte. Ce qu'ils étoient encore résolus d'exécuter quand ils reprirent la ville, si le traité qu'ils firent de l'achat d'un poste ne leur eût pas réussi, ou qu'ils eussent trouvé de la résistance à leur entrée. Ils pressèrent alors leurs confidens de faire les derniers efforts, ce qui me causa bien de l'embarras et de la peine.

La noblesse cependant, jugeant qu'elle se devoit garder d'être enveloppée dans leur ruine, leur protesta qu'après s'être consumée à faire la guerre à ses dépens comme elle avoit fait si long-temps, n'en pouvant plus soutenir la dépense, elle seroit contrainte de prendre quelque résolution, et resserrer plus étroitement sa correspondance avec moi. Les Espagnols, connoissant la justice de sa demande, la prièrent d'avoir patience jusques à la fin de mars, dans lequel temps leur armée devoit revenir : et elle, pour témoigner sa fidélité jusques au bout, leur promit d'attendre tout le mois d'avril; mais qu'au pre-

mier jour de mai, étant dispensée par la nécessité du serment qui l'engageoit à leur obéir et les servir, elle prendroit le parti qu'elle jugeroit nécessaire à sa conservation. J'en fus aussitôt averti, et même que leur déclaration se feroit en ma faveur ce jour-là précisément, ou plus tôt, si je voulois quitter la ville pour me retirer en Pouille, et m'aller mettre à sa tête, ou bien au retour de l'armée de France, ou dès que je serois le maître des châteaux : de sorte que de tous les côtés l'on étoit en extrême impatience de voir quel succès auroient les affaires, et de quel parti le Ciel et la fortune se voudroient déclarer. Je songeai sérieusement à presser le retour de la flotte de France, et à faire venir mon frère le chevalier, afin de lui laisser le commandement de Naples, et m'aller mettre en campagne pour rejoindre toutes mes forces et celles de la noblesse, et retourner achever tout d'un coup d'opprimer les ennemis.

Cependant Gennaro Annèse, maintenant des correspondances secrètes avec don Juan d'Autriche, faisoit passer quasi toutes les nuits quelqu'un vers lui, dont j'étois ponctuellement averti par les gens que j'avois gagnés auprès de lui, qui, après avoir lu toutes les lettres qu'il recevoit, ne manquoient pas de m'en rendre compte : et étant assuré, comme je l'étois, de découvrir toutes ses menées, je dissimulois avec lui, attendant à m'en défaire quand il seroit temps, et que je le verrois sur le point d'exécuter quelque dessein. Il ne concluoit rien dans toutes ses négociations, ayant pris un tel goût à commander, et son ambition étant tellement accrue, que le pre-

mier point de ses capitulations étoit toujours de demeurer le chef du peuple, d'avoir cinquante mille écus de rente, avec un titre de duché ou de principauté; d'être la seconde personne après le vice-roi, de pouvoir tenir des gardes, et s'en faire accompagner pour se garantir de ses ennemis, et de conserver, sa vie durant, cette autorité. Les Espagnols ne le voyant pas assez accrédité pour pouvoir leur remettre la ville entre les mains, et réduire le peuple à leur obéissance, tiroient de longue avec lui, et l'amusoient par de belles espérances, afin de pouvoir s'en servir en quelque occasion, et principalement pour entreprendre sur ma vie; à quoi ils n'épargnoient aucune chose, croyant que tant que je vivrois je pourrois ruiner tous leurs desseins, et qu'après ma mort ils trouveroient toutes choses faciles, leur salut ou leur perte n'étant attachés qu'à ma conservation ou à ma chute.

J'avois un sensible déplaisir d'apprendre par les lettres qu'il recevoit de France, et des ministres du Roi à Rome, qu'on le croyoit si fort attaché aux intérêts de la France, que l'on n'espéroit tirer que de lui seul tous les avantages que l'on prétendoit de la sédition de Naples. Il tâchoit de persuader que je m'y opposois par mon ambition particulière, et que je ne travaillois qu'à mon établissement et à mon élévation. L'on ajoutoit une telle créance à toutes ses relations, quoique fabuleuses, que les miennes étoient rejetées comme suspectes; les ministres de Rome étant persuadés que les défiances que je prenois de lui avec tant de justice n'étoient causées que par l'opinion que j'avois qu'il prenoit des liaisons

étroites avec la France, et que par là il empêchoit que je ne fusse secouru. Cette prévention me faisoit rendre à la cour tous les méchans offices imaginables, et j'y passois pour un homme qui affectoit d'en être indépendant, qui méprisoit toutes choses, à moins qu'elles ne pussent contribuer à ma fortune, et qui ne songeoit à chasser les Espagnols que pour monter sur le trône. Sa puissance n'étoit pas si suspecte que la mienne, puisque l'on se flattoit de pouvoir venir plus aisément à bout d'une personne comme lui que d'un homme comme moi, que l'on croyoit plus difficile à contenter que Gennaro, dont la basse naissance et le peu d'esprit ne le faisoient pas juger capable de dissimulation, de malice et de pênsers ambitieux. Vincenzo d'Andrea, plus habile que lui, l'obligeoit à donner toujours des soupçons de moi pour m'empêcher d'être assisté, et pousser par là le peuple, par le désespoir de se voir abandonné, à reprendre ses premiers fers. Il débitoit la confiance que la France avoit prise en lui, les ombrages qu'elle avoit conçus contre moi, et tâchoit par cet artifice de me susciter tous les jours de nouveaux embarras, et des conspirations contre ma vie.

Plusieurs dépêches venues de Rome, qui m'étoient tombées entre les mains, m'éclaircissoient de toutes ces intrigues, et m'apprenoient avec un sensible déplaisir que M. de Fontenay, en pensant servir la couronne, travailloit, sans s'en apercevoir, à l'avantage des Espagnols, et l'obligeoit innocemment, dans le dessein qu'il avoit de me nuire, à trahir elle-même ses intérêts. Il se croyoit dans Rome mieux informé que moi de tout, qui voyois les choses de plus près,

qui fatiguois continuellement, et étois exposé à tous les dangers imaginables, sans que l'on me sût gré de toutes mes fatigues, et de tous les périls que je courois à toute heure. Il se faisoit valoir par ses négociations, qui ruinoient toutes choses; et attribuant à l'aversion et animosité des peuples contre leurs anciens tyrans (quoiqu'elles fussent si affoiblies qu'elles ne s'expliquoient que par des paroles injurieuses) tout ce qu'il voyoit arriver tous les jours, me croyoit un fantôme heureux, qui ne contribuois que de ma présence à toute ma bonne fortune, et qui ne faisois que ce que tout autre auroit pu faire à ma place: et Gennaro Annèse, tout traître qu'il étoit, passoit pour fidèle, et bon Français; et moi, dont le respect, la passion et la fidélité étoient inébranlables, pour un traître, et pour un ennemi de sa patrie.

A mon retour de prison, je sus de feu M. le cardinal Mazarin comme toute la cour avoit été ou mal ou point du tout informée de tout ce qui s'étoit passé à Naples: surtout il demeura surpris de l'aveuglement que l'on avoit eu pour Gennaro, quand je lui prouvai par d'irréprochables témoignages sa perfidie. Je lui rapportai d'Espagne le Mémorial du baron de Vatteville, imprimé dans Madrid depuis ma prison, par lequel, demandant au roi Catholique récompense de ses services, il alléguoit, pour le plus important, le commerce secret qu'il avoit entretenu avec Gennaro devant mon arrivée à Naples, et tout le temps que j'y avois demeuré, cotant plusieurs avis qu'il lui avoit donnés de tout ce qu'il avoit ménagé et entrepris contre moi pour le service d'Espagne. Et alors M. le cardinal Mazarin me blâma de ne l'avoir pas

châtié quand je l'avois pu, aussi bien que l'abbé Basqui; de quoi je ne me justifiai que par le respect que j'avois pour la France, qui auroit mal expliqué mes intentions, qui m'auroit accusé de sacrifier à mes intérêts ses créatures, et auroit pris de là une occasion de m'abandonner. J'ai cru devoir à mon honneur cette digression, pour détromper le public de tous les faux bruits que l'on avoit semés contre moi : et revenant à la suite de mon discours, il est à propos de découvrir un piége dangereux que l'on me tendit, et dont je ne me tirai que par présence d'esprit, et une adresse tout-à-fait extraordinaire.

Gennaro, par le conseil de Vincenzo d'Andrea, ayant ému beaucoup de peuple sous le prétexte de l'amitié que j'avois pour la noblesse, envoya douze ou quinze cents hommes, qui se mirent en bataille dans la place de mon palais, où cinquante à soixante des plus factieux entrèrent, accompagnant un frère lai cordelier, qui demanda à me parler sur les neuf ou dix heures du soir. Je me mis contre le pied de mon lit pour l'écouter : il commença à m'exagérer les mauvais traitemens que la noblesse faisoit au peuple, dont quelques-uns avoient souffert de grandes violences dans la Pouille et dans les autres provinces; qu'il falloit, pour le satisfaire, la sacrifier toute à ses ressentimens, et principalement les personnes du prince de Montesarchio et du prince de Troja son frère, qu'il croyoit que je considérois particulièrement. Reconnoissant son discours fort séditieux, et qu'il ne tendoit qu'à émouvoir contre moi toute la canaille, je le tirai dans le fond de ma chambre, et m'allai appuyer contre la muraille, afin que notre

conversation ne fût entendue de personne. J'essayai de le ramener par mes raisons, lui représentant que si je ne divisois toute la noblesse d'avec les Espagnols (ce qui ne se pouvoit qu'en la caressant, et lui faisant toutes sortes de bons traitemens), leur union leur donneroit des forces si considérables, qu'il nous seroit impossible d'y résister. Ce dangereux moine, haussant la voix, me dit d'un ton fort insolent que l'on savoit bien l'amitié que j'avois pour tous les cavaliers, qui m'étant beaucoup plus chers que le peuple, je le voulois immoler à leur animosité, comme j'avois déjà sacrifié Michel de Santis à la vengeance des parens de don Pepe Caraffe; et que puisque je ne voulois pas envoyer l'ordre à Sabato Pastore de faire égorger le prince de Montesarchio et son frère (ce qu'il pouvoit fort aisément), et aux autres bandits de massacrer tout ce qu'ils pourroient attraper de cavaliers dans le royaume, je me déclarois par là leur partial, et par conséquent le plus dangereux ennemi du peuple, puisque j'abusois de l'autorité qu'il m'avoit donnée pour le perdre. Je lui répondis qu'il seroit trop dangereux d'entreprendre une semblable violence; mais que je l'assurois de châtier ceux qui se trouveroient trop arrogans, et qui auroient tyrannisé ou opprimé dans le royaume ceux qui tenoient notre parti. Il s'échauffa davantage, et mit la main dans sa poche pour en tirer quelque lettre qu'il en avoit reçue. Je m'aperçus que ce qui étoit dans ma chambre commençoit à s'émouvoir et causer du tumulte: et voyant que c'étoit un complot fait pour m'assassiner, et qu'on n'en cherchoit qu'un prétexte, de la main gauche je lui arrêtai celle qu'il avoit dans sa poche, et de la

droite le prenant à la gorge, je m'écriai : « Ah ! traître, « vous en voulez à ma vie, et attentez sur ma per-« sonne ! A moi ! gardes, à moi ! » Et Augustin de Lieto s'étant avancé, je le lui remis entre les mains, et lui dis de le faire fouiller ; qu'il avoit un couteau dans sa poche, que je l'avois saisi quand il l'en tiroit pour m'en donner dans le ventre. Le capitaine de mes gardes l'ayant fait visiter dans mon antichambre, l'on lui en trouva un fort grand dans une gaîne, avec un manche rond, et une petite garde en forme de baïonnette : ce qu'ayant fait voir à tout le monde, l'on vouloit sur l'heure le jeter par les fenêtres ; mais je dis qu'il étoit important de le faire interroger et lui faire son procès, pour savoir de lui ceux qui l'avoient poussé à faire un coup si téméraire. Et prenant une plume et du papier, j'écrivis un billet au cardinal Filomarini, et lui mandai que, ne voulant pas entreprendre sur la justice ecclésiastique, j'envoyois dans ses prisons un moine qui m'avoit voulu poignarder ; que je le priois de le faire mettre dans un cachot, défendre qu'il ne parlât à personne, et que l'on prît soigneusement garde qu'il ne s'évadât, afin qu'une action si noire ne demeurât pas impunie, et que l'on en pût découvrir les complices ; que j'attendois ce soin de sa bonté, que méritoit bien le respect que je voulois garder à l'Eglise. Le cardinal Filomarini fit exécuter exactement ce que je désirois de lui, étant bien le moins qu'il pouvoit faire pour l'obligation si grande et si récente qu'il m'avoit de l'avoir sauvé de la fureur du peuple, qui, par le péril qu'il croyoit que j'avois évité, redoubla pour moi sa tendresse et son affection : et mon adresse remplit de confusion

et de douleur ceux qui avoient juré ma perte, et si bien concerté leur entreprise, qu'ils ne croyoient pas qu'il me fût possible de m'en garantir.

Cependant, comme Gennaro ne s'appliquoit qu'à rechercher les moyens de me faire périr, j'avois à son égard la même pensée : et Agostino Mollo, qui m'a toujours bien servi, quoique beaucoup de gens l'aient voulu soupçonner du contraire, m'ayant débauché le capitaine de ses gardes, me l'amena pour m'assurer qu'il feroit tout ce que je lui ordonnerois, et m'avertiroit ponctuellement de toutes ses démarches et de tous ceux qui négocieroient avec lui ; qu'il m'offroit de l'empoisonner quand je voudrois, si je lui fournissois de quoi le faire ; mais que pour le poignarder il ne s'y porteroit pas aisément, parce que ce seroit trop se déclarer, et que cela ne seroit pas honnête à un capitaine des gardes. Sa mort importoit à ma sûreté ; mais je ne voulois pas l'entreprendre de façon que j'en pusse paroître l'auteur, pour ne pas m'attirer l'indignation de la France, qui, le croyant attaché à elle, l'attribueroit plutôt à mon ambition particulière, comme étant le plus grand obstacle que j'y pusse rencontrer, qu'à un juste châtiment de ses perfidies.

Le lendemain matin, allant à la messe aux Carmes, je donnai ordre au chevalier de Forbin, avec trente cavaliers français de ma compagnie de chevau-légers qu'il commandoit, qu'aussitôt que je sortirois de l'église et monterois à cheval, comme il me venoit conduire jusque sur la porte, n'osant plus s'écarter du tourjon des Carmes, et appréhendant la mort, que le remords de sa conscience lui faisoit juger avoir bien méritée, de venir avec ses gens le pousser hors de

l'église, où Matheo d'Amore, Carlo Longobardo et Pepe Rico avoient résolu de lui couper la tête, et de me dire, quand je serois retourné au bruit que j'entendrois, qu'ils l'avoient puni des trahisons qu'il faisoit au peuple, et des intelligences qu'il entretenoit avec don Juan d'Autriche : ce qui se seroit justifié par ses lettres, qu'on auroit trouvées en faisant la visite chez lui, le capitaine de ses gardes m'ayant averti du lieu où il les tenoit serrées.

Cette affaire, si bien ménagée, n'auroit pas manqué de réussir sans la trahison d'un Français, nommé le baron de Rouvrou, qui l'alla avertir de prendre garde à lui, étant entré en soupçon de quelques allées et venues qu'il avoit vu faire, et d'avoir remarqué que quelques-uns de ceux du complot chuchotoient ensemble. Il est bon que je fasse ici son portrait, afin que l'on connoisse que ce qu'il fit fut un effet de malice noire, et non pas d'imprudence. C'étoit un gentilhomme normand, d'autant d'esprit que de peu de jugement, fort emporté, aussi grand escroc de son naturel que grand joueur, et qui voulant avoir de l'argent à quelque prix que ce fût, son père ne lui en donnant pas assez à son gré, n'avoit ni honneur ni conscience; du reste, brave, et déterminé de sa personne. Il étoit, au siége d'Aire, capitaine de fusiliers dans le régiment de feu M. le cardinal de Richelieu, où, après avoir perdu tout son équipage, il joua sa compagnie; et craignant le ressentiment du maréchal de La Meilleraye, le soir, venant visiter sa garde avancée, il passa du côté des ennemis, et se vint rendre, publiant que, par l'amitié qu'il avoit pour moi, il me venoit trouver pour suivre ma fortune. Le

cardinal infant me le renvoya. Mon malheur et la suite du parti de Sedan m'ayant engagé dans le service de la maison d'Autriche en qualité de général des troupes de l'Empereur, il me donna avis de la retraite du maréchal de La Meilleraye, qui, ayant déjà fait abattre ses lignes, se résolvoit, après la prise de la place, de décamper. Son avis s'étant trouvé véritable, l'on marcha en diligence, abandonnant les hauteurs de Térouane, où l'armée d'Espagne et l'impériale s'étoient campées pour empêcher un convoi, et la jonction d'un corps considérable qu'amenoit le feu marquis de Gêvres, afin de charger l'arrière-garde des Français : ce qui se fût aisément exécuté, sans la diligence et précaution des généraux, qui, se postant sur une éminence, firent que toute la journée se passa en une escarmouche fort chaude, au lieu d'un combat général, que les Espagnols ne voulurent pas hasarder. Et la maladie survenue au cardinal infant, qui à la fin se trouva mortelle, m'ayant obligé de me retirer à Bruxelles pour la difficulté du commandement, Rouvrou m'y suivit ; mais il y fit tant d'extravagances, que je fus contraint de l'en faire sortir. Il passa ensuite en Angleterre, où sa méchante conduite le fit arrêter prisonnier, et même avec un fort grand péril de la vie. Un an après il revint en France, sans avoir eu d'abolition de sa trahison. Un jour que durant la régence j'étois dans le cabinet de la Reine mère, parlant au maréchal de La Meilleraye, nous l'y vîmes arriver ; et l'ayant reconnu, il résolut d'en avertir la Reine pour le faire arrêter et punir. Je le priai, pour l'amour de moi, de ne pas pousser ce misérable : ce qu'il m'accorda, à condition qu'il ne se

présenteroit jamais devant lui. J'allai aussitôt lui en donner avis, et lui conseillai, ne pouvant trouver de sûreté dans la cour, de s'en aller chez lui. Peu de temps après son retour en Normandie, n'étant pas personne à demeurer en repos, il s'attira une méchante affaire, ayant, par jalousie d'une femme, sans aucun sujet d'offense, donné des coups de bâton à une personne de qualité de la robe. A la prière du comte de Manfreville, mon ami particulier et son parent, je lui donnai retraite dans Meudon, ne le voulant pas tenir chez moi dans Paris, où ne se croyant pas en sûreté sur les grandes poursuites que l'on faisoit contre lui, il me demanda des lettres pour mon frère le chevalier, que la citation générale avoit obligé de se rendre à Malte, dans l'appréhension que les Turcs ne la vinssent assiéger. Il partit pour l'aller trouver avec ma lettre, et s'arrêtant à Rome, il s'en servit pour escroquer M. le cardinal de Valencey; et demandant une audience au comte d'Ognate, ambassadeur d'Espagne dans cette cour, il lui fit entendre qu'il n'osoit demeurer en France, et qu'il étoit vagabond depuis trois ans, et que la nécessité où il se trouvoit le forçoit d'avoir recours à sa générosité. Le comte étant homme d'ostentation, lui fit aussitôt compter mille écus. Il tira aussi des cardinaux Montalte, Albornos, et autres de la même faction, quelque secours, persuadés que la misère qu'il souffroit ne venoit que du service qu'il avoit rendu à l'Espagne. Ayant amassé une somme assez considérable, il s'en alla courre le monde, et exercer ailleurs ses friponneries ordinaires; et, sur l'avis qu'il eut que j'étois à Naples, il s'en vint m'y trouver, et passant par Rome, il concerta avec

les ministres espagnols, moyennant cinquante pistoles par mois, dont il en toucha deux d'avance, de leur servir d'espion auprès de moi, leur faisant entendre que je prenois confiance en lui. Ils lui ordonnèrent de communiquer avec Gennaro, et de se lier avec lui : ce que, pour son bonheur, je ne découvris que dans ma prison, d'un secrétaire bourguignon du comte d'Ognate que j'avois connu en Flandre ; et ayant été pris prisonnier avec moi, il se vanta hautement qu'il seroit bientôt en liberté, et qu'il ne manqueroit pas d'argent, ne se cachant plus de sa perfidie, et faisant maltraiter tous les autres prisonniers français. Mais n'étant plus en état de rendre aucun service, il fut, pour être trop connu, trois ou quatre ans dans la prison plus resserré et plus observé que pas un de tous les autres de ma suite. Bien me prit de le connoître et de me défier de lui, car autrement il m'auroit fait de méchans tours ; mais il ne manqua pas de bonne volonté en toutes sortes de rencontres.

Dans ce temps, un gentilhomme genevois, appelé Gioan Grilly, riche et puissant, me vint trouver pour me demander une commission de commander dans le Piano de Sorrento, où il avoit tout son bien, et le gouvernement de la ville qui porte le même nom, s'il pouvoit la prendre (étant un lieu dont les ennemis tiroient une partie de leurs rafraîchissemens), m'offrant de faire les levées et la guerre à ses dépens. C'est une des plus agréables et des plus délicieuses contrées du monde, dont la beauté du séjour et la douceur de l'air convièrent Tibère, quand il voulut se délasser des fatigues des affaires et du gouvernement de l'Empire pour s'adonner à ses plaisirs, de choisir

cet agréable endroit, se retirant la nuit pour sa sûreté dans Caprée, petite île quasi déserte, et qui n'est recommandable que par la prise des cailles, qui se fait en si grande abondance qu'elle est suffisante à composer le revenu d'un évêché : ce qui a fait tant parler des délices de Caprée à tous les historiens de son temps. Il eut en peu de jours mis ensemble un corps assez considérable pour y tenir la campagne, et obliger tous les bourgs et villages voisins à se déclarer pour nous. Il m'en envoya aussitôt donner la nouvelle, avec un régal composé de tout ce que ce pays abondant produit de bonnes et délicates choses, et principalement des veaux, estimés les meilleurs et les plus frians de toute l'Italie. Il marcha ensuite avec trois pièces de canon pour assiéger la ville de Sorrento : mais comme il n'avoit que des milices et de nouvelles troupes, qu'il manquoit d'officiers, et lui-même d'expérience et de capacité pour faire la guerre, la place étant réduite à la dernière extrémité, se trouvant attaqué par trois cents Espagnols sortis de Castel-à-Mare sous le commandement du mestre de camp don Gaspard de Sultas et du lieutenant du mestre de camp général don Miguel d'Almeida, les assiégés à même temps faisant une sortie, ses gens épouvantés se mirent à fuir, et le siége fut levé avec perte de son artillerie. Il ne laissa pas de rallier ses troupes et de demeurer le maître de la campagne, les Espagnols s'étant retirés dans Castel-à-Mare, dans la crainte qu'ils eurent que leur absence n'en facilitât la prise à Cerisantes, que je rappelai, voyant qu'il n'entreprenoit rien de considérable, renvoyant les troupes qu'il commandoit, une partie à Paul de Naples, et l'autre à Polito

Pastena, qui, continuant à se faire craindre dans toute la principauté Citraro, la réduisit entièrement à notre obéissance : et ayant pris un château du marquis de La Bella, un des meilleurs hommes de cheval de toute la noblesse, il y trouva vingt chevaux, dont il m'envoya six coursiers des plus beaux et des meilleurs que l'on eût su voir.

M. de Fontenay ne perdant aucune occasion de négocier dans Rome avec tous les Napolitains qui s'y étoient retirés, la plupart étant de la province d'Abruzze, crut avec raison qu'on y pourroit tenter quelque chose de considérable, et pour cet effet m'envoya demander quantité de commissions que je lui envoyai, pour distribuer aux personnes qu'il jugeroit à propos. Et comme il trouva nécessaire d'appuyer les naturels du pays et de soldats et d'officiers expérimentés, il tâcha d'en assembler le plus qu'il lui fut possible, et envoya, pour les commander, le marquis Palombara, de la maison de Savelli, et Tobia Pallavicini, gentilhomme genevois, qui avoit servi de maréchal de camp dans les armées du Roi; leur donnant particulièrement ordre de n'en recevoir que de lui, et de n'avoir nulle correspondance avec moi, ni aucune dépendance. Mais comme ils étoient gens d'honneur, ils m'en donnèrent avis, ne croyant pas devoir manquer à déférer toutes choses et être entièrement soumis à la personne sous les seules commissions de laquelle ils avoient à faire la guerre. Il se déclara beaucoup de bandits dans cette province, dont les plus fameux furent Antonio Sisti, Martello et Scoccia Ferro; et pour la noblesse, le duc de Castel-Novo, le baron Quinzio, le baron de Juliane, le baron

de Bugnano, le baron Laurenzo Alfieri avec son frère, et l'abate Gasparo, Hieronimo Castiglione, et quelques autres qui firent révolter quasi toute la province, prirent Chieti, Civita di Penna, Celano, et jusqu'à la ville même de l'Aquila, à la réserve du château et de la forteresse de Pescare : ce qui ne s'exécuta néanmoins qu'avec un assez long espace de temps. Giulio Pezzola, fameux bandit, qui avoit toujours été dans les intérêts des Espagnols, ayant eu mécontentement de don Michel Pignatelli, président de cette province, eut aussi quelque commerce avec les ministres du Roi à Rome, desquels ayant tiré des lettres pour moi, il me les envoya par un exprès afin que j'y ajoutasse plus de créance, et m'offrit, pour se venger de son ennemi, de le surprendre avec le château de l'Aquila; et que pour lui, il se rendroit auprès de moi avec trois cents bandits, gens déterminés, et capables d'entreprendre toutes choses. Mais comme j'étois continuellement en défiance, je crus que son mécontentement pouvoit être feint, et que sous ce prétexte les Espagnols le vouloient jeter auprès de moi avec ses gens pour me faire assassiner. Je caressai fort la personne qu'il m'avoit envoyée, et lui répondis que le crédit qu'il s'étoit acquis dans l'Abruzze, et la connoissance parfaite qu'il avoit de tout le pays, me le rendoit plus nécessaire dans cette province qu'auprès de moi; qu'il pensât, sans perdre de temps, à surprendre le château de l'Aquila; et que s'il en pouvoit venir à bout, je lui en donnois le gouvernement, et toutes les grâces, terres et revenus qu'il pourroit me demander, croyant découvrir par là le fond de sa pensée, et que s'il agissoit avec moi sans dissimula-

tion, sans rien hasarder j'en pourrois tirer des services importans.

Il ne se passoit point de jour cependant qu'il ne nous vînt d'Averse force mulets chargés de blé; et quand j'en eus tiré les quinze mille charges que les ennemis y avoient amassées pour leur provision, je songeai à employer l'argent que nous avions reçu du débit du pain que l'on avoit fait à acheter le reste du blé qui y étoit demeuré, appartenant à des particuliers. Mais je fus bien surpris quand, m'en faisant envoyer l'état, je le trouvai diminué de plus de la moitié de celui que j'avois laissé dans la ville, quand j'y allai deux jours après qu'elle se fut remise entre mes mains: et comme, sous le prétexte de le venir vendre à Naples, l'on en avoit fait sortir beaucoup sur des passe-ports, l'on me voulut faire croire que puisque je n'en avois pas profité, il avoit été vendu aux ennemis; ce qui fit murmurer tout le peuple l'ayant su, quelque soin que je prisse de cacher cette méchante nouvelle. J'envoyai en même temps l'ordre au baron de Modène de me venir trouver, sous prétexte de lui communiquer quelque chose de conséquence. Il se rendit aussitôt auprès de moi; et le faisant entrer dans mon cabinet pour lui parler en particulier, je l'assurai que, le connoissant de longue main, je ne pouvois le soupçonner ni d'intelligence avec les ennemis, ni d'être capable de me manquer de fidélité; mais que, sur les plaintes et les crieries du peuple, j'étois obligé de m'informer d'où pouvoit venir la dissipation de nos blés; à quoi je ne pouvois pas m'imaginer qu'il pût avoir de part, puisque, outre que je le tenois fort homme de bien, je le servirois

toujours de caution, s'il en avoit besoin, et qu'il avoit trop d'esprit pour ne pas voir à quels périls le manquement de vivres pouvoit exposer et ma personne et la sienne. Il me répondit avoir été surpris lui-même de trouver une si grande diminution dans les blés; qu'il falloit considérer que la ville d'Averse étant assez peuplée, et les troupes que j'y avois dedans, en avoient consumé quelque partie; que les bourgs et villages voisins lui avoient demandé la permission d'en pouvoir faire sortir; que nous en avions tiré l'avantage, puisque le pain qui s'y faisoit se venoit débiter dans Naples. Je lui répondis que ces deux choses pouvoient bien en partie en causer la diminution, mais non pas si grande qu'elle étoit: mais que je croyois assurément qu'on avoit abusé de ses passe-ports, et que les officiers particuliers en avoient fait sortir en plus grande quantité qu'il ne l'avoit permis; que son secrétaire étant Napolitain, et en réputation d'être assez intéressé, pouvoit bien avoir fait quelque friponnerie; que j'étois résolu, pour le disculper envers le peuple, de le faire arrêter, et rejeter sur lui tout le manquement s'il y en avoit eu aucun, ne suffisant pas dans ce rencontre que je fusse bien assuré de sa probité; qu'il falloit de plus empêcher le menu peuple d'en avoir du soupçon, que les honnêtes gens ne prendroient jamais de lui.

Cette proposition lui parut un peu rude, puisque l'on ne pourroit accuser son secrétaire qu'il n'en rejaillît quelque chose sur lui. Je lui répondis que, dans les nécessités pressantes, l'on étoit bien souvent forcé de payer de son infanterie. Ensuite je lui fis de petits

reproches, mais néanmoins obligeans, de quelque chose qui ne m'avoit pas plu dans sa conduite passée, et que j'attribuai plutôt à la délicatesse de mon humeur qu'à aucune faute qu'il eût faite; et que puisqu'il la connoissoit si parfaitement, je le priois qu'à l'avenir il ne se passât rien jusques à la moindre chose sans ma participation et sans mes ordres; qu'il pouvoit s'assurer que j'avois pour lui et la même amitié et la même confiance que j'avois toujours eue, que rien n'altéreroit jamais, pourvu qu'il prît un peu de soin de son côté de me ménager; qu'il s'en retournât à Averse; qu'il fît toutes les diligences possibles pour s'informer d'où venoit la dissipation de nos blés; qu'il étoit trop bon, et qu'il devoit, à mon exemple, apprendre à devenir un peu plus sévère, puisque, quand on étoit dans le commandement, il ne falloit considérer personne, et faire la justice, sans égard d'amitié ou de haine, à tous ceux qui méritoient ou récompense ou châtiment; qu'il ne falloit jamais souffrir ni négligence ni réplique aux ordres que l'on donnoit; que c'étoit mon humeur et mon sentiment, que je croyois fort raisonnable; qu'il agît sur ce fondement, et qu'il crût que rien ne nous brouilleroit ensemble, malgré le soin que malicieusement on y pourroit apporter. Quelque mal que nous fussions Gennaro et moi, comme je conservois toujours les apparences, je ne défendois pas de le voir; et comme il ne travailloit, par les conseils de Vincenzo d'Andrea, qu'à dégoûter ceux qu'il croyoit attachés à moi, ou à m'en donner des soupçons, me croyant naturellement défiant, il me fit adroitement dire que le baron de Modène l'avoit visité; qu'il avoit affecté de l'entretenir fort long-temps et lui faire

mille caresses, pour me faire croire qu'ils avoient pris des mesures ensemble : ce que j'ai trouvé depuis n'être pas, après m'en être éclairci; mais qu'il l'avoit fait malicieusement débiter, et appuyer par Augustin de Lieto, pour les desseins que j'ai déjà remarqués.

Le 2 de février, jour de la Purification, ayant donné au père Capece, mon confesseur, la charge de recteur de l'hôpital des Incurables, il me pria d'y vouloir aller entendre la messe, qu'il y devoit dire pontificalement pour la première fois, et d'y faire trouver ma musique. Il y eut un grand concours de peuple, et toutes les dames s'y rencontrèrent. Cette fête fut fort grande; mais ce qui me la rendit plus agréable, ce fut la nouvelle que l'on m'apporta, à la fin de la messe, que la capitane de Naples s'étoit venue rendre. Elle étoit fort mal armée, aussi bien que toutes les autres galères : et Jeannetin Doria, général de l'escadre de Naples, et qui depuis la prison de son père commandoit généralement à toutes les autres qui étoient au service d'Espagne, ayant mis pied à terre à Pouzzol avec tous ses camarades et une partie des officiers pour entendre la messe à une église de Notre-Dame de grande dévotion, la chiourme trouvant une belle occasion de se révolter, tua son comite; et faisant sauter à la mer ce qui étoit resté d'officiers ou de soldats pour la garde de la galère, la releva, et s'en vint échouer aux côtes de Pausilippe, en un lieu appelé la Gayolle. Ce qu'ayant appris, j'envoyai aussitôt pour tâcher de la conserver, étant la plus belle et la meilleure qui fût dans la mer Méditerranée : mais comme elle étoit à demi brisée d'avoir donné à terre, il fallut malgré moi la laisser rompre, puisqu'aussi bien elle étoit

inutile. Tous les forçats furent déferrés; et pour les Turcs, ayant demeuré quelques jours vagabonds par la ville, je les fis tous rassembler, aussi bien que ceux des deux autres galères qui s'étoient rendues, pour les conserver, et m'en servir quand je pourrois être en état d'en armer quelqu'une: et pour les entretenir cependant, et ne les pas laisser oisifs, je fis une compagnie de cent cinquante Turcs que j'avois ramassés, dont je fis capitaine Salem, espalier de la capitane. Ils étoient tous robustes et braves; et appréhendant, s'ils étoient repris, de retourner à la chaîne, ils combattoient contre les Espagnols avec une ardeur et une animosité incroyable: de sorte que cette compagnie m'a rendu seule plus de service que quatre des meilleures que j'eusse dans Naples.

Il y avoit trop long-temps que je n'avois rien fait, et je me lassois d'être inutile et de laisser les ennemis en repos. C'est pourquoi, au lieu de m'amuser à de petites attaques, je me résolus d'en faire une générale, et de tenter tout d'un coup de me rendre maître de tous les postes que les ennemis tenoient dans la ville, et les forcer à se renfermer dans les châteaux. Pour cet effet, je donnai l'ordre à Paul de Naples de m'amener tous les bandits qu'il pourroit amasser; à Polito Pastena de son côté d'en faire de même, et aux habitans de La Cave et de Nocera de me venir joindre au plus grand nombre qu'il seroit possible; et choisis le 10 de février pour le rendez-vous.

Cependant, pour harasser les Espagnols et les mettre par la fatigue hors d'état de combattre, je leur fis donner toutes les nuits deux ou trois alarmes, et autant le jour, aux heures que je croyois qu'ils se pou-

voient reposer : ce qui, joint à leurs misères et à leur manquement de vivres, les mit si bas, que, selon toute sorte d'apparences, j'en devois avoir bon marché. Le jour de l'attaque, je n'attendois que l'arrivée de mes bandits et de toutes les troupes que j'avois envoyé querir pour exécuter ce grand dessein ; et apprenant tous les jours les commerces de Gennaro avec les ennemis, et lui s'étant aperçu de mes soupçons et de ceux de tout le peuple, nous voulut amuser par une fausse apparence de fidélité. Il vint m'avertir qu'il avoit découvert une entreprise de quelques-uns de ses gens qui vouloient livrer le tourjon des Carmes aux Espagnols, et qu'il étoit après à s'éclaircir de la vérité ; et le lendemain matin il fit pendre l'abati Gennaro, Francesco Giordano et son frère, quoique prêtre, nommé dom Felice Giordano, leur imputant les intelligences dont il étoit le chef, et par conséquent le seul coupable. Ce qui ne me fit pas pourtant prendre le change et ne diminua pas mes défiances, étant trop bien informé de tout ce qui se passoit ; mais apaisa seulement celles du peuple, lequel, persuadé de ses bonnes intentions, crioit le soir aux Espagnols des postes avancés qu'ils n'avoient qu'à venir au tourjon des Carmes, où ils étoient attendus, et où l'on leur feroit le même traitement qu'à leurs correspondans.

Il arriva à peu près en même temps un petit désordre devant mon palais, où il fut remédié à l'heure même. Un mestre de camp, nommé Castaldo, homme brutal et emporté, s'entretenant avec un capitaine devant la porte et au milieu du corps-de-garde, et s'etant échauffés de paroles ensemble, lui donna un soufflet :

ce que le capitaine, qui étoit accompagné d'un autre qui étoit son camarade, n'ayant pu souffrir, mit l'épée à la main, et blessa le mestre de camp d'un coup mortel dans la cuisse. La garde se mit aussitôt en devoir de les arrêter : mais la résistance qu'ils firent ayant causé un grand bruit, je reconnus, en mettant la tête à la fenêtre de ma chambre, ce qui se passoit; et voyant plus de cent personnes l'épée à la main, je descendis pour l'y mettre pareillement; et me faisant jour au milieu de tous ces gens, j'abordai les deux capitaines, que je fis désarmer et amener dans mon palais, où je trouvai le mestre de camp expirant, son coup étant dans la veine crurale. Sa mort si prompte le garantit du supplice que méritoit son insolence. Je fis confesser les deux capitaines, et dresser un échafaud pour leur faire couper la tête au même lieu où ils m'avoient perdu le respect. Force gens me demandèrent leur grâce, me disant qu'un soufflet reçu ôtoit toute considération à un homme de cœur; mais croyant qu'un exemple étoit nécessaire pour tenir tout le monde dans le devoir et empêcher à l'avenir une pareille témérité, qui partout ailleurs qu'en présence du corps-de-garde auroit été pardonnable (Diego Perès, leur mestre de camp, me représenta que ces deux officiers étant braves et expérimentés me pourroient servir utilement à l'attaque des postes que je prétendois faire), je demeurai inflexible, et les fis conduire sur l'échafaud, et leur bander les yeux. L'exécution étant prête à se faire, Masillo Caraciolo, se jetant à mes pieds, me demanda leurs vies au nom de toute la noblesse et de toutes les dames de la ville. Je lui dis que, ne pouvant rien re-

fuser à des intercessions qui m'étoient si chères et si considérables, je leur pardonnois; et après leur avoir fait une fort grande réprimande, je les envoyai se faire saigner, dont ils avoient fort grand besoin.

Le baron de Modène, trois ou quatre jours après son retour à Averse, me manda que le désordre n'étoit pas si grand que l'on me l'avoit fait entendre, soit que ce fût la vérité, ou qu'étant bon et facile naturellement, il ne vouloit pas m'accuser les principaux officiers, par la crainte qu'il eut que je ne les fisse châtier, connoissant mon humeur sévère qui ne pardonne pas aisément de pareilles fautes, et principalement quand elles se font au préjudice de mes défenses et de mes ordres, et de peur aussi qu'il n'en arrivât un soulèvement dans notre armée; ce qui l'obligeoit à me dissimuler ce qu'il en avoit peut-être reconnu. Je fis dessein de le tirer auprès de moi, afin d'envoyer durant son absence faire informer de la dissipation de nos blés, qui faisoit crier hautement toute la ville, qu'il falloit contenter par quelque démonstration de justice. Il se résolut de m'obéir et de me venir trouver: et l'on me donna avis qu'Antonio del Calco, Marco Pisano et Andrea Rama, craignant que si je lui ôtois le commandement je ne le donnasse à quelque autre qui, plus rigoureux, ne leur laisseroit pas tant de licence, furent lui dire adieu et l'assurer qu'il reviendroit bientôt se remettre à leur tête, puisqu'ils n'obéiroient pas à d'autre général que lui, et qu'ils avoient assez de crédit parmi les troupes pour leur faire faire ce qu'ils voudroient, et me forcer malgré moi à lui laisser son emploi; et que les ayant tous cabalées pour s'attacher à sa fortune, si je m'obs-

tinois à lui vouloir ôter le commandement, ils les meneroient aux ennemis, étant assurés qu'elles les suivroient, quelque parti qu'ils voulussent prendre. Les officiers prirent bien cette résolution, qu'ils avouèrent à leur mort, et ils ne la lui voulurent pas communiquer, de crainte qu'il ne m'en avertît. Mais ayant ajouté foi au discours que l'on me fit sur des apparences assez grandes que le concert en avoit été pris au jour de l'attaque des postes (ce qui me choqua sensiblement), je pris, quoiqu'à regret, la résolution de le faire arrêter.

Le 10 du mois de février, l'après-dîner, Polito Pastena et Paul de Naples ayant laissé leurs troupes en marche, arrivèrent auprès de moi; et après leur avoir fait cent amitiés et les avoir assurés de la reconnoissance que je conserverois des services importans qu'ils m'avoient rendus, je les menai avec moi au Poge-Real, où la beauté du jour me convia de m'aller promener. Ils me présentèrent leurs officiers principaux, que je pris grand soin de caresser; et m'ayant rendu compte l'un et l'autre de ce qu'ils avoient fait depuis qu'ils avoient pris les armes en ma faveur, je leur communiquai le dessein que j'avois de faire une attaque générale de tous les postes des ennemis, afin de me rendre tout d'un coup maître de toute la ville, et finir une affaire qu'il y avoit à mon gré trop longtemps qui duroit.

Après nous être bien promenés, voyant que la nuit approchoit, je m'en retournai chez moi, où j'employai la soirée de même que je faisois toutes les autres; et ayant dépêché toutes mes affaires, je m'enfermai seul dans mon cabinet pour résoudre de quelle façon s'exé-

cuteroit mon entreprise, et en mettre tous les ordres par écrit, qui furent que le mestre de camp Diego Passero, sortant de la Douane, iroit attaquer celle des farines, avec cinq cents hommes, soutenus de pareil nombre de gens de Nocera, commandés par leurs officiers, sous la conduite du mestre de camp Landerio; que Diego de Sorrento, sortant de Porto et Visita-Pauveri, iroit attaquer Santo-Bartholomeo, salle des comédies italiennes, avec les cinq cents hommes de La Cave, qu'il commandoit en qualité de sergent-major, soutenus par trois cents hommes destinés à la garde de ces deux postes, et deux compagnies de cent hommes chacune des troupes du peuple; que le sergent-major qui gardoit le Fundo del Cedrangulo, et celui qui commandoit au Cirillo, feroient deux fausses attaques pour amuser les ennemis; que le mestre de camp Pouca attaqueroit le poste de Santa-Chiara avec son régiment, soutenu de six compagnies du peuple, chacune de cent hommes; que le mestre de camp Jean Dominico attaqueroit le couvent de Dona Aluina avec trois cents hommes de son régiment, soutenus du reste et de trois compagnies du peuple; que Sainte-Marie-la-Nove seroit attaquée par cinq cents hommes détachés des troupes de Polito Pastena, soutenus par pareil nombre des gens du peuple, dont le Mellone, mestre de camp général par commission, auroit le commandement; que Polito Pastena, avec quinze cents hommes qui lui restoient, attaqueroit Monte-Oliveto et deux autres postes voisins avec tel nombre de ses gens qu'il jugeroit à propos, les faisant soutenir par le reste; que le mestre de camp Landi, avec son régiment, occuperoit les ennemis par deux fausses

attaques du côté de la porte d'Albe et de celle de Spiritu-Santo; que les capitaines du peuple feroient la même chose dans tous les postes où ils commandoient, et principalement vers la porte de Constantinople; que le mestre de camp Annibal Brancaccio attaqueroit les ennemis du côté de Santo-Dominico-Soriano avec son régiment, et feroit faire le même par ma compagnie de Turcs à Sangue-de-Christo; qu'à la porte de Medine, Matheo d'Amore, Carlo Longobardo et Onoffrio Pisacani, dont les trois compagnies pouvoient bien faire cinq cents hommes, feroient donner une escalade avec trente échelles, les murailles de la ville de ce côté-là n'ayant pas huit pieds de haut; que ceux de Latignane donneroient l'alarme la plus chaude qu'ils pourroient; que le mestre de camp don Bernardino Castro-Cucco, avec son régiment, par le côté du Vomero attaqueroit les dehors du château Saint-Elme; qu'il se feroit trois attaques du côté de Chiaia, de cinq cents hommes chacune, l'une à Santa-Maria-Parede par des gens détachés du corps de Paul de Naples; l'autre à San-Carlo-el-Mortelle, le mestre de camp Diego Perès commandant à toutes les deux; et l'autre à Li Angeli, noviciat des jésuites, commandée par le mestre de camp Alexio, soutenue par mille hommes des mêmes troupes, dont Paul de Naples et le mestre de camp Tita de Fusco, son cousin, prendroient soin; que je garderois mille hommes pour envoyer du secours où je le jugerois nécessaire, et que je les tiendrois en bataille derrière le palais de la duchesse de Gravina, où je me rendrois à la pointe du jour, n'étant pas plus éloigné que d'une portée de mousquet de chacune de ces trois attaques, que je

pouvois voir également de dessus la terrasse dudit palais; que ce que j'avois de cavalerie demeureroit en escadrons dans une place au devant de la porte Royale, afin d'entrer dans la grande rue de Tolède, et venir pousser jusques à la place du palais dès que l'entrée en seroit libre. Selon toutes les apparences, rien ne se devoit opposer à l'exécution d'un si grand dessein, tout étant si bien concerté, si mes ordres eussent été suivis, que mes troupes eussent fait leur devoir, ou qu'il n'y eût point eu d'infidélité parmi les chefs.

Ayant ainsi disposé toutes choses, je m'allai coucher pour me reposer, croyant que je ne manquerois pas de fatigue le lendemain. Je me levai d'assez bonne heure; et, après avoir donné audience, je m'en allai entendre la messe. Après quoi, montant à cheval, j'allai voir toutes les troupes qui m'arrivoient de la campagne, que j'avoue être les plus belles que j'aie jamais vues, entre autres celles de Paul de Naples. Il avoit bien trois mille cinq cents hommes, dont le plus vieux n'avoit pas quarante-cinq ans, et le plus jeune moins de vingt. Ils étoient bien faits et de belle taille; tous avoient de grands cheveux noirs, et la plupart frisés; des collets de maroquin noir, les manches de velours ou de toile d'or, les chausses de drap, et des galons d'or sur le côté, et la plupart d'écarlate; des ceintures de velours bordées de galon, où ils avoient deux pistolets de chaque côté; un couteau pendu à une bandoulière de même parure, large de trois doigts, et de la longueur de deux pieds; leur gibecière attachée à leur ceinture, et leur fourniment pendu au cou avec un gros cordon de soie. Une partie avoit des fusils, et les autres des mousquetons; il

n'y en avoit pas un qui ne fût bien chaussé et qui n'eût des bas de soie, et chacun un bonnet sur la tête, de toile d'or ou de toile d'argent de différentes couleurs ; ce qui étoit fort agréable à la vue. Polito Pastena n'avoit pas plus de deux mille hommes, ayant laissé beaucoup de gens pour la garde de Salerne ; ils n'étoient guère moins bien faits que les autres, quoiqu'ils ne fussent pas si parés. Les gens de Nocera et de La Cave, qui étoient bien mille ou douze cents hommes, ne paroissoient pas si galans, mais ils avoient la mine bien plus soldate. Ils étoient en effet fort braves et fort déterminés, et avoient de plus belles et meilleures armes, chacun ayant son fusil de cinq pieds à cinq pieds et demi, et de bonnes épées dont ils savent fort bien se servir dans l'occasion. Je fus fort satisfait de cette revue, et crus assurément d'être le lendemain le maître absolu de Naples. Je les envoyai se rafraîchir, ayant donné ordre à leur logement, et à leur faire fournir toutes les choses qui leur étoient nécessaires. Je m'en revins dîner ; et remontant à cheval au sortir de table, je visitai tous les postes, où je donnai par écrit les ordres de l'attaque que je prétendois faire le lendemain matin à la pointe du jour, ayant commandé à toutes les troupes de marcher sur les deux heures après minuit, pour se tenir prêtes à donner au signal que je ferois faire par le tocsin de toutes les cloches de la ville, et principalement de celles de Saint-Laurent. Je m'en allai coucher chez Marco de Laurenzo pour disposer de toutes choses dans le faubourg de Chiaia, et être plus près du palais de la duchesse de Gravina, où je prétendois me rendre devant le jour.

Le 12, à la pointe du jour, je fis sonner le tocsin par toute la ville, et fis commencer les attaques. Diego Passaro s'avança à la Douane des farines et y entra : mais le canon du château Neuf et du Môle, faute de s'y être terrassé, la lui fit abandonner, et l'obligea de se retirer. Diego de Sorrento, avec les cavayoles, se rendit maître de Santo-Bartholomeo, où se fait la comédie italienne, et le conserva jusques à tant que je fis sonner la retraite, et, en l'abandonnant, y mit le feu. Ceux qui faisoient de fausses attaques entretenoient toujours une escarmouche fort chaude, et firent toute la diversion et tout l'effet que j'en attendois. Pouca attaqua Sainte-Claire, mais fort mollement, et y trouvant un peu de résistance se retira sans rien faire : Juan Dominico ne fit guère mieux à Dona Aluina, et le tout s'y passa en une escarmouche fort froide. Mellone, qui trahissoit, ne voulut pas se rendre maître de Sainte-Marie-la-Nove, que les Espagnols ébranlés commençoient d'abandonner. Polito Pastena, après avoir emporté le premier retranchement de Monte-Oliveto, ne le conserva pas, ses gens ayant pris l'épouvante; et son lieutenant, après avoir pris un poste voisin, fut, pour s'être trop avancé et n'avoir pas été soutenu, pris prisonnier et blessé d'une mousquetade à la jambe, dont il mourut trois jours après. Les Turcs firent leur devoir; mais ayant vu qu'ils étoient abandonnés, et qu'Annibal Brancaccio, faute ou d'expérience ou de valeur, se retiroit, furent contraints d'en faire de même. Matheo d'Amore, Carlo Longobardo et Onoffrio Pisacani firent planter leurs échelles, quatre desquelles, pour être trop chargées de monde, rompirent sous le

poids, s'étant trouvées trop foibles, et les autres étant trop courtes; et leur vigueur et leurs bonnes intentions demeurèrent inutiles. Don Bernardino Castro-Cucco emporta une demi-lune du château Saint-Elme, du côté de Chiaia. Diego Perès se rendit maître de Santa-Maria-Parede et de San-Carlo; et voulant faire avancer les bandits de Paul de Naples, ils se jetèrent sur le ventre derrière une muraille, où j'envoyai le chevalier de Forbin pour les faire marcher, qui leur donna cent coups de canne, même aux officiers, sans qu'il lui fût jamais possible de les pouvoir faire relever. Alexio prit l'Angeli, qu'il abandonna après par une terreur panique. Le baron Durand, les sieurs de Glandevez et de Villepreux gagnèrent un palais gardé par les Allemands, et y furent tous trois blessés : Villepreux au dessous de l'œil, d'un éclat de fenêtre; Glandevez, d'un coup de mousquet au travers de la cuisse, et Durand à la jambe, qui ne laissèrent pas de me ramener deux ou trois prisonniers.

Cependant je faisois mon devoir pour faire rafraîchir mes attaques, et faire avancer les troupes qui les devoient soutenir; et y renvoyant le chevalier de Forbin pour faire marcher Tita de Fusco, jamais il ne lui fut possible, rejetant la chose sur ses capitaines, les capitaines sur leurs alfiers, et les alfiers sur les sergens; et fut contraint de mener par force tous les soldats un à un, pour s'emparer d'un palais que les ennemis avoient abandonné. Le château de Saint-Elme cependant tiroit continuellement sur la terrasse, d'où les ennemis me voyoient donner tous les ordres qu'il m'étoit possible. Ils tuèrent quelques gens autour de moi, et je faillis même d'être emporté

de deux volées de canon : ce qui m'ayant piqué, je détachai trois cents hommes pour en attaquer les dehors. Ils furent aussitôt emportés, et mes gens s'avancèrent jusques à Saint-Martin, couvent des Chartreux, où ils se logèrent. Les Espagnols se trouvèrent tellement fatigués d'avoir à résister en tant d'endroits, qu'ils commençoient à s'ébranler de tous côtés, quand ils reprirent cœur à l'arrivée d'un grand secours qui leur vint des gens qui défendoient les postes de la ville. Mellone et Polito Pastena, et les autres chefs, s'étant retirés, ou par trahison ou par poltronnerie, Vatteville aussitôt accourut de notre côté, avec les officiers réformés et le corps des Espagnols, pour reprendre les postes que nous avions emportés, sans quoi ils étoient absolument perdus, puisque nous leur avions coupé la communication de Saint-Elme, et que nous étions maîtres de tous leurs quartiers, prenant par derrière tous les postes avancés qu'ils avoient du côté de la ville. Le combat se réchauffa plus fortement; et malheureusement Diego Perès étant blessé d'un coup de mousquet au travers du cou, l'on me le rapporta, et je le fis panser devant moi, et lui fis tirer la balle, qui n'étoit couverte que d'un peu de peau de l'autre côté de son entrée.

Cerisantes arrivant sur l'heure en riant, fort satisfait de ce que les choses ne me réussissoient pas comme je le souhaitois, me dit : « Vous n'avez point « d'officiers qui vaillent, vous ne ferez rien sans moi; « mais si je vas là-bas, je remettrai toutes choses, et « forcerai assurément tous les retranchemens que les « ennemis défendent encore. » Je lui répondis en colère : « Souvenez-vous qu'un homme qui se vante

« comme vous faites, et qui méprise si fort les autres, « doit faire ce qu'il promet, ou se faire tuer. » Il y courut aussitôt; et l'émotion, ou quelque nécessité pressante, l'ayant obligé de mettre chausses bas derrière une muraille, il reçut une mousquetade qui lui emporta l'ongle du gros orteil, où la gangrène se mettant, il mourut trois jours après. Et pour pousser sa vanité jusques au bout, il fit un testament, et m'en choisit pour exécuteur, laissant en fondations, donations ou legs pieux, plus de vingt-cinq mille écus, quoiqu'il n'eût pas un quart d'écu de bien.

Nos affaires n'étoient pas en si mauvais état, que si Paul de Naples eût marché avec ses gens, et fait semblant de soutenir les attaques, les Espagnols ne fussent résolus de tout abandonner, et se retirer dans le château Neuf et le poste de Piso-Falcone pour capituler, à ce qu'ils m'ont avoué depuis. Je lui en envoyai l'ordre par le sieur de La Botellerie, l'un de mes aides de camp: mais au lieu de cela il se renversa sur les palais de Chiaia, et principalement sur celui du prince de Montesarchio, que ses bandits se mirent à piller; et comme il lui représenta que je ne souffrirois pas ce désordre, et que je viendrois en personne y remédier, il lui répondit insolemment: « Je n'ai pas « amené mes gens pour combattre, mais pour sacca- « ger Naples; et si le duc vient pour l'empêcher, je « lui ferai couper la tête, et la mettant dans un bas- « sin, je l'irai présenter à don Juan d'Autriche. » Outré d'une réponse si téméraire, je ne pus m'empêcher de dire que l'on verroit dans vingt-quatre heures qui tenoit mieux sur les épaules de sa tête ou de la mienne. Je me repentis de cet emportement, jugeant

que je devois encore dissimuler avec lui. Et apprenant en même temps que les bandits de Polito Pastena commençoient à faire des désordres dans la ville et à piller de leur côté, je fis sonner la retraite, après un combat fort opiniâtré trois heures durant, où il n'y eut pas néanmoins deux ou trois cents hommes de tués ou de blessés de part et d'autre. L'aide-major de Diego Perès ayant été fait prisonnier, l'on le voulut faire pendre; mais je mandai que je ferois faire la représaille sur celui du mestre de camp Cicio Poderico, qui avoit été pris dans les Chartreux, dont l'échange se fit trois jours après.

Le malheur du baron de Modène voulut que ne m'ayant pas suivi, Augustin de Lieto, par l'intérêt que j'ai déjà fait connoître, me vint dire qu'il avoit appris qu'il avoit vu durant ce temps Vincenzo d'Andrea et Gennaro; ce qui me donna du soupçon, qui fut redoublé par l'arrivée du père Capecé et du cavalier Michellini, qui, venant insulter à ma disgrâce, me dirent en riant : « Voilà ce que c'est de ne vous pas « servir du baron de Modène : vous voyez bien que « sans lui vous ne sauriez rien faire de bon; et le peu- « ple en est bien persuadé. » Je leur tournai le dos sans rien répondre, réservant à une autre fois mon ressentiment. J'envoyai en même temps ordre à Polito Pastena de faire sortir ses bandits de la ville, et d'aller coucher dans le faubourg de Saint-Antoine, pour s'en retourner à Salerne le lendemain à la pointe du jour. Il partit aussitôt sans me dire adieu, après avoir laissé six-vingts bandits à Gennaro pour sa sûreté, et pour entreprendre tout ce qu'il voudroit. Chacun me voulant persuader que le peuple me ren

dant responsable de ce mauvais succès, il n'y avoit point de sûreté pour ma vie, et que je ne devois pas rentrer dans Naples, je méprisai ces vaines terreurs, et résolus d'y retourner, comme je fis dès le soir. Et pour faire croire que j'avois un dessein considérable à exécuter la nuit, j'ordonnai qu'à huit heures du soir tous ceux qui pouvoient porter les armes se rendissent dans la place de mon palais, et tout du long de la rue de Saint-Jean-des-Carbonnares.

Paul de Naples cependant me vint trouver au palais de Gravina avec une extraordinaire effronterie, et me dit que ses gens n'étant pas accoutumés à combattre dans une ville, il avoit résolu de les remener à la campagne pour assujétir toute la Pouille et tout le reste du royaume; et qu'à cet effet il me demandoit une patente de vicaire général, avec pouvoir de donner des commissions d'officiers généraux, les gouvernemens des provinces et des places, et de disposer de toutes les confiscations des biens de la noblesse. Je lui dis que je la lui accordois de bon cœur, mais qu'il falloit qu'il vînt chez moi pour y faire expédier tout ce qu'il désiroit; et que pour empêcher que ses gens ne fissent du désordre dans la ville, il falloit les remener dans les faubourgs où ils avoient logé le soir auparavant, pour marcher le lendemain matin. Il me promit d'y obéir; et remontant à cheval, je m'en retournai à Naples, où je fus reçu par le peuple, de tous les deux sexes, avec plus d'acclamations et plus de témoignages encore de respect et d'amour qu'à l'ordinaire, toutes les rues étant éclairées sur mon passage, chacun me criant que l'on savoit bien que j'avois été trahi; que je devois bien prendre garde à

ma sûreté, et faire châtier sévèrement tous les traîtres. Voyant par là que rien ne me pouvoit détruire dans l'esprit du peuple, mon chagrin cessa, et mes espérances redoublèrent; mais me jugeant encore en un extrême péril, je crus qu'il falloit tâcher avec adresse de me tirer d'un pas si glissant et si dangereux.

Paul de Naples cependant, au lieu d'aller faire rafraîchir ses gens, les fit demeurer sous les armes, les posta dans tous les plus considérables endroits de la ville, et s'en alla tenir une conférence de deux heures avec Vincenzo d'Andrea et Gennaro. En arrivant à mon palais, je trouvai tout le monde alarmé, tant lazares que capes nègres, de l'ordre que j'avois donné indifféremment à tout le monde de prendre les armes, me représentant que, quelque entreprise que je pusse avoir, si l'on les faisoit combattre la nuit, dans l'animosité qui étoit entre eux, il étoit à craindre qu'ils ne pensassent qu'à se charger les uns les autres; et que ces deux partis venant aux mains, comme il arriveroit indubitablement, les ennemis s'en pourroient prévaloir. Je témoignai de déférer à leurs raisons, et que j'avois un extrême regret que, par une complaisance trop grande pour eux, ils me fissent manquer le plus beau et le plus infaillible dessein que je pusse jamais tenter; que quand j'avois fait sonner la retraite, ce n'avoit pas été par aucun soupçon que j'eusse de la lâcheté ou de l'infidélité de mes gens, mais bien sur l'avis que l'on me devoit livrer sur la minuit deux postes importans, qui me rendroient facilement maître de toute la ville; les ennemis, abattus de misères, étant tellement fatigués d'avoir combattu

tout le jour, que, ne songeant la nuit qu'à se reposer, ils n'auroient pas la force de prendre les armes. Mais nonobstant cela, persistant dans leurs remontrances, je leur permis à tous de se retirer dans leurs quartiers, avec ordre de passer toute la nuit sous les armes pour résister aux bandits, qui songeroient peut-être à faire du désordre et à piller la ville. Je ne gardai auprès de moi de mes gardes que la brigade qui avoit accoutumé de passer la nuit dans ma salle.

Dans ces entrefaites, deux députés de Nole me vinrent demander justice du saccagement de leur ville, que, malgré la capitulation qu'elle avoit reçue de moi, Paul de Naples avoit fait faire, sans observer aucun des articles que je lui avois accordés quand elle s'étoit rendue de si bonne foi, croyant que je leur en pouvois faire raison durant qu'il étoit auprès de moi. Une femme vint aussi se jeter à mes pieds pour me faire des plaintes qu'ayant trouvé sa fille à son gré, âgée de seize ans, une des plus belles de la ville, en passant devant sa maison, il l'avoit envoyé enlever de force par quinze ou vingt de ses gens, et fait porter à son logis pour la violer. Je lui dis que l'honneur de sa fille étoit en sûreté, s'il ne couroit fortune que de sa part; qu'elle se mît en repos et se retirât chez elle, et se tînt prête à me venir trouver quand je l'enverrois querir. Je dis le même aux deux députés de Nole : et rentrant dans mon cabinet, j'écrivis trois billets, l'un à l'auditeur général de se rendre à la Vicairie avec un confesseur et un bourreau, pour exécuter ce que je lui commanderois; deux autres à Onoffrio Pisacani et à Carlo Longobardo, avec ordre de se rendre, avec cinquante mous-

quetaires chacun de leur compagnie, et deux chaises, à la porte de derrière du jardin de mon palais, où je leur manderois ce qu'ils auroient à faire.

Dans ce temps Paul de Naples arriva chez moi avec six cents de ses meilleurs hommes, dont il en laissa trois cents qui se rendirent maîtres du corps-de-garde de la porte, deux cents qui se saisirent de la cour de mon palais et du pied de l'escalier, et cent qu'il laissa dans la salle de mes gardes, ayant chacun cinq ou six bouches de feu. Un de mes gens s'en vint fort alarmé, me croyant perdu, m'avertir de cette précaution. Je me mis à sourire, et lui dis que je ne pouvois recevoir une plus agréable nouvelle. J'appelai à même temps le capitaine de mes gardes; et l'ayant instruit des ordres qu'il avoit à tenir, je lui commandai de s'en aller, avec douze de mes gardes, se saisir du pied d'un escalier secret qui descendoit de mon cabinet dans ma sécrétairerie, et de me faire signe dès que Pisacani et Longobardo se seroient rendus au lieu que je leur avois prescrit. Paul de Naples entra dans ma chambre, suivi seulement de Tita de Fusco son cousin, qu'il vouloit faire son mestre de camp général, et m'abordant en riant, me vint demander toutes les grâces dont j'ai déjà parlé, y ajoutant de plus la confiscation du prince d'Aveline, dont il étoit né sujet, et dont il vouloit prendre le titre. Je lui répondis que j'admirois sa modestie de se contenter de si peu de chose, après les services importans qu'il m'avoit rendus; que j'avois tant d'estime et tant d'amitié pour lui, que je ne lui pouvois rien refuser; que je lui ferois expédier tout ce qu'il désiroit de moi, et en telle forme qu'il lui plairoit:

dont il témoigna être fort content, attribuant en lui-même toutes ces obligeantes paroles à l'excès de l'appréhension qu'il m'avoit donnée. Et Augustin de Lieto m'ayant fait signe que tout ce que je lui avois ordonné étoit prêt, je lui dis qu'afin que les expéditions fussent plus à son gré, il valoit mieux qu'il les allât ordonner lui-même; et appelant Innocentio, premier commis de Hieronimo Fabrani mon secrétaire, je lui commandai de l'aller avertir de ma part d'obéir à Paul de Naples comme à ma propre personne, de lui faire expédier tout ce qu'il voudroit, et en telle forme qu'il l'auroit agréable. Paul de Naples, ravi que tout lui réussissoit si bien, descendit à ma secrétairerie, accompagné de Tita de Fusco son cousin, et suivi du capitaine de mes gardes. A peine furent-ils au bas du degré, qu'ils furent saisis par les gardes qui les attendoient, qui, leur mettant le poignard à la gorge, les menacèrent que s'ils faisoient le moindre bruit du monde, ils les tueroient. Ils demandèrent que l'on ne les fît pas mourir sans confession : l'on leur répondit que les châtimens que je faisois faire n'étoient pas si prompts, ni sans les formalités de justice. Ils se laissèrent conduire, sans parler ni sans faire de résistance, jusques à la porte de derrière de mon palais, où trouvant les deux chaises que j'avois fait préparer, ils furent mis dedans, et emportés à la Vicairie, escortés des cent mousquetaires que j'avois fait venir exprès.

J'envoyai aussitôt à la femme dont il avoit fait enlever la fille, et aux deux députés de la ville de Nole, de se rendre à la Vicairie, pour servir de témoins contre eux. Dès qu'ils y furent arrivés, l'auditeur gé-

néral les ayant fait dépouiller, son cousin et lui, pour les faire appliquer à la question, ils se jetèrent à genoux devant lui, demandant par grâce de n'être point tourmentés, et confessèrent plus de crimes qu'il n'en falloit pour faire mourir cent hommes. A l'abord de cette femme, il avoua qu'il en avoit fait enlever la fille, et qu'il l'avoit encore chez lui; mais qu'on ne lui avoit point fait jusque là de violence, remettant à la faire quand il seroit de retour de mon palais. A la vue des deux députés de Nole, il confessa de n'en avoir pas fait observer la capitulation, et d'avoir fait saccager la ville. Son cousin se trouvant complice de toutes ses méchancetés, et les avouant aussi bien que lui, ils furent tous deux condamnés à mort, et mis entre les mains des confesseurs: après quoi, s'attendant d'être exécutés, ils furent surpris de se voir mis à la question, que je leur fis donner ordinaire et extraordinaire. Ce fut dans les tourmens qu'ils déclarèrent qu'ils n'étoient venus dans la ville qu'en intention de la piller, et non pas de forcer les postes des ennemis, ne voulant pas voir si tôt finir les désordres du royaume; que quand ils m'avoient menacé de me couper la tête et la porter à don Juan d'Autriche, que c'avoit été leur intention, en cas que j'empêchasse le butin qu'ils vouloient faire, croyant tirer de ce présent une somme fort considérable des Espagnols; qu'il avoit cru m'intimider de telle façon par cette menace, que je n'oserois lui rien refuser de ce qu'il me demanderoit; que l'autorité de vicaire général qu'il prétendoit lui devoit donner les moyens de tirer impunément tout l'argent des provinces, et de saccager tout le royaume: après quoi il pourroit

faire, au prix de ma tête, sa paix quand il voudroit avec les Espagnols, ou bien se retirer avec son butin dans le lieu du monde où il croiroit avoir le plus de sûreté; qu'appréhendant que je ne m'assurasse de sa personne, il n'avoit pas fait sortir ses gens de la ville comme je lui avois commandé; mais qu'il les avoit retenus exprès pour m'épouvanter, et s'étoit rendu maître de mon palais pour me forcer à lui donner les expéditions, qu'il connoissoit bien que je ne lui pouvois accorder que malgré moi; qu'en cas de refus il étoit résolu de me poignarder, et en avoit été prendre le concert, avant que de venir chez moi, avec Gennaro et Vincenzo d'Andrea; qu'auparavant l'attaque des postes il avoit envoyé une vieille femme trouver don Juan d'Autriche, pour savoir combien l'on lui voudroit donner de ma tête. Et l'ayant fait arrêter sur les indices qu'il en donna, elle remit la réponse qu'elle avoit entre les mains : mais n'ayant pas voulu la faire mourir pour cela, je me contentai de lui faire donner le lendemain le fouet par tous les carrefours de la ville. Il confessa ensuite des crimes, des sacriléges et des abominations si étranges, que j'en eus horreur quand je vins à lire ses dépositions. Je le fis interroger sur le pillage du château d'Avelline, fis prendre un état de tout ce qu'il avoit pris dedans, et des lieux où il avoit fait transporter tout ce butin, et où il avoit fait serrer celui qu'il avoit fait le matin dans le palais du prince de Montesarchio et autres maisons voisines, qu'il déclara avoir fait mettre dans sa maison pour l'emballer, et le faire amener le lendemain avec tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la ville, qu'il prétendoit piller avant que de

partir : et voyant que l'on n'en pouvoit pas tirer davantage, l'auditeur général le fit exécuter avec son cousin, et m'en envoya aussitôt donner avis.

Cependant le baron de Modène m'ayant demandé la permission de retourner à l'armée, je lui dis de se donner un peu de patience, et que je le dépêcherois le soir. Et Antonio del Calco, Marco Pisano et Andrea Rama étant venus députés de mes troupes pour me prier de leur renvoyer leur mestre de camp général, dont un autre à la place ne leur seroit pas si agréable (le sieur de Malet étant demeuré cependant à commander), je leur promis de leur faire raison sur leur demande, mais qu'il falloit qu'ils eussent un peu de patience. Ensuite je leur dis que je leur voulois apprendre à tous une nouvelle fort surprenante, qui étoit que je venois de faire arrêter Paul de Naples, et ensuite lui faire trancher la tête, leur demandant leur sentiment, et s'ils ne trouvoient pas que j'eusse bien fait. Ils répondirent que oui; mais se regardant les uns les autres, ils me parurent fort interdits. Je fis prendre deux flambeaux ensuite par un valet de chambre, et m'en allant dans la salle, je demandai à tous ceux que j'y rencontrai ce qu'ils y faisoient si tard. Ils me répondirent qu'ils y attendoient leur général. Je leur repartis qu'ils ne pouvoient plus en avoir d'autre que celui que je leur voudrois donner, puisque je venois de faire couper la tête à Paul de Naples pour mille crimes qu'il avoit commis, et que n'étant guère plus gens de bien que lui, ils devoient appréhender le même châtiment; mais que s'ils me vouloient promettre de changer de vie et de s'amender, je leur pardonnerois de bon cœur, et les traite-

rois comme un bon père fait ses enfans. Ils se mirent tous à genoux devant moi, et me demandèrent pardon; après quoi je leur commandai de se retirer, et de faire entendre à leurs compagnons que je voulois, sur peine de la vie, que le lendemain à huit heures du matin il n'en restât aucun dans la ville, et qu'ils se gardassent bien d'en emporter quoi que ce pût être. Ce qui fut si ponctuellement exécuté, qu'ils laissèrent tout le butin qu'ils avoient fait, que je fis rendre à tous les intéressés, après que chacun eut reconnu ce qui étoit à lui. J'envoyai en même temps deux de mes gardes pour faire remettre la fille qui avoit été enlevée entre les mains de sa mère, sans qu'il lui eût été fait aucune violence.

Le capitaine de mes gardes avoit fait venir sur le haut de mon escalier quantité de chaises, pour s'en servir suivant que je lui avois ordonné; et rentrant dans mon cabinet, je dis au baron de Modène, et à tous ceux qui l'accompagnoient, qu'il étoit trop tard pour le dépêcher; mais qu'ils revinssent le lendemain à mon lever, et que j'avois assez fait de choses pour avoir besoin de me reposer. En passant dans ma salle, il fut arrêté par le lieutenant de mes gardes; Antonio del Calco, Marco Pisano, Andrea Rama, le cavalier Michellini, le sieur Desinar et son secrétaire, par les officiers et autres de mes gardes, et conduits tous prisonniers dans la Vicairie. Je rentrai dans mon cabinet écrire un billet au cardinal Filomarini, pour l'avertir qu'ayant fait arrêter le père Capece mon confesseur, comme homme brouillon et séditieux, je l'envoyois dans ses prisons, ne voulant en rien choquer la justice ecclésiastique, et le priant de le faire

tenir resserré, sans qu'il pût communiquer avec personne. J'allai aussitôt dans ma chambre, où trouvant le père Capece, je lui contai tout ce qui venoit d'arriver. Il demeura fort surpris quand il apprit que le baron de Modène étoit prisonnier. Je lui dis qu'il ne devoit pas s'en étonner, puisqu'il en étoit en partie cause. Il se voulut fonder sur de beaux raisonnemens que j'interrompis et remis au lendemain, ayant envie et grand besoin de m'aller coucher. Quand il fut sur le haut de l'escalier, au sortir de ma salle le capitaine de mes gardes l'abordant, s'assura de lui, dont il demeura fort interdit; et le faisant remettre dans une chaise, le fit porter dans les prisons de l'archevêché, et accompagner par l'enseigne de mes gardes, chargé du billet que j'avois écrit au cardinal Filomarini.

Ainsi finit la journée de l'attaque des postes, que je puis dire fort grande et fort extraordinaire, non pas tant par ce qu'il y arriva que par la suite, et pour avoir échappé par ma résolution et par mon adresse à tant de sortes de périls différens, et m'être rendu si finement et si hardiment le maître d'un homme qui croyoit l'être de ma personne et de ma vie.

Le lendemain matin, les têtes de ces deux coupables furent mises sur l'épitaphe du Marché, et leurs corps pendus chacun par un pied, avec une inscription qui portoit *qu'ils avoient été exécutés pour s'être trouvés convaincus de meurtres, sacriléges, violemens et incendies; pour intelligence avec les ennemis, attentat sur ma personne, avoir faussé la capitulation faite avec la ville de Nole, n'avoir pas voulu combattre par poltronnerie, et avoir eu des-*

sein de piller Naples. Leur trahison ainsi avérée, tout le peuple courut en foule les voir, avec une horreur si grande, que l'on ne put quasi empêcher que leurs corps ne fussent déchirés et mis en pièces. Et après avoir ouï la messe, passant par le Marché, je reçus mille bénédictions; tout le monde vint me baiser les pieds, et me donna des démonstrations encore plus grandes, s'il est possible, qu'à l'ordinaire de respect, d'amour et de tendresse : si bien que de cette fâcheuse rencontre, et du malheur de l'attaque des postes, je vis l'accroissement de mon autorité, de l'amitié pour moi, et de la haine pour les Espagnols. L'on pouvoit juger de là quelle étoit ma bonne fortune, puisque je tirois même de l'avantage de mes disgrâces.

Je fis partir en même temps l'auditeur général pour aller informer de la dissipation des blés d'Averse et de la malversation des officiers. Et comme il fut nécessaire de pourvoir au gouvernement sous prétexte de confiance, je le donnai à Pepe Palombe, pour le tirer de Naples, où ses négociations avec les ennemis me le rendoient suspect, et le mettre en lieu où il ne me pourroit nuire, et où je ferois observer de plus près sa conduite, ne lui laissant qu'une ombre d'autorité. Je donnai le régiment de Calco au sieur de Beauvais, gentilhomme français; à Saint-Maximin, depuis maréchal des logis de mes gardes, fort brave soldat et fort fidèle, une compagnie dans le même corps, et deux autres à deux Français; et laissai ce régiment, que je mis à huit cents hommes, de garnison dans cette place. J'en fis sortir tout le reste des troupes, que j'envoyai sous le sieur de Malet, en qualité de

sergent général de bataille, à Sainte-Marie, distante d'une lieue de Capoue; et pour cet effet je jetai le sieur Du Fargis, avec une garnison suffisante, dans la ville de Cayasse, tenant déjà de l'autre côté Marcianèse et Lusciano que j'avois fait retrancher, aussi bien que la tour de Patria, n'attendant que l'arrivée des galères de France pour me rendre maître de Castel-Vulturne, qui, quoique fort peu fortifié, étant l'embouchure de la rivière, pouvoit être secouru par mer : mais je faisois faire des courses continuellement pour empêcher que l'on ne fît descendre des vivres, qui se pouvoient transporter aisément de Capoue par mer aux ennemis. Les Espagnols se trouvoient tous les jours en plus grande nécessité, ne tirant de subsistance que de Castel-à-Mare par leurs galères, qui ne pouvoient pas naviguer par le mauvais temps, et étoient quelquefois quinze jours sans venir, ce qui mettoit les châteaux et les quartiers des ennemis à la fin; et quand le temps étoit beau, elles étoient si désarmées, que, les faisant toujours suivre par des brigantins et des felouques armées, elles ne faisoient aucun voyage sans risque, étant contraints, faute de soldats, de les fortifier de bourgeois, et la plupart de gens inutiles. Ils pressoient leurs correspondans d'entreprendre sur ma personne, étant la seule voie de salut qui leur étoit ouverte.

La noblesse cependant étoit fort en inquiétude, quelques uns s'étant jetés dans des places (l'inimitié irréconciliable du duc de Martina et du comte de Conversano les empêchant d'en tirer aucun service, s'attachant plus à se détruire et s'opposer l'un à l'autre, qu'à rien exécuter pour leur intérêt), et je ne sais si

c'étoit avec quelque raison; mais ils attribuoient leurs soupçons, qui augmentoient tous les jours davantage, à mes intelligences secrètes, et croyoient que ceux qui se jetoient dans les places fortes ou qui amassoient des troupes ne travailloient qu'à se mettre en état de faire avec moi des conditions plus avantageuses : et peut-être n'étoient-ils pas trop abusés.

Deux jours après l'attaque des postes, je m'en allai, suivi seulement de mes gardes et de mes domestiques, remercier Dieu à Notre-Dame-de-l'Arco, lieu d'une grande dévotion; voir le désordre qu'avoit causé le dernier embrasement du mont Vésuve, et remarquer le miracle du fleuve de flammes qui en sortoit et couloit à la mer, et qui s'étant séparé en deux, s'étoit rejoint, après avoir laissé comme dans une île cette petite chapelle, quoique naturellement la pente du vallon l'eût dû faire emporter et consumer. Au retour, je me vins divertir dans la maison de Gaspard de Romero, dont le jardin est un des plus délicieux de tous les environs. Gennaro ayant eu avis que j'y étois s'y rendit aussitôt pour me tuer, accompagné de plus de six-vingts bandits; mais soit que mon heure ne fût pas encore venue, que j'eusse pris trop de précaution, ou qu'il manquât de résolution pour entreprendre un coup si hardi, je m'en garantis heureusement; et lui, n'ayant pas moins de fortune, évita les piéges que je lui avois tendus : ce qu'il ne pouvoit pas faire, selon toutes les apparences du monde. Le voyant venir de loin, je fis demeurer fort peu de mes gardes hors de la porte, et mis tout le reste dans la cour sans les faire paroître : je l'envoyai recevoir par le capitaine de mes gardes, qui,

l'ayant introduit dans la maison, fit refermer la porte sur lui, ne le laissant entrer que lui quatre ou cinquième. J'envoyai cependant ordre à Onoffrio Pisacani et Carlo Longobardo avec leurs compagnies de se saisir du pont de la Madelaine, par où vraisemblablement il devoit s'en retourner. Ils étoient mes confidens, ses ennemis particuliers, et les plus accrédités de toute la ville, qui pouvoient le tuer impunément sans que l'on pût croire que ce fût par ma participation, mais seulement à cause des pratiques qu'il entretenoit avec les ennemis. Il y avoit encore un autre chemin pour rentrer par la porte Capuane, où, par mon commandement, Matheo d'Amore et Cicio Battimiello l'attendoient pour le même dessein avec leurs compagnies. Je le menai faire un tour de jardin; et après, montant tout au haut du logis sur une terrasse où la vue est la plus belle du monde, il pâlit, et fut fort étonné de se trouver avec si peu de gens au milieu de trente de mes gentilshommes, et se repentit, à mon avis, de s'être si légèrement hasardé. Je lui dis, voyant tous les siens les armes hautes, qu'il n'étoit pas bienséant qu'ils fussent de la sorte devant mes gardes, et qu'il leur commandât de les mettre bas et de se retirer : la peur où il se trouvoit le rendant fort obéissant, il leur cria de faire l'un et l'autre; ce qui fut aussitôt exécuté. Tous ceux de ma suite en même temps me vinrent demander l'un après l'autre si je voulois que l'on le poignardât, ou que l'on le jetât du haut en bas : ce qui auroit été fait au moindre signal que j'en eusse donné. Je leur défendis expressément, et en fus retenu par deux considérations : la première, que paroissant l'auteur de son châtiment, les ministres du

Roi, persuadés de ses bons desseins pour la couronne, auroient cru que c'étoit ce qui lui coûtoit la vie, et que je le sacrifiois à mon ambition; prendroient de là sujet de me rendre de méchans offices, d'empêcher le retour de l'armée navale, et que l'on ne me donnât aucun secours : l'autre, que ne me fiant pas au courage de mes gardes, et lui voyant six-vingts bandits sans savoir s'il n'avoit pas plus grand nombre de gens cachés, c'eût été trop risquer, m'imaginant que la chose se feroit plus secrètement, et que, selon toute raison, sa perte étoit infaillible à son retour. Après deux heures de conversation qu'il voulut abréger autant qu'il lui étoit possible, et que j'entretenois exprès en attendant que les personnes que j'avois envoyées se poster sur son chemin fussent assurément arrivées, je lui donnai congé; et il remonta à cheval, ravi de se voir hors de mes mains, et bien résolu, comme il me l'a fait voir depuis, de ne s'y plus remettre. Après avoir long-temps balancé sur la route qu'il devoit prendre, allant faire le tour d'un grand marais, il rentra dans la ville par la porte Nolane. Je n'eus pas assez de temps, après m'en être aperçu, pour y faire avancer du monde, et nous manquâmes de la sorte chacun notre coup. Et après avoir fait reconnoître s'il n'y avoit point d'embuscade, je m'en revins chez moi par le pont de la Madelaine, où je trouvai Pisacani et Longobardo désespérés d'avoir perdu une si belle occasion, qu'il falloit remettre à une autre fois.

Vincenzo d'Andrea me vint trouver le soir pour me dire que le temps étant expiré, il falloit procéder à une nouvelle élection des capitaines des *ottines*, et qu'il

étoit important de bien choisir. Je lui répondis que, par les capitulations faites avec le duc d'Arcos, la nomination en appartenoit au peuple; et que ne voulant point rien altérer à leurs priviléges, je me réserverois seulement l'autorité d'exclure ceux qui me pourroient être suspects. Il me répondit qu'il n'appartenoit qu'à moi de les choisir, et qu'il m'apporteroit le lendemain matin trois billets du duc d'Arcos, par où je pourrois justifier qu'il en avoit usé de la sorte depuis qu'il eut passé les articles par lesquels il l'avoit déférée au peuple. Je donnai ordre à mes confidens de m'apporter tous les noms des prétendans, afin d'examiner soigneusement ceux qui nous seroient les plus propres. Il ne manqua pas de me mettre le lendemain matin entre les mains les trois billets qu'il m'avoit promis, et employa tout le reste de la journée à cabaler et échauffer contre moi tous les esprits, leur représentant que j'en usois tyranniquement, et que, m'arrogeant un pouvoir absolu, je faisois toutes les choses souverainement, sans considérer ni le bien ni les avantages du peuple, leur ôtant même ce que les Espagnols leur avoient accordé (croyant que dans une émeute il me feroit égorger, ne doutant pas que les billets qu'il m'avoit apportés ne m'obligeassent à m'opiniâtrer à vouloir que mon crédit ne fût moindre que celui d'un vice-roi). Le soir, ayant fait attrouper force monde dans la place de mon palais, il me vint trouver à la tête du corps de ville et des *ottines;* et levant le masque, il me porta effrontément la parole : mais de bonne fortune j'avois auprès de moi tous mes confidens, qui n'étant point suspects, et étant encore plus accrédités que lui, me servirent utilement dans cette

rencontre. Il me dit donc que le peuple étoit fort surpris que je voulusse de mon autorité particulière faire la nomination des capitaines des *ottines*, dont le choix lui appartenoit; que ce seroit le mettre au désespoir en lui ôtant un privilége pour la conservation duquel il avoit pris les armes, l'inobservation de ce point si important étant ce qui l'avoit le plus aigri; que je devois y prendre garde de bien près, puisque ce seroit ôter la liberté à la ville au lieu de la lui procurer, et me déclarer plutôt son tyran que son défenseur. Je reconnus alors son artifice, puisque me relâchant de ma prétention il en tireroit tout le mérite, et m'y opiniâtrant, il me feroit tuer par une émotion générale. Je lui répondis froidement que je n'aurois pas cru sa malice si noire, ni son effronterie si grande que je la connoissois; qu'il se devoit souvenir, quand il m'avoit parlé de cette affaire, que je lui avois dit ne m'en vouloir mêler que pour exclure les suspects, et au lieu d'ôter au peuple ses priviléges, je prétendois les augmenter, hasardant tous les jours ma vie pour procurer le bien et la liberté de Naples, bien loin d'avoir la pensée de l'opprimer; qu'il se souvînt qu'il m'avoit représenté de quelle importance il étoit que je fisse le choix des capitaines des *ottines* pour éviter le désordre et le malheur qui pourroit arriver s'il s'en trouvoit quelques-uns parmi eux malintentionnés, et qui eussent commerce avec les ennemis; et que pour me faire connoître que personne ne pouvoit se scandaliser avec justice que j'en fisse la nomination, à l'exemple du d'Arcos, dont la puissance ne devoit pas être si établie que la mienne, durant les révolutions, il m'en

avoit lui-même apporté les trois billets (que, prenant dans un livre où je les avois serrés exprès, je fis voir à tout le monde, qui fut par là convaincu et de mon innocence et de sa malice). Tous ceux qui m'étoient affectionnés commencèrent à s'écrier qu'il étoit bien rude que l'on me soupçonnât et me calomniât sans sujet; que le peuple me devoit tenir pour son père, ne pouvant pas avoir pour lui des sentimens plus tendres que ceux que j'avois; et que m'exposant tous les jours à tant de périls comme je faisois pour lui procurer la liberté et le repos, il ne pouvoit avoir trop de respect pour moi, ni trop de déférence à mes volontés: tous les assistans en demeurèrent généralement d'accord. Et Vincenzo d'Andrea voyant que les choses ne tournoient pas comme il s'y étoit attendu, dissimulant avec adresse, me dit qu'il m'avoit porté les paroles dont il avoit été chargé, et que n'ayant jamais douté de la manière dont j'en userois, qu'il se réservoit à faire valoir au peuple ma conduite, et l'obligation qu'il m'avoit de lui déférer une chose que j'aurois pu prétendre avec raison, par l'exemple des billets du duc d'Arcos qu'il m'avoit lui-même apportés. Je lui repartis que je lui étois obligé sensiblement de deux choses: la première, de m'avoir donné lieu d'éclaircir le public de la sincérité de mon procédé; et la seconde, de m'avoir appris à connoître ses artifices, que je lui pardonnois de bon cœur: mais que je l'assurois que je serois une autre fois sur mes gardes, et userois de plus de précaution quand il me proposeroit quelque chose, ou que j'aurois quelque affaire à traiter avec lui.

Cependant je priai ceux qui étoient assemblés, puis-

qu'ils étoient en nombre suffisant pour procéder à cette élection, de la vouloir faire devant moi, afin que je pusse au moins dire mon sentiment sur l'exclusion des personnes qui me seroient ou suspectes ou désagréables. Ils me protestèrent tous qu'ils me déféroient leurs voix, et me prioient de leur nommer ceux qui me plairoient davantage, m'assurant qu'ils souscriroient tous à mon sentiment. Je ne voulus pas abuser de leur respect; et prenant la liste de tous les prétendans, j'en lus tous les noms; et mes amis apostés excluant les gens qu'ils savoient bien que je ne voulois pas, j'écrivis devant eux les noms de tous ceux qui furent généralement approuvés. Tout le monde étant demeuré fort satisfait de cette élection, je tirai de ma poche la liste que j'avois faite, comme un projet des personnes que je croyois être les plus propres; et leur lisant, elle se trouva conforme à ceux que nous venions de choisir. Sur quoi je leur témoignai beaucoup de joie de voir que nous avions tous de si bonnes intentions, puisqu'elles se rencontroient si conformes. Je leur mis une des listes entre les mains, afin de faire dresser l'acte de la nomination dans les formes ordinaires; et les priai tous en se retirant de faire entendre au peuple, chacun dans son quartier, de quelle façon j'en avois usé, et le sujet qu'il avoit de se louer et de mon affection et de ma conduite.

Cette malicieuse finesse de Vincenzo d'Andrea, au lieu de me ruiner, redoubla mon crédit, et lui fit perdre le sien; et depuis ce temps-là il fut aussi suspect à tout le monde qu'il me l'étoit avec justice. Le remords de sa conscience le tint depuis en de continuelles appréhensions : il n'osa plus sortir le soir,

ni boire ni manger chez moi, comme il faisoit quelquefois, appréhendant également le fer et le poison, connoissant bien qu'il méritoit la mort, de quelque manière qu'elle lui pût être donnée. Il ne me vint plus parler d'affaires qu'en public, et autant qu'il lui fut possible hors de mon palais, nous gardant également l'un de l'autre, chacun de son côté ne pensant qu'à se prévenir.

Le lendemain sur le midi, les bourgeois me vinrent faire des plaintes que les bouchers, au préjudice du ban que j'avois fait publier, tenoient leurs armes sur les étaux en vendant la viande, maltraitoient les habitans, et leur faisoient prendre par force celle dont ils se vouloient défaire, pour le prix et dans la quantité qu'il leur plaisoit. J'envoyai à même temps pour en faire arrêter un, qui, ayant fait plus d'insolence que les autres, avoit non-seulement maltraité de paroles, mais même frappé un artisan qui avoit refusé d'acheter quelque chose qui ne lui plaisoit pas, ou qui lui paroissoit gâté. Tous les autres bouchers se mutinèrent, et prirent les armes. De quoi étant averti, j'envoyai Matheo d'Amore avec sa compagnie se saisir d'une avenue des boucheries; et de l'autre, Onoffrio Pisacani et Carlo Longobardo avec deux cents mousquetaires : et m'y étant aussitôt rendu, j'y entrai suivi de mes gardes, fis désarmer six-vingts bouchers, et lier deux à deux; et les fis en cet équipage promener par toute la ville, jurant que si je ne les faisois tous pendre, au moins les ferois-je décimer pour l'exemple. Toutes leurs femmes s'en vinrent en pleurant se jeter à mes pieds, et me demander leur grâce. Je résistai assez long-temps à la leur accorder,

et enfin me restreignis à ne faire mourir que celui qui avoit fait la plus grande insolence : mais je me laissai toucher aux larmes de sa femme et de cinq ou six petits enfans qu'il avoit, qui me firent pitié, et me demandant seulement sa vie, et que je le fisse châtier de quelle façon que je le jugerois à propos. Je me contentai de lui faire donner le fouet par les carrefours, suivi de tous ses camarades liés deux à deux, comme j'ai déjà dit. Toute sa famille m'en remercia comme de la plus grande marque de clémence que je lui pusse donner; et cette punition exemplaire fit un si grand effet, que jamais depuis personne n'eut l'insolence de contrevenir à pas une de mes ordonnances que je fis publier.

Vincenzo d'Andrea ne pensant qu'aux moyens de me faire périr, eut recours à un artifice auquel il croyoit que je ne me pourrois jamais parer. Il me vint trouver avec le prince de la Roque Filomarini, parent du cardinal, passionné pour les intérêts d'Espagne, dans lesquels il ne perdoit aucune occasion d'y servir. Il étoit cette année *grassiero*, qui est une charge qui lui donnoit l'autorité sur ce qui concerne les vivres et l'abondance, et qui est exercée tous les ans alternativement par un homme de robe et par un cavalier. Ils me représentèrent qu'il se commettoit un grand abus par les gens des villages autour de Naples, qui y apportoient du pain à vendre tous les jours en quantité, mais qui le tenoient à un si haut prix, que le peuple en étoit réduit à la faim. Ils me dirent qu'il étoit nécessaire d'y en mettre un modéré, ou qu'autrement l'on ne pourroit plus subsister dans la ville. Je reconnus bien la malice de cette proposi-

tion, puisque si je refusois de faire un réglement, je m'attirois la haine publique, et si je le faisois publier, l'on n'apporteroit plus de pain de la campagne. Je feignis de ne pas reconnoître leur malice, et leur donnai charge de dresser l'édit, que je ferois afficher par toute la ville. Dès que la publication eut été faite, l'on n'y apporta plus rien; et le lendemain je fus averti que par tous les quartiers la populace crioit: *Du pain, ou vive Espagne!* n'en voyant plus venir de dehors; ce qui les mettoit au désespoir. Je montai aussitôt à cheval; et me faisant voir par toutes les rues, toute cette crierie s'apaisa par ma présence; et je promis à tout le monde qu'avant le soir j'en ferois venir en abondance, informant tout le peuple de la méchanceté que l'on avoit faite pour les affamer. Et envoyant de mes gardes par tous les villages, je commandai que tous les paysans apportassent tout le pain qu'ils pourroient, avec promesse de leur laisser vendre tout ce qu'ils voudroient: et trois heures après l'on en vit arriver en si grande quantité, que depuis les premières révolutions l'on n'en avoit jamais tant vu venir. Tout le monde me donna mille bénédictions, qui furent bien redoublées par l'expédient que je trouvai qui empêcha la cherté, qui fut de défendre qu'il n'en ressortît point de la ville; et que le jour l'on en feroit le débit si cher que l'on voudroit, mais que tout celui qui ne seroit pas vendu à l'entrée de la nuit seroit confisqué. De cette sorte l'espérance du gain en faisoit apporter de tous côtés; et les bourgeois ne se pressant pas d'en avoir, et attendant le soir, obligeoient les marchands à leur donner à prix raisonnable. Je me trouvai si bien de ce

réglement, que je l'ai toujours fait observer depuis.

Durant que je fus faire un tour à la campagne, craignant que les Espagnols, bien informés de ce qui se passoit, n'essayassent d'entreprendre quelque chose durant mon absence, j'ordonnai à Onoffrio Pisacani, Carlo Longobardo, Cicio Battimiello et Matheo d'Amore, de rôder avec leurs compagnies par tous les postes, pour renforcer et secourir celui qui pourroit être attaqué. Ce dernier, passant à la porte de Medine, trouvant que les ennemis y faisoient une sortie, les repoussa vertement; et s'étant engagé trop avant et se voyant coupé, il se jeta avec sa compagnie dans une maison assez forte, où il se défendit plus de deux heures : mais la poudre lui venant à manquer, il se voyoit dans l'impuissance de résister davantage; et résolu de périr, il ne vouloit point prendre de quartier. Je fus averti, à mon retour, de sa disgrâce; et voulant conserver un homme si brave et si fidèle, je commandai à la garde de mon palais de courir le dégager. Je ne trouvai pas pour lors d'officier pour lui en donner la charge, le capitaine par hasard ne s'y rencontrant pas; mais le mestre de camp Diego Perès, sortant la première fois après sa blessure, dont il n'étoit pas encore guéri, croyant que je ne lui voulois pas envoyer à cause de sa foiblesse, descendit sans me rien dire, et se remettant dans sa chaise, s'y fit porter; et son cœur suppléant au défaut de ses forces, mettant l'épée à la main et se traînant le mieux qu'il lui fut possible, non-seulement il dégagea Matheo d'Amore, mais donna une telle épouvante aux Espagnols, qu'ils abandonnèrent tous les postes qu'ils tenoient de ce côté-là, et fuirent jusques au corps-de-

garde du palais du vice-roi : ce que je n'aurois pu croire s'ils ne me l'avoient avoué eux-mêmes durant ma prison. Ainsi je vis revenir ensemble deux hommes qui m'étoient aussi chers, que je m'y sentois obligé par leur valeur et leur zèle à me servir : aussi leur témoignai-je par mes caresses l'estime que je faisois d'eux, et la joie que je ressentois que le Ciel m'eût conservé des personnes qui m'étoient si nécessaires.

J'étois fort satisfait de voir que nous avions le pain, quoiqu'un peu cher, au moins en abondance. Vincenzo d'Andrea m'en voulut ôter la satisfaction en me la rendant inutile, et y apporta tous ses soins en empêchant que la monnoie que j'avois fait battre par son conseil n'eût de cours : et comme il y en couroit déjà en assez grand nombre, bien de pauvres gens s'en trouvant entre les mains se voyoient en état de mourir de faim. Il me fut aisé d'y apporter du remède en faisant publier, par un édit que je fis afficher partout, défense à peine de la vie de la refuser. J'étois si absolu et si fort craint, que personne n'osoit désobéir à mes ordonnances, le châtiment sans aucune rémission s'en faisant sur l'heure même. Ainsi cette méchante intention fut sans effet, le mal étant prévenu quasi auparavant que d'être arrivé.

Le désordre étoit tout-à-fait apaisé dans la ville ; l'on n'y parloit plus de vols, d'incendies ni de violences : mais je ne voulus pas me contenter d'une chose qui me paroissoit si peu, quoique tout autre que moi auroit cru en avoir fait de presque impossibles. Je voulus rétablir la justice, et faire voir que je savois la faire régner au milieu de la guerre civile et du bruit des armes. Je fis assembler ceux qui avoient

exercé des charges de judicature, ou qui étoient personnes capables de s'en bien acquitter. En effet, deux jours après je rétablis la chambre des comptes, dont je fis lieutenant général Jean-Camille Cacalcio, homme fort expérimenté, et le plus propre de la ville à faire cette fonction. Je fis président Francisco de Pati, pour le récompenser de l'avis qu'il m'avoit donné des menées de l'abbé Basqui : je pourvus tout ce qui étoit nécessaire de gens pour cette chambre. Je rétablis le conseil de Sainte-Claire, formai la vicairie civile et criminelle, donnai ordre que les officiers n'allassent jamais sans leurs robes, et qu'ils se rendissent sans y manquer à leurs tribunaux tous les jours que l'on avoit accoutumé de s'assembler. Et toutes les affaires s'y traitèrent avec tant de soin, qu'il s'est plus vidé de procès en deux mois de temps que l'on n'avoit fait en dix ans; et avec tant de justice et de ponctualité, que toutes les sentences et arrêts qui ont été rendus durant mon gouvernement ont été observés régulièrement depuis, sans que l'on ait pu trouver de prétexte et beaucoup moins de raison de les casser : ce qui m'acquit une si grande amitié du public, que tant que Naples durera, ma mémoire y sera toujours en vénération. Cela m'acquit autant d'estime par toute l'Italie qu'il donna d'étonnement d'avoir pu, en un temps si embarrassé et dans un lieu si rempli de confusion et de désordre, régler si bien les choses, dont je ne tardai guère à ressentir les effets. Mais ce qui obligea les juges à faire si bien leur devoir fut que tous les mercredis et les samedis l'on me venoit rendre compte de toutes les affaires que l'on avoit faites; et quand j'en trouvois quelqu'une dont le ju-

gement me paroissoit défectueux, j'en faisois faire la révision devant moi, et il ne s'exécutoit aucun arrêt que je ne l'eusse auparavant approuvé et visé; et dans deux ou trois rencontres je changeai ce qui avoit été fait, et jugeai souverainement : ce qui se trouva avec tant de justice et de raison, que personne n'a su trouver à dire à ce que j'avois prononcé, qui a été exécuté même depuis ma prison. Et, pour tirer plus d'éclaircissement de toutes les menées des ennemis, j'ordonnai à Agostino Mollo, et à deux ou trois de ses amis dont j'étois fort assuré, d'envoyer demander au vice-roi la permission d'accepter les charges que je leur avois données, afin que, ménageant par cette conduite leur confiance, ils me pussent donner de bons et assurés avis : et même par mon ordre il leur en donnoit souvent de quelques résolutions secrètes que je prenois, qu'il m'étoit avantageux qu'ils sussent. Cette adresse me fut fort utile, et même fit soupçonner ledit Mollo d'avoir des intelligences, et le mit dans la défiance du peuple : mais je me sens obligé de lui rendre ce témoignage, que personne dans Naples ne m'a servi si fidèlement que lui, m'ayant découvert deux ou trois conspirations contre ma vie, et fait garantir de beaucoup de périls que je n'aurois pu éviter sans son conseil, dont je me suis toujours fort bien trouvé.

Le 19 de février, les Espagnols reçurent une grande mortification, et le peuple avec moi une joie extrême, de l'arrivée de don Juan de San-Severine, comte de La Saponare, et depuis prince de Bisignane, chef de la plus ancienne et la plus noble maison du royaume, et dont la grandeur n'a pu s'abattre par la persécu-

tion de plusieurs rois, et même par celle de Ladislas, qui en fit égorger vingt-deux dans le château de Laïna, où ils s'étoient rendus sur sa parole : piqué de ce que pour se garantir de son oppression ils avoient mis ensemble en huit jours dix-huit mille hommes seulement de leurs sujets, et sept mille chevaux en vingt-quatre heures, en campagne. En passant dans le Marché, tout le monde courut lui baiser les pieds, et je le reçus chez moi les bras ouverts. Il m'apporta en effet les meilleures nouvelles du monde, qui furent le mécontentement général de toute la noblesse, qui n'attendoit que l'exemple de quelqu'un des principaux de leur corps pour le suivre; et peu de personnes, ou pour mieux dire aucun, ne lui pouvant disputer l'avantage du bien ainsi que de la naissance, il avoit voulu être le premier à faire voir l'amour qu'il avoit pour sa patrie, et employer sa vie pour seconder mes bons desseins, et contribuer à son repos et à sa liberté. Il me dit qu'il venoit se ranger auprès de moi pour recevoir mes ordres, et y obéir avec autant d'affection que de fidélité; que sa maison avoit été la dernière à tenir le parti de celle d'Anjou, et qu'étant bien informé que j'en descendois, il venoit respecter en ma personne le sang de ses anciens rois, depuis lesquels le royaume avoit été cruellement opprimé par des tyrans (ce qu'il ne vouloit pas souffrir davantage); que des personnes comme lui ne devoient jamais perdre l'occasion de briser leurs fers quand le Ciel et la fortune leur en donnoient les moyens; que les Espagnols avoient pris toute la conduite qu'il falloit pour perdre le royaume; qu'il ne les abandonnoit qu'après qu'ils s'étoient abandonnés eux-mêmes; et

qu'il ne seroit ni honnête ni raisonnable que la noblesse se voulût envelopper dans leurs ruines, puisque, à bien considérer les choses, ils ne pouvoient passer que pour des usurpateurs, et non pas pour leurs légitimes maîtres; qu'au reste, étant bien informé de l'état de leurs affaires, il voyoit leur perte indubitable, étant dépourvus généralement de toutes choses, et ne pouvant attendre aucun secours de pas un endroit; qu'il ne falloit, pour voir finir une si grande entreprise que la mienne, que j'avois ménagée avec tant de résolution et de conduite, qu'outre le retour de l'armée de France, la prise d'un des châteaux de Naples, et le premier jour de mai, dans lequel tous les cavaliers, dégagés du serment de fidélité par la protestation qu'ils en avoient faite, se déclareroient sans y manquer, comme il m'en répondoit par la connoissance qu'il avoit de leurs intentions, qui rendoient la perte des Espagnols infaillible. Il y avoit encore un moyen plus prompt et qui n'étoit pas moins sûr, qui étoit qu'abandonnant la ville, je voulusse venir en Pouille, lieu plus propre que tout autre pour se rassembler, pour être au milieu du royaume; et qu'aussitôt que j'y serois, toute la noblesse monteroit à cheval pour se rendre auprès de moi et me mettre à sa tête; que j'y aurois bientôt mis ensemble un grand corps d'armée pour revenir accabler tout d'un coup les ennemis dans Naples; que ce qu'il me disoit n'étoit pas pour m'en faire sortir, mais seulement pour ôter tout scrupule à la noblesse, qui croiroit, en m'y venant trouver, que ce seroit se réunir au peuple, au lieu qu'elle vouloit que je tinsse d'elle seule et mon élévation et ma fortune; que je n'eusse point d'in-

quiétude des forteresses du royaume, qu'elles étoient entièrement dégarnies de toutes les choses nécessaires à les défendre; et qu'enfin il n'y en avoit pas une où quelque cavalier n'eût assez de crédit et d'intelligence pour s'en rendre le maître à jour nommé; que je n'avois qu'à couler un peu de temps, après quoi je ne manquerois ni d'argent, ni de vivres, ni de troupes; qu'au 25 d'avril, la douane de Foggia me feroit toucher six cent mille écus comptant; que si je le voulois faire président des deux Calabres, il se faisoit fort de mettre ensemble, en moins de trois semaines, six mille hommes de pied et deux mille chevaux, et de me rassembler en soies, en sel et en huile plus d'un million d'or; que pour des blés, j'en trouverois en Pouille et en Basilicate plus qu'il ne seroit nécessaire pour nourrir deux années la ville de Naples; et qu'enfin il me répondoit que la conquête du royaume étoit faite; qu'il ne falloit qu'un peu de patience et de temps pour voir l'effet des mines, qui, toutes chargées, étoient sur le point de jouer.

J'avoue que son entretien me charma, et que j'employai tous mes efforts pour lui bien témoigner ma reconnoissance, et combien j'avouois lui être obligé. Je lui dis que son arrivée m'assuroit de la déclaration de la noblesse; que je n'avois jamais douté de ses intentions, mais que j'avois toujours cru qu'il falloit un exemple comme le sien pour fortifier ceux qui étoient encore irrésolus; que je m'assurois de le voir bientôt suivi de tout ce qui restoit de gens de qualité, et que ce n'étoit pas d'aujourd'hui que l'on savoit que la maison de San-Severine donnoit le branle à tout le royaume; que j'avois toujours eu pour elle beaucoup

d'estime et de vénération, et que je serois indigne du sang d'Anjou dont je descendois, si je n'en avois aussi hérité tous les sentimens pour celui dont il tiroit sa naissance; que je m'y sentois encore plus engagé par le galant procédé qu'il tenoit avec moi, dont je ne voulois pas mourir ingrat, et que je ne souhaiterois jamais de fortune, que pour en partager avec lui et avec ses amis tous les avantages; que j'étois bien informé de la foiblesse et de l'extrémité où les Espagnols étoient réduits; qu'après l'avoir de mon parti je ne pouvois que les mépriser, et n'étois plus en état de les craindre; que, persuadé de toutes les choses qu'il m'avoit apprises, je tenois la conquête du royaume plus qu'à demi faite, et voyois avec plaisir le dessein que j'avois entrepris de le mettre en liberté infailliblement et promptement exécuté, sans néanmoins autre intérêt que celui d'avoir eu la gloire d'y contribuer au péril de ma vie, et qu'après cela je serois fort content de mourir, croyant que ma mémoire ne seroit jamais éteinte, m'étant rendu par son moyen l'homme le plus illustre de mon siècle; que j'attendois le retour de l'armée de France avec autant de certitude que d'impatience, après quoi la prise des châteaux de la ville et l'expulsion des ennemis ne seroient plus une affaire; que mon dessein avoit bien toujours été de me mettre à cheval, et de m'en aller en Pouille rassembler toute la noblesse, comme il me le conseilloit (ce que je ferois aussitôt que mon frère le chevalier seroit arrivé pour le laisser dans Naples, que je perdrois infailliblement si je l'abandonnois; ce que je ne considérois qu'à cause de la réputation, étant certain de la reprendre sans peine dès que je

paroîtrois devant, suivi de toute la noblesse); que je lui donnois de bon cœur la charge de président des deux Calabres, et tout ce que généralement il pourroit désirer de moi, puisque ce n'étoit que lui faire un présent des choses dont son crédit et sa déclaration me mettoient en état de pouvoir disposer. Il ne demeura que deux jours auprès de moi, tant il avoit d'impatience d'aller mettre en exécution tout ce qu'il m'avoit fait espérer d'avantageux. Il désiroit amener avec lui quelques Français; et je lui donnai le baron Durand et deux ou trois autres, avec don Carlo Gaëtan pour commissaire général de sa cavalerie, que l'on a vu depuis ici avec la duchesse Gaëtane sa femme.

Durant que nous le laisserons aller travailler en Calabre, il est bon que, pour ne pas interrompre la suite de ce discours, je retourne aux choses qui m'arrivèrent cependant, et que je die l'ordre des choses que j'envoyai au sieur de Malet de prendre un poste sur le Vulturne pour serrer Capoue, lui ôter la navigation de cette rivière, et la communication de la mer. Il envoya trois cents hommes du côté de Graçanise se fortifier sur le bord de l'eau : ils délogèrent quelques gens qu'ils y trouvèrent; et don Louis Poderico ayant fait inutilement attaquer les miens, résolut d'y retourner faire un plus grand effort. Il fit d'abord donner quelque infanterie, qui fut repoussée vigoureusement : mais feignant de se retirer, il fit recommencer l'attaque une heure après, et pour lui donner plus de chaleur fit mettre pied à terre à deux ou trois cents cavaliers qui, après une demi-heure d'escarmouche, forcèrent mes soldats de se retirer, avec

perte de trente à quarante hommes qui demeurèrent sur la place. Ainsi nous perdîmes ce poste que nous avions conservé trois jours; et en ayant reconnu l'importance, il le fit fortifiér et retrancher, de sorte que la difficulté de le reprendre nous en fit perdre la pensée.

Deux jours après, il y eut une furieuse escarmouche auprès de Sainte-Marie de Capoue, qui dura bien deux ou trois heures, avec égal avantage de part et d'autre. Le sieur de Malet ne pouvant comprendre à quel dessein don Louis Poderico l'avoit fait engager, en fut éclairci aussitôt qu'elle fut finie, quand il apprit que, durant qu'il l'amusoit, il avoit fait brûler les moulins de Mouronne, croyant que nous en recevrions bien plus d'incommodité que nous ne fîmes.

Le lendemain, je reçus avis du sieur Malet que don Louis Poderico lui avoit fait connoître qu'il seroit bien aise de s'aboucher avec lui. Il m'en envoya demander la permission, que je lui accordai, lui donnant ordre de le tenter autant qu'il lui seroit possible, et de tâcher à reconnoître quels étoient ses sentimens, et ceux de la noblesse retirée avec lui dans Capoue. Chacun de son côté essaya de gagner son compagnon par mille propositions et offres avantageuses; et après deux heures de conversation ils se séparèrent sans rien faire, qu'ajuster un bon quartier entre nous, et se donner l'un à l'autre beaucoup de témoignages d'une estime et d'une amitié réciproque.

Cependant don Juan d'Autriche voyant ses troupes extraordinairement affoiblies, se résolut de faire une réforme; mais il changea de sentiment, voyant tous ses officiers sur le point de se mutiner : et comme

l'argent lui manquoit aussi bien que les vivres, et qu'il en falloit donner à ses soldats pour les empêcher de se débander, il fut contraint de faire fondre sa vaisselle d'argent, afin de les contenter en quelque façon par ce petit secours. Le roi d'Espagne ne sachant pas qu'il eût été déclaré vice-roi à la place du duc d'Arcos, qu'il connoissoit bien ne pouvoir plus demeurer à Naples, et être devenu inutile à son service par le mépris et la défiance que tout le monde avoit généralement de sa personne, lui envoya ordre de se retirer, et au comte d'Ognate celui de venir commander à sa place en qualité de vice-roi. Comme il n'avoit jamais désiré autre chose, il songea à se mettre en état d'apporter avec lui quelque secours et de vivres et d'argent. Il prit à Gênes deux cent mille écus sur son crédit, qu'il fit embarquer sur la galère du capitaine Gioan Andrea Brignolles, et quelque peu de blé sur une autre; et s'en venant les joindre, il se mit dessus pour se rendre à Gaëte, d'où il dépêcha à don Juan d'Autriche don Antonio de Cabrera pour lui donner avis de sa venue, et de l'élection qui avoit été faite en Espagne de sa personne. Il fut surpris de cette nouvelle, pour ne s'y attendre pas; mais en usant fort sagement, il déguisa son ressentiment, et le reçut le 2 de mars à son arrivée, avec autant de démonstration de joie que s'il ne fût pas venu le déposséder de son autorité. Je m'attendois que la jalousie du commandement entre eux y feroit naître quelque division, dont j'espérois de profiter; mais quelque sentiment qu'ils en pussent avoir, ils le conservèrent dans leur ame avec tant de dissimulation, qu'ils n'en donnèrent jamais aucune marque. Le comte d'Eril, major-

dome, major de don Juan, revenant de Madrid porter les nouvelles de la renonciation du duc d'Arcos et de la possession qu'il avoit prise de la vice-royauté, lui remit entre les mains la confirmation qu'on lui avoit donnée de son pouvoir, et un ordre au comte d'Ognate de ne bouger de Rome : mais lui ayant déjà cédé la charge, il ne la voulut pas réprendre, se réservant seulement les marques et l'apparence de l'autorité suprême, avec la qualité de plénipotentiaire en Italie.

L'arrivée de ce nouveau ministre me donna de l'inquiétude, me faisant appréhender son esprit et son humeur agissante, et connoître, non sans regret, que le Ciel n'a guère manqué jusques ici de faire un miracle en faveur de la maison d'Autriche quand elle est sur le point de sa perte. En effet, la venue de ces deux galères empêcha l'effet du désespoir où les Espagnols étoient réduits, apportant de l'argent pour donner une montre à leurs troupes, et un peu de blé, dont ils n'avoient plus que pour quatre ou cinq jours.

Le bruit commençant à courre par toute l'Italie de la foiblesse et extrémité de mes ennemis, du mécontentement de la noblesse, et de l'établissement de mon autorité, fit penser à tous les princes qu'il étoit temps de prendre quelques mesures : et comme il y en a peu qui n'aient des revenus considérables dans le royaume de Naples, chacun commença à s'adresser à moi pour en obtenir la conservation, et de me donner de belles paroles et des souhaits, mais néanmoins point d'assistance. L'on recherchoit mon amitié, l'on me donnoit quelques avis; et je reçus d'une personne puissante et bien informée celui de me défaire de Gen-

naro par toutes sortes de moyens, puisqu'il me trahissoit, et étoit seul capable de me faire tomber du haut degré de bonheur où la fortune m'avoit élevé. Tous les principaux de Gênes ayant la plupart de leurs biens dans le royaume, recoururent à ma protection, témoignant s'intéresser beaucoup dans mes avantages, et m'assurant que je ne pourrois rien prétendre de la République que je ne fusse en état de l'obtenir. Les principaux seigneurs et cardinaux de Rome, poussés par le même intérêt, m'envoyoient tous les jours faire des protestations et de service et d'amitié. Il n'y eut pas jusques au prince Ludovisio, tout zélé qu'il eût toujours paru pour l'Espagne, qui ne me recherchât, appréhendant autrement la perte de sa principauté de Venosa; ce qui me faisoit juger qu'il reconnoissoit mes affaires en bon état. Le connétable Colonne me fit offrir, si je voulois par quelque confiscation le dédommager du bien qu'il avoit en Sicile, de venir me trouver quand je monterois à cheval, et faire auprès de moi la charge de connétable du royaume. La république de Venise donna ordre à son résident de me demander audience, que je lui donnai jusques à trois fois, et de me faire compliment sur l'heureux succès de mon entreprise, que je devois achever de pousser à bout en me laissant emporter à ma bonne fortune, et m'assurer que, sans l'embarras où la jetoit la guerre du Turc, elle m'assisteroit aussi bien d'argent qu'elle faisoit de vœux et de prières; et me conjuroit, dès que je serois en repos (ce qu'elle espéroit de voir bientôt), de lui permettre de lever des troupes dans le pays, pour s'en servir dans leur nécessité présente, et garantir la Candie des progrès des Infidèles.

Le Pape, persuadé que les Espagnols, à l'arrivée de l'armée navale de France, seroient forcés de se retirer, et étant informé que les ordres en étoient venus, et qu'ils devoient aller attendre le secours d'Espagne dans Gaëte et dans les autres places maritimes, que même la résolution qui en avoit été prise avoit été déjà deux fois sur le point de s'exécuter, appréhenda que la France n'en profitât, et s'emparât du royaume de Naples : ce qui, lui donnant une furieuse jalousie, fit qu'il tâcha de me flatter et d'exciter mon ambition, me représentant que si je voulois penser à monter sur le trône, où il ne me restoit plus qu'un degré à monter, toute l'Italie m'y assisteroit; qu'il feroit faire une ligue pour ma conservation et pour sa liberté; et que pour me témoigner que, m'aimant comme il faisoit, il ne vouloit pas se contenter de me donner des conseils et des souhaits, si je prenois cette glorieuse pensée, il m'assuroit de m'en donner l'investiture, et m'offroit de me prêter trois cent mille écus. Je lui répondis, sans me laisser transporter à la vanité, que je lui étois infiniment redevable de son affection; que le temps m'inspireroit ce que j'aurois à faire quand les Espagnols seroient chassés; mais que cependant non seulement j'acceptois l'argent qu'il me faisoit la grâce de me promettre, mais qu'en ayant un extrême besoin, je le suppliois très-humblement de m'en assister promptement, après quoi je l'assurois qu'il verroit bientôt achever le dessein que j'avois entrepris, et si fort avancé contre l'opinion de tout le monde. Il me reconfirma ses offres; mais l'argent se fit attendre sans venir, et il me manda seulement de me souvenir de tout ce qu'il m'avoit dit avant que de partir,

m'avertissant de me défier de tout le monde, surtout de craindre également et la France et l'Espagne, et de veiller soigneusement à ma sûreté. Toutes choses fortifièrent mes espérances, et me firent juger que j'étois plus près du port que je ne croyois, puisque tout le monde étoit si persuadé de ma bonne fortune et du malheur des ennemis. Quoique j'eusse des lumières suffisantes qui commençoient à me flatter d'un heureux succès, je crus que des personnes si éclairées et si bien informées, comme sont tous les princes d'Italie, ne faisoient point à mon égard des démarches pareilles, à moins que de voir de dehors ce que l'embarras où j'étois m'empêchoit de reconnoître si clairement. Ainsi je crus qu'il falloit observer ma conduite avec plus de soin, et veiller de plus près à mes actions et à celles de tous les gens qui m'étoient suspects, sans négliger les moindres choses, puisque les Espagnols, si près de leur perte, n'oublieroient rien à tenter pour procurer la mienne par toutes sortes de voies.

L'inquiétude que je devois avoir avec raison des pratiques de Gennaro me fit résoudre à m'en défaire à la première occasion, et me servir de celle qui se présenteroit pour m'assurer du tourjon des Carmes. Et comme il étoit à craindre que les Espagnols ne pussent, à force d'argent, se rendre maîtres de quelqu'un de nos postes, qui étoient depuis cinq mois gardés par les mêmes personnes (ce qui leur donnoit moyen de connoître certainement celles qu'ils devoient s'efforcer de gagner), je représentai au peuple la lassitude qu'il devoit avoir d'être depuis tant de temps les armes à la main; qu'il étoit juste de les laisser re-

poser, réservant leur courage et leur fidélité pour des entreprises importantes, sans les entretenir dans une continuelle fatigue. Ma proposition fut reçue avec un applaudissement incroyable : il résolut de remettre entre mes mains la garde de la ville, de se fier à moi de leur sûreté, et me pressèrent de faire une levée telle que je le jugerois à propos, et d'en choisir les officiers, et qu'ils me fourniroient les armes pour les soldats que j'enrôlerois. J'avois déjà un fonds certain pour la subsistance, et il ne manquoit que l'argent pour en faire la levée, qui ne pouvoit pas être une grande somme; j'avois vingt mille écus à Rome, que je me résolus d'envoyer querir par Augustin de Lieto, capitaine de mes gardes, à qui je fis donner huit ou dix felouques bien armées. Il se prépara à partir; mais le mauvais temps fut cause que ce ne put être que le 10 de mars. Il avoit profité de beaucoup de hardes qu'il voulut emporter avec lui, comme tableaux, meubles, argenterie, et autres choses de prix qu'il avoit amassées ou qu'on lui avoit données; et comme les gens de peu se laissent d'ordinaire emporter à la vanité, il voulut mener avec lui beaucoup de suite et d'équipage, et même une partie de ma musique : et au lieu de revenir promptement, il s'amusa à se divertir quelque temps dans Rome, et y faire éclater et sa magnificence et sa grandeur; ce qui causa ma perte, puisque si j'eusse reçu promptement mon argent, ma levée étant achevée, j'aurois tous les soirs changé les gardes de tous les postes, et fait tirer au sort, afin que par ce moyen les Espagnols n'eussent pu prendre de mesures certaines, ne pouvant juger avec qui ils auroient eu à traiter. Je ne manquois pas

de bons officiers et expérimentés, puisqu'outre quantité de Français qui me venoient joindre à tous momens, toutes les troupes napolitaines que les ennemis avoient en Flandre, Catalogne et Milan, se débandoient pour me venir trouver : ils arrivoient tous les jours en grandes bandes; et si je ne me fusse pas perdu si tôt, il n'en fût pas demeuré dans un mois un seul dans leurs armées.

Ce fut alors que la France perdit la plus belle occasion du monde; car, pour peu de secours qu'elle m'eût donné, l'affoiblissement des troupes de Milan leur en rendoit la conquête aisée, durant que j'ôtois au roi d'Espagne la couronne de Naples, qui seule, par son argent, son secours, ses hommes et ses forces de mer, soutient la guerre de Catalogne et d'Italie, et la plus grande partie de la dépense qui se fait en Flandre, comme celle des ambassades de Rome, d'Allemagne, de Venise et de Gênes.

Le 9 de mars, Augustin de Lieto s'étant rendu à Pausilippe pour s'embarquer avec mes dépêches, Vincenzo d'Andrea, qui ne cherchoit qu'un prétexte de faire soulever le peuple contre moi, appuyé de Gennaro et de l'élu du peuple, crut en avoir trouvé le plus spécieux du monde, publiant que je me voulois retirer après avoir pillé toute la ville, et que j'envoyois devant à Rome, par les felouques prêtes à partir, tout ce qu'il y avoit de plus précieux, de meilleur et de plus rare. Le soir, Agostino Mollo m'amena sur les dix heures Ignacio Spagnuollo, capitaine de la Monnoie, pour me donner avis de l'ordre que Vincenzo d'Andrea lui avoit donné de se tenir prêt avec sa compagnie, composée de trois cents ouvriers qui y

étoient employés, pour venir le lendemain m'égorger, dans mon palais, de quoi la résolution avoit été prise; mais il m'assura en même temps de sa fidélité, et qu'il tiendroit tous ses gens sous les armes pour marcher où je lui commanderois.

Le 10 au matin, je fus entendre la messe aux Carmes, et visiter toute la ville pour voir tout ce qui se ménageoit. Je vis bien quelque altération dans les esprits, sur l'appréhension que l'on avoit donnée à toute la ville du dessein que j'avois de me retirer et l'abandonner après l'avoir fait saccager, et donné les ordres nécessaires pour en emporter le butin. Je détrompai beaucoup de gens de cette fausse opinion, et mandai à Augustin de Lieto de ne pas se mettre à la voile que je ne lui eusse envoyé une dépêche d'importance que j'allois faire, et à quoi je me mis à travailler aussitôt que je fus sorti de table. Durant que j'écrivois, Hieronimo Fabrani, mon secrétaire, s'en vint tout effrayé me donner avis que toute la ville étoit soulevée, et qu'il y avoit déjà plus de quatre mille hommes dans le Marché sous les armes, qui ne parloient que de me venir couper la tête dans mon palais. Il faillit à se désespérer de voir qu'au lieu de m'émouvoir de cet avis je ne faisois qu'en rire, et le traitois de bagatelle. Une autre personne vint aussitôt me le confirmer avec pour le moins autant d'inquiétude et d'appréhension que lui. Je commandai pour lors qu'on me fît amener des chevaux; et envoyant querir le chevalier de Forbin, je lui donnai ordre de s'en aller dans le Marché voir ce qui s'y passoit, et observer soigneusement les visages et les actions de tout le monde, remarquer quels chefs paroissoient à la tête de tous ces

révoltés, et quelle parole il leur auroit ouï tenir. Je me fis apporter des bottes; mais mes valets étoient tellement éperdus qu'ils ne savoient ce qu'ils faisoient, et cherchoient partout les hardes dont j'avois besoin, qu'ils tenoient entre les mains. A peine avois-je achevé de me botter, que le chevalier de Forbin vint me rapporter qu'il avoit trouvé cinq ou six mille hommes sous les armes dans le Marché, Gennaro et Vincenzo d'Andrea à leur tête; que tout le monde y étoit fort ému, et que l'on crioit continuellement *vive Dieu et le peuple!* Je me réjouis de cette nouvelle, jugeant bien, puisque dans leurs cris le nom d'Espagne n'étoit pas mêlé, que ce n'étoit qu'une sédition que ma présence calmeroit aussitôt. Il me pressa de descendre promptement, et de monter à cheval pour être en état de me faire voir et de me défendre.

A l'arrivée de ces mutinés, j'entendis en même temps un grand bruit devant mon palais; et me mettant à la fenêtre pour voir ce que c'étoit, j'aperçus tout le peuple qui n'avoit point d'armes qui s'enfuyoit de peur, voyant venir tant de gens armés droit à mon palais: je leur fis signe du chapeau de s'arrêter, leur criant que ce n'étoit rien qu'un petit désordre auquel j'allois remédier à l'heure même. Je descendis aussitôt; et montant sur un grand coursier alezan qu'on m'avoit amené, je pris douze ou quinze mousquetaires des plus adroits de la garde, qui ce jour-là étoient du régiment de Diego Perès: il se mit à la tête, et je leur commandai de se tenir devant mon cheval pour faire ce que je leur ordonnerois. J'envoyai à même temps à tous nos postes pour veiller à leur sûreté, et faire qu'on s'y tînt sur ses gardes, de

peur que les ennemis ne se prévalussent du désordre qu'apparemment il devoit y avoir dans la ville, après quoi je me mis à marcher; et à peine avois-je fait deux cents pas, que je rencontrai proche de la porte Capouane, vis-à-vis d'une chapelle nommée Sainte-Catherine, Vincenzo d'Andrea l'épée à la main, monté sur une haquenée isabelle à crins blancs, que Polito Pastena avoit donnée à Gennaro; et lui en même posture sur un coursier noir, à la tête des séditieux, criant continuellement *vive Dieu et le peuple!* Dès qu'ils furent à trente pas de moi, je fis faire une décharge sur eux, recommandant bien à mes mousquetaires de tirer droit; de quoi ils s'acquittèrent si mal, qu'il n'y eut personne ni de tué ni de blessé. Alors Vincenzo d'Andrea et Gennaro cherchèrent leur salut dans leur fuite. Ce dernier regagna le tourjon des Carmes, où il se renferma tellement épouvanté qu'il n'osa paroître de tout le jour, ni ne voulut y laisser entrer personne; l'autre regagna, par la vitesse de son cheval, le Marché, pour de là prendre une retraite assurée. Je m'avançai aussitôt vers tout ce peuple mutiné; et leur demandant qui leur avoit fait prendre les armes et pour quel sujet, ils me dirent que l'on leur avoit voulu persuader que je songeois à me retirer et les abandonner à la fureur des Espagnols, après avoir pillé et fait emporter tout ce qu'il y avoit de plus riche et de plus précieux dans la ville. Je leur repartis que, depuis le temps que j'étois parmi eux, ils avoient pu remarquer que mon foible n'étoit pas l'avarice; que l'on n'auroit jamais lieu de m'en accuser: mais que s'ils m'en croyoient coupable, et ajoutoient légèrement foi aux traîtres qui me vouloient

décrier auprès d'eux pour les ruiner plus facilement; et s'ils n'étoient pas satisfaits de ma conduite et de mes services, qu'il falloit me le témoigner sans venir tumultuairement pour m'égorger; et qu'ayant des felouques toutes prêtes à la pointe de Pausilippe, et le vent favorable pour m'en retourner si j'étois assez malheureux pour leur déplaire, je m'irois embarquer à l'heure même; mais qu'ils verroient après si Gennaro et Vincenzo d'Andrea, qui avoient eu assez de pouvoir sur eux pour leur faire prendre les armes contre moi, leur seroient et plus utiles et plus fidèles, et s'ils pourroient les garantir de la vengeance et de la cruauté des Espagnols, empêcher les saccagemens et les incendies de leur ville, assurer l'honneur de leurs femmes, conserver leurs biens et leur vie, aussi bien que celle de leurs enfans (ce que j'avois fait jusques ici), et leur procurer la liberté et le repos comme je leur promettois, pourvu qu'ils eussent à l'avenir plus de tendresse et d'amitié pour moi, plus de reconnoissance de mes services, et moins de créance à des traîtres qui me vouloient faire périr pour les remettre sous la tyrannie des Espagnols.

Tous ces révoltés furent attendris par mon discours, et se récrièrent qu'ils ne méritoient pas l'amour que j'avois pour eux; qu'ils vouloient tous mourir pour moi, et qu'il falloit traîner par les rues et pendre par les pieds tous ceux qui ne m'aimeroient pas, ou qui refuseroient de m'obéir. « Suivez-moi « donc, mes enfans, leur dis-je; venez avec moi « apaiser le désordre de la ville : je veux établir le « repos, et employer ce qui me reste de vie pour « vous tirer à jamais d'oppression. » Je continuai mon

chemin vers le Marché, suivi de tout ce monde qui me donnoit mille bénédictions, et ne crioit plus que *vive Dieu et Son Altesse!* sans plus parler du peuple, pour faire voir qu'il étoit persuadé que mon intérêt et le sien étoient la même chose. En arrivant dans le Marché, je tins à peu près, à tous ceux que j'y rencontrai, le même discours que je venois de tenir aux autres, qui fut suivi des mêmes démonstrations de respect et d'amitié. Onoffrio Pagano, un des plus affectionnés à Gennaro, et de ceux aussi qui m'étoient des plus suspects, se trouva enveloppé avec sa compagnie, et me fut amené en lui tenant toujours vingt pointes d'épées dans l'estomac, ou dans les reins. L'on fit aussi mettre les armes bas à toute sa compagnie; et après lui avoir fait une sévère réprimande de les lui avoir fait prendre sans mon ordre, et d'avoir été un de ceux qui marchoient à la tête des gens pour venir attenter à ma vie, m'ayant donné des marques de son repentir, ou pour mieux dire de sa peur, je lui pardonnai, en lui ordonnant de se retirer en son quartier, et de tenir la main que toutes choses y fussent paisibles.

En sortant du Marché, je vis venir tout le long d'une rue une grande affluence de peuple, et trouvai que c'étoit l'élu du peuple, qui, ayant ramassé tout ce qu'il avoit pu de gens, s'en venoit joindre Gennaro et Vincenzo d'Andrea. Il se faisoit porter dans une chaise découverte, l'épée à la main; et, au lieu d'apaiser le tumulte, il tâchoit par ses discours d'émouvoir une nouvelle sédition. Il demeura tout interdit à mon abord; et sa surprise augmenta davantage quand il vit que ceux qui l'accompagnoient s'étoient rejoints

à ceux de ma suite, et ne crioient plus que comme les autres *vive Dieu et Son Altesse!* Tout le peuple me regardoit, et faisant signe de la main, me demandoit la permission de lui couper la tête, et de le traîner par les rues. Je fis signe que je ne le voulois pas; et le voyant un peu remis, je lui demandai ce qu'il prétendoit, et où il alloit. Il me répondit qu'ayant appris qu'il y avoit du soulèvement dans la ville, il s'en venoit me chercher pour recevoir mes ordres, et savoir ce qu'il auroit à faire. Je lui ordonnai d'aller faire mettre bas les armes à tous les habitans, faire assembler le corps de ville dans Saint-Augustin, pour de là me venir trouver chez moi, et savoir ce que je leur voudrois commander dans cette présente conjoncture. Vincenzo d'Andrea rencontra le chevalier de Forbin, qui l'ayant abordé lui demanda *Qui vive?* lui tenant le pistolet dans l'estomac. Il lui répondit *Dieu et le peuple;* et comme l'on disoit ordinairement de même, il n'osa lui lâcher son coup, mais voulut seulement me l'amener : ce que l'autre appréhendant, se sauva devant lui de vitesse de cheval. Mon malheur voulut que, faute de m'être expliqué sur ce sujet avec le chevalier de Forbin, et craignant que je ne le blâmasse s'il eût fait quelque violence sans mon commandement, il manqua à me défaire de l'homme de Naples le plus dangereux, et dont la perte m'eût été la plus nécessaire.

Je fis ensuite tout le tour de la ville, que ma présence et mes discours mirent en repos; et repassant à Porto, l'on me vint donner avis que l'on se retranchoit à la Pietra del Pesce, quartier d'Onoffrio Pagano. J'envoyai deux jeunes hommes, nommés les

Rigues, qui y étoient fort accrédités, dire de ma part au capitaine que si à mon passage je ne trouvois les retranchemens abattus, ou si j'y voyois la moindre émotion du monde dans les esprits, je le ferois pendre par un pied. Il obéit ponctuellement à mes ordres, avec des marques d'un respect et d'une soumission tout entière; et laissant toutes choses tranquilles dans la ville, je me retirai à mon palais pour y attendre l'élu du peuple, avec les capitaines des *ottines* que j'avois commandés de s'y rendre, pour savoir de moi ce qu'ils avoient à faire sur un sujet si dangereux et si délicat.

Ce grand tumulte se passa comme un feu de paille; et comme il avoit commencé sans raison, il finit aussi sans effusion de sang, quoique, selon toutes les apparences, les suites en dussent être et fâcheuses et sanglantes. L'élu du peuple m'étant venu trouver, suivi de tous les capitaines des *ottines* et corps de ville, je lui fis des plaintes du procédé qu'il avoit tenu, et d'avoir travaillé plutôt à émouvoir le peuple qu'à l'apaiser, et lui dis que quand il arriveroit de pareilles rumeurs, il falloit venir savoir de moi de quelle façon l'on s'y devoit gouverner, et recevoir mes ordres; que la chose s'étant si bien passée, je voulois encore une fois donner des preuves de ma clémence; mais que ce seroit pour la dernière, puisqu'à la première sédition qui arriveroit, j'en ferois faire des châtimens exemplaires. Il me pria, après m'avoir mille fois demandé pardon, de l'accorder à Vincenzo d'Andrea (ce que je fis à la prière des capitaines des *ottines*), et sûreté pour venir reconnoître sa faute, et se jeter à mes pieds. Il arriva un moment après; et se mettant à

genoux devant moi, il voulut se justifier et me faire des excuses, me protesta qu'après la grâce que je lui faisois de la vie, reconnoissant que son crime devoit lui attirer les plus sévères punitions, il seroit à l'avenir plus fidèle et plus soumis qu'homme du monde. Je lui dis qu'il devoit bien remercier le corps de ville d'avoir intercédé pour lui, et que je considérois trop pour lui pouvoir rien refuser; que l'attentat qu'il avoit voulu faire à ma vie méritoit les plus cruels supplices; qu'il prît garde de près à sa conduite, puisqu'il ne pouvoit plus désormais faire de fautes légères après tant de rechutes, et qu'il se ressouvînt combien de marques il avoit reçues de ma bonté, et avec quelle ingratitude il les avoit reconnues, et quelle avoit été l'opiniâtreté de sa malice; que je l'observerois de près, sachant et tous ses sentimens et toutes ses intrigues; et que j'aurois si bien l'œil sur lui, qu'à la moindre fausse démarche il se trouveroit puni comme un perturbateur du repos public, un traître à sa patrie, et un correspondant de ses tyrans. Ensuite me mettant à le railler, je lui conseillai de ne prendre jamais les armes; qu'il tenoit son épée de si mauvaise grâce qu'il ne se devoit plus faire voir en cette posture ridicule, et se contenter de la plume, dont il se servoit mieux, et qui lui étoit plus séante entre les mains.

J'envoyai commander à Gennaro de me venir trouver sur ma parole, et qu'il se rendît promptement chez moi durant que j'étois en humeur de pardonner. Il se résolut de m'obéir; mais, dans la crainte d'être déchiré par le peuple en chemin, il m'envoya demander de mes gardes pour l'escorter, qui ne lui

furent pas inutiles, les femmes lui criant mille injures, et le menu peuple se voulant à tous momens jeter sur lui. En arrivant il se mit à genoux devant moi, et s'en vint me baiser les pieds, pleurant à chaudes larmes, et tremblant, étant naturellement fort peureux. Je le tins assez long-temps en cet état, ne pouvant me parler, et ne faisant que me conjurer par Notre-Dame des Carmes et saint Gennaro de lui donner la vie, m'embrassant les genoux de toute sa force. Je le fis relever, en l'assurant que j'avois oublié tous ses crimes, et qu'il n'avoit plus rien à craindre, pourvu qu'à l'avenir il fût plus sage et plus fidèle. Je lui reprochai que, sans mon arrivée à Naples, il ne pouvoit nier que l'on ne le dût faire mourir le lendemain; que c'étoit la troisième sédition que je lui pardonnois; qu'il avoit souvent attenté sur ma vie, et que je savois à quelle intention il m'étoit venu chercher chez Gaspard de Romero; que je n'ignorois pas ses correspondances avec les ennemis, dont je pourrois lui dire toutes les particularités; que j'étois informé de ses négociations avec la France pour me perdre, et qui avoient empêché que je n'en reçusse des assistances, et le peuple du secours; et qu'il jugeât lui-même ce que pouvoient mériter toutes ses ingratitudes pour moi et sa perfidie pour son pays. Il ne me répondit que par des larmes; et se rejetant à genoux, me crioit incessamment miséricorde. Je lui dis: « A la considération du corps de ville, je vous « l'accorde, mais sachez que c'est pour la dernière « fois; et je veux, pour ma sûreté, mettre garnison « dans le tourjon des Carmes. Je ne vous en ôterai « pas néanmoins le commandement; vous y demeu-

« rerez avec les six-vingts hommes que vous y tenez « pour votre sûreté et votre garde, et j'y ferai entrer « tous les soirs une des compagnies du peuple, qui « se relevera tour à tour; et de cette façon je n'aurai « plus d'inquiétude que les ennemis y puissent rien « ménager. Vous en serez toujours le maître tant « que vous serez fidèle; et si vous cessez de l'être, je « tiendrai et votre place et votre personne entre mes « mains. » Et à même temps je commandai à Matheo d'Amore de s'y rendre avec sa compagnie, et à Gennaro d'envoyer l'ordre de l'y recevoir; et jusques à tant que j'eusse été obéi, je le retins pour sûreté auprès de moi. Ainsi je profitai de cette sédition d'avoir augmenté mon crédit, et de m'être assuré du poste le plus important de la ville. Matheo d'Amore me donnant avis que ses gens avoient été reçus, je congédiai le corps de ville et Gennaro, qui depuis ne vint plus chez moi, m'alléguant pour excuses qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui dans la ville, le peuple ayant conçu depuis cette dernière émeute une si grande haine pour lui, qu'il ne pouvoit plus ni le voir ni ouïr nommer son nom qu'avec horreur. Je dépêchai toute la nuit à Augustin de Lieto, afin qu'il fît le plus de diligence qu'il pourroit pour m'apporter de l'argent (après quoi mes affaires devoient être assurées, et mon entreprise bientôt finie), et pour donner la nouvelle à Rome du bon succès de cette heureuse journée.

Cependant l'auditeur général étant revenu d'Averse me rapporter les informations qu'il y avoit faites, je fis achever le procès du mestre de camp Antonio del Calco et du capitaine de cavalerie Andrea Rama, qui,

se trouvant convaincus d'avoir voulu débaucher mes troupes et les mener aux ennemis, furent condamnés à mort; et voulant s'en racheter pour vingt mille écus, quoique j'en eusse grand besoin, je crus qu'un exemple m'étoit encore plus nécessaire. Marco Pisano me demanda son renvoi, d'autant qu'il étoit tonsuré, devant la justice ecclésiastique, que je lui refusai, disant que je ne reconnoissois pas pour un homme d'Eglise un officier qui étoit actuellement les armes à la main à la tête des troupes. Le 12 de mars, l'exécution s'en fit publiquement au milieu du Marché avec un applaudissement général; et leurs biens étant confisqués, je fis d'inutiles diligences pour rechercher l'argent qu'ils m'avoient offert, qui se trouva si bien caché que je n'en pus avoir de nouvelles, et n'en profitai que d'une haquenée porcelaine fort belle et fort bonne, que je donnai au chevalier de Forbin, qui fut tuée sous moi le jour que je fus pris prisonnier.

Les Espagnols étant réduits à la dernière extrémité, et n'ayant pas à peine de vivres pour leurs troupes et pour leurs garnisons des châteaux, se voulant décharger de la nourriture des gens inutiles, permirent à tout le peuple de leur côté de se retirer vers le nôtre; et nous en vîmes en deux jours de temps arriver une si grande quantité, qu'il fut aisé de s'apercevoir de leurs pensées. Il eût été à propos de ne pas recevoir tant de gens, et de les laisser chargés de leur nourriture; mais après deux jours de refus, comme nous n'étions pas si pressés qu'eux de vivres, j'eus pitié de voir périr de faim un si grand nombre de personnes, et, touché de compassion, je reçus, à la prière de leurs parens et amis, tous ceux qui se voulurent re-

tirer auprès de nous, puisque c'étoient des gens du pays, pour qui ils avoient pris tant de haine qu'ils eussent bien voulu en exterminer jusques au dernier. Je ne songeois qu'à pousser le temps par l'épaule, voyant mes affaires si bien disposées que j'étois assuré, avec un peu de patience, de les voir heureusement terminer. Je m'appliquai seulement à faire amasser des blés pour pouvoir remettre Naples dans l'abondance; et envoyant l'ordre à ceux qui commandoient pour moi d'amasser tout ce qui s'en pourroit assembler, avec promesse de le faire payer aux propriétaires, l'on mit ensemble en Pouille cent cinquante mille charges de blé, et quatre-vingt mille dans la Basilicate, dont le prix fut arrêté à assez bon compte: et comme il ne me pouvoit venir commodément à cause de la ville d'Ariane, qui en empêchoit le chemin, je m'appliquai à rechercher les moyens de m'en rendre le maître; ce qui me fut facile par une négociation que j'eus avec le marquis de Buonalbergo, qui, à mon grand regret, eut pour lui une suite malheureuse. Il m'envoya un religieux pour m'assurer de ses services et me proposer de l'envoyer assiéger, afin que, me la faisant remettre entre les mains, il demeurât prisonnier de guerre, et que m'étant conduit, et le laissant aller ensuite sur la parole qu'il me donneroit de ne plus porter les armes contre moi, il pût sans soupçon se transporter en Calabre, y faire déclarer ses parens et amis, et s'emparer de la plupart des places fortes de cette province, où il avoit beaucoup de crédit, étant riche, et de la noble et ancienne maison de Spinelli. Je laise à juger de la joie que je reçus de cette agréable nouvelle. J'y fis en même temps marcher six mille

hommes, mille de La Cave, commandés par Diego Sorrentino, que j'avois fait mestre de camp après l'attaque des postes, où il avoit si bien fait son devoir; autant de Nocera sous leurs chefs ordinaires, et le reste de Saint-Severin et des troupes de Paul de Naples, qui obéirent depuis sa mort à Horacio Vassallo et Diego Vassallo son oncle; et fis général de ce corps le sieur de Villepreux, à présent major de Bordeaux, à qui je confiai tout mon dessein. Ariane étant investi, les habitans prirent les armes en ma faveur, et tuant à la porte l'auditeur Carlo Russo qui la vouloit défendre, et le Veneroso, secrétaire du duc de Salse, président de la province de Monte-Fusculo, qui s'étoit jeté dedans après avoir abandonné Monte-Fusculo, quand Pietro Crescentio s'en étoit emparé. Après la mort de ces deux hommes, la ville d'Ariane se rendit sans avoir été pillée. Le duc de Salse et ses deux enfans, le marquis de Buonalbergo et son fils don Carlo Spinelli, don Luigi Cavaniglia et son frère se retirèrent dans le château, qu'ils rendirent à composition, la vie sauve, à condition de m'être conduits prisonniers. Mais tous nos gens de guerre s'étant enivrés pour se réjouir d'un si bon succès, ceux de Saint-Severin, accoutumés à toutes sortes de méchancetés, de désordres et de cruautés par l'exemple de Paul de Naples, s'en allèrent prendre ces messieurs; et les traînant au milieu de la place, quelque effort que pût faire le sieur de Villepreux pour remédier à ce désordre, que ces canailles désarmèrent et lièrent, ils tuèrent de sang froid, entre deux capucins qu'il avoit demandés pour se confesser, le duc de Salse de trois arque-

busades, et lui coupèrent la tête, comme ils firent ensuite au Bonito et au marquis de Buonalbergo, le meilleur de mes amis, et dont j'attendois de grands et considérables services. Et à peine les deux Cavanigle, les enfans du duc de Salse, âgés de quinze ou seize ans, et don Carlo Spinelli, qui n'en avoit que quatorze, purent échapper de la fureur de ces barbares, qui après cette horrible action vinrent se jeter aux pieds du sieur de Villepreux, et lui demander pardon de la violence qu'ils lui avoient faite, lui protestant de lui obéir désormais, ne s'étant portés à l'outrager que de peur qu'il les empêchât de faire ce massacre qu'ils avoient résolu. Après quoi il les congédia, ne réservant que ce qui lui étoit nécessaire de garnison pour la défense d'Ariane, dont je lui avois donné le gouvernement, choisissant les meilleurs soldats et les plus sages. L'on peut juger de la douleur que je reçus de cette étrange nouvelle, qui fut cause que je ne pus ressentir la joie d'une si importante conquête qui me tiroit tout-à-fait de la nécessité, m'assurant des vivres en si grande abondance que je ne pouvois plus en manquer, ayant le chemin libre pour en faire venir sans escorte pour plus de deux ans.

A deux jours de là les prisonniers me furent amenés, les deux Cavanigle liés, et les autres libres, pour être des enfans. Je fis à même temps mettre en liberté les Cavanigle, à condition de ne plus porter les armes contre moi. Je renvoyai les enfans du duc de Salse chez leurs parens, après leur avoir témoigné la douleur que j'avois ressentie de la mort de leur père, et leur avoir fait cent caresses, et promis d'a-

doucir par mes grâces la perte qu'ils avoient faite, et qu'ils ressentoient si vivement. Pour don Carlo Spinelli, je l'embrassai chèrement, donnai des larmes au malheur de son père, lui promis de lui en servir à l'avenir, et de reconnoître en sa personne les obligations que je lui avois; et le retins chez moi jusques à tant que j'eusse des nouvelles de ses parens, auxquels je témoignai par des lettres la part que je prenois à leur affliction, dont j'étois aussi sensiblement touché qu'ils le pouvoient être. Ce pauvre enfant, fort spirituel et fort bien fait, reçut avec tant de reconnoissance tous les témoignages de mon déplaisir et de mon amitié, qu'il me promit de n'en jamais perdre la mémoire, et d'être toute sa vie attaché inséparablement à mes intérêts. Au bout de quelques jours je le remis entre les mains de sa grand'mère la princesse de Saint-Georges, qui me l'envoya redemander; et j'avoue qu'une des choses que j'ai ressentie davantage dans ma prison fut de n'avoir pas eu le temps de châtier les auteurs d'une si horrible cruauté, dont je ne me consolerai de toute ma vie.

Les bandits de tout le royaume me faisant tous les jours de nouveaux embarras et de semblables actions, je résolus de prendre mon temps pour me défaire de tous les chefs, qui par leurs violences et saccagemens rendoient inutiles tous les soins que je prenois d'attirer à moi toute la noblesse; et dès que quelqu'un me paroissoit affectionné, ils tâchoient de le dégoûter par de mauvais traitemens. Polito Pastena étoit le premier à faire de pareilles choses, ne souhaitant pas que les affaires du royaume se pacifiassent, jugeant bien qu'il ne pourroit plus voler impunément, ni conserver l'au-

torité qu'il avoit à Salerne et dans toute la principauté Citraro, où il régnoit souverainement. J'avois donné des sauvegardes au duc de la Roque pour quelques unes de ses terres, que, ne respectant pas, il envoya piller comme par dépit de ce qu'il avoit eu recours à moi. Je lui en écrivis une lettre fort sèche, à laquelle il me fit réponse par un prêtre, auquel je demandai si j'avois été obéi. Il me répondit que non, et me voulut faire des excuses : je ne les écoutai pas, et déchirai la lettre qu'il m'apportoit sans la lire, et lui dis en colère : « Je ne veux pas de répliques à mes ordres; « j'entends qu'ils soient exécutés ponctuellement et « promptement. Polito Pastena veut faire l'indépen« dant et le petit souverain : dites-lui de ma part que « s'il continue à en user de même, je lui apprendrai « son devoir, et le châtierai selon son mérite; il n'est « point en sûreté dans Salerne ni au milieu de ses « bandits contre ma puissance et mes ressentimens; « et en quelque lieu qu'il se retire je saurai bien l'at« traper, et serai aussi maître de sa tête que je l'ai « été de celle de Paul de Naples : mais que s'il change « de conduite, et est à l'avenir plus soumis et plus « obéissant à mes commandemens, je l'aimerai et le « considérerai comme j'ai fait jusques ici, et lui don« nerai plus de crédit et d'autorité que par le passé. » Son envoyé lui porta cette réponse, qui le fit trembler, tout assuré qu'il étoit. Je le reconnus par son procédé, faisant à l'heure même rendre jusques à la moindre chose qui avoit été prise, et satisfaisant sans réplique et sans remise à tout ce que je lui ordonnai depuis. Son chagrin ne fut pas moindre pour être dissimulé; et resserrant plus étroitement ses liaisons avec Gen-

naro, il lui envoya une dépêche pour les ministres de France, leur offrant que si l'armée navale vouloit venir à Salerne, il la remettroit entre les mains des Français; et qu'il feroit joindre tous les bandits de Saint-Severin, de La Cave et de Nocera, au nombre de six mille hommes : ce qui causa l'entreprise malheureuse de M. le prince Thomas, dont les Espagnols étant avertis par cette dépêche, qui après ma prison leur tomba entre les mains, leur fit, à l'arrivée de l'armée, occuper Angri, qui est le passage des montagnes; et ayant par là empêché la jonction des gens des trois terres que j'ai nommées, lui fit appréhender quelque trahison, vu que l'on n'exécutoit rien de ce qu'on lui avoit fait espérer. Cela l'obligea de se rembarquer avec bien de hâte et peu de réputation : de quoi j'avoue n'avoir pas eu peu de joie de voir qu'il n'avoit pas pu, avec de puissantes intelligences, l'armée du Roi et un corps considérable de troupes à débarquer, faire aucun effet; au lieu que j'avois seul et sans assistance soumis un grand royaume et m'y étois maintenu cinq mois, quoique l'on eût voulu décrier ma conduite, et m'ôter l'honneur des choses extraordinaires et surprenantes que j'avois faites par ma seule adresse et ma vigueur.

L'élu du peuple, continuant toujours ses commerces avec les ennemis, me fit résoudre à l'en châtier; et comme, par l'autorité que lui donnoit sa charge, il m'eût été hasardeux de le faire publiquement et par les voies de la justice, je résolus de le faire indirectement, et avec tant d'adresse que je ne pusse en être soupçonné, et que sa mort fût attribuée à une émotion populaire. Les gens du quartier de Porto me vinrent

avertir qu'ils avoient eu avis, par quelques unes de leurs felouques, qu'il en faisoit charger en l'île de Procetta, dont il étoit, de toutes sortes de rafraîchissemens pour envoyer aux ennemis. Je leur confirmai cette nouvelle, et les animai de telle sorte contre lui, qu'ils résolurent sur l'heure même de lui aller couper la tête. Je leur défendis expressément de l'entreprendre, leur promettant de le faire arrêter le jour même, de lui faire faire son procès et le faire mourir juridiquement, m'étant important de tirer sa confession par les tourmens, et la connoissance de tous ceux de sa cabale, et qui maintenoient des intelligences avec les Espagnols. Je les renvoyai puis après, en leur recommandant le secret; et voulant me servir de cette belle disposition, je commandai à Cicio Battimiello et Pepe Ricco, gens fidèles et résolus, et propres à exécuter une affaire de cette nature, d'aller dîner en ce quartier pour y maintenir les esprits échauffés, et des gens prêts pour les suivre à l'heure que je le prescrirois. En sortant de table, j'appris qu'il y avoit quelque rumeur à Porto, et que l'on y prenoit les armes: je montai aussitôt à cheval, et m'y rendis; et trouvant tout le peuple ému, je leur en demandai la raison. Ils me dirent qu'ayant appris de nouvelles trahisons de l'élu du peuple, ils ne pouvoient plus le souffrir, et étoient résolus de s'en aller chez lui lui couper la tête, et faire traîner son corps par les rues. Je leur défendis d'entreprendre une pareille violence, ne voulant pas souffrir qu'il s'en fît dans la ville durant que j'y commandois. Je leur fis quitter les armes; et m'en retournant chez moi, je dis à Battimiello, qui me vint conduire, qu'il les fît reprendre, et allât exécuter son

dessein, dont je ne pourrois pas être soupçonné, après avoir apaisé le désordre; qu'il n'y avoit point de temps à perdre, ayant appris qu'Onoffrio Pagano étoit chez lui, qu'il falloit envelopper dans le malheur d'Antonio Mazella.

Etant de retour chez moi, j'entrai dans mon cabinet avec Marc-Antonio Brancacio pour l'entretenir. A peine avois-je été un quart-d'heure en conversation avec lui, que l'on me vint dire que l'on entendoit un grand bruit de quantité de gens qui venoient tumultuairement devant mon palais. Je courus aussitôt me mettre à la fenêtre, où à peine étois-je, que je vis venir quantité de peuple qui portoient une tête au bout d'une pique, traînoient un corps attaché par un pied, tout nu, les enfans ayant par les chemins déchiré ses habits. Je fis arrêter tout ce monde, et demandai quel spectacle c'étoit. Ils me répondirent que c'étoit le corps d'Antonio Mazella, élu du peuple, et sa tête que l'on portoit au bout d'une pique: et voyant Cicio Battimiello et Pepe Ricco qui marchoient des premiers, je leur demandai comment ils avoient été assez hardis, après la défense que je leur en avois faite, d'entreprendre une pareille action; que j'étois bien tenté de les faire pendre. Ils se mirent à genoux, et me demandèrent pardon; permission et sûreté de me venir trouver, que je leur accordai. Ils montèrent dans ma salle, et m'amenèrent liés deux beaux-frères d'Antonio Mazella, et me dirent qu'après que j'eus apaisé le tumulte de Porto, on les étoit venus avertir d'une nouvelle trahison de l'élu du peuple, et d'une conspiration qu'il avoit faite contre moi, qu'il devoit exécuter le lendemain : ce qui les avoit si fort animés,

qu'ils avoient couru l'en châtier à l'heure même, appréhendant que par trop de bonté et de clémence je ne vinsse à lui pardonner, et que, quelque punition que je voulusse faire d'eux, ils s'y soumettoient de bon cœur, et mourroient satisfaits d'avoir témoigné leur passion pour moi et leur amour pour leur patrie. « Je vous pardonne, leur dis-je, l'indiscrétion « de votre zèle ; mais si jamais vous retournez à faire « des choses semblables, j'en ferai une punition si « exemplaire, que personne désormais dans Naples « n'osera entreprendre des violences de cette na- « ture. » Je commandai que pour l'exemple l'on allât mettre sa tête sur l'épitaphe du Marché, et que son corps y fût pendu par un pied. Pour ses deux beaux-frères, j'en fis à même temps mettre l'un en liberté, étant assuré de sa fidélité; et pour l'autre, pour l'exempter de la fureur du peuple, je le fis mener prisonnier dans la Vicairie, et deux jours après je lui envoyai un passe-port pour se retirer où il voudroit, avec ordre de sortir de la ville.

Ce tragique accident toucha sensiblement les Espagnols, pour avoir perdu un homme sur lequel ils faisoient beaucoup de fondement. Gennaro en fut furieusement alarmé; et de peur d'une pareille aventure, il se résolut de s'embarquer avec tous ses trésors sur une felouque, et de se retirer à Venise. Je lui produisis avec adresse des patrons de felouques apostés pour le servir, et qui, m'en donnant avis, me l'auroient fait surprendre avec tout son bien, qui m'auroit tiré de la nécessité, et terminé en peu de jours toutes mes affaires; et j'aurois pu, le prenant sur le fait en abandonnant la ville et emportant avec

lui tout ce qu'il y avoit de plus beau et de meilleur, le faire pendre avec l'applaudissement général de tout le monde. Il n'auroit pas manqué de tomber dans ce piége, qui lui étoit si finement tendu, si le baron de Rouvrou, qui épioit soigneusement toutes mes actions pour lui en rendre compte, ne l'eût averti que j'avois donné une audience secrète à des mariniers : ce qui lui ayant donné du soupçon, l'obligea de s'informer si exactement quels ils pouvoient être, qu'il reconnut que c'étoient ceux qui le devoient embarquer ; ce qui lui fit quitter cette pensée, qu'il devoit exécuter le lendemain. Le désespoir où il se vit d'avoir été découvert l'obligea d'envoyer un de ses confidens pour conclure quelque chose avec don Juan d'Autriche et le vice-roi. De quoi étant informé par Agostino Mollo, je crus m'en devoir défaire à quelque prix que ce fût : ce qui n'étoit pas aisé, ne sortant point de son tourjon, et ainsi ne pouvant pas lui faire jouer le même tour qu'à l'élu du peuple, ni rien entreprendre sur lui qu'à force ouverte et avec grande effusion de sang, puisqu'il avoit autant de gens dedans que la garnison que j'y avois fait entrer.

Agostino Mollo me voyant dans cet embarras, me vint trouver le soir, et me dit : « Je vous apporte de « quoi vous ôter Gennaro de dessus les bras : ses tra- « hisons méritent la mort ; il importe fort peu de « quelle manière la justice s'en fasse. Voyez cette « fiole pleine d'une eau si belle et si claire : dans « quatre jours elle le punira de toutes ses infidélités. « Son capitaine des gardes se chargera de lui faire « prendre sans qu'il s'en aperçoive, n'ayant pas le « moindre goût du monde. » En effet, le lendemain,

qui étoit un vendredi, il lui fit avaler tout entière à son dîner; mais soit que la dose en fût trop forte de moitié, ou qu'il n'eût fait tout son repas que de choux à l'huile, qui est assurément le plus grand de tous les contre-poisons, il lui prit un vomissement en sortant de table, qui le garantit d'un péril si évident, et qui paroissoit si assuré. Il en fut quitte pour un mal de tête et d'estomac de quatre ou cinq jours, sans qu'il eût pu prendre aucun soupçon de ce qui lui avoit été préparé, et qui le devoit emporter sans remède.

Je m'aperçus qu'il se faisoit quelque friponnerie dans ma secrétairerie, dont j'avois déjà reçu des plaintes; et une expédition que j'avois refusée trois fois m'étant présentée jusques à la quatrième pour la signer parmi une grande quantité d'autres, j'envoyai querir Hieronimo Fabrani mon secrétaire, et lui ayant fait une sévère réprimande, je lui dis que je le ferois pendre s'il retomboit plus dans une pareille faute. Il s'en excusa sur ses commis, que je lui fis tous chasser à l'heure même, à la réserve d'Innocentio en qui j'avois beaucoup de confiance, et lui ordonnai d'en chercher d'autres, l'assurant qu'à l'avenir je ne m'en prendrois plus à ses commis, mais que sa personne m'en répondroit. Et sachant que depuis que j'étois à Naples il avoit amassé plus de quarante mille écus, je lui en demandai vingt mille à emprunter, lui promettant de les remplacer de l'argent que j'avois envoyé querir à Rome. Il me répondit que c'étoit un méchant office qu'on lui rendoit, et qu'il n'en avoit point : ce qui m'étoit difficile à justifier, ayant mis à couvert tout ce qu'il en avoit.

amassé, et la plupart dans des couvens de religieuses, pour l'envoyer à Rome à la première occasion. Son avarice causa ma perte; mais il n'en fut pas quitte à si bon marché, car il lui en coûta et tout son bien et la vie même, les Espagnols lui ayant fait trancher la tête pour avoir découvert durant sa prison qu'il écrivoit à feu M. le cardinal Mazarin, ses lettres ayant été arrêtées à Rome, et renvoyées au vice-roi par le cardinal Pancirole. Il donnoit avis de la facilité qu'il y avoit, au retour de l'armée, de surprendre le château Neuf par une intelligence qu'il y avoit ménagée.

L'on continuoit le procès des prisonniers de l'armée d'Averse et du baron de Modène, que je laissois aller en avant pour satisfaire le peuple, résolu néanmoins, quand il se rencontreroit une occasion sûre, de le renvoyer en France; l'ayant reconnu innocent, et n'avoir eu d'autres crimes que son malheur qui l'avoit accablé, pour avoir eu trop de douceur et de bonté naturelle qui lui firent faire des fautes, quoiqu'il eût toujours eu de bonnes intentions.

Un médecin français que j'avois se trouvant convaincu de beaucoup de pilleries, je résolus, pour être mon domestique, de le faire pendre pour l'exemple. Mais toutes les femmes de la ville m'ayant par plusieurs jours opiniâtrément demandé sa grâce, je ne pus à la fin la leur refuser, et je le fis demeurer prisonnier, en attendant que je le pusse chasser, et faire sortir du royaume par la première commodité.

L'amitié du peuple alloit se fortifiant pour moi tous les jours davantage, aussi bien que leur joie; et le désespoir des ennemis, par l'arrivée des blés de la Pouille, dont le premier convoi fut de trois cents

busades, et lui coupèrent la tête, comme ils firent ensuite au Bonito et au marquis de Buonalbergo, le meilleur de mes amis, et dont j'attendois de grands et considérables services. Et à peine les deux Cavanigle, les enfans du duc de Salse, âgés de quinze ou seize ans, et don Carlo Spinelli, qui n'en avoit que quatorze, purent échapper de la fureur de ces barbares, qui après cette horrible action vinrent se jeter aux pieds du sieur de Villepreux, et lui demander pardon de la violence qu'ils lui avoient faite, lui protestant de lui obéir désormais, ne s'étant portés à l'outrager que de peur qu'il les empêchât de faire ce massacre qu'ils avoient résolu. Après quoi il les congédia, ne réservant que ce qui lui étoit nécessaire de garnison pour la défense d'Ariane, dont je lui avois donné le gouvernement, choisissant les meilleurs soldats et les plus sages. L'on peut juger de la douleur que je reçus de cette étrange nouvelle, qui fut cause que je ne pus ressentir la joie d'une si importante conquête qui me tiroit tout-à-fait de la nécessité, m'assurant des vivres en si grande abondance que je ne pouvois plus en manquer, ayant le chemin libre pour en faire venir sans escorte pour plus de deux ans.

A deux jours de là les prisonniers me furent amenés, les deux Cavanigle liés, et les autres libres, pour être des enfans. Je fis à même temps mettre en liberté les Cavanigle, à condition de ne plus porter les armes contre moi. Je renvoyai les enfans du duc de Salse chez leurs parens, après leur avoir témoigné la douleur que j'avois ressentie de la mort de leur père, et leur avoir fait cent caresses, et promis d'a-

doucir par mes grâces la perte qu'ils avoient faite, et qu'ils ressentoient si vivement. Pour don Carlo Spinelli, je l'embrassai chèrement, donnai des larmes au malheur de son père, lui promis de lui en servir à l'avenir, et de reconnoître en sa personne les obligations que je lui avois; et le retins chez moi jusques à tant que j'eusse des nouvelles de ses parens, auxquels je témoignai par des lettres la part que je prenois à leur affliction, dont j'étois aussi sensiblement touché qu'ils le pouvoient être. Ce pauvre enfant, fort spirituel et fort bien fait, reçut avec tant de reconnoissance tous les témoignages de mon déplaisir et de mon amitié, qu'il me promit de n'en jamais perdre la mémoire, et d'être toute sa vie attaché inséparablement à mes intérêts. Au bout de quelques jours je le remis entre les mains de sa grand'mère la princesse de Saint-Georges, qui me l'envoya redemander; et j'avoue qu'une des choses que j'ai ressentie davantage dans ma prison fut de n'avoir pas eu le temps de châtier les auteurs d'une si horrible cruauté, dont je ne me consolerai de toute ma vie.

Les bandits de tout le royaume me faisant tous les jours de nouveaux embarras et de semblables actions, je résolus de prendre mon temps pour me défaire de tous les chefs, qui par leurs violences et saccagemens rendoient inutiles tous les soins que je prenois d'attirer à moi toute la noblesse; et dès que quelqu'un me paroissoit affectionné, ils tâchoient de le dégoûter par de mauvais traitemens. Polito Pastena étoit le premier à faire de pareilles choses, ne souhaitant pas que les affaires du royaume se pacifiassent, jugeant bien qu'il ne pourroit plus voler impunément, ni conserver l'au-

torité qu'il avoit à Salerne et dans toute la principauté Citraro, où il régnoit souverainement. J'avois donné des sauvegardes au duc de la Roque pour quelques unes de ses terres, que, ne respectant pas, il envoya piller comme par dépit de ce qu'il avoit eu recours à moi. Je lui en écrivis une lettre fort sèche, à laquelle il me fit réponse par un prêtre, auquel je demandai si j'avois été obéi. Il me répondit que non, et me voulut faire des excuses : je ne les écoutai pas, et déchirai la lettre qu'il m'apportoit sans la lire, et lui dis en colère : « Je ne veux pas de répliques à mes ordres ; « j'entends qu'ils soient exécutés ponctuellement et « promptement. Polito Pastena veut faire l'indépen- « dant et le petit souverain : dites-lui de ma part que « s'il continue à en user de même, je lui apprendrai « son devoir, et le châtierai selon son mérite ; il n'est « point en sûreté dans Salerne ni au milieu de ses « bandits contre ma puissance et mes ressentimens ; « et en quelque lieu qu'il se retire je saurai bien l'at- « traper, et serai aussi maître de sa tête que je l'ai « été de celle de Paul de Naples : mais que s'il change « de conduite, et est à l'avenir plus soumis et plus « obéissant à mes commandemens, je l'aimerai et le « considérerai comme j'ai fait jusques ici, et lui don- « nerai plus de crédit et d'autorité que par le passé. » Son envoyé lui porta cette réponse, qui le fit trembler, tout assuré qu'il étoit. Je le reconnus par son procédé, faisant à l'heure même rendre jusques à la moindre chose qui avoit été prise, et satisfaisant sans réplique et sans remise à tout ce que je lui ordonnai depuis. Son chagrin ne fut pas moindre pour être dissimulé ; et resserrant plus étroitement ses liaisons avec Gen-

naro, il lui envoya une dépêche pour les ministres de France, leur offrant que si l'armée navale vouloit venir à Salerne, il la remettroit entre les mains des Français; et qu'il feroit joindre tous les bandits de Saint-Severin, de La Cave et de Nocera, au nombre de six mille hommes : ce qui causa l'entreprise malheureuse de M. le prince Thomas, dont les Espagnols étant avertis par cette dépêche, qui après ma prison leur tomba entre les mains, leur fit, à l'arrivée de l'armée, occuper Angri, qui est le passage des montagnes; et ayant par là empêché la jonction des gens des trois terres que j'ai nommées, lui fit appréhender quelque trahison, vu que l'on n'exécutoit rien de ce qu'on lui avoit fait espérer. Cela l'obligea de se rembarquer avec bien de hâte et peu de réputation : de quoi j'avoue n'avoir pas eu peu de joie de voir qu'il n'avoit pas pu, avec de puissantes intelligences, l'armée du Roi et un corps considérable de troupes à débarquer, faire aucun effet; au lieu que j'avois seul et sans assistance soumis un grand royaume et m'y étois maintenu cinq mois, quoique l'on eût voulu décrier ma conduite, et m'ôter l'honneur des choses extraordinaires et surprenantes que j'avois faites par ma seule adresse et ma vigueur.

L'élu du peuple, continuant toujours ses commerces avec les ennemis, me fit résoudre à l'en châtier; et comme, par l'autorité que lui donnoit sa charge, il m'eût été hasardeux de le faire publiquement et par les voies de la justice, je résolus de le faire indirectement, et avec tant d'adresse que je ne pusse en être soupçonné, et que sa mort fût attribuée à une émotion populaire. Les gens du quartier de Porto me vinrent

avertir qu'ils avoient eu avis, par quelques unes de leurs felouques, qu'il en faisoit charger en l'île de Procetta, dont il étoit, de toutes sortes de rafraîchissemens pour envoyer aux ennemis. Je leur confirmai cette nouvelle, et les animai de telle sorte contre lui, qu'ils résolurent sur l'heure même de lui aller couper la tête. Je leur défendis expressément de l'entreprendre, leur promettant de le faire arrêter le jour même, de lui faire faire son procès et le faire mourir juridiquement, m'étant important de tirer sa confession par les tourmens, et la connoissance de tous ceux de sa cabale, et qui maintenoient des intelligences avec les Espagnols. Je les renvoyai puis après, en leur recommandant le secret; et voulant me servir de cette belle disposition, je commandai à Cicio Battimiello et Pepe Ricco, gens fidèles et résolus, et propres à exécuter une affaire de cette nature, d'aller dîner en ce quartier pour y maintenir les esprits échauffés, et des gens prêts pour les suivre à l'heure que je le prescrirois. En sortant de table, j'appris qu'il y avoit quelque rumeur à Porto, et que l'on y prenoit les armes: je montai aussitôt à cheval, et m'y rendis; et trouvant tout le peuple ému, je leur en demandai la raison. Ils me dirent qu'ayant appris de nouvelles trahisons de l'élu du peuple, ils ne pouvoient plus le souffrir, et étoient résolus de s'en aller chez lui lui couper la tête, et faire traîner son corps par les rues. Je leur défendis d'entreprendre une pareille violence, ne voulant pas souffrir qu'il s'en fît dans la ville durant que j'y commandois. Je leur fis quitter les armes; et m'en retournant chez moi, je dis à Battimiello, qui me vint conduire, qu'il les fît reprendre, et allât exécuter son

dessein, dont je ne pourrois pas être soupçonné, après avoir apaisé le désordre; qu'il n'y avoit point de temps à perdre, ayant appris qu'Onoffrio Pagano étoit chez lui, qu'il falloit envelopper dans le malheur d'Antonio Mazella.

Etant de retour chez moi, j'entrai dans mon cabinet avec Marc-Antonio Brancacio pour l'entretenir. A peine avois-je été un quart-d'heure en conversation avec lui, que l'on me vint dire que l'on entendoit un grand bruit de quantité de gens qui venoient tumultuairement devant mon palais. Je courus aussitôt me mettre à la fenêtre, où à peine étois-je, que je vis venir quantité de peuple qui portoient une tête au bout d'une pique, traînoient un corps attaché par un pied, tout nu, les enfans ayant par les chemins déchiré ses habits. Je fis arrêter tout ce monde, et demandai quel spectacle c'étoit. Ils me répondirent que c'étoit le corps d'Antonio Mazella, élu du peuple, et sa tête que l'on portoit au bout d'une pique: et voyant Cicio Battimiello et Pepe Ricco qui marchoient des premiers, je leur demandai comment ils avoient été assez hardis, après la défense que je leur en avois faite, d'entreprendre une pareille action; que j'étois bien tenté de les faire pendre. Ils se mirent à genoux, et me demandèrent pardon; permission et sûreté de me venir trouver, que je leur accordai. Ils montèrent dans ma salle, et m'amenèrent liés deux beaux-frères d'Antonio Mazella, et me dirent qu'après que j'eus apaisé le tumulte de Porto, on les étoit venus avertir d'une nouvelle trahison de l'élu du peuple, et d'une conspiration qu'il avoit faite contre moi, qu'il devoit exécuter le lendemain: ce qui les avoit si fort animés,

qu'ils avoient couru l'en châtier à l'heure même, appréhendant que par trop de bonté et de clémence je ne vinsse à lui pardonner, et que, quelque punition que je voulusse faire d'eux, ils s'y soumettoient de bon cœur, et mourroient satisfaits d'avoir témoigné leur passion pour moi et leur amour pour leur patrie. « Je vous pardonne, leur dis-je, l'indiscrétion « de votre zèle; mais si jamais vous retournez à faire « des choses semblables, j'en ferai une punition si « exemplaire, que personne désormais dans Naples « n'osera entreprendre des violences de cette na- « ture. » Je commandai que pour l'exemple l'on allât mettre sa tête sur l'épitaphe du Marché, et que son corps y fût pendu par un pied. Pour ses deux beaux-frères, j'en fis à même temps mettre l'un en liberté, étant assuré de sa fidélité; et pour l'autre, pour l'exempter de la fureur du peuple, je le fis mener prisonnier dans la Vicairie, et deux jours après je lui envoyai un passe-port pour se retirer où il voudroit, avec ordre de sortir de la ville.

Ce tragique accident toucha sensiblement les Espagnols, pour avoir perdu un homme sur lequel ils faisoient beaucoup de fondement. Gennaro en fut furieusement alarmé; et de peur d'une pareille aventure, il se résolut de s'embarquer avec tous ses trésors sur une felouque, et de se retirer à Venise. Je lui produisis avec adresse des patrons de felouques apostés pour le servir, et qui, m'en donnant avis, me l'auroient fait surprendre avec tout son bien, qui m'auroit tiré de la nécessité, et terminé en peu de jours toutes mes affaires; et j'aurois pu, le prenant sur le fait en abandonnant la ville et emportant avec

lui tout ce qu'il y avoit de plus beau et de meilleur, le faire pendre avec l'applaudissement général de tout le monde. Il n'auroit pas manqué de tomber dans ce piége, qui lui étoit si finement tendu, si le baron de Rouvrou, qui épioit soigneusement toutes mes actions pour lui en rendre compte, ne l'eût averti que j'avois donné une audience secrète à des mariniers : ce qui lui ayant donné du soupçon, l'obligea de s'informer si exactement quels ils pouvoient être, qu'il reconnut que c'étoient ceux qui le devoient embarquer ; ce qui lui fit quitter cette pensée, qu'il devoit exécuter le lendemain. Le désespoir où il se vit d'avoir été découvert l'obligea d'envoyer un de ses confidens pour conclure quelque chose avec don Juan d'Autriche et le vice-roi. De quoi étant informé par Agostino Mollo, je crus m'en devoir défaire à quelque prix que ce fût : ce qui n'étoit pas aisé, ne sortant point de son tourjon, et ainsi ne pouvant pas lui faire jouer le même tour qu'à l'élu du peuple, ni rien entreprendre sur lui qu'à force ouverte et avec grande effusion de sang, puisqu'il avoit autant de gens dedans que la garnison que j'y avois fait entrer.

Agostino Mollo me voyant dans cet embarras, me vint trouver le soir, et me dit : « Je vous apporte de « quoi vous ôter Gennaro de dessus les bras : ses tra- « hisons méritent la mort ; il importe fort peu de « quelle manière la justice s'en fasse. Voyez cette « fiole pleine d'une eau si belle et si claire : dans « quatre jours elle le punira de toutes ses infidélités. « Son capitaine des gardes se chargera de lui faire « prendre sans qu'il s'en aperçoive, n'ayant pas le « moindre goût du monde. » En effet, le lendemain,

qui étoit un vendredi, il lui fit avaler tout entière à son dîner; mais soit que la dose en fût trop forte de moitié, ou qu'il n'eût fait tout son repas que de choux à l'huile, qui est assurément le plus grand de tous les contre-poisons, il lui prit un vomissement en sortant de table, qui le garantit d'un péril si évident, et qui paroissoit si assuré. Il en fut quitte pour un mal de tête et d'estomac de quatre ou cinq jours, sans qu'il eût pu prendre aucun soupçon de ce qui lui avoit été préparé, et qui le devoit emporter sans remède.

Je m'aperçus qu'il se faisoit quelque friponnerie dans ma secrétairerie, dont j'avois déjà reçu des plaintes; et une expédition que j'avois refusée trois fois m'étant présentée jusques à la quatrième pour la signer parmi une grande quantité d'autres, j'envoyai querir Hieronimo Fabrani mon secrétaire, et lui ayant fait une sévère réprimande, je lui dis que je le ferois pendre s'il retomboit plus dans une pareille faute. Il s'en excusa sur ses commis, que je lui fis tous chasser à l'heure même, à la réserve d'Innocentio en qui j'avois beaucoup de confiance, et lui ordonnai d'en chercher d'autres, l'assurant qu'à l'avenir je ne m'en prendrois plus à ses commis, mais que sa personne m'en répondroit. Et sachant que depuis que j'étois à Naples il avoit amassé plus de quarante mille écus, je lui en demandai vingt mille à emprunter, lui promettant de les remplacer de l'argent que j'avois envoyé querir à Rome. Il me répondit que c'étoit un méchant office qu'on lui rendoit, et qu'il n'en avoit point : ce qui m'étoit difficile à justifier, ayant mis à couvert tout ce qu'il en avoit

amassé, et la plupart dans des couvens de religieuses, pour l'envoyer à Rome à la première occasion. Son avarice causa ma perte; mais il n'en fut pas quitte à si bon marché, car il lui en coûta et tout son bien et la vie même, les Espagnols lui ayant fait trancher la tête pour avoir découvert durant sa prison qu'il écrivoit à feu M. le cardinal Mazarin, ses lettres ayant été arrêtées à Rome, et renvoyées au vice-roi par le cardinal Pancirole. Il donnoit avis de la facilité qu'il y avoit, au retour de l'armée, de surprendre le château Neuf par une intelligence qu'il y avoit ménagée.

L'on continuoit le procès des prisonniers de l'armée d'Averse et du baron de Modène, que je laissois aller en avant pour satisfaire le peuple, résolu néanmoins, quand il se rencontreroit une occasion sûre, de le renvoyer en France; l'ayant reconnu innocent, et n'avoir eu d'autres crimes que son malheur qui l'avoit accablé, pour avoir eu trop de douceur et de bonté naturelle qui lui firent faire des fautes, quoiqu'il eût toujours eu de bonnes intentions.

Un médecin français que j'avois se trouvant convaincu de beaucoup de pilleries, je résolus, pour être mon domestique, de le faire pendre pour l'exemple. Mais toutes les femmes de la ville m'ayant par plusieurs jours opiniâtrément demandé sa grâce, je ne pus à la fin la leur refuser, et je le fis demeurer prisonnier, en attendant que je le pusse chasser, et faire sortir du royaume par la première commodité.

L'amitié du peuple alloit se fortifiant pour moi tous les jours davantage, aussi bien que leur joie; et le désespoir des ennemis, par l'arrivée des blés de la Pouille, dont le premier convoi fut de trois cents

mulets, le second, trois jours après, de cinq cents; et continuant toujours en augmentant jusques au jeudi de la semaine de la Passion, qu'il en vint un de quinze cents : ce qui faisoit que j'avois résolu, le premier jour de mai, de remettre le pain au même prix qu'il avoit été dans les meilleurs temps. Je ne l'avois pas voulu tout d'un coup mettre à si bon marché, de peur d'être obligé de le renchérir par après, afin de gagner quelque chose sur ce que le blé me coûtoit, pour remettre un fonds de deux cent mille écus dans la conservation, comme il a accoutumé d'y avoir; et pour ne pouvoir plus retomber dans la nécessité, toutes les semaines je le faisois baisser de prix. Et comme il falloit une somme considérable pour commencer les premiers achats, je m'avisai d'un expédient, qui fut de me faire donner la liste de cent des plus riches marchands de la ville. Je leur représentai que la misère et le manque de vivres nous pouvant rejeter dans l'embarras, ils seroient les premiers à en souffrir, puisqu'ils ne pourroient éviter le pillage de leurs maisons et la dissipation de tous leurs biens; qu'il falloit, pour éviter cet inconvénient, me prêter chacun mille écus, et que, pour la sûreté de leur argent, ils nommassent deux d'entre eux pour tenir les clefs des greniers, et qu'ils se rembourseroient de leurs avances à mesure que le débit se feroit des blés; et qu'ainsi ils n'avoient rien à hasarder; que dans quinze jours ils auroient retiré leur somme, et moi profité de cinquante mille écus, le vendant un tiers plus qu'il ne me coûtoit. Cet expédient fut approuvé de tout le monde; et pour le mettre à exécution avec plus d'ordre, je fis élire à la place d'Antonio Mazella, pour

élu du peuple, la personne de Donato Grimaldo, avec une générale satisfaction, pour être un fort riche marchand, fort homme de bien, et qui n'étoit soupçonné d'aucune intelligence avec les ennemis, qui faisoient cependant les derniers efforts pour éviter leur perte, dont ils se voyoient si proches; et agissant comme des désespérés, ils s'attachoient à tout ce qui leur étoit présenté. Ils envoyèrent des galères pour tâcher de reprendre la tour de Sperlonga. Ils firent sortir de Gaëte don Martin de Verrio, qui commandoit dans la ville, avec une partie de sa garnison; firent marcher des troupes de Capoue, envoyèrent d'un côté le prince de la Roque romaine et celui de Minorvine, et nos bandits. Depuis la défaite du Papone, n'osant tenir la campagne devant eux, ils reprirent avec une légère résistance, sur la fin de mars, et Fondi et Sperlonga.

Du côté de Calabre don Juan de Saint-Severin faisoit de grands progrès: il se rendoit maître de toute la province, avoit amassé les troupes qu'il m'avoit promises, mis ensemble en huile, en sel et en soie, pour un million d'or d'effets, fait grande provision et de poudre et de salpêtre, n'attendant que l'occasion que je vinsse en Pouille pour s'y rendre auprès de moi, et pour me conduire toutes ces choses. Il avoit fait gouverneur de la principauté de Stiliane le baron Durand, qui s'y fortifioit tous les jours, et qui avoit pris Tordamare, poste important dans la Basilicate. Il m'y arriva un petit désordre, où je remédiai à l'heure même. Sabbato Pastore ayant tiré les garnisons de Lucera, Foggia et Troja pour aller tenter une entreprise considérable, les princes de Montesarchio et de

Troja, ces trois places étant dégarnies, s'en saisirent durant son absence; et par l'avis que j'en reçus, je lui donnai l'ordre d'y retourner : il les trouva abandonnées, les cavaliers s'en étant retirés sur la nouvelle qu'il venoit à eux. Mais comme les Espagnols sont défians, ils s'imaginèrent qu'ils ne s'en étoient rendus les maîtres que par la haine qu'ils avoient pour lui, et que, par une pure complaisance pour moi, ils en étoient sortis à la prière que je leur en avois faite, et sur l'assurance que je leur ferois raison des sujets de plaintes qu'ils croyoient avoir de lui; et sachant que j'avois des intrigues secrètes avec la noblesse, ils soupçonnoient le plus souvent que ce qu'elle ne pouvoit s'empêcher de faire n'étoit que pour ne me pas désobliger, ayant pris de trop fortes mesures avec moi. Je ne travaillois pas à les désabuser de cette erreur qui m'étoit avantageuse, les tenant par là en des inquiétudes continuelles qui leur faisoient désobliger les gens de qualité, qui, quelques services qu'ils leur rendissent, ne pouvoient les guérir de leurs défiances.

Tout le royaume s'alloit disposant en ma faveur; j'apprenois à toute heure que quelqu'un s'étoit jeté dans mon parti, et je n'attendois que l'arrivée de notre armée ou celle de mon frère le chevalier pour terminer en un jour toutes choses. Je veillois continuellement dans Naples à tous les desseins que je pouvois entreprendre; et ayant fait reconnoître la douane de l'huile, et trouvé que les ennemis ne tenoient personne dedans, je m'avisai d'une invention assez extraordinaire. Je fis ouvrir un chemin sous terre dans un jardin abandonné, auprès du couvent de Saint-

Sébastien. L'on y travailloit continuellement ; et faisant vider les terres par des caves, en dix jours de temps je conduisis une mine de plus de quinze cents pas, capable de passer deux hommes de front, qui venoit aboutir à la citerne de l'huile, de laquelle je fis trois ou quatre jours baigner les pierres de la muraille avec du vinaigre et de l'eau-de-vie, qui, étant dissoutes par ce moyen, en grattant tomboient sans aucun bruit toutes par morceaux, et l'on pouvoit la renverser sans faire d'effort. Les choses étant si bien disposées pour l'exécution de mon entreprise, les Espagnols n'en ayant eu aucun soupçon, ni personne connoissance que ceux qui avoient soin de ce travail, je m'y rendis pour faire le plus beau coup du monde, qui étoit d'introduire deux cents hommes dans la citerne de l'huile, les faire sortir dans la cour de la douane, remplacer la citerne d'un pareil nombre, et tenir tout du long de mon chemin des gens pour les soutenir ; et, sortant de la maison, venir attaquer par derrière la porte du Saint-Esprit, poste des officiers réformés espagnols, et le plus considérable de tous ceux qu'ils tenoient. J'avois fait mettre trois cents chevaux en bataille dans la place au devant de la porte, suivis de deux mille hommes de pied, pour entrer par la rue de Tolède, et s'en aller droit au palais du vice-roi, durant que l'on donneroit une alarme générale dans tous leurs quartiers, dont par cette surprise je m'emparois sans aucune résistance. J'étois averti tous les jours qu'ils ne se doutoient de rien, puisque l'on ne les entendoit point travailler, que par un trou l'on découvroit qu'ils n'envoyoient personne dans cette maison ; et les espions que j'avois parmi eux me rap-

portoient qu'ils n'avoient aucune défiance, et qu'ils demeuroient fort en repos. La veille, une jeune religieuse assez belle, qui avoit son frère de leur côté, s'étant aperçue que l'on travailloit, sans savoir à quoi, leur en voulut donner avis; et ayant écrit un petit billet, elle monta sur la muraille du jardin du couvent de Saint-Sébastien afin de le jeter, et elle y reçut malheureusement une mousquetade, qui l'ayant tuée toute roide, fut trouvée le billet dans la main, qui me fut apporté, et qui me fit presser l'exécution de mon entreprise. Je choisis la nuit du 20 mars, tout à propos pour une affaire semblable, étant fort obscure et fort pluvieuse, et faisant un si grand vent qu'à peine pouvoit-on s'entendre les uns les autres. Ayant mis mes troupes en bataille, je voulus aller reconnoître cette cave pour y faire entrer ensuite mes gens, et rompre la muraille pour donner. Nous eûmes une alarme par le feu qui se prit à la bandoulière d'un soldat, dont toutes les charges brûlant firent un assez grand bruit; mais ayant reconnu ce que c'étoit, ce ne fut qu'une matière de risée. J'allai donc jusques au bout de cette mine, et entendant piquer au-dessus de moi, je m'arrêtai pour écouter, et reconnus bien que nous étions découverts; de quoi je fus éclairci quand je vis par un trou qu'il y avoit deux cents hommes dans la citerne de l'huile qui nous attendoient avec beaucoup d'impatience. Je me retirai à l'heure même, et, par quelques trous qu'ils firent, ils nous tirèrent deux mousquetades. Il n'y avoit que trois heures que mon affaire étoit découverte, comme j'appris peu de jours après; et j'employai le reste de la nuit à faire boucher et terrasser l'entrée de cette cave, de peur que les ennemis

ne se pussent servir de notre travail contre nous. Et j'eus bien du déplaisir de voir qu'après douze jours de peine inutile j'eusse manqué, par la trahison d'un capitaine, à me rendre maître de tous les quartiers des Espagnols; ce qui étoit infaillible et aisé, à ce qu'ils m'ont eux-mêmes avoué depuis.

Ils recommencèrent à former des conjurations contre moi; et par le moyen de Vincenzo d'Andrea, ils firent un dessein qu'ils ménagèrent si adroitement, que je ne pouvois éviter d'être assassiné si je n'en eusse été averti. Le matin du 23 mars, Agostino Mollo me vint trouver sur les six heures, et m'amena un gentilhomme sicilien, homme d'esprit et de résolution, que le duc de Medina de Las-Torrès, étant vice-roi, avoit fait venir exprès à Naples pour lui donner la commission de poursuivre tous les bandits du royaume. Il étoit des amis de Vincenzo d'Andrea, qui, par la confiance qu'il avoit en sa personne, lui avoit déclaré son secret, dont il me vint rendre compte. Il me dit qu'il avoit envoyé à don Juan et au comte d'Ognate pour ajuster avec eux les conditions et les récompenses que l'on donneroit à Cicio de Regina, capitaine du régiment de Sébastien de Landi, mestre de camp de la porte d'Albe, et aux autres conjurés qui me devoient arquebuser le 25 mars, durant que j'entendrois la messe dans l'église de l'Annonciade; et que si je faisois observer soigneusement Gennaro Pinto, fils du maître du Banco de li Poveri, l'on le trouveroit saisi de toutes les instructions et de tous les ordres, étant celui qui avoit été chargé de cette commission pour être personne spirituelle, et affidée de Vincenzo d'Andrea: et il m'assura de me venir infor-

mer de tout ce qu'il apprendroit de plus. Je donnai les ordres nécessaires pour attraper ce traître, qui me furent inutiles, puisqu'au lieu de revenir par terre il se fit rapporter sur une felouque, et vint débarquer à une fausse porte qui est au pied de la muraille de la Pietra del Pesce. Ce même gentilhomme me vint avertir de son retour, et que toutes les demandes ayant été accordées, l'exécution se devoit faire dans l'église de l'Annonciade durant la messe, et que Cicio de Regina en étoit le chef, comme il me l'avoit déjà dit. Le matin de cette grande journée, j'avertis tous mes confidens de se tenir prêts avec leurs compagnies pour marcher où je leur ordonnerois. Cicio de Regina alla poster tous ses gens; dont je fus averti, l'ayant fait soigneusement observer depuis les avis que j'avois reçus. Comme je fus achevé d'habiller, je le vis entrer dans ma chambre; et le regardant fixement pour voir si je ne remarquerois rien d'extraordinaire dans son visage, je lui demandai s'il ne désiroit aucune grâce de moi. Je lus attentivement un mémorial qu'il me présenta, et lui dis : « Vous me demandez une chose presque impossible, que j'ai refusée « à beaucoup de personnes de considération; mais à « un homme que j'aime comme vous, qui a pour moi « tant de zèle et de fidélité, je ne saurois me rendre « difficile. » Et prenant une plume et de l'encre, je lui répondis de ma main favorablement sa requête. « Avez-vous, lui dis-je, quelque chose à désirer de « plus, ou pour vous ou pour vos amis? car je vous « jure que vous ne me sauriez rien demander que je « ne vous l'accorde. » Il me répondit que non. Je l'embrassai deux ou trois fois pour voir si le bon traitement

que je lui faisois ne lui donneroit point quelques remords : je ne remarquai en lui aucune altération ; et me demandant si je n'allois pas à l'Annonciade à la messe, et si je sortirois bientôt, je lui répondis : « Je « m'en vais me mettre dans ma chaise ; » et prenant congé de moi : « J'y cours, me dit-il, vous y attendre « avec mes amis pour vous faire ma cour. » Je balançai si je devois faire investir l'église, et le prendre dedans avec tous les conjurés ; mais ne voulant pas l'ensanglanter, jugeant bien qu'ils ne se laisseroient pas prendre sans défense, je fus entendre la messe aux Carmes, feignant qu'il m'étoit survenu une affaire qui m'obligeoit de l'aller communiquer avec Gennaro. Je commandai à Sébastien de Landi de se tenir tout le jour auprès de lui, me l'amener le soir, et, le faisant observer, le faire arrêter en cas qu'il se voulût échapper. Le soir, je fis trouver chez moi l'auditeur général ; et son mestre de camp me l'ayant conduit, je l'envoyai à la Vicairie, disant que je ne voulois pas voir un traître et un assassin. Je m'informai de lui s'il ne l'avoit point quitté de tout le jour, et s'il ne lui avoit point vu faire d'action extraordinaire. Il me répondit que non ; que seulement il s'étoit arrêté sous un portail pour faire de l'eau, où il croyoit qu'il avoit jeté quelque chose, et mis le pied dessus pour l'enfoncer dans de l'ordure. J'y envoyai chercher en même temps, et l'on trouva des papiers que l'on me rapporta fort empuantis. Je les ouvris aussitôt, et trouvai une lettre de don Juan d'Autriche s'adressant à moi, tout ouverte, par où il me mandoit que l'argent qu'il m'avoit promis étoit prêt à Gênes, et qu'il me remercioit de ma bonne volonté ; mais que le Roi son père aimant

les Napolitains comme ses enfans, quoique rebelles, il ne pouvoit se résoudre à entrer par les deux postes que je lui voulois livrer pour mettre toute la ville à feu et à sang, ayant ordre exprès de les traiter avec toute sorte de clémence et de bonté, n'ayant d'intention que de les soumettre à son obéissance et leur pardonner leur insolente sédition. Et il y en avoit quatre pareilles distribuées aux conjurés, afin que le premier qui pourroit approcher de mon corps après ma mort feignît de la tirer de ma poche, afin d'empêcher par cette lecture le ressentiment de tout le peuple. J'envoyai à l'heure même l'auditeur général pour lui faire donner la question, avec ordre, dès qu'il commenceroit à parler, de faire sortir tout le monde, et d'écrire lui-même sa déposition (jugeant bien que, pour retarder son supplice, il embarrasseroit dans son crime quantité de gens considérables, et peut-être de la noblesse), afin de pouvoir faire grâce à qui je le voudrois, et qu'étant le maître de sa confession, je n'en déclarasse au public que ce que je jugerois à propos. Il voulut d'abord nier toutes choses; mais cédant à la violence des tourmens, il déclara l'artifice des lettres dont je viens de parler, pour pouvoir impunément attenter à ma vie, et pour tâcher après, dans l'étonnement public, de porter tous les esprits en faveur de l'Espagne; que l'on lui donnoit pour récompense six mille écus, et une compagnie de cavalerie de La Sachette dans la province de Monte-Fusculo; que les billets s'en trouveroient dans un couvent qu'il nomma, aussi bien que la religieuse qui les avoit entre les mains. Je les envoyai chercher, et les trouvai en ces termes :

« Je soussigné, Cornelio Spinola, promets de payer au sieur Cicio de Regina la somme de six mille ducats, toutes et quantes fois qu'il me rapportera cet écrit, visé de Son Excellence le comte d'Ognate, notre vice-roi. En foi de quoi j'ai écrit et signé le présent billet de ma main, à Naples, le 22 mars 1648.

« CORNELIO SPINOLA. »

Billet de Son Excellence pour le sieur Cicio de Regina.

« Son Excellence m'a commandé de vous faire savoir que, pour récompense de service, il vous a accordé une compagnie de La Sachette dans le département de Monte-Fusculo, ordonnant qu'en vertu du présent billet vous en soyez mis en possession. A Naples, ce 22 mars 1648.

« DIEGO ROMERO. »

Ces deux billets m'éclaircirent tout-à-fait de son entreprise, et il conta particulièrement le détail de la manière dont il la prétendoit exécuter. Les Espagnols avoient jeté trente ou quarante officiers dans la ville. Don Antonio de Saint-Severin m'a dit, quand j'étois prisonnier à Capoue, qu'il avoit cinquante hommes pour sortir, de quelques maisons voisines où ils étoient cachés, pour appuyer les conjurés et leur faciliter leur retraite. Mais des gens de qualité m'ont assuré qu'il n'y étoit pas seulement, et qu'il s'en vouloit faire honneur pour paroître zélé pour les Espagnols, et ne pas être soupçonné d'intelligence avec son frère don Juan de Saint-Severin, qui commandoit pour moi dans la Calabre; et le criminel n'en parla point. Le marquis

de Monte-Silvano, de la maison de Brancacio, avoit fourni des valets et des armes, ne s'étant pas souvenu qu'à mon arrivée à Naples je l'avois tiré de la Vicairie et des mains de Gennaro; mais comme ce n'étoit pas une obligation particulière, sa liberté lui étant arrivée par la fortune commune de tous les prisonniers, il n'avoit peut-être pas cru m'en être fort redevable. Ottaviello Brancacio étoit du nombre des conjurés, et bien d'autres qu'il accusa, entre lesquels je reconnus qu'il y en avoit beaucoup que j'aimois et que je considérois, qu'il nommoit afin de retarder le jugement de son procès, par l'embarras et la confusion dans quoi sa déposition me jeteroit. Il devoit y avoir trente personnes dans l'église avec des mousquetons, postés tout autour de la place qui m'étoit préparée; et afin d'être moins aperçus, ils devoient tous tirer sur moi dans le temps de l'élévation, où tout le monde a les yeux attachés sur le prêtre, et le son de la clochette devoit être le signal de leur décharge. Ensuite Cicio de Regina, et trois autres qui devoient être les plus proches de moi, avoient chacun une lettre, que celui d'eux qui pourroit le premier approcher de mon corps devoit faire semblant de tirer de ma poche, et, la lisant au peuple, l'amuser, durant que les autres conjurés s'évaderoient. Je le fis condamner à mort; et m'étant fait apporter les informations, j'envoyai querir Marco-Antonio Brancacio, oncle du marquis de Monte-Silvano, le seigneur Joseph Brancacio, et un autre de même nom, ses cousins, la signora Cicia Piussa sa mère, et tous les autres cavaliers que ce traître avoit accusés; et leur ayant lu ses dépositions, je leur dis à tous que tenant tous les cavaliers

napolitains incapables d'une action si noire, je ne voulois pas seulement qu'ils en fussent soupçonnés, et que quand même ils auroient été complices de cet attentat, j'aimois trop la noblesse pour tremper mes mains dans leur sang; et brûlai ensuite devant eux les informations. J'envoyai à l'heure même mettre en liberté deux des valets du marquis de Monte-Silvano, fis retirer tous les mousquetons qui lui appartenoient, et sur la plupart desquels ses armes étoient gravées, pour étouffer les soupçons que l'on en pourroit avoir contre lui, et priai sa mère et son oncle de me l'amener le soir; ce qu'ils firent. Et je lui dis que quoique je le pusse accuser d'ingratitude, après lui avoir donné la liberté et sauvé la vie, que Gennaro lui vouloit faire perdre le lendemain de mon entrée dans la ville, je me contentois de lui en faire ce petit reproche, sachant que la honte qu'il en auroit, et le remords de sa conscience, étoient le plus grand supplice que l'on pût faire endurer à un homme généreux comme lui; que j'oubliois de bon cœur ce qu'il avoit fait, et lui pardonnois d'avoir eu part, et contribué de ses armes et de ses gens, à l'assassinat d'un prince qui l'aimoit chèrement, et qui devoit passer pour son bienfaiteur; que j'attribuois ce procédé à l'indiscrétion de son zèle pour son roi; qu'il devoit néanmoins être un peu plus réglé et plus retenu à mon égard, dont je ne le voulois punir qu'à force de bienfaits et de marques d'affection et de confiance; que je lui demandois son amitié, dans l'assurance que me l'ayant promise, j'y pourrois faire plus de fondement que sur celle d'aucun autre cavalier. Il fut touché de ma généro-

sité; et, venant se jeter à mes pieds, il me protesta de ne jamais perdre la mémoire d'une si grande et si extraordinaire obligation, et qu'il emploieroit toute sa vie à rechercher les occasions de la sacrifier, pour me témoigner sa reconnoissance. Je l'embrassai plusieurs fois fort tendrement, et lui dis que je ne voulois pas qu'il fût jamais parlé du passé, dont je prétendois tirer l'avantage de m'être acquis une personne de son cœur, de sa naissance et de son mérite. Je lui offris, s'il vouloit demeurer auprès de moi, de le tenir pour le plus cher de mes amis, et de lui donner tel emploi qu'il voudroit; et que si la fortune me mettoit jamais en puissance de disposer des charges et des gouvernemens du royaume, qu'il n'avoit qu'à prétendre ce qui l'accommoderoit davantage, assuré sur la parole que je lui en donnois de le lui accorder du meilleur de mon cœur.

Cette manière d'agir, si contraire aux maximes de la politique espagnole, augmenta l'estime et l'amitié de la noblesse pour moi, et le toucha si sensiblement qu'il m'embrassa les genoux, et m'exprima ses ressentimens en des termes si respectueux et si passionnés, que je reconnus bien qu'il n'y avoit point de dissimulation, et que je l'avois entièrement gagné. Mais il me représenta que l'animosité du peuple le tiendroit dans la ville dans un péril continuel, et qu'il me supplioit de lui permettre d'en sortir, me jurant que de sa vie il ne tireroit l'épée contre moi; et que dès que les gens de qualité monteroient à cheval pour suivre ma fortune, non-seulement il seroit des premiers à se rendre à son devoir, mais qu'il alloit travailler à engager tous ses parens et amis dans ses obligations et

ses ressentimens. Après quoi je lui donnai quatre de mes gardes avec un officier, poùr l'accompagner sûrement à un de nos postes avancés, et le faire passer du côté des ennemis. Ses parens et sa mère me dirent des choses si tendres et si reconnoissantes, que je n'ai pas de paroles pour les exprimer; et je ne doute pas que tant qu'il vivra, et en quelque lieu du monde qu'il soit, il ne conserve dans son ame beaucoup d'affection, d'estime et de gratitude pour moi.

Pour Ottaviello Brancacio, étant un homme que les assassinats et empoisonnemens dont il s'est mêlé toute sa vie ont rendu odieux à tous ses proches comme étant la honte de sa race, au peuple, et généralement à toute sa nation, je fis tous mes efforts pour le faire attraper, étant un vrai homme à servir d'exemple avec un applaudissement universel. Les soins que j'en pris furent inutiles, s'étant sauvé avec tous les autres complices.

Le lendemain, 26 de mars, Cicio de Regina fut la malheureuse victime qui fut immolée à l'expiation d'une action si noire et si détestable: il fut traîné sur une claie jusques au Marché, où je le fis accompagner par mes gardes, autrement il eût été déchiré par les chemins; il y fut pendu par un pied, et après sa tête fut coupée, et mise sur l'épitaphe du Marché. La rage de la populace, des femmes et des enfans étoit si grande, qu'ils l'alloient déchirer à belles dents, et les enfans lui alloient sucer le sang. Il fut tellement mis en pièces, qu'auparavant que d'être mort et d'avoir la tête coupée il n'en restoit que la carcasse, toute la chair lui ayant été arrachée, dont les morceaux étoient traînés par les rues.

Je me fis voir ensuite par toute la ville, où les bénédictions et les acclamations pour moi redoublèrent, aussi bien que les imprécations contre les Espagnols. Leurs affaires pour lors furent crues désespérées, étant sans vivres, sans crédit, et quasi sans forces, leurs troupes dépérissant tous les jours : un vaisseau par hasard leur arriva de Malaga, qu'ils n'attendoient pas, avec quatre cents hommes commandés par le mestre de camp don Alonzo de Monroy. Pour moi, je recevois tous les jours de bonnes nouvelles. Toutes les villes de Sicile, et particulièrement Messine et Palerme, m'envoyèrent assurer qu'elles étoient résolues de suivre l'exemple et la fortune du royaume de Naples. Je reçus une lettre du Roi, par laquelle il se réjouissoit avec moi de mes avantages, et de l'élection que le peuple avoit faite de moi pour duc de leur république. L'on m'assuroit du retour de l'armée navale, que nous devions attendre de jour en jour ; l'on me mandoit de plus que les galères accompagneroient les vaisseaux ; et enfin je me voyois en état de n'avoir quasi plus rien à craindre, et toutes choses à espérer ; et ce qui me le confirma davantage fut que le 28 de mars le cardinal Filomarini m'envoya demander une audience. Dès que nous fûmes seuls, enfermés dans ma chambre, il me fit un grand discours sur les malheurs de la guerre civile, qui n'étoit pas encore prête à finir, sur tous les périls que j'avois courus jusques ici, et ceux que j'avois encore à courre ; sur la jalousie que la France avoit prise de mon élévation, l'incertitude de ses secours et de l'arrivée de son armée navale, quoiqu'elle me la fît espérer tous les jours ; sur l'assurance du retour de la flotte d'Espagne avec des forces con-

sidérables, et sur l'avantage qu'il y avoit de se servir bien de l'occasion, et de s'attacher plutôt à une fortune glorieuse et assurée, avec un peu de modération, qu'à de grandes et hautes espérances incertaines, et accompagnées de beaucoup de hasard, et le plus souvent de peu d'utilité et de profit. J'écoutai tous ces beaux raisonnemens sans l'interrompre, pour voir à quoi aboutiroit un si long discours, et qui me paroissoit fort étudié. Il s'anima par mon silence, croyant que j'étois ébranlé par tout ce qu'il me venoit de représenter, et me dit : « Vous pouvez, monsieur, « vous faire le plus illustre et le plus heureux homme « de votre siècle, rendre la douceur à ce malheureux « royaume, le repos à toute l'Italie, la paix et la sûreté « à cette ville, et trouver pour vous un établissement « solide et capable de satisfaire votre ambition : elle « est si haute et si bien fondée, qu'il ne seroit pas juste « d'offrir à une personne de votre naissance et de votre « mérite quelque chose de moins qu'une couronne ; « aussi je viens pour vous en présenter une. Ce n'est « point une illusion, ni un artifice pour vous tromper : « j'ai pouvoir de vous assurer du Pape, de tous les car- « dinaux, et de tous les princes d'Italie, pour garans « des paroles que j'ai charge de vous porter. Les Espa- « gnols vous font l'arbitre de tous les différends de ce « royaume ; ils veulent vous avoir l'obligation de leur « rendre paisible, et du raffermissement d'une cou- « ronne qui est balançante depuis tant de temps. L'on « vous donnera la Sardaigne ; l'on fera une suspension « d'armes, et cependant l'on vous fera remettre toutes « les places entre les mains ; vous demeurerez toujours « ici armé en attendant ; vous verrez à régler toutes

« les affaires de ce royaume; vous en ferez vous-même
« les conditions, si celles que l'on vous proposera ne
« vous paroissent pas raisonnables; vous serez tou-
« jours sur vos pieds, et au même état que vous êtes à
« présent; et quand vous serez en possession de la
« Sardaigne, si les Espagnols manquent de parole,
« vous pourrez revenir de là avec plus de forces pour
« assister les peuples de ce royaume. Ainsi la sûreté
« est tout entière et pour eux et pour vous, et tout
« le risque et le péril est du côté des Espagnols. »

Je lui demandai, en riant, s'il seroit bien avoué de tout ce qu'il me venoit de proposer. Il me dit qu'oui, et que si je voulois en être éclairci il me feroit voir de bons pouvoirs, et qu'il n'étoit pas homme à rien avancer légèrement, ni à s'exposer au hasard d'être désavoué. « J'attendois, monsieur, lui dis-je, après
« de si belles choses que vous m'avez dites, que vous
« me veniez demander un sauf-conduit pour les Es-
« pagnols pour se retirer sûrement, et demander ma
« parole, en m'abandonnant le royaume de Naples
« qu'ils ne peuvent plus maintenir, de leur laisser
« ceux de Sicile et de Sardaigne en repos, sans pen-
« ser à les en chasser : j'aurois eu encore bien de la
« peine à m'y résoudre, étant une chose sur quoi
« j'aurois bien à balancer; la proposition auroit été
« et honnête et raisonnable. Mais le change que
« vous me proposez ne se prend pas aisément par un
« homme comme moi : je sais l'extrémité où ils sont
« réduits; j'attends l'armée de France dans peu de
« jours; j'ai des vivres en abondance, et pour plus
« de deux ans; la noblesse est sur le point de se dé-
« clarer; toutes les provinces ont suivi mon parti, et

« eux ne savent pas celui qu'ils ont à prendre; dans « trois semaines je toucherai six cent mille écus de la « douane de Foggia; j'ai pour plus d'un million d'or « d'effets en soie, en huile et en sel, amassés en Calabre; j'ai plus de vingt-cinq mille hommes dispersés, que je puis rassembler en huit jours; j'ai grande « provision de poudre et de salpêtre: et enfin dites-« leur que la conquête de ce royaume s'en va ache-« vée; que cette campagne me rendra aisément maître de toutes ces places; que je ne leur laisserai pas « un seul château; qu'il ne m'en faut pas employer « une à les chasser de la Sicile; qu'après je ne me « contenterai pas de leur ôter la Sardaigne, mais que « je ne veux pas, avant qu'il soit deux ans, leur rien « laisser dans la mer Méditerranée; et qu'ils doivent « tout craindre d'un homme qui, tout seul et sans « secours, les a pu réduire à une telle extrémité, et « que s'ils veulent acheter mon amitié, il faut bien « que ce soit à d'autres conditions que celle que vous « venez de m'offrir; que rien ne me peut détacher « des intérêts de la France; que je périrai plutôt « mille fois que de lui être jamais infidèle; et qu'enfin « j'aime trop la gloire pour rien faire dont je puisse « être blâmé, et suis trop peu intéressé pour me laisser tenter; et que si je suis jamais capable de l'être, « ce ne sera pas par le royaume de Sardaigne. »

Il me répondit qu'il avoit bien de la douleur de me voir si attaché à mes sentimens, appréhendant beaucoup pour moi. « Qu'ai-je plus à craindre, lui « repartis-je? Mes ennemis peuvent-ils rien em-« ployer de plus contre moi que le feu, le fer et le « poison, comme ils ont déjà fait vainement tant de

« fois? Enfin, monsieur, je ne démords jamais quand
« j'ai une fois fait une belle entreprise. Je n'y puis
« que mourir, et je m'y suis résolu. Quand je suis
« venu me jeter dans Naples, je me suis attendu
« à périr, ou à leur ôter cette couronne. Les événe-
« mens sont dans la main de Dieu, il en disposera
« comme il lui plaira; et quelque malheureux que
« puisse être mon sort, je le verrai venir sans peur
« et sans inquiétude : c'est pourquoi il ne faut pas
« en parler davantage. » Notre conversation finit par là. Il se leva pour s'en retourner chez lui, et je m'en allai entendre la messe, rêvant continuellement à achever ce que j'avois si heureusement commencé.

Le comte d'Ognate, averti des nouvelles que j'avois du prompt retour de l'armée de France, jugea bien que leur flotte ne pouvant arriver à temps pour s'y opposer, il ne pourroit plus tirer des vivres par mer, et qu'ainsi il devoit s'appliquer soigneusement à la conservation de Pouzzol, dont dépendoit celle du château de Baya, et qui, ayant une communication libre avec Capoue, lui pourroit faire venir des rafraîchissemens, si par un effort il se rendoit maître du faubourg de Chiaia, du fort de Grotte, et de la tour de Pied-de-Grotte. Il embarqua de l'infanterie sur trois galères, et menant avec lui le baron de Vatteville, il visita Pouzzol et y renforça la garnison; et passant à Nisita, il y laissa cent hommes, jugeant bien que les galères de France ne pourroient demeurer sûrement dans le golfe de Naples dans une saison si peu avancée, et ne trouveroient d'abri assuré qu'entre l'île de Nisita et la pointe de Pausilippe. Ce qui me donna dès-lors la pensée de la prendre, et je

me mis en devoir de l'exécuter peu de jours après.

Cependant le soir du premier d'avril, m'occupant à mon ordinaire à répondre les requêtes qui m'avoient été présentées ce jour-là, mes gens m'ayant averti qu'il paroissoit quelque chose d'extraordinaire autour de la lune, la curiosité de voir ce prodige m'obligea d'aller sur une terrasse qui étoit au haut de mon palais, d'où je découvris (la nuit étant la plus belle et la plus claire du monde, et la lune perpendiculaire sur notre tête) un cercle noir, large d'environ un pied, qui l'environnoit, distant également de son corps, et dont la largeur et la circonférence étoit si grande, qu'elle enfermoit généralement tout mon palais. Quelques-uns des assistans me dirent que cela étoit de mauvais augure, et qu'ils appréhendoient que ce ne fût quelque menace de prison pour moi. J'en eus du soupçon; mais le dissimulant, je dis que ce cercle noir représentoit la couronne de Naples qui n'étoit plus dans son lustre et sa beauté ordinaire, et que les Espagnols étoient près de perdre, et qui venant à disparoître, comme il fit quelque temps après, et étant au-dessus de ma tête, il signifioit que je profiterois de la perte qu'ils étoient sur le point d'en faire.

Le lendemain matin comme je m'éveillois, l'on m'avertit que le Cucurulle, le plus grand astrologue d'Italie, demandoit à me parler. Je le fis entrer, et asseoir au chevet de mon lit; et il me dit qu'ayant reconnu par les astres que la fortune que nous avions eue jusqu'ici favorable commençoit à tourner du côté des Espagnols, il me venoit demander un passe-port et permission de s'y retirer, puisqu'étant homme d'étude il ne cherchoit que le repos, et fuyoit tous les

lieux où il voyoit de l'embarras et du tumulte. Je lui accordai ce qu'il me demandoit; et le questionnant sur ma fortune, dont il pouvoit être informé ayant tiré mon horoscope, il me dit que j'avois un quadrat du soleil à Mars qui me menaçoit d'un fort grand péril, et que n'étoit que les mauvaises directions sont corrigées par les bonnes, celle-là étant la plus méchante que je pusse avoir, elle auroit été directement à ma vie; mais que le soleil, dans ma révolution, étant dans la dixième maison, dans son exaltation regardant la lune d'un trine dans la première, en corrigeoit la malignité, et que Mercure ayant un sextil avec Vénus dans la huitième maison de la mort, me garantissoit d'une violente, et qu'ainsi ce ne pouvoit être qu'une menace; mais que je n'éviterois pas la prison, puisque Mars, dans le temps de ma naissance, se rencontroit dans la douzième maison, qui est celle des prisons. Je lui dis que ce malheureux aspect n'allant qu'à la menace et non pas à la perte de ma vie, je croyois avoir évité ce danger, et que toute sa malignité étoit passée le 10 de mars, quand je m'étois garanti de cette grande sédition, et le 25, quand j'avois échappé de la conspiration de l'Annonciade. « Je le « souhaiterois de tout mon cœur, me dit-il; mais je « crains bien qu'avant qu'il soit huit jours vous ne « soyez fait prisonnier, et je le vois si clairement que « j'en gagerois toutes choses. — Je crois fort, lui ré- « pondis-je, à l'astrologie; mais sachant bien qu'elle « n'est pas infaillible, je me flatte de ce qu'on me « peut dire d'avantageux, et ne m'alarme point de « tous les périls dont l'on me menace; et puisque la « sagesse et la prudence prédominent aux astres, je

« crois pouvoir éviter, par mes précautions, les mal-
« heurs dont je suis menacé. Ne travaillez donc
« point, je vous prie, à me détromper, puisque je
« veux croire n'avoir plus rien à craindre désormais,
« et avoir beaucoup à espérer. — Si mes souhaits ont
« lieu, me repartit-il, je me tromperai dans mon opi-
« nion, et la vôtre se trouvera véritable. Mais permet-
« tez-moi de me retirer, et ayez la bonté de signer ce
« passe-port que je vous présente. » Je fis ce qu'il désiroit de moi, et l'ayant embrassé, je lui dis adieu.

Vincenzo d'Andrea cependant ne croyant plus éviter sa perte que par la mienne, y employa toute son adresse et tous ses soins, n'osant plus paroître dans la ville et se cachant continuellement, sachant l'ordre que j'avois donné partout de le chercher et de le prendre mort ou vif, comme un des principaux complices de Cicio de Regina, celui qui l'avoit suborné, ménagé sa récompense, et engagé à entreprendre sur ma vie. Sébastien de Landi, mestre de camp de la porte d'Albe, ennuyé du retardement de l'armée navale de France qui ne paroissoit point, après tant de belles espérances, et se trouvant manquer d'argent, se laissa aller à ses persuasions, et lui promit de livrer aux Espagnols la porte d'Albe moyennant cinq mille écus. Ce coup me surprit sans l'avoir pu prévoir, étant un des hommes de Naples dont j'avois le moins de défiance, pour l'avoir toujours connu plus zélé, plus vigilant et plus soigneux à garder son poste que pas un autre; jamais l'on n'avoit reconnu de négligence en lui, et non-seulement il faisoit ses gardes exactement, mais il tenoit tous ses gens si alertes, qu'à quelque heure du jour ou de la nuit que

ce fût, il avoit toujours deux ou trois cents hommes prêts à marcher partout où j'en avois besoin. Vincenzo d'Andrea, ayant résolu toutes choses avec lui, en envoya donner avis à don Juan d'Autriche et au comte d'Ognate. Et Agostino Mollo m'ayant appris qu'il se tramoit quelque chose de nouveau, je fis tant de diligence pour le découvrir, et fis si soigneusement observer à nos postes tous ceux qui repassoient du côté des ennemis, que faisant suivre un nommé Ferraro, qui revenoit chargé de toutes les instructions, il se jeta dans les Capucins, où se voyant poursuivi, il sortit par une porte de derrière : qui fut un effet de mon malheur, puisque s'il eût été arrêté je découvrois cette entreprise, que les Espagnols n'avoient faite que par un coup de désespoir; et je me garantissois d'être fait prisonnier, comme le Cucurulle m'en avoit menacé si affirmativement.

Le 30 de mars, un courrier envoyé par le marquis de Velade, gouverneur de Milan, au comte d'Ognate, vice-roi de Naples, me fut amené; et j'ouvris ses dépêches, par lesquelles il lui donnoit avis que toutes les troupes napolitaines se débandoient si fort, qu'il ne pouvoit plus en faire état; qu'il travaillât à lui en renvoyer d'autres, et qu'il ne lui seroit pas possible de sortir en campagne, ni de résister à l'attaque que la France se préparoit de faire à l'Etat de Milan, à moins que de lui faire tenir de l'argent; qu'il n'en avoit pas pour payer ses troupes, qui étoient toutes prêtes à se mutiner; que depuis la campagne passée il n'avoit rien reçu des six vingt mille écus par mois que Naples a accoutumé de fournir pour la conservation de l'Etat; et que la guerre ne s'y entretenant que

de ce fonds, il se croyoit perdu s'il n'y remédioit promptement. J'eus beaucoup de joie de cette bonne nouvelle; et croyant que ce seroit un coup mortel à don Juan d'Autriche et au vice-roi d'apprendre cette extrémité, à laquelle ils ne pouvoient remédier, pour être généralement dépourvus de toutes choses, je rendis les dépêches au courrier après les avoir vues, et le laissai passer pour augmenter leur désespoir, par la connoissance qu'ils verroient que j'avois qu'au lieu de leur pouvoir donner du secours, l'on leur en envoyoit demander avec tant d'empressement. Ce fut alors qu'ils se crurent perdus sans ressource, et que je fus persuadé que mon entreprise seroit achevée dans peu de jours par l'arrivée de notre armée, ou par celle de l'argent que j'avois à Rome, qui m'eût garanti de la trahison qui me fut faite par la vente du poste de la porte d'Albe, que je ne pus empêcher, n'en ayant eu aucune connoissance. Je ne laissois pas de m'apercevoir qu'il se tramoit quelque chose, et j'employois tous mes soins inutilement à le découvrir. Je savois les allées et venues que Vincenzo d'Andrea faisoit faire à Gennaro Pinto et à Ferraro, que je manquai d'attraper deux fois, aussi bien que lui, qui échappa de mes mains quasi miraculeusement en deux rencontres : mais la prudence humaine ne peut rien contre les décrets du Ciel, dont l'on ne se peut parer quand il a résolu les choses.

Les correspondans que j'avois dans le conseil collatéral, et les espions que je tenois parmi les ennemis, qui me servoient fidèlement, m'informèrent d'une junte d'Etat et de guerre qui s'étoit tenue (c'est le nom que les Espagnols donnent à l'assemblée de leurs

conseils); et que se voyant si près de leur perte, trois expédiens avoient été proposés comme les seuls que l'on pouvoit suivre. Le premier, de forcer un des postes de la ville, et tâcher de s'en rendre maîtres (ce qui paroissoit impossible sans intelligence, et le vice-roi ne faisoit pas connoître d'en avoir aucune); et qu'en cas que l'on suivît cet avis, il ne falloit rien hasarder légèrement, et que l'on devoit, à la première résistance, se retrancher et se bien garder d'avancer davantage, pour ne se pas laisser accabler à la multitude du peuple, qui pourroit, les armes à la main, leur tomber sur les bras; à quoi ils n'auroient pas des forces suffisantes pour résister, et succomberoient infailliblement. Le second, de quitter la ville, laissant fort peu de gens dans les châteaux, afin de se mettre en campagne, et donner ordre à toutes les troupes qu'ils avoient dans le royaume de se joindre à eux, et faire monter à cheval toute la noblesse pour me venir couper les vivres et m'affamer, en m'ôtant toute sorte de communication, et me serrant tous les passages de la Pouille, d'où je tirois sûrement et sans besoin d'escorte tous les blés dont je pouvois avoir besoin, et en telle quantité que je voulois, durant que je les tenois enfermés et les faisois mourir de faim : ce qui paroissoit fort difficile à exécuter, dans la défiance qu'ils avoient que la noblesse ne voudroit pas obéir à leurs ordres, leur ayant déjà protesté de l'impuissance où ils étoient de pouvoir plus faire la guerre, pour s'être épuisés de tout leur argent et de leur crédit; sans quoi cet expédient leur paroissoit et le meilleur et le plus assuré, ne croyant pas

que je pusse tirer assez de gens ni avoir assez de cavalerie pour oser sortir de Naples et leur venir donner bataille, les habitans étant bons à garder leurs maisons et combattre derrière leurs murailles, mais nullement propres à sortir, ni capables de se résoudre à venir hasarder un combat à la campagne contre des troupes réglées. Le troisième, qui paroissoit le moins hasardeux et le plus sûr, étoit (dans la crainte que notre armée navale ne leur bouchât le chemin de la mer, n'ayant pas un assez grand nombre de vaisseaux ni de galères pour oser paroître devant elle pendant l'absence de leur flotte, de laquelle, pour être dans la dernière extrémité, ils ne pouvoient attendre le retour) de faire les derniers efforts pour reprendre le faubourg de Chiaia, s'emparer du Vomero, sans lequel aussi bien ils ne l'auroient pas pu conserver, et se saisir de Pied-de-Grotte et fort de Grotte pour avoir le chemin libre de Pouzzol, laquelle place ayant la communication avec Capoue, leur donneroit la facilité de faire venir des vivres par terre, ceux qu'ils pouvoient tirer de Sardaigne, de Gênes et de l'Etat ecclésiastique abordant à Gaëte, et de là à Capoue, de Capoue à Pouzzol, et de Pouzzol par Chiaia dans leurs quartiers, sans que notre armée s'y pût opposer; que par ce moyen ils lui pourroient empêcher de rien entreprendre sur Baya, où ils jeteroient du secours quand ils voudroient; que, de plus, la saison n'étant pas encore propre pour les galères, celles de France ou ne viendroient pas, ou, ne pouvant être en sûreté dans le golfe, seroient contraintes de se retirer, n'ayant pas ni le port de Baya ni l'abri de Nisita, que

je ne pourrois prendre s'ils avoient une fois occupé ces postes. L'on délibéra long-temps sur ces trois partis, sans se résoudre sur aucun. Mais la plupart des voix inclinèrent à ce dernier dessein; et la seule résolution qui fut prise fut qu'en cas que celui des trois que l'on tenteroit ne vînt pas à réussir, de faire voler les châteaux sur ce qui leur restoit de vaisseaux et de galères, et se retirer dans Capoue, Gaëte, Ischia, Baya, et toutes les autres places maritimes, les munir de ce qu'ils avoient de troupes, et attendre là les secours d'Espagne et le retour de la flotte.

Je reçus cette nouvelle avec une extrême joie; et repassant dans mon esprit ces trois propositions, je crus la première impossible, nos postes qu'ils avoient tenté d'emporter inutilement tant de fois me paroissant si bien fortifiés et en si bon état, qu'il ne me sembla pas avoir rien à craindre de ce côté-là, ne soupçonnant aucune trahison, et n'y voyant nulle apparence. Pour la seconde, elle me paroissoit impossible, étant assuré que la noblesse ne remonteroit plus à cheval contre moi, croyant les Espagnols ruinés, et n'ayant garde de reprendre les armes, qui leur auroient attiré la perte entière de leurs biens, le saccagement de toutes leurs terres, et rompu toutes les mesures qu'ils avoient prises avec moi; se contentant de voir en repos ce que produiroit le mois d'avril, pour se déclarer au premier jour de mai, comme elle avoit résolu, du parti qu'elle verroit et le meilleur et le plus assuré. Je crus donc qu'ils ne pouvoient s'attacher qu'à la dernière, que je m'étonnois qu'ils eussent tant tardé d'entreprendre, ne pouvant avoir de vivres que par

ce moyen, ni rendre inutile notre armée navale; et que je devois, sans perdre de temps, essayer à prendre Nisita, afin d'ôter tout prétexte au retardement de la venue de nos galères, ayant un abri assuré à leur offrir. Ainsi, ayant considéré attentivement la nécessité de prendre ce parti, je ne m'appliquai qu'à me mettre en état de l'exécuter.

LIVRE CINQUIÈME.

Le vendredi 3 d'avril, j'allai visiter tous les postes, fis travailler à tout ce que je reconnus qu'il y pouvoit manquer, et les mis en telle défense, que des femmes auroient pu les garder sans péril contre une puissance plus forte de moitié que celle des ennemis. Je m'informai de tous les officiers, de ce qu'ils pouvoient avoir besoin; je leur fis donner suffisamment de la poudre, et payer trois jours d'avance pour la subsistance de leurs gens; et leur recommandant de faire exactement leurs gardes, et de servir avec la même affection et fidélité qu'ils m'avoient jusque-là témoignée, je crus pouvoir sortir de Naples sans inquiétude, et sans crainte qu'il y pût rien arriver durant mon absence : surtout le quartier de la porte d'Albe me parut si bien fortifié, que je n'en jugeai pas l'attaque possible. Le mestre de camp Landi, que j'avois trouvé toujours le plus soigneux, le plus fidèle et le plus zélé de tous mes officiers, me confirma si bien dans la confiance que j'avois en lui, que je lui ordonnai de tenir des gens prêts, comme il avoit accoutumé de faire, pour secourir tous les autres postes qui auroient besoin d'être renforcés. Après quoi je me retirai chez moi, fort satisfait de laisser Naples en si grande sûreté; et envoyant querir l'élu du peuple et les capitaines des *ottines*, je leur ordonnai de faire augmenter le poids du pain, et d'en diminuer le prix,

afin que le peuple étant satisfait, il ne pût arriver ni tumulte ni sédition; et leur dis de m'avertir promptement sur la moindre nouveauté qui arriveroit dans la ville. Je commandai à Onoffrio Pisacani, Carlo Longobardo, Cicio Battimiello et Matheo d'Amore, de visiter deux fois le jour tous nos postes, et de se tenir prêts pour marcher avec leurs compagnies à la moindre alarme qui pourroit survenir, et porter du secours en tous les endroits qu'ils jugeroient être nécessaire. Je chargeai Agostino Mollo de veiller soigneusement sur toutes les actions de Gennaro, de me donner avis de ceux qu'il recevroit du côté des ennemis, et de prendre garde qu'il ne se passât rien dans Naples dont il ne me donnât connoissance; et comme il m'étoit venu de la poudre de dehors, j'en fis préparer ce qui m'étoit nécessaire pour marcher le lendemain avec quatre pièces de canon, et cinq ou six cents hommes de pied choisis sur tout ce que j'avois de meilleure infanterie dans la ville.

Le samedi 4 d'avril, après avoir entendu la messe à Notre-Dame des Carmes, je m'en revins dîner chez moi: et ressortant de mon palais aussitôt après, je fis marcher mon infanterie et mon artillerie; et montant à cheval, suivi de mes gardes, je m'en allai dire adieu au cardinal Filomarini, faire mes prières devant le chef de saint Gennaro, et baiser la fiole miraculeuse de son sang; et marchant droit à Pausilippe, en attendant l'arrivée de mes troupes, j'allai reconnoître l'île de Nisita. Je remarquai qu'il y avoit une tour dans le milieu, où étoit la plus grande partie de leur garnison; qu'entre cette île et la terre ferme il y avoit sur une arche de pierre, ou pour mieux dire la

pointe d'un rocher, un logement nommé le lazaret, ou lieu où l'on fait faire la quarantaine aux pestiférés; qu'à la descente de l'île il y avoit cinq ou six maisons où les ennemis avoient logé vingt-cinq ou trente mousquetaires, et deux petites pièces de canon pour y empêcher le débarquement. Le bras de mer entre Nisita et la pointe de Pausilippe, que l'on appelle de Coroglio, n'est large que d'environ deux cents pas. Je résolus de mettre à cette pointe deux pièces de canon, pour, à la faveur de cette batterie, déloger les ennemis qui étoient postés dans ces petites maisons, et faire passer dans des felouques les gens que je commanderois, pour tenter le débarquement dans l'île. Je fis aussi faire une batterie en bas, sur le bord de la mer, de deux pièces de canon, pour battre en flanc ces petites maisons, et chasser les mousquetaires qui défendoient l'abord de l'île.

Dès que mes gens furent arrivés, je commençai à faire travailler aux deux batteries, l'une à la pointe de Coroglio, et l'autre en bas, en un lieu nommé la Gagole; et laissant des gens suffisans à la garde de mon canon, la nuit commençant déjà de s'avancer, mon attaque ne se pouvant faire sans des felouques, j'ordonnai de les tenir en état pour le lendemain dimanche des Rameaux après la messe, et me contentai, pour le premier soir, de déloger les ennemis du lazaret, et d'y poster trente mousquetaires : après quoi je m'en retournai souper et coucher à Pausilippe, commandai à tous les habitans de se tenir prêts à marcher avec leurs armes en cas que nous eussions quelque alarme, étant averti que les ennemis devoient essayer cette même nuit de se rendre maîtres du Vomero.

Le lendemain, je fis dire la messe de fort bonne heure; et ayant ensuite mangé un morceau, et commandé à dix felouques armées de me venir trouver, je commençai de faire jouer le canon de mes deux batteries, et après une vingtaine de volées nous démontâmes les deux petites pièces que les ennemis avoient dans l'île. Ils se trouvèrent fort incommodés de mon artillerie, qui mit par terre toutes leurs petites maisons, et renversa leur corps-de-garde; et les voyant dans le désordre, je fis embarquer trente hommes dans des felouques, et leur fis tenter le débarquement, favorisés de mon canon, et soutenus du feu continuel de trente mousquetaires que j'avois logés dans le lazaret, et des autres qui tiroient de la pointe de Coroglio. Ils furent d'abord repoussés; et mes soldats marchandant d'y retourner, je commandai les sieurs de Saint-Amour et Saint-André-Clapied, cornette et maréchal des logis de ma compagnie de chevau-légers, avec trente cavaliers français, d'aller faire la descente, et les fis suivre par trente ou quarante mousquetaires. Saint-Amour y eut le bras droit cassé d'une mousquetade, dont il mourut au bout de quatre jours, et deux ou trois cavaliers furent blessés; mais Saint-André-Clapied sautant à terre l'épée à la main, suivi de ses gens, après un combat d'un demi quart-d'heure chassa les ennemis de ces maisons. Alors, me voyant maître du débarquement, je fis passer environ cent cinquante hommes, qui poussant les ennemis, les obligèrent de se retirer dans la tour qui est au milieu de l'île. Ils y avoient fait quelques méchans dehors, qui furent emportés après une assez légère résistance; j'y fis couler davantage de

monde, et avec peu de perte nous nous logeâmes au pied de la tour. Je fis sommer ceux qui étoient dedans de se rendre; mais croyant de pouvoir être secourus, ils ne voulurent pas parlementer, et témoignèrent être en état et résolus de se bien défendre.

Dans ce temps Gennaro m'envoya un compliment, et savoir en quel état étoit mon petit siége, bien moins par cette curiosité, que pour être assuré si je retournerois la nuit à Naples, pour en avertir les ennemis, avec lesquels étant d'intelligence, il étoit bien informé que l'on leur devoit cette nuit livrer un poste, et qu'ils essaieroient d'entrer dans la ville et de s'en rendre les maîtres. Je dis à son envoyé que j'espérois avoir pris Nisita dans deux heures, et que je faisois état de m'en retourner. Jean-Baptiste Tiradani, pagador de mes troupes, à la place de Nicolas-Maria Mannara, que j'avois envoyé après la mort de Pietro Crescentio son parent, pour commander aux bandits qu'il avoit assemblés dans la province de Monte-Fusculo, me vint donner avis qu'il avoit appris chez le cardinal Filomarini que les ennemis avoient résolu de tenter quelque chose, mais qu'il n'avoit pu savoir distinctement ce que c'étoit : ce qui me persuada qu'ils vouloient s'emparer du Vomero, et me fit résoudre de demeurer, pour être plus en état de m'opposer à leur attaque. Dans le même temps Agostino Mollo m'écrivit un billet en ces termes : *Naples vous importe plus qu'un écueil: revenez promptement, ou vous le perdrez, puisque les ennemis ont résolu cette nuit d'y entreprendre quelque chose.* Je lui mandai que je m'en retournerois sans faute, et qu'il en fît courre le bruit. Et appelant le chevalier

de Forbin, je lui commandai de s'en retourner à Naples, d'aller faire la visite de tous les postes, me mander en quel état il les auroit trouvés, et s'il voyoit apparence de quelque chose de nouveau dans la ville, de m'en avertir; qu'il dît cependant à tout le monde que j'y retournerois dans deux ou trois heures, afin de mainteair par cette espérance chacun dans le devoir, le peuple ayant pris une telle confiance en moi qu'il étoit persuadé que ma présence remédioit à toutes sortes de désordres, et qu'il ne pouvoit rien arriver que d'avantageux dans les lieux où je me rencontrois. Je commençois à faire saper la tour; et ayant fait apporter des fascines pour mettre le feu à la porte, ceux de dedans s'en étant aperçus demandèrent à capituler, et firent sortir des otages. Le comte d'Ognate envoya une galère pour leur porter du secours; mais voulant débarquer, ils furent repoussés par mes gens; et n'entendant plus tirer ils s'en retournèrent, croyant que l'île s'étoit déjà rendue. Les otages m'ayant été présentés, me demandèrent une bonne capitulation, que je leur accordai telle qu'ils voulurent. Elle fut qu'ils sortiroient le lendemain matin sur les huit heures avec armes et bagages, s'ils n'étoient secourus dans ce temps-là par un corps assez grand pour forcer mes troupes, et les obliger à se retirer (à quoi cependant ils ne contribueroient point, puisqu'il ne leur seroit pas permis ni de prendre les armes, ni tirer pendant le combat), et qu'ils pourroient envoyer donner part au vice-roi de leur capitulation; que, pour cet effet, je ferois passer vers lui celui qui seroit chargé de cette commission. Mais je le retins, et l'envoyai passer la nuit dans mon logis de Pausilippe.

Je balançai fort alors si, sur l'avis que j'avois reçu d'Agostino Mollo, je devois retourner dans la ville, et laisser en cet état les affaires de Nisita. Je suspendis ma résolution jusques à tant que j'eusse des nouvelles du chevalier de Forbin, croyant que ce pourroit être quelque artifice des ennemis, qui me faisoient donner de fausses alarmes pour me faire abandonner mon entreprise; et je résolus de coucher la nuit dans ma batterie, de peur qu'il n'arrivât quelque secours qui empêchât l'effet de ma capitulation et de la prise de Nisita, que je jugeois m'être d'assez grande importance. Je ne sais si ce fut ou mon bonheur ou mon malheur qui me fit prendre cette résolution; mais tant plus je considère les choses, tant moins je me puis déterminer là-dessus.

Gennaro, ennuyé d'être dans l'inquiétude de ce que je ferois, me renvoya une seconde fois pour s'en éclaircir; et j'ai appris dans ma prison que si d'un côté il appréhendoit mon retour, de peur que ma présence n'empêchât l'exécution du dessein que les Espagnols avoient pris, de l'autre il le souhaitoit pour me faire périr certainement, ayant résolu d'envoyer à la première alarme six-vingts bandits, qui, sous prétexte de se rallier auprès de moi, me devoient arquebuser dans le combat. Une demi-heure devant le jour, je vis paroître deux galères qui venoient à Nisita, que je saluai de deux coups de canon que je pointai et tirai moi-même, si heureusement qu'une galère en fut blessée à fleur d'eau, et fut contrainte de se mettre à la bande pour se raccommoder; et l'autre eut trois ou quatre forçats d'emportés. Je fis recharger à l'heure même; et leur retirant deux autres

coups, elles en furent encore incommodées : ce qui les obligea de s'en retourner, et me persuada que j'étois le maître de Nisita; et qu'après sa prise rien ne pouvoit plus retarder l'armée de France de venir, n'ayant plus d'excuses à m'alléguer pour ses galères, manque de port, à cause de l'incommodité de la saison.

Le chevalier de Forbin cependant m'envoya dire qu'il avoit trouvé tous nos postes au meilleur état qu'il les eût jamais vus; que tous nos gens étoient sous les armes et bien résolus, et surtout qu'à la porte d'Albe il y avoit plus de gens qu'à l'ordinaire; et le mestre de camp Sébastien Landi lui avoit paru plus zélé et plus agissant encore que de coutume. Les capitaines Onoffrio Pisacani, Carlo Longobardo, Matheo d'Amore et Cicio Battimiello avoient rôdé une partie de la nuit par toute la ville: ce qui avoit fort embarrassé les ennemis, et fait résoudre, s'ils fussent demeurés une heure davantage, à remettre l'exécution de leur entreprise à une autre fois. A peine furent-ils avertis qu'ils s'étoient retirés, et Forbin revenu chez moi pour se reposer une heure, après m'avoir donné avis du bon état où il voyoit toutes choses, dont je me tenois fort en repos et sans inquiétude, quand ils s'avancèrent à la porte d'Albe. Il y avoit huit jours qu'ils baignoient continuellement une muraille de vinaigre et d'eau-de-vie pour la pouvoir renverser tout d'un coup, comme ils firent, et une brèche suffisante à passer de la cavalerie, ce qu'ils avoient travaillé sans bruit : et Landi étant continuellement en cet endroit et empêchant que ses gens n'en prissent de soupçon, dont je ne pus avoir aucun avis, ils entrèrent ; et se rendant maîtres de trois re-

tranchemens sans alarme qu'au dernier, qu'un capitaine ayant été tué, les soldats fuyant tirèrent seulement trois mousquetades, dès qu'ils eurent gagné une grande rue, ils formèrent leurs bataillons, et marchèrent droit à Saint-Anielle, dont ils se saisirent. Je ne m'amuserai point à conter l'ordre de leur marche, ni celui qu'ils tinrent pour se rendre maîtres de toute la ville, puisque ce n'est pas de mon fait, et qu'ils ne l'ont que trop débité dans toutes leurs relations; mais je dirai seulement qu'ils publièrent que j'étois d'accord avec eux, et que j'étois avec don Juan d'Autriche; ce que mon absence persuada à beaucoup de gens, et jeta une si grande consternation dans tous les esprits, que personne n'eut pensée de se mettre en défense. Ils crioient continuellement: *La paix, la paix! Point de gabelles! Vive Espagne! meure France et le mauvais gouvernement!* Et faisant signe avec des mouchoirs, les femmes leur répondoient des fenêtres avec des serviettes blanches, et tout le monde ne pensoit qu'à se cacher. Ils distribuèrent après leurs troupes par tous les quartiers de la ville, et marchèrent à la Vicairie pour s'en rendre les maîtres.

Vincenzo d'Andrea s'étant mis à leur tête, un de leurs premiers soins fut de s'emparer de mon palais, où ils trouvèrent quelque résistance par mes domestiques, qui s'y rencontrèrent. Je ne puis m'empêcher de conter ici l'action résolue d'un jeune tailleur français, qui s'étant fait fort tout seul dans une chambre, en voyant la porte forcée, tua d'un coup de fusil le capitaine don Joseppe Moya qui y entroit le premier, et mettant le feu à un baril de poudre qu'il y rencon-

tra, en fit voler le plancher, avec perte de sept ou huit des ennemis ; et se jetant après par la fenêtre, il se cassa les deux jambes, dont il mourut deux ou trois jours après, faute d'être pansé. Tout mon palais fut saccagé ; et le chevalier de Forbin étant monté à cheval à l'alarme qu'il entendit, et au tocsin de la cloche de Saint-Laurent que les Espagnols envoyèrent sonner dès qu'ils furent entrés dans la ville, alla pour rallier du monde, me dépêchant un nommé Chutin pour me donner avis de ce qui se passoit, qui fut pris par le chemin, sans pouvoir parvenir jusques à moi. Il ne put rencontrer que Cicio Battimiello avec environ vingt-cinq hommes, et furent pour prendre la garde du duc de Tursi, qu'ils trouvèrent s'en être déjà fuie, et que le duc de Tursi et le prince d'Avelle étant en liberté étoient allés se rendre auprès de la personne de don Juan, qui les reçut avec beaucoup de joie et de témoignage d'estime et d'amitié. Battimiello se jeta derrière une petite muraille en forme de parapet avec ses gens, pour faire ferme à deux rues de mon palais ; et le cheval du chevalier de Forbin s'étant abattu sous lui, il l'abandonna, et après avoir fait cent pas il trouva un bataillon d'Espagnols et un escadron de cavalerie qui lui demandèrent : *Qui vive?* Il répondit : *Le peuple et Son Altesse ;* et voulant tirer ses deux pistolets, ils firent faux feu, et l'on lui fit une décharge de huit ou dix mousquetades, dont l'une le blessa à la cuisse. Un chirurgien, qui étoit sorti de son logis pour le suivre avec assez de résolution, voyant les ennemis en si grand nombre, se retira ; et lui, se voyant tout seul et blessé, se jeta dans l'archevêché, dont il trouva la porte ouverte, et

la ferma au verrou. Les Espagnols se préparant à y mettre le feu, un prêtre survint, qui leur alla ouvrir; et lors se disposant, l'épée à la main, à se défendre, les officiers lui crièrent : *Bon quartier!* qu'il fut contraint de prendre, se voyant cent hommes sur les bras. Matheo d'Amore, brave et fidèle, ayant ramassé trente hommes de ses gens, courut vaillamment à l'alarme; et rencontrant, vers le siége de Nido, trois cents Espagnols, il ne répondit à leur *qui vive?* que *Son Altesse et le peuple;* et ne voulant point prendre de quartier, disant qu'il vouloit mourir pour moi et pour sa patrie, fut tué, en combattant, de sept ou huit mousquetades. Action trop belle et trop glorieuse pour un homme de si basse naissance.

Toutes les troupes s'étant par différens endroits rendues au Marché, don Juan et le comte d'Ognate prièrent le cardinal Filomarini, qui les étoit venu joindre, d'aller trouver Gennaro, et lui porter parole de sûreté, et qu'ils exécuteroient ponctuellement toutes les choses qu'ils lui avoient promises; et faisant entrer trois cents hommes dans le tourjon, reprirent de la sorte la ville de Naples sans résistance, et quasi sans effusion de sang, par un coup de désespoir, qui leur fit entreprendre une chose dont ils n'attendoient aucun succès, résolus, si elle leur manquoit, d'abandonner les châteaux le lendemain, et de se retirer comme perdus, pour attendre dans les places maritimes les secours d'Espagne, n'ayant plus que pour vingt-quatre heures de vivres, et n'en espérant d'aucun endroit; ce qu'ils m'ont avoué plusieurs fois pendant ma prison.

Durant que toutes ces choses se passoient, j'étois

attendant (sans en avoir de connoissance) que la garnison de Nisita sortît sur les six heures. L'aide major du régiment de Landi me vint dire que le poste d'Albe avoit été pris, et que les Espagnols étoient entrés dans la ville. Ce qu'il fit si hautement et avec tant d'effroi, que je faillis à le faire tuer pour empêcher l'épouvante de mes troupes, comme fit à la bataille de Nieuport le prince d'Orange, celui qui lui apporta le matin la nouvelle de la défaite de son avant-garde. Je donnai ordre en même temps au mestre de camp Meloni de faire retirer les gens que j'avois dans l'île de Nisita, et ralliant tous les autres, de me suivre durant que je m'en allois devant voir s'il y avoit moyen de remédier à un malheur si grand et si imprévu. Je traversai le bourg de Pausilippe, où je trouvai tout le monde en pleurs, et dans le dernier étonnement. Je leur fis reprendre le courage et les armes; et passant vers le Vomero, je vis que les soldats avoient abandonné leur poste, et se préparoient à se retirer : ils me parurent même balançant s'ils tireroient sur moi ou s'ils marcheroient. Je poussai à eux; et leur demandant où ils alloient, ils me dirent qu'ils ne songeoient qu'à se sauver, les Espagnols s'étant rendus maîtres de Naples. Je leur répondis que c'étoit une fausse nouvelle; qu'ils retournassent à leur retranchement (ce qu'ils firent); et qu'il étoit vrai qu'il étoit arrivé quelque désordre dans la ville, auquel j'allois remédier par ma présence. J'avois envoyé, dès la première nouvelle, le sieur de La Botelerie, l'un de mes aides de camp, pour voir ce qui se passoit, et venir m'en rendre compte; et lui avois donné deux de mes gardes pour me les dépêcher l'un après l'autre, m'avertir de

tout, durant qu'il iroit voir les choses de plus près. Il passa auprès des Etudes; et s'avançant jusques à la porte de Saint-Gennaro, il y trouva un bataillon des ennemis, et reconnut que tout le faubourg des Vierges étoit déjà rendu. Il revint pour me rapporter ce mauvais succès: l'on lui saisit la bride de son cheval, et lui arracha-t-on sa canne; et se faisant jour, le pistolet à la main, au travers de ceux qui le vouloient tirer à terre, il revint me rejoindre à toute bride, et vit que l'on avoit coupé la tête à mes deux gardes qu'il m'avoit dépêchés. Ayant appris par lui que je ne pourrois pas rentrer par ce côté-là dans la ville, je rencontrai Marco de Lorenzo, celui qui avoit pris le parti de la viande de boucherie, qui avoit beaucoup d'amitié pour moi. Il me cria : « Sauvez-vous, « pauvre prince! vous êtes perdu. L'on vous a trahi: « les Espagnols sont maîtres de la ville. Je m'en vas « chez moi pour tâcher d'empêcher ma maison d'être « pillée. » Et pleurant à chaudes larmes, me vint embrasser, et s'en alla à toute bride.

Sur ce temps, le chevalier des Essarts me vint proposer de retourner à Pausilippe m'embarquer sur des felouques pour me retirer à Rome. Je le regardai de travers, et lui dis : « J'avois toujours cru jusques ici que « vous aviez amitié pour moi, mais je connois bien le « contraire: il ne faut aujourd'hui penser qu'à mourir « les armes à la main; et je jure que si quelqu'un est as« sez hardi pour me parler de me sauver, je lui passerai « mon épée au travers du corps. » Je pris la route de la campagne pour faire le tour du faubourg des Vierges, et tâcher de rentrer dans la ville par la porte Nolane; et me trouvant dans un chemin creux, je vis un homme

d'assez méchante mine sur le haut avec douze ou quinze mousquetaires, qui me demanda où étoit Son Altesse, ne me reconnoissant point pour avoir le nez dans mon manteau. Je m'informai de ce qu'il lui vouloit; il me répondit : « Lui rendre mes respects, et lui « baiser les pieds. » Je lui dis qu'il venoit derrière, et continuai de marcher. Et voyant un capitaine de cavalerie, nommé La Brèche, avec un collet de buffle, des manches et des chausses en broderie d'or, il fit tirer sur lui cinq ou six mousquetades, dont son cheval et lui furent tués. Ayant gagné la plaine, j'allai droit à la porte Nolane, que je trouvai déjà occupée par les ennemis; et tirant vers la tête du faubourg Saint-Antoine, deux Egyptiennes vinrent au devant de moi, qui me dirent que non seulement la porte Capouane étoit prise, mais que je trouverois des mousquetaires à la barrière de la tête du faubourg. Je voulus aller reconnoître si elles m'avoient dit la vérité, dont je fus bientôt éclairci par une salve que l'on fit sur moi dès que je me fus approché. Je crus que peut-être ils n'auroient pas avancé jusques au Marché, et que, passant par le faubourg de Lorette, et rentrant par la porte qui est au-dessous du tourjon des Carmes, je pourrois, en y ralliant le peuple, ou mourir à leur tête, ou y repousser les ennemis, faisant par ma présence reprendre les armes aux habitans, et cesser, par la confiance qu'ils avoient en moi, la consternation générale qui étoit dans toute la ville. Mais, arrivant au faubourg de Lorette, je vis sur le haut du tourjon des Carmes sept ou huit drapeaux d'Espagne d'arborés, qui me faisant connoître mon mal irremédiable, je me résolus de me retirer vers

Sainte-Marie de Capoue pour dégager le sieur de Mallet, et, ralliant avec moi toutes les troupes qu'il commandoit, aller passer le Vulturne auprès de la ville de Kayasse, où j'avois garnison, pour m'en aller dans l'Abruzze m'unir aux troupes qui y faisoient la guerre sous mes commissions.

Quelques Napolitains me proposèrent de prendre le chemin de Bénévent, d'où après je pourrois me retirer dans tel endroit du royaume que je voudrois choisir; mais je ne fus pas de ce sentiment, jugeant que les ennemis auroient envoyé occuper les chaussées de La Cerra, puisque vraisemblablement je devois prendre cette route. Les gens que j'avois auprès de moi commençoient les uns après les autres à se retirer. L'abbé Laudati songea prudemment d'aller chercher quelque retraite assurée. Jomo Santa-Apolina, mon écuyer, s'en retourna à Naples sur un fort beau coursier pie qu'il montoit, croyant y trouver sa sûreté, et être bien reçu en le présentant à don Juan d'Autriche. Mes gardes, qui étoient napolitains, défilèrent l'un après l'autre, ayant jeté la cornette dans un fossé; et de six-vingts chevaux que j'avois avec moi, avant que d'avoir fait deux lieues, plus de la moitié m'avoit déjà quitté.

Comme j'étois à la vue de Juliane, je crus ne devoir pas prendre le chemin d'Averse, ne me fiant pas à Pepe Palombe, qui en étoit gouverneur; et voulant m'informer où je pourrois passer un petit ruisseau, je fis demeurer mes gens à cinq cents pas de Juliane, et m'y en allai tout seul sur un fort bon coursier gris. J'entendis que l'on s'y battoit furieusement; et trouvant le neveu d'Iacomo Rousse, il m'apprit que son

oncle, ennemi juré de Juan Andrea, curé et chef du peuple du lieu, homme de cœur et de résolution, étoit allé avec sept ou huit cents hommes qu'il avoit ramassés pour s'en défaire. S'étant déjà révolté en faveur des ennemis, il avoit forcé deux maisons, où il avoit fait tuer quelques gens, et entre autres fait couper la tête au capitaine Tullo, beau-frère de Juan Andrea, qu'il tenoit assiégé dans sa maison, se défendant vigoureusement. Je dis à son neveu que j'étois bien aise qu'il exécutât de la sorte les ordres que je lui avois donnés, qu'il ne manquât pas de le prendre mort ou vif, puisque je voulois qu'il fût châtié de toutes les méchantes actions qu'il avoit faites; feignant que son oncle n'agissoit que par mes ordres, et que l'autre, dont j'étois assuré, fût contre moi. Il s'informa de moi s'il étoit vrai que les Espagnols fussent les maîtres de Naples : ce que toutes les cloches de la ville qui sonnoient en réjouissance leur faisoient connoître. Je lui dis qu'il étoit vrai qu'ils étoient entrés avec quelque intelligence par la porte d'Albe, et s'étoient avancés jusques vers les Etudes; mais qu'étant arrivé de Pausilippe avec des troupes, je les avois repoussés et rechassés de toute la ville, avec perte de quantité de leurs gens ; et qu'en réjouissance de cet heureux succès j'avois commandé qu'on fît sonner toutes les cloches, et que c'étoit ce qu'il avoit entendu. Il me demanda où j'allois. Je lui répondis que la plus grande partie de la garnison de Capoue étant sortie pour quelque entreprise, le peuple ayant pris les armes, avoit obligé ce qui restoit à se retirer dans le château : de quoi les habitans m'avoient envoyé donner avis aussitôt, afin de m'y rendre, ne voulant

remettre la ville qu'entre mes mains, de crainte que mes troupes en y entrant ne fissent quelques insolences, ce que ma présence empêcheroit; que c'étoit ce qui m'obligeoit à mener si peu de monde afin de faire plus de diligence; et ne voulant point entrer dans Averse, où je serois obligé de séjourner quelques heures, il me feroit plaisir de me dire où je pourrois passer le ruisseau. Il me montra un petit village sur la droite, où il m'assura que je trouverois un pont auprès d'un moulin. Je lui commandai de débiter à son oncle les bonnes nouvelles que je lui avois apprises; et allant retrouver mes gens, je me remis en marche, bien aise de savoir la route que j'avois à tenir.

En passant dans ce petit village, un paysan, qui me reconnut, en alla porter la nouvelle à Pepe Palombe, gouverneur d'Averse: ce qui lui persuada, puisque je me retirois, que ce qu'on lui avoit dit de l'entrée des Espagnols dans Naples étoit véritable. Et aussitôt il l'écrivit à don Louis Poderico, qui commandoit dans Capoue, lui mandant que s'il envoyoit saisir les passages du Vulturne il ne pourroit manquer de me prendre, puisque je prenois ce chemin-là pour me sauver. Le tour qu'il me fallut faire pour éviter de passer dans Averse lui donna le loisir d'envoyer sa dépêche par un officier affidé, accompagné de trois autres; et quand j'eus gagné le grand chemin de Capoue, voyant de loin quatre hommes à cheval qui marchoient devant moi, je pris les trois mieux montés de ma suite, et leur commandant d'observer ce que je ferois pour faire la même chose, je poussai après eux et les joignis incontinent; et marchant à côté de

l'officier, chacun de mes gens accosta son homme. Je le questionnai de ce que l'on disoit à Averse; et après un peu de conversation, le surprenant tout d'un coup, je lui mis le pistolet à la tête, et lui commandai de mettre pied à terre, chacun de mes compagnons faisant de même au sien; et je l'obligeai de m'avouer que Pepe Palombe le dépêchoit à don Louis Poderico, avec des lettres qu'il me remit entre les mains. Tous mes gens étant arrivés, je les fis fouiller tous quatre pour voir s'ils n'en avoient point d'autres que celles qu'il m'avoit données. Je ne voulus pas les faire tuer; mais pour les empêcher d'aller dire de mes nouvelles, je leur fis lier les pieds et les mains ensemble, et les fis jeter dans le fossé qui étoit à côté du chemin. Je commandai à ceux de mes gens les plus mal montés de prendre leurs chevaux; et faisant couper les jarrets à ceux qu'ils avoient quittés, je pris sans inquiétude le chemin de Sainte-Marie de Capoue, étant assuré que la nouvelle de la prise de Naples n'étoit pas encore passée, et qu'il ne pourroit venir de courrier pour la porter que je ne rencontrasse et je ne fisse arrêter.

Dès que je fus à un quart de lieue de Sainte-Marie, j'envoyai devant le sieur de La Botelerie dire au sieur de Mallet de me venir trouver, et que j'avois quelque chose de pressant à lui communiquer. Il ne put pas m'obéir si tôt, à cause d'une escarmouche fort chaude qui avoit été engagée entre la cavalerie de Capoue et la mienne. Le sieur de Lisola, napolitain, qui avoit déserté de la cavalerie du royaume qui sert à Milan pour me venir trouver, s'imaginant d'obtenir son pardon en portant la nouvelle de ma retraite, étant monté

sur un fort beau coursier bai qui étoit à moi, sauta un grand fossé sur la gauche de notre chemin, et me demanda permission d'aller reconnoître deux vedettes des ennemis qui paroissoient sur une hauteur : ce que je lui accordai, puisqu'aussi bien il auroit été inutile de lui défendre. Il fut cause, par l'avis qu'il alla donner, que l'on détacha de la cavalerie pour me suivre; que l'on envoya l'ordre à tous les villages de la campagne sur mon passage de prendre les armes contre moi, et que le prince de Fourine fut commandé, avec sa compagnie d'arquebusiers à cheval, de s'aller saisir du passage de la barque. Hieronimo Fabrani, mon secrétaire, entra dans Sainte-Marie de Capoue si effrayé, et tellement hors de lui, qu'il fit bientôt reconnoître qu'il y avoit de méchantes nouvelles.

Le sieur de Mallet m'étant venu trouver, et m'ayant dit que nos troupes étant aux mains avec les ennemis il seroit fort difficile de les retirer sans les engager à me suivre, et qu'il valoit mieux, durant qu'ils étoient occupés, essayer de gagner le passage de la barque du Vulturne avant que l'on eût envoyé s'en saisir, je commandai à deux capitaines de cavalerie qui l'accompagnoient, dont les compagnies étoient dans leurs quartiers, de les faire monter à cheval pour me suivre; et le sieur de Mallet, se mettant à notre tête pour nous servir de guide, nous fit prendre le chemin de la rivière. Et comme nous fûmes arrivés proche du château de Caserte, je vis sortir d'un bois, sur notre gauche, un escadron de cavalerie : je fis escadronner à même temps ce que j'avois de gens auprès de moi, qui ne pouvoient plus être que quarante-cinq ou cinquante chevaux, tous les autres m'ayant abandonné;

et trouvant que le coursier gris que je montois étoit un peu harassé, et n'étoit pas trop vite, je le donnai au baron de Rouvrou, et pris une haquenée porcelaine sur laquelle il étoit, fort bonne et d'une extraordinaire vitesse, et m'en allai reconnoître l'escadron qui venoit à nous. Comme j'en étois à trente pas, l'officier se détacha, le chapeau à la main, pour venir à moi, me disant que c'étoit la compagnie de Cicio Ferlingère, général de notre cavalerie, dont il étoit lieutenant, qu'il avoit fait monter à cheval suivant mes ordres, et qu'il venoit savoir ce que j'avois à lui commander. Je lui dis qu'il eût à me suivre, et faire l'arrière-garde. Cette compagnie étoit déjà révoltée : l'officier ne s'étoit avancé vers moi que pour m'empêcher d'approcher de sa troupe, de peur que je ne reconnusse un aide de camp des ennemis nommé Battimiello, qui étoit à la tête, et qui me voyant s'étoit retiré dans le premier rang.

Aussitôt que j'eus rejoint mes gens, je les fis marcher ; et ayant fait une demi-lieue de chemin, descendant une montagne assez rude, proche d'un village nommé Mouronne, j'entendis crier derrière moi : *Tue, tue!* Et tournant la tête, je vis que la compagnie qui me faisoit l'arrière-garde me chargeoit l'épée et le pistolet à la main, et aperçus sur le haut de la montagne trois escadrons de cavalerie. Je criai à mes gens de passer à toute bride le défilé de cette descente, et de gagner une prairie que je voyois au pied, où, jetant le manteau dans lequel j'étois enveloppé, je mis mes gens en bataille, et chargeant les ennemis qui me suivoient en désordre, je les renversai ; et durant qu'ils se rallioient, ayant reconnu à quelque mille pas de là

un grand fossé, nous allâmes le passer à toute bride, et nous nous remîmes en corps de l'autre côté, et chargeâmes les ennemis quand ils voulûrent passer le fossé devant nous; et les ayant rompus, nous fîmes la même chose que nous avions déjà fait. Et cette campagne étant coupée de fossés et de ravins, nous tournions à tous les défilés, et ayant mis les ennemis en désordre, nous nous en allions regagner un autre; et fîmes bien de cette façon environ trois quarts de lieue de retraite, au bout desquels, trouvant un rideau à monter, garni de quelques broussailles, où il falloit défiler un à un, et ayant sur notre gauche une haie garnie d'environ trente mousquetaires, je crus qu'ayant à monter le dernier, j'aurois à essuyer leur salve. Baissant le bouton des rênes de mon cheval, et prenant mes deux pistolets dans mes deux mains, je poussai droit à eux pour les obliger à faire leur décharge avec plus de précipitation. Cela me réussit; car, tirant tous à la fois et fort haut, tous les coups passèrent par dessus moi sans me blesser; et il y eut deux de mes gens tués, qui marchoient les derniers, et un cheval de blessé. Nous fîmes bien après une demi-lieue, durant laquelle les ennemis nous pressant trois ou quatre fois, nous nous défîmes de la même manière que nous avions fait de leur importunité. Cependant le tocsin sonnoit sur nous de tous côtés dans les villages; et tous les paysans venant occuper les passages, nous n'approchions d'aucune haie ni d'aucun buisson que l'on ne tirât sur nous. Il y avoit un petit fossé à passer sur le bord d'un pré, garni d'une haie et bordé de paysans; ce qui n'étoit pas peu incommode. C'étoient des gens qui, étant sous

la contribution du sieur de Mallet, le reconnurent, l'appelèrent par son nom, le prièrent de leur venir parler, et de mettre pied à terre avec eux. Il nous dit de passer chemin, et d'avancer toujours durant qu'il les amuseroit; et que la jument grise qu'il montoit étant fort bonne et fort vite, il nous auroit bientôt rejoints. La cavalerie qui nous suivoit ayant abordé ces paysans, leur dit que nous étions des traîtres de Français, qui nous retirions après avoir saccagé le pays; qu'il ne falloit point nous donner de quartier: et leur commandant de faire leur décharge sur le sieur de Mallet, qui s'en revenoit à nous à toute bride, sa jument en eut la cuisse cassée; et lui tomba dessous, sans se pouvoir relever. Au bruit de ce feu, je me récriai qu'il y auroit de la lâcheté de laisser périr un si galant homme qui s'étoit sacrifié pour nous, et que ceux qui avoient de l'honneur tournassent avec moi pour l'aller dégager; ce que je fis moi sixième: et étant à vingt pas de lui, le chevalier de La Visseclette me dit, le voyant étendu par terre sans remuer, qu'il étoit mort, et par conséquent inutile de nous hasarder, et que cela nous faisoit perdre bien du temps. Ces paysans ayant eu celui de recharger, et tirant sur nous, blessèrent quelques-uns de nos chevaux; le mien entre autres le fut d'un coup qui entroit au-dessous du mouvement de l'épaule, et lui ressortoit au poitrail: je ne saurois dire si ce fut d'un coup de carabine du Visconti, lieutenant de cuirasse de don Diego de Cordoua, qui commandoit les coureurs des ennemis, ou bien d'une arquebusade de ces paysans.

Je me sens obligé de faire savoir ici la proposition

qui me fut faite, par le marquis de Chaban et le chevalier de La Visseclette, de demeurer tous deux à faire ferme à quelqu'un des défilés qui se rencontroient, où l'on ne pouvoit passer qu'une personne à la fois, pour me donner le temps de me pouvoir retirer. Quelque presse qu'ils m'en pussent faire, je n'y voulus jamais consentir, et leur dis que je n'estimois pas assez ma vie pour la vouloir conserver aux dépens de celle de deux hommes aussi braves et aussi généreux qu'ils étoient; et que je voulois ou mourir avec eux, ou qu'ils se sauvassent avec moi.

Cependant le pays étant fort coupé de fossés et de haies bordées de mousquetaires, il nous fallut passer par les armes d'une décharge qu'ils nous firent. Le cheval du baron de Rouvrou eut les reins cassés; ce qui le força de l'abandonner, et de se jeter dans une haie, où il se couvrit de feuilles et s'enterra, pour se garantir de la fureur des paysans. Le sieur de Graville reçut un coup dans l'arçon de derrière de la selle, qui lui fit un tel effort dans les reins, et une si grande contusion, qu'il crut long-temps avoir été blessé. Le cheval du sieur de Minière, jeune homme de Paris, s'abattit dans un fossé; et ne songeant pas à le faire relever, il se mit à nous suivre à pied, avec une si grande frayeur que l'esprit lui en tourna; et n'ayant jamais pu s'en remettre, il en est mort fou. Il me crioit que les ennemis le suivoient; et me priant de faire mettre pied à terre à quelqu'un pour lui donner son cheval, je lui répondis que la plus grande charité que l'on lui pouvoit faire étoit de le prendre en croupe: ce que je commandai au sieur de Bar, qui étoit monté sur un grand coursier bai brun de la race

des Stilianes. Un cheval tigre du sieur de La Chaise étant blessé, tomba du coup : mais il le fit relever, lui donnant de l'épée dans la fesse; et sautant dessus, il se mit en état de me suivre. Alors le sieur Desmarests, chanoine de Saint-Jean-de-Liége, mon aumônier, s'approcha de moi pour me demander si je voudrois me confesser. Je lui répondis qu'il n'étoit pas encore temps, et que j'avois bien d'autres choses à faire. Un cheval d'Espagne noir, qu'avoit le chevalier des Essarts, étoit déferré des quatre pieds, pour l'avoir toujours poussé devant, à ce qu'il nous dit, pour aller reconnoître les passages. Nous commencions à trouver le marais, et n'avions plus qu'un quart de lieue à faire pour gagner la rivière, et nous mettre en sûreté; et toute notre troupe, par les morts et ceux qui s'en étoient fuis, n'étoit plus que de vingt-quatre ou vingt-cinq chevaux, quand le mien fut blessé d'une mousquetade dans le corps, qui lui entroit par le côté au défaut de l'épaule. Il donna du nez à terre; et l'ayant fait relever, je trouvai qu'il avoit perdu la force et ne pouvoit plus se soutenir, se traînant seulement à trois jambes. Alors me tournant à tous mes camarades, je leur dis : « Vous voyez, messieurs, que « nous ne pouvons plus nous retirer; tous nos che« vaux sont ou estropiés ou rendus : mettons-nous « en escadron pour mourir de bonne grâce, et vendre « nos vies le plus cher que nous pourrons. Nous « sommes suivis par cinq ou six cents chevaux, tous « les chemins sont bordés d'infanterie, et tous les « passages nous sont coupés. » Et me tournant au sieur de La Chaise : « Allez, lui dis-je, demander aux « ennemis s'ils nous veulent donner bon quartier;

qui me fut faite, par le marquis de Chaban et le chevalier de La Visseclette, de demeurer tous deux à faire ferme à quelqu'un des défilés qui se rencontroient, où l'on ne pouvoit passer qu'une personne à la fois, pour me donner le temps de me pouvoir retirer. Quelque presse qu'ils m'en pussent faire, je n'y voulus jamais consentir, et leur dis que je n'estimois pas assez ma vie pour la vouloir conserver aux dépens de celle de deux hommes aussi braves et aussi généreux qu'ils étoient; et que je voulois ou mourir avec eux, ou qu'ils se sauvassent avec moi.

Cependant le pays étant fort coupé de fossés et de haies bordées de mousquetaires, il nous fallut passer par les armes d'une décharge qu'ils nous firent. Le cheval du baron de Rouvrou eut les reins cassés; ce qui le força de l'abandonner, et de se jeter dans une haie, où il se couvrit de feuilles et s'enterra, pour se garantir de la fureur des paysans. Le sieur de Graville reçut un coup dans l'arçon de derrière de la selle, qui lui fit un tel effort dans les reins, et une si grande contusion, qu'il crut long-temps avoir été blessé. Le cheval du sieur de Minière, jeune homme de Paris, s'abattit dans un fossé; et ne songeant pas à le faire relever, il se mit à nous suivre à pied, avec une si grande frayeur que l'esprit lui en tourna; et n'ayant jamais pu s'en remettre, il en est mort fou. Il me crioit que les ennemis le suivoient; et me priant de faire mettre pied à terre à quelqu'un pour lui donner son cheval, je lui répondis que la plus grande charité que l'on lui pouvoit faire étoit de le prendre en croupe: ce que je commandai au sieur de Bar, qui étoit monté sur un grand coursier bai brun de la race

les Stilianes. Un cheval tigre du sieur de La Chaise étant blessé, tomba du coup : mais il le fit relever, lui donnant de l'épée dans la fesse; et sautant dessus, il se mit en état de me suivre. Alors le sieur Desmarests, chanoine de Saint-Jean-de-Liége, mon aumônier, s'approcha de moi pour me demander si je voudrois me confesser. Je lui répondis qu'il n'étoit pas encore temps, et que j'avois bien d'autres choses à faire. Un cheval d'Espagne noir, qu'avoit le chevalier des Essarts, étoit déferré des quatre pieds, pour l'avoir toujours poussé devant, à ce qu'il nous dit, pour aller reconnoître les passages. Nous commencions à trouver le marais, et n'avions plus qu'un quart de lieue à faire pour gagner la rivière, et nous mettre en sûreté; et toute notre troupe, par les morts et ceux qui s'en étoient fuis, n'étoit plus que de vingt-quatre ou vingt-cinq chevaux, quand le mien fut blessé d'une mousquetade dans le corps, qui lui entroit par le côté au défaut de l'épaule. Il donna du nez à terre; et l'ayant fait relever, je trouvai qu'il avoit perdu la force et ne pouvoit plus se soutenir, se traînant seulement à trois jambes. Alors me tournant à tous mes camarades, je leur dis : « Vous voyez, messieurs, que « nous ne pouvons plus nous retirer; tous nos che- « vaux sont ou estropiés ou rendus : mettons-nous « en escadron pour mourir de bonne grâce, et vendre « nos vies le plus cher que nous pourrons. Nous « sommes suivis par cinq ou six cents chevaux, tous « les chemins sont bordés d'infanterie, et tous les « passages nous sont coupés. » Et me tournant au sieur de La Chaise : « Allez, lui dis-je, demander aux « ennemis s'ils nous veulent donner bon quartier;

« nous sommes forcés de le prendre. Sinon, faites-
« leur connoître qu'ils ne nous tueront pas à si bon
« marché qu'ils s'imaginent. » Dès qu'il leur eut parlé, ils nous crièrent toute sorte de courtoisie et de bon quartier. Je demandai s'il y avoit un officier, ne voulant point me rendre à d'autre. Le Visconti, lieutenant de cuirasse, s'avançant pour me parler, un paysan me vint tirer de dix pas un coup de mousquet, en me disant : *Point de quartier!* Je voulus pousser pour lui donner de l'épée; mais mon cheval, affoibli comme il étoit, s'embourba, et eut bien de la peine à se retirer. Il se jeta dans un bois, et le Visconti lui tira son coup de carabine, dont il le manqua. Etant retourné à moi, nous parlions ensemble, quand deux hommes arrivèrent, l'un monté sur un cheval gris avec un justaucorps de velours noir, et l'autre vêtu de deuil, sur un cheval bai : le gris étoit de la tête plus avancé que l'autre. Le Visconti me dit que le premier étoit don Carlo del Falco, et l'autre don Fernando de Montalvo, cousin du feu marquis de Saint-Juliane, tué à l'escarmouche d'Averse; et qu'ils étoient tous deux capitaines, et qu'ainsi il n'avoit plus d'autorité. Je leur voulus rendre mon épée; mais ils me répondirent qu'ils avoient trop de respect pour moi pour me vouloir désarmer, et qu'ils me donneroient les leurs si la mienne étoit ou rompue ou perdue. Je leur offris mes pistolets, qu'ils refusèrent, me disant qu'ils s'en saisiroient quand je descendrois de cheval. Mais me demandant chacun une marque comme je m'étois rendu à eux, je leur détachai deux rubans de mon chapeau, que je leur donnai, à l'un un vert, et à l'autre un isabelle. Je les priai d'empêcher que ceux

qui étoient avec moi ne fussent ni maltraités ni dépouillés : ce qui fut exécuté ponctuellement. L'on ne fit que leur prendre leurs épées ; et ne les ayant point fouillés, l'on ne leur eût pas ôté leur argent, s'ils ne se fussent pressés eux-mêmes de le donner. Le chevalier des Essarts avoit une croix de diamans qui valoit bien mille écus : il la jeta dans la campagne, dont il eut après bien du déplaisir, la renvoyant chercher le lendemain inutilement.

Le baron de Gouland, colonel de la cavalerie bourguignonne, arriva aussitôt avec don Prospero Tuttavilla, qui commandoit le parti, et don Joseppe Caëtano, et trois ou quatre autres cavaliers, qui me firent cent civilités, et me voulurent faire donner un autre cheval, le mien ne se pouvant quasi plus soutenir. Je les en remerciai, leur disant qu'il m'avoit si bien servi, que je serois bien aise de n'en point descendre, et qu'il me mourût entre les jambes ; et que pour aller en prison, je n'en avois point tant de hâte, qu'il ne valut autant s'y traîner à trois jambes que sur un cheval qui marchât mieux, puisqu'aussi bien, quelque presse qu'ils eussent, j'étois assuré qu'ils m'attendroient, n'étant pas, à ce que je croyois, résolus de me laisser derrière, et de s'en aller sans moi. Ils ne se purent empêcher de rire de ma réponse. Le chevalier de La Visséclette, monté sur un coursier fort vigoureux qu'il m'avoit voulu donner, et que j'avois refusé, pour être rétif et ne vouloir point abandonner la compagnie, me vint aborder au milieu de tous ces messieurs, et me dit que tant qu'il avoit cru ma vie en péril, il n'avoit pas voulu m'abandonner, et étoit toujours demeuré pour mourir avec moi ; mais que la

voyant en sûreté, et se croyant plus utile à mon service étant en liberté qu'en prison, il alloit essayer de se sauver; donna des éperons à son cheval, qui, contre sa coutume, partit de la main d'une vitesse incroyable; et quoique plus de cinquante cavaliers le suivissent, il s'en alla devant eux, et mit pied à terre dans un bois. A une lieue de là, il se coupa les cheveux; et ayant trouvé un couvent de cordeliers, il en prit un habit, que l'on lui donna charitablement, et fut assez heureux pour se retirer à Rome dans cet équipage. Trois personnes qui tentèrent la même chose furent assommées par les paysans. Et je fus conduit à Capoue avec le sieur Marsilli, gentilhomme bolonais, et Joseppe Scopa, italien, ce prêtre qui avoit fait prendre le duc de Tursi et dix-sept Français, à savoir : les sieurs chevalier des Essarts, baron de Causans, marquis de Chabans, de Canherou, de La Chaise, d'Heureux, de La Botelerie, de Souillac, Le Bar, de Beauchamp, Larcher, de Graville, de Minière, Compagnon, mon maître-d'hôtel; Desmarest, mon aumônier; Brajan, mon chirurgien; et Dominique, valet de garde-robe.

A une lieue de là, ces messieurs demandèrent si je voulois boire, et manger un morceau de pain et un peu de fruit : ce que j'acceptai volontiers, mourant de soif. Joseppe Scopa, qui croyoit bien que l'on ne le garderoit que pour le faire pendre, débaucha, pour cent sequins qu'il avoit sur lui, un cavalier bourguignon, qui, ne demandant qu'à se retirer, fut ravi de cette heureuse rencontre, et l'emmena fidèlement à Rome. Nous entendîmes du bruit dans une étable à pourceaux, dont je vis sortir quand la porte en fut

ouverte, avec une joie extrême, le sieur de Mallet, que j'avois regretté sensiblement, le croyant mort, pour m'avoir voulu sauver et la liberté et la vie. Je l'embrassai plusieurs fois tendrement; et ces messieurs, qui me conduisoient, en firent de même, ayant lié une amitié étroite avec lui dans quelque conférence qu'ils avoient eue ensemble. Je lui demandai des nouvelles de son aventure; et il me conta qu'étant demeuré pris sous sa jument, qui avoit été tuée sous lui, pour éviter la fureur des paysans il avoit fait le mort, jusques à tant qu'ayant vu passer un officier de cavalerie de sa connoissance, il s'étoit rendu à lui, qui l'avoit fait conduire dans le lieu où nous l'avions trouvé. Nous achevâmes notre chemin dans une conversation assez galante et assez gaie. Don Joseppe Caëtano s'en allant devant l'épée nue, et faisant crier à tous les paysans *vive Espagne!* j'entendois avec chagrin toutes ces canailles qui regrettoient de n'avoir pu porter ma tête à Naples, s'imaginant qu'ils en auroient tiré une somme considérable : ce qui me faisoit trouver ma mauvaise fortune assez douce, d'être tombé entre les mains de si honnêtes gens.

La nuit étoit venue quand j'arrivai à mille pas de Capoue. Je trouvai don Louis Poderico avec des flambeaux; et un carrosse s'étant avancé pour me recevoir, il mit pied à terre pour venir au devant de moi; et comme je descendois de cheval, à peine avois-je le pied hors de l'étrier, quand il prit un grand tremblement au mien, qui tomba mort à la portière du carrosse. Il se fit beaucoup d'embrassades de part et d'autre, après quoi nous remontâmes dedans; et je fus reçu dans Capoue, non pas comme un prisonnier,

mais avec les mêmes honneurs que si j'en eusse été le maître, et que j'y eusse fait mon entrée. M. de Poderico me conduisit dans son logis, où je trouvai à la porte une compagnie d'infanterie espagnole. Il m'en présenta le capitaine, et ensuite toute la noblesse, et tous les officiers de ses troupes; et m'ayant mené dans ma chambre, il y fit demeurer le capitaine à la porte pour ne me pas importuner, me demanda si je voulois souper en particulier ou en public; et l'ayant laissé à son choix, il me dit que si je l'agréois, les principaux de la noblesse seroient ravis de m'y tenir compagnie. Ensuite il me dit qu'il croyoit que je serois bien aise de demeurer un peu en repos et me délasser, et que si je voulois écrire quelques lettres pour mes affaires, il les enverroit la nuit même par un courrier exprès au lieu où je voudrois; et s'étant retiré, ne laissant avec moi que les Français, il m'envoya du papier et de l'encre, et me fit allumer du feu. Il fut au sortir de ma chambre faire publier un ban que l'on amenât à Capoue tous les Français que l'on pourroit rencontrer, sans les maltraiter ni dépouiller, à peine de la vie : il fit prendre la liste de tous les prisonniers, logea les gentilshommes chez les principaux de la noblesse, et tous les autres par billet, leur donnant une sentinelle à chacun pour les suivre, et commandant qu'ils pussent aller librement chez eux, et venir chez moi à toutes les heures qu'il me plairoit; et chacun s'attachant à bien traiter son hôte, ce fut à l'envi à qui leur feroit le plus de civilités et de caresses. Dès que je me vis un peu en liberté, mon premier soin fut de brûler une lettre que l'on m'avoit apportée le matin, que j'avois fait couler dans mon

caleçon, qui auroit coûté la vie à plusieurs personnes de qualité si elle eût été vue, et que je n'avois osé déchirer, de peur que l'on en pût ramasser les pièces. Ensuite j'allai écrire à Rome pour faire venir de l'argent, et donner avis de ma disgrâce; et quelques lettres en France, du style du roi François I après sa prison de Pavie, où je mandois que j'avois tout perdu, hors la vie et la réputation. Je les envoyai tout ouvertes par le chevalier des Essarts à don Louis Poderico, avec mon cachet, pour les faire fermer après qu'il les auroit vues. Il ne voulut jamais les lire; et les cachetant devant lui, il les fit partir aussitôt par un courrier qu'il dépêcha exprès à Rome. Nous nous servîmes du papier qui nous restoit à faire des chansons sur notre aventure, et sur ceux qui avoient fait paroître le plus de peur. Et tous les gens qui furent pris avec moi peuvent témoigner que ni dans ma retraite, ni dans ma prise, ni dans tout le temps que j'ai été à Naples, l'on n'a jamais remarqué sur mon visage ni changement ni altération, et que les différens accidens de ma bonne ou mauvaise fortune ne m'ont donné ni inquiétude ni embarras, ayant agi toujours avec autant de sang froid que si je n'y eusse eu nul intérêt. Ce que l'on doit plutôt attribuer à une insensibilité naturelle que j'ai aux choses, qu'à une fermeté d'ame qui m'eût fait résoudre à toutes sortes d'événemens.

Ensuite don Louis Poderico m'envoya demander s'il ne m'incommoderoit point de venir me rendre visite; et lui ayant mandé qu'il me feroit beaucoup de faveur, je le vis entrer suivi de fort gens de qualité. Il me témoigna d'abord le déplaisir qu'il avoit de me

rendre ses devoirs dans une si fâcheuse conjoncture, et qu'il ressentoit mon malheur autant que je le pouvois faire. Je lui répondis qu'un homme qui portoit une épée à son côté étant sujet à de pareils accidens, ne devoit pas s'en laisser surprendre; que les bons et mauvais succès dépendant plus de la fortune que du mérite, une personne de cœur et de naissance se devoit toujours mettre au-dessus d'elle, et voir d'un œil indifférent tous ses caprices; que je n'avois de regret de ma prison que celui de n'être plus en état de pouvoir être utile aux intérêts de la noblesse de Naples, que je considérois beaucoup plus que les miens propres; et que la seule consolation que je recevois dans mon malheur étoit les bons traitemens qu'il me faisoit, aimant naturellement d'avoir obligation aux personnes pour qui j'avois beaucoup d'estime, et que je souhaitois passionnément de servir. Quelques-uns de ces messieurs prenant la parole, dirent que quoique je fusse fort à plaindre, ils l'étoient encore plus que moi, puisque la perte de ma liberté les remettoit à la chaîne, et leur alloit rendre des fers beaucoup plus pesans que ceux qu'ils avoient portés jusques ici. Don Louis Poderico, interrompant ce discours, me dit que n'ayant point eu d'ordre de Naples de m'arrêter, ni même appris ce qui y étoit survenu, quand j'étois arrivé à Sainte-Marie de Capoue, si je lui eusse envoyé un trompette pour lui demander passage pour me retirer, non-seulement il me l'auroit accordé, mais qu'il seroit venu avec toute la noblesse m'accompagner jusques aux confins de l'Etat ecclésiastique, d'où j'aurois pu me tirer où j'aurois voulu, sans que j'eusse dû craindre, après m'avoir donné sa parole, qu'il y eût eu d'autorité ca-

pable de lui en faire manquer. L'on nous vint avertir qu'on avoit servi; et nous allâmes nous mettre à table.

Le souper se passa fort gaiement : l'on y fronda un peu le peuple de Naples. Je l'excusai néanmoins de sa légèreté naturelle ; et déclarant la vérité de mes sentimens, je témoignai hautement que quoique j'eusse beaucoup d'amitié pour lui, mon intention avoit toujours été de remettre les choses dans l'ordre, et le rassujétir à l'autorité de la noblesse, comme il avoit été autrefois, et connoissois qu'il étoit juste et raisonnable ; que le malheur où j'étois ne m'étoit arrivé que pour n'avoir eu que peu de cavaliers déclarés pour moi ; que j'avois tant d'estime pour ceux de ce royaume, que j'étois assuré que si j'eusse pu me voir un jour à leur tête, la puissance d'Espagne ne m'auroit plus été redoutable ; et que je n'aurois pas craint même celle de toute l'Europe jointe ensemble. Tous ces messieurs se sentant fort obligés de l'estime et de la bonne opinion que j'avois pour eux, m'en remercièrent, aussi bien que du soin que j'avois pris de conserver leurs biens et leurs maisons du pillage et des saccagemens, comme leurs personnes et celles de leurs proches de l'insolence des peuples, dans le temps que je les avois commandés. Et ensuite, prenant des verres, ma santé fut bue solennellement ; et comme nous avions les meilleurs vins du monde, nous tînmes table assez long-temps avec beaucoup de réjouissance, de liberté, et de témoignages d'amitié et d'estime réciproque, quelques-uns me disant que puisque j'avois conservé la vie et la réputation, je devois espérer avec le temps que la fortune, qui n'étoit ferme que dans son inconstance,

m'accorderoit ses faveurs après m'avoir fait sentir sa disgrâce. Je répondis que ce monde ici n'étant qu'une comédie, le premier acte de la mienne s'étoit achevé par des coups de bâton, comme fait d'ordinaire celui des comédies italiennes; et que ne devant finir qu'avec ma vie, je croyois en avoir assez pour remonter de nouveau sur le théâtre avec un différent succès, prétendant, avant que de mourir, de faire encore du bruit dans l'Europe, et d'y acquérir quelque estime, et peut-être de l'avantage. Tous ces discours, qui furent tenus sans se trop précautionner de part et d'autre, furent rapportés aux Espagnols, qui, les expliquant suivant leurs humeurs défiantes, redoublèrent le soupçon qu'ils avoient eu que j'avois de grandes mesures prises avec la noblesse, et le portèrent même si loin, qu'ils crurent qu'elle s'étoit assemblée deux fois pour déliberer si l'on devoit me mettre en liberté, et s'il n'étoit pas de leur intérêt, l'armée navale de France arrivant, de se déclarer, et me laisser monter à cheval pour me mettre à leur tête. Ils me l'ont dit souvent pendant ma prison, et à Gaëte et en Espagne; et j'ai vainement fait mes efforts pour les détromper d'une imagination aussi ridicule que peu vraisemblable.

Après avoir soupé, ces messieurs me vinrent reconduire dans ma chambre, où nous rentrâmes dans une nouvelle conversation, et je dis, en raillant, à don Louis Poderico que j'avois à lui faire bien des excuses d'avoir tardé si long-temps à lui rendre une dépêche dont j'étois chargé pour lui, et d'avoir eu même l'effronterie de l'ouvrir; ce qui étoit pardonnable à une personne naturellement aussi curieuse

que je l'étois : et mettant la main dans ma poche, j'en tirai les lettres que lui écrivoit Pepe Palombe, et que j'avois prises à son courrier par les chemins. Il les lut tout haut, et se mettant à sourire, me dit qu'il n'auroit pas cru que je dusse être le porteur d'une semblable nouvelle. Il m'apprit que celle de ma retraite lui avoit été donnée par un nommé Lisola, qui crut par là assurer sa vie, qu'il méritoit doublement de perdre pour n'avoir su être fidèle à aucun parti; qu'il étoit officier dans ses troupes à Milan; qu'il avoit déserté, sur le bruit des rumeurs de Naples, pour me venir trouver, et qu'aujourd'hui il m'avoit trahi pour rentrer dans le parti d'Espagne : mais comme on se servoit des trahisons sans aimer les traîtres, il avoit reçu l'avis qu'il lui étoit venu donner; ce qui n'empêcheroit pas néanmoins qu'il ne le fît prendre, et que par là nous en serions tous deux vengés, lui comme d'un déserteur, et moi comme d'un traître. Cette sentence fut approuvée généralement de tout le monde, et il n'y eut personne dans la compagnie qui n'en demanda l'exécution, au lieu d'intercéder pour sa grâce.

Il nous arriva ensuite une chose assez ridicule. Hieronimo Fabrani mon secrétaire, l'homme du monde le plus avaricieux, n'étant pas si touché de la perte de sa liberté que de celle de son argent, en étant quasi troublé, me pria, en présence de ces messieurs, de vouloir écrire à don Juan d'Autriche pour lui faire rendre vingt mille sequins qui lui avoient été pris. Je lui répondis en riant qu'il falloit, auparavant que de hasarder mon crédit, que je l'éprouvasse en quelque chose de moindre importance, parce qu'étant

naturellement glorieux, je n'aimois pas à m'exposer à la honte d'un refus; mais que, pour lui dire la vérité, je croyois que la peur qu'il avoit eue lui avoit troublé le jugement, puisqu'il ne se souvenoit pas qu'il y avoit douze ou quinze jours que lui ayant voulu emprunter la moitié de cette somme, qui l'auroit garanti, aussi bien que moi, de l'état où nous étions présentement, il m'avoit répondu qu'il n'avoit point d'argent; et que croyant qu'il n'auroit pas osé me mentir, j'étois persuadé que ce qu'il m'en disoit à présent n'étoit qu'une rêverie. Il fit tous ses efforts pour me persuader le contraire; mais je m'opiniâtrai à lui jurer que je le croyois trop homme de bien pour juger qu'il eût été capable de me dire une chose pour une autre. Il me conjura du moins de lui faire rendre ses meubles et ses tapisseries, puisque je voulois douter qu'il eût de l'argent. Je lui représentai que mon crédit ne pouvoit pas aller jusque là, puisque les meubles et les tapisseries venant à être reconnus par les propriétaires, l'on ne voudroit pas, à ma considération, leur faire l'injustice de ne leur pas rendre. Il se retira en grondant et fort chagrin; et toutes choses paroissant disposées à nous faire rire, quoique vraisemblablement je n'en dusse pas avoir trop de sujet, nous fûmes tout surpris de voir sortir d'une garderobe le sieur de Minière tout nu, ayant les cheveux noués sur la tête en aigrette, avec un ruban couleur de feu, et ses bottes sur l'épaule en forme de besace, qui s'en vint se jeter à genoux devant moi; la peur qu'il avoit eue l'après-dînée, comme j'ai déjà dit, lui ayant fait tourner l'esprit. Je lui demandai, tout étonné, ce qu'il me vouloit en cet équipage. Il me

répondit que voulant être mon premier secrétaire, il venoit pour me faire le serment de cette charge de la manière que les Romains le faisoient aux anciens empereurs. Cette aventure, quoique divertissante, ne laissa pas de nous faire pitié, et de nous faire admirer ce que peut l'appréhension de la mort sur un esprit foible. Je recommandai en même temps que l'on prît soin, et que l'on le menât coucher. Fabrani, que le déplaisir de sa perte n'empêcha pas de s'assoupir, se voulant appuyer contre une petite table qui étoit au milieu de la chambre, comme il étoit ordinairement endormi le soir, il se laissa tomber dessus si rudement qu'il la rompit; et comme il étoit gros et pesant, il faillit à enfoncer le plancher. Ce grand bruit fit tourner la tête à tout le monde, ne sachant d'où il pouvoit venir; et comme nous nous en fûmes aperçus, il n'y eut personne qui ne fît de grands éclats de rire qui durèrent assez long-temps. Don Louis Poderico me dit qu'étant tard, il craignoit qu'il ne lui en pût arriver autant, ou à quelqu'un de ces messieurs; et qu'ainsi il valoit mieux me donner le bonsoir que d'apprêter à la compagnie une nouvelle matière de rire. Après quoi il se retira; et tous nos prisonniers s'en allèrent chez eux, ne demeurant de mes gens que ceux qui couchèrent dans ma garde-robe.

Dès que je fus au lit, le capitaine espagnol, qui étoit de garde, demanda à me venir donner le bonsoir, pour être assuré qu'il me laissoit dans la chambre, dont il ferma en sortant la porte à la clef: et ayant beaucoup fatigué la journée, et nullement dormi la nuit précédente, je me récompensai en celle-ci, et ne me réveillai que le lendemain sur les neuf heures.

Dès que je me voulus lever, il ouvrit la porte pour me venir donner le bonjour et me voir dans mon lit; après quoi il ressortit pour me laisser en repos toute la journée. Don Louis Poderico envoya savoir des nouvelles de ma santé, et s'il ne m'incommoderoit pas, dès que je serois habillé, de me venir visiter; et comme il savoit que je n'avois point de linge, il m'en fit apporter, et une casaque, d'autant qu'il faisoit encore froid, n'ayant sur le corps qu'un collet de buffle, avec lequel j'avois été pris. Il arriva aussitôt dans ma chambre, accompagné du prince de Saint-Sevère son neveu, du prince de Fourine, du marquis de La Belle, du prince de Supine, du prince de Chiusane, de don Camille Caraffa, de don Joseppe Caëtano, de don César de Capua, et de plusieurs autres cavaliers. Il me demanda si je voudrois aller à la messe, où ils m'accompagnèrent tous, faisant demeurer au logis la garde espagnole, disant qu'où étoient tous ces messieurs ils n'en avoient pas de besoin. Tous les prisonniers français se rendirent auprès de moi : nous fûmes en une église voisine, où je reçus tous les honneurs et toutes les civilités que l'on m'auroit pu rendre si j'eusse été en pleine liberté; et tout ce cortége avoit bien plus l'air de gens qui me faisoient leur cour, que de personnes qui veilloient à ma sûreté, et qui songeoient à me garder.

Au sortir de la messe je fis un tour de promenade, après quoi je fus reconduit chez moi : et M. de Poderico m'ayant tiré à part, me dit qu'il falloit penser à la conservation de ma vie, tout étant à craindre de l'humeur défiante et cruelle des Espagnols; que la noblesse m'étoit trop obligée, et avoit trop d'estime

et d'amitié pour moi pour souffrir que je courusse quelque fortune, et qu'ils périroient tous assurément plutôt que de me voir en danger; mais qu'il falloit que je m'aidasse, et que je cherchasse le moyen de gagner du temps, qui étoit le plus grand remède que l'on pût apporter à des maux de cette nature; que je devois témoigner un extrême mécontentement de m'être vu abandonné de la France, et ne respirer autre chose que le dessein de m'en venger; qu'il falloit faire voir que je voulois m'engager dans le parti d'Espagne, et surtout leur persuader que j'avois des prétentions sur le duché de Modène, que je pourrois faire valoir s'ils me vouloient appuyer de leurs forces, et m'en faire avoir l'investiture de l'Empereur; que la haine étant plus grande encore, et l'envie de se venger de ce duc que de moi, ils écouteroient les propositions que je ferois, par la grandeur desquelles je devois éblouir don Juan, jeune prince ambitieux, et le vice-roi, ami naturellement des négociations, afin de les obliger à donner part à Madrid de mes offres, qui tireroient les affaires de longue; et qu'il n'y avoit qu'à craindre la première chaleur de leurs ressentimens, et l'exemple du maréchal de Strozzi dans les Tercères.

Son avis me parut fort bon, et je le priai d'écrire à Naples que l'on m'envoyât quelqu'un pour m'écouter, ayant des choses à dire d'une extraordinaire importance. Il y dépêcha aussitôt; et nous eûmes le lendemain matin nouvelles que l'on avoit choisi l'évêque d'Averse, homme d'esprit et de capacité, frère du prieur de La Rochelle, de la maison des Caraffe, pour venir conférer avec moi. Je dînai tout seul ce matin-là,

me faisant des excuses s'il ne me pouvoit pas tenir compagnie, à cause de la quantité d'affaires dont il étoit accablé, et des ordres qu'il avoit à donner dans le changement de la fortune et des affaires. Après m'être reposé quelque temps au sortir de table, toute la noblesse s'en revint me faire sa cour; et entrant avec moi en une conversation des choses passées, et de leurs intérêts et des miens, elle s'échauffa de façon que je commençois à entrer dans une négociation fort pressante, et dont j'aurois assurément tiré de grands avantages, quand un Espagnol entra, que je ne voyois pas, pour avoir le dos tourné à la porte. Un de ces messieurs me poussant du pied, je changeai tout d'un coup de discours; ce qui ne put être si adroitement qu'il n'en eût du soupçon. Et sortant à l'heure même, il s'en alla écrire au comte d'Ognate qu'après avoir si long-temps maintenu le peuple dans la révolte, je travaillois à leur débaucher la noblesse; et qu'il étoit à craindre, si l'on n'y apportoit un prompt remède, que je n'en pusse venir à bout.

Sur le soir, M. le prince d'Aveline me vint voir, et me remercier du soin que j'avois pris de faire ramasser tout le pillage de son château, et du châtiment de Paul de Naples, qui, étant né son sujet, lui avoit fait toutes les insolences imaginables, et perdu le respect en toutes sortes de manières. Je lui répondis que j'aurois bien voulu lui pouvoir rendre d'autres services plus considérables; mais qu'en l'état où j'étois, tout ce qui m'étoit permis de faire pour ses intérêts étoit de l'avertir d'aller promptement à Naples pour sauver ses meubles, qu'ayant fait ramasser avec soin et porter dans le garde-meuble de mon palais, les Espagnols

l'auroient infailliblement pillé au lieu de moi; et que j'avois bien de la douleur qu'en pensant conserver tout ce qui lui appartenoit, je l'eusse fait saccager plus aisément. Il m'en témoigna sa reconnoissance; et se servant de mon avis, partit aussitôt pour aller donner ordre à ses affaires.

Ensuite le prince de la Roque romaine me vint voir, dont la conversation me fut fort ennuyeuse; car comme il est fort grand parleur, elle ne se passa qu'en des protestations de sa fidélité pour l'Espagne, et au récit des services qu'il lui avoit rendus, et de la joie qu'il avoit de voir que le Ciel s'étoit déclaré pour elle. Et après m'avoir fait un assez léger compliment sur mon malheur, il se retira.

Cependant les Espagnols s'assemblèrent pour délibérer quelle résolution ils devoient prendre sur mon sujet. Les avis furent différens : tous ceux du collatéral opinoient à ma mort, alléguant pour raison que je m'étois acquis un si grand crédit et une estime si générale, aussi bien parmi la noblesse que parmi le peuple, qu'il y avoit toujours à craindre, tant que je vivrois, que le royaume ne fût jamais en paix, et les affaires ne s'y brouillassent de nouveau, si par hasard je venois à recouvrer la liberté; que les mécontens en conserveroient toujours dans leur cœur une espérance secrète, qui feroit germer dans les esprits une semence de révolte, qui viendroit à produire quelque effet à la première occasion; que connoissant la clémence naturelle de leur roi, c'étoit le servir utilement que de lui ôter le moyen de l'exercer en un sujet si dangereux, et d'une si périlleuse conséquence; que l'on le délivreroit par là des importunités de tous les

princes de l'Europe, et de tous les potentats à qui j'étois lié de sang, d'alliance et d'amitié, qui intercéderoient pour ma vie et pour ma liberté; que j'avois été si près du trône, que mon ambition ne se pourroit plus laisser flatter par aucun établissement qui fût au-dessous; et qu'enfin Naples m'avoit trop tenu au cœur pour m'en faire jamais perdre la mémoire; que tant que je vivrois je penserois continuellement à la possession d'une couronne que je croirois n'avoir perdue que par un pur effet de malheur et de hasard, et que j'avois quasi considérée comme à moi; qu'il falloit en user de même qu'avoit fait le marquis de Sainte-Croix, aux Tercères, à l'égard du maréchal de Strozzi; que l'on ne devoit pas différer cette exécution, de peur que la France ne la leur rendît impossible en avouant mes actions, et me réclamant comme une personne qu'elle avoit envoyée, et qui n'avoit agi que par ses pouvoirs et par ses ordres; que l'on ne devoit pas balancer à suivre l'exemple de Charles d'Anjou pour Conradin, par le conseil même du pape Clément IV, et que s'il y avoit de la cruauté dans ce procédé, au moins la sûreté s'y trouveroit tout entière; et que quand il s'agissoit d'affermir un royaume, les plus violentes résolutions étoient toujours les meilleures: qu'outre cela, ma mort serviroit d'un grand exemple pour intimider et empêcher les personnes ambitieuses de venir prendre part et s'intéresser dans les soulèvemens des provinces; à quoi la monarchie d'Espagne pouvoit être plus sujette qu'une autre pour avoir tant de nations différentes à gouverner, et ses Etats si étendus, si séparés, et si éloignés les uns des autres. Le zèle de la patrie ne les attachoit pas tant à

suivre ce parti, que la honte d'avoir eu recours à moi pour la conservation de leurs charges et de leurs biens, et d'avoir maintenu avec moi des correspondances qu'ils craignoient ne pouvoir pas toujours demeurer secrètes, et qu'ils prétendoient par ma mort tenir fort cachées, se voulant ôter de devant les yeux un témoin irréprochable de leur perfidie et de leur infidélité.

D'autre côté, le duc de Tursi, qui m'avoit obligation de la vie, croyoit être engagé d'honneur à me rendre la pareille en me la sauvant, et alléguoit pour cela toutes les raisons que la politique et la bienséance pouvoient suggérer. Elles étoient appuyées par don Melchior de Borgia, qui étant mon parent, descendant par le duc de Candie du pape Alexandre, et moi par Lucrèce de Borgia sa fille, mariée dans la maison de Ferrare, qui étoit ma bisaïeule, il se croyoit par là être engagé de réputation à me conserver : aussi n'oublia-t-il aucune chose pour en venir à bout, prenant mes intérêts avec toute la chaleur possible, suivant en cela l'inclination naturelle qu'il avoit, et douce et bienfaisante. Ces personnes étoient d'un poids extraordinaire, et d'un autre crédit que celles du collatéral, pour être tous deux du conseil d'Etat d'Espagne, et les ministres qui avoient été choisis du roi Catholique pour assister à la jeunesse de don Juan d'Autriche, par les avis desquels il avoit ordre de se gouverner, et de ne rien faire sans leur participation et leur conseil. Ils ajoutoient de plus que si l'on avoit à suivre des exemples, il falloit s'attacher aux plus honnêtes, et mieux reçus généralement de tout le monde; que le marquis de Sainte-Croix avoit été fort

blâmé, et que sa précipitation et son emportement auroient pu coûter cher à l'Espagne, sans les embarras qui survinrent fort à propos en France pour la garantir de ses ressentimens; que la cruauté de Charles d'Anjou avoit été fort condamnée, et terni toute cette grande réputation qu'il avoit établie par sa valeur, et qu'il s'en étoit repenti tout à loisir par la sanglante guerre que son action lui avoit attirée, à laquelle il fut sur le point de succomber; qu'il en perdit ensuite la Sicile, et que son fils avoit failli, s'il ne se fût sauvé miraculeusement, à payer de sa tête celle de Conradin; que l'autorité du conseil du pape Clément ne se devoit pas alléguer pour excuse, étant ennemi déclaré de Conradin, dont il appréhendoit et les ressentimens et la puissance, et que ne lui ayant survécu que peu de jours, il sembloit que le Ciel eût voulu le punir d'un conseil si violent et si intéressé; que l'histoire d'Angleterre offroit un autre exemple en la personne du roi Edouard III, qui par sa clémence s'étoit acquis une réputation qui dureroit autant que le monde. Le baron de Persi s'étant révolté contre lui, Archambaud de Douglas, de son chef, sans être autorisé du roi d'Ecosse son souverain, entra dans son royaume les armes à la main, en faveur de son ami révolté, lui donna une camisade, où il fut contraint de se sauver nu-pieds, et l'ayant renversé de son cheval d'un coup de lance, et fait courir fortune de la vie dans la grande bataille qu'il gagna, et qui raffermit ses Etats: et après avoir puni sévèrement tous ses sujets rebelles, qu'il avoit fait prisonniers, son conseil opinant à faire mourir Archambaud de Douglas comme un particulier qui, sans aveu d'aucune couronne, étoit

venu fomenter une révolte dans son royaume, ce grand et sage Edouard répondit que n'étant pas né son sujet, il n'avoit pas sur lui d'autorité légitime; que sa mort seroit une foible vengeance, qui pourroit ternir la gloire qu'il s'étoit acquise; et que jugeant, par le mal qu'il lui avoit fait, les services qu'il lui pourroit rendre s'il devenoit son ami, il lui vouloit donner la liberté, comme il fit, lui demandant son amitié, l'embrassant chèrement, et louant hautement et sa vertu et son courage : action certes d'un généreux prince, et qui le releva par dessus tous ceux de son siècle. Qu'ils laissoient à juger, sans passion, quel de tous ces exemples étoit le plus digne d'imitation par un roi si puissant que celui d'Espagne, qui n'avoit rien à craindre d'un particulier que sa générosité lui attacheroit à jamais, et qui donneroit de l'admiration à toute l'Europe.

Le comte d'Ognate, fin et habile, inclinoit au premier sentiment, et l'appuyoit de beaucoup de fortes raisons; mais il ne vouloit pas seul se charger de la chose, qu'il eût bien voulu voir passer par la pluralité des voix. D'ailleurs, aimant fort les négociations, il croyoit qu'il n'y avoit rien à perdre d'écouter ce que j'aurois à proposer, ce qui ne tireroit pas de longue; et qu'après avoir examiné si les offres que je pourrois faire seroient ou de plus grande ou de moindre importance pour le service de leur monarchie que ma mort, il en seroit le maître après quand il lui plairoit, puisqu'elle ne dépendroit que de sa volonté et de son ordre; et se tenoit si glorieux d'avoir repris Naples, qu'il ne vouloit pas hasarder légèrement sa réputation, ni rien faire dont il pût être blâmé : étant la maxime

ordinaire des Espagnols que *le temps et la patience ne gâtent jamais les affaires ;* ce que fait ordinairement la précipitation.

Don Juan d'Autriche, jeune prince brave et généreux, se laissant emporter aux mouvemens de son cœur, et prenant le parti le plus beau et le plus honorable, fit un fort grand raisonnement et fort délicat, et que l'on n'auroit pas aisément attendu d'une personne de son âge ; mais qui sentoit plutôt un homme consommé dans les affaires, et qui, ne pensant qu'à la gloire, veut ménager les avantages de sa nation par des voies hautes et éclatantes. Il dit que les actions qu'il m'avoit vu faire m'ayant acquis son estime, il ne se pouvoit aussi défendre de me donner son inclination ; qu'il auroit trop de regret de voir périr misérablement un prince, le pouvant sauver ; qu'il le croiroit honteux et à lui et à l'honneur du Roi son père, qui pouvoit tirer plus d'avantage de ma vie que de mon supplice ; qu'il devoit user de sa clémence en une rencontre qui lui attireroit les bénédictions et l'applaudissement de toute l'Europe ; qu'il n'en trouveroit jamais de sujet qui le méritât mieux que moi, et qu'il pouvoit en ma personne obliger tous les princes à qui j'appartenois ; que c'étoit faire tort à la monarchie d'Espagne que de faire voir aux yeux de tout le monde qu'elle sacrifioit ma vie à sa sûreté ; qu'elle étoit trop puissamment établie pour pouvoir être ébranlée par un homme seul ; que nous n'étions plus dans le temps des romans, où un aventurier étoit capable, par sa seule valeur personnelle, de faire perdre des royaumes ; que véritablement je serois un ennemi à redouter si je pouvois disposer des forces de la France,

mais qu'elle avoit assez fait connoître ne vouloir pas contribuer ni à l'élévation ni à l'établissement de ma fortune; que j'avois été abandonné dans un temps où elle pouvoit sans péril leur faire perdre une couronne, et qu'il étoit aisé de voir qu'elle aimoit mieux ne pas affoiblir ses ennemis que de souffrir qu'un autre profitât de leurs dépouilles; qu'il tiroit beaucoup d'avantage de cette si extraordinaire maxime, puisque ne pouvant faire seule des conquêtes considérables et éloignées, sa nation aussi bien n'étant pas propre à les conserver, l'Espagne ne devoit plus craindre ni les séditions ni les révoltes de ses Etats, le temps étant toujours en sa faveur, et les peuples n'ayant plus garde de recourir à une protection qui avoit paru si inutile et si intéressée en ce rencontre; et que pas un prince après cet exemple n'embrasseroit le parti d'une nation qui ne voudroit pas souffrir leur agrandissement, et qui regarderoit avec des yeux d'envie les avantages que l'on pourroit acquérir en la servant aux dépens de ses ennemis; que jugeant de mes sentimens par les siens, il me croyoit outré de n'avoir pas été assisté dans une entreprise si glorieuse, et si fort piqué que je ne devois respirer que la vengeance, ni souhaiter la conservation de ma vie que pour me pouvoir satisfaire, et rechercher les moyens de pousser à bout mes ressentimens; qu'il étoit d'avis de les ménager dans leur chaleur, et d'acquérir à leur service une personne si capable de leur en rendre de considérables; que plus j'avois témoigné d'ambition, et plus l'on pouvoit prendre en moi de confiance; et qu'étant trop bien informé que la France ne me donneroit jamais les moyens de la contenter, je m'atta-

cherois inséparablement à l'Espagne, qui m'assisteroit de toutes les choses nécessaires pour la pousser à ses dépens; que l'on n'avoit pas lieu de me vouloir mal d'avoir pris quelque part dans les révoltes de Naples, puisqu'il est bienséant à un prince qui a du cœur de chercher son avancement, et que l'on ne le peut rencontrer plus raisonnablement ni le rechercher avec plus de justice que contre les ennemis de sa nation; qu'il ne pouvoit blâmer en moi ce qu'il auroit pratiqué s'il eût été à ma place, et que l'on ne doit qu'estimer une personne qui se veut acquérir une couronne aux dépens de la monarchie opposée à celle dont il est né sujet; qu'il ne voyoit pas pourquoi les actions particulières qui sont plus glorieuses devoient passer pour plus criminelles que les générales, servant également et quelquefois plus utilement à l'avantage de son parti, et que celles qu'il m'avoit vu faire étant si peu communes l'obligeoient à me vouloir du bien, étant juste d'aimer les vertus dans les personnes mêmes de ceux qui nous font la guerre, et que nous haïssons pour ce sujet; qu'il croyoit de ses intérêts de me retirer de ce rang, et qu'ayant fait voir par son discours la facilité et la sûreté qu'il y avoit à m'acquérir, il desserviroit le Roi son père s'il n'y apportoit tous ses soins; que par ce que j'avois fait sans secours et sans assistance il étoit aisé de juger ce que je pourrois faire dans mon pays au milieu de toutes mes habitudes, appuyé de leurs forces, et animé d'un esprit de vengeance dans un royaume si inquiet, et toujours prêt à remuer; que son sentiment étoit non-seulement de me sauver la vie, mais même de me donner la liberté; qu'étant généreux, je serois assurément toute

ma vie fidèle à l'Espagne en recevant des grâces si considérables sans les avoir méritées, au lieu que la France n'avoit payé mes services que d'ingratitude et d'abandonnement; qu'il étoit bien plus juste d'avoir de la haine et de l'animosité contre le duc de Modène que contre moi, qui après avoir été si bien traité du Roi son père, n'ayant aucun sujet de s'en plaindre, ni de dépendance et d'attachement à aucun parti, lui avoit de gaieté de cœur déclaré la guerre, attaqué l'Etat de Milan, prétendant d'accroître les siens de son débris : mais que pour moi c'étoit une chose bien différente; que j'étois né Français, que la guerre étoit déclarée entre les deux couronnes, que je ne l'avois pas portée dans Naples, mais étois venu seulement chercher ma fortune en assistant des gens qui avoient déjà les armes à la main contre les ennemis déclarés de ma patrie; qu'il étoit de la politique de se venger d'un ennemi par un autre; que j'étois le sujet le plus propre qu'on pût choisir contre le duc de Modène; que l'Empereur avoit assez de sujet de s'en plaindre pour le mettre au ban impérial; qu'il me falloit procurer l'investiture de ses Etats, et me donner les forces dont j'aurois besoin pour faire un châtiment qu'il ne pourroit entreprendre sans s'attirer l'opposition et la jalousie de toute l'Italie; que cette politique paroîtroit nouvelle à tout le conseil, mais qu'il en falloit changer suivant les occurences; et que quand celle-ci seroit examinée sans préoccupation, il croyoit qu'elle seroit approuvée de tout le monde, et que le Roi son père ne s'y opposeroit pas. Ce discours suspendit le sentiment de toute l'assistance, mais il ne fut pas suivi, pour m'être trop favorable; et aussi n'osa-t-on

pas s'attacher à celui qui étoit tout-à-fait contraire. Deux conseillers d'Etat ayant opiné pour la conservation de ma vie, il fut conclu d'envoyer à Rome prendre l'avis de tous les cardinaux de la faction d'Espagne, et d'en attendre la réponse avant que de se déterminer à rien sur mon sujet.

Marco de Lorenzo cependant, pour me témoigner son zèle, résolut de hasarder d'envoyer apprendre de mes nouvelles, et de m'en donner de ce qui se passoit dans Naples; et ayant chargé un musicien qu'il avoit de cette commission, il eut l'adresse, malgré mes gardes, de me venir trouver dans ma chambre, et me dit que toute la ville n'avoit point fait de résistance à l'entrée des Espagnols, et n'avoit osé courir aux armes, abusée par le bruit qu'ils avoient fait courir que j'étois d'accord avec eux; qu'en ayant été détrompée par l'avis de ma prison, il ne se pouvoit imaginer quel étoit le désespoir et la douleur que le public en ressentoit; que les habitans étant encore les armes à la main, l'on avoit pensé de les désarmer; que l'on les flattoit de cent belles promesses, et qu'on leur faisoit espérer la confirmation de leurs priviléges et l'exemption de toutes les gabelles; mais que refusant tous ces avantages, il avoit été répondu d'une commune voix que m'ayant des obligations si essentielles, l'on ne me pouvoit voir malheureux ni exposé à un si grand péril de la vie sans en être touché sensiblement; qu'ainsi, renonçant à toutes leurs prétentions, les peuples se soumettroient sans répugnance à tout ce que le vice-roi pouvoit exiger d'eux, pourvu que l'on me mît en liberté; et qu'ils sacrifieroient volontiers à mes intérêts leurs biens, leurs vies, et celles de leurs

femmes et enfans. Je fus en quelque façon consolé de ma disgrâce par cette reconnoissance que la ville de Naples avoit de ma prison, et de la fidélité que j'avois eue pour son service: et quoique je crusse que ma vie en étoit en plus grand danger, je ne laissai pas d'être flatté agréablement de ce récit, et priai cet envoyé d'assurer son maître de ma reconnoissance, et tous ceux qu'il pourroit voir; que je n'étois affligé de mon malheur que parce qu'il m'empêchoit de les tirer d'oppression, comme je leur avois promis, et comme je le souhaitois si ardemment (1).

(1) Le comte de Modène termine ses Mémoires par des réflexions fort justes sur la révolution de Naples, et sur la conduite de ceux qui y ont pris part.

« Quoique l'histoire de ces révolutions, dit-il, finisse dans le chapitre précédent, je crois que celui-ci ne sera pas le plus inutile de mon ouvrage, et qu'en examinant ici la conduite de ceux qui ont paru sur cette scène, on aura plus de moyen de faire un juste jugement de la plus étrange aventure que l'on ait vue dans l'Europe. Il est certain que la valeur, la prudence et la fortune sont les trois principales causes de ces heureux événemens qui changent la face de l'Univers, et de ces révolutions qui font passer les sceptres d'une maison dans une autre, ou qui d'un Etat monarchique en font un républicain, ou d'une république une monarchie. On remarque que, dans ces grands desseins, tantôt la fortune et tantôt la valeur en dresse le plan, mais que c'est toujours la prudence qui, par des traits moins éclatans, mais plus durables que ceux des autres, perfectionne ces ouvrages : on n'en voit point de finis si ces trois maîtresses du monde n'y concourent; mais surtout cette dernière, en ménageant et guidant ces deux autres, qui sont souvent aveugles, les fait arriver par son art au but désiré.

« On reconnoîtra cette vérité dans toutes les histoires antiques et modernes; et l'on trouvera que, dans les entreprises de cette sorte, celles que la valeur et la fortune ont commencées avec autant de bruit que d'éclat ont échoué si la prudence n'y a mis la dernière main. Les révolutions de Naples nous le font voir bien clairement; et il ne sera pas difficile de le juger, si l'on fait quelques réflexions sur la naissance de ces troubles, sur leur cours et sur leur fin. Examinons donc la conduite des soulevés et celle de leurs ennemis; et nous verrons qu'encore que la

L'après-dînée, M. l'évêque d'Averse me vint voir, conduit par don Louis Poderico; et après m'avoir fait le compliment à quoi l'état où j'étois obligeoit un homme aussi généreux que lui, nous prîmes des

fortune et la valeur aient pris le parti des premiers, ils ont succombé sous les autres pour n'avoir pas cru la prudence, laquelle fit triompher enfin par son adresse ceux dont le bonheur et l'épée sembloient n'avoir plus de ressource.

« Si jamais on vit la fortune seconder le soulèvement d'un Etat, ce fut sans doute celui de Naples, puisqu'elle sembla n'épargner rien pour rompre le joug de ce peuple, et pour le mettre en liberté. On la vit, dès l'origine de ces troubles, marcher à la tête d'une foule de petits gueux armés de bâtons et de cannes, guidés par un homme de la lie du peuple, sans expérience et sans jugement. Quand cette ridicule milice désarma les gardes du duc d'Arcos, s'empara de son palais, le força de l'abandonner, et osa même saisir ce vice-roi par les moustaches, on la vit paroître au milieu de cette grande multitude de séditieux, qui, encouragés par l'heureux succès des lazares, prirent les armes, se rendirent presque les maîtres de cette ville, malgré la résistance des Espagnols et les forces de la noblesse, et par leur exemple obligèrent les provinces de ce royaume d'en faire autant, et de secouer unanimement le joug du roi Catholique. On la vit du côté d'un peuple divisé par cent factions, trahi par plusieurs de ses chefs, sans ordre, sans pain, sans argent, sans munitions et sans assistance; lequel pourtant, avec tous ces désavantages, ne laissa pas de résister à l'un des plus grands rois du monde durant l'espace de neuf mois. Si dans ces révolutions la fortune se déclara pour ce parti, la valeur n'en fit pas moins, et montra hautement la part qu'elle prenoit en cette cause.

« Quoiqu'elle n'y parût pas de la manière qu'on la vit autrefois avec les phalanges grecques et dans les légions romaines, et comme on la voit encore en ce siècle parmi des troupes disciplinées, elle ne laissa pas de se faire voir dans plusieurs occasions importantes, mais surtout dans cet assaut général que don Juan d'Autriche fit donner aux quartiers soulevés un peu après son arrivée à Naples, où ce peuple, quoique surpris et conduit par un chef perfide, repoussa avec tant de vigueur et de carnage ces bonnes troupes et cette brave noblesse espagnole qui le suivoient. Mais si la fortune et la valeur ont paru avantageusement durant ces troubles en faveur des Napolitains soulevés, la prudence a eu si peu de part dans cette grande entreprise, qu'on a peine d'y reconnoître les moindres marques de son art. On le peut juger facilement par

chaises : et ayant fait sortir tout le monde, il me dit que, sur la demande que j'avois faite que l'on m'envoyât quelqu'un pour écouter les propositions que j'avois à faire, don Juan d'Autriche et le vice-roi l'a-

les divers objets que le peuple de cette ville et celui des provinces eurent dans leur soulèvement, bien loin de suivre les leçons de cette vertu qui ne marche qu'à pas comptés, et qui regarde incessamment l'unique but qu'elle a pris sans jamais prendre le change. Dès l'entrée de sa carrière, les Napolitains, suivant cent différens desseins, firent voir qu'ils n'en avoient point de certain. Le premier qu'ils firent paroître dans le commencement des troubles fut la simple abolition de la gabelle des fruits; de celle des fruits, ils passèrent à celle de tous les impôts faits depuis l'empereur Charles-Quint. Jusque là ils semblèrent suivre leur première pointe; mais ils se lassèrent bientôt, et au lieu de se prévaloir des avantages que leur donnoit la consternation et la foiblesse des Espagnols (lesquels dans cette occasion eussent remis entre leurs mains le château San-Elmo et tout ce qu'ils eussent voulu pour caution de leur repos), ils tournèrent toute leur fureur contre cette noblesse, dont ils devoient plutôt rechercher la jonction que la ruine. Je ne sais pas si elle les eût écoutés dans cette occasion ; mais chacun sait qu'elle avoit assez de motifs de se plaindre des Espagnols, qui ne la traitoient guère mieux qu'ils traitoient les peuples; et il est apparent que si elle n'eût pas voulu se déclarer, ni se joindre alors aux Napolitains, du moins elle ne se seroit pas si fort intéressée dans la cause des Espagnols comme elle fit, quand le désir de se venger des affronts de la populace la força de prendre les armes et de faire naître une guerre entre les membres de l'Etat, lorsqu'il les falloit réunir pour concourir au bien commun. Ayant poussé durant quelques jours la noblesse, et convié par leur exemple les autres peuples des provinces d'en faire autant, ils s'acharnèrent aux Espagnols; et attaquant ceux-ci et les nobles en même temps, ils réunirent ensemble ces deux corps, qui n'avoient pas beaucoup de confiance auparavant l'un pour l'autre, alors que par une extravagante et cruelle pudeur on leur vit massacrer les Espagnols et crier *vive Espagne!* Mais cela ne dura guère; et leur besoin les contraignant de recourir à l'assistance de la France, ils appelèrent le duc de Guise, espérant que par lui ils obtiendroient de cette couronne les secours qu'ils s'en promettoient.

« Ce prince arrivé dans la ville, et reçu comme envoyé du roi Très-Chrétien, on vit paroître peu de jours après l'armée navale, qui faisoit toute l'espérance et toute la consolation de ce pauvre peuple, affligé et accablé de cent misères; mais son aspect, au lieu d'ap-

voient chargé de cette commission; qu'il l'avoit acceptée avec joie, afin d'avoir une occasion de me servir utilement, et qu'au moins devois-je être assuré qu'elle ne pouvoit tomber entre les mains de personne mieux

porter le soulagement désiré depuis tant de mois, ne servit qu'à donner de ridicules ombrages.

« Ce fut alors que l'inconstance populaire fit voir un de ses plus étranges effets, en faisant changer tout à coup d'objet à cette populace, qui se donna entièrement au duc de Guise, sans se mettre en peine de la retraite d'une flotte qu'elle avoit si fort souhaitée.

« Le duc de Guise déclaré chef d'une république qui n'étoit pas encore en nature, cette multitude innombrable de gens qui l'avoit proclamé duc suprême, et qui l'eût même appelé roi dans ce moment s'il l'eût voulu, et sans avoir examiné s'il eût pu maintenir ce titre, fit connoître, par les factions qui la divisoient, que c'étoit un corps monstrueux, et composé de têtes dont les unes vouloient le changement de maître, les autres la réformation et non le changement de l'Etat, et la plus grande partie le libertinage, sous couleur de la liberté. Par ces réflexions, on peut juger que la prudence n'eut point de part en ce dessein, qui fit tant de bruit dans l'Europe, et qui n'ayant été formé et conduit que par une fortune aveugle, et par une valeur qui tenoit de la fureur plus que de la raison, échoua malheureusement, n'étant pas soutenu par la prudence.

« Si la populace périt par son imprudence, ses chefs se perdirent aussi par cette voie. Mazaniel ayant réduit, par un bonheur extraordinaire, les Espagnols à lui donner la carte blanche, périt, et fit périr le peuple, pour ne s'être pas servi de l'avantage qu'il avoit d'établir le repos, et de l'assurer par la reddition du château San-Elmo, lequel, étant entre les mains du peuple, eût forcé les Espagnols de tenir tous les traités faits avec eux.

« Le prince de Massa périt pour avoir eu deux objets divers à la fois: il ne manqua pas de fortune, il ne manqua pas de valeur; mais il manqua de prudence quand il crut pouvoir servir sans danger deux partis contraires. Aussi sa mauvaise conduite lui fit voir bientôt son erreur; et son exemple fit juger qu'un hermaphrodite d'Etat ne sauroit être de durée.

« Gennaro Annèse se perdit par ses irrésolutions et pour n'avoir point eu de but dans sa balance de conduite. La consternation où les chefs du peuple se virent après la mort du prince de Massa donna lieu à son ambition de se saisir d'un gouvernail si périlleux pour ses pilotes, qu'il laissa peu après aussi facilement qu'il l'avoit pris; et le défaut de mé-

intentionnée qu'il étoit; et qu'il m'assuroit d'employer et son adresse et tous ses soins pour me tirer de mon malheur ou du moins pour le soulager, et pour faire réussir toutes les choses à ma satisfaction : à quoi il

rite lui fit perdre alors ce que l'excès de son bonheur et de sa témérité lui avoit acquis.

« Renfermé dans le tourjon des Carmes, il fut fort long-temps à rechercher les Français et les Espagnols sans se pouvoir déterminer; et quoiqu'il eût plus de penchant pour les Français, il fut enfin contraint de se soumettre à la merci de ses plus cruels ennemis, qui, après la réduction de Naples, l'ayant trouvé saisi d'une lettre qui le convainquoit d'une intelligence avec les Français, le firent mourir publiquement.

« Tous les autres chefs populaires de la ville et des provinces périrent, pour n'avoir pas eu un but fixe et commun dans leurs desseins. En voulant faire la vengeance des cruautés et de l'avarice des Espagnols, la plupart eurent pour objet les massacres et le pillage; et au lieu de ne songer qu'à la réformation ou au changement de l'Etat, ils ne pensèrent qu'à profiter du temps présent, à crier contre le passé, et laissèrent au cas fortuit la conduite de l'avenir. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils périrent tous dans les routes différentes qu'ils suivirent aveuglément, et si leur dessein ou plutôt leur prétexte n'eut pas l'effet que tout le monde en espéroit.

« Le baron de Modène fit un personnage assez considérable en ces révolutions pour paroître dans ces remarques. La prise d'Averse, le blocus de Capoue, et la réduction de tant de places et de terres qu'il soumit au parti du peuple, fit voir qu'il ne manqua pas de bonheur ni de résolution dans les fonctions de sa charge; mais il fit voir son imprudence en deux occasions notables : la première, quand il s'éloigna de la personne du duc de Guise, qu'il savoit être d'une humeur volage, jalouse, ombrageuse et facile à croire, et qui se souvenoit peu des absens; la seconde, quand il revint d'Averse à Naples près de lui, pour s'exposer à la merci de ses ennemis, qui réguoient alors dans le cœur de ce prince. Il n'avoit que trop de marques de leur haine et de leur crédit pour songer à ses sûretés, c'est-à-dire à se retirer du royaume, ou bien à s'aller cantonner avec la meilleure partie des troupes qui dépendoient de lui à Cajazzo, place forte, ou à Castel-Vulturno, lieu dont il pouvoit s'emparer sans peine, et où il eût pu facilement procurer un débarquement favorable à l'armée de France, qu'on vit peu après vers ces côtes. L'amour qu'il avoit pour la gloire du duc, et la confiance qu'il avoit en son amitié, furent cause de ces deux fautes; et quoique

s'emploieroit et de tout son cœur et de tout son pouvoir.

Je lui contai que je n'étois venu à Naples que par la participation de la France; et qu'après avoir été

par cette dernière il ait souffert toutes les indignités et toutes les disgrâces que l'on peut souffrir en l'honneur et en la personne, il s'est contenté du regret qu'a eu ce prince de l'avoir traité de la façon qu'il fit. Tout l'hôtel de Guise, et presque tout Paris, savent avec quelles tendresses et avec quelle confiance il le rappela près de lui quelque temps avant sa mort, que cet infortuné gentilhomme a pleurée, et pleurera toujours, par cette extrême affection qu'il avoit pour le duc, plutôt que pour la perte qu'il a faite de plus de trente mille écus qu'il lui devoit depuis long-temps.

« Le duc de Guise fit connoître pendant ces révolutions que la fortune et la valeur favorisoient son entreprise. Son passage de Rome à Naples, malgré une armée navale qui s'y opposoit puissamment; sa réception dans une ville qui l'appela sans le connoître, et l'adora en le voyant; son élévation dans le premier degré do l'Etat, et qui sembloit si proche du trône; l'attaque du pont de Frignano et tant d'autres, où son courage et son intrépidité parurent si hautement; sa durée dans un poste fort élevé, mais fort glissant, et exposé à tant de cruels ennemis, et le peu d'effet de tant d'horribles et secrètes inspirations contre sa vie, le témoignèrent clairement : mais son imprudente conduite détruisit ce que sa fortune et sa valeur entreprenoient pour lui. Cela provint de trois choses: la première, de l'indulgence qu'il eut pour Augustin de Lieto et pour Gitolamo Fabrani ses domestiques, lesquels, abusant de ses faveurs, disposoient à leur gré de toutes les charges les plus importantes, et les faisoient conférer, non à ceux qui avoient le plus de mérite, mais à ceux qui avoient le plus d'argent à leur donner; ce qui fit deux mauvais effets, l'un qu'en préférant dans les emplois celui qui donnoit le plus à celui qui servoit le mieux, ce désordre causa beaucoup de confusion; l'autre, que leur avarice rendit lo gouvernement du duc odieux à ceux qui, en l'appelant à leur aide, croyoient qu'il purgeroit la ville de ces crimes que l'avarice des Espagnols y avoit commis.

« La seconde procéda de la facilité que naturellement il avoit de croire tout ce qui flattoit ses désirs et ses espérances : ce fut par ce malheureux foible que les Espagnols trouvèrent le moyen de vaincre ce prince, que peut-être ils n'eussent jamais pu surmonter avec leurs armes. Ce fut par cette secrète voie qu'Agostino Mollo s'empara de son cœur, et qu'après lui avoir rendu suspects ses véritables serviteurs, il le livra entre les mains de ses ennemis.

assuré que c'étoit le plus grand service que je pusse lui rendre, qu'il avoit été résolu que je m'embarquerois sur l'armée navale que je commanderois, pour apporter à ses peuples tous les secours qu'ils lui

« La troisième vint de la grande confiance qu'il eut en soi-même et en sa bonne fortune. Son esprit, flatté du bonheur de ses premières aventures à son arrivée, se persuada qu'il auroit toujours le vent en poupe, et qu'il monteroit au comble de ses désirs sans aucune assistance étrangère. C'est ce qui lui fit oublier, peu après son arrivée à Naples, les liaisons qu'il avoit prises avec le cardinal de Sainte-Cécile avant son départ de Rome; et c'est ce qui lui fit écrire à la cour de France que, pour reconnoissance de ses glorieux travaux, il ne souhaitoit autre chose que de mettre une couronne sur la tête de la demoiselle de Pons. Mais, avec tous ces manquemens, il y a beaucoup d'apparence que s'il eût tant soit peu caché le feu de son ambition, il fût arrivé à son but malgré toutes sortes d'obstacles. En effet, si dès son entrée à Naples il eût feint de vouloir établir cette république si souhaitée de chacun et si convenable au ressentiment de tant de peuples rebutés du gouvernement monarchique, il en eût été fait le chef par un commun consentement; et gardant pour soi la plus noble et la plus utile partie de l'autorité souveraine, qui est le commandement des armes, il en eût laissé la plus pesante et la plus odieuse, qui est la police et la justice, à un petit nombre de sénateurs qu'il eût presque tous nommés, et qui l'eussent porté sur le trône insensiblement, et en réunissant ensemble tous les membres de ce royaume, accoutumés depuis tant de siècles à supporter le joug monarchique: mais en y voulant monter dès son arrivée, sans assistance et dans un instant, ce dessein, dénué de tous les moyens de le pouvoir exécuter, parut vain à ses serviteurs et ridicule à ses ennemis, lesquels, reconnoissant pourtant l'avantage qu'ils recevroient d'entretenir ce prince dans cette pensée, lui firent perdre une couronne en la lui montrant de trop près. Enfin l'on peut conclure cette réflexion, en disant, avec vérité, que si dans les troubles de Naples le duc de Guise fut l'auteur de sa gloire et de sa fortune, il le fut aussi de sa perte; que pour avoir voulu régner trop tôt et par soi-même il perdit un royaume; mais que ses fautes toutefois sont en quelque sorte excusables, puisque l'éclat d'une couronne a bien ébloui d'autres princes qui en étoient plus éloignés; et qu'on a lieu de le louer, si dans les grandes entreprises une tentative suffit pour immortaliser son nom.

« Après avoir examiné la conduite des peuples soulevés et de leurs chefs, il ne sera pas mal à propos d'examiner celle des Espagnols et de leurs

avoient demandés ; que l'extrémité où ils étoient réduits ne leur permettant pas de les pouvoir attendre, les ministres de France à Rome m'avoient pressé de hasarder le passage, dont j'étois venu à bout avec tant de péril et de peine, que je m'étois sacrifié

partisans, pour faire un entier jugement de cette célèbre entreprise. Le duc d'Arcos, dans les principes du soulèvement, fit deux fautes considérables : la première, de ne pas profiter des avis que tant de confesseurs et tant d'autres personnes lui donnoient du mécontentement du peuple, dont il eût pu prévenir les mauvaises suites, pour peu qu'il eût témoigné de vouloir soulager ses maux et de satisfaire ses plaintes; la seconde fut de se laisser surprendre si honteusement par Mazaniel et par ses lazares, dont l'insolence s'étendit jusqu'à le prendre par la barbe et à le chasser du palais. Mais si sa prudence parut alors endormie, elle se réveilla bientôt à la mauvaise intelligence survenue entre le peuple et la noblesse; et les négociations qu'il eut avec Agostino Mollo pour l'obliger à détourner le duc de Guise de la route qu'il devoit suivre firent voir que le roi d'Espagne fut redevable à ce vice-roi de la conservation de ce royaume.

« Don Juan d'Autriche, à son abord, fit un manquement irréparable par l'attaque générale qu'il fit faire, et dans laquelle il perdit non-seulement la meilleure partie de son armée et de sa noblesse, mais encore l'amour et la confiance que tout ce peuple avoit pour lui, et lesquelles il lui fut impossible de recouvrer, quelques peines et quelques soins qu'il y prît. Le comte d'Ognate acheva par sa fortune ce que la prudence du duc d'Arcos avoit secrètement commencé quelque peu avant son départ. Il eut le bonheur d'arriver au point de la maturité d'un fruit tout prêt à cueillir, et qui ne lui coûta que quelques jours de peines et d'application. Enfin cette bonne fortune, qui suivit au commencement la populace, se rangea du côté des Espagnols ; et leur prudence, profitant de ses faveurs plus avantageusement que n'avoient fait les soulevés et leurs chefs, ils recouvrèrent par une sage conduite ce qu'ils avoient perdu par une mauvaise, et firent plus par leur adresse qu'ils n'avoient fait avec leurs armes. Pour la noblesse du royaume, il est certain que les ministres d'Espagne eurent tout sujet de se louer de son courage et de sa fidélité. Elle servit à ses dépens, et fit voir dans ces conjonctures que les personnes de naissance préfèrent toujours leur honneur à leur juste ressentiment, et que ce corps, le plus considérable de l'Etat, et qui n'étoit guère mieux traité que l'autre, ne laissa pas en ce rencontre de s'acquitter de son devoir. »

sans répugnance pour la gloire et les intérêts d'une couronne dont j'étois né sujet; que le Roi avoit approuvé non seulement ma résolution, mais avoit témoigné par ses lettres m'en avoir une obligation extrême, m'assurant de m'assister de toutes les choses nécessaires, et de m'envoyer une puissante armée de mer, des munitions, de l'argent, des vivres, et des troupes; qu'après tant d'assurances, la malice et l'envie de mes ennemis, ou pour mieux dire la perfidie d'un homme pensionnaire d'Espagne, m'avoit fait malheureusement abandonner; que ne croyant pas devoir mieux employer ma vie que pour les avantages de ma patrie, je n'en avois pas perdu pour cela ni la volonté ni le courage; qu'il pouvoit savoir comme j'avois refusé ceux qui m'avoient été offerts, n'ayant pas balancé à suivre mon devoir; que tous mes travaux n'avoient eu qu'une prison pour récompense; que par un si mauvais et injuste traitement j'étois assez dispensé devant Dieu et devant les hommes d'obligation et de fidélité; que les ressentimens que j'en avois étoient aussi grands que légitimes; que je me voulois entièrement jeter sous la protection et dans les intérêts de l'Espagne; que par ce que j'avois fait contre elle il étoit aisé à juger, quand je serois appuyé de ses forces, ce que je pourrois entreprendre contre la France, qui étoit sur le point de se soulever; que j'y avois des amis et des parens mal satisfaits, qui prendroient part dans les injures que j'avois reçues d'avoir vu ma fidélité soupçonnée, et que pour me perdre elle eût renoncé à ce qui étoit de ses avantages; qu'il y avoit des provinces où j'avois des partis puissans; que j'avois des places à moi, et pourrois

ménager la déclaration de quelques autres considérables, la coutume y étant établie d'y servir plutôt ses amis que son roi; que j'offrois d'employer pour me venger tous les moyens que j'avois entre les mains; que j'étois l'instrument le plus propre pour châtier le duc de Modène, contre qui l'on étoit animé plus justement que contre moi; et que pour faire voir que je ne prétendois pas m'engager à demi, si l'on vouloit se servir de moi et y prendre confiance, je voulois commencer par la pacification du royaume de Naples, dont je savois les moyens infaillibles; que la sûreté se trouvoit tout entière dans mes offres, puisqu'étant prisonnier, ma vie pouvoit répondre de la vérité de ce que je proposois. Et particularisant par le menu tout ce que je rapporte ici en gros, il y trouva de si grands avantages pour l'Espagne, qu'il m'assura que j'en serois reçu à bras ouverts, et qu'il croyoit que j'en obtiendrois toute sorte de satisfaction, et même la liberté; qu'il s'en retournoit y travailler avec une application et une affection incroyable; qu'il espéroit dans trois jours m'en venir rendre réponse si j'étois encore à Capoue, ou de me venir trouver à Gaëte avec don Louis Poderico, si la résolution que l'on avoit prise de m'y conduire étoit exécutée.

Comme il étoit question de me sauver la vie, je n'oubliai rien de ce qui pouvoit flatter les Espagnols: je leur fis voir la ruine de la France si facile, que comme ils se persuadent aisément ce qu'ils désirent, y étant portés par leur vanité naturelle, et le mépris qu'ils font des autres nations et de toute autre puissance que la leur, je crus que mes propositions seroient envoyées à Madrid, et que les choses ne s'y

résolvant pas à la légère, après une infinité de juntes et beaucoup de temps j'aurois celui de faire agir tant de gens pour ma conservation, que ma vie seroit en sûreté, ne craignant que la première chaleur, qu'il falloit laisser refroidir, n'ayant pas lieu d'appréhender qu'ils me fissent couper la tête au bout de trois mois. Ainsi je commençai de bien espérer, ayant eu l'adresse de gagner du temps.

Le courrier que l'on avoit envoyé à Rome étant arrivé, les cardinaux de la faction d'Espagne et leurs ministres s'assemblèrent plusieurs fois pour délibérer sur une affaire si importante; et le Pape, qui m'aimoit tendrement, et qui avoit même donné des larmes à ma mauvaise fortune, sachant que le plus grand péril que je pourrois courre ne viendroit que du désaveu de la France (M. de Fontenay publiant que l'action que j'avois entreprise étoit bien de sa participation, mais non pas de son ordre, croyant que cela précipiteroit ma perte qu'il souhaitoit, pour s'ôter de dessus les bras un ennemi qu'il avoit désobligé par sa conduite, et qui ne lui pardonneroit de sa vie, n'ayant depuis donné mes ressentimens qu'à la prière des personnes puissantes, et que je considérois trop pour leur rien refuser, et de plus en vue de l'alliance qu'il avoit prise dans une famille que j'aimois et estimois particulièrement; ce qui ne fut pas un petit effort que je fis sur moi): le Pape, dis-je, envoya chercher le cardinal Albornos, et lui dit qu'il étoit fort surpris d'apprendre qu'après avoir été abandonné de la France l'on voulût désavouer que tout ce que j'avois entrepris ne fût pas pour son service et par ses ordres, puisque son ambassadeur, le lendemain de mon embar-

quement, lui étoit venu, au nom du Roi, donner part de mon voyage et assurer que je serois puissamment assisté, et que l'on équipoit en Provence, pour me l'envoyer, une armée navale qui me porteroit toute sorte de secours : ce qu'il offroit de justifier et de lui soutenir, puisque l'on n'oseroit lui nier ce que l'on lui étoit venu apprendre par une audience extraordinaire que l'on lui avoit demandée exprès ; qu'il le chargeoit de le mander en Espagne, et de faire savoir qu'il s'intéressoit plus en la conservation de ma vie que si j'eusse été son neveu Et ne se contentant pas d'avoir fait dire la même chose à tous les cardinaux et ministres de la même faction, et de les engager d'écrire à Naples de ne rien entreprendre sur ma personne sans avoir reçu les ordres du roi Catholique, il lui dépêcha lui-même un courrier avec des lettres dans les termes et les plus pressans et les plus obligeans du monde, demandant ma vie comme la plus grande grâce et la plus sensible qu'il pût jamais recevoir.

La cour de Rome étant pleine de douceur, et le lieu du monde où les affaires se considèrent plus attentivement, et où l'on regarde de plus près aux conséquences ; ces cardinaux, sollicités par tous leurs autres confrères qui avoient beaucoup d'amitié pour moi, prirent des sentimens modérés, et écrivirent, et en Espagne et à Naples, de la façon que j'aurois pu le souhaiter : ce qui donna le temps à la France non seulement d'avouer tout ce que j'avois fait, mais de menacer de représailles sur tous les prisonniers qu'elle avoit entre les mains et qu'elle pouvoit faire, si l'on songeoit à attenter à ma vie.

Tous les princes de l'Europe à qui j'ai l'honneur

d'appartenir s'intéressèrent pour moi; et M. le duc de Lorraine étant averti de mon malheur, dit à M. l'archiduc et au comte de Fuensaldagne, avec la dernière vigueur, qu'il ne serviroit jamais des personnes dont les mains seroient ensanglantées du sang de sa maison; que les services qu'il avoit rendus à la maison d'Autriche méritoient bien que l'on eût assez d'égard à son entremise pour ne pas lui refuser ma vie, qu'il tiendroit pour récompense de tout ce qu'il pouvoit prétendre; et envoya son capitaine des gardes à Madrid représenter la même chose.

Toutes ces puissantes intercessions, jointes aux propositions que je fis de servir les Espagnols, produisirent l'effet que j'en pouvois attendre; ayant bien jugé que les rois usant toujours de clémence, celui d'Espagne n'ordonneroit jamais mon exécution quand tout le monde verroit qu'elle étoit remise à sa volonté, et ne se pouvoit plus faire que par ses ordres. Ceux de me conduire à Gaëte furent envoyés à Capoue; mais l'exécution en fut différée, jusques à tant que l'on eût choisi la personne qui devoit avoir la mienne en garde, et que l'on eût fait préparer une galère pour m'y porter.

Le mercredi saint, don Louis Poderico me demanda si je voulois aller entendre ténèbres: ce que j'acceptai volontiers, et l'on me mena en des couvens de religieuses les trois jours de suite, où toutes les dames et le peuple de la ville s'empressoient pour me voir, avec des démonstrations extraordinaires et d'amitié et de douleur.

Le jour de Pâques, je fus entendre la messe à la grande église, et faire mes dévotions, où il m'arriva

une chose assez plaisante. Je me confessai au sieur Desmarets mon aumônier; et m'accusant d'avoir fait mourir bien du monde, et que je m'étois peut-être un peu flatté en considérant plus l'intérêt de ma conservation que le zèle de la justice, il me répondit tout en colère : « J'étois à Naples avec vous : vous « n'en avez pas assez fait, j'en suis témoin; et si vous « n'eussiez pas tant épargné de gens, nous y serions en-« core, et nous ne serions pas prisonniers. » J'avoue que cette réponse, que je n'aurois pas attendue d'un confesseur, me fit quelque envie de rire, que je contentai étant de retour à mon logis, l'ayant contée à ces messieurs, qui, après s'en être un peu divertis, avouèrent qu'il n'avoit pas trop de tort, et qu'il m'avoit dit la vérité.

La familiarité que j'avois avec la noblesse, et leur amitié qui croissoit tous les jours pour moi par la fréquentation, fit juger au comte d'Ognate qu'elle pourroit avoir quelque suite dangereuse, ne la croyant pas trop affectionnée à son parti, et le fit résoudre à ne le pas souffrir davantage. Il envoya un ordre portant que les cavaliers ne me vissent plus en particulier, ni avec tant de liberté. Il chargea le prince de la Roque romane, en qui il avoit une extrême confiance, de commander un petit corps indépendant de don Louis Poderico; dont il s'offensa au point qu'il renonça à l'emploi qu'il avoit eu jusque là, et me vint dire, le lundi au matin, qu'il avoit bien du regret de n'être plus en état de me servir, n'ayant plus d'autorité, et qu'il me remettoit entre les mains de don César de Capua, gouverneur de la ville, duquel il m'assuroit néanmoins, étant fort galant homme et son ami par-

ticulier, dont je recevrois toute sorte de courtoisie; et partit pour Naples, afin de faire ses plaintes du traitement qu'il avoit reçu, dont il paroissoit fort piqué. Trois jours après l'on me fit mener avec tous les prisonniers à Castel-Vulturne, où je devois trouver une galère armée pour m'embarquer dans des carrosses, attelés la plupart de bœufs, à cause de l'incommodité des mauvais chemins. L'on me fit conduire par une compagnie de cavalerie, avec ordre, dès que je serois arrivé à Castel-Vulturne, de s'en retourner toute la nuit.

Don Louis Poderico ayant ajusté ses affaires à Naples, et reçu commandement de venir prendre toutes les troupes qu'il avoit laissées à Capoue, et de marcher incessamment en Abruzze pour en chasser Tobia Palavicini et le marquis de Palombara, qui commandoient dans cette province, pour la remettre dans l'obéissance, l'on chargea un lieutenant de Mestre de camp général bourguignon de ma conduite. Je trouvai, à mon arrivée, que la galère qui devoit me venir prendre n'avoit pu s'y rendre à cause du mauvais temps; ce qu'elle ne fit que deux jours après. Ainsi je ne fus gardé que par une compagnie d'infanterie, composée la plupart de Bourguignons, Lorrains et Français; et ce que je trouvai de plus bizarre, c'est que le soldat qui étoit en sentinelle devant la porte de ma chambre, me parlant français, m'apprit qu'il étoit de Joinville, et m'offroit tout ce qui dépendoit de lui pour me sauver, et me dit que la plupart de la compagnie étant Lorrains, il étoit assuré qu'ils feroient volontiers la même chose, et que tous ses camarades, ayant été pris et enrôlés à Rome par

force, ne demandoient qu'à déserter. Je lui donnai l'ordre, dès que l'on l'auroit relevé, de sonder les sentimens de tous ses compagnons. Deux heures après il vint me rendre réponse, et me dire de leur part que je pouvois faire état d'eux pour tout ce que je voudrois, et qu'ils me donneroient même leurs armes si j'en avois besoin. Ce qui me parut extraordinaire fut que le lieutenant de Mestre de camp général, qui m'avoit accompagné, pestoit continuellement contre les Espagnols, dont il disoit avoir été maltraité; qu'après trente ans de service, au lieu de récompense, à peine avoit-il du pain à manger, et qu'il ne cherchoit que l'occasion de se retirer. Il s'informoit soigneusement si je n'avois point d'argent à Rome, dans la pensée de trouver sa fortune avec moi : ce qui m'étoit rapporté par tous ceux à qui il parloit, et qui me fut bien confirmé, puisqu'il fit sauver Compagnon, mon maître d'hôtel, pour douze ou quinze pistoles de bagatelles qu'il avoit sur lui. Il me laissoit promener sur le bord de la mer, et même jusques à une petite chapelle de Notre-Dame, pélerinage d'une grande dévotion, qui étoit à un quart de lieue de Castel-Vulturne, ne me faisant suivre que par quatre mousquetaires, quoique nous fussions bien trente-deux prisonniers ensemble, tous Français, n'y ayant que le sieur Marcili d'Italien. Ce nombre s'étoit accru durant notre séjour de Capoue par les sieurs baron de Rouvrou, Du Fargis, gouverneur de Cayaze, Beauvais, mestre de camp dans Averse, Saint-Maximin, capitaine d'infanterie, et autres qui y avoient été ramenés ensuite du ban dont j'ai parlé, que le sieur Poderico avoit fait publier.

Quelques-uns de nos gens s'étant allés promener sur le port y trouvèrent six felouques armées de voiles, de timons et de rames, dont ils vinrent aussitôt me donner avis. Les sieurs de Mallet et d'Heureux me proposèrent de me sauver, et que n'étant besoin que d'embarquer un peu de victuailles, l'on le pouvoit faire en une heure de temps. Le sieur d'Heureux, bon matelot, pour avoir commandé depuis long-temps la patrone des galères de France en qualité de lieutenant, m'assura que partant à l'entrée de la nuit (ce que nous pouvions faire sans difficulté et sans opposition), il me rendroit le lendemain matin dans l'Etat ecclésiastique. Ce dessein me parut trop aisé pour me tenter : et repassant dans mon esprit l'artifice dont les Espagnols s'étoient servis pour empêcher le peuple de Naples de prendre les armes et se défendre le jour qu'ils s'en rendirent maîtres, je crus qu'on ne les soupçonneroit jamais d'assez de négligence pour avoir laissé les choses en état que je pusse sortir de leurs mains avec tant de facilité, et que beaucoup de gens se persuaderoient plutôt qu'ils auroient, par un concert pris, donné ordre à la compagnie de cavalerie qui m'avoit conduit de s'en retourner dès qu'elle m'auroit mis à Castel-Vulturne, où ils auroient laissé exprès de garnison une compagnie d'infanterie de Lorrains, Bourguignons et Français, afin que je les pusse aisément débaucher, fait trouver des felouques tout armées dans le port, et retarder l'arrivée de la galère qui devoit venir me prendre pour me porter à Gaëte; et que de mon côté, pour couvrir mon intelligence, je me serois laissé prendre prisonnier, assuré d'avoir les moyens de me sauver quand je vou-

drois. Ces choses me parurent si vraisemblables, que je crus que j'aurois peine à m'en justifier, et que ceux qui avoient empêché que je ne fusse assisté essaieroient de le persuader à tout le monde, pour se laver de mon abandonnement et de leur méchante conduite; qu'il me seroit quasi impossible d'ôter cette opinion à tous les peuples du royaume et à la plupart de l'Italie. Ainsi, préférant mon honneur et la réputation que j'avois acquise à ma liberté et à ma vie, quelque péril que j'eusse à courre, j'aimai mieux me résoudre à demeurer prisonnier qu'à me rendre libre si aisément, et par une voie qui pourroit donner quelque apparence de n'avoir pas procédé avec netteté et avec honneur. Je crois que peu de gens au monde eussent pris le même parti que moi; mais je suis si chatouilleux sur ces matières, que je ne veux pas seulement laisser dans les esprits la moindre ombre de soupçon. Je dis à tous mes camarades que je les conjurois de se sauver, et qu'il n'étoit pas raisonnable qu'ils souffrissent de mon caprice et de la délicatesse de mon humeur. Ils eurent la générosité de ne vouloir point m'abandonner; mais ils firent tous leurs efforts inutilement pour me guérir de mon opiniâtreté, me représentant que le temps et mes actions justifieroient assez ma conduite, et que j'avois acquis assez d'estime pour ne la pas perdre légèrement, et ne rien hasarder, en profitant d'une occasion favorable que le Ciel et ma bonne fortune me faisoient naître, et qu'ayant une fois perdue, je ne pourrois jamais la recouvrer. Je ne voulus point me laisser persuader à toutes leurs raisons. Et quoique j'en aie pâti depuis assez long-temps, quand j'y fais

réflexion, je ne puis me repentir d'en avoir usé de la sorte, et préféré ma gloire à ma liberté et à ma vie.

Le lendemain matin, la galère d'Espagne parut; et comme à cause du peu de fond elle ne pouvoit pas approcher de la terre, elle demeura à deux cents pas au large; et don Alvaro de Las-Torrès, lieutenant de Mestre de camp général, se mettant dans la caïque avec quelques officiers réformés, s'en vint pour me recevoir. Tous mes camarades et mes domestiques eurent alors une sensible affliction. On leur avoit fait espérer que je pourrois choisir huit ou dix personnes, et les emmener avec moi à Gaëte pour me tenir compagnie, et chacun disputoit à l'envi à qui seroit du nombre des élus. Don Alvaro de Las-Torrès m'ayant abordé, les mit bientôt tous d'accord; car, après m'avoir fait un compliment assez sec de la part du vice-roi, il me dit n'avoir ordre que d'embarquer deux personnes avec moi, à savoir, un cuisinier et un valet de chambre : mais n'ayant pas là de cuisinier, la permission étant pour deux personnes, je le priai d'agréer que ce fût un gentilhomme et un valet de chambre. Il me répondit rudement que ce ne pouvoit être que l'un ou l'autre; et le chevalier des Essarts étant entré toujours devant dans la caïque, je ne voulus pas l'en faire sortir, et y prenant ma place, l'on se mit à ramer; et tous les gens qui demeurèrent à terre ne croyant pas me revoir de leur vie, témoignèrent par leurs cris et par leurs larmes tant de douleur, que j'en fus plus sensiblement touché que de l'état malheureux où je me voyois réduit, et en parus fort mal satisfait. L'on plaça un cordelier auprès de moi, ce que je trouvai d'assez méchant augure;

et j'entendis dire en espagnol à un capitaine réformé, nommé Ambrosio Fernandez, qu'il étoit étrange qu'on laissât encore vivre des malcontens; ce que je ne lui ai jamais pardonné. Je demeurai un moment sans rien dire, faisant des réflexions sur l'état présent de ma fortune; et don Alvaro de Las-Torrès, naturellement fort malhonnête homme et de peu de jugement, ne s'appliqua dès-lors, comme il a fait toujours depuis, qu'à me donner tous les dégoûts imaginables. Je ne voulus point lui témoigner ni de chagrin ni d'inquiétude; et commençant une conversation assez enjouée, il l'interrompoit pour me dire que l'on avoit déjà fait deux assemblées pour délibérer sur ma vie; que sans don Juan d'Autriche qui s'y étoit opposé, ma mort étant nécessaire à la sûreté des affaires d'Espagne, et au rétablissement de son autorité dans le royaume de Naples, l'on m'auroit déjà fait monter sur un échafaud, pour me punir d'avoir osé prétendre de me mettre sur le trône; mais qu'on avoit remis à se déterminer sur ce sujet jusqu'au retour d'un courrier que l'on avoit dépêché à Rome pour savoir les avis des ministres et des cardinaux de la faction, et qu'ainsi je me devois tenir préparé à toutes choses. Je lui répondis en riant que j'étois bien heureux que l'on ne lui demandât pas son sentiment, puisque je voyois bien qu'il ne me seroit pas favorable; mais que ma tête tenoit trop bien pour tomber par le caprice de quelques particuliers, et que le sang des personnes de ma naissance ne se répandoit pas sans la participation et les ordres bien précis des têtes couronnées.

Cet entretien, assez désagréable, ne finit qu'à l'a-

bord de la galère, qui ne me salua pas, et où l'on me fit monter sans aucune cérémonie, et même avec fort peu de civilité, les Espagnols ayant accoutumé de n'en point rendre aux prisonniers, de quelque qualité qu'ils puissent être. Dès que je fus entré dans la poupe, l'on m'y fit asseoir entre deux capucins, qui se mirent à m'entretenir de discours que l'on tient d'ordinaire à des personnes que l'on veut préparer à la mort. Je ne m'alarmai point néanmoins de toutes ces façons, que je trouvois trop affectées pour me faire de la peine; et dis seulement, en souriant, que de l'humeur dont j'étois je recevois toutes choses avec tant d'indifférence, que j'étois incapable d'appréhension; que je voulois, pour faire dépit à mes ennemis, ne m'attrister d'aucune chose; et que ma vie étant entre les mains de Dieu, je ne m'informois point de sa durée, mais bien étois-je résolu, tant que je la conservois, de la passer le plus doucement et le plus agréablement qu'il me seroit possible.

Le chevalier des Essarts, un peu plus aisé à ébranler que moi, n'étoit pas si à son aise; le compagnon du capucin qui m'entretenoit lui disant que c'étoit fait de ma vie, et que comme il étoit Suisse, et qu'il s'en retournoit en son pays, il se chargeroit volontiers de passer en France pour faire savoir à mes parens mes dernières volontés: ce qu'il n'écoutoit qu'avec beaucoup d'émotion, et me vint rapporter avec assez d'alarme. Je lui répondis avec un éclat de rire qu'il étoit bien fou de contribuer à divertir les gens qui étudioient toutes nos grimaces pour se moquer ensuite des foiblesses qu'ils reconnoîtroient en nous: et me tournant vers don Francisco de la Co-

tera, capitaine de la galère, je lui dis : « Il me semble, « monsieur, que nous nous entretenons bien sérieuse-« ment, pour des gens qui n'ont pas dîné. J'ai fait « fort méchante chère à Castel-Vulturne; je meurs de « faim, et vous me ferez plaisir de me faire donner « à manger. Les gens accoutumés comme moi à cou-« rir le monde ne sont pas honteux, et demandent « librement leurs nécessités. » Il en donna les ordres; et incontinent après je descendis pour aller dîner dans la chambre de poupe. Comme il étoit honnête homme, il me témoigna avoir pris tant d'estime pour moi, qu'il ne pourroit voir ma perte sans douleur; et que se sentant obligé à me vouloir du bien, par l'amitié que j'avois eue en Flandre pour son frère don Pedro de la Cotera, mestre de camp d'infanterie et gouverneur de Gueldre, il croyoit devoir m'avertir du péril où j'étois, dont je me pouvois aisément garantir en me montrant fort piqué contre la France, et résolu de me jeter dans le parti d'Espagne, qui profiteroit beaucoup dans l'acquisition d'une personne comme moi, dont le courage et l'adresse pouvoient être fort utiles à ses intérêts. Je le remerciai d'un si bon avis, et lui répondis que non-seulement c'étoit toute ma passion, mais que j'en avois même fait déjà parler à don Juan d'Autriche et au vice-roi. Il en témoigna de la joie, et m'assura que non-seulement il ne doutoit pas, cela étant, de ma liberté, mais que j'y trouverois l'établissement d'une fortune fort éclatante.

Après avoir dîné, remontant en haut, je commençai à pratiquer ce qu'il m'avoit conseillé si bonnement, que je crus même être le sentiment général de leur nation; puisque tant de gens m'avoient déjà dit

la même chose. Dès que j'eus rejoint la compagnie, je dis que, quelque haine que l'on pût avoir contre moi, le roi d'Espagne m'avoit plus d'obligation qu'à homme du monde, lui ayant conservé une ville si florissante que celle de Naples d'incendies et de saccagemens, et empêché tout son royaume d'être dépouillé de toutes ses richesses, à quoi j'avois travaillé plus utilement que tous ses ministres; que je ne prétendois pas en demeurer là, mais voulois le lui rendre paisible, ce qui m'étoit fort aisé par les moyens que j'en avois, et que personne que moi ne pouvoit pratiquer; qu'il étoit aussi raisonnable que pour un service si important il m'accordât sa protection, pour me venger de l'abandonnement de la France, et de l'obstacle qu'elle avoit apporté à ma fortune, que j'avois mise au point de me rendre le plus glorieux homme de mon siècle, pour peu d'assistance que j'en eusse reçu; qu'ainsi je ne souhaitois rien au monde avec tant d'ardeur que d'y porter le feu et le soulèvement, ce que je pouvois aussi facilement que je le désirois. Mon discours fut reçu avec un applaudissement général; et comme les Espagnols sont la plupart mal instruits des affaires du monde, et se flattent facilement de ce qui leur est avantageux, ils me parurent être tous persuadés de la ruine de la France, et qu'elle étoit entre mes mains. Cette conversation leur fut si agréable, que je m'aperçus bien que l'on commençoit à me traiter un peu moins incivilement.

Cependant nous arrivâmes à Gaëte, où, mettant pied à terre, l'on me fit entrer dans une chaise; et l'on me porta dans le château, tous mes gardes étant à l'entour, et prenant un soin exact de ne laisser ap-

procher personne, et d'empêcher que je ne pusse ni voir ni être vu. Dès que je fus dedans, l'on me mena à la chapelle; et de là me faisant monter un degré, je voulus tourner dans un appartement qui étoit à main gauche : l'on me dit que c'étoit encore plus haut. Ne voyant plus de degré, j'entrai sur une terrasse que l'on me fit traverser; et me faisant passer par une petite porte, je suivis un escalier fort obscur, au bout duquel je rencontrai une autre petite terrasse large de douze ou quinze pieds, et plus longue de moitié, où l'on mit huit ou dix mousquetaires. Je n'y voyois point de logement, quand, dans un recoin que je n'avois pas aperçu, l'on ouvrit une grosse porte de fer; et une autre grillée ensuite me donna l'entrée dans une tour dont les murailles pouvoient avoir vingt ou vingt-deux pieds d'épaisseur, sans que l'on pût approcher la fenêtre de plus près. C'étoit l'honorable demeure que l'on m'avoit préparée : j'y trouvai un méchant lit sans rideaux, avec des draps dans lesquels avoit couché deux mois un parent de Mazaniel, que l'on avoit pendu il n'y avoit que huit jours. Je demandai que l'on m'en fît mettre de blancs : ce que l'on me refusa, me disant que je n'étois que trop bien, et qu'un homme qui n'avoit que peu de jours à vivre ne devoit pas avoir tant de délicatesse. Je ne fis que rire de ce mauvais traitement. La chose seule qui me parut insupportable fut qu'il y avoit au chevet du lit un grand pot rempli d'ordures, qu'il y avoit plus de trois mois que l'on n'avoit vidé : je priai que l'on le fît emporter, la puanteur en étant si horrible que le cœur m'en faisoit mal. L'on me répondit que l'on verroit le len-

demain ce que l'on auroit à faire, mais que l'on n'y toucheroit pas auparavant. Le cordelier que j'avois vu dans la caïque de la galère se présenta à la porte de la tour : le chevalier des Essarts, alarmé, demanda ce qu'il venoit faire : l'on lui dit que c'étoit pour me confesser; et le voyant accompagné d'un officier mayorquin de fort méchante mine, il le prit pour le bourreau, et me vint crier tout effrayé : « C'est à ce « coup que nous sommes perdus. — Laissez-les, lui « dis-je en riant, jouer la comédie; ils n'auront pas « le plaisir de me faire peur. » L'on me faisoit garder par quatre capitaines réformés, qui se relevoient tous les jours, et autant d'alfiers et de sergens. Un capitaine, deux alfiers (dont l'un étoit valet de don Alvaro de Las-Torrès, qu'il m'avoit donné pour me servir), et un sergent, ne me perdoient jamais de vue, et couchoient dans ma chambre. Je dis à Francisco d'Herrera, qui, comme le plus ancien, fut le premier qui entra en faction, que, voyant bien que j'avois à demeurer long-temps, je ne voulois point m'affliger, pour ne pas donner de plaisir à ceux qui ne m'aimoient pas de se réjouir de mon chagrin, et ne voulois songer qu'à me divertir; qu'ainsi l'on me feroit plaisir de me donner quelques livres pour me désennuyer. Il me dit qu'il ne s'en trouveroit point de français : mais lui ayant répondu que parlant bien italien et entendant l'espagnol, je me contenterois d'en avoir en l'une des ces deux langues, il m'en envoya chercher; et le premier qui me fut présenté fut espagnol, intitulé *Préparation à bien mourir.* Je le rendis sans le vouloir lire, comme n'en ayant pas encore besoin, et n'étant pas assez dévot pour pren-

dre plaisir à de semblables lectures; et priai qu'on me fît venir quelques livres de comédies ou d'histoires. L'on me fit apporter celle de Naples, écrite par le Sulmonté : et la curiosité naturelle me portant à voir ce qu'il y a de marqué dans un livre, je trouvai, en dépliant un feuillet, une grande taille-douce de Conradin à qui l'on coupoit la tête; et riant de toutes ces affectations, je dis que l'on m'avoit fait le plus grand plaisir du monde; que j'avois ouï parler de sa tragique aventure, mais que n'en sachant pas les particularités, j'aurois beaucoup de joie de les apprendre. Je serrai ce livre dans un coin de la tour, et fis demander à souper, afin de me coucher, et me reposer ensuite. L'on m'en fit apporter un le plus méchant du monde, afin que le régal fût entièrement complet : ce fut un morceau de viande fort sec et fort brûlé, que je crois que l'on avoit fait exprès traîner dans les cendres, une salade fort puante, assaisonnée, à mon avis, avec l'huile de la lampe de la chapelle; le pain étoit fort sec, et sentoit le relan. L'on me servit pour fruit deux pommes fort ridées et des noix : le vin seulement étoit passable. Ce que je mangeai ne me chargea pas l'estomac. Mais la malpropreté du lit ne me permit pas de me déshabiller; je ne fis seulement que me débotter pour me mettre dedans; et après avoir fait apporter un méchant matelas pour coucher le chevalier des Essarts et le capitaine qui étoit de garde, l'on ferma sur nous les deux portes de fer, avec un fort grand bruit de clefs et de verroux. Je crois que tout autre que moi auroit eu peine à s'endormir dans un si mauvais gîte, et parmi de si méchantes senteurs; mais la lassitude

m'empêchant d'y faire de grandes réflexions, je m'endormis jusques à tant que le jour, venant à donner dans mes fenêtres, m'eût réveillé.

Le lendemain matin, sur les dix heures, don Alvaro de Las-Torrès me vint trouver, et me demanda si je voulois aller à la messe; ce qu'ayant accepté, il me mena dans la tribune de la chapelle, et dès qu'elle fut finie me reconduisit. Je le priai, en passant sur la terrasse, que nous pussions nous y promener quelque temps, attendant l'heure du dîner : ce qu'il me refusa, me permettant seulement de demeurer sur la petite qui étoit devant la porte de ma chambre pour prendre l'air. J'y fus bien près d'une heure, entouré des officiers de garde, et de huit ou dix mousquetaires; après quoi il me fit apporter à dîner dans ma chambre, où il resta pour me tenir compagnie, comme il fit toujours depuis, mangeant avec moi, avec le chevalier des Essarts et le capitaine qui étoit de garde : la chère ne fut pas du tout si mauvaise que celle du souper. Durant le dîner la conversation fut assez divertissante, me faisant reconnoître son peu d'esprit, son ignorance, et sa vanité insupportable. Il me conta que sa première guerre avoit été à l'escarmouche des collines d'Orbitello; qu'ensuite il avoit vu tout ce qui s'étoit passé à Naples, depuis les premières révolutions jusques à ma prison; mais qu'il ne se soucioit pas de n'en avoir pas vu davantage, puisqu'il y avoit plus appris qu'il n'auroit fait en trente campagnes de Flandre, de Milan ou de Catalogne, et qu'il s'y étoit passé des actions plus extraordinaires et de plus belles occasions que l'on n'en lisoit dans toutes les histoires. Je

lui répondis en souriant que je ne m'en étois pas aperçu, quoique vraisemblablement j'y dusse avoir vu plus que lui, puisqu'il n'étoit attaché qu'à la garde d'un poste, et que toutes les choses roulant sur moi dans le parti où j'étois, il falloit de nécessité que je fusse partout; que je croyois qu'il y avoit bien plus à oublier qu'à apprendre le métier dans une guerre si irrégulière, où il ne s'étoit rien pratiqué de nouveau ni de rare, que de s'y battre sur des gouttières comme des chats. Il témoigna surtout d'être fort aise d'avoir appris comme l'on faisoit les mines, dont il n'avoit eu jusque là aucune connoissance. Je lui répliquai que, faute de poudre, je n'en avois fait faire aucune, et que je ne m'étois point aperçu qu'on en eût fait de son côté. Il me dit qu'il avoit perdu un soldat dont il avoit eu beaucoup de regret, un des plus grands mineurs qui fût en Italie, qui lui avoit donné le divertissement d'en faire jouer une devant lui. Je ne pouvois comprendre l'endroit, quand il m'apprit que vers Sainte-Marie-la-Neuve huit ou dix hommes du peuple se trouvant logés dans une chambre haute dont il tenoit le dessous, le soldat y ayant porté un baril de poudre, et ayant fait une traînée, y mit le feu, qui les fit voler avec le plancher; que cela lui avoit paru fort beau et fort surprenant, et que lui ayant appris qu'on faisoit aussi des mines en fouillant sous terre, il en étoit en de telles inquiétudes qu'il se tenoit alerte jour et nuit au moindre bruit qu'il entendoit, et étoit si exact qu'il avoit même pris des alarmes pour avoir ouï gratter des souris; que sa vigilance, et l'expérience qu'il s'étoit acquise en cinq ou six mois de temps, lui avoit si fort donné

la confiance du vice-roi, qu'il lui avoit commis la garde du tourjon des Carmes, où il avoit passé deux ou trois jours avec assez d'inquiétude, de peur de quelque surprise; mais qu'après l'avoir bien fortifié, il avoit dormi en repos. Je lui demandai quels travaux il y avoit fait faire; que connoissant le fort et le foible de ce poste, j'en pourrois juger aussi bien que personne. Il me répondit avec le plus grand sérieux du monde qu'il y avoit fait faire deux râteaux, de peur que le peuple ne pût approcher de la porte. Le reste du repas se passa en niaiseries pareilles, qui peuvent faire connoître l'incapacité et le talent du personnage.

Après que l'on eut desservi, il me dit qu'il avoit reçu ordre du comte d'Ognate d'écouter les propositions que j'avois à faire, pour les lui faire savoir. Il demanda du papier et de l'encre, et se mit à écrire sous moi toutes les choses dont je le voulus charger. Je reconnus alors que j'avois trouvé le véritable moyen de me sauver la vie, et de tirer mes affaires de longue. Je lui fis un tableau de l'état de la France, non pas tel qu'il étoit, mais tel que les Espagnols l'auroient voulu voir; je l'assurai du mécontentement général des personnes de qualité, de la préparation de toutes les provinces à se soulever; qu'il y avoit peu de gouverneurs de places qui ne fussent aisés à gagner; que beaucoup avoient dépendance de moi; que j'en avois, en mon particulier, d'importantes; que les troupes ne demandoient qu'à se mutiner; que les parlemens, jaloux de l'autorité du premier ministre, souhaitoient de voir quelque nouveauté; qu'enfin tout le monde étant au désespoir, on n'avoit besoin que d'un chef pour faire un bouleversement général;

que j'étois d'une maison fort aimée, fort considérable et fort puissante, comme l'on l'avoit vu dans les siècles passés; qu'étant outré des mauvais traitemens que j'avois reçus, et d'avoir été abandonné dans l'entreprise de Naples, j'étois résolu de tout entreprendre, assuré d'être suivi de ce qu'il y avoit de gens et plus braves et plus considérables, qui s'intéresseroient volontiers dans mes ressentimens, et aideroient à me venger pour peu qu'ils me vissent assisté. Enfin je lui dis toutes les choses où il pouvoit y avoir quelque vraisemblance, et les lui fis si faciles qu'il fut persuadé que j'avois plus de crédit que n'avoient jamais eu tous mes pères, et que je n'avois besoin, pour exécuter de si grandes choses, que de la protection d'Espagne, que je lui particularisai de sorte qu'il n'eût pas cru être bon Espagnol s'il eût été capable d'en douter. Et de là venant à parler des affaires de Naples, je lui offris de pacifier tout le royaume en fort peu de jours, de lui donner des moyens d'avoir des vivres en abondance pour la ville, ceux de désarmer le peuple, et de remédier à toutes les intelligences que l'on pourroit avoir avec lui; avec cette restriction néanmoins de ne découvrir jamais les choses qui m'avoient été confiées, étant trop homme d'honneur pour le faire, quelque mécontentement que j'eusse : mais que pour tout ce que j'avois pénétré par mon adresse, et dont l'on s'étoit caché de moi, je le déclarerois avec joie pour faire échouer toutes les entreprises qu'on y pouvoit faire, ne pouvant souffrir qu'un autre pût profiter du débris de ma fortune, ayant trop de dépit de voir assister des personnes que je ne croyois pas valoir plus que moi, pour réus-

sir dans une entreprise dans laquelle je n'avois pas été assisté. Ensuite lui faisant voir mes droits sur le duché de Modène, je lui fis avouer que j'étois propre à en chasser le duc si l'on me faisoit venir l'investiture de l'Empereur, et des forces suffisantes pour m'en mettre en possession; après quoi je traiterois, si l'on vouloit, de cet Etat. Il fut ravi d'avoir une affaire entre les mains de cette importance; et se croyant un négociateur fort considérable, il me remercia de lui avoir donné une si belle occasion de faire sa fortune; et, après mille complimens, il s'en alla pour faire ses dépêches.

Trois ou quatre jours se passèrent, durant lesquels il m'entretenoit continuellement des mêmes choses, me faisant bien voir qu'il faisoit de grands projets, et croyoit au moins parvenir un jour, par les intrigues que je lui mettois entre les mains, à la dignité de grand d'Espagne. Je l'entretenois toujours dans cette vanité, puisque j'en étois beaucoup mieux traité, et que cela contribuoit à mon divertissement, prenant plaisir de le tourner en ridicule. Il vint au bout de ce temps me faire un compliment de la part du comte d'Ognate, et me dit avoir ordre de lui de faire accommoder pour moi le plus bel appartement du château, que l'on nommoit celui du Roi. L'on le fit meubler assez proprement, et l'on m'y fit descendre, après avoir été douze ou quinze jours dans la tour. J'avois une fort grande salle, une fort belle chambre, et une garde-robe de plein pied. Le corps-de-garde demeuroit le jour sur le haut du degré; et j'avois la liberté de tout cet appartement pour me promener, qui étoit percé de deux côtés, de l'un sur la cour du

château, où j'avois le plaisir de voir entrer et sortir tout le monde, et de l'autre sur la mer, dont la vue étoit des plus agréables, voyant même pêcher tous les jours de mes fenêtres, et traverser tout ce qui passoit de vaisseaux, de galères, de brigantins et de felouques qui alloient et venoient de Naples du côté de Rome. Le soir, on cadenassoit toutes mes fenêtres, et l'on fermoit ma porte à la clef, avec deux verroux et un gros cadenas; l'on faisoit coucher dans ma salle douze ou quinze mousquetaires, un capitaine au pied de mon lit, deux alfiers et un sergent dans ma garde-robe. L'on me faisoit assez bonne chère; et je reconnus, par la différence de ce traitement, que mes négociations avoient commencé à faire leur effet, et que si ma vie n'étoit tout-à-fait en sûreté, au moins commençois-je à n'avoir plus si fort à craindre; et sans l'humeur incivile de don Alvaro, dont l'ignorance et la brutalité me faisoient tous les jours quelque incartade, ma prison m'auroit été assez facile à supporter. L'on me parloit déjà des intérêts d'Espagne, comme si j'y eusse eu beaucoup de part; et je riois en moi-même d'avoir affaire à des gens qui se laissoient abuser si lourdement, et étoient de si légère croyance. Dès que le comte d'Ognate eut reçu cette dépêche, il m'envoya un cuisinier, et un officier pour me servir, à condition qu'ils demeureroient toujours en bas, et qu'ils n'entreroient point dans mon appartement.

Un valet de chambre nommé Caillet, qui n'étoit pas encore bien remis de l'appréhension qu'il avoit eue le jour que je fus fait prisonnier, ne trouva point de cheval à Pausilippe quand j'en partis, et me suivit deux

lieues à pied, au bout desquelles il fut arrêté; et tombant entre les mains des paysans, un boucher vint pour lui couper la tête avec un grand couteau. Le curé du lieu l'étant venu confesser, le boucher s'ennuyant de la longueur de sa confession, battant de son couteau sur un bloc qui s'étoit trouvé là tout exprès pour faire cette exécution, lui crioit de se dépêcher, se lassant de tant attendre, quand un officier arrivant tout à propos lui sauva la vie, le tirant d'entre ses mains, pour le conduire à Naples, avec tous mes autres valets, dans les prisons du château Neuf.

Don Alvaro me vint faire un compliment de la part du vice-roi, et me dire qu'il enverroit en Espagne mes propositions, dont il me feroit savoir les réponses aussitôt qu'il les auroit reçues. J'aurois eu assez de joie de voir que mes affaires prenoient un si bon chemin, si elle n'eût été modérée par le chagrin que je reçus d'apprendre que mes valets, et principalement les estafiers que j'avois amenés de Rome, avoient été envoyés en galère. Je me plaignis de cet injuste traitement, représentant que si j'étois prisonnier de guerre mes valets devoient être renvoyés, puisque je paierois la rançon pour eux; et que si je l'étois d'Etat, ils ne devoient point souffrir pour moi, puisque ne m'étant point servi de leurs conseils, ils n'étoient pas cause que j'eusse pris les armes pour venir soutenir le peuple de Naples, et pour appuyer sa révolte. Ces raisons, quoique justes, ne furent pas considérées; et la résolution si tyrannique qu'on en avoit prise fut exécutée, qui me fit naître le dessein de m'en venger, et que je ressens dans mon cœur plus violent que jamais toutes les fois que j'y pense. Mais

croyant la dissimulation nécessaire, voyant toutes mes plaintes inutiles, je n'en parlai pas davantage; et pour persuader l'attachement que j'avois aux intérêts d'Espagne, je satisfis à la prière que me fit le vice-roi de lui donner mes avis sur la manière dont il se devoit gouverner dans Naples.

Je lui envoyai un mémoire de tout le blé que j'avois fait amasser, lui en mandai le prix et le lieu où il étoit, et appris l'expédient de faire un fonds de deux cent mille écus, se faisant prêter deux mille écus par cent marchands dont je lui envoyai la liste, pour l'achat de celui qui étoit nécessaire dans la ville, afin que le peuple, n'ayant plus de nécessité, cessât de s'émouvoir. Et songeant à faire mourir ceux qui avoient fait des desseins contre ma vie, qui étoient les plus capables, comme les correspondans de Gennaro, pour lui donner de l'embarras, je lui envoyai les noms de trente-cinq ou quarante, l'assurant que s'il les faisoit pendre, il n'auroit plus à craindre aucune émotion dans la ville; ce qui fut exécuté ponctuellement : et j'eus la satisfaction de lui voir faire ma vengeance, et punir ceux que je n'avois pas eu le temps de châtier. Ainsi peu de jours après j'appris avec plaisir l'exécution de Gennaro et de tous ses complices. Et comme Onoffrio Pisacani, Carlo Longobardo et Cicio Battimiello m'avoient toujours servi fidèlement, je lui mandai que, sur ma parole, il pouvoit prendre confiance en eux; que je les cautionnerois de ma tête; qu'ils l'avertiroient de tout ce qui se passeroit dans la ville, lui découvriroient toutes les intelligences étrangères, lui faciliteroient les moyens de désarmer le peuple, et le lui tiendroient en paix

et en repos. Et pour les engager à le faire de la bonne sorte, je lui envoyai un billet par où je leur mandois qu'ayant donné ma parole pour eux, ils devoient exactement accomplir les choses à quoi je les avois engagés, puisque ma tête leur servoit de caution, et qu'aussi je leur répondois d'une sûreté tout entière. Par ce moyen je me défis de mes ennemis, et conservai trois personnes qui m'étoient chères; et le vice-roi s'étant servi utilement de mes avis, fut persuadé que je m'engageois tout de bon dans le parti d'Espagne, et que ma conservation lui étoit nécessaire, lui pouvant être utile en plusieurs rencontres. Son humeur altière, et la déférence qu'il vouloit que l'on rendît à toutes ses volontés, ne tarda guère à nous brouiller ensemble.

L'on m'envoya de Rome du linge, des habits et des hardes dont je pouvois avoir besoin, et deux mille écus d'argent pour remédier à mes nécessités. Il ordonna que le paiement de mes gardes se prendroit préalablement sur cette somme à ma nourriture: ce que don Alvaro de Las-Torrès exécuta si ponctuellement, qu'il prit et pour lui et pour les autres officiers réformés le paiement d'un quartier d'avance, celui des réparations qu'on avoit fait faire au château de Gaëte pour accommoder son logement et le mien. Il me fit faire des meubles, et consuma si bien tout ce fonds, qu'il me dit qu'il en falloit faire venir d'autre pour ma nourriture, puisqu'il n'en restoit plus pour faire ma dépense. Je lui répondis qu'on n'avoit jamais en France fait payer les gardes aux prisonniers, et qu'ainsi je ne le prétendois point, et que j'en serois trop blâmé puisque cela pourroit tirer à conséquence;

que les ambassadeurs de France et d'Espagne pourroient régler à Rome cette difficulté, et que j'en passerois par ce qu'ils auroient résolu ensemble; et que cependant il devoit songer à me faire bonne chère, puisqu'il avoit assez d'argent entre les mains pour cela. Il me dit qu'il ne lui en restoit plus, le paiement des gardes ayant été pris, comme il feroit toujours, par préférence sur tout celui qui viendroit. Je l'assurai que jusques à tant que cette difficulté fût levée je ferois savoir qu'on ne m'envoyât plus d'argent, que celui seulement qui seroit nécessaire pour ma dépense.

Deux jours après, ayant reçu des nouvelles du viceroi, il me dit qu'il ne falloit plus contester sur ce point, dont on ne se rapporteroit à personne, le comte d'Ognate voulant être obéi, et ne donnant point d'autre raison de ce qu'il faisoit que sa volonté. Je repartis qu'il n'étoit point maître de la mienne, et n'en pouvoit disposer à son gré, quoique ma personne fût entre ses mains; et que puisqu'il étoit question de faire voir qui seroit le plus opiniâtre de nous deux, je ne lui céderois en façon du monde, voulant conserver la seule liberté qui me restoit de ne voir point ma volonté assujétie. Cela m'attira beaucoup de mauvais traitemens: l'on ne voulut point me donner les habits et le linge qui m'étoient venus; et je fus trois mois tout déchiré, sans linge, à traîner les bottes avec lesquelles j'avois été pris, faute de souliers; à ne manger que du pain et un peu de porc frais, encore n'étoit-ce pas mon soûl (seulement les jours maigres le poisson se donnant pour rien, nous y faisions un peu meilleure chère), s'imaginant me réduire par ce mauvais traitement. Mais me faisant un point d'honneur de le souffrir avec

patience, je le faisois enrager d'en témoigner tant de mépris, disant qu'au lieu de me désobliger il me faisoit le plus grand plaisir du monde, puisqu'il m'apprenoit à connoître si j'étois aussi propre à soutenir un siége par famine, que je croyois l'être à le faire par force.

Son dépit augmenta contre moi par une aventure assez plaisante. Le grand duc envoyant par un gentilhomme un compliment à don Juan d'Autriche et au comte d'Ognate sur le bonheur qu'ils avoient eu de reprendre la ville de Naples, il m'écrivit en même temps une lettre sur ma disgrâce; et craignant qu'elle ne pût apporter quelque altération à ma santé, il m'envoya une cassette de médicamens de sa fonderie. Don Alvaro de Las-Torrès eut ordre de me mettre l'une et l'autre entre les mains, et de tirer ma réponse pour faire voir que je les avois reçues; et dès qu'il sut que ce gentilhomme étoit parti de Naples pour s'en retourner à Florence, il m'envoya un matin, à mon réveil, le capitaine Francisco d'Herrera me demander la cassette pour la garder, dont je pourrois conserver la clef. Je répondis qu'aussitôt que j'aurois dîné je la ferois apporter pour la lui donner; et l'ayant fait venir au sortir de table je lui dis : « Je vois bien, monsieur, « que vous craignez qu'il n'y ait en cette cassette de « quoi endormir ou empoisonner mes gardes, et de « quoi rompre les grilles des fenêtres. Je vous assure « qu'il n'y a dedans que des armes défensives; et il « eût été de meilleure grâce, si vous aviez quelque « soupçon, de ne me la pas donner, que de me la rede- « mander au bout de sept ou huit jours. Mais je vous « veux mettre l'esprit en repos, comme il est raison-

nable. » Et l'ouvrant devant lui, je lus tous les titres des fioles et des petits pots qu'il y avoit dedans; je les cassai tous les uns après les autres, autant que j'en trouvai, qui n'étoient que pour les blessures, la colique, le mal d'estomac, la brûlure, et autres choses pareilles. Et trouvant une huile contre les poisons, et une poudre pour le même effet, je lui dis en souriant : « Ceci me peut être nécessaire : ainsi vous trou-
« verez bon que je le garde. Vous ne l'aurez de moi
« que par force; et quand vous vous mettrez en devoir
« de me l'arracher, je vous demanderai un confesseur. »
Il fut surpris de ce discours, et me demanda si je croyois les Espagnols capables de semblables actions. Je lui répondis froidement que oui, et de pis encore; qu'il n'avoit pas tenu à eux de me le faire éprouver, mais que ma bonne fortune m'en avoit garanti. Il me repartit avec emportement : « Si le Roi mon maître avoit des-
« sein de vous faire perdre la vie, il n'auroit pas besoin
« de recourir à de semblables moyens; car je vous
« poignarderois s'il me l'avoit commandé. » Le regardant alors avec mépris, je lui dis : « Votre nation mé-
« nage trop les apparences pour faire des violences si
« publiques : et ne croyez pas que je vous craigne ni
« vous estime davantage pour ce que vous me dites;
« vous me faites connoître seulement que vous êtes
« propre à faire ce que les bourreaux font tous les
« jours. » Il sortit de dépit de ma chambre pour s'en aller en écrire de grandes plaintes, auxquelles on ne lui répondit autre chose, sinon qu'il avoit tort, et qu'il devoit avoir assez de discrétion pour ne me rien dire qui lui pût attirer quelque réponse désagréable.

Il nous arriva un autre démêlé cinq ou six jours

après, un peu plus fort que celui-là. Comme il avoit été nourri page du duc de Medina de Las-Torrès, il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût, hors des rois, rien dans l'Europe au-dessus de son maître, et me dit, assez à contre-temps, qu'il ne comprenoit pas ce que c'étoit que d'être prince; et qu'à le bien considérer, ce n'étoit qu'une chimère et une pure imagination, et que les grands d'Espagne étoient autant que les princes souverains. Je lui dis qu'étant si ignorant il me faisoit pitié, et que je le voulois instruire; que je ne le croyois pas si mal informé, que de ne pas savoir ce que c'étoit d'être souverain; que pour prince, ce n'étoit pas assez d'être de maison souveraine et de sortir d'un chef souverain, mais qu'il falloit être capable d'hériter de la souveraineté; qu'il y avoit grande différence entre les princes et les grands d'Espagne, puisque les rois ne faisoient les princes que dans le lit, et qu'en Espagne pour faire un grand ils n'avoient qu'à faire couvrir le moindre homme du monde; qu'aussi ils donnoient leurs infantes aux princes, et qu'on n'avoit point vu jusques ici qu'ils en eussent donné à pas un grand. Il s'emporta pour trop s'échauffer sur cette matière; et voyant qu'il commençoit à parler assez mal à propos, je lui dis que le malheur d'un prisonnier de ma naissance étoit assez grand sans que l'on le lui accrût en lui perdant le respect; que je le priois de ne pas continuer, parce qu'il me feroit oublier que j'étois prisonnier, et me feroit souvenir que j'étois prince; et qu'en quelque état que je fusse réduit, je savois bien me faire rendre ce qui m'étoit dû. Sur quoi m'ayant répondu une insolence, je saisis le chandelier, et lui frondai à la tête, que je lui aurois

cassée s'il n'eût été assez heureux pour la baisser à temps. Il sortit de ma chambre en diligence, et tirant la porte sur lui m'enferma dedans. Il fut deux jours sans me revoir, attendant quelle réponse il recevroit du vice-roi sur les plaintes qu'il lui en avoit faites. Elle ne fut pas fort satisfaisante à son gré, car il eut ordre de me venir demander pardon; ce qu'il fit mettant un genou à terre devant moi, quand je passai pour aller à la messe deux jours après. Je l'embrassai, en l'assurant que j'avois oublié ce qui s'étoit passé, et que je lui pardonnois de bon cœur, pourvu qu'à l'avenir il voulût être plus sage.

Il ne se passoit jamais cinq ou six jours qu'il ne m'arrivât des démêlés semblables, soit avec lui, soit avec ses officiers, desquels ayant reconnu l'humeur, je m'étois résolu de n'en rien souffrir, et les tenir au contraire fort soumis; étant le génie de la nation espagnole de se rendre insolens avec ceux qui vivent civilement avec eux, et d'être rampans devant les personnes qui les méprisent et les traitent du haut en bas.

Je ne m'arrêterai point à raconter toutes les négociations qui se sont faites durant ma prison, n'ayant eu dessein de pousser mes Mémoires que jusque là; mais je dirai seulement quelques aventures peu communes qui m'y sont survenues, et qui feront voir, pour ma satisfaction particulière, de quelle façon j'y ai été traité, l'impertinence de ceux qui me gardoient, et la manière aussi dont j'usois avec eux. Trois ou quatre mois après, un nommé Harpin m'ayant été envoyé par toute ma famille pour me visiter et savoir de mes nouvelles, il eut permission de me voir,

et m'apporta trois cents écus pour ma nourriture de trois mois, n'ayant pas voulu que l'on m'envoyât davantage d'argent, pour n'en point faire toucher à mes gardes, dont aussi bien je ne tirois nulle commodité, puisque je ne me promenois pas seulement sur les terrasses du château, et qu'au lieu de contribuer à mon divertissement j'avois même l'incommodité, tout enfermé que j'étois, d'être toujours regardé entre deux yeux par trois ou quatre hommes fort mal faits, et assez malhonnêtes gens. Après qu'Harpin m'eut fait les complimens dont il étoit chargé, don Alvaro, fort affamé, lui demanda ce qu'il avoit apporté d'argent; il répondit : « Trois cents écus seulement, » pour ma subsistance de trois mois, le Roi n'approuvant pas que je payasse mes gardes. Il dit qu'il prendroit toujours à bon compte cette somme pour lui et pour eux. Je défendis que l'on la laissât, et commandai à cet envoyé de s'en retourner, et de la remporter avec lui. J'avois oublié de dire qu'afin qu'il ne me trouvât pas en si grand désordre, l'on m'avoit fait donner les hardes qu'il y avoit trois mois que l'on m'avoit envoyées de Rome. Don Alvaro, outré de ne pouvoir contenter son insatiable avarice, se tourna vers le capitaine Ambrosio Fernandez, qui avoit soin de ma dépense, et lui dit : « Que demain il n'y ait pas un pain « seulement pour le duc de Guise. » Je lui repartis que sa nation perdroit trop à la mort d'un prisonnier de mon importance; et que j'étois assuré qu'il ne me refuseroit pas au moins le pain de munition, comme au moindre soldat de la garnison de Gaëte. Il répondit qu'il n'en avoit point d'ordre; et moi, de mon côté, que je verrois s'il me laisseroit mourir de faim.

Harpin ayant pris congé de moi, l'envie d'avoir ce peu d'argent qu'il avoit apporté obligea don Alvaro de Las-Torrès d'envoyer après lui le capitaine Ambrosio Fernandez lui demander les trois cents écus de ma part, lui disant que, de peur de mourir de faim, j'avois changé de sentiment. Ce qui m'ayant été rapporté par lui-même, je le gourmandai de s'être servi de mon nom contre mon intention; et m'ayant répliqué assez insolemment que je le maltraitois trop pour un capitaine réformé, mettant la main sur la garde de mon épée, que l'on ne m'avoit pas ôtée, je m'en allai à lui, le menaçant de lui faire sauter les fenêtres de la cour. Ce qui lui fit diligemment gagner la porte de ma chambre, n'osant pas de quelques jours paroître devant moi. Je demandai permission de mettre mes hardes en gage pour vivre : ce qui me fut permis, et ce que je fis jusques à des bas de soie, des pièces de ruban, des gans d'ambre et des cordons de chapeau, dont je me nourris près de trois mois; après lesquels, ayant écrit à Rome pour faire dégager mes hardes, l'on me les rendit, à condition que je ne pourrois plus les rengager.

Le prince de Cellamare cependant, à qui j'avois ordre de m'adresser pour mes affaires, m'écrivoit des lettres pour m'engager à me rendre aux volontés du vice-roi; après quoi il m'assuroit que je serois mieux traité, et que même l'on me donneroit plus de liberté. Je n'y répondis que par des railleries assez piquantes, pour les faire enrager contre moi. Il me faisoit venir de Naples, toutes les semaines, des citrons et du sucre dont je faisois faire de la limonade, du fromage et de fort bon vin, que je gardois dans ma

garde-robe. Il s'avisa même une fois de m'envoyer six chapons et six jambons, dont je fis fort bonne chère tant qu'ils durèrent; car hors de cela, dans quelque incommodité où j'aie été plusieurs fois, je n'ai jamais pu avoir un bouillon: mais l'on lui manda de ne me plus faire de semblables régals. Dona Alvira cependant, femme du lieutenant du château, qui avoit pris quelque amitié pour moi, touchée de compassion de me voir si maltraité, me prêtoit du blé, dont mes gens me faisoient d'assez bon pain, et m'envoyoit quelquefois du chocolat, et quelque plat qu'elle apprêtoit fort délicatement; ce que l'on ne voulut pas souffrir longtemps.

Il n'y avoit qu'environ trente hommes de garnison dans le château de Gaëte, parmi lesquels il y avoit quelques Portugais: ce qui me fit résoudre d'essayer à les gagner, et de voir si je ne pourrois point m'en rendre le maître. J'y travaillai avec tant d'adresse et de succès, quoique je fusse soigneusement gardé, que je m'assurai de neuf soldats, la plupart portugais, de deux sergens de ma garde, et de deux autres de la garnison, qui, joints à cinq Français que nous étions, pouvoient faire en tout dix-huit personnes. Mon dessein étoit, en exécutant la chose, de délivrer cinq ou six prisonniers napolitains; et, attendant avec impatience le retour de l'armée navale du Roi, qu'on faisoit espérer pour la troisième fois, je faisois état d'envoyer un des sergens qui alloit et venoit tous les jours à Naples porter toutes les lettres, pour donner avis à celui qui la commanderoit de venir droit à Gaëte, ayant si bien préparé les choses, que rien ne me pouvoit empêcher de m'emparer du château,

en coupant la gorge à toute la garnison. Je devois commencer par les quatre officiers couchés dans ma chambre, que le chevalier des Essarts, mon valet de chambre et moi devions égorger la nuit en dormant, ayant pour cet effet fait provision de rasoirs. Mais après avoir attendu deux mois sans en apprendre de nouvelles, le sergent à qui je me confiois le plus, et qui sortoit avec liberté pour aller à Naples, appréhendant qu'à la longue l'affaire ne vînt à être découverte, demanda son congé, et s'en alla se rendre capucin.

Cette entreprise si bien projetée, et que je croyois infaillible, manqua de la sorte, après avoir été conduite avec tant de fidélité et de secret, que jamais on n'en a eu de connoissance, ni pas même le moindre soupçon; ce qui fait voir qu'il n'y a rien d'impossible à des gens de résolution, et que la prison ouvre l'esprit, et fait entreprendre des choses que l'on ne pourroit pas seulement s'imaginer si l'on étoit en liberté.

Mes valets, ennuyés de me voir faire si méchante chère, ne purent s'empêcher d'en murmurer; et don Alvaro, qui se traitoit fort bien dans sa chambre, et qui venoit après par forme manger avec moi, m'en fit des plaintes un jour en dînant avec moi, et me demanda si c'étoit par mon ordre que mes gens disoient qu'il étoit impossible que ce fût par ceux ni du roi d'Espagne ni du comte d'Ognate que je fusse si maltraité; et qu'il y avoit apparence que c'étoit lui qui me faisoit jeûner de la sorte, pour profiter de l'argent que l'on auroit destiné pour ma nourriture. Je lui répondis que les honnêtes gens ne s'arrêtoient jamais aux discours des valets, et qu'il devoit excuser

les miens si le chagrin de la prison leur faisoit dire quelques impertinences, avec lesquels il savoit bien que je n'avois nul commerce; et qu'ainsi je n'étois pas responsable de leurs discours. Je le priai de ne m'en parler pas davantage, cela n'en valant pas la peine; mais s'opiniâtrant à me rebattre toujours la même chose, et me demandant avec empressement ce que j'en croyois, je lui répondis qu'il me pressoit trop, et qu'il me forçoit à lui dire que les valets débitoient souvent par imprudence ce que les maîtres pensoient avec raison, et que la discrétion les obligeoit à taire. Il sortit de ma chambre fort mal satisfait; et y revenant une heure après, accompagné de don Martin de Verrio, mestre de camp, et gouverneur de la ville de Gaëte, et de deux capitaines de la garnison, il me dit les avoir amenés pour être témoins de l'éclaircissement qu'il me vouloit faire sur les discours que nous avions eus ensemble. Je lui répondis que je n'étois ni de condition ni d'humeur à en recevoir, et qu'il étoit fort malséant à lui dans l'état où j'étois d'avoir une pareille pensée. « Il y va, ce me dit-il, de « mon honneur. Ainsi je souhaite de savoir en présence « de ces messieurs quelle opinion vous avez de moi. « —Je l'ai trop bonne, lui répondis-je, de la conduite « du vice-roi, pour lui attribuer les mauvais traitemens « que je reçois; et je crois, comme il y a apparence, « qu'il a ordonné toutes les choses nécessaires pour « me servir comme doit être un prisonnier de ma con- « dition; que le manquement n'en peut venir que de « vous, qui en détournez le fonds à votre profit. » Outré de ma repartie, il me dit fort brusquement qu'il étoit un pauvre soldat; mais qu'il faisoit les choses avec

honneur. « Je crois, lui dis-je, que vous êtes pauvre, « le procédé que vous tenez étant d'un homme qui se « veut enrichir. Pour soldat, Dieu défendant les juge-« mens téméraires, et ne vous en ayant jamais vu faire « d'action, il ne seroit pas raisonnable que j'en disse « aucune chose.—Vous m'attaquez, s'écria-t-il, à la ré-« putation; mais si vous étiez en un autre état, je vous « ferois voir que je ne manque non plus de courage « que d'honneur.—Vous me traitez si mal, lui répon-« dis-je, que je n'ai rien à ménager avec vous, et vous « me faites perdre toute considération; mais si vous « avez autant de courage et d'honneur que vous le vou-« lez faire croire, piquez-vous-en, et me mettez en état « de vous satisfaire; et après j'apprendrai à vos dépens « ou aux miens l'opinion que je dois avoir de vous. » Il fut outré de colère, et s'emporta à dire cent choses hors de propos. Don Martin de Verrio, fort sage et fort galant homme, lui dit qu'il étoit un fou de s'attirer par imprudence des choses fâcheuses; et que le vice-roi n'approuveroit point qu'il s'échappât comme il faisoit, et me perdît le respect en toutes sortes de rencontres. Je le priai de vouloir témoigner tout ce qui s'étoit passé, et de considérer s'il ne devoit pas m'être bien rude d'avoir, outre le chagrin de la prison, à essuyer tous les jours de semblables incartades. Ils se retirèrent ensuite; et don Alvaro de Las-Torrès, dans les derniers emportemens, ne voulut pas me voir de deux jours, au bout desquels m'étant fort bien passé de sa vue, sans croire avoir rien perdu d'être privé de son entretien, don Martin de Verrio me l'amena comme j'allois à la messe. Il se jeta à genoux devant moi pour me demander pardon, suivant les

ordres qu'il en avoit reçus du comte d'Ognate, me priant d'oublier son imprudence et son manque de respect; ce que je lui promis, pourvu qu'à l'avenir il fût plus considéré.

Quatre ou cinq jours après il me vint trouver, pour me demander conseil s'il ne se feroit point de tort d'accepter le commandement de la compagnie de gendarmes du vice-roi, composée toute d'officiers réformés, et la plupart capitaines de cavalerie. Je lui dis sérieusement qu'il se feroit un grand préjudice, et que ce seroit beaucoup se rabaisser (ne voulant point l'empêcher de se précipiter, comme je voyois qu'il alloit faire). Il se sentit obligé de mon avis, qui lui plut extrêmement, pour être conforme à ses sentimens; et remerciant le comte d'Ognate de l'honneur qu'il lui vouloit faire, il le pria de trouver bon, avant que de lui répondre, qu'il prît le temps de consulter tous ses amis pour savoir s'il pouvoit l'accepter avec honneur et avec bienséance, et sans nuire à sa réputation; mais que s'il lui donnoit le gouvernement de Reggio, il l'aimeroit beaucoup mieux, et qu'il lui auroit une obligation infinie s'il vouloit lui accorder le congé de s'en aller jusques à Rome pour y conférer avec son frère, qui étoit dans cette cour agent d'Espagne. Cette réponse choqua tout-à-fait le vice-roi, qui lui manda qu'il lui avoit fait plus d'honneur qu'il ne méritoit, l'ayant préféré à des gens de plus haute importance que lui; qu'il auroit soin de faire un meilleur choix; que le gouvernement de Reggio étant donné, il n'avoit que faire d'y prétendre, ni à d'autres grâces qui dépendissent de lui; qu'il feroit fort bien d'aller voir son frère, des leçons duquel il

avoit besoin pour le rendre, à l'avenir, et plus considéré et plus sage.

Durant qu'il fit son voyage, l'ordre étant venu d'Espagne de m'y conduire, le vice-roi fit apprêter la galère du capitaine Juan-Andrea Brignole, la meilleure de l'escadre du duc de Tursi; et en attendant qu'elle arrivât à Gaëte, il m'envoya le prince de Cellamare, doyen du conseil collatéral, pour donner tous les ordres nécessaires à mon embarquement, avec tous les honneurs et caresses possibles, comme il étoit expressément commandé par la dépêche du roi d'Espagne, témoignant désirer de me voir pour conférer avec moi sur les propositions que j'avois faites, et qui lui avoient été envoyées. Il le fit accompagner d'un sien secrétaire bourguignon, nommé don Edouard de Francalmont, que j'avois autrefois connu en Flandre, qui me fit un grand compliment de sa part, s'excusant de tous les mauvais traitemens que j'avois reçus, dont il n'avoit pu se dispenser, à cause que j'étois dans un royaume dont j'avois soutenu long-temps la révolte, et dans lequel le repos et l'autorité n'étoient pas tout-à-fait rétablis; mais que si j'eusse été en un autre endroit il en auroit usé d'une manière bien différente, et m'auroit fait voir, par les soins qu'il auroit pris de me servir et de m'obliger, combien il considéroit une personne de mon mérite et de ma naissance. Je répondis le plus courtoisement qu'il me fut possible à toutes ces civilités, lui témoignant avoir toute la reconnoissance possible pour un procédé si honnête et si galant. Il me dit ensuite que son maître se souvenant de m'avoir vu à Rome, où il avoit pris beaucoup d'estime et

d'amitié pour moi, quoiqu'il me trouvât les armes à la main, et qu'il me reconnût pour le plus dangereux ennemi qu'eût pour lors la monarchie d'Espagne (ce qui lui devoit en bonne politique faire rechercher ma perte par toutes sortes de moyens), il avoit néanmoins pris soin de ma conservation, en refusant plusieurs fois les offres qui lui avoient été faites d'attenter sur ma vie par les poisons et les assassinats.

Comme j'avois sur moi de quoi prouver le contraire, cette dissimulation si inutile me choqua, et je lui répondis que j'étois fort redevable à M. le comte d'Ognate des bons sentimens qu'il avoit eus pour moi, d'avoir refusé si souvent ma mort quand elle lui avoit été offerte. Mais comme on en changeoit quelquefois dans les différentes heures de la journée, il ne se ressouvenoit peut-être pas d'avoir fait donner par Cornelio Spinola, à Cicio di Regina, une promesse de six mille écus, et expédier un billet pour une compagnie de cavalerie, que je lui fis voir, pour m'assassiner le 25 de mars dans l'église de l'Annonciade (ce que j'avois appris de la confession qu'il en avoit faite dans les tourmens, et qu'il avoit confirmée à sa mort); que je ne lui en voulois point de mal, puisqu'il étoit bien juste qu'il servît le Roi son maître, et qu'en l'état où j'avois mis ses affaires, je ne le pouvois blâmer d'avoir eu recours à toutes sortes de voies pour se défaire de moi; mais que je ne pouvois m'empêcher de lui dire que je lui aurois été bien plus obligé de trouver plus de sincérité dans les civilités qu'il me faisoit faire, et de ne les pas porter dans un si grand excès que j'eusse malheureusement entre les mains de quoi les contredire. Francalmont me pria de lui vouloir

rendre les deux billets que je lui avois montrés, afin de les brûler, et d'en étouffer à jamais la mémoire; mais je lui répliquai que ce seroit mal servir son maître, et que je voulois les faire voir au roi d'Espagne, et lui témoigner qu'il avoit à Naples un vice-roi qui avoit mis toutes choses en œuvre, et n'avoit rien épargné pour le servir, et pour affermir un trône qui avoit été si long-temps chancelant.

Pour le prince de Cellamare, il ne me parla que de bons traitemens, et de caresses que je devois recevoir en Espagne, où j'étois attendu avec beaucoup d'impatience; que je n'y serois pas long-temps sans obtenir ma liberté, puisque, dans les désordres présens qu'il y avoit en France, l'on faisoit grand fondement sur mon crédit, sur ma valeur et sur mes ressentimens; que l'on me donneroit toutes les assistances nécessaires pour les pousser à bout, et que, dans la confiance que l'on vouloit prendre en moi, l'Espagne y croyoit trouver de grands avantages, et m'y faire aussi rencontrer mon établissement et ma fortune. Ensuite il me dit qu'il m'apprenoit à regret la prison de quelques cavaliers de mes amis qu'il me nomma, et qui couroient fortune de la vie, pour avoir eu des liaisons trop étroites avec moi, dont je pourrois bien, si je voulois, en dire des nouvelles. Je lui repartis avec chagrin : « Si le vice-roi a curiosité d'apprendre les intrigues que j'avois avec la « noblesse, Cesar Blanco, Achille Minutulo, et vous, « monsieur, l'en pouvez éclaircir, puisque je ne les « ai eues que par votre moyen, et que vous savez « bien que je vous avois promis à tous trois la conservation de vos biens et de vos charges. » Il fut

saisi d'appréhension, et me conjura de ne le pas perdre, et surtout de ne point parler en Espagne de tout ce qui s'étoit fait. Je lui dis : « Vous ne prenez « pas le moyen de m'en empêcher; vous me parlez « contre mes amis, vous insultez à leur disgrâce, et « avez même, vos deux camarades et vous, étant « du conseil collatéral, opiné à me faire trancher la « tête, croyant par ma mort faire perdre la con- « noissance de tous les commerces que vous avez « eus avec moi. Ma vie, grâces à Dieu, est malgré « vous en sûreté. Je vas en Espagne, où l'on pren- « dra entière confiance en moi, et l'on me croira « de tout ce que je dirai sur les choses passées. Je « puis me venger et vous ruiner, mais je suis « trop généreux pour l'entreprendre : mettez-vous « l'esprit en repos; vous êtes en sûreté, si vous « n'avez à craindre que le mal que je vous puis faire; « mais aussi je prétends, pour en user si bien avec « vous, que vous employiez le crédit que vous avez « pour tirer d'embarras les personnes que vous con- « noissez avoir eu quelque amitié pour moi; car à « moins de cela vous devez appréhender ma ven- « geance et mes justes ressentimens. » Nous nous donnâmes, chacun de notre côté, les paroles que nous désirions l'un de l'autre, et il se rassura des inquiétudes où j'avois pris plaisir de le tenir assez long-temps.

Don Alvaro de Las-Torrès ayant su que l'on me devoit porter en Espagne, retourna de Rome en diligence afin de m'y conduire, s'imaginant de n'en point revenir sans avoir obtenu quelque grâce. Ce que m'ayant appris le prince de Cellamare, je lui dis que, quelque joie que je reçusse de faire un voyage

qui devoit vraisemblablement me procurer la liberté, je n'irois que par force avec un homme qui en avoit si mal usé avec moi; et qu'il faudroit me porter lié dans la galère, puisque je ne m'embarquerois jamais volontairement. Il me répondit que si sa personne ne m'étoit pas agréable, l'on me feroit accompagner par un autre, puisque l'on étoit résolu de me donner toute sorte de satisfaction; et l'on choisit en sa place don Antonio d'Aranzano, commandant par commission dans le château de Gaëte, dont il obtint le gouvernement, vacant par la mort du prince d'Ascoli. Et don Alvaro de Las-Torrès, qui s'étoit par sa mauvaise conduite ruiné avec le vice-roi et avec moi, demeura avec la dernière douleur, y ajoutant encore celle de ne vouloir pas qu'il me dît adieu, ni qu'il se présentât devant moi quand je partis. Il étoit entièrement perdu, et n'avoit rien à prétendre, quand don Juan de Morgarejo, lieutenant du château Neuf de Naples, mourut heureusement pour lui; et le duc de Medina de Las-Torrès son maître, qui en est gouverneur perpétuel, lui donna sa lieutenance.

Je tirai cet avantage de ma prison de faire voir à toute la chrétienté, quelque opinion que l'on eût eu du contraire, que mon seul crédit et ma considération particulière maintenoient tout le monde les armes à la main dans le royaume, puisque, sur la nouvelle de la prise de Naples par les Espagnols, personne ne perdit courage; mais dès que l'on apprit ma détention, l'on mit bas les armes, en témoignant que mes seuls intérêts, et non la haine publique, y soutenoient la guerre: et dès que je fus hors d'état d'agir, chacun reprit ses fers, sans avoir la pensée

de s'en délivrer que sous mon commandement et mon autorité.

En sortant du château de Gaëte, l'on me fit voir le corps de Charles de Bourbon, qui est debout dans une caisse vis-à-vis de la chapelle, appuyé sur un bâton de commandement, avec son chapeau sur sa tête, botté, et revêtu d'une casaque de velours vert avec du galon d'or : il est fort bien conservé. Il étoit de fort belle taille, et des plus grands hommes de son temps : l'on remarque tous les traits de son visage, et il paroît d'une mine fort fière, et telle que la pouvoit avoir un homme d'aussi grand mérite et d'un courage aussi inébranlable qu'il le fit paroître à sa mort. La galère étant prête, et le vent étant favorable, sur la fin du mois de mai, le jour de l'Ascension, je m'y allai embarquer, avec la consolation de voir l'amour que je laissois dans les cœurs des peuples du royaume de Naples, par les démonstrations que celui de Gaëte m'en fit paroître, quelque soin que l'on prît de m'en ôter la connoissance : et la galère ayant sarpé, je m'éloignai de terre au bruit de tout le canon du château et de la ville de Gaëte, pour prendre la route d'Espagne, où je devois trouver la fin de mes disgrâces et ma liberté.

FIN DES MÉMOIRES DU DUC DE GUISE.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL DE GRAMONT,

DUC ET PAIR DE FRANCE,

COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, GOUVERNEUR DE NAVARRE
ET DE BÉARN.

NOTICE

SUR

LE MARÉCHAL DE GRAMONT

ET

SUR SES MÉMOIRES.

Antoine, troisième du nom, duc de Gramont, pair et maréchal de France, souverain de Bidache, comte de Guiche et de Louvigny, vice-roi de Navarre et de Béarn, maire héréditaire de Bayonne, naquit à Hagetman en 1604. Il descendoit des vicomtes d'Aster, maison ancienne et illustre du Bigorre. En 1525, Claire de Gramont épousa Menaud d'Aure, vicomte d'Aster; et comme elle n'avoit qu'un seul frère, qui mourut sans postérité, elle se trouva être l'unique héritière de sa famille. Antoine, premier du nom, issu de ce mariage, fut substitué aux nom et armes de Gramont. Il se distingua dans les guerres contre l'Empereur, accompagna le duc de Guise au siége de Calais, fut un des chefs du parti protestant, revint à la religion catholique, et mourut en 1576. Philibert, comte de Gramont, son fils, mort au siége de La Fère en 1580, à l'âge de vingt-huit ans, avoit épousé Diane d'Andouins, plus connue sous le nom de *la belle Corisandre*. Il laissa un fils et une fille. Le fils, Antoine, deuxième du nom, père du maréchal, porta les armes sous Henri IV et sous Louis XIII, fut

vice-roi de Navarre et de Béarn, et obtint le brevet de duc en 1643. Dès l'année 1618, il avoit envoyé à Paris, pour y suivre les exercices de l'Académie, le comte de Guiche son fils aîné, âgé seulement de quatorze ans. Soit qu'il voulût l'habituer de bonne heure à l'économie, soit, comme on le dit dans les Mémoires, *que les pères de ce temps-là ne se dénuassent pas volontiers de ce qui leur étoit utile et agréable pour le donner à leurs enfans*, il ne faisoit à son fils qu'une pension très-modique. Le jeune comte étoit obligé de loger en chambre garnie, et d'aller à pied avec un ancien domestique qui lui tenoit lieu de gouverneur. Souvent il étoit réduit à souper avec du pain sec, et se couchoit à la lueur d'une lampe fort puante, ne pouvant avoir de chandelle parce qu'elle étoit trop chère.

Les privations auxquelles le comte de Guiche se voyoit condamné lui paroissoient d'autant plus dures que son père étoit un des plus riches seigneurs du royaume. Impatient de sortir de l'état de gêne où il se trouvoit, il fut, si on en juge d'après les Mémoires, peu scrupuleux sur les moyens à employer pour se créer des ressources. Il chercha à plaire à quelques femmes à la mode, qui le prirent sous leur protection, et lui donnèrent des habits et de l'argent; il joua gros jeu avec des financiers qui jouoient en dupes; et avant d'avoir atteint sa dix-septième année, il étoit parvenu à se monter une maison sans le secours de sa famille.

Les protestans ayant levé l'étendard de la révolte en 1621, le comte de Guiche suivit Louis XIII, qui marcha en personne contre eux. Dans cette première

campagne, il se fit remarquer du Roi et des chefs de l'armée par son audace et son sang froid, et les éloges qu'on lui donna excitèrent en lui une noble ambition.

Après la paix de 1622, au lieu de retourner à Paris avec la cour, il demanda et obtint la permission d'aller servir à l'étranger, afin d'y étudier l'art de la guerre. Il partit pour la Hollande, et y arriva au moment où Spinola, à la tête d'une armée espagnole, venoit d'investir Bréda. Quoique les lignes de circonvallation fussent déjà terminées, le comte de Guiche trouva moyen de s'introduire dans la place. Toutes les ressources de l'art furent mises en usage pour l'attaque et pour la défense; et après avoir résisté plus de neuf mois, les assiégés obtinrent une capitulation honorable. En 1625, le comte de Guiche alla servir en Piémont sous le maréchal de Créqui, et revint à la cour lorsque les troupes prirent leurs quartiers d'hiver.

Pendant son séjour à Paris, il se battit contre Hocquincourt; et comme les lois sur le duel étoient exécutées avec rigueur, il fut obligé de sortir de France. Le célèbre général Tilly commandoit alors les troupes impériales contre la confédération; le comte de Guiche se décida à lui offrir ses services. Il trouva Tilly monté sur un petit cheval croate, avec un pourpoint de satin vert découpé, et à manches tailladées, des chausses pareilles, un petit chapeau carré, orné d'une grande plume rouge qui lui tomboit sur les reins, un petit ceinturon large de deux doigts, auquel étoit pendue son épée de combat, et un seul pistolet à l'arçon de sa selle. Sous ce costume bizarre, il avoit peine à reconnoître un général dont la

réputation étoit répandue dans toute l'Europe; il ne put cacher son étonnement. « M. le comte, lui dit Tilly, « mon habit vous paroît sans doute extraordinaire, « car il n'a rien de la mode de France; mais il est à la « mienne, et cela me suffit : je suis même persuadé « que mon petit cravate (1) et mon pistolet ne vous sur- « prennent pas moins. Cependant il est bon de ne « vous laisser pas ignorer, pour que vous jugiez fa- « vorablement du comte de Tilly, que vous êtes « venu chercher de si loin, que j'en suis à la sep- « tième bataille gagnée, sans que le pistolet en ques- « tion ait encore été tiré, ni que le cravate ait molli « sous moi. »

Le comte de Guiche fit la guerre avec Tilly jusqu'à l'époque où ce général reçut une blessure, et fut forcé de quitter l'armée. Walstein prit le commandement; il désira fortement de retenir près de lui un jeune officier qui appartenoit à une famille illustre, et qui avoit de l'esprit, du courage et de l'ambition : il lui fit des propositions séduisantes. Mais le comte de Guiche, prévoyant une rupture prochaine entre la France et l'Empire, n'osa pas prendre des engagemens qui auroient pu lui ôter tout espoir de retour dans sa patrie. Il se rendit à Mantoue, auprès du duc de Nevers, qui étoit allié à sa famille. Tout portoit à croire que les Espagnols disputeroient à ce prince la possession de ses Etats, et le comte de Guiche étoit certain d'occuper un poste important dans son armée. Il alloit figurer sur un théâtre moins vaste, à la vérité; mais il devoit y être placé plus en évidence, et pouvoit profiter des circonstances pour se faire

(1) Son petit cheval croate.

connoître. D'ailleurs, en servant un prince auquel Louis XIII portoit intérêt, il se facilitoit les moyens d'obtenir sa grâce. Le duc de Nevers le nomma d'abord son lieutenant général dans le Montferrat, puis capitaine de sa compagnie de gendarmes. Il fit preuve d'habileté, et dirigea avec succès plusieurs expéditions dont il fut chargé. Mais ses soldats l'ayant abandonné dans une affaire, il fut enveloppé, essaya en vain de se faire jour au travers des ennemis, reçut plusieurs blessures, eut son cheval tué sous lui, fut fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté qu'en 1631.

Louis XIII lui ayant permis de rentrer en France, il rechercha avec soin la faveur du cardinal de Richelieu, qui gouvernoit despotiquement le Roi et l'Etat; un incident qui pouvoit lui nuire le mit en grand crédit. On lit dans un recueil d'anecdotes qu'étant entré un jour chez le cardinal, il le trouva seul en veste, qui s'exerçoit à sauter contre le mur. Il pouvoit y avoir du danger à surprendre un homme tel que Richelieu dans un exercice si peu convenable à sa dignité. Le comte de Guiche se tira d'affaire avec esprit; il ne montra aucun embarras : « Je pa« rie, dit-il au cardinal, que je saute aussi bien que « Votre Eminence; » puis il ôte son habit, et se met à sauter avec le ministre. Ce trait d'adresse fit sa fortune, ajoute l'auteur du recueil, et lui valut par la suite le bâton de maréchal de France. Ce qui est certain, c'est que le cardinal le prit en amitié, lui donna une de ses nièces (1) en mariage [1634], et

(1) Françoise-Marguerite de Chivré, fille d'Hector, seigneur du Plessis, de Frazé et de Rabestan.

l'éleva en peu de temps aux premières dignités militaires.

En 1635, le comte de Guiche servit comme maréchal de camp dans l'armée du cardinal de La Valette, qui étoit destinée à soutenir le duc de Weimar après la perte de la bataille de Nordlingen; il fit la campagne de 1636 sous les ordres de ce duc, et celle de 1637 sous le cardinal. En 1638, il fut général de cavalerie sous le maréchal de Créqui, et nommé mestre de camp du régiment des Gardes françaises. En 1639, il servit en Piémont, commanda l'armée pendant l'absence du cardinal de La Valette, s'empara de Privas, et défendit Pignerol. En 1640, il eut un commandement dans l'armée du maréchal de La Meilleraye, et se distingua au siége d'Arras, où il reçut trois blessures. En 1641, il fut promu au grade de lieutenant général, rendit d'importans services au siége d'Aire, obtint le bâton de maréchal de France après la prise de cette place, et resta seul à la tête de l'armée après la retraite du maréchal de La Meilleraye. En 1642, il fut chargé avec un corps de dix mille hommes de défendre les frontières de la Champagne. Melos et le baron de Bec l'attaquèrent avec vingt-sept mille hommes; il soutint leur choc pendant une partie de la journée, les repoussa plusieurs fois : mais ses troupes étant enfoncées de toutes parts, et se voyant lui-même sur le point d'être enveloppé, il effectua sa retraite sur Saint-Quentin.

Ses ennemis, auxquels se réunirent tous ceux du cardinal de Richelieu, prétendirent qu'il avoit eu ordre de perdre une bataille; ils firent remarquer que le maréchal fut battu précisément à l'époque où Cinq-

Mars travailloit à la ruine du cardinal, et où Fontrailles signoit au nom de Monsieur un traité avec l'Espagne. Mais on ne doit pas admettre sans preuves bien authentiques de pareilles accusations, qui ne sont ordinairement dictées que par la haine ou l'envie. Celle dont il s'agit n'a jamais été fondée que sur des conjectures, et elle se trouve démentie par les relations de Melos et du baron de Bec. Quoi qu'il en soit, le maréchal ne tarda pas à réparer l'échec qu'il avoit éprouvé; il ramassa les débris de ses troupes, fournit à ses frais de nouvelles armes aux soldats qui avoient jeté les leurs dans la déroute, garnit les places de manière à maintenir les Espagnols, qui ne purent tirer aucun fruit de leur victoire; et lorsqu'il eut reformé son armée, il alla prendre ses quartiers d'hiver en pays ennemi. Après avoir donné ordre à tout, il crut devoir se rendre à Paris, afin de détruire lui-même les bruits que l'on avoit fait courir sur la bataille d'Honnecourt.

Il reçut du Roi l'accueil le plus flatteur; mais il trouva le cardinal dans un état désespéré. Il assista presque aux derniers instans de ce grand ministre, qui étoit son protecteur et son ami. On lit ce qui suit dans ses Mémoires : « Le curé de Saint-Eustache, en « exhortant le cardinal, lui demanda s'il ne pardon-« noit pas à ses ennemis. *Allez, M. le curé, que « cela ne vous embarrasse pas,* répondit Richelieu; « *je n'en ai jamais eu d'autres que ceux de l'Etat « et de mon maître.* Il embrassa le crucifix, et rendit « l'esprit. L'instant d'après, il ne fut plus question de « lui. »

Le soir même de la mort de Richelieu, le Roi en-

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL DE GRAMONT,

DUC ET PAIR DE FRANCE,

COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, GOUVERNEUR DE NAVARRE ET DE BÉARN.

16.

NOTICE

SUR

LE MARÉCHAL DE GRAMONT

ET

SUR SES MÉMOIRES.

ANTOINE, troisième du nom, duc de Gramont, pair et maréchal de France, souverain de Bidache, comte de Guiche et de Louvigny, vice-roi de Navarre et de Béarn, maire héréditaire de Bayonne, naquit à Hagetman en 1604. Il descendoit des vicomtes d'Aster, maison ancienne et illustre du Bigorre. En 1525, Claire de Gramont épousa Menaud d'Aure, vicomte d'Aster; et comme elle n'avoit qu'un seul frère, qui mourut sans postérité, elle se trouva être l'unique héritière de sa famille. Antoine, premier du nom, issu de ce mariage, fut substitué aux nom et armes de Gramont. Il se distingua dans les guerres contre l'Empereur, accompagna le duc de Guise au siége de Calais, fut un des chefs du parti protestant, revint à la religion catholique, et mourut en 1576. Philibert, comte de Gramont, son fils, mort au siége de La Fère en 1580, à l'âge de vingt-huit ans, avoit épousé Diane d'Andouins, plus connue sous le nom de *la belle Corisandre*. Il laissa un fils et une fille. Le fils, Antoine, deuxième du nom, père du maréchal, porta les armes sous Henri IV et sous Louis XIII, fut

vice-roi de Navarre et de Béarn, et obtint le brevet de duc en 1643. Dès l'année 1618, il avoit envoyé à Paris, pour y suivre les exercices de l'Académie, le comte de Guiche son fils aîné, âgé seulement de quatorze ans. Soit qu'il voulût l'habituer de bonne heure à l'économie, soit, comme on le dit dans les Mémoires, *que les pères de ce temps-là ne se dénuassent pas volontiers de ce qui leur étoit utile et agréable pour le donner à leurs enfans*, il ne faisoit à son fils qu'une pension très-modique. Le jeune comte étoit obligé de loger en chambre garnie, et d'aller à pied avec un ancien domestique qui lui tenoit lieu de gouverneur. Souvent il étoit réduit à souper avec du pain sec, et se couchoit à la lueur d'une lampe fort puante, ne pouvant avoir de chandelle parce qu'elle étoit trop chère.

Les privations auxquelles le comte de Guiche se voyoit condamné lui paroissoient d'autant plus dures que son père étoit un des plus riches seigneurs du royaume. Impatient de sortir de l'état de gêne où il se trouvoit, il fut, si on en juge d'après les Mémoires, peu scrupuleux sur les moyens à employer pour se créer des ressources. Il chercha à plaire à quelques femmes à la mode, qui le prirent sous leur protection, et lui donnèrent des habits et de l'argent; il joua gros jeu avec des financiers qui jouoient en dupes; et avant d'avoir atteint sa dix-septième année, il étoit parvenu à se monter une maison sans le secours de sa famille.

Les protestans ayant levé l'étendard de la révolte en 1621, le comte de Guiche suivit Louis XIII, qui marcha en personne contre eux. Dans cette première

campagne, il se fit remarquer du Roi et des chefs de l'armée par son audace et son sang froid, et les éloges qu'on lui donna excitèrent en lui une noble ambition.

Après la paix de 1622, au lieu de retourner à Paris avec la cour, il demanda et obtint la permission d'aller servir à l'étranger, afin d'y étudier l'art de la guerre. Il partit pour la Hollande, et y arriva au moment où Spinola, à la tête d'une armée espagnole, venoit d'investir Bréda. Quoique les lignes de circonvallation fussent déjà terminées, le comte de Guiche trouva moyen de s'introduire dans la place. Toutes les ressources de l'art furent mises en usage pour l'attaque et pour la défense; et après avoir résisté plus de neuf mois, les assiégés obtinrent une capitulation honorable. En 1625, le comte de Guiche alla servir en Piémont sous le maréchal de Créqui, et revint à la cour lorsque les troupes prirent leurs quartiers d'hiver.

Pendant son séjour à Paris, il se battit contre Hocquincourt; et comme les lois sur le duel étoient exécutées avec rigueur, il fut obligé de sortir de France. Le célèbre général Tilly commandoit alors les troupes impériales contre la confédération; le comte de Guiche se décida à lui offrir ses services. Il trouva Tilly monté sur un petit cheval croate, avec un pourpoint de satin vert découpé, et à manches tailladées, des chausses pareilles, un petit chapeau carré, orné d'une grande plume rouge qui lui tomboit sur les reins, un petit ceinturon large de deux doigts, auquel étoit pendue son épée de combat, et un seul pistolet à l'arçon de sa selle. Sous ce costume bizarre, il avoit peine à reconnoître un général dont la

réputation étoit répandue dans toute l'Europe; il ne put cacher son étonnement. « M. le comte, lui dit Tilly,
« mon habit vous paroît sans doute extraordinaire,
« car il n'a rien de la mode de France; mais il est à la
« mienne, et cela me suffit : je suis même persuadé
« que mon petit cravate (1) et mon pistolet ne vous sur-
« prennent pas moins. Cependant il est bon de ne
« vous laisser pas ignorer, pour que vous jugiez fa-
« vorablement du comte de Tilly, que vous êtes
« venu chercher de si loin, que j'en suis à la sep-
« tième bataille gagnée, sans que le pistolet en ques-
« tion ait encore été tiré, ni que le cravate ait molli
« sous moi. »

Le comte de Guiche fit la guerre avec Tilly jusqu'à l'époque où ce général reçut une blessure, et fut forcé de quitter l'armée. Walstein prit le commandement; il désira fortement de retenir près de lui un jeune officier qui appartenoit à une famille illustre, et qui avoit de l'esprit, du courage et de l'ambition : il lui fit des propositions séduisantes. Mais le comte de Guiche, prévoyant une rupture prochaine entre la France et l'Empire, n'osa pas prendre des engagemens qui auroient pu lui ôter tout espoir de retour dans sa patrie. Il se rendit à Mantoue, auprès du duc de Nevers, qui étoit allié à sa famille. Tout portoit à croire que les Espagnols disputeroient à ce prince la possession de ses Etats, et le comte de Guiche étoit certain d'occuper un poste important dans son armée. Il alloit figurer sur un théâtre moins vaste, à la vérité; mais il devoit y être placé plus en évidence, et pouvoit profiter des circonstances pour se faire

(1) Son petit cheval croate.

connoître. D'ailleurs, en servant un prince auquel Louis XIII portoit intérêt, il se facilitoit les moyens d'obtenir sa grâce. Le duc de Nevers le nomma d'abord son lieutenant général dans le Montferrat, puis capitaine de sa compagnie de gendarmes. Il fit preuve d'habileté, et dirigea avec succès plusieurs expéditions dont il fut chargé. Mais ses soldats l'ayant abandonné dans une affaire, il fut enveloppé, essaya en vain de se faire jour au travers des ennemis, reçut plusieurs blessures, eut son cheval tué sous lui, fut fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté qu'en 1631.

Louis XIII lui ayant permis de rentrer en France, il rechercha avec soin la faveur du cardinal de Richelieu, qui gouvernoit despotiquement le Roi et l'Etat; un incident qui pouvoit lui nuire le mit en grand crédit. On lit dans un recueil d'anecdotes qu'étant entré un jour chez le cardinal, il le trouva seul en veste, qui s'exerçoit à sauter contre le mur. Il pouvoit y avoir du danger à surprendre un homme tel que Richelieu dans un exercice si peu convenable à sa dignité. Le comte de Guiche se tira d'affaire avec esprit; il ne montra aucun embarras : « Je parie, dit-il au cardinal, que je saute aussi bien que « Votre Eminence; » puis il ôte son habit, et se met à sauter avec le ministre. Ce trait d'adresse fit sa fortune, ajoute l'auteur du recueil, et lui valut par la suite le bâton de maréchal de France. Ce qui est certain, c'est que le cardinal le prit en amitié, lui donna une de ses nièces (1) en mariage [1634], et

(1) Françoise-Marguerite de Chivré, fille d'Hector, seigneur du Plessis, de Frazé et de Rubestan.

l'éleva en peu de temps aux premières dignités militaires.

En 1635, le comte de Guiche servit comme maréchal de camp dans l'armée du cardinal de La Valette, qui étoit destinée à soutenir le duc de Weimar après la perte de la bataille de Nordlingen; il fit la campagne de 1636 sous les ordres de ce duc, et celle de 1637 sous le cardinal. En 1638, il fut général de cavalerie sous le maréchal de Créqui, et nommé mestre de camp du régiment des Gardes françaises. En 1639, il servit en Piémont, commanda l'armée pendant l'absence du cardinal de La Valette, s'empara de Privas, et défendit Pignerol. En 1640, il eut un commandement dans l'armée du maréchal de La Meilleraye, et se distingua au siége d'Arras, où il reçut trois blessures. En 1641, il fut promu au grade de lieutenant général, rendit d'importans services au siége d'Aire, obtint le bâton de maréchal de France après la prise de cette place, et resta seul à la tête de l'armée après la retraite du maréchal de La Meilleraye. En 1642, il fut chargé avec un corps de dix mille hommes de défendre les frontières de la Champagne. Melos et le baron de Bec l'attaquèrent avec vingt-sept mille hommes; il soutint leur choc pendant une partie de la journée, les repoussa plusieurs fois : mais ses troupes étant enfoncées de toutes parts, et se voyant lui-même sur le point d'être enveloppé, il effectua sa retraite sur Saint-Quentin.

Ses ennemis, auxquels se réunirent tous ceux du cardinal de Richelieu, prétendirent qu'il avoit eu ordre de perdre une bataille; ils firent remarquer que le maréchal fut battu précisément à l'époque où Cinq-

Mars travailloit à la ruine du cardinal, et où Fontrailles signoit au nom de Monsieur un traité avec l'Espagne. Mais on ne doit pas admettre sans preuves bien authentiques de pareilles accusations, qui ne sont ordinairement dictées que par la haine ou l'envie. Celle dont il s'agit n'a jamais été fondée que sur des conjectures, et elle se trouve démentie par les relations de Melos et du baron de Bec. Quoi qu'il en soit, le maréchal ne tarda pas à réparer l'échec qu'il avoit éprouvé; il ramassa les débris de ses troupes, fournit à ses frais de nouvelles armes aux soldats qui avoient jeté les leurs dans la déroute, garnit les places de manière à maintenir les Espagnols, qui ne purent tirer aucun fruit de leur victoire; et lorsqu'il eut reformé son armée, il alla prendre ses quartiers d'hiver en pays ennemi. Après avoir donné ordre à tout, il crut devoir se rendre à Paris, afin de détruire lui-même les bruits que l'on avoit fait courir sur la bataille d'Honnecourt.

Il reçut du Roi l'accueil le plus flatteur; mais il trouva le cardinal dans un état désespéré. Il assista presque aux derniers instans de ce grand ministre, qui étoit son protecteur et son ami. On lit ce qui suit dans ses Mémoires : « Le curé de Saint-Eustache, en « exhortant le cardinal, lui demanda s'il ne pardon- « noit pas à ses ennemis. *Allez, M. le curé, que « cela ne vous embarrasse pas,* répondit Richelieu; « *je n'en ai jamais eu d'autres que ceux de l'Etat « et de mon maître.* Il embrassa le crucifix, et rendit « l'esprit. L'instant d'après, il ne fut plus question de « lui. »

Le soir même de la mort de Richelieu, le Roi en-

voya chercher le maréchal ; et après lui avoir adressé des paroles de consolation, il lui dit qu'il le feroit lieutenant général de l'armée qu'il vouloit commander en personne à l'ouverture de la campagne. Mais ce prince, dont la santé étoit déjà délabrée, mourut le 14 mai 1643, et la régence fut déférée à la reine Anne d'Autriche.

Après la mort de Richelieu, Louis XIII avoit fait entrer le cardinal Mazarin au conseil : la Régente lui confia la direction des affaires. Le maréchal, qui l'avoit connu en Italie, chercha à s'insinuer dans ses bonnes grâces, et y parvint facilement ; « car il y « avoit entre eux, disent les Mémoires, une confor« mité de mœurs gaillardes et pleines d'agrément qui « concilient bientôt l'amitié. Il aima tendrement le « cardinal, et le cardinal lui rendit le réciproque, à « un point qu'il ne pouvoit se passer de lui, et qu'il « lui donna toute sa confiance. » Il est permis de croire que la conformité de mœurs gaillardes n'auroit pas suffi pour lier ainsi le ministre et le maréchal, s'ils n'avoient pas eu d'ailleurs intérêt à se réunir. Mazarin, qui avoit besoin d'appuis pour maintenir et consolider sa puissance, savoit qu'on pouvoit compter sur le zèle et sur le dévouement du maréchal ; et le maréchal étoit flatté d'être avec le nouveau ministre sur le même pied où il avoit été avec le cardinal de Richelieu. Il eut ordre d'aller servir sous le duc d'Enghien, qui avoit débuté dans la carrière des armes en gagnant, à l'âge de vingt-deux ans, la bataille de Rocroy. Le jeune prince avoit déjà depuis quelque temps des liaisons avec le maréchal, chez lequel il dînoit et soupoit habituellement lorsqu'ils se

trouvoient ensemble pendant l'hiver à la cour. Le cardinal jugea sans doute qu'il étoit très-important pour lui de resserrer cette liaison, et d'avoir un homme tout dévoué dans l'intimité d'un prince ardent et ambitieux, qui paroissoit devoir exercer par la suite une grande influence dans les affaires.

Après la prise de Philisbourg [1644], le maréchal reçut la nouvelle de la mort de son père (1), dont le cardinal lui fit donner tous les gouvernemens. Il alla remercier la Reine, prêta serment; et aussitôt après avoir pris possession, il retourna en toute diligence à l'armée.

L'année suivante [1645], le maréchal commanda l'aile droite à la bataille de Nordlingen. Son infanterie ayant pris l'épouvante, il se mit à la tête de deux régimens de cavalerie, fit faire à bout portant une si furieuse décharge, que les escadrons ennemis, qui poursuivoient les fuyards, s'entr'ouvrirent : il s'y précipita suivi de peu de gens, fut entouré et fait prisonnier. Cet événement n'empêcha pas le duc d'Enghien et Turenne de remporter une victoire complète.

Le maréchal courut d'abord de forts grands dangers lorsqu'il fut au pouvoir de l'ennemi; peu s'en fallut qu'on ne vengeât sur lui la mort du général Mercy, qui avoit été tué dans la bataille; mais les premiers momens passés, on eut pour lui tous les égards dus à son rang et à sa réputation. Des négociations furent entamées, et on convint de l'échanger avec le général Glesne, qui avoit été fait prisonnier par les Français. Avant qu'il revînt en France, l'électeur de Bavière (2) l'engagea à se rendre à Munich, et

(1) Il prit le nom de Gramont après la mort de son père.—(2) Ferdinand.

lui fit des ouvertures de paix (1). A peine étoit-il de retour à l'armée, que le duc d'Enghien tomba dangereusement malade, et demanda à être transféré à Philisbourg. L'entreprise offroit de grandes difficultés; il falloit faire un trajet de quatorze lieues d'Allemagne, pendant lequel on pouvoit être attaqué par des forces supérieures. Néanmoins le maréchal se mit en route avec une escorte de mille cavaliers; il trompa l'ennemi par la rapidité de sa marche, et revint au camp sans avoir éprouvé d'autre perte que celle des chevaux, qui n'avoient pu résister à la fatigue. A la fin de la campagne, il reçut ordre de ramener ses troupes en France pour y prendre les quartiers d'hiver.

En 1646, l'armée du duc d'Enghien, réunie à celle du duc d'Orléans, investit Courtray, dont on s'empara en présence de l'ennemi. Le siége étant fini, le maréchal fut chargé de commander les troupes que l'on envoyoit au prince d'Orange pour le mettre en état de faire une diversion importante. Lorsque la jonction fut opérée, il se rendit auprès du prince, qui le prit par la main, lui fit faire assez vite deux fois le tour de la chambre sans proférer une seule parole; puis lui demanda s'il vouloit danser une courante à l'allemande, que c'étoit le temps ou jamais. Le maréchal dansa la courante le mieux qu'il put, fit promptement la révérence, et se retira fort désappointé de voir que ce prince, sans le concours duquel il ne pouvoit rien entreprendre, étoit devenu fou. Quelques mois plus tard il eut avec le prince d'Orange une seconde entrevue, dans laquelle il ne put être question d'autre chose que de danser encore une courante. Ce

(1) Un traité de neutralité fut signé avec la Bavière l'année suivante.

contre-temps, et le peu de bonne volonté des Hollandais, qui étoient fatigués de la guerre, dérangèrent tous les projets de la campagne, et le maréchal eut beaucoup de peine à ramener ses troupes à Sedan.

Il vint passer l'hiver à Paris; et au printemps de 1647 il partit pour la Catalogne, où il devoit servir avec le duc d'Enghien, devenu prince de Condé par la mort de son père (1). On avoit espéré qu'ils répareroient les échecs que le comte d'Harcourt avoit éprouvés l'année précédente. Leurs opérations ne furent pas plus heureuses; ils échouèrent comme lui devant Lerida, et furent obligés de lever le siége après avoir perdu l'élite de leurs troupes. Le gouverneur de la place, qui avoit autant de politesse que de talent, d'activité et de bravoure, attaquoit chaque jour les quartiers du prince, détruisoit ses travaux, lui tuoit beaucoup de monde, et ne manquoit jamais de lui envoyer deux petits mulets chargés de glace, de limonade, etc., pour le rafraîchir des fatigues de la journée.

En 1648, le prince de Condé, toujours accompagné du maréchal, alla faire la guerre en Flandre, s'empara d'Ypres, et gagna la bataille de Lens (2), victoire décisive, qui auroit dû porter un coup mortel à la maison d'Autriche, si les troubles qui venoient d'éclater à Paris avoient permis d'en profiter. Le prince fut rappelé à la cour, et le maréchal eut ordre de revenir avec une partie de l'armée.

Nous nous sommes bornés à indiquer les campagnes du maréchal de Gramont; on en trouvera le détail dans

(1) Le prince de Condé étoit mort le 26 décembre 1646. — (2) Le maréchal enfonça l'aile droite des Espagnols. Ce fait d'armes est rappelé dans les lettres patentes qui érigèrent le comté de Guiche en duché-pairie.

ses Mémoires. Nous ferons remarquer seulement que depuis 1621 jusqu'en 1648 il avoit fait la guerre presque sans interruption, et qu'il étoit demeuré étranger à toutes les intrigues.

Il arriva à Saint-Germain, où étoit la cour, quelques jours avant la déclaration du mois d'octobre; *déclaration*, est-il dit dans les Mémoires, *qui a été aussi mal gardée qu'elle avoit été injurieusement demandée et foiblement accordée.*

A peine fut-il arrivé, que Mazarin, afin de l'attacher davantage à ses intérêts, fit ériger le comté de Guiche en duché-pairie sous le nom de Gramont; mais les lettres patentes ne purent être enregistrées qu'en 1663. Le maréchal rentra à Paris avec la cour.

Le prince de Condé, illustré par plusieurs victoires, étoit considéré, malgré sa jeunesse (il n'avoit que vingt-huit ans), comme devant être l'arbitre des destinées de l'Etat; il sembloit devoir faire triompher le parti pour lequel il se prononceroit. Il flotta quelque temps incertain. Le maréchal de Gramont, dans lequel il avoit grande confiance, et qui étoit entièrement dans les intérêts de Mazarin, le pressoit de rester uni au ministre. Le duc de Châtillon et le coadjuteur cherchoient à lui prouver qu'il auroit plus d'avantage à agir de concert avec le parlement pour renverser Mazarin, dont la chute le laisseroit maître des affaires. Il pencha d'abord pour les frondeurs, prit en quelque sorte des engagemens avec eux; mais, bientôt fatigué des prétentions du parlement, effrayé de l'ambition du coadjuteur, séduit par les promesses du cardinal, il promit à la Reine de la servir.

On tint un conseil, dans lequel il fut décidé que la

cour sortiroit de Paris au milieu de la nuit du 6 janvier 1649, et qu'on réduiroit la ville par la force ou par la famine. La veille des Rois, le duc d'Orléans, le prince de Condé et le cardinal allèrent souper chez le maréchal de Gramont, qui tous les ans leur donnoit un repas à pareil jour. Les princes se retirèrent de bonne heure pour faire les préparatifs de leur départ; le cardinal resta à jouer, pendant que ses confidens emballoient à la hâte les effets les plus précieux. A l'heure fixée il monta en voiture. Toutes les personnes qui étoient dans le secret se rendirent au Cours, où l'on trouva la Reine avec ses enfans, et on se mit en route pour Saint-Germain. Des troupes furent réunies, et le maréchal de Gramont y eut un commandement.

Pendant les troubles de la Fronde, les princes, et presque tous les personnages considérables du royaume, changèrent plusieurs fois de parti, suivant leurs passions ou leurs intérêts. Le maréchal de Gramont resta toujours fidèle à la Reine et au cardinal.

Le prince de Condé ne tarda pas à vouloir renverser le ministre qu'il venoit de défendre contre les frondeurs; il essaya, mais en vain, d'attirer le maréchal dans son parti, soit en lui rappelant l'ancienne amitié qui les unissoit, soit en offrant à son ambition la plus vaste perspective : Gramont fut inébranlable. Lorsque le prince, brouillé avec la cour et avec les frondeurs, eut été arrêté [janvier 1650], ses partisans cherchèrent à soulever les provinces. Ayant échoué en Normandie, en Bourgogne et dans le Berri, ils conduisirent la princesse de Condé, et le jeune duc d'Enghien son fils, en Guienne, où le nombre des mécontens étoit

considérable, et où ils avoient l'espoir d'être secourus par les Espagnols. Le maréchal se rendit aussitôt dans son gouvernement du Béarn. La princesse de Condé le fit sonder de nouveau par le conseiller La Chaise, avec lequel il étoit fort lié, et qu'elle chargea de lui demander si elle pourroit le consulter sur la conduite qu'elle devoit tenir dans la position critique où elle se trouvoit. Il répondit qu'il plaignoit le malheur de la princesse; mais que les engagemens qu'il avoit pris avec la cour ne lui permettoient pas de la servir.

On voit dans les Mémoires de Lenet que le maréchal de Gramont étoit parvenu à intercepter toute communication par terre entre les mécontens et l'Espagne: comme il n'y avoit aucun vaisseau dans le port de Bordeaux, les négociations ne purent être suivies que par l'intermédiaire d'un Portugais qui avoit une correspondance secrète avec les ministres de Portugal, et qui faisoit passer les dépêches. Les mécontens ne purent recevoir d'Espagne que quelques foibles secours d'argent; et étant hors d'état de prolonger la guerre, ils acceptèrent l'amnistie que la cour leur offrit. Leur soumission fut due principalement à la fidélité et à la vigilance du maréchal, qui revint à Paris après le premier édit de pacification de la Guienne [octobre 1650].

Cependant un nouvel orage se formoit contre le cardinal Mazarin. Les frondeurs, qui étoient redevenus ses ennemis, acquéroient chaque jour de nouvelles forces: ils traitèrent avec les partisans du prince de Condé, dont ils firent demander la liberté par le parlement. Le cardinal, pressé de tous côtés, chercha

à gagner du temps, dans l'espoir que la division éclateroit bientôt parmi tant de personnages qui avoient des intérêts opposés. Il eut recours au duc d'Orléans, soit pour mettre obstacle à la liberté du prince, soit pour rester maître des conditions auxquelles elle seroit accordée; et, dans ce dernier cas, pour empêcher surtout les frondeurs d'en tirer parti. Le maréchal fut chargé de la négociation, et se crut pendant quelque temps certain de la faire réussir; mais il ignoroit que le duc d'Orléans, qui étoit alors gouverné par le coadjuteur, avoit traité secrètement avec les chefs de la Fronde; et il servit de jouet au palais du Luxembourg, où l'on s'amusoit à lui faire de fausses confidences, qu'il alloit aussitôt révéler à Mazarin. « Il y eut à ce sujet, dit le cardinal de « Retz, mille farces dignes du ridicule de Molière. » Le parlement ayant renouvelé ses instances, la Reine prétexta une indisposition pour différer sa réponse; enfin le duc d'Orléans se prononça ouvertement contre le cardinal. Celui-ci, qui avoit l'espoir de le ramener, tâcha encore de gagner du temps: il envoya le maréchal et Lyonne au Havre, où le prince de Condé avoit été transféré, ainsi que le prince de Conti et le duc de Longueville. Au moment de se mettre en route, le maréchal connoissoit si peu les véritables dispositions du duc d'Orléans, qu'il dit hautement au Luxembourg que le prince de Condé alloit être délivré sans l'intervention des frondeurs, qui seroient pris pour dupes dans cette affaire. Il ne connoissoit guère mieux les intentions du cardinal, qui ne vouloit pas s'engager tant qu'il lui resteroit quelques chances, et qui le faisoit partir sans lui donner d'instructions.

Sa position étoit assez embarrassante au Havre, lorsqu'il y vit arriver Mazarin. Ce ministre, malgré la protection de la Reine, n'avoit pu tenir tête à ses ennemis : il venoit délivrer lui-même les princes, et tenter avec eux un accommodement. Si on en croit les Mémoires du cardinal de Retz, le prince de Condé ne daigna ni le remercier ni lui répondre ; suivant ceux de madame de Motteville, ils dînèrent ensemble avec le maréchal de Gramont, *dans la même liberté que s'ils eussent été tous satisfaits les uns des autres*. La Rochefoucauld croit que le prince promit tout ce qu'on voulut.

Mazarin jugea que la liberté des princes ne feroit qu'augmenter le nombre et la puissance de ses ennemis ; il se décida à sortir du royaume. Les princes revinrent à Paris ; le maréchal les accompagna, et fut témoin à leur entrée des acclamations du peuple, et des imprécations lancées contre le ministre fugitif : il lui fallut même, à la suite d'un souper que le duc d'Orléans leur donna pour célébrer leur retour, porter comme les autres la santé du Roi, avec le refrain *Point de Mazarin !*

La retraite du cardinal, loin de rétablir le calme, ne fit que donner plus d'activité aux factions. Le prince de Condé repoussa toutes les avances de la cour ; la Fronde se partagea entre lui et le coadjuteur, qui espéroit, en servant la Reine, prendre la place de Mazarin, et obtenir le chapeau de cardinal. Plusieurs entreprises furent proposées contre le prince : les uns vouloient qu'on l'arrêtât de nouveau ; d'autres, qu'on se défît de lui, et se chargeoient de l'exécution. Il fut averti par le maréchal, et se mit sur ses gardes. Des

conférences secrètes, qui eurent lieu entre le coadjuteur et Lyonne, lui donnèrent de sérieuses inquiétudes. Il hésitoit sur le parti qu'il avoit à prendre, lorsqu'un soir, au moment où il venoit de se mettre au lit, un de ses affidés accourut pour lui annoncer que deux compagnies des Gardes avoient ordre de se diriger du côté de l'hôtel de Condé. Il se crut menacé d'une attaque qu'il n'étoit pas en état de repousser; il se leva à la hâte, et se retira à Saint-Maur avec sa famille et ses principaux partisans. La Reine et le duc d'Orléans lui envoyèrent le maréchal de Gramont, qui étoit chargé de l'engager à revenir à la cour, et de lui donner l'assurance qu'on n'avoit aucun dessein contre lui. Il refusa de voir le maréchal en particulier, et ne voulut l'entendre qu'en présence de tous ceux de ses partisans qui se trouvoient à Saint-Maur. « Il le re-« çut avec fierté et rudesse, » dit madame de Motteville, et lui déclara qu'il ne pouvoit se fier à la Reine, qui l'avoit déjà trompé plusieurs fois. Le maréchal se consola de cet accueil, et du mauvais succès de sa négociation, en tournant lui-même en ridicule son ambassade *auprès des Etats de la Ligue assemblés à Saint-Maur*. Il fit, de tous ceux qu'il y avoit vus, des portraits fort piquans, dont il amusa la Reine et le duc d'Orléans, qui d'ailleurs ne désiroient point alors le retour du prince.

Après avoir séjourné quelque temps à Saint-Maur, le prince de Condé revint à Paris. Il ne pouvoit se décider à traiter avec la Reine, et il hésitoit à commencer la guerre civile. Les circonstances devinrent telles, qu'il ne fut plus le maître du choix : il partit pour la Guienne, où les mécontens avoient pris de nouveau

les armes; il avoit fait filer des troupes pour les soutenir, et sa présence sembloit devoir le rendre bientôt maître de la province. Il paroît qu'il avoit fait aussi des tentatives auprès du maréchal de Gramont, et qu'il lui avoit offert la souveraineté indépendante du Béarn, s'il vouloit soulever le pays pendant que lui-même souleveroit la Guienne. Le maréchal ne se laissa point éblouir par ces offres : il alla dans son gouvernement pour y servir le Roi, comme il l'avoit servi pendant la guerre précédente.

On lit dans ses Mémoires qu'il courut risque d'être assassiné en route. Les partisans du prince, réunis à Bordeaux, proposèrent de l'arrêter à son passage, et de le jeter dans la Garonne. Le prince de Condé refusa de donner son assentiment à ce projet, mais on n'en suivit pas moins l'exécution; et le maréchal ne dut son salut qu'au zèle d'un conseiller au parlement, qui parvint à l'avertir assez à temps pour qu'il pût éviter l'endroit où il étoit attendu. Aussitôt que Gramont fut arrivé dans le Béarn, il appela près de lui tous ceux qui étoient dévoués au Roi, contint les mécontens, intercepta les communications avec l'Espagne, facilita au comte d'Harcourt les moyens de faire la guerre avec avantage au prince de Condé, et ne revint à Paris que lorsque la Guienne eut été entièrement soumise.

Les factions avoient été anéanties, et le cardinal Mazarin étoit tout puissant à la cour : il n'oublia ni la fidélité ni les services du maréchal. On lit dans les Mémoires que sa reconnoissance fut parfaite envers lui, et qu'il n'y a sorte de grâces et de distinctions qu'il ne lui ait fait obtenir. Nous insistons sur ce point, parce que, de tous les personnages marquans de cette

époque, Gramont est presque le seul qui n'accuse pas le ministre d'ingratitude. Gramont resta à la cour, et n'eut aucun commandement dans les armées depuis 1650 jusqu'à 1657.

En 1657, le cardinal fit donner au maréchal une mission très-importante. L'empereur Ferdinand III étoit mort; la diète étoit convoquée à Francfort pour élire son successeur. Il s'agissoit de faire tomber le choix des électeurs sur un prince qui fût bien disposé pour la France; et si on ne pouvoit y parvenir, de forcer celui qui seroit élu à renoncer à toute alliance avec nos ennemis. Le maréchal, jusqu'alors étranger à la diplomatie, ne se dissimuloit pas les difficultés d'une pareille négociation. Il refusa d'abord, mais le cardinal insista; il lui adjoignit Lyonne, qui étoit rompu aux affaires, et qui connoissoit à fond les intérêts des divers princes de l'Empire. La relation de cette ambassade est très-curieuse dans les Mémoires de Gramont; on explique sans détour les moyens qui furent employés; on y donne le tarif de la conscience des électeurs et de leurs ministres. *L'argent étoit une rhétorique qui persuadoit bien mieux à Francfort que Cicéron ne fit autrefois à Rome et Démosthènes à Athènes*. On y trouve aussi des détails amusans, accompagnés de réflexions fort piquantes sur les divers personnages qui figurèrent à la diète. Nous en citerons quelques traits. Le roi de Hongrie passoit les après-dînées à jouer tête à tête avec l'archiduc son frère, sans proférer une seule parole, *attendu qu'ils étoient l'un et l'autre fort silencieux*. Il se *délectoit* quelquefois au noble jeu de quilles, *passe-temps tout-à-fait convenable à un jeune prince de vingt-deux*

ans, qui alloit être nommé empereur. Un jour il se plaignit au prince de Porcie, son favori, de ce qu'il pleuvoit dans sa bouche, qui étoit fort grande, et qu'il tenoit toujours ouverte : le prince de Porcie, après y avoir réfléchi quelque temps, lui conseilla de la fermer; ce que fit le roi de Hongrie, *qui s'en trouva fort soulagé.*

Lorsque le roi de Hongrie fit son entrée à Francfort, les magistrats ne voulurent point permettre que les deux régimens de cuirassiers qu'il avoit amenés fissent partie de son escorte. De longues négociations eurent lieu à ce sujet; et il fut enfin convenu que les régimens entreroient par une porte, et sortiroient immédiatement par l'autre, sans s'arrêter dans la ville. Des chaînes furent tendues dans toutes les rues qui aboutissoient à celles que le cortége devoit traverser, et on y plaça des corps-de-garde; trois cents mousquetaires suivoient les régimens, et frappoient sans pitié les traînards.

L'électeur de Saxe étoit un prince très-zélé pour la religion luthérienne : les jours où il communioit, *il portoit ce respect au sacrement de ne pas s'enivrer le matin;* mais il s'en dédommageoit le soir, et buvoit toute la nuit, jusqu'à ce qu'il tombât sous la table avec ses convives. L'électeur de Mayence étoit *fort sobre;* il avoit ordinairement une table de trente couverts, s'y mettoit à midi, et en sortoit à six heures: on ne lui versoit jamais que trois doigts de vin dans son verre; il buvoit régulièrement à la santé de tous ses convives; puis il portoit la santé de trente ou quarante personnes absentes, et auxquelles il vouloit faire honneur. Il se trouvoit ainsi avoir bu plus de six pintes

de vin sans se décomposer, sans sortir de son sang froid, *ni des règles de la modestie qui convenoient à son caractère d'archevêque.*

On fait remarquer dans les Mémoires qu'à cette époque, en Allemagne, il étoit indispensable de tenir tête à ses convives, si, au lieu de leur faire politesse, on ne vouloit pas leur faire injure. Il falloit de toute nécessité boire pour arranger les affaires; et lorsqu'il y avoit quelques différends, *on ne pouvoit se rapatrier que dans la chaleur du vin.* Les ambassadeurs de France ayant eu à se plaindre de l'électeur de Saxe, on *négocia un dîner,* auquel se trouvèrent les électeurs de Mayence et de Cologne, et qui dura depuis midi jusqu'à neuf heures du soir, au bruit des timbales et des trompettes. On y porta deux ou trois mille santés; ensuite tous les convives dansèrent sur la table, qui fut étayée : le maréchal, tout boiteux qu'il étoit, *mena le branle,* tout le monde s'enivra; et depuis lors l'électeur et le maréchal restèrent toujours les meilleurs amis du monde. Un autre démêlé avec l'électeur de Mayence fut accommodé par le même moyen. Quant à l'électeur de Trèves, les ambassadeurs français n'avoient osé former aucune liaison avec lui. Son Altesse électorale se piquoit, sur toutes choses, de connoître le bon vin; elle en buvoit en si grande quantité et pendant si long-temps, que l'on désespéra de pouvoir lui tenir tête à table. Le maréchal gagna le cœur des bourgeois de Francfort en leur donnant une fête où il y avoit partout des foudres défoncés, avec des domestiques préposés pour faire boire tout le monde à volonté. La fête se prolongea dans la nuit, et les bourgeois enchantés

crioient : *vive le roi de France et son ambassadeur, qui nous régale si bien, avec tant de magnificence et de profusion ! Il ne faut bouger de chez lui.*

Les ambassadeurs français avoient ordre de faire tous leurs efforts pour porter à l'Empire l'archiduc Léopold, frère de Ferdinand III, ou l'électeur de Bavière (1) ; mais ces deux princes refusèrent de se mettre sur les rangs : l'électeur de Bavière fit même répondre par son ministre que si on le couronnoit empereur, il secoueroit la tête pour faire tomber la couronne (2). Leur refus assuroit l'élection du roi de Hongrie, et il ne restoit plus aux ambassadeurs qu'à s'occuper des conditions auxquelles cette élection auroit lieu. Quelque temps après leur arrivée à Francfort, un événement malheureux faillit faire échouer leurs négociations. Ils avoient envoyé au cardinal Mazarin une dépêche chiffrée, dans laquelle ils lui faisoient connoître les personnages qu'ils avoient déjà gagnés, et ceux qu'ils avoient l'espoir de gagner par la suite. Leur courrier fut enlevé par un parti du prince de Condé, qui fit déchiffrer la dépêche, et qui se hâta de l'adresser à Francfort aux ambassadeurs d'Espagne. Tous les personnages compromis se plaignirent hautement. Le maréchal et Lyonne ne pouvant contester l'authenticité de l'écrit, l'avouèrent avec franchise ; ils consolèrent de leur mieux les parties intéressées, leur firent remarquer qu'il avoit été impossible aux ambassadeurs de ne pas rendre compte à leur cour de l'emploi de l'argent qu'ils étoient chargés de distribuer ; que les dépêches n'étoient destinées qu'au roi

(1) Ferdinand, dont il a été fait mention ci-dessus. — (2) Il aimoit mieux, disoit-il, être un riche électeur qu'un pauvre empereur.

de France ; qu'il n'y avoit eu, de leur part, ni imprudence ni indiscrétion, et que ce n'étoit pas leur faute si les dépêches étoient tombées dans des mains ennemies. L'affaire s'arrangea d'autant plus facilement que si on en fût venu à une rupture, ceux qui avoient déjà reçu de l'argent auroient été obligés de le rendre, attendu qu'on avoit des engagemens signés d'eux, et que ceux qui n'avoient point encore traité auroient été frustrés des sommes qu'on leur avoit promises. Toutes les difficultés furent successivement levées, et le roi de Hongrie n'obtint les votes des électeurs qu'après avoir signé une capitulation telle que la France la désiroit (1). Lorsqu'il eut été sacré, l'électeur de Cologne lui dit, avec une franchise un peu germanique : « Vous vous êtes bien ennuyé ici, et avez at-
« tendu long-temps (2) ; mais c'eût été bien pis si Votre
« Majesté n'eût pas signé la capitulation dans la forme
« qui lui a été présentée, car il est certain que vous
« n'eussiez jamais été empereur. »

Le maréchal revint trouver la cour à Fontainebleau, et y fut on ne peut mieux accueilli par le Roi et par le cardinal. Après la signature du traité des Pyrénées, le ministre lui annonça que le Roi l'avoit choisi pour aller à Madrid demander l'infante Marie-Thérèse en mariage, et qu'on l'avoit préféré à tout autre parce que c'étoit la mission la plus honorable que le Roi pût donner à un sujet. Quoiqu'il eût très-peu de temps

(1) Cette capitulation portoit, entre autres articles, que l'Empereur ne pourroit, soit comme empereur, soit comme archiduc d'Autriche, donner ni directement ni indirectement aucun secours aux ennemis de la France, et qu'il se soumettroit à tout ce qui avoit été réglé à Munster. — (2) L'élection, qui avoit été fixée au mois d'août 1657, n'eut lieu que le 8 juillet de l'année suivante.

pour se préparer à ce voyage (1), le maréchal trouva moyen de faire venir de Paris des livrées aussi riches qu'élégantes. Il se mit en route au commencement d'octobre 1659, avec ses deux fils, et une suite nombreuse de jeunes seigneurs. Il s'arrêta dans un petit village à un quart de lieue de Madrid, où il trouva des chevaux et des officiers que le roi d'Espagne y avoit fait conduire. Comme il étoit envoyé par un roi jeune et galant, il voulut faire son entrée en courrier. Toute sa suite étoit vêtue avec la plus grande magnificence : il arriva au galop jusqu'au pied du grand escalier du palais, y fut reçu par l'amirante de Castille, accompagné de tous les grands d'Espagne, et conduit par eux à l'audience du Roi. La relation de cette ambassade (2) n'est pas moins curieuse, dans les Mémoires, que celle de l'ambassade de Francfort. On ne se borne pas à y faire le récit de la réception et des audiences du maréchal, on y donne des détails précieux sur les mœurs, les usages et le gouvernement des Espagnols, et sur tous les personnages qui avoient alors quelque influence dans les affaires. On y remarquera la différence qui existoit entre les dîners d'apparat de Madrid et ceux de Francfort. « L'amirante de Castille, « disent les Mémoires, donna un festin superbe et « magnifique à la manière espagnole, c'est-à-dire per- « nicieux, et duquel personne ne put rien manger. « On y servit sept cents plats, tous aux armes de l'ami- « rante ; tout ce qui étoit dedans étoit safrané et doré :

(1) Il étoit alors près de Bayonne avec le cardinal, et on ne lui donnoit que quinze jours pour les préparatifs de son voyage. — (2) On trouvera une autre relation de cette ambassade dans les Mémoires de madame de Motteville, dont le frère avoit accompagné le maréchal de Gramont.

« on les emporta comme ils étoient venus, sans que « personne pût en tâter; et le dîner dura plus de « quatre heures. »

Au retour de cette ambassade, le maréchal de Gramont vécut dans l'intimité du cardinal Mazarin : ce ministre, après avoir rétabli la paix dans l'intérieur et au dehors, « ne pensoit plus, disent les Mémoires, « qu'à se réjouir avec des amis choisis, qui étoient « les plus déliés et les plus honnêtes gens de France, « et à la tête desquels étoit le maréchal de Gramont. « Ce n'étoit plus que jeu, que festins, que bombance « chez lui; et jamais la cour ne fut plus remplie de « joie, de galanterie et d'opulence. » La santé du cardinal s'étant délabrée, il se retira à Vincennes, et y mourut le 9 mars 1661. Le duc de Gramont ne le quitta presque pas jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir; et il perdit pour la seconde fois, dans un ministre tout puissant, un protecteur dont l'attachement ne s'étoit jamais démenti.

On fait observer dans les Mémoires que le cardinal étant mort, il ne fut plus question de son ministère. Le maréchal l'oublia comme les autres, et ne songea qu'à réparer la perte qu'il venoit de faire. Habitué à la faveur, il rechercha celle de Louis XIV aussitôt qu'il vit que ce prince prenoit lui-même les rênes du gouvernement; il lui fit une cour assidue; et quoiqu'il approchât de sa soixantième année, il parvint à plaire au jeune roi, qui n'avoit que vingt-trois ans, et qui l'admit à tous ses plaisirs. Plusieurs grâces lui furent accordées en peu de temps : il obtint le cordon bleu en 1662; la même année, le duc d'Epernon, colonel général de l'infanterie, étant mort, le Roi abolit cette

Sa position étoit assez embarrassante au Havre, lorsqu'il y vit arriver Mazarin. Ce ministre, malgré la protection de la Reine, n'avoit pu tenir tête à ses ennemis : il venoit délivrer lui-même les princes, et tenter avec eux un accommodement. Si on en croit les Mémoires du cardinal de Retz, le prince de Condé ne daigna ni le remercier ni lui répondre; suivant ceux de madame de Motteville, ils dînèrent ensemble avec le maréchal de Gramont, *dans la même liberté que s'ils eussent été tous satisfaits les uns des autres*. La Rochefoucauld croit que le prince promit tout ce qu'on voulut.

Mazarin jugea que la liberté des princes ne feroit qu'augmenter le nombre et la puissance de ses ennemis; il se décida à sortir du royaume. Les princes revinrent à Paris; le maréchal les accompagna, et fut témoin à leur entrée des acclamations du peuple, et des imprécations lancées contre le ministre fugitif: il lui fallut même, à la suite d'un souper que le duc d'Orléans leur donna pour célébrer leur retour, porter comme les autres la santé du Roi, avec le refrain *Point de Mazarin!*

La retraite du cardinal, loin de rétablir le calme, ne fit que donner plus d'activité aux factions. Le prince de Condé repoussa toutes les avances de la cour; la Fronde se partagea entre lui et le coadjuteur, qui espéroit, en servant la Reine, prendre la place de Mazarin, et obtenir le chapeau de cardinal. Plusieurs entreprises furent proposées contre le prince : les uns vouloient qu'on l'arrêtât de nouveau; d'autres, qu'on se défît de lui, et se chargeoient de l'exécution. Il fut averti par le maréchal, et se mit sur ses gardes. Des

conférences secrètes, qui eurent lieu entre le coadjuteur et Lyonne, lui donnèrent de sérieuses inquiétudes. Il hésitoit sur le parti qu'il avoit à prendre, lorsqu'un soir, au moment où il venoit de se mettre au lit, un de ses affidés accourut pour lui annoncer que deux compagnies des Gardes avoient ordre de se diriger du côté de l'hôtel de Condé. Il se crut menacé d'une attaque qu'il n'étoit pas en état de repousser; il se leva à la hâte, et se retira à Saint-Maur avec sa famille et ses principaux partisans. La Reine et le duc d'Orléans lui envoyèrent le maréchal de Gramont, qui étoit chargé de l'engager à revenir à la cour, et de lui donner l'assurance qu'on n'avoit aucun dessein contre lui. Il refusa de voir le maréchal en particulier, et ne voulut l'entendre qu'en présence de tous ceux de ses partisans qui se trouvoient à Saint-Maur. « Il le re-« çut avec fierté et rudesse, » dit madame de Motteville, et lui déclara qu'il ne pouvoit se fier à la Reine, qui l'avoit déjà trompé plusieurs fois. Le maréchal se consola de cet accueil, et du mauvais succès de sa négociation, en tournant lui-même en ridicule son ambassade *auprès des Etats de la Ligue assemblés à Saint-Maur*. Il fit, de tous ceux qu'il y avoit vus, des portraits fort piquans, dont il amusa la Reine et le duc d'Orléans, qui d'ailleurs ne désiroient point alors le retour du prince.

Après avoir séjourné quelque temps à Saint-Maur, le prince de Condé revint à Paris. Il ne pouvoit se décider à traiter avec la Reine, et il hésitoit à commencer la guerre civile. Les circonstances devinrent telles, qu'il ne fut plus le maître du choix : il partit pour la Guienne, où les mécontens avoient pris de nouveau

les armes; il avoit fait filer des troupes pour les soutenir, et sa présence sembloit devoir le rendre bientôt maître de la province. Il paroît qu'il avoit fait aussi des tentatives auprès du maréchal de Gramont, et qu'il lui avoit offert la souveraineté indépendante du Béarn, s'il vouloit soulever le pays pendant que lui-même souleveroit la Guienne. Le maréchal ne se laissa point éblouir par ces offres : il alla dans son gouvernement pour y servir le Roi, comme il l'avoit servi pendant la guerre précédente.

On lit dans ses Mémoires qu'il courut risque d'être assassiné en route. Les partisans du prince, réunis à Bordeaux, proposèrent de l'arrêter à son passage, et de le jeter dans la Garonne. Le prince de Condé refusa de donner son assentiment à ce projet, mais on n'en suivit pas moins l'exécution; et le maréchal ne dut son salut qu'au zèle d'un conseiller au parlement, qui parvint à l'avertir assez à temps pour qu'il pût éviter l'endroit où il étoit attendu. Aussitôt que Gramont fut arrivé dans le Béarn, il appela près de lui tous ceux qui étoient dévoués au Roi, contint les mécontens, intercepta les communications avec l'Espagne, facilita au comte d'Harcourt les moyens de faire la guerre avec avantage au prince de Condé, et ne revint à Paris que lorsque la Guienne eut été entièrement soumise.

Les factions avoient été anéanties, et le cardinal Mazarin étoit tout puissant à la cour : il n'oublia ni la fidélité ni les services du maréchal. On lit dans les Mémoires que sa reconnoissance fut parfaite envers lui, et qu'il n'y a sorte de grâces et de distinctions qu'il ne lui ait fait obtenir. Nous insistons sur ce point, parce que, de tous les personnages marquans de cette

époque, Gramont est presque le seul qui n'accuse pas le ministre d'ingratitude. Gramont resta à la cour, et n'eut aucun commandement dans les armées depuis 1650 jusqu'à 1657.

En 1657, le cardinal fit donner au maréchal une mission très-importante. L'empereur Ferdinand III étoit mort; la diète étoit convoquée à Francfort pour élire son successeur. Il s'agissoit de faire tomber le choix des électeurs sur un prince qui fût bien disposé pour la France; et si on ne pouvoit y parvenir, de forcer celui qui seroit élu à renoncer à toute alliance avec nos ennemis. Le maréchal, jusqu'alors étranger à la diplomatie, ne se dissimuloit pas les difficultés d'une pareille négociation. Il refusa d'abord, mais le cardinal insista; il lui adjoignit Lyonne, qui étoit rompu aux affaires, et qui connoissoit à fond les intérêts des divers princes de l'Empire. La relation de cette ambassade est très-curieuse dans les Mémoires de Gramont; on explique sans détour les moyens qui furent employés; on y donne le tarif de la conscience des électeurs et de leurs ministres. *L'argent étoit une rhétorique qui persuadoit bien mieux à Francfort que Cicéron ne fit autrefois à Rome et Démosthènes à Athènes.* On y trouve aussi des détails amusans, accompagnés de réflexions fort piquantes sur les divers personnages qui figurèrent à la diète. Nous en citerons quelques traits. Le roi de Hongrie passoit les après-dînées à jouer tête à tête avec l'archiduc son frère, sans proférer une seule parole, *attendu qu'ils étoient l'un et l'autre fort silencieux*. Il se *délectoit* quelquefois au noble jeu de quilles, *passe-temps tout-à-fait convenable à un jeune prince de vingt-deux*

ans, qui alloit être nommé empereur. Un jour il se plaignit au prince de Porcie, son favori, de ce qu'il pleuvoit dans sa bouche, qui étoit fort grande, et qu'il tenoit toujours ouverte : le prince de Porcie, après y avoir réfléchi quelque temps, lui conseilla de la fermer; ce que fit le roi de Hongrie, *qui s'en trouva fort soulagé.*

Lorsque le roi de Hongrie fit son entrée à Francfort, les magistrats ne voulurent point permettre que les deux régimens de cuirassiers qu'il avoit amenés fissent partie de son escorte. De longues négociations eurent lieu à ce sujet; et il fut enfin convenu que les régimens entreroient par une porte, et sortiroient immédiatement par l'autre, sans s'arrêter dans la ville. Des chaînes furent tendues dans toutes les rues qui aboutissoient à celles que le cortége devoit traverser, et on y plaça des corps-de-garde; trois cents mousquetaires suivoient les régimens, et frappoient sans pitié les traînards.

L'électeur de Saxe étoit un prince très-zélé pour la religion luthérienne : les jours où il communioit, *il portoit ce respect au sacrement de ne pas s'enivrer le matin;* mais il s'en dédommageoit le soir, et buvoit toute la nuit, jusqu'à ce qu'il tombât sous la table avec ses convives. L'électeur de Mayence étoit *fort sobre;* il avoit ordinairement une table de trente couverts, s'y mettoit à midi, et en sortoit à six heures : on ne lui versoit jamais que trois doigts de vin dans son verre; il buvoit régulièrement à la santé de tous ses convives; puis il portoit la santé de trente ou quarante personnes absentes, et auxquelles il vouloit faire honneur. Il se trouvoit ainsi avoir bu plus de six pintes

de vin sans se décomposer, sans sortir de son sang froid, *ni des règles de la modestie qui convenoient à son caractère d'archevêque.*

On fait remarquer dans les Mémoires qu'à cette époque, en Allemagne, il étoit indispensable de tenir tête à ses convives, si, au lieu de leur faire politesse, on ne vouloit pas leur faire injure. Il falloit de toute nécessité boire pour arranger les affaires ; et lorsqu'il y avoit quelques différends, *on ne pouvoit se rapatrier que dans la chaleur du vin.* Les ambassadeurs de France ayant eu à se plaindre de l'électeur de Saxe, on *négocia un dîner,* auquel se trouvèrent les électeurs de Mayence et de Cologne, et qui dura depuis midi jusqu'à neuf heures du soir, au bruit des timbales et des trompettes. On y porta deux ou trois mille santés ; ensuite tous les convives dansèrent sur la table, qui fut étayée : le maréchal, tout boiteux qu'il étoit, *mena le branle,* tout le monde s'enivra ; et depuis lors l'électeur et le maréchal restèrent toujours les meilleurs amis du monde. Un autre démêlé avec l'électeur de Mayence fut accommodé par le même moyen. Quant à l'électeur de Trèves, les ambassadeurs français n'avoient osé former aucune liaison avec lui. Son Altesse électorale se piquoit, sur toutes choses, de connoître le bon vin ; elle en buvoit en si grande quantité et pendant si long-temps, que l'on désespéra de pouvoir lui tenir tête à table. Le maréchal gagna le cœur des bourgeois de Francfort en leur donnant une fête où il y avoit partout des foudres défoncés, avec des domestiques préposés pour faire boire tout le monde à volonté. La fête se prolongea dans la nuit, et les bourgeois enchantés

crioient : *vive le roi de France et son ambassadeur, qui nous régale si bien, avec tant de magnificence et de profusion ! Il ne faut bouger de chez lui.*

Les ambassadeurs français avoient ordre de faire tous leurs efforts pour porter à l'Empire l'archiduc Léopold, frère de Ferdinand III, ou l'électeur de Bavière (1) ; mais ces deux princes refusèrent de se mettre sur les rangs : l'électeur de Bavière fit même répondre par son ministre que si on le couronnoit empereur, il secoueroit la tête pour faire tomber la couronne (2). Leur refus assuroit l'élection du roi de Hongrie, et il ne restoit plus aux ambassadeurs qu'à s'occuper des conditions auxquelles cette élection auroit lieu. Quelque temps après leur arrivée à Francfort, un événement malheureux faillit faire échouer leurs négociations. Ils avoient envoyé au cardinal Mazarin une dépêche chiffrée, dans laquelle ils lui faisoient connoître les personnages qu'ils avoient déjà gagnés, et ceux qu'ils avoient l'espoir de gagner par la suite. Leur courrier fut enlevé par un parti du prince de Condé, qui fit déchiffrer la dépêche, et qui se hâta de l'adresser à Francfort aux ambassadeurs d'Espagne. Tous les personnages compromis se plaignirent hautement. Le maréchal et Lyonne ne pouvant contester l'authenticité de l'écrit, l'avouèrent avec franchise ; ils consolèrent de leur mieux les parties intéressées, leur firent remarquer qu'il avoit été impossible aux ambassadeurs de ne pas rendre compte à leur cour de l'emploi de l'argent qu'ils étoient chargés de distribuer ; que les dépêches n'étoient destinées qu'au roi

(1) Ferdinand, dont il a été fait mention ci-dessus. — (2) Il aimoit mieux, disoit-il, être un riche électeur qu'un pauvre empereur.

de France ; qu'il n'y avoit eu, de leur part, ni imprudence ni indiscrétion, et que ce n'étoit pas leur faute si les dépêches étoient tombées dans des mains ennemies. L'affaire s'arrangea d'autant plus facilement que si on en fût venu à une rupture, ceux qui avoient déjà reçu de l'argent auroient été obligés de le rendre, attendu qu'on avoit des engagemens signés d'eux, et que ceux qui n'avoient point encore traité auroient été frustrés des sommes qu'on leur avoit promises. Toutes les difficultés furent successivement levées, et le roi de Hongrie n'obtint les votes des électeurs qu'après avoir signé une capitulation telle que la France la désiroit (1). Lorsqu'il eut été sacré, l'électeur de Cologne lui dit, avec une franchise un peu germanique : « Vous vous êtes bien ennuyé ici, et avez at-
« tendu long-temps (2) ; mais c'eût été bien pis si Votre
« Majesté n'eût pas signé la capitulation dans la forme
« qui lui a été présentée, car il est certain que vous
« n'eussiez jamais été empereur. »

Le maréchal revint trouver la cour à Fontainebleau, et y fut on ne peut mieux accueilli par le Roi et par le cardinal. Après la signature du traité des Pyrénées, le ministre lui annonça que le Roi l'avoit choisi pour aller à Madrid demander l'infante Marie-Thérèse en mariage, et qu'on l'avoit préféré à tout autre parce que c'étoit la mission la plus honorable que le Roi pût donner à un sujet. Quoiqu'il eût très-peu de temps

(1) Cette capitulation portoit, entre autres articles, que l'Empereur ne pourroit, soit comme empereur, soit comme archiduc d'Autriche, donner ni directement ni indirectement aucun secours aux ennemis de la France, et qu'il se soumettroit à tout ce qui avoit été réglé à Munster. — (2) L'élection, qui avoit été fixée au mois d'août 1657, n'eut lieu que le 8 juillet de l'année suivante.

pour se préparer à ce voyage (1), le maréchal trouva moyen de faire venir de Paris des livrées aussi riches qu'élégantes. Il se mit en route au commencement d'octobre 1659, avec ses deux fils, et une suite nombreuse de jeunes seigneurs. Il s'arrêta dans un petit village à un quart de lieue de Madrid, où il trouva des chevaux et des officiers que le roi d'Espagne y avoit fait conduire. Comme il étoit envoyé par un roi jeune et galant, il voulut faire son entrée en courrier. Toute sa suite étoit vêtue avec la plus grande magnificence : il arriva au galop jusqu'au pied du grand escalier du palais, y fut reçu par l'amirante de Castille, accompagné de tous les grands d'Espagne, et conduit par eux à l'audience du Roi. La relation de cette ambassade (2) n'est pas moins curieuse, dans les Mémoires, que celle de l'ambassade de Francfort. On ne se borne pas à y faire le récit de la réception et des audiences du maréchal, on y donne des détails précieux sur les mœurs, les usages et le gouvernement des Espagnols, et sur tous les personnages qui avoient alors quelque influence dans les affaires. On y remarquera la différence qui existoit entre les dîners d'apparat de Madrid et ceux de Francfort. « L'amirante de Castille, « disent les Mémoires, donna un festin superbe et « magnifique à la manière espagnole, c'est-à-dire per- « nicieux, et duquel personne ne put rien manger. « On y servit sept cents plats, tous aux armes de l'ami- « rante ; tout ce qui étoit dedans étoit safrané et doré :

(1) Il étoit alors près de Bayonne avec le cardinal, et on ne lui donnoit que quinze jours pour les préparatifs de son voyage. — (2) On trouvera une autre relation de cette ambassade dans les Mémoires de madame de Motteville, dont le frère avoit accompagné le maréchal de Gramont.

« on les emporta comme ils étoient venus, sans que « personne pût en tâter; et le dîner dura plus de « quatre heures. »

Au retour de cette ambassade, le maréchal de Gramont vécut dans l'intimité du cardinal Mazarin : ce ministre, après avoir rétabli la paix dans l'intérieur et au dehors, « ne pensoit plus, disent les Mémoires, « qu'à se réjouir avec des amis choisis, qui étoient « les plus déliés et les plus honnêtes gens de France, « et à la tête desquels étoit le maréchal de Gramont. « Ce n'étoit plus que jeu, que festins, que bombance « chez lui; et jamais la cour ne fut plus remplie de « joie, de galanterie et d'opulence. » La santé du cardinal s'étant délabrée, il se retira à Vincennes, et y mourut le 9 mars 1661. Le duc de Gramont ne le quitta presque pas jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir; et il perdit pour la seconde fois, dans un ministre tout puissant, un protecteur dont l'attachement ne s'étoit jamais démenti.

On fait observer dans les Mémoires que le cardinal étant mort, il ne fut plus question de son ministère. Le maréchal l'oublia comme les autres, et ne songea qu'à réparer la perte qu'il venoit de faire. Habitué à la faveur, il rechercha celle de Louis XIV aussitôt qu'il vit que ce prince prenoit lui-même les rênes du gouvernement; il lui fit une cour assidue; et quoiqu'il approchât de sa soixantième année, il parvint à plaire au jeune roi, qui n'avoit que vingt-trois ans, et qui l'admit à tous ses plaisirs. Plusieurs grâces lui furent accordées en peu de temps : il obtint le cordon bleu en 1662; la même année, le duc d'Epernon, colonel général de l'infanterie, étant mort, le Roi abolit cette

charge, et créa en faveur du maréchal celle de colonel des Gardes françaises, qui, ne se trouvant subordonnée à un colonel général, devint une des plus considérables de l'Etat.

Depuis 1662 jusqu'en 1667, on ne trouve aucun détail sur le maréchal de Gramont; il paroît qu'il continua à vivre à la cour, au milieu des plaisirs, et dans les bonnes grâces du Roi. En 1667, il fit la campagne de Flandre. Turenne commandoit l'armée, sous les ordres du Roi. Le duc de Gramont servit comme colonel des Gardes françaises, et monta la garde à la tranchée, à la tête de son régiment, pendant les siéges de Tournay et de Douay. Il lui paroissoit dur, à l'âge de soixante-trois ans, de se trouver sous les ordres d'officiers généraux qu'il avoit vus *à la bavette*, comme on le dit dans ses Mémoires, et qui avoient été ses aides de camp lorsqu'il avoit commandé les armées avec le grand Condé. Mais il étoit trop bon courtisan pour se plaindre, et pour donner la moindre marque de mécontentement.

En 1668, il alla dans son gouvernement de Béarn, où il resta jusqu'en 1671, époque à laquelle il se défit de sa charge de colonel des Gardes, dont le Roi venoit de révoquer la survivance, qu'il avoit d'abord accordée au comte de Guiche (1). Il ne quitta point la cour pendant les années suivantes; et madame de Scuderi écrivoit en 1673, au comte de Bussy-Rabutin: « Le maréchal « de Gramont est plus galant mille fois que nos jeunes « gens : cela me fait voir que ce qui s'en va vaut mieux « que ce qui vient. » Il résidoit à Paris lorsque le Roi, qui étoit parti pour la conquête de la Franche-Comté,

(1) Fils aîné du maréchal.

lui écrivit que la ville de Bayonne étoit menacée par une flotte hollandaise : il se mit sur-le-champ en route, sans être arrêté par ses soixante-dix ans, ni par un violent accès de goutte. En arrivant, il trouva son second fils, le comte de Louvigny, qui avoit déjà fait les préparatifs de défense; et bientôt les Hollandais furent obligés de renoncer à leur entreprise.

Le séjour de la province ennuyoit le maréchal; il avoit l'habitude de vivre à la cour, et il s'empressa d'y revenir aussitôt que le Roi lui en eut accordé la permission : mais quoiqu'on lui eût fait bon accueil à son retour, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'y étoit plus sur le même pied qu'autrefois. Sa maison, qui avoit été pendant tant d'années le centre des divertissemens et le rendez-vous de la meilleure compagnie, devenoit déserte : souvent il passoit des journées entières dans l'isolement, en proie à ses infirmités, et réduit à la méditation, chose qui, suivant ses Mémoires, *lui noircissoit l'humeur.* Tel est le sort réservé dans la vieillesse à ceux qui, n'ayant jamais eu que des liaisons d'intérêt ou des compagnons de plaisir, n'ont su ni se faire des amis véritables, ni rendre leur bonheur indépendant des caprices des hommes. Le maréchal voyant qu'on l'évitoit, ou qu'on ne le visitoit plus que par bienséance, ne put supporter les dédains d'une cour dont il avoit fait l'ornement (1): il prit la résolution d'aller finir ses jours dans son gouvernement de Béarn. Il voulut, dit-on dans ses Mémoires, mettre un intervalle entre la vie et la mort; peut-être se flatta-t-il de retrouver à

(1) Perrault, dans sa Galerie des Hommes illustres, prétend que le maréchal paroît lui seul toute la cour.

Bayonne les égards qu'on n'avoit plus pour lui à Versailles. Il y arriva en 1677, et y mourut l'année suivante, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Lorsqu'on examine la vie du duc de Gramont, on remarque avec quelque surprise qu'ayant aimé passionnément la guerre dès sa jeunesse, et l'ayant faite avec succès depuis 1621 jusqu'en 1648, il ait pour ainsi dire terminé sa carrière militaire à l'âge de quarante-quatre ans. Il partagea à la vérité, avec le maréchal Du Plessis, le commandement des troupes royales pendant le siége de Paris en 1649; mais Du Plessis, qui étoit chargé du blocus depuis Charenton jusqu'à Saint-Cloud, eut seul des engagemens sérieux : il ne se passa rien d'important de l'autre côté de la rivière, où se trouvoit le duc de Gramont. De 1650 à 1653, il séjourna presque toujours dans le Béarn, y servit fidèlement le Roi; mais il ne fit que contenir le pays pendant qu'on se battoit en Guienne. Quand tout fut pacifié dans l'intérieur, les hostilités continuèrent contre la maison d'Autriche : Gramont, qui n'étoit retenu à la cour par aucune charge, y resta néanmoins jusqu'en 1658, époque à laquelle il fut envoyé à la diète de Francfort; depuis lors il ne fit que la première campagne de Flandre avec Louis XIV. On a peine à s'expliquer cette inaction dans un maréchal de France qui avoit commandé en chef des armées, et qui ne manquoit pas d'ambition. Comme il a été l'ami particulier de Mazarin et dans les bonnes grâces de Louis XIV, on ne peut supposer que ni l'un ni l'autre lui eussent refusé un commandement s'il en eût témoigné le désir. On est tenté de croire que le goût des plaisirs l'a em-

porté chez lui sur l'ambition; et qu'après avoir goûté les délices de la cour, il n'a pu s'en arracher pour aller braver de nouveau les fatigues de la guerre.

Dans les négociations dont il fut chargé pendant les troubles de la Fronde, il montra beaucoup de loyauté sans doute, mais peu de perspicacité; car il fut presque toujours la dupe de ceux avec lesquels il eut à traiter, et même quelquefois de la Reine et du cardinal, qui l'employoient. « Le pauvre maréchal « de Gramont, avec les meilleures intentions du « monde, dit le cardinal de Retz en parlant d'une « de ces négociations, joua un des plus ridicules per- « sonnages qu'homme de sa qualité pouvoit jouer. » Lors de la diète de Francfort, il fut, par son rang, par sa naissance, et par la faveur du ministre, le chef de l'ambassade. Dans ses Mémoires, on lui attribue à lui seul l'heureuse issue des négociations; on donne même à entendre qu'il fut plus d'une fois obligé de réparer les fautes de son collègue. Nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer que Lyonne ne le cédoit ni en esprit, ni en finesse, ni en amabilité, au maréchal, et qu'il avoit sur lui l'avantage d'une longue expérience (1). « Je suis surpris, dit Saint- « Evremond en parlant de Lyonne, qu'un homme « aussi consommé dans les négociations, si profond « dans les affaires, puisse avoir la délicatesse des « plus polis courtisans pour la conversation et pour

(1) Hugues de Lyonne étoit entré dès l'âge de dix-huit ans dans les affaires; il y avoit été formé par son oncle Servien, sous le ministère du cardinal de Richelieu, qui avoit apprécié son mérite. Il avoit déjà rempli avec succès plusieurs missions importantes. Il mourut en 1671, à l'âge de soixante ans.

« les plaisirs. On peut dire de lui ce que Salluste a « dit de Sylla, que son loisir est voluptueux; mais « que, par une juste dispensation de son temps, avec « la facilité de travail dont il s'est rendu maître, ja-« mais affaire n'a été retardée par les plaisirs. Per-« sonne ne connoît mieux que lui les beaux ou-« vrages, personne ne les fait mieux; il sait égale-« ment juger et produire, et l'on est en peine si l'on « doit estimer plus en lui la finesse du discernement « ou la beauté du génie. » On peut, sans prétendre rabaisser le mérite du maréchal, faire au moins partager à Lyonne l'honneur d'un succès auquel il est impossible qu'il n'ait pas puissamment contribué. L'ambassade de Madrid ne pouvoit donner lieu à aucune négociation : c'étoit une mission d'apparat; toutes les conditions relatives au mariage du Roi avoient été arrêtées entre Louis de Haro et le cardinal Mazarin; le maréchal ne fut chargé que d'aller faire la demande de la main de l'Infante. Pour remplir cette mission au gré du Roi, il suffisoit de déployer beaucoup de magnificence, de ne pas se laisser éclipser par le faste de la cour de Madrid, et de mettre la galanterie française en honneur chez les Espagnols, qui, après une guerre de vingt-cinq ans, ne connoissoient plus de nous que la valeur de nos troupes. Personne ne convenoit mieux que le duc de Gramont pour une pareille ambassade : il étoit bien fait de sa personne, somptueux dans ses habits et dans ses livrées; ses manières étoient nobles et élégantes, son esprit vif et brillant; il s'exprimoit avec facilité et avec grâce; et les Espagnols étoient d'autant plus disposés à l'admirer, qu'ils le considéroient

presque comme un compatriote (1); aussi fut-il très-goûté à Madrid. Mais, malgré le succès de cette ambassade et de celle de Francfort, Louis XIV ne jugea pas à propos de lui confier d'autres missions. Le Roi le retint à la cour, dont il animoit les plaisirs, et où il brilloit par son amabilité, son faste, et le grand état de sa maison.

Si on en croit les Mémoires, le maréchal tenoit par dessus tout à être considéré comme le plus délié des courtisans; il en acquit la réputation, et la conserva, malgré une mésaventure très-piquante qui est racontée par madame de Sévigné dans une lettre à M. de Pomponne. « Un matin, Louis XIV dit au ma-« réchal de Gramont : Monsieur le maréchal, lisez, « je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en « avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait « que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de « toutes les façons. Le maréchal, après l'avoir lu, dit au « Roi : Votre Majesté juge divinement bien de toutes « choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus « ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le Roi se mit à « rire, et lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a « fait est bien fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui « donner un autre nom. — Oh bien, dit le Roi, je suis « ravi que vous m'ayez parlé si bonnement : c'est moi « qui l'ai fait. — Ah! sire, quelle trahison! Que Votre « Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. — Non, « monsieur le maréchal : les premiers sentimens sont « toujours les plus naturels. Le Roi a fort ri de cette

(1) La maison de Gramont étoit originaire de Navarre; et, dans des lettres patentes du mois de novembre 1648, il est dit qu'elle étoit aussi ancienne que ce royaume.

« folie, et tout le monde trouve que voilà la plus « cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux « courtisan. »

On a conservé du maréchal de Gramont plusieurs traits fort plaisans, qui ne se trouvent pas dans ses Mémoires. Il étoit allé par ordre du Roi voir le ministre Morus, qui étoit à l'extrémité. A son retour, le Roi lui en demanda des nouvelles. « Sire, dit-il, je « l'ai vu mourir; il est mort en bon huguenot : mais « une chose en quoi je le trouve encore plus à « plaindre, c'est qu'il est mort dans une religion qui « n'est maintenant non plus à la mode qu'un chapeau « pointu. » Un jour il fut tellement transporté de la beauté d'un sermon de Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut : *Mordieu! il a raison.* Le maréchal de Créqui, qui vouloit secourir la ville de Trèves assiégée par le prince de Lunebourg, ayant été battu à Consarbruck, on cherchoit à la cour à dissimuler les pertes que l'on avoit éprouvées dans cette affaire. On disoit au Roi que chaque jour il rentroit des escadrons et des bataillons entiers à Metz et à Thionville. Louis XIV finit par dire : « Mais en voilà plus que je n'en avois. — « Oui, sire, répliqua le maréchal; c'est qu'ils auront « fait des petits. » Ayant été chargé d'arranger une affaire entre deux gentilshommes, il leur dit : « Si je « vous fais embrasser, je ne vois rien qui vous em- « pêche de vous couper la gorge. »

Son frère Philibert, comte de Gramont, avoit une tournure d'esprit encore plus originale et plus piquante. Il étoit connu à la cour par la vivacité de ses reparties, et par un rare talent pour saisir et peindre les ridicules : comme ses saillies amusoient le Roi,

personne n'étoit à l'abri de ses attaques. Il ne s'épargnoit pas lui-même plus que les autres; il avouoit les Mémoires de sa vie écrits par Hamilton, dont il avoit épousé la sœur; non-seulement il plaisantoit des turpitudes qui y étoient révélées, mais il se divertissoit à conter celles qu'on avoit pu oublier. L'âge ne le changea point: il conserva jusqu'à la fin de sa vie le même esprit, la même frivolité, les mêmes goûts, le même caractère.

Hamilton, dans une épître qu'il adressoit au comte de Gramont, et qui précède ses Mémoires, avoit passé en revue les différentes personnes auxquelles il pouvoit les dédier. En parlant de Boileau il avoit dit:

« Des ouvrages d'esprit arbitre souverain,
« Il jouit en repos de sa première gloire:
« Si du plus grand des rois il compose l'histoire,
« Phébus est attentif à conduire sa main,
« Et c'est l'unique soin des filles de mémoire.
« Lui seul peut consacrer à l'immortalité
« Un mérite comme le vôtre:
« Mais sa muse a toujours quelque malignité;
« Et, vous caressant d'un côté,
« Vous égratigneroit de l'autre. »

Ce dernier trait piqua Boileau, qui lui répondit: « ..... Comme, dans l'endroit de votre manuscrit où « vous parlez de moi magnifiquement, vous prétendez « que si j'entreprenois de louer M. le comte de Gra- « mont je courrois risque en le flattant de le dévisa- « ger, trouvez bon que je transcrive ici huit vers qui « me sont échappés ce matin en faisant réflexion sur « la vigueur d'esprit que cet illustre comte conserve « toujours, et que j'admire d'autant plus qu'étant fort

« loin de son âge, je sens le peu de génie que j'ai pu « avoir autrefois entièrement diminué, et tirant à sa « fin. C'est sur cela que je me suis récrié :

« Fait d'un plus pur limon, Gramont, à son printemps,
« N'a pas vu succéder l'hiver de la vieillesse :
« La cour le voit encor, brillant, plein de noblesse,
« Dire les plus fins mots du temps,
« Effacer ses rivaux auprès d'une maîtresse,
« Sa course n'est au fond qu'une longue jeunesse,
« Qu'il a déjà poussée à deux fois quarante ans. »

Ces vers ont été faits par Boileau en 1705, à l'âge de soixante-dix ans (ils ne se trouvent dans aucune des anciennes éditions de ses Œuvres); et le comte de Gramont étoit alors dans sa quatre-vingt-cinquième année.

Le maréchal de Gramont a eu quatre enfans, deux fils et deux filles. L'aîné de ses fils a été connu sous le nom de comte de Guiche. Comme nous insérerons un fragment historique de lui dans la Collection des Mémoires, nous donnerons quelques détails sur sa vie, sur son caractère et sur ses écrits.

Le comte de Guiche étoit à peu près du même âge que Monsieur (1), qui l'avoit aimé dès l'enfance, et qui le traitoit comme son favori. Il avoit servi de bonne heure, s'étoit trouvé au siége de Landrecies en 1655, au siége de Valenciennes en 1656, et à la prise de Dunkerque en 1658. Il avoit accompagné son père dans l'ambassade de Madrid, et étoit revenu avec lui à la cour. « C'étoit, dit madame de La Fayette, « le jeune homme le plus beau et le mieux fait, ai« mable de sa personne, galant, hardi, brave, rem-

(1) Frère de Louis XIV.

« pli de grandeur et d'élévation ; mais la vanité que « tant de bonnes qualités lui donnoient, et un air « méprisant répandu dans toutes ses actions, ternis« soient un peu tout ce mérite. » Dès le mois de janvier 1658, son père lui avoit fait épouser malgré lui mademoiselle de Béthune, petite-fille du chancelier Seguier, âgée seulement alors de treize ou quatorze ans. Il vécut avec elle comme avec une étrangère ; et, non content d'avoir des maîtresses parmi les dames les plus distinguées de la cour, il osa se déclarer l'amant d'Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur. Ses imprudences le firent exiler en 1661 : on obtint son rappel ; il fut exilé de nouveau l'année suivante, et alla servir en Pologne, où il fit plusieurs actions d'éclat. Le Roi lui permit encore de revenir à la cour, sous la condition qu'il ne se trouveroit pas dans les lieux où seroit Madame. Il ne tint compte de cette défense, et fut exilé une troisième fois en 1665. On voit dans quelques Mémoires du temps que le maréchal de Gramont, loin de s'opposer aux extravagances de son fils, les favorisoit, et en tiroit vanité (1). Quant au comte de Guiche, « il aimoit mieux, dit ma« dame de Motteville, une disgrâce éclatante qu'une « vie ordinaire avec l'abondance de toutes choses. Il « est juste, ajouta-t-elle, que le déréglement de l'es« prit de l'homme porte en soi son châtiment. »

Le comte de Guiche se fixa en Hollande, et y rédigea des Mémoires sur les événemens dont il fut témoin dans cette république pendant les années 1665, 1666 et 1667. Ces Mémoires, ne se rattachant qu'à

(1) Saint-Simon dit au contraire que les folies galantes du comte de Guiche devinrent l'amertume et la douleur de la vie du maréchal.

l'histoire des Provinces-Unies, n'ont pu être admis dans notre Collection; mais ils sont bons à consulter pour ceux qui veulent étudier l'histoire de la Hollande. Le comte de Guiche y donne des détails curieux sur tous les personnages qui avoient part à la direction des affaires; mais comme il penchoit pour le parti d'Orange, il ne laisse échapper aucune occasion de tourner en ridicule les chefs du parti opposé. Le pensionnaire Jean de Witt est celui de tous qu'il traite avec le moins de ménagement. Il lui reconnoît de la fermeté, de l'esprit, du courage; mais il le représente comme étant rempli d'ambition, et d'une vanité puérile. Tous les historiens contemporains sont d'accord pour admirer la conduite de Jean de Witt, lorsque la flotte des Provinces-Unies, sous les ordres de l'amiral Obdam, eut été battue, et presque détruite par les Anglais, au mois de juin 1665. Non-seulement il parvint à équiper en peu de temps une nouvelle flotte, mais il se rendit lui-même à bord avec deux autres députés des Etats-généraux. « Sa fantaisie, dit le comte de « Guiche, étoit pour lors de devenir capitaine. La va-« nité l'avoit tellement saisi, qu'il m'a dit dans ce « temps-là que la perte du combat ne venoit que des « fautes qu'avoit faites Obdam; mais qu'il étoit bien « sûr que par sa présence il répandroit une toute « autre influence sur la flotte. J'eus quelque peine à « m'empêcher de rire de voir un avocat persuadé « qu'il redonneroit du courage à des gens épouvan-« tés, et qu'avec moins de vaisseaux, petits et mal « armés (car les plus grands étoient perdus, et les « neufs ne pouvoient être en état), il gagneroit un « combat par sa seule vertu contre une flotte victo-

« rieuse, et supérieure à la sienne. C'est, je crois,
« quelque excès d'une présomption peu commune. »
Jean de Witt auroit voulu être nommé seul commissaire des Etats près la flotte, afin de s'y trouver, dit le comte de Guiche, comme un fils de souverain, à qui on donne des généraux sous lui pour exécuter ses ordres absolus. Mais la proposition qu'il en fit faire par ses amis fut mal accueillie. « Elle lui nuisit extrê-
« mement, dit le comte de Guiche; elle le fit re-
« garder comme un homme ambitieux, qui cherchoit
« à s'élever au-dessus de son rang, de sa fonction et
« de sa naissance, et qui, tournant les affaires du
« pays selon son intérêt, sortoit de la place où il étoit
« destiné, qui étoit celle d'un ministre modeste,
« dont l'application ne devoit aller qu'à l'avantage de
« sa patrie. » On lui donna pour collègue Huygens, vieillard de quatre-vingts ans, jouissant d'une grande santé, qu'il n'altéroit que médiocrement par le soin des affaires publiques; et Borcel, partisan de la maison d'Orange.

« Le commandement de la flotte, poursuit le comte
« de Guiche, fut confié à Tromp, qui, après avoir
« prêté le serment aux Etats, déclara, à tous ceux qui
« le vouloient entendre, quelle seroit l'inutilité des
« députés, principalement de de Witt, qui vouloit
« toujours raisonner des affaires de guerre, sans sa-
« voir ce qu'il disoit. D'autre côté, de Witt suivoit
« toujours sa première pointe; et ne se contentant
« pas de s'être transformé en homme de guerre, il
« voulut en effet encore en avoir les apparences, car
« il obtint des Etats que leurs députés seroient suivis
« de dix gardes vêtus de leurs livrées. Cela fit un

« terrible effet dans le pays, où la chose étoit nou-
« velle, et toute contraire aux formes; mais comme
« la députation étoit elle-même nouvelle, on voulut
« aussi partout de la nouveauté.

« Quant à sa personne en particulier, de Witt n'ou-
« blia rien de tout ce qui étoit opposé au bon sens:
« car au lieu de paroître modeste, de confesser son
« ignorance, et de dire qu'il n'alloit à la mer que
« pour connoître ceux qui faisoient bien ou mal, afin
« d'en faire rapport aux Etats, de donner quelque
« courage aux matelots, et d'imprimer de la honte
« aux capitaines s'ils ne s'acquittoient pas de leur de-
« voir, il semoit par ses émissaires que les Romains
« avoient tiré des gens du labourage pour le com-
« mandement de l'armée; et que dans la suite des
« temps, où la République étoit devenue si puissante,
« Cicéron, qui n'avoit appris qu'à parler, n'avoit pas
« laissé d'être jugé capable d'agir dans des fonctions
« si difficiles. Les plus modestes de ses serviteurs le
« comparoient aux nobles vénitiens; et pour lui, il
« se croyoit capable de tout ce qu'on peut faire à la
« guerre; et de peur qu'il ne lui restât quelque tein-
« ture de son premier métier, il crut aussi devoir
« changer d'habit. Il se fit donc faire un justaucorps
« chamarré de dentelle d'or, avec la rhingrave de
« même; prit un baudrier en broderie, où il pendit
« une longue épée; et laissoit entendre à qui le vou-
« loit que s'il abordoit l'amiral d'Angleterre, il don-
« neroit à milord Sandwich une estocade à laquelle
« il ne s'attendoit pas.

« Il n'est guère d'homme qui lise ceci, ajoute le
« comte de Guiche, qui le puisse croire véritable; et

« si la chose n'étoit publique, et connue de tous ceux « qui étoient pour lors en Hollande, à peine oseroit-« on l'écrire : car ce justaucorps, qui ne fut pas fait « en un jour, demeura exposé quelque temps sur la « boutique d'un tailleur, où chacun l'alloit voir avec « plus de curiosité que si c'eût été quelque chose de « rare et d'inconnu qu'on eût apporté des Indes. Le « vieux Huygens voyant que son collègue s'étoit « ainsi équipé en guerre, voulut aussi lui montrer « qu'il ne lui céderoit pas en cela ; et, sur une vieille « perruque grise, il arbora un bouquet de plumes « vertes. Borcel demeura, avec ses habits et ses ma-« nières ordinaires, fort différent des deux autres. « Tromp prit le parti d'en rire, et publia qu'il dé-« goûteroit de Witt de la guerre, et qu'il lui feroit « tirer de si près qu'il se repentiroit plus d'une fois « de s'être mis sur son bord. Tout ce que je viens « de dire ne ressemble guère à l'union, et paroissoit « plus propre à une matière de comédie, qu'à une « affaire sérieuse comme celle de la guerre. »

Nous espérons qu'on ne nous saura pas mauvais gré d'avoir rapporté ces détails, qui sont puisés dans un ouvrage peu connu. Ils nous ont paru offrir quelque intérêt, parce qu'ils représentent, autrement qu'il n'est peint dans l'histoire, un homme qui a exercé une certaine influence sur les affaires de l'Europe, et avec lequel la France a eu des négociations importantes.

Nous citerons encore un trait fort plaisant des Mémoires du comte de Guiche. En 1666, la flotte française devoit agir de concert avec celle des Etats-généraux. Nous avions intérêt à ce que la jonction

des flottes se fit dans la Manche. Ruyter jugeoit la chose impossible, parce que les vents étoient contraires : M. de La Feuillade lui déclara *que la flotte du Roi iroit contre vent et marée, et que M. de Beaufort en avoit reçu l'ordre.*

« Ce terme de marine, dit le comte de Guiche, « effaroucha tellement le pauvre Ruyter, qu'il ne « voulut plus rien répondre ; et se servant de son « peu de force (1), il l'employa à écrire aux Etats « pour se plaindre de ce qu'on lui avoit envoyé de « France, pour traiter d'une jonction aussi difficile « que l'étoit celle des flottes, un homme qui, lors- « qu'on lui opposoit des obstacles raisonnables, ré- « pondoit que la flotte du Roi *alloit contre vent et* « *marée,* ce qu'il assuroit être impossible : car, pre- « nant le texte bien à la lettre, il justifioit par ordre « et par raison *que les vaisseaux, pour être au roi* « *de France, ne pouvoient aller contre le temps et* « *le courant.* Cette lettre, arrivée à La Haye, fut prise « comme elle le méritoit. Les Etats en rirent beau- « coup, l'ambassadeur de France en fit de même ; et « quand il me l'eut fait savoir, j'en fus touché comme « les autres. »

En 1666, le comte de Guiche monta un vaisseau de la flotte hollandaise, et se trouva au combat qui fut livré aux Anglais le 11 juin. Il y courut de très-grands dangers.

Au commencement de 1668, le Roi lui permit d'exercer la charge de vice-roi de Navarre qui appartenoit à son père, et dont il avoit la survivance (2).

(1) Il étoit malade et blessé. — (2) A la même époque, la comtesse de Guiche fut nommée dame du palais de la Reine.

Il eut bientôt de vives discussions avec le parlement de Pau. Les choses furent poussées si loin, que le parlement adressa au Roi des remontrances auxquelles le comte de Guiche répondit par un long mémoire. Ces deux pièces existent, manuscrites, à la bibliothèque du Roi : elles peuvent servir à faire connoître quelles étoient alors les prétentions opposées des parlemens et des gouverneurs.

Madame étant morte en 1670, le Roi, à la prière du maréchal de Gramont, consentit que le comte de Guiche revînt à la cour l'année suivante. Bussy-Rabutin, son ancien ami, écrivoit à cette époque : « Le « comte de Guiche est un de ces hommes auxquels « il ne manque que d'être malheureux pour être les « plus honnêtes gens de leur siècle. Vous verrez que « l'adversité lui donnera de nouveaux traits. » Mais, contre l'opinion de Bussy, les malheurs du comte de Guiche n'avoient fait qu'ajouter de nouveaux ridicules à ses anciens travers. Soit disposition naturelle, soit plutôt désir d'attirer sur lui l'attention, il s'attachoit à ne rien faire et à ne rien dire comme les autres. « Il est tout seul de son air et de sa manière, écri- « voit madame de Sévigné ; c'est un héros de roman, « qui ne ressemble point au reste des hommes. » En parlant des amours du comte avec madame de Brissac, elle ajoutoit : « Ils sont tous deux tellement « sophistiqués, qu'ils auroient besoin d'un truche- « ment. » Dans un autre endroit, elle prétend qu'*il est ceinturé comme son esprit.* Le comte de Guiche étoit encore plus contourné dans son style que dans ses discours. « Si je pouvois entendre ce qu'il « m'écrit, disoit madame de Scuderi, je crois que

« je saurois qu'il est mécontent de toute la cour;
« mais comme il est fort obscur dans ses lettres, je
« n'ose assurer ce qu'il veut dire. » Bussy-Rabutin prétendoit que *c'étoit un entortillement que ses expressions; qu'il n'étoit pas persuadé qu'il fallût écrire comme il faut parler; qu'il n'étoit presque pas possible de l'entendre; et que s'il laissoit des Mémoires, on seroit obligé de les traduire en français pour les rendre intelligibles*. Ce que nous avons cité des Mémoires du comte de Guiche prouve que, lorsqu'il le vouloit, il écrivoit d'une manière assez piquante, sans être obscur. L'entortillement que l'on reprochoit à ses lettres et même à sa conversation ne peut donc être attribué qu'à un travers d'esprit, qui le portoit à croire qu'on pouvoit se donner de l'importance par des bizarreries.

Sa position à la cour étoit d'ailleurs fort embarrassante. Le Roi lui avoit pardonné, mais le traitoit avec beaucoup de froideur; et les courtisans, avec lesquels il avoit été lié avant son exil, avoient à peine l'air de le reconnoître. Habitué à être recherché, il étoit réduit à rechercher les autres, et on ne répondoit pas toujours à ses avances. « Il est si enragé,
« disoit Bussy-Rabutin, qu'il se souhaite maintenant
« en exil, comme il se souhaitoit, il y a trois mois,
« à Paris. »

Au printemps de 1672, trois armées furent dirigées contre la Hollande : le Roi en commandoit une en personne; le comte de Guiche obtint du service dans celle qui étoit sous les ordres du prince de Condé. Les premières places que l'on attaqua furent bientôt soumises; mais en arrivant sur le Rhin on ne trouva

pas de gué, et les bateaux manquèrent. Le comte de Guiche, qui étoit négligé à la cour, résolut de se signaler par une entreprise extraordinaire. Il proposa de passer le fleuve à la nage, se mit à la tête des cuirassiers, parvint à l'autre bord malgré la violence du courant, et culbuta l'ennemi. *Souvent à la guerre*, ainsi que le remarque à ce sujet madame de Sévigné, *l'événement fait un fol ou un étourdi.* Ici l'audace ayant été justifiée par le succès, le Roi ne vit et ne dut voir que le service rendu à ses armes : il combla d'éloges le comte de Guiche, l'embrassa en présence de l'armée, lui promit d'oublier le passé, et lui rendit entièrement ses bonnes grâces.

Le comte de Guiche nous a laissé une relation du passage du Rhin ; nous la placerons à la suite des Mémoires de son père : elle mérite d'autant plus d'être conservée, que, selon plusieurs bibliographes, elle a été adressée par le comte à un de ses amis, immédiatement après l'action. En la lisant on reconnoît qu'elle a été écrite très à la hâte ; et l'incorrection du style semble être une garantie de l'exactitude des faits. A la fin de la campagne, le comte de Guiche revint à la cour, et y fut en grand crédit : mais il gâta bientôt ses affaires ; il choqua tout le monde par sa hauteur, affecta des prétentions sans bornes, voulut décider de tout, et finit par fatiguer le Roi, qui lui montra de l'éloignement. Ne pouvant ni vaincre son caractère, ni supporter l'idée d'une nouvelle disgrâce, il tomba malade de chagrin. Cependant il fit la campagne de 1674, dans l'espoir de rentrer en faveur par ses services. Un échec qu'il éprouva aggrava son mal : il mourut à la fin de novembre, à l'âge de trente-

cinq ans. Madame de Sévigné raconte d'une manière touchante, à sa fille, le désespoir du maréchal de Gramont lorsqu'il apprit la mort du comte de Guiche, qui étoit celui de ses enfans qu'il aimoit le plus. Quinze jours après avoir écrit, elle reçut la réponse de madame de Grignan, qui, étant liée avec cette famille, déploroit la perte du comte, et prenoit une part très-vive à la douleur du maréchal. « Ah! fort bien, lui répliqua madame de Sévigné, « nous voici dans les lamentations de la mort du « comte de Guiche. Hélas! ma pauvre enfant, nous « n'y pensons plus, pas même le maréchal, qui a « repris le soin de faire sa cour. M. et madame de « Louvigny sont transportés; il n'y a plus que la « maréchale qui se meurt de douleur (1). »

Le second fils du maréchal, connu d'abord sous le nom de comte de Louvigny, devint héritier de la pairie par la mort du comte de Guiche, et fut le deuxième duc de Gramont. Son père avoit profité de la faveur dont il jouissoit pour le faire admettre de bonne heure dans la familiarité du Roi. Il fit la campagne de Hollande de 1672, celle de Franche-Comté en 1674, et eut l'ambassade d'Espagne après la première disgrâce de la princesse des Ursins. Le duc de Saint-Simon le traite fort mal dans ses Mémoires. « Il n'avoit pas, dit-il, acquis une réputation avan- « tageuse sur le courage; il ne l'avoit pas meilleure « au jeu, ni sur les matières d'intérêt. Ses mœurs « n'étoient pas meilleures, et sa bassesse passoit tous « ses défauts. » Après la mort de sa première femme,

(1) La maréchale de Gramont survécut à son mari; elle ne mourut qu'en 1689.

qui étoit fille du maréchal de Castelnau, il épousa secrètement une ancienne femme de chambre qu'un de ses amis avoit entretenue pendant plusieurs années. Il crut faire très-adroitement sa cour au Roi et à madame de Maintenon en déclarant ce mariage, et en le présentant comme un exemple. Mais le parallèle ne plut pas : le Roi lui défendit de laisser prendre à sa femme le rang de duchesse, et de l'emmener en Espagne. Il mourut en 1720.

La fille aînée du maréchal fut mariée, malgré elle, au prince de Monaco. Elle avoit aimé le duc de Lauzun; et, à l'époque de la mort du comte de Guiche, madame de Sévigné écrivoit : « Pour madame de « Monaco, après ce qu'elle a oublié (Lauzun), il ne « faut rien craindre de sa tendresse. » Elle mourut avant son père. « On m'a mandé la mort de madame « de Monaco, écrit Bussy-Rabutin à madame de Sé- « vigné; et que le maréchal lui a dit, en lui disant « adieu, qu'il falloit plier bagage; que le comte de « Guiche étoit allé marquer les logis; qu'il les suivroit « bientôt, etc. » Madame de Sévigné répond à Bussy : « Je n'ai point su que le maréchal ait dit les mé- « chantes plaisanteries qu'on vous a mandées; elles « lui ressemblent pourtant assez. » Henriette-Catherine, sa seconde fille, épousa Canouville, marquis de Raffetot, devint veuve en 1682, et se fit religieuse.

Les Mémoires du maréchal ont été rédigés par son fils le duc de Gramont, d'après des lettres, des notes et des fragmens qu'il avoit laissés. Le style en est peu correct; l'auteur emploie souvent des expressions inconvenantes et triviales : mais la narration est vive et animée, elle a une certaine couleur gas-

conne qui la rend fort piquante. Il paroît que le duc de Gramont, après avoir ainsi essayé ses forces, se proposa à Louis XIV pour écrire l'histoire de son règne, qu'il fut agréé, et qu'il lut même au Roi quelques fragmens : mais, comme le remarque un contemporain, *sa plume n'étoit pas taillée pour une si vaste carrière*. L'entreprise n'eut pas de suite. Une histoire de Louis XIV, écrite dans le style des Mémoires du maréchal, auroit été un ouvrage fort extraordinaire.

Le duc de Gramont a fait imprimer les Mémoires de son père en 1676; ils forment deux vol. in-12 [1]. Le premier comprend les campagnes du maréchal depuis 1621 jusqu'en 1648; le second, les ambassades de Francfort et de Madrid. On n'a pas beaucoup à regretter que le maréchal et son fils aient gardé le silence sur les troubles de la Fronde; ils n'auroient guère eu autre chose à dire que ce qui se trouve dans les nombreux Mémoires de cette époque : mais leur position les avoit nécessairement mis à même de bien connoître les détails les plus secrets de la cour de France pendant le règne de Louis XIV, et il est fâcheux qu'ils ne nous les aient pas transmis.

L'abbé de Bellegarde a écrit la vie du maréchal de Gramont [2]; mais il s'est borné à faire l'extrait de ses Mémoires, sans y ajouter aucune particularité.

(1) Paris, chez Michel David. Ces Mémoires n'ont pas été réimprimés. — (2) Histoire de plusieurs hommes illustres et capitaines de France; Paris, 1726, 2 vol. in-12.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL DE GRAMONT.

PREMIÈRE PARTIE.

La vie du maréchal de Gramont est si belle, et remplie d'événemens si rares et si extraordinaires, qu'il eût été à désirer que quelqu'un capable de l'écrire eût pris ce soin, et qu'il s'en fût acquitté avec une exacte vérité et dans toute sa perfection : mais comme personne ne l'a pu ou voulu faire, soit par défaut des pièces nécessaires à cet effet, ou par quelque autre motif, j'ai cru devoir, à la mémoire d'un père plein d'amitié pour moi, et doué de toutes les grandes qualités qu'un homme de guerre, et le plus délié courtisan qui fut jamais, pût avoir, prendre le soin de faire une recherche exacte des lettres et des fragmens de mémoires, que j'ai trouvés épars et fort mal en ordre, qui pouvoient avoir quelque rapport à sa vie, et de les rassembler de manière que le journal que je me proposois d'écrire eût quelque liaison, et que la lecture en pût faire plaisir non-seulement à ceux qui le connoissoient particulièrement, mais encore aux personnes capables d'être touchées du vrai mérite, de la droiture du cœur, de la fermeté de courage, et d'un agrément dans l'esprit que je n'ai

connu qu'à lui seul. Aussi a-t-il été l'ami intime des deux plus grands hommes du siècle passé, et a fini par être honoré jusques à sa mort des bonnes grâces et de la confiance d'un roi haut et ferme dans l'adversité, juste, doux, affable au milieu du comble de la fortune, et surnommé *le Grand* à juste titre, par le tissu des actions brillantes qu'il a faites pendant le cours d'une vie toute pleine de gloire, et de prodiges dont l'antiquité ne nous a jamais laissé d'exemple.

[1604] Le maréchal de Gramont naquit à Hagetman (1) en 1604, six ans avant la mort tragique de Henri-le-Grand, si funeste à la France, et dont les bons Français ne se peuvent encore consoler. M. le duc de Gramont son père, qui étoit pour lors un des plus grands seigneurs de France, et qui le portoit le plus haut, envoya son fils à Paris à l'âge de quatorze ans, pour apprendre à monter à cheval et faire ses autres exercices : mais comme les pères de ce temps-là ne se dénuoient pas volontiers de ce qui leur étoit utile et agréable pour le donner à leurs enfans, ainsi qu'il se pratique aujourd'hui, l'équipage que M. le duc de Gramont donna à son fils, qui portoit alors le nom de comte de Guiche, consistoit uniquement en une espèce de gouverneur à très-petits gages, à un valet de chambre et à un vieux laquais basque. L'argent comptant pour le voyage fut médiocre, et celui qu'il avoit à dépenser à Paris peu considérable pour une personne de sa qualité ; de sorte qu'il falloit vivre d'économie, pour ne pas consommer en un jour ce qui étoit destiné pour sa subsistance pendant une semaine : et je lui ai souvent ouï dire à lui-même, en me racontant l'ex-

(1) *Hagetman* : Petite ville de Gascogne.

trême indigence où il s'étoit trouvé, qu'il étoit quelquefois nécessité de souper avec un morceau de pain, et de s'aller coucher ensuite à la lueur d'une lampe fort puante, faute de chandelle, parce qu'elle étoit trop chère; et de loger en chambre garnie, d'où tous les matins il alloit de son pied à l'Académie chez Poitrincourt. Voilà quel fut le début du comte de Guiche, héritier de la maison de Gramont, arrivant à la cour. Cependant comme il étoit d'une figure aimable, qu'il avoit de l'esprit infiniment, et de cette sorte d'esprit qui plaît par sa douceur et par son insinuation; que d'ailleurs le nom qu'il portoit ne lui faisoit pas déshonneur, il ne tarda guère à se faire connoître; il rechercha avec soin la bonne compagnie, et la bonne compagnie ne l'évita pas. Il se fit des amis du premier ordre qui le prônèrent: les dames à la mode, à qui il ne déplaisoit pas (car il étoit jeune, vigoureux, enjoué et poli autant qu'on le peut être), le prirent sous leur protection; quelques-unes eurent soin de l'habiller, d'autres lui donnèrent de l'argent : il joua, il fut heureux. L'abondance régnoit parmi les courtisans, les financiers aimoient le jeu passionnément, et jouoient en dupes : il n'en fallut pas davantage pour qu'un Gascon aussi délié que le comte de Guiche profitât des occasions favorables que lui présentoit la fortune, et pour devenir opulent par son seul savoir faire, sans secours quelconques de sa maison. Il se fit un petit équipage : quelques Béarnais pleins de courage, qui surent qu'il avoit de l'argent, s'attachèrent à lui, et composèrent une maison qui commença à avoir l'air de celle d'un seigneur.

[1621] Il n'avoit que dix-sept ans accomplis lors-

qu'il suivit le roi Louis XIII dans les guerres de la religion en 1621 (1), et se trouva aux siéges de St.-Antonin et de Montpellier, où il se distingua fort, et se fit extrêmement connoître du Roi et des officiers principaux de l'armée.

[1622] La fin du siége de Montpellier ayant produit une paix générale avec les huguenots, et le royaume paroissant tranquille en 1622, il crut, et avec raison, qu'il ne convenoit pas à un homme de son âge de s'aller plonger dans les délices de la cour, au lieu de songer à aller apprendre son métier, qui étoit celui de la guerre, et de pouvoir parvenir un jour aux grades où un homme de sa naissance et de son courage pouvoit aspirer. Il prit congé du Roi, et lui demanda permission d'aller chercher les occasions dans un voisinage qui a servi si long-temps de théâtre pour la guerre à toute la chrétienté.

[1623] Il passa donc en Hollande l'année 1623, pendant que le roi d'Espagne préparoit cette grande armée sous le commandement du marquis Spinola, pour tâcher de réparer la funeste campagne où il avoit été obligé de lever le siége de Berg-op-Zoom. Pour cet effet les Espagnols ayant fait résolution d'attaquer Bréda, le comte de Guiche, quoique la circonvallation fût formée, résolut d'y entrer, et en vint à bout par le moyen de deux guides fidèles qu'il prit, et qui le firent passer, la nuit, par dessus les retranchemens, et entrer heureusement dans la place.

Le siége de Bréda est un des plus beaux et des plus signalés qui se soit fait dans les Pays-Bas : la place étoit

(1) Voir, sur les causes et l'origine de cette guerre, la Notice qui précède les Mémoires du duc de Rohan, tome 18 de cette série.

fortifiée dans toutes les règles de l'art, les approches en étoient difficiles, la circonvallation l'étoit encore davantage : il y avoit dedans une garnison formidable, un gouverneur valeureux et capable, et nombre d'officiers d'élite mis de la main du prince d'Orange.

Le marquis Spinola, qui étoit un des plus renommés capitaines qu'il y eût en ce temps-là et des plus expérimentés, connoissoit mieux qu'un autre toutes les difficultés presque invincibles de faire un siége comme celui de Bréda : aussi n'oublia-t-il rien pour persuader au Roi son maître, par nombre de raisons fortes et démonstratives, que c'étoit commettre la gloire de ses armes, et qu'en un mot il n'étoit pas d'avis de l'entreprendre, crainte de n'en pas sortir à son honneur, et puis d'en recevoir le blâme ; mais Philippe II, après avoir bien réfléchi sur toutes les raisons du marquis de Spinola, lui renvoya sa dépêche, et pour toute réponse lui mit au bas, de sa propre main ; *Marques, tomais Breda. Yo, el Rey;* c'est-à-dire : « Marquis, prenez Bréda. Moi, le Roi. » Ce fut au marquis de songer aux moyens d'obéir à son maître sans plus de réplique, et de mettre tout en œuvre pour la réussite d'une aussi grande entreprise, de laquelle néanmoins il ne laissa pas de venir à bout, mais avec beaucoup de peines, et après un siége de neuf ou dix mois très-meurtrier. Je n'entrerai point dans le détail de ce qui s'y passa, Bentivoglio et Strada l'ayant fait amplement; il me suffira seulement de dire que jamais place ne fut plus vivement attaquée ni mieux défendue. Le comte de Guiche se trouva partout, et les Hollandais conçurent de lui une haute estime.

[1625] Le siége fini, et les assiégés ayant eu une

capitulation honorable, le comte de Guiche s'en retourna en France en 1625, où il ne resta guère; car sachant que Verua en Piémont étoit assiégée, il alla joindre le maréchal de Créqui, et se trouva à l'attaque des forts que les Espagnols tenoient dans la plaine, que le maréchal emporta. L'expédition faite, et n'y ayant plus rien à faire en Piémont, il revint à la cour, où il se battit contre Hocquincourt, chacun avec son second : Bidaus, qui étoit celui du comte de Guiche, tua son homme tout roide; et Hocquincourt fut désarmé.

La sévérité des duels contraignit le comte de Guiche à sortir du royaume; et comme le métier de simple voyageur qui va voir le pays ne convenoit ni à son caractère ni à son humeur, il prit le parti d'aller chercher la guerre en Allemagne, et de se rendre auprès du comte de Tilly, ce fameux général de la Ligue (1), qui le reçut à bras ouverts, et le traita comme son enfant.

Jamais le comte de Guiche ne fut plus étonné que lorsqu'il vit pour la première fois ce comte de Tilly, dont la renommée faisoit tant de bruit dans toute l'Europe. Il le trouva marchant à la tête de son armée, monté sur un petit cravate (2) blanc, et vêtu assez bizarrement pour un général : il avoit un pourpoint de satin vert tout découpé, à manches tailladées, des chausses de même, un petit chapeau carré, avec une grande plume rouge qui lui tomboit sur les reins,

(1) *Général de la Ligue* : La Hollande, la Suède, le cercle de la basse Saxe et le Danemarck s'étoient ligués contre l'Empereur. Tilly commandoit les troupes de l'Empereur, et non pas celles de la Ligue. — (2) *Cravate* : On appeloit ainsi des chevaux tirés de la Croatie; ils étoient renommés pour la vitesse.

un petit ceinturon large de deux doigts, auquel étoit pendue une épée de combat, et un seul pistolet à l'arçon de sa selle. Un accoutrement aussi singulier fit d'abord croire au comte de Guiche que l'homme qui en étoit revêtu n'avoit pas la cervelle bien timbrée, et qu'au lieu de trouver un général tel qu'il se l'étoit proposé sur la réputation publique, il étoit tombé entre les mains d'un fou; mais il ne tarda guère à connoître le contraire, car il ne démêla jamais un capitaine plus sensé, ni plus sage, ni plus absolu dans son armée.

Après que Tilly l'eut embrassé et témoigné la joie qu'il avoit de le voir, il lui dit : « M. le comte, mon « habit vous paroît sans doute extraordinaire, car « il n'a rien de la mode de France; mais il est à la « mienne, et cela me suffit : je suis même persuadé « que mon petit cravate et mon pistolet ne vous sur- « prennent pas moins. Cependant il est bon de ne « vous laisser pas ignorer, pour que vous jugiez fa- « vorablement du comte de Tilly, que vous êtes venu « chercher de si loin, que j'en suis à la septième ba- « taille gagnée, sans que le pistolet en question ait « encore été tiré, ni que le cravate ait molli sous « moi. » Le vieux duc d'Albe, surnommé le *Castigador de Flamencos*, avec sa fraise, sa cuirasse, et toute sa fierté espagnole, n'eût osé parler de lui avec autant de faste que le fit le petit Allemand avec son pourpoint de satin vert; et le comte de Guiche sut bientôt aussi à quoi s'en tenir, et à qui il avoit affaire.

L'armée se mit en marche; et peu de jours après il se trouva au glorieux passage que fit le comte de Tilly de la rivière d'Elbe, que le roi de Danemarck

lui vouloit empêcher, et battit son armée. Le comte de Guiche acheva la campagne, et assista à toutes les grandes occasions qui s'y passèrent ; et il étoit près du comte de Tilly lorsque ce général reçut une mousquetade dans le genou au siége du château de Pinenberg, dont le comte de Guiche fut inconsolable : car Tilly l'aimoit et le considéroit à un point, que peu s'en fallut qu'il ne lui fît commander l'armée sous lui. Ce général ayant été obligé de quitter l'armée à cause de sa blessure, le duc de Friedland, autrement Walstein, si connu dans l'histoire, prit la place de Tilly, étant capitaine général des armées de l'Empereur.

Ce Walstein étoit vaillant et judicieux à la guerre, admirable à lever et à faire subsister les armées, sévère à punir les soldats, prodigue à les récompenser, pourtant avec choix et dessein ; toujours ferme contre le malheur, civil et affable dans le besoin ; d'ailleurs orgueilleux et fier au-delà de toute imagination ; ambitieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne ; implacable dans la haine, prompt à la colère, cruel dans la vengeance ; plein d'ostentation, libéral à l'excès lorsqu'il s'agissoit de sa gloire, et de se faire des créatures pour parvenir à ses fins. En un mot, Walstein étoit un de ces hommes nés pour commander aux autres, et pour donner beaucoup de crainte à son maître, quelque puissant qu'il pût être.

Comme il lui revint beaucoup de bien du comte de Guiche, et qu'il connut par lui-même, pendant le reste de la campagne, que c'étoit un jeune homme capable et digne d'avoir de l'emploi, il le prit en singulière amitié, et lui en offrit un des plus honorables dans l'armée de l'Empereur, s'il vouloit suivre les

armes de Sa Majesté Impériale; mais voyant qu'elles pourroient se tourner contre la France, et que le duc de Nevers (1), avec lequel il avoit quelque alliance, étoit passé de France à Mantoue pour y posséder les Etats qui lui appartenoient par le droit de sa naissance, il se résolut de l'aller trouver en 1629; et quitta néanmoins Walstein à regret, parce qu'il avoit beaucoup à apprendre sous lui.

Les Espagnols ne tardèrent pas long-temps à inquiéter ce duc; et ayant formé le siége de Casal, il crut qu'il étoit nécessaire, pour le bien de son service, d'envoyer dans cette partie du Montferrat delà le Tanaro, qui lui étoit affectionnée, quelque personne qui eût l'intelligence de ménager leur bonne volonté, et l'autorité d'y assembler quelques troupes pour inquiéter les Espagnols dans le siége de Casal. Pour cet effet, il donna au comte de Guiche une commission de son lieutenant général dans le Montferrat au-delà du Tanaro.

Le comte de Guiche ayant traversé partie de l'Etat de Milan et de Gênes déguisé, il se rendit à Nice-de-la-Paille (2), où en vertu de son pouvoir il commença à y faire quelques levées; mais don Gonzalès de Cordoue, voyant de quelle importance il étoit d'empêcher les progrès de ces levées, détacha la meilleure partie de son armée sous la conduite du comte Jean Cerbellone, pour le venir attaquer dans Nice-de-la-Paille.

(1) *Le duc de Nevers* : C'étoit l'héritier naturel et légitime du duché de Mantoue. L'Empereur, le roi d'Espagne, le duc de Savoie, et presque tous les princes d'Italie, se déclarèrent contre lui; ils prétendoient ou posséder ou partager ses Etats. Le duc n'avoit d'autre appui que la France. — (2) *Nice-de-la-Paille* : Petite ville du Piémont, sur le Belbo.

C'étoit une méchante petite ville, où il n'y avoit fortifications quelconques ; et tout ce que le comte de Guiche put faire dans le peu de temps qu'il avoit à se préparer ne fut guère considérable. On l'attaqua avec une extrême vigueur ; et le lendemain de l'ouverture de la tranchée, il fut servi d'une batterie de douze pièces de canon de dix-huit, qui ne cessèrent de tirer. Néanmoins il soutint le siége vingt-et-un jours de tranchée ouverte, fit trois sorties, encloua le canon des ennemis, leur tua beaucoup de gens, et soutint deux assauts généraux sans perdre un pouce de terrain. Le comte Jean Cerbellone, qui commandoit l'armée, et le comte Luigi Trotto, mestre de camp d'infanterie, furent grièvement blessés au dernier assaut ; et le comte de Guiche leur eût fait lever le siége s'il n'avoit été contraint de se rendre faute de poudre, ne lui en restant pas assez pour tirer cent coups de mousquet : mais quoique les ennemis s'aperçurent de ce manquement, don Gonzalès de Cordoue envoya ordre qu'on lui donnât telle capitulation qu'il demanderoit, pourvu qu'il sortît du Montferrat, où les Espagnols le redoutoient, et craignoient son autorité et son savoir faire. Les honneurs qu'on lui fit ne pouvoient être plus grands ; car lui et tous les Français qui l'avoient suivi furent défrayés, et traités magnifiquement dans tout l'Etat de Milan par l'ordre du gouverneur.

Etant de retour auprès du duc de Mantoue, il le fit capitaine de sa compagnie de gendarmes, qui est une charge qui, selon les ordres de la guerre, est des plus honorables qui se puisse donner, et qu'il voulut créer en sa personne pour lui donner un témoignage

sensible de la satisfaction qu'il avoit des services essentiels qu'il venoit de lui rendre. Il fut reçu à Mantoue avec des acclamations de joie qui ne se peuvent exprimer; les peuples et les gens de guerre le chérissoient, et le duc de Mantoue lui donna toute sa confiance.

[1630] Mais, l'année suivante, l'Empereur envoyant en Italie, sous le commandement du comte de Colalto, cette grande armée qui avoit été victorieuse de toute l'Allemagne, ce général vint attaquer Mantoue, où le duc donna un quartier à commander au comte de Guiche. Le siége dura depuis le jour de la Toussaint que la tranchée fut ouverte, jusques à Noël, sans que les ennemis eussent fait d'autres progrès que celui d'emporter quelques forts qui avoient été faits du côté de la porte de Cérès, mais bien éloignés de la ville; et ce petit avantage ayant été arrêté par le retranchement que le colonel Durand fit à la vue des ennemis, que le comte de Guiche soutenoit avec la compagnie des gendarmes du duc, à laquelle il avoit fait mettre pied à terre, ils furent toujours repoussés vigoureusement avec grande perte toutes les fois qu'ils en tentèrent l'attaque. C'est là où le comte de Guiche venant tous les matins de la ville à son retranchement par la longue digue qui y conduisoit, et qui étoit fort exposée au canon des ennemis, trouva au milieu de ladite digue un comte Salpiconi Culeti, à la petite pointe du jour, collé en croix contre la muraille d'une vieille maison qui restoit encore dans un coin de la digue, et que le canon n'avoit pas entièrement abattue. Il ne fit pas de réflexion à l'homme qu'il voyoit en cette posture bizarre; mais le soir,

revenant à la ville selon sa coutume, et le même objet se présentant à ses yeux, la curiosité le prit de savoir qui il étoit, et ce qu'il faisoit là depuis le matin. Il vit un pagnote éperdu, qui ne lui répondit autre chose sinon : *Signor, vo diro* (1) *sono perdutto : il canon, il canon! Ha! signor patron caro, aspetto la notte.* Il y avoit plus de quinze heures qu'il étoit attaché à cette muraille, attendant que la nuit fût venue fort obscure pour éviter la canonnade, qui le fatiguoit extrêmement. C'étoit pourtant un *spetzaferro* (2) de Mantoue, et en haute estime parmi la soldatesque italienne. Après cette petite digression, que j'ai trouvée assez plaisante, je reprends la suite du siége. L'infanterie des ennemis étant rebutée, Colalto fit retirer l'armée dans des quartiers éloignés de Mantoue, et leva le siége. Pendant ce temps il se fit de beaux et fréquens combats de cavalerie, où le comte de Guiche se trouva toujours avec avantage.

[1631] Le mois de mai suivant, les ennemis vinrent, avec un gros corps de cavalerie et d'infanterie, le jour de l'Ascension, se présenter devant la porte de la Pradelle. Le duc ayant eu cet avis, le donna aussitôt au comte de Guiche, et lui ordonna de faire monter la cavalerie à cheval, dont le nombre fut fort petit, la peste et les travaux du siége ayant quasi tout désolé; et quoique le comte de Guiche fût incommodé d'une chute qu'il avoit faite le jour d'une sortie, il monta à cheval avec ce qu'il y avoit de gens en état; et comme ce pays est fort propre pour l'infanterie, il

(1) *Signor, vo diro, etc.* : Seigneur, je suis perdu : le canon, le canon! Ah! mon cher seigneur, j'attends la nuit. — (2) *Un spetzaferro :* Un brise-fer, un fanfaron.

en laissa un corps sous la conduite du baron de Dolé, capitaine dans le régiment de Durand, en une maison hors la ville, qui étoit le seul passage par lequel les ennemis le pouvoient couper.

Il n'y a de chemins aux environs de Mantoue que de longues allées bordées de fossés à droite et à gauche : ce qui empêchant les ennemis de faire un grand front, le comte de Guiche ne balança pas de faire sonner la charge et de marcher à eux, comptant d'avoir toujours sa retraite assurée par le moyen du petit corps d'infanterie qu'il avoit laissé derrière lui.

Après deux ou trois charges très-valeureuses, les ennemis firent passer des troupes par les derrières pour attaquer le poste de la retraite qui étoit gardé par de l'infanterie, lequel ne tint pas un instant, l'infanterie l'ayant honteusement abandonné sans tirer un seul coup de mousquet. Il n'y eut que les officiers qui firent leur devoir en payant de leurs personnes, et qui furent tous tués ou pris prisonniers. Le comte de Guiche se voyant enveloppé, crut qu'il n'y avoit de salut pour lui que d'enfoncer ce qui s'opposoit à sa retraite dans la ville.

Tout ce qui étoit resté auprès de lui le suivit courageusement, mais à bonnes enseignes; car il ne s'en sauva aucun, et tout resta sur la place, à la réserve de lui et de son écuyer, environnés de toutes parts, lui blessé de deux coups mortels, et son cheval tué de cinq. Son écuyer, qui n'étoit pas encore blessé, se jeta sur son maître pour essayer de le retirer de dessous son cheval qui l'étouffoit; et en étant venu à bout, il se mit à crier de toute sa force que c'étoit le comte de Guiche, homme de la première condition,

pour empêcher qu'on n'achevât de le tuer. Certains officiers de distinction qui se trouvèrent là lui donnèrent quartier.

Le combat fini, le comte de Guiche resta longtemps exposé sur le champ de bataille, au milieu des morts et des blessés, perdant beaucoup de sang par sa plaie. Il se trouva auprès d'un capitaine allemand des ennemis qui avoit à peu près un pareil coup que lui, et qui perdoit aussi beaucoup de sang : comme il n'y avoit point là de chirurgien, un cavalier de sa compagnie s'approcha de lui, et lui demanda s'il vouloit permettre qu'il lui dît quelque parole sur sa plaie, qu'il étoit sûr de lui arrêter le sang dans le moment. Le capitaine, peu scrupuleux, consentit volontiers au charme : et de fait les paroles n'eurent pas plus tôt été prononcées, que le sang qui jaillissoit comme une saignée s'arrêta tout court ; ce qui surprit fort le comte de Guiche, qui étoit spectateur. Le cavalier lui proposa la même opération ; mais il n'en voulut pas tâter, et répondit que, se confiant en Dieu, il n'étoit pas touché du commerce du diable ; et que s'il avoit à mourir, qu'il finiroit comme un homme de bien devoit faire.

Peu de temps après, le capitaine, qui se croyoit guéri, et qui railloit le comte de Guiche de ce qu'il n'avoit pas admis le sortilége, tomba roide mort entre ses bras, et le comte de Guiche guérit par succession de temps. On le porta le mieux que l'on put, tantôt dans des manteaux, tantôt à cheval, un reître étant en croupe, jusqu'à ce qu'il eût enfin rencontré le carrosse que Galas eut l'honnêteté de lui envoyer. Il le reçut à Gazuol avec toutes les civilités imagi-

nables, l'ayant connu particulièrement en Allemagne dans l'armée de Tilly. Le prince de Bozolo ayant su sa blessure, le vint trouver; et le voyant dans l'état du monde le plus déplorable, il supplia Galas de trouver bon qu'il le conduisît chez lui, et qu'il envoyât chercher en toute diligence des chirurgiens à Mantoue; ce qui lui fut accordé. Il faudroit un volume entier pour décrire toutes les bontés que le prince de Bozolo eut pour le comte de Guiche: il me suffira de dire qu'il dut la vie à ses soins et à son extrême attention pour lui.

Après qu'il eut été cent vingt-sept jours dans le lit, sans avoir jamais bougé de sa même place, Pietro Ferrari, corse, duquel il étoit prisonnier, parce que c'étoit son régiment qui s'étoit trouvé dans le combat, obtint du comte de Colalto de le sortir des mains du prince de Bozolo pour le mettre dans le château de Gaëte, dont il étoit gouverneur. Ce fut là qu'il reçut tous les mauvais traitemens qu'on pût jamais faire non à un prisonnier de sa qualité, mais au plus vil de tous les esclaves; le tout pour lui serrer le bouton, et tirer de lui une prompte et forte rançon.

Il fut dix-huit mois dans la prison de ce barbare, n'ayant que deux valets de chambre pour le servir, dont l'un mourut de la peste à ses côtés au chevet de son lit, et l'autre se la pensoit journellement en lui donnant à manger. Au bout de six mois que le comte de Guiche commençoit à se soutenir avec des béquilles, quelques officiers charitables de la garnison représentèrent au signor Pietro Ferrari qu'il y avoit de l'indignité, même de la cruauté, à traiter de la sorte

un homme de la distinction et de la qualité du comte de Guiche, et que c'étoit violer le droit des gens; mais à cela il ne répondit jamais autre chose que : *Signori, vo diro, è morto il mio padre, me ne son consolato; è morto la mia madre, me ne son consolato: morira y crepera cuesto becco cornuto, me ne consolero;* c'est-à-dire : « Messieurs, je vous dirai que « mon père est mort, et que je m'en suis consolé; que « ma mère est morte, et que je m'en suis consolé : ce « maraud crevera, et je m'en consolerai. » Il n'y eut pas moyen d'en tirer autre chose; et la prison n'en fut que plus dure, pour essayer de faire venir plus tôt le quadrin de Bidache (1). A quoi M. le duc de Gramont fit toujours la sourde oreille.

Mais comme Dieu ne peut souffrir à la longue la cruauté et la barbarie des méchans, et que tôt ou tard il les châtie avec toute la sévérité qu'ils ont méritée, un jour que Pietro Ferrari étoit dans ses humeurs gaillardes et se promenoit dans son jardin, il envoya dire au comte de Guiche qu'il lui donnoit la permission pour la première fois d'y venir respirer l'air avec lui. Lorsqu'il y fut arrivé, il le gracieusa contre sa coutume; cependant en l'assurant toujours qu'il ne cesseroit d'être étroitement resserré jusqu'à ce que les dix mille écus qu'il demandoit pour sa rançon fussent arrivés. Comme la conversation s'échauffoit, l'étranguillon prit tout d'un coup à Pietro Ferrari, et tomba sur la béquille du comte de Guiche en secouant le gigot et faisant des grimaces horribles, et agonisant. Ce fut dans cet instant que le comte de Guiche, au lieu de songer à l'as-

(1) *Le quadrin de Bidache :* Quadrin, pièce de monnoie; Bidache, ville de Béarn qui appartenoit à la maison de Gramont.

sister, lui rendit ces mêmes paroles : *Signore Pietro Ferrari, è morto il mio padre, me ne son consolato; è morto la mia madre, me ne son consolato : V. S., grandissimo forfante, coyon, è becco cornuto, crepa è seva presto al diabolo, me ne consolo.* Tous les officiers de la garnison, qui le connoissoient pour un tyran et le haïssoient à la mort, se prirent tous à rire; et peu s'en fallut que le comte de Guiche et eux ne l'achevassent avec ses béquilles, tant ils avoient envie d'en être défaits.

Pietro Ferrari mort, le prince de Bozolo, qui ne perdoit point d'occasion d'obliger le comte de Guiche, obtint de Colalto la permission de le faire sortir du château de Gaëte et de l'amener chez lui, jusques à ce que l'on fût convenu de sa rançon; mais le traité de Cherasco s'étant fait dans ce temps-là (1), où tous les prisonniers que le Roi tenoit furent rendus, et en particulier le duc Doria, et où par article exprès il fut dit qu'on feroit de même de tous les prisonniers français que l'Empereur et le roi d'Espagne tenoient, le comte de Guiche se trouvant compris dans le traité fut élargi de même que les autres prisonniers, sans qu'il lui en coûtât rien, et eut permission de s'en revenir en France, les amis qu'il avoit à la cour ayant obtenu sa grâce du Roi, pour le combat qu'il avoit fait contre Hocquincourt.

Il fut reçu du Roi avec toutes les marques de bonté et de distinction qu'il pouvoit désirer, et par conséquent de tous les courtisans les plus à la mode; et

(1) *Dans ce temps-là :* Il y eut trois traités signés à Cherasco : le premier, le 31 mars; le second, le 6 avril; le troisième, le 30 mai. Ces traités terminèrent la guerre d'Italie.

comme il avoit l'esprit du monde le plus aimable et le plus insinuant, qu'il revenoit d'une guerre étrangère où il s'étoit acquis une grande réputation, il plut à cet illustre cardinal de Richelieu, qui pour lors se trouvoit au comble de la plus haute faveur, et qui faisoit grand cas des honnêtes gens qui avoient un nom et un certain mérite. Le comte de Guiche lui faisant la cour avec assiduité, il ne tarda guère à avoir toute sa confiance; et pour lui donner une preuve certaine de son estime et de son amitié, il voulut le mettre dans son alliance, et pour cet effet fit dans le même jour, en présence du Roi, les mariages des ducs d'Epernon, de Puylaurens et de lui, avec ses trois nièces.

[1634] Ces noces furent somptueuses et de la dernière magnificence; mais elles ne furent heureuses que pour le comte de Guiche, car le duc d'Epernon ne resta guère à la cour, son humeur altière ne compatissant pas avec celle du cardinal, qui vouloit une soumission aveugle. Puylaurens mourut misérablement en prison; et le seul comte de Guiche resta avec la confiance entière et l'amitié étroite de ce grand et redoutable ministre, qui dès ce moment ne songea qu'à l'avancer, à le bien mettre avec le Roi, et à faire sa fortune.

Peu de temps après on eut avis que le cardinal infant et le marquis d'Aytonne avoient formé un dessein sur Calais, et que cette place, qui se trouvoit pour lors en très-mauvais état et dénuée de tout, couroit grand risque : le cardinal de Richelieu fit partir le comte de Guiche en toute diligence pour s'aller jeter dedans avec ordre d'y commander, et lui ordonna de mettre tout son savoir faire en œuvre pour la conservation d'une place aussi importante à l'Etat. Il s'ac-

quitta si bien de son emploi, et avec tant de précaution et de vigilance, que Calais se trouva bientôt en état de défense et à l'abri de l'entreprise des ennemis, qui en eurent la courte honte, et le cardinal infant et le marquis d'Aytonne contraints de se retirer et de changer de projet. Le Roi fut très-content de la manœuvre du comte de Guiche, et le cardinal ne nuisit pas à la faire trouver telle qu'elle étoit, de même qu'à le faire récompenser sur-le-champ par un gros *acquit-patent* (1) de la peine de son voyage. Rien ne sied mieux à un courtisan éveillé, et ne le fait briller davantage, que d'avoir pour protecteur et pour son ami intime un ministre de la première dignité, et à qui son maître veut bien donner toute sa confiance et une autorité absolue.

[1635] Huit mois après, la guerre entre la France et l'Espagne ayant été déclarée (2), le comte de Guiche fut nommé par le Roi pour être maréchal de camp avec le vicomte de Turenne, et servir sous le cardinal de La Valette, qui devoit commander une armée pour soutenir le duc Bernard de Weimar, lequel, après la perte de la bataille de Nordlingen, étoit poussé par les armées impériales à tel point, que lorsque celle du Roi le joignit, elle le trouva retiré presque sous Metz. Mais ayant été soutenu par un renfort aussi considérable, et Galas qui l'avoit suivi, et pris en passant Kayserslautern et attaqué la petite ville des Deux-Ponts,

(1) *Acquit-patent* : Ordre du Roi aux trésoriers de payer comptant une somme quelconque. Une ordonnance de 1557 défendoit aux trésoriers de payer en vertu d'*acquit-patent* ; mais cette ordonnance étoit souvent éludée. — (2) Le Roi ayant fait une ligue avec la Hollande contre l'Espagne, les Espagnols surprirent Trèves ; le Roi leur déclara la guerre. Cette guerre dura vingt-cinq ans.

ayant eu avis de la jonction de l'armée de France, il en leva promptement le siége pour se retirer vers Mayence : ce que le duc de Weimar jugea impossible qu'il pût faire sans s'exposer à tout perdre, parce que le seul passage par lequel il se pouvoit retirer étoit Landsthul, où il y avoit un château très-bon, dans lequel il avoit mis une personne sur la capacité et la fidélité de laquelle il comptoit uniquement.

L'armée se mit en marche; le comte de Guiche avoit l'avant-garde avec le duc de Weimar; et comme on approcha du château, on reconnut l'infidélité du commandant par les salves de mousquetades qui furent faites sur nos troupes, ce malheureux ayant livré le château à Galas pour de l'argent; de sorte que l'armée de l'Empereur se retira paisiblement sans pouvoir être attaquée, se voyant à la veille d'être entièrement défaite si elle eût été jointe.

Un si fâcheux contre-temps obligea forcément de songer à prendre un autre chemin pour marcher droit à Mayence, où le duc de Weimar avoit encore garnison sous le commandement du colonel Hogkendorff, mais qui se trouvoit à bout de toute subsistance et dans la dernière extrémité.

L'armée du Roi eut beaucoup de peine à faire cette marche : c'étoit le commencement de la guerre, tout paroissoit difficile aux soldats, même aux officiers, qui depuis long-temps jouissoient du repos; la cavalerie étoit désaccoutumée de camper, et le faisoit avec embarras et avec peine; et, en un mot, l'armée regardoit comme un prodige de se pouvoir passer quatre ou cinq jours de pain, et de souffrir un peu de disette : ce qui faillit à causer un grand désordre et

une sédition presque générale, dans laquelle il fallut que le comte de Guiche se servît de beaucoup d'adresse, et d'une rhétorique douce et persuasive, pour remettre dans leur devoir les esprits, qui étoient très-échauffés.

Avant que l'armée arrivât à Mayence, on fit le siége de la ville de Binghen, sur les rivières de Nave et du Rhin, qui fut prise en peu de jours. Le comte de Guiche, en l'allant reconnoître avec le colonel Hebron et le vicomte de Turenne, y reçut une mousquetade au-dessus de l'œil, qui ne fit que lui emporter la peau sans lui toucher l'os.

L'armée étant enfin arrivée à Mayence après beaucoup de peines et de murmures, il fallut encore user de persuasions plus fortes que les précédentes pour l'obliger à passer le Rhin; et l'on n'en vint à bout que sur l'espoir qu'on donna de la jonction des troupes du landgrave de Hesse, avec lesquelles l'on se trouveroit en état de pousser l'armée de l'Empereur, qui s'étoit assez mal retranchée, près de Francfort-sur-le-Mein. Le duc de Weimar laissa le comte de Guiche avec la cavalerie dans un village qui étoit proche du pont, sur lequel Galas fit deux belles entreprises: l'une, par des bateaux chargés de feux d'artifice pour le brûler; et l'autre, par des bateaux chargés de grosses pierres pour essayer de le rompre; jugeant à merveille que si le landgrave ne se joignoit pas à l'armée, et toute subsistance lui étant ôtée, la retraite en France étoit impossible de l'instant qu'il venoit à bout de rompre le pont qu'on avoit sur le Rhin, et par conséquent les deux armées de France et de Weimar réduites à se rendre la corde au cou sans

tirer un coup de pistolet. Mais heureusement le comte de Guiche fit échouer Galas dans ses deux entreprises, à sa grande douleur, car c'étoit un coup de partie; mais aussi à la grande satisfaction du comte de Guiche, qui reçut bien des louanges de toute l'armée.

Il fut ensuite commandé pour aller à la guerre avec deux mille chevaux de la cavalerie weimarienne, du côté d'Oppenheim. Quatorze régimens de Cravates, qui faisoient plus de quatre mille chevaux, lui tombèrent sur le corps à sa retraite, qu'il fit fièrement au pas, en combattant toujours, et faisant aller ses escadrons à la charge, dans le temps qu'il faisoit passer les autres dans les intervalles. Il falloit avoir aussi la cavalerie du duc de Weimar pour oser tenter une manœuvre pareille en présence d'un ennemi de beaucoup supérieur. Cette manière de combattre dura cinq grosses heures, sans qu'il fût jamais possible aux Cravates, qui étoient les troupes les plus aguerries qu'eût l'Empereur, de l'entamer; et il se retira à Mayence glorieusement, sans perte que de quelques cavaliers et officiers, entre lesquels le colonel Rose fut blessé auprès de lui.

L'on tint ensuite conseil de guerre, où il fut unanimement résolu qu'on prendroit le parti de se retirer: et l'on fit cette mémorable retraite de Mayence jusques à Metz, si connue de tout le monde, et qui a fait tant de bruit. Et Galas ayant suivi avec toutes les forces de l'Empire celles du Roi, les armées commandées par le duc d'Angoulême et le maréchal de La Force se joignirent à celles du duc de Weimar et du cardinal de La Valette pour s'opposer à Galas, et l'empêcher d'entrer dans le royaume.

Il ne se passa rien de considérable entre les armées, Galas ayant toujours été campé avec le duc de Lorraine à Mézières, et l'armée du Roi à Donlay : pendant ce temps-là Galas, qui souffroit des incommodités extrêmes, tant pour les vivres que pour les fourrages, détacha le marquis de Grane pour attaquer Saverne, qui se défendit très-mal, et qui lui étoit de telle conséquence pour son passage et pour sa retraite, que s'il ne l'eût prise d'emblée, l'armée de l'Empereur étoit perdue sans ressource.

Le cardinal de La Valette et le duc de Weimar attaquèrent Dieuze, où le comte de Guiche faisoit sa charge de maréchal de camp. Le siége n'étoit pas fort considérable pour la bonté de la place, mais très-difficile à cause de la rigueur de la saison : on s'en rendit maître le quinzième jour. Le siége fini, le comte de Guiche s'en alla à la cour, où il ne resta que deux fois vingt-quatre heures, le Roi lui ayant ordonné d'aller retrouver le cardinal de La Valette, qui étoit à Toul, pour l'obliger à repasser les montagnes dans la plus rigoureuse saison de l'année, et de porter, sur des chevaux qui avoient été préparés pour cet effet, des blés pour le ravitaillement de Colmar et de Schelestadt, qui étoient comme bloqués par les quartiers que les troupes de l'Empereur avoient pris.

Il falloit faire cette expédition avec des troupes étrangères que le Roi avoit, et des gens commandés des françaises ; car il eût été impossible d'y mener des corps entiers, tant ils étoient dégoûtés de l'Allemagne. La marche se fit heureusement, et le cardinal secourut ces deux places sans trouver de résistance : mais cela ne suffisoit pas ; il en falloit faire autant

d'Haguenau, qui se trouvoit plus avancé, et circonvallé de toutes les troupes impériales, et où il étoit indispensable de faire entrer des blés, des poudres et de l'argent : ce que le sieur d'Aiguebonne, qui en étoit gouverneur, demandoit à toute outrance; faute de quoi il étoit nécessité de se rendre, la subsistance lui manquant entièrement.

Cette pénible et dangereuse commission fut donnée au comte de Guiche, qui partit avec mille chevaux pour l'exécuter. Il falloit traiter avec ceux de Strasbourg; et le sieur de Rantzau, qui étoit depuis peu dans le service du Roi, étoit chargé de la négociation avec les bourgmestres, desquels ayant obtenu le consentement, il en vint donner l'avis au comte de Guiche qui étoit à Wolshein, et où, sans perdre de temps, il avoit fait embarquer sur des bateaux toutes les munitions qu'on lui avoit demandées, lesquelles devoient être portées à Drusenheim. Et comme l'extrême diligence étoit le moyen de faire réussir la chose, le comte de Guiche envoya par plusieurs personnes différentes avertir le sieur d'Aiguebonne d'envoyer incessamment, et à jour nommé, des bateaux à Drusenheim pour décharger ceux qui auroient porté par le Rhin les munitions qu'il demandoit; et que cependant il marcheroit audit Drusenheim pour la sûreté du convoi.

Or comme il falloit passer au milieu des troupes de l'Empereur, et que même Galas étoit en personne à Saverne, la chose paroissoit épineuse; et si elle n'étoit pas tout-à-fait impossible, elle avoit au moins l'air d'être remplie de beaucoup de difficultés. Mais les ennemis n'ayant jamais pu s'imaginer qu'un corps

aussi peu considérable eût osé entreprendre une pareille action et se commettre à une perte certaine, au lieu de l'empêcher, et croyant que l'armée suivoit le détachement, prirent le parti de se mettre tous ensemble, et donnèrent par ce moyen, au comte de Guiche, la facilité de faire entrer son convoi dans Haguenau; mais comme il n'y avoit pas un moment de temps à perdre, et que le retour eût valu matines pour peu que la mèche eût été découverte, il marcha jour et nuit pour regagner Benfeld. Galas, outré de douleur de se voir pris pour dupe, le suivit avec quatre mille chevaux, mais inutilement.

[1636] La campagne suivante, le duc de Weimar, qui avoit fort goûté le comte de Guiche, et qui le trouvoit à son point, le demanda au Roi pour commander ses troupes sous lui. Et ayant marché en grande diligence avec peu de cavalerie, et laissé le comte de Guiche à Vergaville avec le reste de ses troupes, il fit l'entreprise du fort de Saverne : ce qui lui ayant heureusement réussi, il songea à attaquer la place, quoiqu'il y eût dedans douze cents hommes de la meilleure infanterie de l'Empereur, et qu'il manquât de canon et de munition. Mais la place (le fort étant pris) étoit de soi si mauvaise, et le passage si important, qu'il manda au comte de Guiche de marcher en toute diligence pour en venir former le siége.

Le soir qu'il arriva, le duc de Weimar, qui avoit envie d'expédier besogne, fit ouvrir la tranchée; et le troisième jour, le canon ayant fait une brèche à la muraille, où l'on ne pouvoit monter qu'avec une échelle, il se résolut, un peu à la manière allemande, de faire

donner l'assaut. Le comte de Guiche, ainsi que nombre d'officiers principaux, jugeant la chose impraticable, s'y opposa autant qu'il put; mais comme la continuation d'une négative n'eût pas été admise chez un général allemand, qui ne fait pas cas des répliques lorsqu'il s'est déterminé à vouloir quelque chose, le comte de Guiche ne pouvant vaincre son opiniâtreté, prit le parti de l'obéissance, et donna les ordres nécessaires pour l'attaque, à laquelle le duc de Weimar lui avoit défendu de se trouver en personne.

Cependant comme la chose le regardoit en quelque façon, d'autant que son avis n'avoit pas été d'attaquer, il se mit à la tête des capitaines qui devoient soutenir les gens commandés. Le sieur Fabert, depuis maréchal de France, qui lui étoit fort attaché, ne le voulut pas quitter: l'assaut fut terrible, de même que la défense des assiégés. Cependant on se rendit maître de la brèche, et on entra même dans une maison de la ville, laquelle ayant été bien retranchée par les ennemis, et pleuvant du haut de la muraille un nombre infini de grenades et de coups de mousquets, tous les officiers et la plupart des soldats ayant été tués ou blessés, il fallut abandonner ce qu'on ne pouvoit conserver, et se retirer par le chemin qu'on avoit fait. Le comte de Guiche y eut tous ses gentilshommes tués à ses côtés, et y reçut neuf mousquetades, tant sur ses armes que sur lui. Il demeura long-temps dans le fossé sans autre assistance que celle du sieur Fabert, qui, quoique blessé de trois coups, le retira néanmoins du fossé et des morts, au milieu de qui il étoit depuis plus d'une heure.

Le comte de Hanau, qui avoit été à l'assaut avec

le comte de Guiche, retourna trouver le duc de Weimar, qui étoit dans le fort, d'où il voyoit l'attaque, pour lui dire que c'étoit une honte d'abandonner ainsi le comte de Guiche dans l'état où il étoit, et lui proposa de le faire soutenir, et de le dégager avec un renfort de troupes allemandes à la tête desquelles il se mettroit. Pour cet effet, le duc ordonna les régimens des colonels Candec et Sandelants : le comte de Hanau, qui marchoit à leur tête, fut tué d'abord, et les deux colonels pareillement; ce qui ayant été rapporté au duc de Weimar, et que toute son infanterie étoit rebutée, il sortit lui-même en personne; et après avoir fait deux pas en avant, il reçut une mousquetade qui lui coupa un doigt de la main. De cet instant tout se mit en confusion, et ce fut par un miracle que le sieur Fabert sortit le comte de Guiche du fossé, et le rejeta dans le fort. Ce siége est un des plus mémorables qui se soit fait, tant par sa durée que par son opiniâtre défense. Les ennemis défendirent pied à pied toutes les rues, et ne se rendirent avec capitulation qu'à la dernière. L'on a perdu l'usage depuis ce temps-là de défendre les places de cette façon. Le colonel Hebron y fut tué, et le vicomte de Turenne y eut la main cassée. C'est ainsi que finit le siége de Saverne.

Bientôt après, le roi de Hongrie, qui depuis fut empereur, vint à l'armée, et se logea en un lieu qui s'appelle Druseinheim; et les armées françaises et weimariennes en un autre nommé Bront. Il n'y eut pendant leur séjour que quelques escarmouches assez légères de part et d'autre; mais l'armée impériale ne tarda guère à former le dessein d'entrer en France :

elle s'assembla toute à Chandelite, et celle du Roi à Monchaugeon.

Le duc de Weimar, piqué au vif de ce que les Cravates (1) lui avoient battu rudement un parti de cinq cents chevaux de sa meilleure cavalerie qu'il avoit envoyé, il y avoit peu de jours, à une escorte de fourrage, pris deux de ses pages et quelques autres gens de sa livrée, que le colonel des Cravates avoit assez maltraités, contre l'usage de la guerre, résolut de s'en venger à quelque prix que ce fût, et dit au comte de Guiche qu'il falloit former quelque entreprise sur les Cravates ; à quoi il topa volontiers, car il leur en vouloit aussi d'ailleurs. Ils étoient campés au-dessous du retranchement de l'infanterie. Le comte de Guiche prit trois mille chevaux de l'élite de la cavalerie weimarienne ; et sachant que les Cravates de leur côté étoient allés à la guerre, il se mit sur leur piste.

Il n'eut pas fait une lieue qu'il rencontra leur avant-garde, laquelle il chargea si vigoureusement qu'elle fut entièrement défaite, de même que tout ce qui la suivoit. Beaucoup de gens furent tués, nombre de prisonniers faits ; l'on entra dans leur quartier, d'où la femme du colonel cravate eut grande peine à se sauver. Tout leur bagage fut pris, toutes leurs tentes brûlées : perte considérable pour des gens qui ne couchent jamais dans des maisons.

Mais la plus belle capture, et celle qui fit le plus de plaisir au comte de Guiche, fut le singe favori de madame la colonelle, grand comme un homme, et vêtu comme un hussard. Il revint, chargé de cette

(1) *Les Cravates :* Régiment de Croates.

dépouille, retrouver le duc de Weimar, et lui dit qu'il lui avoit donné pleine et entière satisfaction; et que non-seulement il avoit magnifiquement battu tout le corps des Cravates, en conformité de ses ordres, mais qu'il amenoit encore de quoi se venger de l'insolence de leur colonel, eu égard à ses domestiques; et que c'étoit le galant de madame sa femme qu'il avoit pris fort près d'elle, et qu'il lui amenoit pieds et mains liés.

A l'apparition du gros singe vêtu en hussard, le duc de Weimar faillit à mourir de rire; et après avoir bien tendrement embrassé le comte de Guiche du service important qu'il venoit de lui rendre, il fut question de savoir ce qu'on feroit du singe : on alla aux opinions. Après que tout le monde eut parlé, le comte de Guiche prit la parole, et dit à M. le duc de Weimar : « Monseigneur, le colonel des Cravates est « très-vieux, et ne peut faire les fonctions matrimo- « niales; il a pris un substitut pour madame la colo- « nelle : faisons-le châtrer tout à l'heure par votre « chirurgien, et renvoyons-le promptement dans un « petit brancard par un trompette à madame la colo- « nelle. Elle ne se consolera jamais de voir son amant « si maltraité, et Votre Altesse sera pleinement ven- « gée du mari et de la femme. » L'avis fut trouvé admirable, et le singe renvoyé de la sorte au camp des Cravates.

Quelque temps après, Galas entra en Bourgogne avec une armée de vingt-deux mille hommes de pied, dix-huit mille chevaux, et quatre-vingts pièces de canon. Ce n'étoit pas pour y aller de main morte; et il y avoit certainement matière de craindre des évé-

nemens peu favorables. Les armées du cardinal de La Valette et celle du duc de Weimar, quoique jointes, n'étoient pas à beaucoup près si fortes que celles de l'Empereur. Cependant, nonobstant l'infériorité, l'on prit la résolution de hasarder un combat général, plutôt que de souffrir que Galas fît aucun progrès en Bourgogne. L'on donna l'avant-garde de la cavalerie au comte de Guiche pour côtoyer les ennemis, afin qu'avec un corps aussi léger il pût, sans s'engager, observer les desseins et la marche de Galas, et en donner avis aussitôt. Le comte de Guiche s'étant donc avancé à Fontaine-Française, manda par un aide-de-camp, au cardinal de La Valette et au duc de Weimar, que les ennemis passoient la rivière d'Ingène à Mirebeau, et qu'il y avoit apparence qu'ils marchoient vers Dijon; et qu'il marchoit en diligence pour couvrir cette place avec toute sa cavalerie, parce qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. L'on se tint la nuit en bataille devant l'ennemi; et il fut résolu de passer la rivière de Til à un lieu nommé Sepoix, et de faire défiler par un autre côté les caissons et le canon. Cette commission fut donnée au comte de Guiche, qui l'exécuta avec tant d'ordre et de ponctualité, que toute l'armée se trouva avoir passé la rivière avant la pointe du jour : ce qui surprit et fâcha extrêmement Galas, qui, croyant combattre le matin l'armée du Roi avec des forces supérieures, la vit en bataille de l'autre côté de la rivière, et en si bonne posture qu'il n'osa en tenter le passage; ce qui l'obligea, au lieu de suivre son premier projet, de marcher du côté de Saint-Jean-de-Losne; et l'armée du Roi se campa sur la rivière d'Ouche. Le duc de Lorraine fut détaché

pour faire le siége de cette place, et le comte de Rantzaw le fut aussi pour la secourir.

Cependant, comme l'armée du Roi s'étoit affoiblie par le corps que commandoit le comte de Rantzaw, on crut qu'il y auroit de la témérité de se tenir si proche de l'ennemi, et l'on se retira derrière Dijon, en un lieu qui s'appelle le Talan. Le comte de Rantzaw secourut Saint-Jean-de-Losne, et manda au cardinal de La Valette et au duc de Weimar que les ennemis se retiroient avec des incommodités hors de toute imagination, ayant demeuré onze jours sans pain, et ne sachant comment faire pour retirer leurs gros bagages et leur canon dans une saison si avancée, et dans un pays où les simples voyageurs sont bien empêchés de sortir des boues; et qu'il alloit marcher avec le corps qu'il commandoit pour rejoindre l'armée. Sur cette nouvelle, on résolut de laisser tout le bagage, et de marcher jour et nuit vers l'ennemi pour tâcher de tomber sur son arrière-garde.

Galas, qui avoit toujours médité sa retraite sur les ordres secrets de l'Empereur, par lesquels il lui défendoit expressément de combattre, crainte de hasarder ses troupes en France, desquelles il avoit tant de besoin en Allemagne, à cause des armes victorieuses des Suédois et des progrès qu'ils y faisoient, laissa une garnison dans Mirebeau, et continua sa marche le mieux qu'il lui fut possible. Le comte de Guiche, qui ce jour-là avoit l'avant-garde, eut avis qu'il y avoit quelques régimens de cavalerie qui passoient la rivière : il n'attendit pas le reste des troupes qui le suivoient, et avec le régiment de Batilly, qui étoit avec lui, il en chargea deux des ennemis dans le passage,

les défit entièrement, et prit plusieurs prisonniers qu'il envoya au duc de Weimar, lequel arriva l'instant d'après. Les prisonniers lui dirent que le baron de Suits étoit encore dans Mirebeau avec l'arrière-garde; le comte de Guiche lui proposa de l'aller attaquer, et il eût été défait à plate couture, si le duc eût topé à la proposition : mais il n'y voulut jamais consentir, bien que ce ne fût pas sa coutume de laisser échapper d'aussi belles occasions lorsqu'elles se présentoient (ce qui surprit aussi tout ce qu'il y avoit là d'officiers principaux); et se contenta de donner pour raison que sa cavalerie étoit extrêmement foible, et que tous ses gens d'ailleurs étant dispersés, il n'y avoit pas d'apparence de rien hasarder. Le comte de Guiche lui représenta vivement qu'il voyoit presque toute l'armée ennemie passée au-delà de la rivière, et que l'arrière-garde étoit perdue infailliblement si on vouloit l'attaquer : le vicomte de Turenne fut aussi de même sentiment; mais on ne put le persuader.

Cette contestation, qui dura assez long-temps, donna moyen au baron de Suits de hâter son passage: ce qu'il fit avec la diligence d'un homme qui se voit perdu pour peu qu'il attende. L'on ne cessa encore de persécuter le duc : les prisonniers qu'on faisoit à tous momens lui venoient dire que l'arrière-garde des ennemis étoit dans la dernière confusion; ce qui l'obligea enfin de cesser d'être opiniâtre sans raison, et d'ordonner à ses troupes de marcher, mais un peu trop tard, car la nuit survint, et fit perdre l'avantage qu'on auroit eu sur les ennemis : ce qui fut une lourde faute pour un aussi expérimenté et aussi vaillant capitaine. On ne laissa pourtant pas de prendre seize

pièces de canon, quarante-cinq chariots de munitions, et plus de deux mille soldats qui se rendirent sans combattre : ce qui prouve que quand un général perd un temps à la guerre, il le retrouve ensuite difficilement ; et qu'il n'y a presque point de petite faute à ce métier-là, les moindres omissions devenant dans la suite des choses capitales.

[1637] L'année suivante, le comte de Guiche fut commandé pour servir en Flandre sous le cardinal de La Valette. L'on ouvrit la campagne par le siége de Landrecies, qui fut pris le treizième jour de la tranchée ouverte. L'armée marcha ensuite à Maubeuge, et prit en passant un petit château nommé Emery : elle resta quelque temps à Maubeuge ; après quoi le cardinal de La Valette et le maréchal de La Meilleraye résolurent d'aller faire le siége de La Capelle, et de laisser le duc de Candale, qui avoit la patente de général, pour soutenir le poste de Maubeuge, ayant sous lui le comte de Guiche et le vicomte de Turenne. Le cardinal infant et Piccolomini, qui commandoient les troupes auxiliaires de l'Empereur, ne tardèrent guère à paroître devant Maubeuge. On sortit du retranchement avec la cavalerie; mais l'on ne s'en éloigna que dans la distance qui étoit nécessaire, pour n'être pas forcés à combattre malgré qu'on en eût. L'on crut d'abord que l'intention des ennemis étoit d'attaquer les retranchemens, ayant douze mille chevaux et vingt-cinq mille hommes de pied; mais, par la marche qu'ils prirent, on démêla aisément que leur véritable dessein étoit d'aller faire lever le siége de La Capelle au cardinal de La Valette.

Le comte de Guiche et le vicomte de Turenne firent

tout ce qu'ils purent pour engager le duc de Candale de marcher au secours de son frère, qu'ils voyoient dans un péril éminent; mais il ne leur fut pas possible de l'y obliger. Heureusement pour les armes du Roi et pour la réputation du cardinal de La Valette, qui alloit être défait sans ressource, le gouverneur de La Capelle capitula, et rendit la place avec tant de lâcheté et si mal à propos, que les Espagnols lui firent couper le cou le quart-d'heure d'après qu'il en fut sorti.

Le cardinal infant voyant que par la reddition de la place il n'étoit plus en état d'attaquer le cardinal de La Valette, fit une marche forcée avec toute son armée pour tomber sur le corps que commandoit le duc de Candale sous Maubeuge, et le vint attaquer par la ville, et par le derrière du camp, qui n'étoit point retranché. Les attaques de tous les côtés furent également vigoureuses, et jamais on ne vit un feu de canon et de mousqueterie si terrible; mais elles furent soutenues par les troupes du Roi avec tant de valeur, que les ennemis ne purent jamais gagner un pouce de terrain. Le cardinal de La Valette, informé de ce qui se passoit à Maubeuge, marcha aussitôt vers Landrecies pour secourir l'armée du Roi, qu'il savoit être vivement attaquée : et le cardinal infant voyant de son côté que l'attaque qu'il venoit de tenter sur les retranchemens non seulement avoit été infructueuse, mais qu'il y avoit encore perdu beaucoup de gens; que le cardinal de La Valette marchoit à lui à tire-d'aile pour le combattre, et que, pour peu qu'il restât davantage où il étoit, il s'alloit trouver entre les deux armées françaises, il leva le piquet dans l'in-

stant, et se vint poster à Pont-sur-Sambre, lieu extrêmement avantageux pour empêcher la jonction desdites armées, sachant bien d'ailleurs que celle qui étoit à Maubeuge n'y pouvoit subsister que peu de jours, faute de pain et de fourrage; de sorte que pour tâcher de trouver un remède à un mal si pressant, qui menaçoit les troupes du Roi d'une perte entière, le duc de Candale et le comte de Guiche prirent la résolution de partir la nuit avec un parti de trois cents chevaux pour aller conférer avec le cardinal de La Valette cependant que le vicomte de Turenne demeureroit dans Maubeuge, attendant que l'on eût bien examiné tous les moyens convenables pour la jonction. Enfin, après plusieurs propositions faites, comme le comte de Guiche avoit une grande connoissance de tous les passages qui étoient entre Landrecies et Maubeuge, des postes que les ennemis occupoient, des lieux où ils faisoient leurs grandes et petites gardes, et des moyens de faire réussir la chose, l'exécution lui en fut commise; et il s'en chargea volontiers, rien ne lui paroissant difficile lorsqu'il s'agissoit de rendre un service essentiel à son maître.

Pendant ce temps, le colonel Gassion, qui étoit venu pour escorter le duc de Candale avec des gens commandés de son régiment, voulut tenter le passage, pour aller rejoindre le vicomte de Turenne à Maubeuge avec sa même escorte : mais cela lui succéda si mal, qu'étant tombé dans une embuscade de l'ennemi, il fut entièrement défait, son major fut pris prisonnier, et lui contraint, son cheval tué, de se sauver à la nage, et de s'en venir tout nu à Lan-

drecies porter lui-même les nouvelles de son désastre. Mais comme il étoit vaillant au possible, et officier très-expérimenté, il retenta peu de jours après son passage avec moins de troupes, et arriva heureusement à Maubeuge, où il porta au vicomte de Turenne le concert de la nuit, de l'heure qu'il devoit partir de Maubeuge, et du lieu où le comte de Guiche avec l'avant-garde, suivi du cardinal de La Valette et du duc de Candale, le devoit joindre.

La nuit qu'il avoit été résolu qu'on marcheroit, le comte de Guiche partit avec cinq cents chevaux, et cinq cents mousquetaires commandés, tant des gardes que des autres régimens qui étoient dans l'armée. Cependant les ennemis étoient parfaitement informés qu'il falloit qu'on passât par un village nommé Vaux, où un ruisseau faisoit un défilé, sur lequel ils tenoient toutes les nuits une garde d'avis que le comte de Guiche avoit été reconnoître plusieurs fois : et comme à la droite de ce village l'on pouvoit faire des ponts sur le ruisseau, qui étoit assez étroit, il fit porter sur des chariots de quoi en construire trois ou quatre, afin que l'armée pût passer diligemment, et avec moins de peine, lorsque les ennemis auroient connoissance de sa marche.

Ayant donc préparé tout ce qui étoit nécessaire pour cet effet, il marcha droit au village de Vaux, où il trouva la garde des ennemis, qui, étant foible, fit sa décharge, et se retira aussitôt au camp, où elle donna l'alarme. Cependant le comte de Guiche fit travailler à force aux ponts ; et s'étant posté sur celui de pierre qui étoit dans le village de Vaux, il fit avancer son infanterie au-delà du passage dans des

haies où elle ne pouvoit être forcée par la cavalerie, et se mit à la tête de la sienne pour soutenir son infanterie; puis donna avis au cardinal de La Valette que le passage étoit gagné, les ponts faits, et qu'il n'avoit qu'à s'avancer promptement, parce qu'il le pouvoit assurer avec certitude que l'armée ennemie lui tomberoit sur le corps avant qu'il fût peu de temps; ce qui ne manqua pas d'arriver : car, l'instant d'après, don Juan de Vinero, lieutenant général de la cavalerie d'Espagne, vint avec mille chevaux, à toute bride, pour entrer dans le village; mais trouvant le tout gardé de cavalerie et d'infanterie en l'ordre qu'il convenoit, et qu'au devant de l'endroit où l'on travailloit aux ponts on avoit fait un petit retranchement, dans lequel il y avoit suffisamment d'infanterie pour le bien défendre, il ne put jamais gagner un pouce de terrain.

Cependant don Juan de Vinero maintint toujours l'escarmouche, bien qu'il eût perdu nombre d'officiers et de soldats, jusques à ce que Piccolomini fût arrivé avec tous les dragons, auxquels il fit mettre pied à terre, et attaquer vivement tous nos postes, mais sans fruit, le comte de Guiche les ayant toujours soutenus, parce que le cardinal de La Valette les rafraîchissoit de temps en temps par de nouvelle infanterie, pendant qu'il faisoit passer le reste de ses troupes sur le pont en diligence : ce qui ayant été aperçu par les Espagnols (car il commençoit déjà à faire jour), et voyant d'ailleurs que l'armée qui étoit à Maubeuge sous les ordres du vicomte de Turenne marchoit en bataille pour venir se joindre à celle du cardinal de La Valette, ils songèrent à se retirer très-promptement;

mais le vicomte de Turenne les serrant de fort près avec sa cavalerie, et le comte de Guiche avec la sienne, celle des ennemis laissant ses dragons postés dans des haies qui couvroient le pont par où elle devoit se retirer à son camp, se mit en telle confusion que le pont rompit; et si l'ordre qu'avoit donné le vicomte de Turenne à son infanterie de marcher droit aux haies que les dragons des ennemis occupoient eût été exécuté, il est certain que tout ce qui avoit passé de troupes espagnoles en deçà de la rivière ne pouvoit s'échapper : mais le vicomte de Turenne n'ayant plus avec lui que sa cavalerie, et son infanterie n'ayant point fait le mouvement qu'il lui avoit ordonné, il ne lui fut pas possible de forcer les haies, qui en ce pays-là sont extrêmement fortes, et qui étoient défendues par tout le corps de dragons des ennemis, qui faisoient un feu terrible, duquel sa cavalerie ne s'accommodoit pas. Les Espagnols se retirèrent, mais avec perte considérable, tant d'officiers que de soldats. Les deux armées du Roi se joignirent, et marchèrent ensuite à Landrecies. A la fin de la campagne, Sa Majesté honora le comte de Guiche de la charge de lieutenant général en la province de Normandie, avec celle de gouverneur particulier du château de Rouen.

[1638] L'année suivante, la cour ayant été informée par le maréchal de Créqui, qui commandoit l'armée d'Italie, que le marquis de Léganès avoit attaqué Brême, le comte de Guiche eut ordre d'aller exercer sous lui sa charge de maréchal de camp; à quoi on ajouta celle de général de la cavalerie. Cette nouvelle fut bientôt suivie de la mort du maréchal de Créqui, qui fut tué d'un coup de canon en reconnoissant les

endroits par où il pourroit secourir la place : ce qui fit prendre la poste au comte de Guiche pour diligenter sa marche.

Etant arrivé, il trouva Casal hors d'état de pouvoir être attaqué par le marquis de Léganès : mais ayant eu avis qu'il en vouloit réellement à Pondesture, qui étoit une des plus mauvaises places qu'il y eût, il se jeta dedans avec un corps de troupes assez considérable, ne voulant pas que le marquis de Léganès fît aucun progrès jusques à ce que le cardinal de La Valette, qui avoit été nommé pour remplacer le maréchal de Créqui, fût arrivé : ce qui lui réussit, car Léganès rengaîna son ardeur militaire, et n'osa jamais l'attaquer dans Pondesture, quoiqu'il en eût bien envie.

Le cardinal de La Valette arriva de France avec un nombre de troupes très-considérable. Cependant le marquis de Léganès ne laissa pas de faire le siége de Verceil, et de le prendre à la vue du cardinal, malgré le secours qui avoit été introduit dans la place.

Le comte de Guiche eut ordre de s'en revenir à la cour ; et le Roi lui donna à son arrivée le gouvernement de Lorraine, et peu de temps après la charge de mestre de camp du régiment des Gardes françaises, vacante par la mort du sieur de Rambures, qui avoit été tué au siége de La Capelle. Comme il n'y avoit rien à faire en Lorraine, et que la guerre ne tournoit point de ce côté-là, le comte de Guiche supplia le Roi d'y mettre un autre homme à sa place, et de lui permettre qu'il pût continuer à lui rendre ses fidèles services dans ses armées : ce que le Roi lui accorda volontiers, en lui marquant qu'il lui savoit un extrême

gré du parti qu'il prenoit, d'autant qu'il étoit tout-à-fait de son goût.

[1639] Au commencement de l'année suivante, le Roi eut nouvelle que le marquis de Léganès étoit entré de bonne heure en campagne, et qu'il avoit marché droit à Turin, où le cardinal de La Valette s'étoit retiré avec madame la duchesse de Savoie, le renfort des troupes qu'il attendoit de France n'étant pas encore passé; ce qui l'empêchoit de tenir la campagne, se trouvant trop foible pour s'y commettre. Le comte de Guiche eut ordre de s'y en aller avec la patente de général, pour commander l'armée en l'absence du cardinal: et comme le dessein des ennemis étoit incertain, et qu'ils pouvoient bien se tourner du côté de Pignerol, quoique Mallissy en fût gouverneur, et homme de mérite, et d'une valeur fort éprouvée, le Roi ordonna néanmoins au comte de Guiche de se jeter dans la place en cas qu'elle fût attaquée, et de la défendre lui-même. Mais les ennemis ne firent ni le siége de Turin ni celui de Pignerol; et l'armée du Roi ayant passé en Piémont, on alla attaquer Chivas, qui fut pris en peu de jours, à la vue du prince Thomas et du marquis de Léganès, qui étoient venus pour le secourir. Ils firent quelque tentative pour essayer de forcer les retranchemens; mais ils furent vigoureusement repoussés, et contraints de se retirer avec honte et beaucoup de perte.

Le siége fini, le comte de Guiche reçut une lettre du Roi, par laquelle il lui mandoit de le venir trouver en diligence pour commander les troupes qui devoient le suivre dans le voyage qu'il entreprenoit de Picardie à Grenoble pour y voir madame la duchesse de Savoie

sa sœur. Le comte de Guiche, suivant les ordres du Roi, se rendit à Mouzon, et ensuite à l'armée, pour y servir sous le maréchal de Châtillon qui faisoit le siége d'Yvoy, Sa Majesté s'étant arrêtée exprès à Mouzon jusqu'à ce qu'il fût fini.

[1640] La campagne suivante, le Roi donna un corps d'armée séparé au comte de Guiche, sous le maréchal de La Meilleraye, qui eut ordre d'attaquer Charlemont, et lui de marcher par Rocroy, et de se saisir des châteaux de Gierges et d'Agimont, après que ce dernier fut pris. Le maréchal de La Meilleraye arriva, qui, après avoir bien considéré les grandes difficultés d'assiéger Charlemont, tant pour la sûreté des convois que pour la nécessité des fourrages, se crut obligé de mander à la cour que son sentiment n'étoit point qu'on entreprît ce siége, et qu'il différeroit à le former jusques à ce qu'il plût au Roi de lui envoyer un nouvel ordre signé de sa main, en cas que ses raisons ne fussent pas approuvées de Sa Majesté et de son conseil. Toutes choses bien considérées, le maréchal de La Meilleraye fut loué du parti sage qu'il avoit pris, et l'on ne songea plus au siége de Charlemont : le cardinal de Richelieu manda seulement au comte de Guiche de le venir trouver en poste sitôt sa lettre reçue, pour conférer avec lui sur le grand dessein qu'il avoit d'attaquer Arras. Il ne fut pas arrivé auprès de lui, qu'il le renvoya le lendemain au maréchal de Châtillon pour conférer ensemble touchant l'entreprise. Ce maréchal commandoit une armée aussi forte que celle du maréchal de La Meilleraye; et les mesures furent si bien concertées, et prises avec tant d'ordre et de netteté, que les deux

généraux avec leurs armées arrivèrent non-seulement le même jour, mais dans le même instant, devant Arras, et investirent la place des deux côtés de la Scarpe.

Pendant ce siége, qui un des plus beaux de toute la guerre, la fortune favorisa extrêmement le comte de Guiche : ce fut lui qui emporta cette demi-lune si valeureusement défendue par les officiers réformés espagnols à l'attaque du maréchal de Châtillon, et qui rompit dans le combat de Bapaume ce gros et formidable escadron du comte de Buquoy, que la plupart de nos troupes n'avoient osé attaquer; il le chargea avec son régiment, et le perça, sans néanmoins le défaire. Il y eut beaucoup de gens de tués à cette première charge, où le comte de Guiche reçut trois coups sur lui; et comme l'on fut long-temps mêlé les uns avec les autres, il se trouva enveloppé et entraîné dans l'escadron des ennemis lorsqu'il faisoit sa caracole pour se reformer et revenir à la charge. C'est là où le comte de Guiche paya de présence d'esprit, et qu'il laissa tomber doucement son écharpe blanche pour n'être pas reconnu : il se mit au premier rang, et revint à la charge à son propre régiment, qui s'étoit reformé de même que celui des ennemis; et Rouville qui le commandoit l'ayant reconnu, le dégagea d'avec les ennemis, et les battirent ensuite de manière que tout fut tué ou pris. Cette action est peut-être une des plus singulières et des plus heureuses qu'on ait encore vue à la guerre.

Quoique le comte de Guiche fût de l'attaque du maréchal de Châtillon, il fut néanmoins commandé pour aller occuper le poste du maréchal de La Meil-

leraye, qui venoit de le quitter pour aller au devant du convoi qu'on attendoit avec impatience, et sans lequel on ne pouvoit continuer le siége, faute de munitions de guerre et de bouche. Il n'avoit pour le défendre que quatorze escadrons et quatre régimens d'infanterie, et sa ligne fort longue à garder. Comme il se doutoit, voyant que les ennemis marchoient de son côté, qu'ils ne manqueroient pas de le venir attaquer, le sachant le plus foible, vu la quantité de troupes qui étoient sorties du camp pour aller au devant du convoi, il ne voulut point séparer les siennes, et les tint toujours toutes ensemble, ne mettant que des sentinelles du long de la ligne. Il ne donna point aussi de place à son canon, lequel il fit tenir tout attelé derrière lui, pour le pouvoir opposer à l'endroit que les ennemis voudroient attaquer.

Le lendemain, à la pointe du jour, les ennemis parurent en bataille avec toute l'armée devant son poste, et commencèrent à vouloir loger leur canon dans des masures qui étoient vis-à-vis; mais ils furent si rudement salués par celui du comte de Guiche, qu'ils abandonnèrent cette entreprise : et après plusieurs allées et venues, et différens conseils tenus entre le cardinal infant et le duc de Lorraine, ils attaquèrent le fort de Ramsau. Le comte de Guiche y accourut en toute diligence, et se mit à la tête de son régiment de cavalerie, qui étoit derrière une seconde ligne que les ennemis ne purent jamais forcer.

Sur ces entrefaites, les troupes sorties du camp avec le maréchal de La Meilleraye y rentrèrent, de même que celles du sieur Du Hallier, qui conduisoit le convoi. Le reste du jour se passa en canonnades de

part et d'autre, qui n'aboutirent à rien; et la nuit les ennemis prirent le parti de se retirer. Quelques jours après ils firent une seconde tentative pour attaquer les lignes, mais avec aussi peu de succès qu'à la première; et après un siége de quarante-cinq jours de tranchée ouverte, le cardinal infant et le duc de Lorraine eurent la douleur de voir perdre une place de l'importance d'Arras sans la pouvoir secourir, ayant toujours été battus.

[1641] L'année suivante, le Roi résolut de donner le commandement de son armée de Champagne au comte de Guiche : mais comme Sa Majesté et le cardinal de Richelieu avoient dessein de faire une campagne en Flandre éclatante, et qui surpassât en gloire et en progrès toutes celles qui s'étoient faites les années précédentes; que, pour cet effet, l'on formoit une puissante armée en Picardie que le maréchal de La Meilleraye devoit commander, le Roi et le cardinal de Richelieu changèrent de sentiment pour le comte de Guiche; et au lieu de lui donner le commandement de l'armée de Champagne, où ils savoient bien qu'il n'y avoit rien à faire, ils préférèrent de le faire servir de lieutenant général sous le maréchal de La Meilleraye, avec cette distinction que le Roi lui donna les mêmes appointemens, le nombre de gardes, et les officiers près de sa personne qu'on a coutume de donner à ceux qui commandent les armées en chef.

Peu de temps après, le Roi vint voir le cardinal de Richelieu à Ruel, pour résoudre avec lui le projet de la campagne qui étoit sur le point de s'ouvrir. Il n'y assista dans ce conseil particulier que le Roi, le

cardinal, le sieur des Noyers, secrétaire d'Etat, qui avoit le département de la guerre, le maréchal de La Meilleraye et le comte de Guiche. Deux siéges furent proposés, celui de Cambray et celui d'Aire; et après avoir bien examiné le pour et le contre, auquel des deux on se fixeroit, on convint d'attaquer Aire, comme la place à laquelle il paroissoit moins de difficulté.

La chose résolue, les troupes eurent ordre de marcher en diligence, et la place fut investie des deux côtés de la rivière de la Lys. Le maréchal de La Meilleraye donna au comte de Guiche la moitié de l'armée, et garda l'autre, pour que chacun d'eux eût son attaque. Les tranchées de part et d'autre furent ouvertes en même temps, et poussées avec une égale vigueur, et la défense de la part des ennemis valeureuse au possible; car l'on ne leur prit pas un pouce de terrain qui ne fût disputé à coups d'épée par les officiers espagnols réformés, qui se distinguèrent au-delà de ce qu'on peut dire. Toutes les règles de l'art militaire furent observées à ce siége; et il fallut, après avoir employé quarante jours à prendre les dehors, passer le fossé du corps de la place avec des difficultés nouvelles que ceux de dedans faisoient naître, par la quantité de feux d'artifice qu'ils jetoient incessamment sur les ponts; attacher les mineurs aux bastions, et, après en avoir fait voler les faces, pousser les mines sous les retranchemens de la gorge, et miner pareillement la courtine, qui étoit entre les deux bastions. Conclusion : l'on peut dire, sans s'arrêter à une relation plus étendue, que jamais place ne fut mieux attaquée ni si valeureusement défen-

due. Bervouste, qui s'étoit trouvé dans toutes les places que les Hollandais avoient attaquées aux Espagnols, y commandoit, et d'Elli-Ponti, ce fameux ingénieur italien, s'y étoit enfermé pour le bien seconder.

Le siége étant fini, et les ennemis se présentant avec une puissante armée devant celle du Roi, le maréchal de La Meilleraye prit le parti de se retirer, après avoir demeuré tout un jour en présence de celle de l'ennemi, sans qu'il s'y passât rien de considérable. Le comte de Guiche fut chargé de faire l'arrière-garde: les ennemis, qui avoient passé toute la nuit sous les armes, s'aperçurent de sa marche à la petite pointe du jour, et lui tombèrent sur le corps avec toute la diligence imaginable pour essayer de l'entamer, et de tirer les avantages qu'on doit probablement attendre en pareille occasion; mais cette retraite se fit en si bon ordre et avec tant de précaution, qu'on n'y perdit personne.

L'armée marcha à Térouane, et de là à Huguelieu, où l'on résolut d'attaquer La Bassée : ce fut le comte de Guiche qui l'investit le matin, avec partie de la cavalerie. L'armée arriva le soir, et les quartiers furent séparés comme à Aire.

Le même Bervouste, qui avoit défendu Aire, trouva encore le moyen d'entrer dans la place avec quinze cents Espagnols naturels. Néanmoins l'attaque du maréchal de La Meilleraye et celle du comte de Guiche furent poussées avec tant de vigueur, qu'en trois jours, nonobstant la résistance et le feu terrible des assiégés, le logement de la contre-escarpe fut fait, le fossé passé, et le mineur attaché au corps de la place; ce qui obligea Bervouste à capituler. Ensuite l'on marcha

droit à Lille pour brûler les faubourgs; ce qui fut exécuté malgré l'opposition des ennemis. De là on alla attaquer Bapaume; et le maréchal de Brezé ayant eu ordre de revenir à la cour, on donna au comte de Guiche le commandement de son armée, lequel, la nuit même qu'il le reçut, voyant que l'attaque du maréchal de Brezé n'étoit pas si avancée que celle du maréchal de La Meilleraye, fit le logement de la contre-escarpe, coupa les palissades du fossé, et attacha le mineur au bastion. La place se rendit; et deux jours après le maréchal de La Meilleraye lui porta, de la part du Roi, le bâton de maréchal de France, avec le commandement de toutes les armées de Flandre. Le maréchal de La Meilleraye, fort incommodé de la goutte, s'en retourna à la cour, voyant bien d'ailleurs qu'il étoit impossible de secourir Aire, que les ennemis avoient assiégé, la saison étant déjà bien avancée et la diversion qu'on avoit faite pendant que les ennemis étoient occupés devant cette place ayant réussi autant bien qu'on le pouvoit désirer.

Le maréchal de Guiche se trouvant seul à la tête des affaires, crut qu'il n'y avoit rien de plus avantageux pour le service du Roi que de maintenir La Bassée, étant un poste entre la Lys et la Somme qui faisoit contribuer toute la Flandre walonne, mettoit Lille au désespoir, et donnoit lieu aux armes du Roi de faire les progrès qu'elles ont faits du depuis au-delà de la rivière de la Lys. Pour cet effet, il résolut de fortifier cette place importante; il y fit travailler toute l'armée et les paysans des villages circonvoisins, et la mit en trois semaines en état de défense. Pendant le séjour qu'il y fit, il eut avis que le colonel Ludovic,

avec les Cravates, avoit pris des quartiers entre Lille et La Bassée; il les fit enlever par Gassion, qui leur prit leurs étendards et leurs timbales.

[1642] L'année suivante, le Roi et le cardinal de Richelieu, ayant pris la résolution d'attaquer Perpignan, marchèrent en personnes en Roussillon, et donnèrent l'armée de Picardie à commander au comte d'Harcourt, et celle de Champagne au maréchal de Guiche : la première avoit quatorze mille hommes de pied, et six mille chevaux; et l'autre se trouvoit inférieure de la moitié. Sitôt que le Roi et le cardinal furent partis de Paris, le maréchal de Guiche s'en alla à Reims, où le comte d'Harcourt lui dépêcha un gentilhomme pour l'avertir que don Francisco de Melos, avec toutes les forces d'Espagne, avoit assiégé La Bassée, et qu'il le prioit instamment de vouloir s'avancer à Peronne avec ce qu'il pourroit avoir de troupes ensemble; ce que le maréchal de Guiche fit dans l'instant : et ayant joint le comte d'Harcourt, ils marchèrent droit à La Bassée. Mais ayant trouvé que don Francisco de Melos ne s'étoit point endormi, et qu'il avoit entièrement parachevé ses retranchemens, lesquels il ne leur étoit plus possible d'attaquer sans se commettre d'être battus, ils revinrent sur la frontière pour réunir toutes leurs forces, afin de les pouvoir employer ensuite à ce qui seroit le plus utile pour le service du Roi.

Toutes les troupes étant jointes, ils marchèrent une seconde fois vers La Bassée; mais en arrivant à Arras, ils apprirent que les ennemis s'en étoient rendus maîtres. Sur cela ils tinrent un conseil de guerre; et comme les ordres qu'ils avoient du Roi portoient de

ne rien entreprendre, et de conserver seulement la frontière, il fut arrêté que le comte d'Harcourt se camperoit à la tête de la rivière de Canche, et le maréchal de Guiche sur l'Escaut : l'un pour pouvoir prêter la main au côté du Boulonais, l'autre pour couvrir Guise et Saint-Quentin, et pour ne pas aussi s'éloigner tous deux d'Arras, que les ennemis menaçoient, et se mettre par ce moyen en état de se joindre, en cas que l'armée ennemie, qui étoit très-forte, ne se séparât pas, et voulût attaquer quelque place; que si don Francisco de Melos marchoit seul avec ses troupes du côté du Boulonais, le comte d'Harcourt y marcheroit seul avec les siennes; en cas aussi que le baron de Bec marchât du côté de Guise, le maréchal de Guiche feroit la même manœuvre; et que si les ennemis ne se séparoient pas, et qu'ils marchassent tous ensemble, les deux armées du Roi se rejoindroient, et ne perdroient point de vue celle des ennemis.

Voilà ce qui fut résolu dans ce conseil, ce qu'il y avoit aussi seul de bon à faire, et ce qui ne fut pas soigneusement observé; et l'on ne sait par quelle fatalité le comte d'Harcourt se détermina à mener son armée en Boulonais, sans qu'un seul homme de l'ennemi marchât de ce côté-là. Il est vrai qu'il envoya à temps donner avis au maréchal de Guiche de sa marche, lequel pouvoit aisément, s'il eût voulu, se retirer du côté de la Champagne, et se mettre en sûreté; mais voyant que sa retraite donneroit lieu à don Francisco de Melos et au baron de Bec, qui étoient deux très-expérimentés capitaines, d'attaquer telle place de la frontière qu'ils eussent voulu choisir, et particulièrement Arras, qui étoit le gros objet, il jugea

plus à propos de rester encore quelques jours dans le camp où il étoit, pour voir le parti que les ennemis prendroient, la perte de La Bassée ne lui ayant déjà donné que trop de déplaisir par celui qu'il savoit bien que le Roi et le cardinal en recevroient, vu l'importance de cette place.

Trois jours après qu'il eut un peu retranché son camp, dont le poste étoit très-avantageux, il reçut des avis du sieur de La Tour, gouverneur d'Arras, que les ennemis s'approchoient de Douay, en résolution de passer la Scarpe; et dans le même temps un autre avis du sieur d'Auvergne, gouverneur de Bapaume, que don Francisco de Melos et Bec marchoient vers Cambray, mais que le comte de Fontaine étoit détaché avec l'armée qu'il commandoit pour s'opposer aux Hollandais.

Le maréchal de Guiche crut ce dernier avis comme article de foi, n'y ayant rien de plus probable que cette marche, puisqu'étant dans la saison où les Hollandais se mettoient en campagne, il n'y avoit nulle apparence ni raison de guerre qui fît que les Espagnols, si prévoyans et si sages, laissassent leur pays entièrement dépourvu, et exposé à une armée aussi puissante que celle de Hollande, laquelle faisoit tous les ans des progrès si considérables en Flandre, qu'on avoit lieu de tout craindre pour les Pays-Bas.

Mais l'événement fit bientôt voir que les avis du sieur d'Auvergne étoient faux, et les raisonnemens du maréchal de Guiche encore davantage; car le lendemain, dès la pointe du jour, ses partis lui rapportèrent que toutes les armées des ennemis étoient jointes, et qu'elles marchoient droit à lui : partie de

la cavalerie étoit allée au fourrage ce jour-là; les chevaux des vivres étoient à Saint-Quentin, ceux de l'artillerie de même, pour y chercher des munitions; et l'on découvroit déjà la tête des premières colonnes de l'armée ennemie. Alors ce ne fut plus un conseil d'élection, mais de nécessité indispensable, qui fit résoudre le maréchal de Guiche à ne plus abandonner le poste qu'il occupoit, et à songer uniquement à s'y bien défendre. Il assembla le conseil de guerre; et tout ce qui le composoit fut d'un même avis, qui étoit d'attendre l'ennemi, parce qu'étant aussi près qu'il l'étoit, il n'étoit plus possible de se retirer devant lui sans s'exposer à être défait entièrement. Et quoiqu'on publiât à Paris et ailleurs nombre de sottises et de faussetés sur cette action, même que le comte de Rantzaw avoit proposé de se retirer, toute la cour, toute la France, l'ont vu six ans depuis publier le contraire, et rendre le témoignage qu'il devoit à la vérité.

Le maréchal de Guiche voyant que les ennemis s'approchoient, et qu'ils commençoient déjà à se former, les alla reconnoître avec le comte de Rantzaw et le marquis de Lenoncourt, tous deux maréchaux de camp. Ils démêlèrent aisément que la chose étoit sérieuse, et qu'ils alloient être incessamment attaqués: aussi ne songèrent-ils plus qu'à se mettre promptement en bataille, et à se défendre le mieux qu'il leur seroit possible.

L'abbaye d'Honnecourt est sur le bord de l'Escaut, dans laquelle le maréchal de Guiche laissa le régiment d'infanterie de Batilly, qui flanquoit un passage où quatre chevaux ne pouvoient passer de front, et qui aboutissoit à un petit bois qui couvroit la tête de son

camp derrière ce passage. Il y laissa le régiment d'infanterie de Vervins et les carabins d'Arnault, ne pouvant s'imaginer que les ennemis pussent rien entreprendre du côté d'un poste si difficile, et vus à revers par un régiment qui étoit derrière des murailles en forme de parapet. C'est aussi la raison qui le détermina à ne pas mettre dans ce poste les troupes en qui il aveit le plus de confiance. Le bois qui couvroit la tête du camp étoit un taillis fort épais, mais que les soldats avoient fort éclairci : le reste étoit retranché de façon que l'infanterie qui bordoit le retranchement étoit soutenue par deux lignes de cavalerie.

Le maréchal de Guiche voyant que les ennemis marchoient à lui de tous côtés, se mit à la tête du régiment de Piémont, qui gardoit la grande avenue par où les ennemis venoient en pleine bataille; et après les avoir contenus quelque temps par un feu terrible de mousqueterie et de canon à cartouches, on le vint avertir qu'il y avoit du désordre au poste que gardoit le régiment de Vervins. Il s'y transporta à toute bride, et vit que ce régiment et les carabins l'avoient lâchement abandonné : ce qui l'obligea à prendre son régiment de cavalerie, avec lequel il chargea les ennemis si vigoureusement jusques à trois fois, que le poste fut regagné. Cependant comme ils s'y opiniâtroient toujours, et que le combat s'échauffoit de plus en plus de ce côté-là, il fallut tirer les régimens d'infanterie qui gardoient les autres postes pour soutenir celui qui se trouvoit le plus vivement pressé, et cela réussit; car les ennemis firent six charges de suite, où ils furent toujours battus sans pouvoir jamais gagner un pouce de terrain pendant

plus de quatre heures de combat sans relâche. Mais comme ils s'aperçurent que les autres postes avoient été dégarnis, qu'ils avoient vingt-sept mille hommes effectifs, et que le maréchal de Guiche n'en avoit que dix, ils l'enveloppèrent par tant d'endroits différens, qu'il fallut enfin céder forcément au plus grand nombre; de sorte que le maréchal de Guiche, après s'être si souvent mêlé parmi eux, et voyant qu'il n'y avoit plus de ralliement à espérer, se fit un chemin avec ce qui lui étoit resté de gens près de sa personne, et, par une charge aussi valeureuse que surprenante, gagna l'abbaye que les ennemis n'avoient encore osé attaquer, d'où il se retira à Saint-Quentin avec cinq ou six escadrons qui ne le quittèrent jamais.

Cette bataille, quoique perdue, ne produisit aucune suite désavantageuse au service du Roi, par les soins, l'activité et les ordres que donna le maréchal de Guiche: mais certes sa réputation fut exposée à toute la médisance que put inventer la canaille, qui haïssoit le gouvernement et tout ce qui en dépendoit, bien qu'il ne pût être plus glorieux à la France. Les faquins et les gens opposés au ministère publièrent partout que le maréchal de Guiche avoit perdu ce combat par ordre du cardinal de Richelieu, qui par ce moyen se rendroit plus considérable auprès du Roi, connoissant que sa faveur commençoit à baisser, et que pour soutenir son autorité suprême il falloit une décadence d'affaires qui obligeât Sa Majesté à lui redonner sa confiance, et à avoir recours à son savoir faire (1).

(1) Dans plusieurs Mémoires du temps, notamment dans ceux de Puységur, on s'attache à prouver que le maréchal avoit effectivement reçu du cardinal de Richelieu l'ordre de perdre une bataille. Le président Hé-

Voilà les discours qui se tenoient, et dont le maréchal de Guiche ne s'embarrassa pas plus que de raison, la vérité parlant toute en sa faveur. Il ne songea qu'à empêcher que les ennemis ne se pussent prévaloir de l'avantage qu'ils venoient de remporter sur lui, et tira satisfaction de lui-même et des relations qui se peuvent encore voir, que don Francisco de Melos et le baron de Bec, ses propres ennemis, avoient faites chacun en leur langue, tant de l'action en général que des siennes particulières. Pour cet effet, il se jeta dans Guise avec le régiment d'Aubeterre et la compagnie de Monsieur, frère du Roi, comme le lieu de la plus facile attaque pour les ennemis et le plus proche d'eux, le siége de Saint-Quentin ayant trop de difficultés à surmonter, tant par sa situation que par les grands préparatifs qu'il faut avoir faits d'avance, pour songer à l'entreprendre. Il fit la revue des troupes qui l'étoient venues rejoindre; et voyant que ce qui lui manquoit le plus étoit les armes, que l'infanterie avoit jetées, il en fit acheter de nouvelles à ses dépens. Il sépara toute sa cavalerie en Champagne et dans l'Ile de France, et lui fit donner de l'argent pour la remonter, et tous les rafraîchissemens qu'il put, afin qu'elle se trouvât en état de servir en peu de temps: ce qui réussit, car elle fut toute remontée, et l'infanterie eut des armes.

Les ennemis, quoique victorieux, n'osèrent attaquer Guise, et tournèrent du côté de Rocroy. Le maréchal de Guiche les prévint, et se jeta dedans pour

nault remarque que celle d'Honnecourt fut perdue précisément dans le même temps où le cardinal découvrit le traité signé par Olivarès au nom du roi d'Espagne, et par Fontrailles au nom de Monsieur.

le défendre, ainsi qu'il avoit fait à Guise; mais ils n'en voulurent pas encore tâter. Et voyant, à leur grand regret, que toutes les places qu'ils comptoient d'attaquer avec facilité, les croyant dégarnies, ne manquoient ni de munitions ni de gens pour les bien défendre, et qu'ils trouvoient toujours le maréchal de Guiche dans toutes celles où ils se présentoient, ils abandonnèrent la frontière, et marchèrent du côté du prince d'Orange, qui ne laissoit pas de les intriguer.

Deux mois avant la fin de la campagne, et après une bataille perdue, le maréchal de Guiche rentra avec son armée dans le pays ennemi, vécut toujours à leurs dépens, et les empêcha de se rendre maîtres d'un pouce de terrain appartenant au Roi. Sa Majesté aussi et le cardinal, bien éloignés de lui savoir aucun mauvais gré de ce qui s'étoit passé, lui écrivirent des lettres pleines de satisfaction, de même que s'il avoit gagné le combat, dans lesquelles il y avoit particulièrement qu'étant bien instruits de son action, ils n'avoient qu'à la louer, et que c'étoit assez dans une bataille d'avoir fait ce qu'on avoit pu et dû pour la gagner, personne ne se pouvant vanter d'être maître des événemens, lesquels étoient entre les mains de Dieu seul.

Le maréchal de Guiche ayant mis les choses dans cette situation sur la frontière, et très-satisfait de la manière obligeante dont le Roi l'avoit traité, s'en retourna à la cour pour rendre compte encore lui-même de ses actions, et détruire par des faits toutes les faussetés qui avoient été débitées contre lui. Le Roi le reçut à merveille, et avec toute la distinction qu'il pouvoit désirer; mais sa surprise et sa douleur furent

extrêmes, lorsqu'il vit ce grand cardinal de Richelieu, son parent, son ami fidèle, et son unique protecteur, près de sa fin, et qui n'avoit pas deux jours à vivre: il faillit en mourir de douleur. Le cardinal le fit approcher de son lit, et, après l'avoir tendrement embrassé, il lui dit, avec toute la fermeté qui étoit en lui, que son heure étoit enfin venue, et qu'il falloit se séparer; qu'il perdoit en lui un si parfait ami, qu'il n'en retrouveroit jamais un pareil; qu'il l'exhortoit, quoi qu'il pût arriver, d'être toujours fidèle à son maître, et d'inspirer les mêmes sentimens à ses enfans; puis lui donna sa bénédiction, et le fit retirer en lui disant que sa présence et sa douleur extrême l'attendrissoient, et qu'il ne convenoit pas à un homme comme lui de marquer de la foiblesse dans ce dernier moment, ne l'ayant jamais connue pendant tout le cours de sa vie. Le curé de Saint-Eustache, qui l'exhortoit, lui demanda s'il ne pardonnoit pas à ses ennemis. Voilà sa réponse : « Allez, monsieur le curé, « que cela ne vous embarrasse pas : je n'en ai jamais « eu d'autres que ceux de l'Etat et de mon maître. » Il embrassa le crucifix, et rendit l'esprit. L'instant d'après il ne fut plus question de lui; et cet homme, qui huit jours avant sa mort étoit le maître du monde, ne fut plus que poussière : ce qui doit bien servir de leçon aux gens sages pour ne se pas tant tourmenter des choses de la vie, qui dans le fond ne sont que fumée et que vanité.

Le Roi, dès le même soir que mourut le cardinal de Richelieu, envoya chercher le maréchal de Guiche; et le consolant avec une bonté qui ne se peut exprimer sur la perte qu'il venoit de faire, l'assura qu'il

retrouveroit en sa personne la même estime, la même amitié et la même protection que le cardinal de Richelieu avoit pour lui; et qu'il vouloit commencer à lui en donner une preuve, en le déclarant son lieutenant général dans l'armée qu'il devoit commander en personne la campagne prochaine, si sa santé lui permettoit de la faire. Le maréchal de Guiche se jeta à ses genoux, et lui témoigna la reconnoissance respectueuse qu'il devoit à tant de bontés.

[1643] Peu de temps après, il vint plusieurs avis au Roi, tant d'Espagne que de Flandre, que les ennemis vouloient attaquer Arras, place dont la prise avoit été si éclatante. Le Roi, de qui les forces diminuoient à vue d'œil, et qui commençoit à se sentir hors d'état de faire la campagne, ainsi qu'il l'avoit projeté, choisit le maréchal de Guiche sur toute la cour pour aller défendre Arras, et lui donna pour cet effet toutes les troupes, l'argent et les munitions nécessaires pour la défense d'une place qui devoit donner une grande réputation à celui auquel Sa Majesté en avoit confié la garde : mais les ennemis voyant qu'outre toutes les forces du maréchal de Guiche, qui étoient considérables, il faisoit encore travailler jour et nuit aux fortifications, qui dans peu de temps alloient être en état de perfection, et qu'un pareil siége tireroit fort en longueur, ils n'osèrent exécuter leur dessein.

Le mois de mai venu, la maladie du Roi augmenta à un tel point, qu'il n'y eut plus d'espoir pour sa vie : ce qui détermina le conseil de rappeler incessamment un homme du poids du maréchal de Guiche, qui se trouvoit mestre de camp du régiment des Gardes à

la veille d'une minorité (le Dauphin n'ayant que quatre ans et demi), et l'importance de cette charge rendant celui qui l'a assez recommandable pour qu'on ne la confie qu'à une personne d'une fidélité inviolable.

Ce fut à son arrivée à Saint-Germain qu'avec une extrême douleur il reçut les dernières et obligeantes paroles de son maître, qui mourut deux jours après, à la grande satisfaction de nombre d'indignes sujets qui n'aspiroient qu'à brouiller les cartes, et qu'à profiter du désordre que cause ordinairement le changement de gouvernement.

Il y eut beaucoup de partis et de cabales. Celui de la Reine mère prévalut; et le cardinal Mazarin, qui depuis long-temps étoit à la cour et admis dans les affaires les plus secrètes, fut choisi par la Reine pour être à la tête du conseil, et son premier ministre. Bien qu'il occupât la place d'un des premiers hommes du monde, il ne lui cédoit néanmoins en rien de toutes les grandes qualités qu'il possédoit. Le cardinal Mazarin avoit un esprit sublime, et une intelligence parfaite pour les affaires. Il étoit bon, humain, doux, affable, insinuant, agréable de sa personne, capable d'amitié, et d'une société charmante : aussi l'avons-nous vu venir à bout de toutes les traverses de la fortune, faire bouquer (1) tous ses ennemis, dont le nombre étoit grand; conserver le pouvoir suprême jusques au moment de sa mort, et styler son maître dans l'art de régner, qu'il faut convenir qu'il a possédé au-dessus de tous les rois du monde.

Le maréchal de Guiche, qui avoit connu le cardinal Mazarin en Italie, s'attacha à lui, et ne tarda guère à

(1) *Bouquer* : Bouder.

lui plaire, car il y avoit entre eux une conformité de mœurs gaillardes et pleines d'agrémens, qui concilient bientôt l'amitié; il aima tendrement le cardinal, et le cardinal lui rendit le réciproque à un point qu'il ne pouvoit plus se passer de lui, et qu'il lui donna toute sa confiance, laquelle a duré sans discontinuation jusques à la fin de sa vie.

Après la mort du Roi, le maréchal de Guiche eut ordre de la Reine et du cardinal Mazarin, qui prenoit soin de tout pendant le commencement de la régence, d'aller servir avec le duc d'Enghien, qui pour son premier coup d'essai avoit déjà gagné cette fameuse bataille de Rocroy.

Les maréchaux de France ont de tout temps obéi aux princes du sang, le respect qu'ils leur ont porté étant fondé sur ce qu'ils peuvent devenir leurs maîtres. C'est cette raison qui, étant passée dans l'esprit de tous ceux qui composent l'Etat, leur en a attiré la vénération. Les rois néanmoins, en faisant servir les maréchaux de France sous les princes du sang, leur ont toujours conservé le même pouvoir dans leurs armées que lorsqu'ils les commandent seuls.

Le duc d'Enghien témoigna une extrême joie de ce que l'on lui avoit donné le maréchal de Guiche, duquel le caractère d'esprit et l'humeur enjouée, ainsi que la haute réputation qu'il s'étoit acquise, lui convenoient tout-à-fait. L'intelligence et l'union entre eux fut parfaite d'abord qu'ils se connurent, et dura pendant le cours de toutes les campagnes qu'ils servirent ensemble; le duc d'Enghien ayant toujours recherché son amitié avec empressement dès qu'il vint à la cour, et dans les campagnes d'Arras et d'Aire, de

même qu'à Paris durant l'hiver, où il ne bougeoit de chez lui tous les jours à dîner et à souper. Ce qui ravissoit le maréchal de Guiche, qui avoit conçu une amitié tendre pour lui, et toute l'estime que ses grandes et rares qualités lui attiroient.

[1644] L'on se mit en campagne sans avoir un dessein formé. L'armée du Roi, sous le duc d'Orléans, ayant attaqué Gravelines, tout l'argent et les forces du royaume se tournèrent de ce côté-là pour en faire réussir l'entreprise; mais comme le duc d'Enghien et le maréchal de Guiche furent entrés dans le Luxembourg, où ils prirent quelques châteaux de peu de considération, ils eurent bientôt moyen d'employer glorieusement les armes de Sa Majesté. Le cardinal Mazarin leur dépêcha un courrier pour leur donner avis que l'armée de Bavière, commandée par Mercy, ayant attaqué Fribourg, il étoit de la dernière importance que celle du Roi, qui étoit dans le Luxembourg, se pût joindre avec celle que commandoit le maréchal de Turenne en Allemagne, et que ces deux armées, rassemblées sous le duc d'Enghien, en composeroient une assez forte pour secourir Fribourg, et en faire lever le siége; mais que pour cet effet il falloit user de grande diligence, et qu'il leur engageoit sa parole que l'argent et toutes les choses qui leur seroient nécessaires pour cette entreprise ne leur manqueroient pas. Et pour dire la vérité, elles furent abondamment fournies: l'on marcha avec l'attirail le plus léger qu'on put de vivres et de canon, laissant le gros bagage derrière; mais comme l'on fut à Benfeld, le marquis d'Aumont arriva, de la part du maréchal de Turenne, pour porter la nouvelle de la

prise de Fribourg, assurant pourtant que si l'on se hâtoit on pourroit encore combattre les ennemis, s'ils demeuroient dans leurs postes, ou, s'ils les abandonnoient, rattaquer la place: ce qui fit prendre la résolution à l'heure même de passer le Rhin à Brisach, où le maréchal de Turenne se trouva.

Le duc d'Enghien, les deux maréchaux et le sieur d'Erlac, gouverneur de cette place, tinrent sur-le-champ conseil de guerre. L'avis du dernier fut de ne point attaquer les ennemis dans leurs retranchemens, mais par Langhendhentzeling, gagner ensuite le val de San-Peter, et prendre par ce moyen le derrière des ennemis, qui ne pouvoient plus avoir de vivres, et les obliger ou à périr de faim ou à donner un combat, qui ne seroit pas si avantageux pour eux que lorsqu'ils l'attendroient retranchés comme ils étoient.

Le maréchal de Guiche fut assez de cet avis, qui lui sembloit juste et fondé sur la raison; mais le maréchal de Turenne assurant qu'il avoit fait reconnoître une vallée qui n'étoit point retranchée, par où ses troupes attaqueroient les ennemis pendant que celles du duc d'Enghien feroient l'attaque des retranchemens (ce qui les embarrasseroit fort), l'on suivit son avis. La marche se fit avec grand ordre; et comme il falloit attaquer la nuit, les troupes arrivèrent précisément dans le temps qu'on s'étoit proposé.

Le commandement du côté du duc d'Enghien fut donné au sieur d'Espenan, et le duc d'Enghien voulut que le maréchal de Guiche restât auprès de lui; mais le maréchal de Guiche s'étant avancé, et voyant que le feu des ennemis donnoit du long du retranchement, et qu'il ne restoit pas fixe en un lieu, il connut dans

l'instant que les troupes du sieur d'Espenan ne faisoient aucun effet, et vint avertir le duc d'Enghien que l'affaire alloit mal, et que, puisqu'elle étoit commencée, il n'en falloit pas avoir le démenti; qu'il y avoit là les deux régimens de Conti et de Mazarin qui étoient bons et très-forts, et qu'il s'alloit mettre à leur tête pour attaquer le retranchement qui étoit devant lui. Pour cet effet, il mit pied à terre, et marcha droit au retranchement: ce que voyant le duc d'Enghien, il fit la même chose; et un gentilhomme du maréchal l'en voulant empêcher, peu s'en fallut qu'il ne lui donnât de l'épée dans le ventre. Enfin, pour abréger la narration, le duc d'Enghien et le maréchal de Guiche marchèrent tous deux l'un près de l'autre au retranchement, et l'emportèrent avec une audace qui ne se peut concevoir, après avoir essuyé un feu terrible. C'est là où les ennemis perdirent sans exagération plus de trois mille hommes qui furent tués sur la place, et auxquels l'on ne donna point de quartier, s'étant défendus jusques à la dernière extrémité, car c'étoit l'élite de l'infanterie de l'Empereur.

Cependant le maréchal de Turenne agissoit fortement de son côté, et attaquoit avec vivacité, mais avec peu de succès, car les ennemis ne purent jamais être forcés. S'apercevant néanmoins que le retranchement étoit gagné, le général Mercy, qui commandoit l'armée de Bavière, retira ses troupes et son canon avec un ordre qu'on ne peut assez admirer, et se posta la même nuit sur la montagne Noire qui est auprès de Fribourg, où n'ayant pas loisir de se retrancher, il y fit, dans le peu de temps qu'on lui laissa, un grand abatis

d'arbres, ne doutant point qu'on ne le vînt attaquer pour la seconde fois : en quoi il ne se trompa pas, car dès le matin on marcha à lui; et comme on l'avoit forcé la nuit précédente dans un très-bon retranchement, on crut, avec quelque vraisemblance, qu'étant retiré dans un lieu qu'il n'avoit pas eu le loisir de fortifier, on en viendroit aisément à bout.

L'armée de Hesse avoit ce jour-là l'avant-garde; et comme les ennemis pouvoient, par un grand espace qui étoit entre la ville et la montagne, faire sortir leur cavalerie, qui étoit nombreuse et aguerrie, et qu'elle pouvoit prendre nos derrières, le maréchal de Guiche se tint avec la sienne dans la plaine pour s'opposer, en cas de besoin, à celle de l'ennemi, et conjura le duc d'Enghien, duquel il connoissoit assez l'ardeur par ce qu'il avoit fait la nuit précédente, de n'engager pas sa personne légèrement, et sans qu'il fût nécessaire de la commettre.

La seconde attaque résolue, le commandement fut donné aux sieurs de Roque-Servières et de L'Echelle, sergens de bataille; et le sieur d'Espenan ayant d'abord pris une méchante redoute que quelques dragons gardoient, et qui étoit au bas du poste des ennemis, conçut une si grande espérance, qu'il crut qu'il n'y avoit qu'à marcher pour les défaire; mais il se trompa très-grossièrement, car ils s'y maintinrent toujours avec une fermeté sans égale, et sans qu'il fût possible de les entamer jamais. C'est là où un nombre infini de soldats et d'officiers furent tués, ainsi que les deux sergens de bataille.

Le maréchal de Guiche voyant que la cavalerie ennemie, qui étoit en bataille devant la sienne, ne

l'instant que les troupes du sieur d'Espenan ne faisoient aucun effet, et vint avertir le duc d'Enghien que l'affaire alloit mal, et que, puisqu'elle étoit commencée, il n'en falloit pas avoir le démenti; qu'il y avoit là les deux régimens de Conti et de Mazarin qui étoient bons et très-forts, et qu'il s'alloit mettre à leur tête pour attaquer le retranchement qui étoit devant lui. Pour cet effet, il mit pied à terre, et marcha droit au retranchement : ce que voyant le duc d'Enghien, il fit la même chose; et un gentilhomme du maréchal l'en voulant empêcher, peu s'en fallut qu'il ne lui donnât de l'épée dans le ventre. Enfin, pour abréger la narration, le duc d'Enghien et le maréchal de Guiche marchèrent tous deux l'un près de l'autre au retranchement, et l'emportèrent avec une audace qui ne se peut concevoir, après avoir essuyé un feu terrible. C'est là où les ennemis perdirent sans exagération plus de trois mille hommes qui furent tués sur la place, et auxquels l'on ne donna point de quartier, s'étant défendus jusques à la dernière extrémité, car c'étoit l'élite de l'infanterie de l'Empereur.

Cependant le maréchal de Turenne agissoit fortement de son côté, et attaquoit avec vivacité, mais avec peu de succès, car les ennemis ne purent jamais être forcés. S'apercevant néanmoins que le retranchement étoit gagné, le général Mercy, qui commandoit l'armée de Bavière, retira ses troupes et son canon avec un ordre qu'on ne peut assez admirer, et se posta la même nuit sur la montagne Noire qui est auprès de Fribourg, où n'ayant pas loisir de se retrancher, il y fit, dans le peu de temps qu'on lui laissa, un grand abatis

d'arbres, ne doutant point qu'on ne le vînt attaquer pour la seconde fois : en quoi il ne se trompa pas, car dès le matin on marcha à lui; et comme on l'avoit forcé la nuit précédente dans un très-bon retranchement, on crut, avec quelque vraisemblance, qu'étant retiré dans un lieu qu'il n'avoit pas eu le loisir de fortifier, on en viendroit aisément à bout.

L'armée de Hesse avoit ce jour-là l'avant-garde; et comme les ennemis pouvoient, par un grand espace qui étoit entre la ville et la montagne, faire sortir leur cavalerie, qui étoit nombreuse et aguerrie, et qu'elle pouvoit prendre nos derrières, le maréchal de Guiche se tint avec la sienne dans la plaine pour s'opposer, en cas de besoin, à celle de l'ennemi, et conjura le duc d'Enghien, duquel il connoissoit assez l'ardeur par ce qu'il avoit fait la nuit précédente, de n'engager pas sa personne légèrement, et sans qu'il fût nécessaire de la commettre.

La seconde attaque résolue, le commandement fut donné aux sieurs de Roque-Servières et de L'Echelle, sergens de bataille; et le sieur d'Espenan ayant d'abord pris une méchante redoute que quelques dragons gardoient, et qui étoit au bas du poste des ennemis, conçut une si grande espérance, qu'il crut qu'il n'y avoit qu'à marcher pour les défaire; mais il se trompa très-grossièrement, car ils s'y maintinrent toujours avec une fermeté sans égale, et sans qu'il fût possible de les entamer jamais. C'est là où un nombre infini de soldats et d'officiers furent tués, ainsi que les deux sergens de bataille.

Le maréchal de Guiche voyant que la cavalerie ennemie, qui étoit en bataille devant la sienne, ne

faisoit aucun mouvement qui visât à vouloir combattre, et que le combat qui se passoit actuellement sur la crête de la montagne devenoit furieux, crut indubitablement que le duc d'Enghien ne manqueroit pas d'y engager sa personne : ce qui le fit résoudre de quitter ses armes et de changer de cheval, et de laisser le commandement de la cavalerie au comte de Palluau, pour s'en aller à l'endroit où se passoit l'attaque.

Il apprit d'abord, par quantité d'officiers et de soldats blessés qui revenoient, que le duc d'Enghien étoit en personne à la tête de son infanterie, qu'il menoit lui-même à la charge, essuyant tout le feu de l'ennemi : ce qui le fit encore diligenter sa marche pour se rendre auprès de lui. En arrivant dans cette vigne de Fribourg si renommée, et qui a fait tant de bruit, laquelle n'étoit qu'à vingt pas du poste des ennemis, son cheval fut tué tout roide d'un coup de mousquet au milieu de la tête, qui le porta par terre; et comme on le relevoit, il aperçut le duc d'Enghien qui se retiroit avec assez peu de ses gens, le reste ayant été tué à ses côtés, ayant eu deux chevaux de tués sous lui, et plusieurs mousquetades dans ses habits.

Le duc d'Enghien vint en courant embrasser le maréchal de Guiche, et lui dit qu'un peu trop de chaleur avoit emporté ses troupes, et que l'attaque ne s'étoit point faite de la manière qu'on l'avoit résolue ; que le sieur d'Espenan proposoit un autre endroit, par lequel on forceroit certainement les ennemis, puisqu'il restoit encore plusieurs régimens d'infanterie qui n'avoient pas combattu.

Il falloit avoir le courage et l'intrépidité du duc d'Enghien pour songer à rentamer une affaire de plus

belle, après avoir essuyé ce qu'il venoit d'essuyer, et parties de ses troupes tuées et rebutées; mais il étoit un de ces hommes uniques en leur espèce, desquels le courage augmente à proportion que le péril devient plus grand, et il n'en est presque point aussi de ce genre-là.

Le maréchal de Guiche fut ravi intérieurement de l'entendre parler de la sorte, et admiroit la grandeur d'ame de ce jeune prince; mais comme il l'aimoit tendrement, et que la chose qu'il lui proposoit ne lui paroissoit pas praticable, il lui représenta avec respect et douceur que ce qu'avoit fait la nuit précédente ledit d'Espenan, et ce jour-là, ne devoit pas fortifier Son Altesse à croire que le parti qu'on lui proposoit en fût un bien sage, et qu'il étoit très-convaincu que ce seroit tout autant de gens perdus que ceux qu'il exposeroit à cette attaque. Le duc d'Enghien se rendit à cette raison.

Dans ce moment on vint avertir le maréchal de Guiche que la cavalerie bavaroise s'avançoit, ayant vu le peu de succès de notre infanterie: ce qui l'obligea de retourner en toute diligence à la sienne, qu'il venoit de quitter. En y arrivant, il vit que la cavalerie bavaroise ne s'éloignoit point du tout des murailles de Fribourg, où elle ne pouvoit être attaquée sans témérité et une folie complète.

Sur ces entrefaites, on ne laissa pas de recommencer une nouvelle attaque d'infanterie à l'insu du maréchal de Guiche, sous le commandement du sieur de Mauvilliers, sergent de bataille, qui y fut tué d'abord, de même que les précédens. Cette attaque n'eut pas un succès plus favorable que l'autre: ce qui

nécessita le maréchal de Guiche de quitter son poste pour la seconde fois, et de courir à toute bride dans l'endroit où l'action se passoit. Il y trouva l'infanterie dans un désordre effroyable, qui ne faisoit plus que parer le ventre aux mousquetades, dont elle tâchoit de se mettre à l'abri en se collant le plus qu'elle pouvoit contre l'abatis d'arbres que les ennemis avoient fait.

Le maréchal de Guiche voyant cette extrémité fâcheuse, alla joindre en grande diligence le duc d'Enghien, qui étoit avec le maréchal de Turenne, soutenant l'infanterie avec un assez grand nombre d'escadrons, et lui fit une peinture au naturel de ce qu'il venoit de voir; et en un mot qu'il y auroit de l'inhumanité de laisser achever de tuer toute une infanterie qui ne se défendoit plus, et qui, au lieu de tirer sur l'ennemi, ne songeoit plus qu'à se mettre à couvert. Le duc d'Enghien lui répondit qu'il voyoit que tout ce qu'il lui disoit étoit vrai; mais qu'il craignoit aussi d'un autre côté que s'il faisoit retirer les troupes avant la nuit, la cavalerie de l'ennemi sortant et venant à les charger, elle les déferoit totalement. Le maréchal de Guiche l'assura sur sa vie du contraire, ayant vu la chose d'assez près (après forces mousquetades essuyées à bout touchant) pour être certain que l'abatis d'arbres empêcheroit la cavalerie ennemie de pouvoir passer de ce côté-là; et que pour celui de la plaine il s'en chargeoit, et y pourvoiroit de manière qu'elle n'oseroit y mordre. On se rendit à son avis, qui étoit le seul bon à suivre, et dans l'instant l'on donna les ordres pour retirer les troupes : ce qui se fit sans inconvénient. La perte des officiers et des soldats ne se peut

quasi nombrer; celle des ennemis ne fut pas moindre : le baron de Mercy, frère du général, fut tué, et quantité d'autres officiers de distinction.

On resta trois jours dans le camp, qui furent employés à faire rapporter à Brisach, par une partie des charrettes de l'armée, tous les officiers et les soldats qui avoient été blessés à ces deux grandes actions. Ce séjour fut terrible, car l'on demeura au milieu de tous les corps morts; ce qui causa une telle infection, que beaucoup de gens en moururent : mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement, et le mal étoit inévitable.

Les charrettes qu'on avoit envoyées porter les blessés étant revenues, et les ennemis postés au même lieu, on prit le parti qui avoit été rejeté à Brisach; et le maréchal de Guiche marcha avec l'avant-garde vers Langhendhentzeling.

Cette marche étoit un peu hardie, et se faisoit avec beaucoup de hasard, étant obligé de montrer le flanc de fort près aux ennemis, lesquels néanmoins ne firent aucun mouvement, et laissèrent passer tranquillement les deux armées : mais comme ils jugèrent bien de leur dessein par le chemin qu'elles prenoient, lequel tendoit à leur couper les vivres, ils marchèrent en toute diligence droit au val de San-Peter, cependant avec assez de difficulté, à cause de la quantité de bagages et de gros canon qu'ils menoient avec eux.

L'on partit le lendemain matin avant le jour de Langhendhentzeling pour marcher sur San-Peter. Le maréchal de Turenne ayant ce jour-là l'avant-garde, et le duc d'Enghien y étant, ils trouvèrent les ennemis au-dessus de l'abbaye dudit San-Peter, lesquels,

voyant qu'on venoit à eux, avoient abandonné tous leurs chariots, gros canons, munitions et bagages, qu'ils n'avoient pu emporter sur leurs chevaux, qu'ils avoient dételés.

Ce mouvement des ennemis donna d'abord quelque espoir au duc d'Enghien et au maréchal de Turenne qu'ils les pourroient charger, et engager leur arrière-garde à quelque combat, attendant que le maréchal de Guiche, qui ne pouvoit marcher qu'à la file, les eût joints. Mais il en arriva tout autrement qu'ils ne pensoient: car Mercy, qui étoit sans contredit un des plus grands capitaines du siècle, les chargea si rudement, qu'ils furent obligés de se retirer de devant lui plus vite que le pas, et fort en désordre. Il prit au colonel Rose plusieurs étendards, fit nombre de prisonniers, et le battit dos et ventre : et sans perdre un moment de temps, après s'être fait laisser à bonnes enseignes, voyant que l'armée du Roi arrivoit troupe sur troupe, et que, pour peu qu'il restât davantage, il alloit se commettre à un combat général qu'il vouloit éviter, il prit sa marche vers Philinguen. Toutes nos troupes étant arrivées, l'on marcha ensemble pour ne pas retomber en une aventure pareille à celle qui venoit d'arriver: ce qui ayant donné deux heures d'avance à Mercy, il ne fut pas possible de le joindre, quelque diligence qu'on pût faire. On revint camper à l'abbaye de San-Peter, où les soldats eurent de quoi se remettre de leurs fatigues passées, trouvant toutes sortes de vivres sur les chariots des ennemis, qu'ils pillèrent par ordre avec grande satisfaction.

Ce fut en ce lieu qu'on résolut de profiter du dés-

ordre où l'on voyoit l'armée de Bavière, qui, ayant perdu tout son bagage, et étant d'ailleurs si fort affoiblie par le nombre de gens qu'elle avoit perdu aux deux combats de Fribourg, la rendroit hors d'état de pouvoir agir. Ainsi l'on se détermina de marcher à Philisbourg, le sieur d'Erlac promettant du gros canon pour en faire le siége, et les munitions de guerre, qu'il feroit conduire par le Rhin. Et comme l'on étoit assuré que ceux de Strasbourg donneroient des blés pour de l'argent, l'on se détermina à marcher, bien que la marche fût longue et pénible, étant de plus de douze jours; et par conséquent le rafraîchissement qu'on eut à San-Peter fut médiocre pour des armées qui avoient pâti de toute façon depuis qu'elles étoient entrées en campagne, et qui, pour dernier relais, avoient encore à faire un siége de l'importance de celui de Philisbourg. Cependant la gaieté des généraux, l'affabilité du prince avec les officiers et les soldats, la haute estime où il étoit parmi eux, aplanirent toutes les difficultés, et il n'y eut personne qui témoignât la moindre répugnance à faire ce qu'on désiroit d'eux.

Le comte de Bamberg, gouverneur de Philisbourg, étoit peu expérimenté, et avoit eu un soin médiocre de sa place : d'ailleurs il ne s'attendoit point du tout à être attaqué, et sa garnison étoit foible; ce qui fit qu'on se saisit d'abord en arrivant du fort du Rhin avec peu de résistance. Le premier jour de l'ouverture de la tranchée, les ennemis firent une sortie sur le régiment de Persan, assez molle et avec peu d'effet, où il y eut néanmoins quelques officiers et soldats de tués : ce qui arrive ordinairement en cas pareil, sur-

même qu'à Paris durant l'hiver, où il ne bougeoit de chez lui tous les jours à dîner et à souper: Ce qui ravissoit le maréchal de Guiche, qui avoit conçu une amitié tendre pour lui, et toute l'estime que ses grandes et rares qualités lui attiroient.

[1644] L'on se mit en campagne sans avoir un dessein formé. L'armée du Roi, sous le duc d'Orléans, ayant attaqué Gravelines, tout l'argent et les forces du royaume se tournèrent de ce côté-là pour en faire réussir l'entreprise; mais comme le duc d'Enghien et le maréchal de Guiche furent entrés dans le Luxembourg, où ils prirent quelques châteaux de peu de considération, ils eurent bientôt moyen d'employer glorieusement les armes de Sa Majesté. Le cardinal Mazarin leur dépêcha un courrier pour leur donner avis que l'armée de Bavière, commandée par Mercy, ayant attaqué Fribourg, il étoit de la dernière importance que celle du Roi, qui étoit dans le Luxembourg, se pût joindre avec celle que commandoit le maréchal de Turenne en Allemagne, et que ces deux armées, rassemblées sous le duc d'Enghien, en composeroient une assez forte pour secourir Fribourg, et en faire lever le siége; mais que pour cet effet il falloit user de grande diligence, et qu'il leur engageoit sa parole que l'argent et toutes les choses qui leur seroient nécessaires pour cette entreprise ne leur manqueroient pas. Et pour dire la vérité, elles furent abondamment fournies: l'on marcha avec l'attirail le plus léger qu'on put de vivres et de canon, laissant le gros bagage derrière; mais comme l'on fut à Benfeld, le marquis d'Aumont arriva, de la part du maréchal de Turenne, pour porter la nouvelle de la

prise de Fribourg, assurant pourtant que si l'on se hâtoit on pourroit encore combattre les ennemis, s'ils demeuroient dans leurs postes, ou, s'ils les abandonnoient, rattaquer la place: ce qui fit prendre la résolution à l'heure même de passer le Rhin à Brisach, où le maréchal de Turenne se trouva.

Le duc d'Enghien, les deux maréchaux et le sieur d'Erlac, gouverneur de cette place, tinrent sur-le-champ conseil de guerre. L'avis du dernier fut de ne point attaquer les ennemis dans leurs retranchemens, mais par Langhendhentzeling, gagner ensuite le val de San-Peter, et prendre par ce moyen le derrière des ennemis, qui ne pouvoient plus avoir de vivres, et les obliger ou à périr de faim ou à donner un combat, qui ne seroit pas si avantageux pour eux que lorsqu'ils l'attendroient retranchés comme ils étoient.

Le maréchal de Guiche fut assez de cet avis, qui lui sembloit juste et fondé sur la raison; mais le maréchal de Turenne assurant qu'il avoit fait reconnoître une vallée qui n'étoit point retranchée, par où ses troupes attaqueroient les ennemis pendant que celles du duc d'Enghien feroient l'attaque des retranchemens (ce qui les embarrasseroit fort), l'on suivit son avis. La marche se fit avec grand ordre; et comme il falloit attaquer la nuit, les troupes arrivèrent précisément dans le temps qu'on s'étoit proposé.

Le commandement du côté du duc d'Enghien fut donné au sieur d'Espenan, et le duc d'Enghien voulut que le maréchal de Guiche restât auprès de lui; mais le maréchal de Guiche s'étant avancé, et voyant que le feu des ennemis donnoit du long du retranchement, et qu'il ne restoit pas fixe en un lieu, il connut dans

l'instant que les troupes du sieur d'Espenan ne faisoient aucun effet, et vint avertir le duc d'Enghien que l'affaire alloit mal, et que, puisqu'elle étoit commencée, il n'en falloit pas avoir le démenti; qu'il y avoit là les deux régimens de Conti et de Mazarin qui étoient bons et très-forts, et qu'il s'alloit mettre à leur tête pour attaquer le retranchement qui étoit devant lui. Pour cet effet, il mit pied à terre, et marcha droit au retranchement : ce que voyant le duc d'Enghien, il fit la même chose; et un gentilhomme du maréchal l'en voulant empêcher, peu s'en fallut qu'il ne lui donnât de l'épée dans le ventre. Enfin, pour abréger la narration, le duc d'Enghien et le maréchal de Guiche marchèrent tous deux l'un près de l'autre au retranchement, et l'emportèrent avec une audace qui ne se peut concevoir, après avoir essuyé un feu terrible. C'est là où les ennemis perdirent sans exagération plus de trois mille hommes qui furent tués sur la place, et auxquels l'on ne donna point de quartier, s'étant défendus jusques à la dernière extrémité, car c'étoit l'élite de l'infanterie de l'Empereur.

Cependant le maréchal de Turenne agissoit fortement de son côté, et attaquoit avec vivacité, mais avec peu de succès, car les ennemis ne purent jamais être forcés. S'apercevant néanmoins que le retranchement étoit gagné, le général Mercy, qui commandoit l'armée de Bavière, retira ses troupes et son canon avec un ordre qu'on ne peut assez admirer, et se posta la même nuit sur la montagne Noire qui est auprès de Fribourg, où n'ayant pas loisir de se retrancher, il y fit, dans le peu de temps qu'on lui laissa, un grand abatis

d'arbres, ne doutant point qu'on ne le vînt attaquer pour la seconde fois : en quoi il ne se trompa pas, car dès le matin on marcha à lui; et comme on l'avoit forcé la nuit précédente dans un très-bon retranchement, on crut, avec quelque vraisemblance, qu'étant retiré dans un lieu qu'il n'avoit pas eu le loisir de fortifier, on en viendroit aisément à bout.

L'armée de Hesse avoit ce jour-là l'avant-garde; et comme les ennemis pouvoient, par un grand espace qui étoit entre la ville et la montagne, faire sortir leur cavalerie, qui étoit nombreuse et aguerrie, et qu'elle pouvoit prendre nos derrières, le maréchal de Guiche se tint avec la sienne dans la plaine pour s'opposer, en cas de besoin, à celle de l'ennemi, et conjura le duc d'Enghien, duquel il connoissoit assez l'ardeur par ce qu'il avoit fait la nuit précédente, de n'engager pas sa personne légèrement, et sans qu'il fût nécessaire de la commettre.

La seconde attaque résolue, le commandement fut donné aux sieurs de Roque-Servières et de L'Echelle, sergens de bataille; et le sieur d'Espenan ayant d'abord pris une méchante redoute que quelques dragons gardoient, et qui étoit au bas du poste des ennemis, conçut une si grande espérance, qu'il crut qu'il n'y avoit qu'à marcher pour les défaire; mais il se trompa très-grossièrement, car ils s'y maintinrent toujours avec une fermeté sans égale, et sans qu'il fût possible de les entamer jamais. C'est là où un nombre infini de soldats et d'officiers furent tués, ainsi que les deux sergens de bataille.

Le maréchal de Guiche voyant que la cavalerie ennemie, qui étoit en bataille devant la sienne, ne

faisoit aucun mouvement qui visât à vouloir combattre, et que le combat qui se passoit actuellement sur la crête de la montagne devenoit furieux, crut indubitablement que le duc d'Enghien ne manqueroit pas d'y engager sa personne : ce qui le fit résoudre de quitter ses armes et de changer de cheval, et de laisser le commandement de la cavalerie au comte de Palluau, pour s'en aller à l'endroit où se passoit l'attaque.

Il apprit d'abord, par quantité d'officiers et de soldats blessés qui revenoient, que le duc d'Enghien étoit en personne à la tête de son infanterie, qu'il menoit lui-même à la charge, essuyant tout le feu de l'ennemi : ce qui le fit encore diligenter sa marche pour se rendre auprès de lui. En arrivant dans cette vigne de Fribourg si renommée, et qui a fait tant de bruit, laquelle n'étoit qu'à vingt pas du poste des ennemis, son cheval fut tué tout roide d'un coup de mousquet au milieu de la tête, qui le porta par terre; et comme on le relevoit, il aperçut le duc d'Enghien qui se retiroit avec assez peu de ses gens, le reste ayant été tué à ses côtés, ayant eu deux chevaux de tués sous lui, et plusieurs mousquetades dans ses habits.

Le duc d'Enghien vint en courant embrasser le maréchal de Guiche, et lui dit qu'un peu trop de chaleur avoit emporté ses troupes, et que l'attaque ne s'étoit point faite de la manière qu'on l'avoit résolue; que le sieur d'Espenan proposoit un autre endroit, par lequel on forceroit certainement les ennemis, puisqu'il restoit encore plusieurs régimens d'infanterie qui n'avoient pas combattu.

Il falloit avoir le courage et l'intrépidité du duc d'Enghien pour songer à rentamer une affaire de plus

belle, après avoir essuyé ce qu'il venoit d'essuyer, et parties de ses troupes tuées et rebutées; mais il étoit un de ces hommes uniques en leur espèce, desquels le courage augmente à proportion que le péril devient plus grand, et il n'en est presque point aussi de ce genre-là.

Le maréchal de Guiche fut ravi intérieurement de l'entendre parler de la sorte, et admiroit la grandeur d'ame de ce jeune prince; mais comme il l'aimoit tendrement, et que la chose qu'il lui proposoit ne lui paroissoit pas praticable, il lui représenta avec respect et douceur que ce qu'avoit fait la nuit précédente ledit d'Espenan, et ce jour-là, ne devoit pas fortifier Son Altesse à croire que le parti qu'on lui proposoit en fût un bien sage, et qu'il étoit très-convaincu que ce seroit tout autant de gens perdus que ceux qu'il exposeroit à cette attaque. Le duc d'Enghien se rendit à cette raison.

Dans ce moment on vint avertir le maréchal de Guiche que la cavalerie bavaroise s'avançoit, ayant vu le peu de succès de notre infanterie: ce qui l'obligea de retourner en toute diligence à la sienne, qu'il venoit de quitter. En y arrivant, il vit que la cavalerie bavaroise ne s'éloignoit point du tout des murailles de Fribourg, où elle ne pouvoit être attaquée sans témérité et une folie complète.

Sur ces entrefaites, on ne laissa pas de recommencer une nouvelle attaque d'infanterie à l'insu du maréchal de Guiche, sous le commandement du sieur de Mauvilliers, sergent de bataille, qui y fut tué d'abord, de même que les précédens. Cette attaque n'eut pas un succès plus favorable que l'autre: ce qui

nécessita le maréchal de Guiche de quitter son poste pour la seconde fois, et de courir à toute bride dans l'endroit où l'action se passoit. Il y trouva l'infanterie dans un désordre effroyable, qui ne faisoit plus que parer le ventre aux mousquetades, dont elle tâchoit de se mettre à l'abri en se collant le plus qu'elle pouvoit contre l'abatis d'arbres que les ennemis avoient fait.

Le maréchal de Guiche voyant cette extrémité fâcheuse, alla joindre en grande diligence le duc d'Enghien, qui étoit avec le maréchal de Turenne, soutenant l'infanterie avec un assez grand nombre d'escadrons, et lui fit une peinture au naturel de ce qu'il venoit de voir; et en un mot qu'il y auroit de l'inhumanité de laisser achever de tuer toute une infanterie qui ne se défendoit plus, et qui, au lieu de tirer sur l'ennemi, ne songeoit plus qu'à se mettre à couvert. Le duc d'Enghien lui répondit qu'il voyoit que tout ce qu'il lui disoit étoit vrai; mais qu'il craignoit aussi d'un autre côté que s'il faisoit retirer les troupes avant la nuit, la cavalerie de l'ennemi sortant et venant à les charger, elle les déferoit totalement. Le maréchal de Guiche l'assura sur sa vie du contraire, ayant vu la chose d'assez près (après forces mousquetades essuyées à bout touchant) pour être certain que l'abatis d'arbres empêcheroit la cavalerie ennemie de pouvoir passer de ce côté-là; et que pour celui de la plaine il s'en chargeoit, et y pourvoiroit de manière qu'elle n'oseroit y mordre. On se rendit à son avis, qui étoit le seul bon à suivre, et dans l'instant l'on donna les ordres pour retirer les troupes : ce qui se fit sans inconvénient. La perte des officiers et des soldats ne se peut

quasi nombrer; celle des ennemis ne fut pas moindre : le baron de Mercy, frère du général, fut tué, et quantité d'autres officiers de distinction.

On resta trois jours dans le camp, qui furent employés à faire rapporter à Brisach, par une partie des charrettes de l'armée, tous les officiers et les soldats qui avoient été blessés à ces deux grandes actions. Ce séjour fut terrible, car l'on demeura au milieu de tous les corps morts; ce qui causa une telle infection, que beaucoup de gens en moururent : mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement, et le mal étoit inévitable.

Les charrettes qu'on avoit envoyées porter les blessés étant revenues, et les ennemis postés au même lieu, on prit le parti qui avoit été rejeté à Brisach; et le maréchal de Guiche marcha avec l'avant-garde vers Langhendhentzeling.

Cette marche étoit un peu hardie, et se faisoit avec beaucoup de hasard, étant obligé de montrer le flanc de fort près aux ennemis, lesquels néanmoins ne firent aucun mouvement, et laissèrent passer tranquillement les deux armées : mais comme ils jugèrent bien de leur dessein par le chemin qu'elles prenoient, lequel tendoit à leur couper les vivres, ils marchèrent en toute diligence droit au val de San-Peter, cependant avec assez de difficulté, à cause de la quantité de bagages et de gros canon qu'ils menoient avec eux.

L'on partit le lendemain matin avant le jour de Langhendhentzeling pour marcher sur San-Peter. Le maréchal de Turenne ayant ce jour-là l'avant-garde, et le duc d'Enghien y étant, ils trouvèrent les ennemis au-dessus de l'abbaye dudit San-Peter, lesquels,

voyant qu'on venoit à eux, avoient abandonné tous leurs chariots, gros canons, munitions et bagages, qu'ils n'avoient pu emporter sur leurs chevaux, qu'ils avoient dételés.

Ce mouvement des ennemis donna d'abord quelque espoir au duc d'Enghien et au maréchal de Turenne qu'ils les pourroient charger, et engager leur arrière-garde à quelque combat, attendant que le maréchal de Guiche, qui ne pouvoit marcher qu'à la file, les eût joints. Mais il en arriva tout autrement qu'ils ne pensoient: car Mercy, qui étoit sans contredit un des plus grands capitaines du siècle, les chargea si rudement, qu'ils furent obligés de se retirer de devant lui plus vite que le pas, et fort en désordre. Il prit au colonel Rose plusieurs étendards, fit nombre de prisonniers, et le battit dos et ventre : et sans perdre un moment de temps, après s'être fait laisser à bonnes enseignes, voyant que l'armée du Roi arrivoit troupe sur troupe, et que, pour peu qu'il restât davantage, il alloit se commettre à un combat général qu'il vouloit éviter, il prit sa marche vers Philinguen. Toutes nos troupes étant arrivées, l'on marcha ensemble pour ne pas retomber en une aventure pareille à celle qui venoit d'arriver : ce qui ayant donné deux heures d'avance à Mercy, il ne fut pas possible de le joindre, quelque diligence qu'on pût faire. On revint camper à l'abbaye de San-Peter, où les soldats eurent de quoi se remettre de leurs fatigues passées, trouvant toutes sortes de vivres sur les chariots des ennemis, qu'ils pillèrent par ordre avec grande satisfaction.

Ce fut en ce lieu qu'on résolut de profiter du dés-

ordre où l'on voyoit l'armée de Bavière, qui, ayant perdu tout son bagage, et étant d'ailleurs si fort affoiblie par le nombre de gens qu'elle avoit perdu aux deux combats de Fribourg, la rendroit hors d'état de pouvoir agir. Ainsi l'on se détermina de marcher à Philisbourg, le sieur d'Erlac promettant du gros canon pour en faire le siége, et les munitions de guerre, qu'il feroit conduire par le Rhin. Et comme l'on étoit assuré que ceux de Strasbourg donneroient des blés pour de l'argent, l'on se détermina à marcher, bien que la marche fût longue et pénible, étant de plus de douze jours; et par conséquent le rafraîchissement qu'on eut à San-Peter fut médiocre pour des armées qui avoient pâti de toute façon depuis qu'elles étoient entrées en campagne, et qui, pour dernier relais, avoient encore à faire un siége de l'importance de celui de Philisbourg. Cependant la gaieté des généraux, l'affabilité du prince avec les officiers et les soldats, la haute estime où il étoit parmi eux, aplanirent toutes les difficultés, et il n'y eut personne qui témoignât la moindre répugnance à faire ce qu'on désiroit d'eux.

Le comte de Bamberg, gouverneur de Philisbourg, étoit peu expérimenté, et avoit eu un soin médiocre de sa place : d'ailleurs il ne s'attendoit point du tout à être attaqué, et sa garnison étoit foible; ce qui fit qu'on se saisit d'abord en arrivant du fort du Rhin avec peu de résistance. Le premier jour de l'ouverture de la tranchée, les ennemis firent une sortie sur le régiment de Persan, assez molle et avec peu d'effet, où il y eut néanmoins quelques officiers et soldats de tués : ce qui arrive ordinairement en cas pareil, sur-

tout avec des Français, que l'ardeur qu'ils ont de combattre emporte presque toujours plus avant qu'il ne faut.

Les maréchaux de Guiche et de Turenne poussèrent leur tranchée avec toute la vivacité possible, et se rendirent maîtres en peu de temps de tous les dehors: les ennemis ne se défendoient quasi que du canon, dont ils avoient grand nombre dans la place, lequel ne tuoit presque personne. Enfin, le treizième jour, le mineur étant attaché, le comte de Bamberg demanda à capituler : grace qu'il obtint sans peine. Les troupes du Roi entrèrent le lendemain dans Philisbourg, au grand regret du gouverneur, et à la parfaite satisfaction de toute l'armée de France, qui avoit besoin de repos après tout ce qu'elle avoit souffert de dur depuis plus de six mois.

Le siége fini, le maréchal de Guiche reçut la nouvelle de la mort du duc de Gramont son père, et en même temps la grâce que Sa Majesté lui faisoit, en lui donnant tous les gouvernemens qu'il possédoit. Il revint à la cour, pour témoigner au Roi et à la Reine sa respectueuse reconnoissance de tous les bienfaits qu'il venoit de recevoir d'eux, et prêter serment entre leurs mains; puis il s'en alla prendre possession de ses gouvernemens, où il resta peu de temps, ayant ordre de s'en retourner diligemment pour faire la campagne qui s'approchoit, laquelle commença en Allemagne par la perte que le maréchal de Turenne fit de la bataille donnée à Mariendal contre le général Mercy. Ce mauvais succès obligea Leurs Majestés de faire passer le Rhin en diligence au duc d'Enghien et au maréchal de Gramont pour soutenir le maréchal

de Turenne, et tâcher de remettre les affaires d'Allemagne, qui étoient en très-mauvais état.

[1645] Le maréchal de Turenne s'étoit retiré dans le pays de Hesse, où Konigsmark le joignit avec le corps de Suédois qu'il commandoit; l'armée conduite par le duc d'Enghien et le maréchal de Gramont le joignit aussi sur la rivière de Necker, en un lieu appelé Neckerhausen; celle de l'Empereur, sous le comte de Gleen, joignit pareillement l'armée de Bavière, que commandoit Mercy.

Sitôt que nos armées et les troupes de la landgrave de Hesse furent ensemble, l'on crut ne les pouvoir employer plus utilement qu'en attaquant Hailbronn. Pour cet effet, l'on y marcha en diligence; mais Gleen et Mercy se doutant de notre dessein, nous prévinrent habilement : et comme nous voulions passer le Necker à Neckerhausen, nous trouvâmes toute l'armée ennemie en bataille entre Neckerhausen et Hailbronn, et postée si avantageusement qu'on ne jugea pas qu'il fût praticable de passer la rivière devant elle; ce qui fit changer le dessein d'assiéger Hailbronn en celui d'attaquer Wimpfen, petite ville sur le Necker, et de marcher ensuite vers Schubeschal. Les ennemis avoient quatre cents mousquetaires dans Wimpfen, et leur armée n'en étoit qu'à demi-lieue; mais comme cette place étoit sur le Necker de notre côté, et qu'il falloit qu'ils le passassent pour la secourir, ils y trouvèrent de la difficulté.

Le maréchal de Gramont fut chargé d'en faire le siége : ce qu'il exécuta avec beaucoup de célérité; car la besogne n'étoit pas aisée, d'autant qu'il la falloit mener brusquement. Il mit son canon en batterie sans

plate-forme, et sans ouvrir aucune tranchée; mais comme la canonnade fut violente et de fort près, et que la muraille de la place étoit mauvaise, la brèche devint bientôt si considérable, que les ennemis voyant qu'on leur alloit donner un assaut général, demandèrent dans le moment à capituler.

Le moment d'après que la capitulation fut signée, le maréchal de Gramont fit passer la rivière en diligence aux premières troupes qu'il trouva sous sa main, prenant néanmoins la précaution de laisser une assez forte garnison dans Wimpfen : ce qui fut quelque temps après le salut de l'armée.

Mais Mercy, qui avoit si bien démêlé le projet de Hailbronn, n'eut pas moins de pénétration pour prévenir celui de Schubeschal; et, quelque diligence qu'on put faire, il fut avant nous en lieu d'où il couvroit cette place : ce qui m'oblige de dire une chose tout-à-fait singulière, et à l'avantage de ce général. C'est que dans tout le cours des deux longues campagnes que le duc d'Enghien, le maréchal de Gramont et le maréchal de Turenne ont faites contre lui, ils n'ont jamais projeté quelque chose dans leur conseil de guerre qui pût être avantageux aux armes du Roi, et par conséquent nuisible à celles de l'Empereur, que Mercy ne l'ait deviné, et prévenu de même que s'il eût été en quart avec eux, et qu'ils lui eussent fait confidence de leur dessein. Il faut convenir que la mère de pareils généraux est morte depuis longtemps; et j'en ai connu dont les vues à la guerre sont moins étendues, et l'intelligence plus bornée.

Sur ces entrefaites, sans aucune raison, et par une brusquerie qui n'eut jamais d'exemple, il prit fantai-

sie un beau matin à Konigsmark de nous abandonner. La manière fut encore plus désobligeante que la chose en soi; car, sans avoir jamais parlé de son dessein, il envoya dire au duc d'Enghien, par un ambassadeur qui avoit plus l'air d'un cuistre que d'un homme titré, qu'il venoit de la part de Son Excellence vers Son Altesse pour prendre ses adieux. L'expression du compliment parut un peu sauvage, et eût donné matière de rire si l'affaire n'eût été aussi sérieuse. Le duc d'Enghien, furieux et ne sachant que répondre, tira le maréchal de Gramont à part pour voir ce qu'il y avoit à faire : ils jugèrent, à la nature du compliment, qu'il n'y avoit rien à espérer d'un fou qui avoit pris son parti, et que ce seroit une rhétorique mal employée de lui vouloir persuader de demeurer, lorsqu'il étoit pleinement déterminé au contraire. Ainsi le duc d'Enghien ne lui répondit autre chose, sinon qu'il recevoit ses adieux, et qu'il se tînt gaillard avec ses p.......

La compagnie se sépara de la sorte : Konigsmark partit le jour même pour aller en Westphalie prendre de bons quartiers, d'où il tira des sommes immenses pour lui, et laissa au duc d'Enghien le soin de démêler les affaires d'Allemagne comme il pourroit, et à sa fantaisie.

Le soir, on tint conseil avec le général de la landgrave de Hesse, nommé Gheizo, qui n'en usa pas de même que Konigsmark, comme on le verra dans la suite; et on résolut de marcher à Rotenbourg, étant une ville assez grande, où les armées pourroient trouver de la subsistance, et qu'en l'assiégeant les ennemis viendroient indubitablement la secourir : ce qui

attireroit un combat, qui étoit ce que, dans la conjoncture présente des affaires, il y avoit à désirer. On ne fit pas grande façon à ce siége; et, après que le canon eut tiré vingt-quatre heures, la place se rendit, et l'on y trouva une subsistance immense, qui fut d'un grand secours à l'armée, qui en avoit besoin.

De là on marcha pour attaquer Finkelspield; et le soir, comme les gens détachés avoient été commandés pour faire l'ouverture de la tranchée, nos partis rapportèrent que les ennemis marchoient à une lieue de nous : ce qui fit bientôt rengaîner la résolution du siége en celle de marcher droit à eux; ce qu'on exécuta la nuit même. Et comme le duc d'Enghien, les maréchaux de Gramont et de Turenne étoient à la tête des troupes, qui marchoient par un bois de sapin, dont le chemin étoit assez large pour y tenir deux escadrons de front, le comte de Gleen, Mercy et le baron de Verth marchoient aussi de leur côté dans le même bois, sans avoir nulle nouvelle de nous. Ayant appris par leurs partis, qui rencontrèrent les nôtres, que toute l'armée de France étoit là, et qu'elle marchoit à eux, ils se retirèrent promptement pour avoir le temps de poster la leur.

Comme la nôtre sortoit du bois, le jour commença à paroître, et l'on découvrit l'armée de l'ennemi; ce qui fit diligenter de mettre la nôtre en bataille. Le maréchal de Gramont s'étant avancé avec quelques escadrons pour reconnoître de plus près la situation de Mercy, il vit que toute son armée n'avoit à la vérité aucun retranchement devant elle, mais qu'elle étoit entièrement en sûreté par de grands étangs qui la couvroient, lesquels ne permettoient pas qu'on pût

marcher à elle que par de petites chaussées où il ne pouvoit passer que deux cavaliers de front. Il en vint avertir dans le moment le duc d'Enghien, qui voulut voir encore par lui-même de quoi il étoit question, non sans beaucoup de danger pour sa personne, les ennemis faisant un feu continuel et terrible de canon et de mousqueterie sur tout ce qui approchoit de ces chaussées. Enfin, après avoir été plus de six heures en présence, sans qu'il fût possible d'aller aux ennemis, ni eux à nous, on se lassa de faire tuer des hommes et des chevaux inutilement, et on choisit un autre poste, à dessein de marcher vers Nordlingen : et après deux jours de marche, comme on étoit près de cette place, on eut nouvelle, par des partis qu'on avoit envoyés à la guerre, que l'armée ennemie marchoit aussi pour en gagner les derrières, et la mettre par conséquent à couvert d'être assiégée ; ce qui donna beaucoup de joie, croyant par ce moyen qu'il seroit facile de se replier sur Hailbronn, qui étoit le premier point de vue en ouvrant la campagne. Marsin fut détaché pour l'aller investir.

Mais, comme les généraux mangeoient, on vit arriver à toute bride un reître suédois qui venoit donner avis que les ennemis n'étoient qu'à demi-lieue : ce qui parut si peu possible, et tellement hors de vraisemblance, que la compagnie se mit à rire, et que le duc d'Enghien, en le plaisantant, lui dit : « Tu « conviendras au moins, mon ami, que nous avons « affaire à des gens trop sages et trop habiles pour « qu'étant aussi prêts que tu nous l'assures, ils n'aient « pas mis la rivière de Vernitz entre eux et nous. — « Ma foi, monseigneur, répondit le cavalier, Votre

« Altesse en croira tout ce qu'elle voudra : mais si elle
« veut se donner la peine de venir avec moi à cinq
« cents pas d'ici, sur cette petite hauteur qui est là à
« sa gauche, je lui ferai voir que je ne suis ni aveugle
« ni poltron ; et elle conviendra avec moi que l'armée
« de Mercy n'est séparée de la sienne que par une
« plaine unie comme la main. »

Le reître parla si positivement et avec tant d'assurance, que l'on commença à craindre qu'il n'accusât juste. Le duc d'Enghien, les deux maréchaux de France et les officiers généraux montèrent à cheval avec quelques escadrons pour reconnoître eux-mêmes de quoi il étoit question, et la vérité d'une nouvelle si circonstanciée ; et en s'avançant ils trouvèrent que les ennemis se mettoient en bataille, lesquels, ayant la hauteur sur nous, voyoient tous les mouvemens de notre armée. C'est là où Mercy et Gleen firent une lourde faute ; car s'ils eussent détaché un gros corps de cavalerie avec des débandés à la tête pour gagner huit ou dix pruniers où le duc d'Enghien et tous les généraux s'étoient mis pour observer de plus près le mouvement des ennemis, ils se trouvoient engagés si avant, et tellement éloignés du reste de leurs troupes, qu'ils eussent été infailliblement pris ou tués. Mais comme il n'est pas dans l'homme de penser à tout, cela ne passa ni par la tête de Mercy ni par celle de Gleen ; et ils ne songèrent, voyant qu'ils alloient donner une bataille, qu'à prendre un poste tout-à-fait avantageux : à quoi ils réussirent en perfection, car il n'en fut jamais un pareil que celui qu'ils choisirent.

Il y avoit un village au milieu de la plaine, duquel ils garnirent les maisons et l'église d'infanterie ; et

pour le soutenir ils levèrent une espèce de retranchement, où ils mirent leur gros corps d'infanterie à la droite et à la gauche. Il y avoit deux petites éminences, sur chacune desquelles étoit un vieux château ruiné où leur canon étoit posté : leur première aile de cavalerie, composée des cuirassiers de l'Empereur, tenoit la droite du village jusqu'au-dessous de l'éminence où étoit le canon; l'aile gauche, composée des troupes de Bavière, s'étendoit jusque sous l'autre éminence; et la seconde ligne étoit dans la distance nécessaire. Ces postes si bien pris n'empêchèrent pas la résolution de les combattre : et comme il se faisoit un peu tard, l'on pressoit extrêmement les troupes de se former, jugeant bien que si l'on attendoit au lendemain, l'affaire deviendroit plus difficile, d'autant que les ennemis acheveroient de perfectionner leur retranchement qu'ils avoient déjà commencé, et qu'alors il seroit inattaquable.

Le maréchal de Gramont avoit l'aile droite opposée à celle de Bavière : et comme l'on crut qu'il étoit impossible d'attaquer leur cavalerie, qui se trouvoit flanquée de l'infanterie du village et du canon des deux éminences, qu'auparavant l'on ne se rendît maître du village, on résolut de l'attaquer, bien que la chose parût dure et difficile. Marsin et Castelnau furent chargés de cette expédition. Un officier de confiance eut ordre, avec quelques autres, d'aller reconnoître un endroit qui d'un peu loin paroissoit un défilé entre l'aile gauche des ennemis et notre droite : mais ce passage fut mal reconnu par ces messieurs, qui rapportèrent, sans l'avoir vu (le péril d'en approcher de trop près étant manifeste), que c'étoit un défilé

considérable, et par où les escadrons ne pouvoient passer : ce qui fut cause d'un grand malheur ; et peu s'en fallut que le duc d'Enghien ne les fît mettre au conseil de guerre, le cas le méritant tout-à-fait.

Cependant l'attaque du village devenoit terrible, et le duc d'Enghien ne cessoit de tirer des troupes de l'aile droite pour soutenir son infanterie, qui étoit fort maltraitée, et qui plioit de moment en moment : ce que le maréchal de Gramont voyant avec douleur, le fut trouver à toute bride pour lui représenter le grand inconvénient qui en pourroit arriver ; puis s'en retournant à son poste, il vit que les ennemis faisoient descendre de l'infanterie de l'éminence où étoit leur canon, laquelle commençoit déjà à endommager beaucoup les escadrons de notre droite : ce à quoi voulant remédier, il fit avancer la seconde ligne, les régimens de Fabert et de Wal, irlandais. Dans cette escarmouche, qui fut très-vive, il reçut un coup de mousquet au milieu de son casque, dont il fut tellement étourdi, qu'il tomba sur le cou de son cheval comme mort ; mais il revint à lui peu après, et le coup n'ayant point percé, il en fut quitte pour une violente contusion, qui toutefois ne l'empêcha pas d'agir le reste de l'action, et de se porter partout où sa présence fut nécessaire.

Dans ce même temps, les deux régimens d'infanterie de Fabert et de Wal chassèrent celle des ennemis, qui incommodoit notre cavalerie ; mais dans le même moment il parut un commencement de désordre et de confusion dans le village, le baron de Marsin et le marquis de Castelnau ayant été extrêmement blessés, et contraints de se retirer. Le duc d'Enghien

voyant que l'affaire du village alloit mal, et qu'elle étoit presque sans remède, passa à l'aile gauche, qui étoit composée des troupes de Hesse que le maréchal de Turenne commandoit, et trouva en y arrivant que ce général s'ébranloit pour aller à la charge : et c'est là où se firent ces belles charges de cavalerie qui ont tant fait de bruit, et dont on a tant parlé.

Sur ces entrefaites, l'aile gauche des Bavarois vint charger notre droite, et passa en bataille dans l'endroit qu'on avoit rapporté être un défilé presque impraticable ; ce qui causa tant de surprise et d'épouvante à toute notre cavalerie française, qu'elle s'enfuit à deux lieues de là, sans attendre les ennemis à la portée du pistolet : chose qui n'aura peut-être jamais d'exemple.

Tout ce que put faire le maréchal de Gramont, ce fut de se mettre à la tête des deux régimens de Fabert et de Wal, qui ne branlèrent point de leur poste, et qui firent à bout touchant une si furieuse décharge sur la cavalerie ennemie, qu'elle ouvrit les escadrons qui venoient à la charge ; et le maréchal de Gramont prit ce temps-là pour entrer dedans avec ce qui lui restoit de gens auprès de lui : ce qui ne lui servit pas à grand' chose, se trouvant enveloppé de toutes parts, et quatre cavaliers sur le corps qui l'alloient tuer, en disputant ensemble à qui l'auroit. Son capitaine des gardes en tua un, et Hemon son aide-de-camp un autre : ce qui lui ayant donné un peu de relâche, il survint, par bonne fortune pour lui dans le moment, un capitaine du régiment de La Pierre, nommé Sponheim, lequel, entendant nommer le maréchal de Gramont, rallia deux ou trois officiers de ses amis,

qui ayant écarté la compagnie le tirèrent d'intrigue, et lui sauvèrent la vie. Le capitaine de ses gardes resta mort sur la place, le lieutenant blessé et prisonnier avec lui, le cornette et le maréchal-des-logis tués, et toute la compagnie de ses gardes qui étoit de cent maîtres, à la réserve de douze qui furent aussi pris; quatre aides-de-camp tués; trois de ses pages, et généralement tous ses domestiques qui l'avoient suivi, furent pareillement tués à ses côtés. C'est ce que produit l'affection pour un maître qu'on aime.

Il lui arriva encore un accident assez extraordinaire : car le capitaine qui le conduisoit le voulant toujours mener au général Mercy, duquel il ignoroit la destinée, ne sachant pas encore qu'il avoit été tué par les premiers mousquetaires commandés à l'attaque du village, trouva un petit page lorrain du baron de Mercy, âgé de quinze ans, lequel entendant dire qu'on menoit prisonnier le général des Français, voulut venger sur lui la mort de son maître : et comme il n'avoit point de pistolets, et qu'on menoit le maréchal de Gramont les rênes de son cheval rabattues, il sauta sur un des siens, et lui tira dans la tête; mais par bonne fortune ayant été déchargé dans le combat, il ne lui put faire de mal. Les Allemands voulurent châtier sévèrement une action aussi noire; mais le maréchal de Gramont dit que c'étoit un enfant à qui il vouloit qu'on pardonnât, et empêcha qu'il ne fût pistolé sur-le-champ, les Allemands étant sans miséricorde pour pareils attentats.

Pendant que les choses se passoient ainsi du côté de notre aile droite, il n'en alloit pas de même à celle

des ennemis, qui après un furieux combat fut entièrement défaite par le duc d'Enghien et le maréchal de Turenne, qui étoient à la gauche. Le général Gleen, qui y commandoit, y fut blessé et pris, et un nombre infini d'officiers principaux et de soldats, beaucoup de canons et d'étendards. Le champ de bataille nous demeura avec toutes les marques de la victoire : ce que voyant Jean de Verth qui commandoit l'armée de Bavière, et Mercy mort, il ne songea plus qu'à se retirer dans le meilleur ordre qu'il put sur une montagne auprès de Donawert, nommée Schellemberg, qui étoit déjà retranchée dès le temps du roi de Suède.

Cependant le maréchal de Gramont fut mené en diligence toute la nuit à Donawert : et comme la confusion y étoit grande, à cause de la quantité de bagages qui passoient le Danube, il resta jusqu'au lendemain matin sous la garde de quelques dragons, non sans grand péril de sa vie, particulièrement à cause du corps du général Mercy, qu'on avoit conduit dans un petit chariot découvert devant le logis où il étoit, avec un tel abandon que ce même homme, qui commandoit les armées impériales avec tant d'autorité, et qui étoit si redouté dans toute l'Allemagne il n'y avoit que cinq ou six heures, se trouvoit exposé tout nu, le ventre à la lune, dans un misérable chariot de vivandier, n'ayant pour toute garde que deux infâmes p.......

Ce triste spectacle échauffant la canaille qui passoit, leur fit à plus d'une reprise prendre la résolution d'aller l'assassiner dans son logis; et ces alarmes ne cessèrent que jusques à ce qu'un sergent-major et

quelques autres officiers portèrent un ordre du baron de Verth pour amener le maréchal de Gramont de Donawert à Ingolstadt avec les prisonniers qui étoient avec lui, qui consistoient au colonel Bens, allemand, au sieur de Chambord, commandant le régiment de cavalerie du cardinal Mazarin, et le lieutenant de ses gardes.

Ils le firent aussi suivre par le corps de Mercy : escorte un peu sauvage, et qui ne plaisoit guère au maréchal de Gramont, après ce qu'il venoit d'essuyer. Il arriva le même jour à Ingolstadt, d'où tous les habitans vinrent au devant de lui et du corps mort de Mercy, qui avoit été gouverneur de la place, et fort aimé ; les uns touchés de pitié et de compassion d'avoir perdu un homme du mérite de Mercy, et les autres de curiosité de voir une personne de la qualité du maréchal de Gramont, dont la réputation étoit si connue en Allemagne. Mais il en arriva différemment de ce qu'il appréhendoit, craignant toujours que la triste vision du corps mort de Mercy, qui marchoit à ses côtés, ne causât quelque émeute parmi le peuple qui retombât ensuite sur lui ; et jamais il ne fut plus étonné ni plus aise que lorsqu'il vit ce même peuple l'entourer de toutes parts, lui jeter des fleurs, et lui faire mille caresses, de même que s'il eût été le général de l'Empereur qui revînt victorieux. Le soir, le commandant de la ville le mit dans une hôtellerie avec une garde, où il donna à souper à tous les magistrats ; et après avoir bu avec eux toute la nuit, il devint leur meilleur ami, et fut comblé de présens de leur part, tant ils étoient charmés de ses manières gracieuses et polies. Le lendemain, on le

mit dans le château avec les colonels Schmidberg et Rose, et les sieurs Du Passage et de Lameth qui avoient été faits prisonniers à la bataille que perdit le maréchal de Turenne à Mariendal.

Deux jours après, l'électeur de Bavière lui dépêcha le sieur Kittner, son premier ministre, avec une lettre très-obligeante, et un ordre au commandant d'Ingolstadt, non-seulement de le sortir du château, mais de le laisser dans la ville sur sa parole en pleine liberté, et de lui rendre tous les honneurs qui étoient dus à un homme de sa naissance et de son mérite; qu'il accordoit de plus, à sa considération, la même liberté à tous les autres prisonniers qui étoient auprès de lui, tant ceux de Nordlingen que de Mariendal.

Ce traitement honnête et distingué de la part de l'électeur fut suivi d'un grand régal de toutes sortes de boîtes de vermeil doré pleines de confitures que l'électrice, sœur de l'Empereur, lui envoya avec une écharpe blanche en broderie d'or. Après toutes ces civilités, Kittner supplia le maréchal de Gramont qu'il pût entrer en matière avec lui, et lui dit qu'il espéroit que sa prison seroit courte, puisque le duc d'Enghien pressoit extraordinairement Son Altesse électorale de l'échanger avec le comte de Gleen; à quoi son maître se portoit volontiers, et avec d'autant plus de raison qu'il se trouvoit fort embarrassé pour le commandement de son armée, le baron de Verth étant bien capable de la conduite de la cavalerie dont il étoit général, mais que ses talens et sa capacité n'étoient pas suffisans pour commander en chef une armée comme la sienne, à la tête de laquelle

le capitaine le plus expérimenté n'étoit pas trop bon; que le baron de Rauschenberg eût été plus selon le goût de l'électeur : mais n'étant que général de l'artillerie, grade au-dessous du baron de Verth, il falloit de nécessité qu'il lui obéît; et il ne vouloit pas lui donner un pareil déboire.

Quelqnes jours après, Kittner revint trouver le maréchal de Gramont de la part de l'électeur, et lui porta la bonne nouvelle de son échange avec le comte de Gleen, et par conséquent sa liberté; mais qu'il le supplioit instamment, avant d'aller joindre le duc d'Enghien, de lui faire l'amitié de venir le voir à Munich, et que pour cet effet il lui envoyoit ses carrosses et ses officiers, qui l'y conduiroient.

Le duc d'Enghien, qui venoit de prendre Nordlingen, et qui ne savoit pas un mot de ce qui se passoit entre l'électeur et le maréchal de Gramont son ami intime, crut avec quelque vraisemblance qu'on l'amenoit à Munich pour différer son échange, écrivit aussitôt à l'électeur par un trompette, et lui manda très-vivement que s'il ne lui renvoyoit pas sur l'heure le maréchal de Gramont, il feroit passer le comte de Gleen en France, d'où il ne reviendroit qu'à bonnes enseignes. Le maréchal de Gramont ayant appris par l'électeur ce qui se passoit à son sujet, lui demanda permission de dépêcher en toute diligence un gentilhomme au duc d'Enghien pour le mettre au fait, et l'avertir que l'intention de l'électeur n'étoit point du tout de le retenir contre sa parole donnée, et qu'il désiroit seulement le voir pour traiter avec lui de quelques affaires très-importantes : ce qui fit autant de plaisir au duc d'Enghien que ce qu'il avoit

imaginé vingt-quatre heures avant lui avoit fait de peine.

Le jour que le maréchal de Gramont arriva à Munich, le comte de Curts, ministre et favori de l'électeur, vint au devant de lui, et le logea dans sa maison, qui étoit superbement meublée, où les officiers de l'électeur le traitèrent splendidement. Le souper fut long et gaillard, et on y but tant de santés, que tous les convives et le maître des cérémonies restèrent tous sous la table ivres morts. C'est la mode et la galanterie d'Allemagne, qu'il faut prendre en bonne part quand on est avec des Allemands, et qu'on a à traiter avec eux.

Le lendemain, à dix heures du matin, il eut son audience, où il fut reçu avec une pompe royale; et après toutes les civilités de l'électeur, qui étoit le prince du monde le plus poli et le plus civil, il le tira à part dans son cabinet, où il n'y avoit que le comte de Curts en tiers, et lui dit qu'il avoit extrêmement désiré de le voir, ayant conçu pour lui une haute estime, et n'ignorant pas la figure qu'il faisoit à la cour de France, pour lui témoigner avec confiance le sensible déplaisir qu'il ressentoit de se voir engagé dans une grande guerre contre un si puissant ennemi que le roi Très-Chrétien, laquelle il n'avoit jamais désirée, ains au contraire toujours cherché à l'éviter avec soin; qu'il ne pouvoit comprendre pourquoi le roi de France faisoit la guerre à l'Allemagne; qu'il n'y avoit que deux raisons qui l'y pussent obliger : l'une pour la religion, à quoi il n'y avoit nulle apparence, puisqu'il faisoit la guerre contre de bons catholiques, et que le Roi professoit cette

même religion, et ne la pouvoit faire comme un roi de Suède luthérien, qui venoit pour la détruire; que si c'étoit pour avoir raison de quelque tort qui lui eût été fait, qu'il le laissât agir; qu'il avoit assez de crédit auprès de l'Empereur et des Etats de l'Empire pour lui faire avoir satisfaction: mais que d'épancher le sang catholique sans aucun intérêt notable, et faire la guerre contre des gens qui n'étoient point ses ennemis, il n'y avoit nulle raison politique ni chrétienne; qu'il se regardoit déjà comme un homme fort avancé en âge; qu'il laissoit des enfans très-jeunes, auxquels il ne vouloit point donner un si pesant fardeau à soutenir que celui d'une continuation de guerre contre le roi de France, et par conséquent qu'il n'y avoit rien qu'il ne mît en œuvre pour la terminer; qu'il n'étoit attaché à l'Espagne par aucune liaison d'intérêt ni d'inclination; qu'au contraire c'étoit une nation rogue et superbe, de laquelle il connoissoit assez le génie pour ne pas désirer d'avoir jamais rien à démêler avec elle; qu'il étoit né prince libre, et que son honneur, le soutien de la religion, le repos et le bien de l'Allemagne, étoit ce qui le faisoit agir; qu'il étoit beau-frère de l'Empereur, pour lequel il devoit avoir de grands sentimens d'amitié, non-seulement par la considération de leur alliance, mais par la connoissance qu'il avoit que c'étoit un prince de grande vertu, et qui se porteroit toujours au bien et à la raison lorsqu'on lui feroit connoître l'un et l'autre.

Enfin, après une conférence de cinq heures, dont les particularités seroient trop longues à déduire, et une seconde où le maréchal de Gramont prit congé

de lui, il fut résolu qu'il écriroit au cardinal Mazarin une lettre de créance pour l'assurer de ses bonnes et droites intentions, et que le maréchal lui feroit entendre, par quelqu'un de sûr et d'affidé, que l'électeur enverroit un ordre positif, signé de sa main, à ses ambassadeurs de Munster de négocier avec ceux de France, et de se porter à tous les accommodemens qui leur seroient proposés. La suite a pu faire voir du depuis le bon succès du commencement de cette négociation de Munich, dont je n'ai touché ici que des choses générales, laissant le soin des particulières aux ministres de France qui traitoient la paix à Munster, que le maréchal de Gramont leur avoit si dextrement ébauchée, en conciliant les intérêts de l'électeur de Bavière avec la France, qui se trouvoit pour lors le prince d'Allemagne le plus important à gagner, puisque son armée étoit plus forte que celle de l'Empereur, et qu'il falloit de nécessité compter avec lui pour réussir.

Après l'entrevue de Munich, le maréchal de Gramont fut conduit à Donawert par le même Kittner, et toujours traité par les officiers de l'électeur. Lorsqu'il fut près de Rain, où le roi de Suède avoit passé le Lech, le général de l'armée de Bavière envoya devers lui le baron de Fleckenstein; et à une lieue du camp tous les officiers généraux sortirent pour venir à sa rencontre, avec toutes les démonstrations d'honneur et de respect qu'ils eussent rendu à l'électeur même. Le lendemain, l'échange se fit avec le comte de Gleen et lui, à la grande satisfaction des deux armées. Il arriva à Dunkespield, que le duc d'Enghien assiégeoit; et bien qu'il fût nuit obscure, le duc d'Enghien quitta

la tranchée pour venir à une lieue au devant du maréchal de Gramont, qu'il reçut avec des démonstrations de joie incroyable. Le siége se poursuivit; et la brèche faite, les ennemis ne voulurent point tâter de l'assaut, et se rendirent le cinquième jour de la tranchée ouverte; après quoi on résolut de marcher vers Hailbronn.

Mais comme l'on se disposoit à partir, le duc d'Enghien tomba malade d'une fièvre continue, accompagnée de beaucoup d'accidens qui firent même craindre pour sa vie. Etant arrivé à Neckers-Ulm, il pria instamment le maréchal de Gramont, par toute l'amitié qu'il avoit pour lui, de le faire transporter à Philisbourg, si c'étoit une chose possible. Ce passage étoit extrêmement difficile, ayant quatorze lieues d'Allemagne à faire, et toute l'armée de Bavière s'étant postée à Schwubischgemund.

Le maréchal, qui étoit inconsolable de l'état où se trouvoit le duc d'Enghien, et qui l'aimoit tendrement, ne voulut point confier la conduite de sa personne à d'autres qu'à lui. Mais le pas étoit glissant, et il falloit bien délibérer sur la manière dont on feroit cette marche périlleuse : ce ne pouvoit être ou qu'avec un grand corps de troupes, ce qui laissoit l'armée exposée, qui demeuroit proche de Hailbronn, sous le maréchal de Turenne; ou qu'avec un petit, moyennant quoi c'étoit hasarder la personne du duc d'Enghien, dont la conservation étoit si précieuse à l'Etat, à laquelle s'il fût arrivé quelque accident, l'on n'eût pas manqué de charger le maréchal de Gramont, et de le taxer d'imprudence d'avoir hasardé ce prince avec si peu de troupes, puisque la personne du duc d'Enghien

méritoit bien d'être conduite par toute l'armée : ce qui néanmoins ne se pouvoit faire qu'en la ruinant entièrement, et qu'en ôtant tous moyens au maréchal de Turenne de pouvoir subsister en Allemagne; ce qui étoit perdre sans ressource les affaires du Roi.

Toutes ces raisons bien examinées et débattues par les deux généraux et les officiers principaux de l'armée, on conclut unanimement que puisque le maréchal de Gramont vouloit absolument se charger de la conduite du duc d'Enghien, il le meneroit à Philisbourg avec un corps seulement de mille chevaux, et que marchant jour et nuit, il pourroit faire ce trajet sans que les ennemis eussent connoissance de sa marche. Comme en cas pareil tous les instans sont précieux, il fit mettre le duc d'Enghien dans un brancard; et quoique le prince eut de temps en temps le transport au cerveau causé par la violence de sa fièvre, néanmoins il ne lui donna d'autre relâche, pour se reposer pendant la marche, que celui qu'il falloit pour faire repaître la cavalerie en pleine campagne. La chose réussit, et le duc d'Enghien arriva heureusement à Philisbourg, où on commença à espérer de sa vie. Sitôt que le maréchal eut remis ce prince dans le château, et que le bon sens lui fut revenu, il l'embrassa mille fois, et repartit sur l'heure pour rejoindre l'armée. Et se doutant bien que les ennemis ayant eu avis de sa marche, lui tiendroient bonne compagnie à son retour, qu'ils avoient même détaché un corps très-considérable pour le combattre, il prit un chemin différent que celui où il se doutoit bien qu'il étoit attendu, et arriva au camp sans autre mauvaise aventure que celle d'avoir dé-

monté deux ou trois cents cavaliers qui avoient été obligés d'abandonner leurs chevaux par la fatigue et le travail d'une si longue traite.

Dès qu'il fut arrivé, il tint conseil avec le maréchal de Turenne sur ce qu'ils auroient à faire; et, après plusieurs sentimens différens, on prit enfin la résolution de marcher dans la Souabe, et de prendre des quartiers en un lieu qu'on appelle Rosengarten, où il y avoit quantité de fourrages, et d'où ils pouvoient tirer leur subsistance de Schwabischal. Après y avoir passé dix ou douze jours, n'ayant des nouvelles qu'assez confuses des ennemis qui étoient assez éloignés, le colonel Bens, que le maréchal de Gramont avoit laissé blessé à Ingolstadt, et à qui il avoit fait donner passe-port par l'électeur pour s'en venir joindre notre armée lorsque sa santé lui permettroit, vint l'avertir qu'il avoit vu passer à Ingolstadt l'archiduc et Galas, lesquels certainement venoient joindre Gleen à tire-d'aile, et que leur dessein étoit de nous combattre après cette jonction, leurs forces étant de beaucoup supérieures aux nôtres.

Sur cet avis, qui étoit d'un homme sûr, le maréchal de Gramont, le maréchal de Turenne et le général Geis, qui commandoit les troupes de la landgrave de Hesse, ne balancèrent pas un moment à prendre le parti de se retirer en diligence à Philisbourg : mais les avis furent tout-à-fait contraires à l'égard du chemin que l'armée devoit prendre. Les hauts officiers allemands opinèrent qu'il falloit abandonner le gros canon, brûler le bagage, et marcher droit à Mayence, où, quoiqu'il n'y eût point de pont, on ne laisseroit pas de trouver assez de bateaux pour faire passer le

Rhin à l'armée ; mais que hasarder la marche à Philisbourg c'étoit se commettre à un péril manifeste, les ennemis pouvant avec facilité nous gagner les devans; que de plus il y avoit trois rivières à passer, qui étoient le Cocker, le Ratz et le Necker, sur lequel les ennemis avoient le pont de Hailbronn ; et qu'outre cela ils nous pourroient aisément défaire au défilé de ces rivières. Mais le maréchal de Gramont s'opposa fortement à cet avis, représentant que de commencer leur retraite par brûler le bagage et abandonner le canon étoit une chose non seulement honteuse, mais qui mettroit une telle frayeur dans l'esprit de tous les soldats, qu'il ne seroit plus possible de les rassurer pour peu que l'ennemi parût; de plus, que n'y ayant point de pont sur le Rhin à Mayence, il n'y avoit nulle sûreté à faire passer une armée aussi forte que la leur sur une douzaine de mauvais bateaux, qu'on étoit encore fort incertain de trouver; et qu'il valoit mieux et qu'il étoit plus honorable de se commettre à donner un combat, quoiqu'inférieur aux ennemis, lequel se pouvoit gagner comme se perdre, que de prendre un parti timide, lequel ne mettoit en aucune manière l'armée à couvert du désastre dont elle étoit menacée.

Le maréchal de Turenne fut du même avis; et l'on marcha jour et nuit pour passer le Necker à Wimpfen, où, comme il a été dit ci-dessus, le maréchal de Gramont avoit pris la sage précaution de laisser une assez forte garnison. On dépêcha dans l'instant deux aides-de-camp et un officier d'artillerie, avec un ordre au commandant de la place de faire travailler à un pont sur des chevalets pour passer l'infanterie, présuppo-

sant que la cavalerie pourroit passer à gué; mais les pluies avoient rendu la rivière si rapide, que le pont ne se put faire.

Dans le temps que l'armée arrivoit, l'eau, par un bonheur incroyable, baissa de trois grands pieds; et deux reîtres allemands, qui étoient ivres de brandevin, ayant passé la rivière, quoique avec assez de peine, le maréchal de Gramont se mit à la tête des troupes, et entra dedans le premier pour faire voir que le passage n'étoit point aussi difficile qu'on se l'imaginoit. Dès l'heure même tous les régimens qui étoient là présens se jetèrent à l'eau et le suivirent; le bagage et le canon en firent de même, et on ne perdit au passage qu'un seul chariot, un moine et une demoiselle de sa connoissance, qui se noyèrent. L'infanterie française passa dans quelques petits bateaux qui se trouvèrent là par bonheur, et le maréchal de Turenne passa aussi de son côté avec les Hessois un peu au-dessous, en un jour et une nuit.

Cependant les ennemis ne s'endormoient pas: mais comme notre armée étoit assez considérable pour se faire porter quelque respect, ils marchèrent toujours fort serrés, sans oser jamais détacher aucun corps pour nous venir harceler; et nous arrivâmes enfin à Philisbourg, où le général Geis demanda permission de pouvoir repasser le Rhin sur le pont de bateaux qui étoit à Spire pour s'en retourner en Hesse: ce qui lui fut accordé avec toute la politesse et les marques d'amitié que méritoit un homme tel que lui, qui avoit si dignement servi la cause commune, et agi pendant la campagne avec tout le zèle possible et la dernière valeur.

Après cette séparation, n'y ayant point de nouvelles que l'archiduc eût passé Hailbronn, M. de Turenne pria le maréchal de Gramont de vouloir bien que l'armée qu'il commandoit ne passât pas le Rhin, et de prendre ensemble le poste de Groben, qui leur étoit bien connu, et lequel n'étant distant que d'une lieue de Philisbourg, ils pourroient tirer leurs vivres, et toute leur cavalerie les fourrages dont elle auroit besoin, du marquisat de Dourlach; que ce lieu lui étoit d'une extrême conséquence, le passage du Rhin lui ôtant les moyens de pouvoir prendre ses quartiers d'hiver en lieu où il lui fût possible de faire subsister ses troupes; que la chose étoit sûre, puisqu'il n'y avoit point d'apparence que l'archiduc s'avançât, ayant retiré toutes les troupes qu'il avoit en Allemagne, et que ce seroit l'exposer par ce moyen à tout ce que l'armée suédoise voudroit entreprendre; qu'en tous cas, s'il prenoit fantaisie à l'archiduc de les vouloir pousser, ils avoient leur retraite assurée à Philisbourg, et le Rhin derrière eux pour le passer, s'ils étoient pressés; qu'à la vérité il étoit assez difficile de faire remonter tout le pont de bateaux qu'on avoit à Spire, dont la plupart se trouvoient en méchant état; mais qu'il en feroit venir cinq ou six des plus grands et des meilleurs, avec lesquels on ne laisseroit pas de faire passer l'armée avec facilité, et sans qu'il arrivât d'inconvénient.

Le maréchal de Gramont consentit à cette proposition, et l'on marcha le même jour audit lieu de Groben. Le lendemain, les partis que le maréchal de Turenne avoit laissés dans Eringen et Epingen lui rapportèrent qu'il n'y avoit qu'un grand parti de trois

mille chevaux, commandé par Jean de Verth, qui eût repassé le Necker, et que l'archiduc étoit resté à Hailbronn : mais le soir, comme le maréchal de Gramont revenoit de faire accommoder certains passages entre le camp et Philisbourg, se doutant bien que l'ennemi pourroit faire ce qu'il fit, le maréchal de Turenne lui amena un soldat du régiment de Nettancourt qui avoit été pris prisonnier à Mariendal, et qui ne faisoit que de se sauver des prisons, lequel leur porta la nouvelle, et les assura que toute l'armée de l'ennemi n'étoit qu'à une lieue d'eux, et qu'elle marchoit avec tant de précaution qu'il n'y avoit pas un seul cavalier qui se débandât, ni un parti détaché, crainte de donner connoissance de leur marche et du dessein qu'ils avoient de nous attaquer, et de se poster même cette nuit entre notre camp et Philisbourg pour nous ôter tout moyen de nous retirer.

Ce soldat parla avec tant de sens et de connoissance, qu'on ajouta foi à son discours, bien que très différent des précédens avis qu'on venoit de recevoir. Les deux généraux firent aussitôt charger le bagage, atteler le canon, et, sans toucher boute-selle ni battre la générale, marchèrent à Philisbourg en toute diligence. Dieu les assista bien de ne pas perdre de temps à raisonner sur ce qu'il y avoit à faire; car, comme leurs dernières troupes arrivoient près de Philisbourg vers la petite pointe du jour, l'avant-garde de l'archiduc parut dans la plaine à la portée du canon. Elle voulut s'avancer pour nous charger; mais notre poste étant déjà pris entre la ville et le fort du Rhin, il leur parut inattaquable : et comme tout le canon de Philisbourg tiroit incessamment sur leur armée, et

qu'il leur tuoit beaucoup de gens, l'archiduc voyant qu'il avoit manqué son coup à une heure près, et qu'il ne pouvoit plus rien tenter sans témérité, prit enfin le parti de se retirer, à son grand regret.

Cela fait, il fallut songer à passer le Rhin; et n'ayant que six bateaux, il étoit besoin d'un grand ordre et de beaucoup de diligence, l'armée pâtissant extrême ment, et les chevaux n'ayant rien à manger dans un poste aussi serré que celui qu'elle occupoit. Cependant, à mesure que nos troupes passoient, l'archiduc, qui ne s'étoit pas encore éloigné de beaucoup, ne laissoit pas de concevoir de nouvelles espérances de pouvoir entamer notre arrière-garde, voyant bien que ce qui restoit s'affoiblissoit de plus en plus. Mais quoiqu'il fît par diverses fois avancer de grands corps de dragons, soutenus d'un grand nombre d'escadrons, il ne put jamais nous engager à sortir du poste que nous occupions; et les endroits pour nous attaquer étant inaccessibles, et les salves du canon de Philisbourg presque continuelles, il eut le déplaisir de nous voir deux jours et deux nuits passer le Rhin à sa vue sans nous pouvoir faire aucun mal, pendant que notre canonnade lui tua assez de monde, et qu'il perdit beaucoup de sa cavalerie, qui avoit demeuré cinq jours entiers sans trouver de fourrage de quoi nourrir un cheval.

Après avoir passé le Rhin, on prit le poste de Landau, où le maréchal de Gramont reçut les ordres du Roi pour ramener en France l'armée qu'il commandoit, et lui donner des quartiers d'hiver dont elle avoit grand besoin.

[1646] L'année suivante, la cour prit résolution de

faire un grand effort en Flandre. Le Roi tenoit Armentières et Menin sur la Lys : et pour pousser ses conquêtes de ce côté-là, et porter la guerre en la partie la plus sensible des Espagnols, l'on crut qu'il n'y avoit rien de plus utile à entreprendre que le siége de Courtray, grande ville sur la même rivière, et dont la prise n'étoit pas seulement importante pour mettre à contribution toute la partie de Flandre la plus riche et la plus abondante, mais donnoit encore la main aux Hollandais, et resserroit tellement les ennemis qu'ils ne savoient plus où mettre leurs troupes en quartier d'hiver, le Brabant étant un pays de contribution, La Bassée donnant l'entrée dans la Flandre wallonne, les plus considérables places de l'Artois conquises, le pays de Luxembourg et le comté de Namur fort stériles. Ayant donc un si grand pied dans la Flandre, qui est entre la Lys et la mer, il y avoit apparence que ces Etats, qui étoient demeurés si fermes dans l'obéissance d'Espagne, se lasseroient enfin d'une domination qui ne les pouvoit garantir de leur ruine totale.

L'armée du duc d'Orléans, et celle que commandoit le duc d'Enghien, avec lequel le maréchal de Gramont eut ordre de continuer à servir, devoient ensemble faire le siége de Courtray. Celle du duc d'Enghien prit sa marche vers le Hainaut, pour ôter aux ennemis la connoissance du dessein qui avoit été formé; et tout d'un coup marcha des environs de Landrecies au Catelet, et se rendit près de Courtray le même jour que lui avoit marqué le duc d'Orléans. Mais étant à une lieue de Courtray avant la jonction faite avec ledit duc, les partis qu'on avoit envoyés à la

guerre rapportèrent que le duc de Lorraine, Piccolomini et toute l'armée d'Espagne étoient fort proches de la leur: ce qui les obligea, sans s'avancer davantage, à retrancher promptement le poste où ils se trouvoient, jusques à cè qu'ils eussent de plus certaines nouvelles de l'armée des ennemis et de celle du duc d'Orléans.

A l'entrée de la nuit, le maréchal de Gramont prit une légère escorte pour aller trouver le duc d'Orléans, et résoudre avec lui des postes et des quartiers que le duc d'Enghien prendroit. Ils convinrent ensemble que ce seroit en deçà de la rivière de la Lys: cela fait, il s'en retourna trouver le duc d'Enghien, et fit marcher l'armée la même nuit. Le lendemain, comme elle prenoit ses postes, et qu'on avoit donné permission aux soldats d'aller chercher de quoi se hutter, le maréchal de Gassion donna avis que toute l'armée d'Espagne étoit devant son quartier : le duc d'Enghien et le maréchal de Gramont firent incontinent marcher la leur pour le soutenir. Et ce fut un grand bonheur pour l'armée du Roi que celle d'Espagne ne prit point ce jour-là le parti de l'attaquer: n'y ayant pas encore aucun poste de reconnu, les troupes ne faisant que d'arriver, et les ponts de communication avec le duc d'Orléans n'étant pas achevés, il y a grande apparence que nous eussions fort mal passé le temps; mais Dieu permit que les Espagnols passèrent toute cette journée à disputer de ce qu'ils auroient à faire; et les avis étant partagés, bien que selon toutes les raisons de guerre il n'y en eût point d'autre que celui de nous combattre, ils se contentèrent de quelques légères et infructueuses escarmouches. Et ce

pendant on ne perdit pas de temps de notre côté à travailler jour et nuit à se retrancher : de manière que le lendemain vers le midi les ennemis eurent beaucoup moins d'envie de nous attaquer que le jour précédent, et passèrent la rivière pour prendre le poste de Kurne, hors la portée du canon du quartier du duc d'Orléans, qu'ils ne trouvèrent pas moins bien retranché que le nôtre; et comme ils demeuroient devant nous sans faire autre chose que nous regarder, nos lignes se trouvant en très-bon état, l'on prit le parti d'ouvrir la tranchée du côté du duc d'Orléans et de celui du duc d'Enghien. Le maréchal de Gramont commandoit à celle-ci, et les maréchaux de Rantzaw et de Gassion à l'autre.

Après quatorze jours de tranchée ouverte, d'Elli-Ponti, ce fameux ingénieur italien, voyant ses demi-lunes prises, et le corps de la place ne valant rien du tout, fit battre la chamade, et demanda à capituler: ce qui lui fut accordé avec grande courtoisie. L'on peut dire avec vérité que jamais une grande armée, qui étoit de trente mille hommes effectifs, commandée par plusieurs chefs de réputation, n'agit avec tant d'incertitude et de mollesse que fit celle d'Espagne en cette rencontre, n'ayant fait que changer de poste et regarder nos lignes, sans que cela produisît d'autre effet que deux misérables tentatives qui ne peuvent pas se nommer attaques : l'une au quartier du maréchal de Gassion, et l'autre vis-à-vis l'église de Kurne. En quoi ils ne furent pas peu obligeans, puisque, sans nous flatter, on peut dire que, quelque autre parti qu'ils eussent voulu prendre, ils nous auroient fort embarrassés.

Celui d'attaquer Menin, dont ils s'emparèrent peu de temps après sans nulle résistance, étoit un coup sûr pour nous faire lever le siége, puisque c'étoit de ce lieu-là que nous tirions toutes nos munitions de guerre et de bouche, lesquelles ne furent pas trop abondantes pendant tout le siége. Et lorsque le duc d'Orléans fit la capitulation, un des otages tirant à part le maréchal de Gramont pour lui dire en grand secret que la raison qui les avoit forcés à se rendre étoit qu'ils n'avoient plus du tout de poudre, obligea le maréchal de Gramont de lui communiquer, avec toute la franchise dont il faisoit profession, que ce qui avoit uniquement déterminé le duc d'Orléans à ne les pas prendre prisonniers de guerre, et à leur accorder promptement la capitulation qu'ils demandoient, étoit qu'il n'avoit plus dans le camp ni poudre ni boulets, ni moyen d'en faire venir : ce qui surprit de telle sorte monsieur l'otage, qu'il s'en retourna penaud sans mot dire, et donna fort à rire à ceux qui se trouvèrent témoins des deux confidences.

La perte que l'armée du Roi fit à ce siége fut des plus médiocres, et ne doit presque pas être comptée : on n'y perdit que quelques officiers subalternes, et le sieur de Larmont, qui avoit autrefois défendu Leucate, et qui fut tué comme un sot dans une maison à la queue de la tranchée, regardant par la fenêtre.

On agissoit cependant avec beaucoup de vivacité auprès du prince d'Orange (1) pour lui faire entreprendre quelque chose de considérable, et l'on ne proposoit rien moins que le siége d'Anvers. Il deman-

(1) *Prince d'Orange* : Henri-Frédéric de Nassau, mort en 1647.

doit pour cet effet qu'on détachât un corps d'armée pour se joindre à lui : ce qui lui fut accordé, et on choisit le maréchal de Gramont pour le commander. Il restoit à voir la manière dont la jonction se pourroit faire : car l'armée d'Espagne se doutoit bien, par le poste du Sas-de-Gand, qu'avoit pris le prince d'Orange, que notre dessein étoit de se joindre à lui, et s'étoit postée pour cet effet en lieu où il étoit impossible que cette jonction se pût faire sans combattre: ce qui fit prendre la résolution au duc d'Orléans et au duc d'Enghien de marcher avec toutes les troupes jusque sur le canal de Bruges, où le prince Guillaume se devoit trouver avec la cavalerie hollandaise pour recevoir le maréchal de Gramont.

Dès l'instant que nos armées marchèrent, celle d'Espagne fit de même : et comme les premières troupes de l'avant-garde du duc d'Enghien et du maréchal de Gramont vouloient sortir des défilés pour entrer dans la bruyère qui va au canal de Bruges, laquelle est fort spacieuse, ils y trouvèrent toute l'armée d'Espagne en bataille; de sorte qu'au lieu d'y entrer (ce qui ne se pouvoit faire que troupes sur troupes, et par conséquent se vouloir faire battre à plaisir) ils postèrent leurs troupes derrière des haies et des watergans (1) qui leur étoient très-favorables, attendant que le corps de bataille et l'arrière-garde, composés des troupes du duc d'Orléans, les pussent joindre; mais les ennemis croyant qu'on vouloit attaquer Bruges, ou ne voulant peut-être pas hasarder un combat général, bien qu'il parût devoir être avantageux pour eux, nous laissèrent la plaine et le passage libres, et

(1) *Watergans* : Fossés remplis d'eau.

se campèrent sous Bruges. Toute l'armée ayant passé, le prince Guillaume la vint joindre avec sa cavalerie, et, sans perdre de temps, le maréchal de Gramont et lui marchèrent en diligence au Sas-de-Gand, où étoit le prince d'Orange.

Ce fut dans cette favorable conjoncture que si le prince d'Orange eût voulu passer l'Escaut vers Dendermonde, il le pouvoit faire sans aucun obstacle, car, par la retraite des ennemis à Bruges, il n'avoit plus un seul homme opposé à lui, et le maréchal de Gramont et le prince Guillaume marchant dans le pays de Vas vers le fort de Burg, Anvers étoit investi des deux côtés de l'Escaut; et les ponts au-dessus et au-dessous étant faits (ce qui ne se pouvoit empêcher puisque le prince d'Orange en avoit un avec lui, et que l'amiral de Zélande étoit au fort de Lilo avec tout ce qui étoit nécessaire pour faire l'autre), il y avoit de l'apparence que cette place si regardée de l'univers, et que ce même prince d'Orange avoit dit tant de fois ne se pas soucier de mourir une heure après l'avoir prise, étoit certainement entre ses mains. Mais Dieu en ordonna autrement, et fit qu'en un instant la tête tourna au plus sage de tous les hommes, et à un des plus expérimentés capitaines du siècle; car ce prince d'Orange en question l'emportoit encore sur tous ses ancêtres.

Le maréchal de Gramont l'alla trouver dans son camp, pour conférer avec lui de tout ce qu'il y avoit à faire pour une entreprise de cette importance; mais il ne fut jamais si surpris que, lorsque voulant entrer en matière et recevoir ses ordres, il le prit par la main, et après avoir fait deux tours de chambre assez

vite sans proférer une parole, il lui demanda s'il vouloit danser une courante à l'allemande avec lui; et que c'étoit le temps de le faire ou jamais. Le maréchal de Gramont s'aperçut bientôt de quoi il étoit question, dansa la courante du mieux qu'il put, puis fit promptement la révérence, et alla trouver le prince son fils pour lui dire qu'il ne s'attendît plus à rien de solide et de sensé de la part de son père, parce qu'il étoit devenu radicalement fou : ce qui ne se trouva que trop vrai dans la suite. C'est ce qui fut cause qu'on manqua de prendre Anvers, que les Espagnols ne pouvoient plus sauver, lesquels, ayant reconnu l'extrême péril où cette importante place avoit été, retournèrent aussitôt avec toutes leurs forces sur l'Escaut, et se postèrent à Dendermonde, n'opposant jamais au duc d'Orléans et au duc d'Enghien, qui attaquèrent Mardick et ensuite Dunkerque, que le seul marquis de Caracène, avec un corps de cinq ou six mille hommes : tout le reste de leur armée, sous le commandement du duc de Lorraine, de Piccolomini et de Bec, se tenant toujours en présence des armées de France et de Hollande.

Alors le maréchal de Gramont voyant bien qu'il n'y avoit plus rien de considérable à faire, tant pour l'occasion du siége d'Anvers qu'on venoit de perdre, que par l'égarement d'esprit de ce pauvre prince, qui d'ailleurs étoit fortement pressé par sa femme et les Etats-généraux, qui vouloient la paix avec l'Espagne à quelque prix que ce fût, ne songea plus qu'à faire demeurer le prince d'Orange dans le pays de Vas, afin que de son séjour, et de la jalousie qu'en concevroient les ennemis, les ducs d'Orléans et d'Enghien pussent

réussir en tout ce qu'ils voudroient entreprendre, et particulièrement le duc d'Enghien, qui lui avoit mandé en chiffre le dessein qu'il avoit d'assiéger Dunkerque, étant resté seul à la tête de l'armée, Son Altesse Royale ayant pris le parti de s'en retourner à la cour.

Ce fut en ce temps-là que le maréchal de Gramont lia une étroite amitié avec le prince Guillaume, qui étoit doué de toutes les grandes qualités qu'on pouvoit désirer à un prince de sa naissance, et dont la gloire et la réputation n'eussent pas été moindres que celles de ses pères, si la mort, à l'âge de vingt-deux ans, ne l'eût ravi au milieu de tant de belles espérances qu'on concevoit de lui avec grande raison (1).

Ils firent donc en sorte que le prince d'Orange se résolut enfin d'aller camper à Locren sur la rivière de Durme (ce qui fortifioit le soupçon que les ennemis avoient qu'il vouloit tenter le passage de l'Escaut). Et après lui avoir représenté que toute l'Europe le regardant comme un des plus grands et des plus expérimentés capitaines du siècle, il y alloit de sa réputation de laisser une armée de vingt-cinq mille hommes de pied et de sept mille chevaux, telle qu'étoit la sienne, sans rien entreprendre; et que c'étoit en vain qu'il avoit fait passer l'armée du Roi pour se joindre à la sienne, s'il n'avoit pas dessein de la mettre à quelque usage; que Sa Majesté le trouveroit très-mauvais, et que cela lui causeroit indubitablement quelque chagrin; enfin on le détermina, quoique avec peine, d'aller attaquer les forts de Calo et de Sainte-Marie, où il y avoit quelques années qu'il avoit été bien battu. Il

(1) Il mourut de la petite vérole le 9 novembre 1650.

fut résolu que le maréchal de Gramont marcheroit vis-à-vis de Dendermonde, et feroit semblant de vouloir passer l'Escaut pour amuser les ennemis, et qu'en même temps quatre mille mousquetaires, commandés et suivis de tout le reste de l'armée, marcheroient vers lesdits forts pour les attaquer; qu'ils seroient épaulés par l'amiral de Zélande, lequel cependant attaqueroit un petit fortin proche des deux autres: ce que ledit amiral exécuta ponctuellement, ainsi que le maréchal de Gramont pour ce qui lui avoit été ordonné; en sorte que les ennemis ne doutèrent plus qu'on vouloit passer l'Escaut. Et après avoir maintenu une longue escarmouche, et tiré le canon de part et d'autre, la rivière entre deux, le maréchal de Gramont retourna en diligence vers le prince d'Orange, selon le projet qui en avoit été fait: mais l'ayant joint, il trouva qu'il venoit de changer tous les premiers ordres donnés, et qu'au lieu d'aller attaquer les forts dont on étoit convenu, et dont la prise eût été funeste aux Espagnols, il se fixa à faire le siége d'un château nommé Tamise, qui avoit plus de l'air d'un pigeonnier que d'une place remparée. Et c'est à cette belle expédition qu'il proposa encore dans sa chambre une seconde courante allemande au maréchal de Gramont, qui, outré de douleur, alla dans l'instant rendre compte au prince Guillaume de ce qu'il venoit de voir et d'entendre, lequel, pour toute réponse, ne fit que lever les épaules, et témoigner un regret extrême de l'état pitoyable où étoit son père; ce jeune prince étant si bien né, qu'il ne se démentit jamais du respect qu'il lui devoit, et ayant pour lui dans sa folie la même vénération que

s'il eût été dans son bon sens, quoique son père eût conçu pour lui une telle jalousie qu'il ne le pouvoit souffrir, ni l'admettre dans aucune affaire, de quelque nature qu'elle pût être.

Enfin il fallut, malgré qu'on en eût, achever ce fameux siége de Tamise, qui dura deux fois vingt-quatre heures, et ne plus songer à l'entreprise de Calo. Mais comme le maréchal de Gramont demeuroit toujours ferme dans la résolution d'empêcher le prince d'Orange de sortir encore de quelque temps du pays de Vas, afin que le duc d'Enghien, n'ayant point d'ennemis sur les bras, pût venir à bout du siége de Dunkerque, qui n'étoit pas une besogne aisée, non seulement vu l'arrière-saison, et la garnison d'Espagnols naturels qui étoit dans la place, mais encore par rapport au marquis de Leyde qui y commandoit; le maréchal de Gramont ne cessoit de travailler avec le prince Guillaume pour venir à bout de son dessein; et ils se servirent l'un et l'autre de tant de moyens, qu'ils retinrent plus de quinze jours le prince d'Orange, malgré lui et ses égaremens d'esprit, en un lieu nommé Saint-Gilles.

Ce fut pendant ce temps que les députés des Etats-généraux vinrent plusieurs fois trouver le maréchal de Gramont, pour lui représenter qu'il ne leur étoit plus possible de pouvoir soutenir l'effroyable dépense que leur causoit le séjour des armées dans le pays de Vas, payant tous les jours deux mille cinq cents pistoles pour le seul louage des bateaux. Le maréchal de Gramont éludoit autant qu'il lui étoit possible toutes ces plaintes, et cherchoit à gagner du temps; mais se trouvant enfin poussé à bout, il proposa aux

députés des Etats et au prince d'Orange que puisqu'ils avoient tant d'envie de sortir du pays de Vas, qu'il les conjuroit, au moins pour le bien de la cause commune, qu'on songeât à faire quelque entreprise dans le Brabant ou dans la Gueldre; que l'armée des Etats étant aussi forte en infanterie qu'elle l'étoit, il pouvoit aisément renvoyer la sienne par mer au duc d'Enghien, qui en avoit grand besoin pour le siége de Dunkerque; et que pour lui il demeureroit joint au prince d'Orange avec sa cavalerie, qui étoit la meilleure et la plus aguerrie qu'il y eût en France, de laquelle il voyoit bien qu'on ne se pouvoit passer, celle des Etats ne valant pas grand' chose.

Après beaucoup de contestations, le siége de Lierre fut résolu, et toute l'armée s'embarqua au Poldre-de-Name pour passer à Berg-op-Zoom. On ne vit jamais un si bel embarquement, ni fait avec tant d'ordre et de diligence; car toute l'armée, le bagage et le canon passèrent le bras de mer, et arrivèrent le troisième jour à Berg-op-Zoom: chose qu'on ne peut croire, à moins de l'avoir vue. C'est là où la princesse d'Orange vint trouver son mari (1), et en fort peu de temps lui renversa le peu de cervelle qui lui restoit, et lui fit changer la résolution d'attaquer Lierre. Jamais on ne vit une meilleure Espagnole, ni une personne plus contraire à la France, ne s'étant relâchée ni de son amitié pour l'une ni de sa haine invétérée pour l'autre, jusques à ce que ce beau traité de paix entre l'Espagne et la Hollande ait été conclu.

(1) *Son mari:* Le prince d'Orange avoit épousé en 1625 Amélie, fille du comte Jean-Albert de Salm.

Le maréchal de Gramont voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire avec le prince d'Orange, qui étoit devenu tout-à-fait imbécile, songea à repasser en France; mais le retour par terre paroissoit impossible, cette belle armée du Roi, qui étoit entrée en Hollande la première année de la guerre, ne l'ayant osé tenter, tant il y avoit d'obstacles qui paroissoient invincibles.

Le maréchal de Gramont avoit déjà reçu les ordres de la cour, et l'argent pour embarquer sa cavalerie; mais tous les officiers lui ayant remontré qu'ils avoient fait ce voyage avec joie à sa seule considération, et que, les renvoyant par mer, leurs régimens seroient absolument détruits, cela le toucha, et avec raison: et comme il se confioit entièrement à cette cavalerie, qu'il connoissoit pour être la meilleure et la plus aguerrie qu'il y eût dans l'Europe, il se détermina enfin à tenter son passage par terre.

Mais comme il falloit passer tout le trajet qu'il y a entre Berg-op-Zoom et Maestricht dans de grandes plaines rases, et montrer le flanc à Anvers, Lierre et Crendals, derrière lesquelles places étoit le prince de Ligne avec un corps considérable de troupes, le maréchal de Gramont, pour parvenir sûrement à ses fins, s'avisa de faire une nouvelle proposition au prince d'Orange, qui étoit d'assiéger Venloo; à quoi le prince consentit. Il lui fit voir aussi (étant de concert de tout avec son fils le prince Guillaume) qu'en lui donnant deux mille chevaux pour l'escorter jusqu'à Maestricht, cette même cavalerie investiroit Venloo, pendant que la sienne repasseroit en France. Le prince d'Orange, ravi d'être défait d'un diable

d'homme qui tous les jours lui faisoit de nouvelles propositions d'agir lorsqu'il n'en avoit nulle envie, lui accorda avec plaisir les deux mille chevaux qu'il lui demandoit, et en donna le commandement au comte Maurice de Nassau; et par ce moyen il arriva heureusement à Maestricht.

Les ennemis ne sachant encore à quoi se résoudre, et ne pouvant pénétrer notre dessein, n'avoient jusque là pris aucun parti. Dès que le maréchal de Gramont fut à Maestricht, il fit passer la Meuse à sa cavalerie, sur un pont de bateaux qu'on construisit hors de la ville; et comme il n'avoit point d'infanterie, et qu'il devoit traverser les Ardennes, il tira du gouverneur de Maestricht, qui avoit ordre de lui obéir, cinq cents mousquetaires de sa garnison, mais plutôt avec dessein de faire savoir aux ennemis qu'il avoit de l'infanterie pour faciliter son passage, qu'avec résolution de s'en servir, puisque cela eût retardé sa marche, et que son salut dépendoit de la seule diligence. Il les renvoya donc après avoir marché deux lieues avec lui, et dépêcha le sieur de Chambord à Liége pour avertir les bourgmestres du passage des troupes du Roi sur leurs terres, lequel il feroit avec tous les égards et la modération possible.

Un chanoine de Saint-Lambert, un gentilhomme et un magistrat furent députés vers lui pour le complimenter. Il marcha avec une telle diligence et tant d'ordre, qu'en neuf jours il arriva avec toute sa cavalerie de Berg-op-Zoom à Sedan, passant les bois de Saint-Hubert, qui sont de telle nature que cent mousquetaires seroient capables d'arrêter trois mille chevaux, et de les défaire. Son arrière-garde fut attaquée

par quelques troupes espagnoles ; mais y ayant laissé le sieur Dubois-d'Avaucour, sergent de bataille, la chose se passa si heureusement qu'il n'y eut qu'un capitaine de Streiff de tué, et huit ou dix cavaliers, les ennemis ayant été trompés sur la route qu'il devoit tenir, et l'attendant d'un autre côté.

Lorsqu'il fut arrivé à Sedan, il fit passer la rivière à ses troupes, et les envoya à tire-d'aile au duc d'Enghien, qui assiégeoit Dunkerque. Pour lui, il s'en retourna à Paris, où le Roi lui avoit ordonné de se rendre incessamment près de sa personne.

Le mauvais succès qu'eurent les armes du Roi l'année suivante en Catalogne, où le marquis de Léganès fit lever le siége de Lerida au comte d'Harcourt, forçant son retranchement avec beaucoup de perte de ses troupes et de son canon, et l'obligeant de se retirer à Balaguer (1), fit que Sa Majesté résolut d'envoyer le prince de Condé et le maréchal de Gramont pour commander son armée dans cette province. On prépara toutes les choses nécessaires pour pouvoir agir avec vigueur, et faire quelque entreprise considérable qui pût réparer ce qui s'étoit passé, et remettre les esprits des Catalans, qui paroissoient dégoûtés et abattus.

[1647] On partit de Paris dès le mois de mars; et le prince de Condé, qui changea le nom de duc d'Enghien par la mort de son père (2), arriva à Barcelone quinze jours avant le maréchal de Gramont, lequel étant à Gironne reçut un courrier du prince, par le-

(1) Ces événemens n'eurent pas lieu l'année suivante; le comte d'Harcourt fut battu par Léganès, et obligé de lever le siége de Lerida en novembre 1646. — (2) *Son père* : Il mourut le 26 décembre 1646.

quel il lui mandoit de le venir trouver en diligence pour convenir ensemble de ce qu'il y avoit à faire (le duc de Richelieu étant arrivé avec les galères), parce qu'il falloit se déterminer, sans perdre de temps, sur le siége de Tarragone, ou sur celui de Lerida. Le maréchal de Gramont se rendit aussitôt à Barcelone, où d'abord qu'il y fut arrivé on tint conseil, pour résoudre auquel des deux siéges on s'attacheroit. Quant au premier, le commandeur de Goute et Vinceguerre, qui commandoient l'armée navale sous le duc de Richelieu, y firent voir tant de difficultés, soit qu'elles fussent réelles ou non, que l'on s'attacha au dernier. Et cette résolution prise, le duc de Richelieu, le commandeur et Vinceguerre ramenèrent les galères à Toulon, faute de bon appareil ou autrement: ce qui fut un contre-temps diabolique, et qui attira des suites funestes.

On marcha donc à Lerida avec le plus de diligence qu'on put, et les deux grands quartiers furent pris par le prince de Condé et le maréchal de Gramont au-delà de la rivière de Sègre : on en fit un troisième, dont le commandement fut donné au baron de Marsin.

Les commencemens de ce siége faisoient espérer un succès heureux; car l'on trouva toutes les anciennes lignes de circonvallation du comte d'Harcourt, que la négligence des Espagnols avoit presque laissées en leur entier, et en état de défense : ce qui abrégea beaucoup de temps, et ne donna nulle fatigue aux troupes pour le travail. De plus, la place ayant été bien reconnue, ne parut ni bonne ni difficile à prendre.

L'armée d'Espagne, toujours lente dans ses opéra-

tions, n'étoit point encore en état de se mettre en campagne : ce qui donna tout le temps nécessaire pour faire entrer dans le camp le canon, les vivres et les munitions de guerre qu'il falloit pour achever tranquillement le siége. Outre cela, le chevalier de La Vallière, qui avoit conduit nos attaques dans les grands siéges de Flandre, en avoit été gouverneur, et assuroit mathématiquement que la place ne valoit rien du tout ; ce qui fortifioit encore les espérances qu'on avoit conçues, puisqu'ayant connoissance des fortifications, de l'expérience dans les siéges, et qu'il avoit commandé dans la place, il en devoit avoir une parfaite connoissance, et en savoir le fort et le foible.

Mais l'événement nous fit bientôt voir que ceux qui se croient les plus habiles ne sont que des ignorans, qui ne suivent la plupart du temps que leur caprice et leur entêtement ; et il eût été bien à désirer que l'on eût eu moins de confianee pour les avis d'un homme que l'on croyoit sensé, et qui cependant ne l'étoit pas ; car on fit les attaques où il les proposa, et n'y ayant trouvé que le roc vif, on fut bientôt contraint de les abandonner pour se rejeter ailleurs.

Il y avoit dans la place trois mille Espagnols naturels, et pour gouverneur don Antonio Brit, portugais, homme d'autant d'expérience que de valeur, d'une politesse achevée, envoyant tous les matins des glaces et de la limonade au prince de Condé pour le rafraîchir ; et du reste fier, et intrépide dans la manière de défendre sa place, sur laquelle on ne put jamais gagner un pouce de terrain qu'à coups d'épée, et sans être toujours repoussé.

Enfin l'on fit deux attaques, l'une du côté du prince de Condé, l'autre de celui du maréchal de Gramont : elles furent poussées assez vivement jusques au pied de quelques ouvrages que Brit avoit faits à mi-côte. Mais comme l'on voulut attacher le mineur pour les faire sauter, on trouva un roc si dur qu'on n'en put venir à bout ; et quelque diligence qu'on pût apporter, les nuits se passoient sans que le travail s'avançât : ce qui désoloit les généraux, les officiers et les soldats. D'ailleurs le feu étoit terrible, continuel, et la mortalité très-grande. Le gouverneur fit deux sorties considérables, toutes deux sur la tranchée du prince de Condé. A la première, les Suisses qui y étoient de garde furent si rudement menés qu'ils l'abandonnèrent entièrement, et ne se purent jamais rallier ; de sorte qu'il fallut que le prince de Condé et le maréchal de Gramont vinssent du camp pour la regagner, et reprendre tous les postes qui avoient été abandonnés : ce qui se fit avec un péril extrême ; car les ennemis ayant été assez de temps maîtres de nos travaux, qu'ils avoient presque tous comblés, il fallut en plein jour, sous le feu prodigieux de toute la place, regagner à découvert les postes perdus, et replacer les gardes où elles étoient en premier lieu : aussi la pillule fut-elle des plus dures à digérer.

L'autre sortie fut encore sur la même attaque du prince. Le régiment qui avoit la garde ne l'abandonna pas tout-à-fait ; car il fut soutenu par celui de Persan, qui étoit dans la tranchée du maréchal de Gramont. Les ennemis ne laissèrent pourtant pas d'y tuer grand nombre d'officiers et de soldats, et géné-

ralement tous les mineurs, desquels ils ruinèrent totalement le travail : après quoi le gouverneur ne manquoit jamais d'envoyer ses deux petits muts au prince de Condé, chargés de glace et d'eau de canelle pour le rafraîchir de la fatigue du jour.

A ces mauvais succès se joignit encore la désertion des troupes jusqu'au nombre de plus de quatre mille hommes, qui s'allèrent rendre aux ennemis : ce qui affoiblit tellement l'armée, que les gardes des tranchées, qui étoient ordinairement de douze cents hommes, ne furent plus que de trois cents, et presque toute la ligne de circonvallation abandonnée. Toutes ces circonstances étant bien considérées par le prince de Condé, il envoya chercher un matin à la pointe du jour le maréchal de Gramont, pour lui dire la résolution qu'il avoit prise de lever le siége, voyant bien que la difficulté du roc étoit insurmontable, que tous les mineurs avoient été tués, et que nos troupes affoiblies au point où elles l'étoient, et celles des ennemis en état de marcher, l'on se trouvoit exposé à la même fâcheuse aventure qu'avoit essuyée le comte d'Harcourt : chose qu'il vouloit éviter s'il étoit possible.

La surprise du maréchal de Gramont fut extrême d'entendre parler le prince de Condé de la sorte, ne le croyant pas capable de prendre ce parti-là, connoissant comme il faisoit son humeur haute et fière, mais bien de s'opiniâtrer devant cette place, et d'y périr avec le dernier homme de l'armée ; son naturel, et les bons succès qu'il avoit toujours eus pendant le cours de toutes ses campagnes, le portant à une semblable résolution. Le maréchal de Gramont loua

et approuva le parti que le prince avoit pris : aussi étoit-ce le plus sage qu'on pût prendre.

Cependant il supplia instamment Son Altesse, avant de se déterminer tout-à-fait, d'envoyer encore chercher le baron de Marsin et le duc de Châtillon, tous deux lieutenans généraux, pour prendre leurs avis sur un fait aussi grave et aussi important que celui dont il s'agissoit. Sitôt qu'ils furent arrivés, le prince leur exposa les mêmes raisons qu'il avoit alléguées au maréchal de Gramont : à quoi ils ne répondirent autre chose, si ce n'est qu'ils louoient Dieu de tout leur cœur de le voir dans les sentimens où il étoit, et qu'ils avouoient n'avoir jamais osé lui faire la proposition de lever le siége, bien qu'ils en connussent mieux que personne la nécessité indispensable.

Dès le lendemain on rejoignit les deux quartiers du prince et du maréchal, et l'on repassa la Sègre, où l'armée resta campée dix ou douze jours pour donner lieu de retirer tout le canon, et de renvoyer les munitions de guerre et les vivres, qui étoient encore en grande abondance dans le camp ; ce temps étant absolument nécessaire, à cause du peu de mules qui restoient pour faire le transport.

Les chaleurs étant devenues excessives, et les troupes ayant fort pâti, on les mit en quartier de rafraîchissement pendant les mois de juillet et d'août, et on s'occupa à faire fortifier les postes de Constantin et de Salo, dont on donna le commandement au comte de Broglio. Ils étoient tellement nécessaires, que si on les eût conservés, la prise de Tarragone étoit infaillible.

Comme dans les mois de juillet et d'août les cha-

leurs sont insupportables en Catalogne, et qu'il n'est pas possible d'y faire agir une armée sans la détruire en huit jours, on attendit le mois de septembre pour attaquer Ager, petite ville dans les montagnes, qui ne laissoit pas d'être importante. Le prince de Condé et le maréchal de Gramont se postèrent à Castillon de Farfaigne pour faire tête aux ennemis qui étoient assemblés, et détachèrent un corps commandé par le sieur Arnault, qui fit le siége de ladite place, laquelle fut emportée d'assaut le troisième jour.

Dans ce temps il vint des nouvelles que le marquis d'Aytonne avoit fait attaquer Constantin par le baron de Touteville, et que son dessein étoit, si toute l'armée de France y marchoit, d'entrer avec la sienne bien avant en Catalogne, pour tâcher d'y faire naître quelque révolution, l'inconstance et la légèreté des Catalans ne lui étant pas inconnues : ce qui détermina le prince de Condé à détacher le maréchal de Gramont avec un petit corps pour aller combattre Touteville, ou lui faire lever le siége de Constantin pendant qu'il prendroit le poste de Targa, qui est extrêmement avantageux pour couvrir la Catalogne. Le maréchal de Gramont marcha si diligemment, que les ennemis n'eurent nouvelle de sa marche que trois heures avant qu'il arrivât à Constantin : mais n'y ayant qu'une demi-lieue jusques à Tarragone, ils eurent le temps de lever le siége, et de mettre leurs troupes en sûreté.

Le maréchal de Gramont se doutant bien que le marquis d'Aytonne profiteroit de l'occasion, et qu'il marcheroit droit au prince de Condé, le voyant séparé de lui, marcha jour et nuit pour le rejoindre,

après avoir muni Constantin de toutes les choses nécessaires. En arrivant, il eut avis que le marquis d'Aytonne s'étoit déjà emparé du poste de Las-Borgias, et qu'il marchoit à eux; mais pour lui abréger le chemin, et ne lui pas donner tant de peine, ils allèrent au devant de lui, et se campèrent ce jour-là à Belputh : ce qui ayant été rapporté au marquis d'Aytonne par ses partis, il prit une résolution bien différente de celle qu'il avoit si hautement publiée; et au lieu d'entrer en Catalogne, au seul bruit de notre approche il retourna vers Lerida.

Le matin dès l'aube du jour, le prince de Condé, le maréchal de Gramont et le baron de Marsin prirent avec eux les régimens de Balthazar, allemand, et de don Joseph d'Ardenne, catalan, pour reconnoître la contenance des ennemis. Cependant ils ordonnèrent que toute l'armée se mît en bataille, prête à marcher au premier ordre; et comme ils s'approchèrent d'un château nommé Arbec, le gouverneur, par le commandement qu'il en avoit reçu, tira deux coups de canon, qui étoit le signal concerté en cas que les ennemis se retirassent vers Lerida : ce qu'entendant le prince de Condé, il envoya promptement ordre au sieur Arnault et au comte de Broglio, maréchaux de camp, qu'il avoit laissés à l'armée, de la faire marcher en diligence, pendant qu'avec ces deux régimens il tâcheroit, en harcelant l'arrière-garde des ennemis, de retarder leur marche, et de donner loisir à notre armée de le pouvoir joindre : mais messieurs les maréchaux de camp s'étant mal entendus sur le chemin qu'ils devoient prendre, ne vinrent point dans le temps qu'on avoit lieu d'espérer.

Le prince de Condé et le maréchal de Gramont ne pouvant comprendre la cause de ce retardement, dépêchèrent aide-de-camp sur aide-de-camp, avec ordre de faire venir au grand trot la première aile de cavalerie, laquelle ne put néanmoins arriver qu'une heure avant la nuit, les ennemis étant déjà fort proche de Lerida, au-dessous du poste où le maréchal de La Mothe avoit perdu la bataille contre don Philippe de Silva.

Le maréchal de Gramont, qui connoissoit parfaitement bien l'avantage de ce poste, dit au prince de Condé qu'il étoit important, avant que les ennemis l'eussent gagné, d'engager leur arrière-garde au combat avec notre première aile de cavalerie, parce qu'ils étoient si resserrés dans le poste qu'ils occupoient, qu'il ne leur seroit pas facile de secourir leur arrière-garde : sur quoi ils avoient si bien compté, qu'ils l'avoient renforcée considérablement.

Il fut donc résolu que le prince de Condé se mettroit à la droite pour gagner l'éminence, et que le maréchal de Gramont chargeroit par le vallon : mais au lieu que les ennemis, suivant l'apparence, devoient gagner l'éminence, ils se resserrèrent tous dans le vallon ; et s'apercevant que la plupart de nos troupes se postoient avec précipitation sur la hauteur, et qu'il ne restoit au maréchal de Gramont que cinq escadrons dans la plaine, le marquis d'Aytonne, à la tête de vingt-deux, vint le grand trot à la charge contre lui.

Le maréchal de Gramont n'ayant point de parti à prendre que celui de les combattre avec le peu de gens qu'il avoit, fit sonner la charge, et marcha droit à eux : car de songer à se retirer dans une plaine rase,

l'ennemi si proche, c'étoit se commettre à être infailliblement battu; de faire aussi un quart de conversion pour aller joindre le prince de Condé n'étoit pas un parti plus sûr; et comme ils furent à cent pas les uns des autres, le marquis d'Aytonne s'arrêta tout court: ce qui donna une extrême joie au maréchal de Gramont, lequel fit halte pareillement de son côté, et la meilleure mine qui lui fut possible, avec quatre petites pièces de canon qui venoient de lui arriver, qu'il fit tirer aussitôt sur le marquis d'Aytonne; ce qui le contint encore davantage.

Le prince de Condé, voyant de la hauteur où il étoit le péril éminent où se trouvoit le maréchal de Gramont, fit une chose digne de son bon cœur et de son grand courage: il partit, seul avec un page, de la tête de son armée, et vint à toute bride joindre le maréchal de Gramont, et lui dit en l'embrassant tendrement qu'il vouloit combattre à ses côtés, et avoir la même part que lui au péril qu'il étoit à la veille d'essuyer. Cette action est celle d'un héros, tel que l'étoit le prince de Condé: et comme en partant de la hauteur il avoit donné ordre à Marsin d'attaquer les ennemis par leur flanc en cas qu'il vît pousser le maréchal de Gramont, ce fut là, je crois, la véritable raison qui empêcha le marquis d'Aytonne de le charger, quoique très-sûr de le battre par la grande supériorité qu'il avoit sur lui, et encore parce qu'il reconnut bien que les troupes qu'il voyoit descendre de la hauteur le prenant par le flanc, il couroit risque à son tour d'être battu à plate couture. Dans ce temps la nuit survint, et toute notre infanterie arriva; mais le marquis d'Aytonne continua sa marche, qui n'étoit

pas fort longue, et gagna un lieu nommé Lorto de Lerida, à un quart de lieue de la place.

Le lendemain à la pointe du jour on marcha à lui, mais on le trouva si avantageusement posté avec son infanterie et son canon, qu'il fallut rengaîner la résolution qu'on avoit prise de le combattre : les armées se canonnèrent durant une heure assez vivement; et le prince de Condé, le maréchal de Gramont et Marsin, parlant ensemble, faillirent à être emportés tous trois d'un coup de canon qui les couvrit de terre.

Cela fait, l'armée espagnole repassa la Sègre, et se retira en son pays, celle du Roi en Catalogne, d'où peu de jours après le prince de Condé eut ordre d'aller à la cour, et le maréchal de Gramont pareillement, sitôt qu'il auroit réglé et établi les quartiers d'hiver.

[1648] L'année 1648 se peut dire avec raison une des plus heureuses et des plus funestes tout ensemble que la France ait eues depuis trois siècles : car si l'on considère les progrès que les armes du Roi y ont faits, l'on ne trouvera rien de plus signalé ni de plus remarquable; et si l'on en examine la fin, on y verra des commencemens de troubles et d'affaires si épineuses, qu'il s'en est peu fallu qu'elles n'aient culbuté l'Etat de fond en comble : mais comme je n'ai intention de parler que des actions où le maréchal de Gramont s'est trouvé, je dirai seulement qu'après qu'il eut donné ordre aux quartiers d'hiver de Catalogne, et qu'il fut revenu près du Roi, le cardinal Mazarin ayant jugé qu'il falloit porter un coup aux ennemis en Flandre dans une partie si sensible, qui pût produire un effet plus avantageux que ceux de toutes les années pré-

cédentes, conclut avec le prince de Condé, auquel le Roi avoit donné le commandement général de ses armées, et le maréchal de Gramont, qui le devoit avoir sous lui, qu'il falloit joindre les conquêtes de la rivière de la Lys à celles de la mer.

La ville d'Ypres se trouvant la seule au milieu, et par conséquent pouvant faire ou empêcher cette liaison, on résolut donc de l'attaquer. Toutes les difficultés de ce siége étoient connues; et personne n'ignoroit qu'il ne fût bien malaisé de donner le change aux Espagnols, pour leur faire croire qu'on en voulût à quelque autre place.

La marche de l'armée y faisoit naître d'extrêmes difficultés, parce qu'il falloit qu'elle marchât depuis La Bassée jusqu'à Ypres par une seule route environnée de watergans à droite et à gauche, laquelle il faut suivre de nécessité, et qu'on peut par conséquent nommer un défilé perpétuel, pendant lequel il falloit passer la rivière à Eterre, et montrer le flanc aux ennemis qui avoient les passages de la Lys à Armentières et à Menin, et maîtres de choisir à leur gré de combattre notre avant-garde ou notre arrière-garde, selon ce qu'il leur conviendroit le mieux, avec cette commodité de plus de les trouver séparées l'une de l'autre par une quantité prodigieuse de bagage, gros canon et pontons, que l'on étoit indispensablement obligé de mener avec soi, et qu'il falloit faire passer sur un même pont; ce qu'il eût été impossible d'exécuter, si les ennemis, par je ne sais quel égarement d'esprit ou fatalité pendant tout le cours de cette guerre, ne se fussent laissés prévenir, en ne mettant leurs armées en campagne que bien tard

après les nôtres : seule et unique raison qui nous a donné les avantages que nous avons remportés sur eux.

Le maréchal de Rantzaw ayant un corps assez considérable du côté de la mer, et le comte de Palluau une forte et bonne garnison dans Courtray, l'on prétendoit que ce dernier de son côté, et le maréchal de Rantzaw de celui de Furnes, investiroient la place, en sorte qu'ils empêcheroient les petits secours que les ennemis y voudroient jeter, qui ne se douteroient jamais d'une pareille entreprise, et que par ce moyen ils donneroient lieu à la grande armée d'arriver, et de prendre et retrancher les postes devant cette place avant que l'ennemi se pût mettre ensemble pour s'y opposer. Rien ne fut omis du côté de la cour pour venir à bout d'un si grand dessein, soit pour le nombre des troupes, soit pour les munitions de guerre et de bouche, dont on avoit fait de grands magasins à Arras et à Dunkerque.

Toutes ces choses bien ordonnées, l'on se détermina entièrement au siége d'Ypres. Le maréchal de Gramont partit de Paris à la fin de février pour aller visiter les places frontières de Flandre et de Champagne, et les pourvoir de ce qu'elles auroient besoin : précaution bien nécessaire pour empêcher que les ennemis, prenant le parti de la diversion, ne nous eussent fait plus de mal en se rendant maîtres de quelqu'une de nos places de France, qu'ils n'en eussent reçu perdant Ypres.

Le prince de Condé se rendit peu de temps après à Arras; et ayant son rendez-vous à Amiens, il manda au maréchal de Gramont, qui avoit le sien à Marle,

de venir à Roye, afin qu'avant de se mettre en campagne ils pussent conférer ensemble, tant sur l'état de leurs troupes, à quoi il ne falloit pas se mécompter, que sur toutes les autres choses nécessaires pour leur entreprise.

Le tout bien concerté, l'armée s'assembla le 8 de mai, et passa la rivière de Somme. Le prince de Condé vint camper à Cléry, et le maréchal de Gramont à Molins, tous deux à une lieue de Peronne.

Ce fut là où un nommé Fortilesse les vint trouver de la part du comte de Palluau, qui, conjointement avec le maréchal de Rantzaw, avoit eu ordre de se trouver devant Ypres et de l'investir, comme il a été dit ci-dessus, pour leur représenter qu'il seroit à propos de passer la rivière de la Lys à Courtray, au lieu de la passer à Eterre, afin d'y remplacer les troupes qu'il en avoit fait sortir pour investir la ville d'Ypres; parce que ne le faisant pas, l'on pourroit bien prendre Ypres, mais aussi que l'on perdroit indubitablement Courtray : circonstance qu'on ne doit pas omettre pour rendre témoignage à la vérité; et décharger le comte de Palluau du blâme que ses ennemis lui ont voulu donner d'avoir hasardé et perdu une place de l'importance de Courtray, dont la garde lui avoit été confiée, sans se trouver dedans pour la défendre. Mais, à ne rien déguiser, il en avoit les ordres exprès de la cour, à laquelle il avoit fortement représenté les mêmes inconvéniens : mais comme dans ce pays-là l'on ne démord pas facilement de ce qu'on y a une fois résolu, que de plus on n'avoit en tête que la prise d'Ypres, toutes les bonnes raisons du sieur de Fortilesse ne firent que blanchir; et le prince de

Condé et le maréchal de Gramont reçurent un ordre du cardinal Mazarin de suivre le projet du siége d'Ypres, et de ne pas s'embarrasser du reste.

Le 9, le prince de Condé vint à Loyette près d'Arras, et le maréchal de Gramont à Vivières. Le 10, l'on passa la Scarpe sur des ponts au-dessus d'Arras, où l'on prit du pain pour six jours; et l'on campa à Souches et Lievin, sur le ruisseau de Lens. L'armée fut séparée en deux corps, dont le prince de Condé prit le premier, et le maréchal de Gramont l'autre, au milieu desquels l'on mit tout le bagage, gros canon, vivres, ponts de bateaux, et munitions de guerre; et en cet ordre l'on passa la rivière à Eterre.

Le maréchal de Gramont, pendant ce long défilé, demeura en bataille entre La Bassée et Eterre, ayant envoyé un parti de deux mille chevaux vers Armentières pour faire croire aux ennemis qu'on vouloit investir cette place. Sitôt qu'il sut que tout avoit passé la rivière, il en donna avis au prince de Condé, qui étoit posté assez près d'Armentières; et pour se débarrasser et abréger la marche, il fit prendre à tout le bagage et au canon un autre chemin sur la gauche, dont il donna la conduite au sieur Arnault, et ne bougea de devant Armentières, jusques à ce qu'il eût appris que le bagage fût arrivé heureusement, et que le prince de Condé avec l'avant-garde eût joint le maréchal de Rantzaw et le comte de Palluau, qui se trouvèrent ponctuellement et à jour nommé devant Ypres.

Tout étant ainsi disposé, le maréchal de Gramont marcha vers Ypres, et la ville fut investie le 13

du mois. On sépara les quartiers de cette sorte : le prince de Condé prit les avenues de Menin et de Comines; le maréchal de Gramont, celles d'Armentières et de Varneton ; le maréchal de Rantzaw, celles d'Aire et de Saint-Omer, avec la garde des postes qui sont sur le canal de Furnes, pour la facilité des convois ; et le comte de Palluau, les avenues de Bruges et de Dixmude. L'on travailla à la circonvallation, laquelle, quoique longue de cinq ou six lieues, ne laissa pas de se trouver en défense le 19. Mais l'on peut bien juger qu'un si grand ouvrage ne pouvoit être en sa perfection en si peu de temps.

Ce même jour, le prince de Condé et le maréchal de Gramont étant allés reconnoître les endroits par où l'on ouvriroit la tranchée, quelques mousquetaires commandés de la garnison, et trois escadrons, s'avancèrent, à la faveur de quatre ou cinq moulins, sur une hauteur par où l'on avoit dessein de conduire les attaques. Le prince de Condé les fit pousser par les régimens de La Meilleraye, de Bussy, les compagnies de gendarmes et de chevau-légers de la garde du Roi, jusque dans leur contre-escarpe. On y perdit quelques officiers, et Persan eut son cheval tué d'un coup de canon.

Le soir même, on ouvrit la tranchée en deux endroits assez proches l'un de l'autre : le front qu'on attaquoit étoit grand, le fossé très-large, profond et plein d'eau, et une contre-escarpe toute des plus belles et des mieux palissadées. Les gardes françaises montèrent la garde aux deux attaques, et poussèrent leur travail jusqu'à deux cents pas de la pointe des angles de la contre-escarpe.

Le neuvième jour de la tranchée ouverte, les Polonais, à l'attaque du maréchal de Gramont, passèrent le fossé de la demi-lune à la nage; et, après avoir coupé à coups de hache les palissades de la gorge, ils entrèrent dedans; et ayant tué tout ce qui y étoit, ils firent un très-beau logement sur la pointe. Cette action se fit en plein jour, et fut une des plus hardies qu'on puisse voir : le mineur fut attaché à la demi-lune du côté de l'attaque du prince de Condé; après quoi les ennemis battirent la chamade, avec l'avantage de s'être très-mal défendus. Celui qu'ils envoyèrent pour capituler étoit un lieutenant colonel wallon, personnage des plus ridicules qu'on puisse voir : il nous assura toujours, avec les expressions les plus fortes, que les soldats et les officiers mouroient d'envie de se rendre, mais que cette canaille de bourgeois n'entendoit point sur cela raison, et que, depuis le premier jusqu'au dernier, il n'y en avoit aucun qui ne pressât vivement de se défendre jusques à la dernière extrémité; mais que toute la garnison, à force de prières, étoit enfin venue à bout d'eux. Cette comédie finie, l'on accorda au comte de La Moterie, gouverneur de la place, la capitulation ordinaire; et le marquis de La Moussaye, maréchal de camp, eut ordre de se saisir d'une des portes de la ville, et des deux demi-lunes, dont l'une étoit prise, et l'autre qui ne l'étoit pas. Le lendemain, sur les dix heures du matin, la garnison sortit au nombre de douze cents hommes de pied, sans compter les blessés et les malades, et trois cent cinquante chevaux.

On commença et l'on finit le siége d'Ypres en présence des ennemis, lesquels, pendant tout le temps

qu'on y employa, furent devant nos lignes, faisant toujours mine de vouloir attaquer quelques-uns de nos quartiers; mais, après quelques tentatives infructueuses, ils furent assiéger Courtray. Ce fut une entreprise qui leur réussit contre toute sorte de raison de guerre; car si la tête n'avoit pas absolument tourné à ceux qui étoient dedans, et qu'ils eussent bien voulu prendre le parti ou de défendre la ville ou de l'abandonner, et de se retirer dans la citadelle, il n'y a pas à douter qu'après avoir pris Ypres l'on n'eût encore eu le temps de secourir Courtray. Mais quoique le sieur Le Rasle, qui commandoit dedans, fût soldat de valeur et d'expérience, il se laissa emporter d'insulte, sans correspondre à la bonne opinion qu'on avoit de lui, de la manière du monde la plus surprenante, particulièrement dans la citadelle, dont les bastions étoient en leur entier, bien fraisés et palissadés; les ennemis l'ayant emporté en plein midi sans nulle résistance de sa part ni perte de la leur, lesquels, après cette expédition, s'approchèrent une seconde fois de nos lignes sans se commettre néanmoins à les attaquer, puis se retirèrent à Warneton, où ils se retranchèrent.

Ypres pris, et la garnison établie avec le comte de Palluau pour y commander, le maréchal de Rantzaw réveilla une proposition qu'il avoit déjà faite à la cour: elle étoit décrite à merveille sur le papier, mais toute des plus chimériques dans l'exécution. C'étoit une entreprise sur Ostende, qui fut reçue avec applaudissement à la cour, où les choses qui plaisent, et dont on a envie, paroissent toujours faciles; mais ayant communiqué son projet au prince de Condé et



au maréchal de Gramont, ils le trouvèrent douteux, et très-sujet à caution. Néanmoins, pour qu'on ne pût pas leur imputer d'avoir porté quelque obstacle à une entreprise de pareille importance, surtout la cour l'ayant extrêmement approuvée, ils donnèrent au maréchal de Rantzaw le choix des troupes et des officiers qu'il demanda pour cette expédition : cependant ce ne fut pas sans douleur qu'ils virent partir le détachement, prévoyant bien que les suites en seroient fâcheuses. Le prince de Condé voulant faciliter l'entreprise autant qu'il lui seroit possible, afin de n'avoir rien à se reprocher, s'avança avec un gros corps de troupes vers Dixmude pour faire semblant de l'attaquer, et donner lieu par ce moyen au maréchal de Rantzaw d'exécuter son dessein, dont le résultat fut que tous les officiers et les soldats qu'on lui avoit donnés, entre lesquels étoient les sergens de bataille Chambon, Escars et S.-Martin, furent tous tués ou faits prisonniers. Quant à lui, il eut grande peine à se sauver, et l'on le jeta comme par miracle dans sa barque. La prise d'Ostende étoit si facile et fondée sur tant de raisons, qu'elle ne consistoit qu'à une petite bagatelle, qui étoit de remplir un fossé avec des fascines, dans lequel les gros vaisseaux entroient à pleines voiles : c'est ce qu'on sut après par les officiers espagnols qui étoient dans la place, et que l'on prit à la bataille de Lens.

L'armée du Roi, attendant l'événement de cette belle et rare entreprise d'Ostende, étoit campée proche de Béthune, en deux petits villages appelés Inge et Ingette. Ce fut là qu'on reçut la nouvelle, par un neveu du maréchal de Rantzaw, que le comte de Fuensaldagne s'étoit rendu maître de Furnes en peu

de jours, et qu'ayant rejoint l'archiduc, ils marchoient à Eterre pour en faire le siége; que l'archiduc et le général Bec s'étoient postés en deçà de la rivière de la Lys, et Fuensaldagne de l'autre côté: ce que le prince de Condé ayant encore appris par des partis qu'il avoit envoyés aux nouvelles, il fit battre la générale, et marcha avec son armée pour s'y opposer. Mais s'étant avancé pour reconnoître par lui-même la situation des ennemis, il vit qu'ils avoient déjà occupé le poste de La Gorgue, qui rendoit le secours de la place impossible de ce côté-là: ce qui l'obligea à se mettre en bataille devant eux, et à détacher le maréchal de Gramont pour essayer de gagner le poste de Marville, qu'il jugeoit bien que l'archiduc voudroit occuper le premier pour empêcher le passage de la rivière de la Lys, et par conséquent nous ôter toute espérance de secourir la place.

Le maréchal de Gramont marcha avec le premier bataillon des gardes françaises et celui des Suisses, et passa la rivière sans nulle opposition, et avança ses gardes de cavalerie jusques à un village appelé Hieubrequin, à moitié chemin de Marville à Eterre. Cependant le prince de Condé demeuroit posté devant le général Bec, et faisoit défiler par derrière lui son gros canon, ses vivres, et le bagage qui lui restoit. Ensuite il passa la rivière avec toute l'armée, dans le dessein de secourir la place; mais la moitié des troupes n'étoit pas encore passée, qu'il apprit qu'elle avoit déjà capitulé: ce qui l'obligea de camper à Marville pour voir quel parti les ennemis prendroient.

Le lendemain, les ennemis vinrent camper à La Gorgue et à Estrain, deux villages sur la rivière de

Béthune, où ayant raccommodé les ponts ils la passèrent. Le prince de Condé en étant averti, envoya ordre au maréchal de Gramont de repasser promptement la rivière de la Lys avec les troupes qu'il avoit, et de le venir joindre; ce qu'il fit: après quoi ils marchèrent ensemble aux ennemis pour les chasser des postes qu'ils occupoient; et c'est là où il se passa une très-vive et très-grosse escarmouche, cependant tout-à-fait à notre avantage, l'archiduc et Bec ayant été contraints d'abandonner leurs postes.

Le prince de Condé, qui ne se contentoit pas de médiocrité en fait d'action, crut qu'il falloit s'attacher au gros de l'affaire, et qu'il n'y avoit rien de plus essentiel pour y parvenir que la jonction des troupes du lieutenant général d'Erlac, qui étoit déjà arrivé à Arras: mais comme cela ne se pouvoit faire sans s'en approcher, et que de l'autre côté les ennemis ne se déterminant point sur ce qu'ils avoient à faire, il étoit dangereux d'abandonner la rivière de la Lys qu'ils pouvoient repasser, et marcher à Ypres ou du côté de la mer, on résolut de se séparer en deux, et de laisser Villequier au-delà de la rivière de la Lys à Marville, le prince de Condé et le maréchal de Gramont entre Béthune et les ennemis, mais néanmoins postés de manière que les ennemis ne pouvoient pas attaquer l'un des deux corps sans que l'autre le secourût. Dans ce même temps Vaubecourt eut ordre d'aller à Souche joindre le général d'Erlac; et ils arrivèrent le 16 à Béthune, où le prince de Condé étant allé au devant d'eux, il fut averti par le maréchal de Gramont, qui étoit demeuré au camp, que les ennemis avoient décampé.

L'incertitude du lieu auquel ils marchoient obligea le prince de Condé de mander à Villequier de l'informer exactement s'ils ne passoient pas la Lys. Quant au maréchal de Gramont, il resta fixe dans son poste, cependant tout prêt à marcher du côté qu'ils iroient; et le prince de Condé, avec la cavalerie d'Erlac et de Vaubecourt, s'avança pour voir s'ils n'attaquoient pas La Bassée. Dès qu'il fut dans la plaine, il entendit tirer force coups de canon de La Bassée; ce qui le détermina entièrement à croire que l'armée ennemie marchoit par la grande route d'Eterre: mais ne voyant point de troupes en deçà du neuf fossé pour investir la place, il vit clairement que le siége de La Bassée n'étoit plus l'objet de l'archiduc.

Divers avis venant de toutes parts que l'ennemi vouloit entrer en France, le vidame d'Amiens, qui étoit resté à Arras avec un corps de troupes, eut ordre d'aller sur la frontière du côté de Guise et de Rocroy; et pour s'assurer encore du côté de la mer, Vaubecourt, avec un autre corps de cavalerie et d'infanterie, alla joindre le maréchal de Rantzaw.

L'on ne voulut pas que les ennemis jouissent longtemps de leur conquête du château d'Eterre; car dès le soir l'on mit le canon en batterie devant, et le lendemain il fut emporté d'assaut.

Dans le même instant Le Plessis-Bellière, gouverneur de La Bassée, manda au prince de Condé que les ennemis marchoient au Pont-Avendin, qu'ils gagnoient la plaine, et faisoient mine de vouloir attaquer Lens: ce qui le détermina dans le moment, et sans perdre de temps, de marcher droit à eux. Les troupes qui étoient en deçà de la rivière de la Lys arrivèrent avant

la nuit à La Bassée; et celles de Villequier et d'Erlac aussi en même temps. Le prince de Condé alla reconnoître les ennemis, qui parurent avec quarante escadrons sur la hauteur de Lens, et prirent cette place d'emblée, et sans essuyer cent coups de mousquet : ce qui toutefois ne changea rien à la résolution prise de les combattre en quelque lieu qu'ils pussent être.

Le soir on arrêta l'ordre de bataille, et, sur toutes choses, on en recommanda trois à toutes les troupes : la première, de se regarder marcher, afin que la cavalerie et l'infanterie fussent sur la même ligne, et qu'on pût bien observer ses distances et ses intervalles; la seconde, de n'aller à la charge qu'au pas; et la troisième, de laisser tirer les ennemis les premiers. Voici quelle fut la disposition de l'armée : le prince de Condé prit l'aile droite de la cavalerie, qui consistoit en neuf escadrons, savoir, un de ses gardes, deux de Son Altesse Royale, un du grand-maître, un de Saint-Simon, un de Bussy, un de Streiff, un d'Harcourt le vieux, et un de Beaujeu, Villequier lieutenant général sous lui; et pour maréchaux de camp Noirmoutier et La Moussaye, le marquis de Fort sergent de bataille, et Beaujeu commandant la cavalerie de cette brigade.

L'aile gauche étoit commandée par le maréchal de Gramont avec pareil nombre d'escadrons, savoir, un des carabins, celui de ses gardes, deux de La Ferté-Senneterre, deux de Mazarin, deux de Gramont, et un des gardes de La Ferté; La Ferté lieutenant général, Saint-Maigrin maréchal de camp, Linville maréchal de bataille, et le comte de Lillebonne com-

mandant la cavalerie de cette brigade. La première ligne de l'infanterie entre ces deux ailes étoit composée de deux bataillons des gardes françaises, des gardes suisses et écossaises, et des régimens de Picardie et de Son Altesse Royale, de ceux de Persan et d'Erlac. Le canon marchoit à la tête de l'infanterie.

Six escadrons des gendarmes, un des compagnies du Roi, un de la Reine, un du prince de Condé, un du duc de Longueville, un du prince de Conti, un des chevau-légers de Son Altesse Royale, et un du duc d'Enghien, soutenoient l'infanterie; et ce corps avec la première ligne étoit sous les ordres de Châtillon, lieutenant général; et pour sergens de bataille, Villemesle et Beauregard.

La seconde ligne de cavalerie, commandée par Arnault, maréchal de camp, étoit composée de huit escadrons: un d'Arnault, deux de Chappes, un de Coudray, un de Salbrich, un du vidame, deux de Villette.

La seconde ligne de l'aile gauche étoit commandée par Le Plessis-Bellière, maréchal de camp, et composée de sept escadrons: un de Roquelaure, un de Gêvres, un de Lillebonne, deux de Noirlieu, un de Meille, et un de Chemerault.

La seconde ligne d'infanterie étoit composée de cinq bataillons: un de la Reine avec trois cents hommes commandés de la garnison de La Bassée, un d'Erlac français et Rasilly, un de Mazarin italien, un de Condé, et un de Conti. Le corps de réserve étoit composé de six escadrons, un de Ruvigny, un de Syrot, trois d'Erlac, et un de Fabry; et commandé par d'Erlac, lieutenant général, et Rasilly, maréchal de camp.

L'on marcha le 19, à la pointe du jour, dans ce même ordre, pensant rencontrer les ennemis dans le poste où le jour auparavant ils s'étoient laissés voir avec quarante escadrons : mais la surprise fut extrême lorsqu'ayant passé au-delà dudit poste, l'on vit toute l'armée ennemie en bataille postée de la sorte, savoir, l'aile droite composée des troupes espagnoles, sous Lens, dont ils s'étoient rendus maîtres la nuit précédente, ayant devant eux nombre de ravines et de chemins creux, l'infanterie dans de petits taillis qui sont comme naturellement retranchés; et l'aile gauche, composée de la cavalerie du duc de Lorraine, sur une hauteur, devant laquelle il y avoit aussi quantité de défilés.

L'armée du Roi s'étant présentée devant celle des ennemis, et le prince de Condé ayant reconnu qu'à moins de vouloir se faire battre de gaieté de cœur, il n'étoit pas possible de songer à l'attaquer dans le poste avantageux qu'elle occupoit, il se contenta de se placer devant elle; et tout le jour se passa en de légères escarmouches, et nombre de coups de canon qui furent tirés de part et d'autre.

Le lendemain, le prince voyant que dans le lieu où il étoit il n'y avoit ni fourrage ni eau, il prit le parti de marcher à Neus, village à deux lieues de l'endroit où il étoit campé, afin de pouvoir tirer ses vivres de Béthune, et se trouver par ce moyen en état de suivre les ennemis en quelque lieu qu'ils allassent: et comme il vouloit leur faire voir le désir qu'il avoit de les combattre, et qu'il ne les craignoit pas, il ne décampa de devant eux qu'en plein jour.

Le corps de réserve commença la marche, l'avant-

garde après lui, la seconde ligne suivie de la première, dans le même ordre et la distance qu'on avoit observés la veille : mais comme le prince de Condé laissa dix escadrons pour l'arrière-garde un peu trop éloignés de sa ligne, à la tête desquels étoient Villequier et Noirmoutier, le général Bec profita du temps en habile capitaine qu'il étoit, et les chargea si vivement avec la cavalerie de Lorraine, qu'il les fit plier plus vite que le pas, et les mit en grand désordre. Brancas, mestre de camp, y eut le bras cassé, et fait prisonnier, ainsi que nombre d'officiers subalternes, et de cavaliers qui furent tués et pris. Et le prince de Condé courut grande fortune de l'être : car voulant remédier par sa présence au désordre qu'il voyoit, il ne fut pas en son pouvoir de l'empêcher, tant l'épouvante de ses troupes étoit grande, et on le poursuivit assez long-temps l'épée dans les reins; et bien lui prit d'avoir un bon cheval, sans quoi il eût essuyé le même sort de son page, qui fut blessé et pris derrière lui.

Le général Bec, enflé de ce petit succès, et l'orgueil naturel qu'il avoit s'augmentant par l'avantage qu'il venoit de remporter, joint à la fanfaronnade allemande qui le faisoit mépriser nos troupes, manda à l'archiduc et au comte de Fuensaldagne qu'ils n'avoient qu'à marcher en toute diligence, et qu'il leur donnoit sa parole qu'il n'y auroit point de différence entre combattre et défaire notre armée.

Dans le temps que nos troupes plioient à la débandade, le capitaine des gardes du maréchal de Gramont le vint avertir qu'il voyoit l'aile du prince de Condé en grande confusion, et faire un mouvement

qui ne promettoit rien de bon : ce qui obligea le maréchal à faire faire volte-face à toutes ses troupes, qu'il faisoit marcher en bataille, ne laissant derrière les escadrons qui marchoient à côté des bataillons que de petites troupes de trente maîtres pour escarmoucher, en cas que les ennemis le voulussent suivre. Cela fait, il s'en alla à toute bride à l'aile du prince de Condé, qui lui dit, pénétré de douleur, en l'embrassant, que son propre régiment, à la tête duquel il étoit, l'avoit abandonné honteusement, et que peu s'en étoit fallu qu'il ne fût resté mort ou pris. La conversation qu'ils eurent ensemble fut toute des plus courtes ; car voyant que les ennemis se mettoient ensemble, et qu'ils postoient déjà leur infanterie et leur canon, ils résolurent sur-le-champ de donner bataille, connoissant à merveille qu'en telles occasions il n'est ni prudent ni sage de barguiner. Le prince de Condé dit seulement au maréchal de Gramont qu'il le conjuroit de lui donner le temps de faire passer sa seconde ligne au poste de la première, parce qu'il la trouvoit si effrayée, qu'elle seroit certainement battue s'il la ramenoit une seconde fois à la charge. Et ce fut un effet de sa présence d'esprit, et de cette connoissance parfaite qu'il avoit des hommes, et qui le mettoit toujours au-dessus des autres dans les plus périlleuses et les plus grandes occasions ; car tout ce qu'il y avoit à faire se présentoit à lui dans l'instant. Ce sont de ces génies rares pour la guerre, dont entre cent mille il s'en rencontre un de pareille espèce.

Le maréchal de Gramont quitta M. le prince de Condé pour s'en retourner à son aile ; et passant à

la tête des troupes, il leur dit que la bataille venoit d'être résolue; qu'il les conjuroit de se ressouvenir de leur ancienne valeur, et de ce qu'ils devoient au Roi, comme aussi de bien observer les ordres qu'on leur avoit donnés; que l'action dont il s'agissoit étoit de telle importance, vu la situation présente des affaires, qu'il falloit vaincre ou mourir, et qu'il alloit leur montrer l'exemple en entrant le premier dans l'escadron des ennemis qui seroit opposé au sien. Ce discours court et pathétique plut infiniment aux soldats: toute l'infanterie jeta des cris de joie, et leurs chapeaux en l'air; la cavalerie mit l'épée à la main, et toutes les trompettes sonnèrent des fanfares avec une joie qui ne se peut exprimer. Le prince de Condé et le maréchal de Gramont s'embrassèrent tendrement, et chacun songea à son affaire.

Il y avoit proche de l'aile que commandoit le maréchal de Gramont un petit village qui lui rompoit presque tout son ordre: ce qui l'obligea par trois fois, pour donner lieu à celle du prince de Condé de se mettre en bataille, de se retirer un peu sur la gauche, et de faire faire un quart de conversion à ses troupes, puis de marcher par la hauteur; après quoi il tournoit à droite, et se remettoit en bataille. Cette manœuvre étoit incommode, et toute des plus dangereuses en présence d'un ennemi alerte; mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement. Enfin, comme il vit qu'il avoit suffisamment de terrain, il marcha droit aux ennemis au petit pas, avec un tel silence (chose peu ordinaire aux Français) que dans toute son aile l'on n'entendoit parler que lui.

Le maréchal de Gramont avoit les troupes d'Es-

pagne à combattre; car comme elles avoient la droite et lui la gauche, elles lui étoient opposées : le comte de Buquoy étoit à la tête de la première ligne, et le prince de Ligne à la seconde. Elles étoient postées sur une petite éminence; et l'on peut dire que c'étoit un duel plutôt qu'une bataille, puisque chaque escadron et bataillon avoit le sien en tête.

Les ennemis demeuroient fermes dans l'avantage de leur hauteur, se tenant cinq ou six pas en arrière, afin que nos escadrons allant à la charge, ils se pussent embarrasser, et les leurs nous charger en ordre. Ils n'avoient point l'épée à la main; mais comme tous les cuirassiers espagnols portent en Flandre des mousquetons, ils les tenoient en arrêt sur la cuisse, de même que si c'eût été des lances. A vingt pas d'eux le maréchal de Gramont fit sonner la charge, et avertit les troupes qu'elles avoient à souffrir une furieuse décharge; mais qu'après cela il leur promettoit qu'ils auroient bon marché de leurs ennemis. Elle fut faite de si près et si terrible, qu'on eût dit que les enfers s'ouvroient : aussi n'y eut-il guère d'officiers à la tête des corps qu'ils commandoient qui n'y demeurassent morts ou blessés; mais l'on peut dire aussi que le retour valut matines, car nos escadrons entrant dans les leurs, la résistance fut quasi nulle. On fit peu de quartier, et il y eut beaucoup de monde tué.

La seconde ligne vint pour soutenir la première; mais se trouvant rudement chargée par la nôtre, elle ne tint presque point, et fut rompue. Notre infanterie eut le même avantage sur la leur; et nous perdîmes peu de gens, excepté dans le régiment des Gardes, qui, ayant été chargé en flanc par quelques esca-

drons, eut six capitaines de tués et beaucoup d'officiers.

Le corps de réserve, commandé par d'Erlac, soutint à merveille l'aile du prince de Condé, qui battit de son côté la première et la seconde ligne des ennemis, après avoir chargé dix fois en personne, et fait des actions dignes de cette valeur et de cette capacité si connues de l'univers.

Jamais l'on ne vit une victoire plus complète : le général Bec y fut blessé à mort et pris prisonnier, le prince de Ligne, général de la cavalerie, tous les principaux officiers allemands, tous les mestres de camp espagnols et italiens, trente-huit pièces de canon, leurs ponts de bateaux, et tout le bagage.

La bataille pleinement gagnée, comme le maréchal de Gramont faisoit reformer ses escadrons, qui, ayant chargé plusieurs fois, se trouvoient un peu en désordre, un de ceux des ennemis qui s'enfuyoit à tire-d'aile lui tomba sur le corps au moment qu'il s'y attendoit le moins; et il eût été pris ou tué s'ils n'avoient pas perdu la tramontane, car il se trouva au milieu d'eux. Il ne laissa pourtant pas d'en essuyer toute la décharge à la passade, dont un de ses aides-de-camp fut tué à ses côtés : aventure qui ne laisse pas d'avoir sa singularité.

Les deux ailes poursuivant la victoire, le prince et le maréchal se joignirent au-delà du défilé de Lens, et ayant encore l'épée à la main. Le prince vint au maréchal pour l'embrasser, et le féliciter sur ce qu'il avoit fait; mais il se fit une si furieuse guerre entre leurs deux chevaux, qui auparavant étoient doux comme des mules, qu'ils faillirent à se manger; et il s'en fal-

lut peu qu'ils ne fissent courre à leurs maîtres plus de risque de leurs vies que pendant le combat.

Le nombre des prisonniers se monta à cinq mille; et comme il falloit les envoyer en France sous une escorte qui fût suffisante pour conduire un si grand corps, on en donna l'ordre à Villequier avec deux régimens de cavalerie et un d'infanterie : ce qui fit séjourner l'armée près du champ de bataille sept à huit jours, attendant le retour de ces troupes, et que nos chevaux d'artillerie pussent à diverses fois conduire dans Arras et La Bassée ce grand attirail qui avoit été pris.

Après que l'armée en fut débarrassée, elle repassa la rivière de la Lys à Eterre, et le prince de Condé envoya ordre au maréchal de Rantzaw de profiter de la conjoncture favorable, et d'attaquer Furnes, qui étoit d'une extrême importance pour la communication d'Ypres et de Dunkerque; mais ce maréchal, bien qu'il eût suffisamment de troupes pour ce siége, faisoit naître à tous momens tant de difficultés, que le prince, fatigué de la négative continuelle de l'Allemand, se résolut d'y aller lui-même; et laissant le maréchal de Gramont posté à Eterre, il acheva le siége de Furnes en peu de jours, où il reçut une mousquetade dans les reins, qui lui perça son buffle, sans lui faire autre mal qu'une très-grosse contusion.

Les étonnantes et imprévues révolutions de Paris l'obligèrent d'aller à la cour, et le maréchal de Gramont de repasser la rivière, et de se venir camper proche de Béthune, où il reçut un courrier du cardinal Mazarin, par lequel il lui mandoit de revenir

trouver le Roi en diligence, et de ramener avec lui les gardes françaises et suisses, et les compagnies de gendarmes et de chevau-légers de la garde. Il laissa l'armée sous les lieutenans généraux en des quartiers de rafraîchissement, et arriva à Saint-Germain trois jours avant que le Roi accordât cette déclaration de 1648, laquelle a donné tant de sujet de parler, non-seulement à la France, mais à toute l'Europe, et qui a été aussi mal gardée qu'elle avoit été injurieusement demandée, et, si on l'ose dire, foiblement accordée.

[1649] Je ne parlerai point ici, pour ne pas sortir du sujet que je me suis proposé, ni des barricades de Paris, ni du parti de la Fronde, ni de l'évasion des princes, ni de tout ce qui s'est passé dans le royaume capable de le culbuter, depuis l'année 49 jusques en 54. Je dirai seulement, pour en revenir au maréchal de Gramont, que le cardinal Mazarin, qui étoit son ami intime, et qui connoissoit de tout temps son zèle et son attachement fidèle à l'Etat et à la personne de son maître, lui confia celle du Roi lorsqu'il fut question, le jour des Rois, après le festin donné à l'hôtel de Gramont, de le faire sortir à minuit du Palais-Royal, avec la Reine et Monsieur, son frère, pour les mettre en sûreté dans le château de Saint-Germain (ce qui s'exécuta avec autant de secret que d'ordre); et que le même cardinal voulut toujours du depuis, la plupart des plus grands seigneurs de la cour ayant pris un parti contraire à leur devoir, que le maréchal de Gramont restât continuellement auprès de Leurs Majestés, comme le seul homme de confiance pour elles, et

incapable de rien faire contre son honneur et le service du Roi : ce qu'il fit assez connoître dans la suite de sa conduite avec le prince de Condé, avec lequel il rompit tout commerce dès qu'il le vit engagé malheureusement dans un parti contraire à son devoir, et retiré en Guienne avec l'armée d'Espagne, que commandoit Batteville.

Le prince de Condé, et tous ceux de la cabale, le sollicita plusieurs fois de ne le pas abandonner, vu l'étroite amitié qui étoit entre eux depuis tant d'années, et qu'il n'y avoit rien à quoi il ne pût prétendre, et attendre de lui, s'il vouloit suivre son parti, en faisant suivre à Bayonne et au Béarn l'exemple de la Guienne.

Le maréchal de Gramont refusa ces propositions avec la hauteur qu'il convenoit, et fit voir au cardinal l'importance dont il étoit pour le service du Roi qu'il quittât la cour pour un temps, pour s'en aller dans ses gouvernemens, où sa présence devenoit absolument nécessaire pour empêcher qu'ils ne suivissent le mauvais exemple de Bordeaux et de la Guienne ; parce qu'une fois si Bayonne et Saint-Jean-Pied-de-Port étoient pris, les forces d'Espagne pouvant communiquer par terre avec M. le prince, qui étoit déjà maître de la Guienne, le Roi pourroit courir risque de perdre toute la France. Ce qu'il disoit étoit bien véritable : l'on peut dire aussi que le cardinal, dont les vues étoient fort étendues, n'eut pas de peine à se le persuader ; et connoissant toute la conséquence et le péril éminent où l'Etat se trouvoit, il conjura le maréchal de Gramont de prendre la poste, et de se rendre à Bayonne en toute diligence,

puisque c'étoit la clef du royaume, et que de là seul dépendoit le salut de la monarchie et de la majesté royale.

Le prince de Condé, le prince de Conti, madame de Longueville, Batteville, général des Espagnols, et tous les sectateurs de la ligue, étoient à Bordeaux: et ayant eu des avis certains que le maréchal de Gramont devoit y passer pour se jeter dans Bayonne, et qu'il étoit resté inflexible sur les propositions qui lui avoient été faites de la part du prince de Condé, tinrent conseil dans l'hôtel-de-ville, et, après maintes délibérations sur ce qu'il y avoit à faire touchant le passage du maréchal de Gramont, on conclut qu'il falloit s'en défaire, et le jeter dans la Garonne: cela parut horrible à M. le prince, et il ne voulut point y consentir. Cependant la ligue ne laissa pas de persister absolument, à l'insu de M. le prince, dans le premier avis qui avoit été projeté de s'en défaire; et la chose eût été exécutée, si un conseiller du parlement de Bordeaux, nommé La Chaise, attaché à lui de père en fils, ayant été averti le soir de ce qui avoit été résolu à l'hôtel-de-ville contre le maréchal de Gramont, n'eût pris une chaloupe pour s'en aller à Blaye, où il arriva en trois heures avec vent et marée, sur le point que le maréchal étoit prêt à s'embarquer pour venir à Bordeaux. Il lui dit tout ce qui s'étoit passé dans le conseil de l'hôtel-de-ville, et qu'il étoit mort sans ressource s'il n'évitoit Bordeaux. Le maréchal profita sagement de l'avis, et gagna Langon sans entrer dans Bordeaux, d'où ensuite par les Landes il passa heureusement à Bayonne.

Sitôt qu'il y fut arrivé, il rassura toute la frontière,

qui étoit fort ébranlée, et contint la noblesse du Béarn, les peuples de cette province, les Bayonnais et les Basques dans la fidélité qu'ils devoient au Roi : ce qui dérangea tout-à-fait les projets que M. le prince avoit concertés avec les Espagnols, lesquels ne le pouvant plus secourir par terre, toute communication leur ayant été ôtée, Bayonne et le Béarn restant fidèles, n'avoient plus que la voie de la mer pour venir à Bordeaux, qui en étoit une très-incertaine, et d'une dépense immense pour eux : aussi s'en lassèrent-ils bientôt. Et le comte d'Harcourt étant venu en Guienne avec une armée, il défit plusieurs fois les troupes de M. le prince, et le contraignit enfin de revenir à Paris, d'où, après le combat de Saint-Antoine, il repassa en Flandre, et fit son traité avec le roi d'Espagne.

Les troubles de Guienne apaisés, et Bordeaux remis dans l'obéissance, le maréchal de Gramont eut ordre de s'en revenir à la cour, où il resta toujours près de la personne du Roi et du cardinal; lequel enfin, après toutes les disgrâces qui lui étoient arrivées, ayant été forcé de sortir de France, revint triomphant de ses ennemis, et avec plus d'autorité dans l'Etat que n'en eut jamais son prédécesseur le cardinal de Richelieu, et qu'il a conservée jusques au moment de sa mort.

Le maréchal, qui avoit toujours servi le cardinal avec chaleur pendant son exil, resta son ami fidèle : aussi en fut-il bien récompensé, car la reconnoissance du cardinal envers lui fut parfaite; et il n'est distinction qu'il n'eut pour lui, et grâces qu'il ne lui ait faites pendant sa vie.

Les barricades de Paris finies, les frondeurs entièrement terrassés, et le dedans du royaume commençant à jouir de la paix, le cardinal Mazarin s'appliqua uniquement aux moyens de pouvoir terminer glorieusement pour le Roi la guerre de Flandre et d'Italie, qui duroit depuis tant d'années.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL DE GRAMONT.

SECONDE PARTIE.

[1657] Je commencerai par les motifs qui obligèrent le cardinal Mazarin, en l'année 1657, de conseiller au Roi d'envoyer, dans la conjoncture de la diète électorale de Francfort, convoquée par l'électeur de Mayence, comme archichancelier de l'Empire, pour l'élection d'un nouvel empereur (1), après la mort de Ferdinand III (2), une célèbre ambassade en Allemagne; et je dirai en peu de mots que la profonde pénétration et la vivacité d'esprit de ce grand ministre lui faisant voir clairement qu'il étoit impossible de parvenir à une bonne paix, ou de pousser bien loin les progrès des armes du Roi dans les Pays-Bas, si l'Empereur avoit la liberté de secourir ces provinces lorsqu'il lui prendroit envie de le faire, il falloit donc essayer de détourner ce coup, qui pendant le cours des campagnes passées nous avoit été si mortel; et comme il connoissoit à merveille l'humeur des Allemands, fort différente de l'ancienne candeur de leurs pères, il se résolut d'attaquer ceux dont il avoit

(1) L'élection, qui avoit été fixée au 14 août 1657, n'eut lieu que le 8 juillet de l'année suivante. — (2) Le 2 avril 1657.

besoin, par le motif le plus puissant qui fasse agir les hommes, et particulièrement cette nation, qui est leur intérêt propre. Il fut ensuite question d'un ambassadeur capable de manier une affaire aussi délicate que celle dont il s'agissoit, et d'un caractère d'esprit qui pût concilier les cœurs d'une nation naturellement dure et farouche, et qui ne faisoit pas grand cas de la nôtre.

Après avoir repassé dans son esprit tout ce qu'il y avoit de gens de distinction à la cour propres à un tel emploi, il ne trouva que le seul maréchal de Gramont qui eût toutes les qualités requises pour venir à bout d'une négociation aussi difficile. Il l'envoya chercher sur l'heure, et lui dit qu'il l'avoit choisi pour l'affaire la plus importante qu'eût le Roi, qui étoit l'ambassade d'Allemagne, et qu'il lui donnoit pour collègue M. de Lyonne, qui peu de temps auparavant avoit été envoyé ambassadeur extraordinaire vers les princes d'Italie, et secrètement l'année précédente en Espagne pour y traiter la paix.

Le maréchal de Gramont fit tout ce qu'il put pour s'excuser, et représenta vivement au cardinal qu'une pareille ambassade ne lui convenoit pas, par deux raisons très-fortes : la première, parce qu'ayant passé vingt-huit ans de suite dans les armées sans connoissance quelconque de négociation ni d'affaires étrangères, il tomberoit des nues lorsqu'il seroit question d'agir, et que ce n'étoit pas le moyen de faire un bon ambassadeur, ni capable de tenir tête aux ministres de la cour de Vienne, et particulièrement au comte de Peneranda, qui étoit sans contredit l'homme le plus éclairé de toute l'Espagne : la seconde, que connois-

sant de jeunesse les Allemands, avec lesquels il avoit servi long-temps, il savoit de reste qu'on ne se mettoit à la mode chez eux et qu'on ne leur plaisoit qu'à force de bombances, de festins continuels et de largesses; ce qui ne se pouvoit faire sans qu'il en coûtât infiniment, et que ses affaires n'étant pas bien aisées, ce seroit le secret d'aller le grand galop à l'hôpital, et de culbuter sa maison de fond en comble; qu'ainsi il supplioit très-humblement Son Eminence, par toute l'amitié qu'elle avoit pour lui, de vouloir bien jeter les yeux sur un autre sujet.

Le cardinal l'écouta tranquillement, et lui dit qu'il avoit goûté ses raisons, mais qu'il en avoit une plus forte que les deux qu'il venoit de lui alléguer, qui étoit qu'il vouloit absolument qu'il marchât; que c'étoit son ambassade, et point la sienne; que du reste il le laissât faire, et qu'il ne se mît en peine de rien; qu'il l'aimoit trop chèrement pour l'embarquer dans une affaire de laquelle il ne le fît pas sortir à son honneur et gloire, et sans ébrécher ses fonds de terre de Gascogne. Alors le maréchal, qui n'ignoroit pas à qui il avoit affaire, vit bien qu'il n'avoit de parti à prendre que celui d'une entière complaisance pour les volontés d'un ministre aussi accrédité et autant de ses amis. Il lui dit donc qu'il obéissoit aveuglément aux ordres du Roi. Le cardinal l'envoya sur-le-champ remercier Sa Majesté, qui étoit déjà préparée, et qui ordonna qu'on fît au maréchal le même traitement, tant pour son ameublement que pour sa dépense par mois, qu'on avoit fait au duc de Longueville lorsqu'il étoit à Munster, et qu'on en usât pour M. de Lyonne, ainsi qu'on avoit fait pour

messieurs d'Avaux et de Servien lorsqu'ils furent collègues de ce duc.

Le bruit s'étant répandu à la cour de l'ambassade d'Allémagne, il y eut peu de personnes qui ne la tournassent en ridicule: et ce qui est étonnant, c'est que ce ne fut seulement pas le vulgaire, dont les raisonnemens le plus souvent se font à gauche; mais les personnes qui paroissoient avoir le plus de sens ne comprenoient pas aisément que messieurs les plénipotentiaires nommés pussent rien obtenir de tout ce que le caprice et la volubilité des langues des Français leur faisoit publier qu'on avoit à demander; et ils ne voyoient point d'apparence que les Allemands, si jaloux de leur autorité, voulussent souffrir que les Français se mêlassent des affaires de l'Empire.

Il y en avoit qui ne feignoient pas même de dire que les ambassadeurs du grand roi François n'ayant point été reçus dans Francfort à la diète électorale qui s'y tint lorsque Charles v fut élu empereur, il n'y avoit guère d'apparence que ceux de Louis XIV y fussent admis; et qu'il n'étoit pas plus hors du sens commun de prétendre qu'on feroit sortir l'Empire de la maison d'Autriche, que d'empêcher celui qui seroit élevé de la même maison à la dignité impériale de secourir le roi d'Espagne. A la vérité cela paroissoit aussi peu difficile, le crédit et l'autorité espagnole ayant pris de trop profondes racines dans l'Empire, où depuis un assez long temps l'on n'avoit point vu de ministres français qui n'en fussent revenus fort mécontens, par le peu de considération que l'on y avoit eu pour eux.

Cependant le succès ne parut pas tout-à-fait impos-

sible au maréchal de Gramont, lorsqu'après avoir raisonné sur cette matière avec le cardinal Mazarin, et lui avoir représenté les embarras et les difficultés qui pouvoient tomber sous ses sens, le cardinal lui donna une parole de laquelle il a toujours été esclave jusqu'à la fin, qui étoit qu'il l'assisteroit de toutes les manières imaginables, et qu'enfin il devoit être persuadé qu'étant son ami aussi effectif et aussi tendre qu'il l'étoit, il se garderoit bien de l'embarquer dans une affaire où il pourroit envisager qu'il ne réussiroit pas; mais qu'il l'assuroit au contraire qu'il sortiroit avec honneur et réputation de la négociation que le Roi lui confioit.

Il n'en fallut pas davantage au maréchal de Gramont, qui dès l'heure même ferma l'oreille à tous les discours qui pouvoient l'empêcher d'accepter cet emploi.

L'équipage qu'il fit pour ce voyage, et qu'il maintint pendant quinze mois, fut des plus superbes; il a fait même assez de bruit partout pour que je le passe ici sous silence, et que je ne tombe point dans une répétition qui viseroit peut-être au gasconisme, chose qu'il est bon d'éviter lorsqu'on parle de ce qui nous appartient. Mais je n'omettrai pas de dire qu'il eut un soin extrême d'avoir près de sa personne des gens dont la fidélité et le cœur lui fussent également connus, prévoyant des choses (quoique non arrivées) qui n'ont pas laissé de surpasser son attente, n'étant pas vraisemblable que dans une ville d'Allemagne où le roi de Hongrie, l'archiduc Léopold, les ambassadeurs d'Espagne et tous leurs partisans se devoient trouver, il n'y dût arriver quelque contestation pour

les rangs : et ayant pris la résolution de maintenir, au péril de sa vie, celui du roi dont il avoit l'honneur de représenter la personne, il se servit de toutes les précautions nécessaires pour cet effet, dont il sera fait mention en son lieu.

Je commencerai par sa marche depuis Paris jusques à Francfort. Pour la sûreté de sa personne et de ses équipages, il eut des passe-ports de don Juan d'Autriche, qui furent aisés à obtenir, d'autant plus facilement que le comte de Peneranda en demandoit au Roi pour se trouver pareillement à la diète.

Le maréchal de Gramont fut d'avis qu'on en demandât aussi à M. le prince ; mais le cardinal (je ne sais par quelle considération) ne le voulut pas, bien qu'on lui représentât qu'on pourroit trouver M. le prince en telle humeur qu'il ne porteroit pas grand respect aux passe-ports de don Juan d'Autriche, et moins encore aux personnes des plénipotentiaires de France, qui pouvoient payer quelque honnête rançon ; et qu'au moins, s'il n'en venoit pas jusque là, leurs équipages magnifiques, et particulièrement celui du maréchal de Gramont, valoient bien la peine d'être pillés, que ce seroit une bonne prise pour ses troupes, et une matière de raillerie au prince ; qu'ensuite les prétextes et les excuses, après le coup fait, ne seroient pas difficiles à trouver, mais la restitution fort malaisée à obtenir, d'autant que la considération que les Espagnols avoient pour le prince étoit assez grande pour ne l'y pas obliger, quand il n'en auroit pas d'envie. Mais le cardinal s'obstina toujours de n'en vouloir rien faire, et il n'en fut autre chose.

Le maréchal de Gramont se mit en marche le pre-

mier, les deux équipages étant trop grands pour aller ensemble sans une furieuse incommodité. Comme il fut arrivé à Toul, il apprit qu'un partisan de l'armée d'Espagne, nommé Jandin, avoit surpris Dieuze; et comme il falloit de nécessité qu'il y passât, et que la conversation de pareils picoreurs avec une queue d'équipage est très-souvent sujette à caution, il fit demander au prince de Condé des passe-ports, qu'il lui envoya par un trompette, et en fit demander un au prince de Chimay, gouverneur de Luxembourg, qui l'envoya aussitôt, avec ordre audit Jandin de le conduire et escorter jusques à Saverne.

D'abord qu'il y fut arrivé, le jeune Colbert, intendant d'Alsace, le vint trouver pour y recevoir ses ordres : il le pria d'aller à Strasbourg pour savoir du magistrat la manière dont il le recevroit, n'ignorant pas que ces honnêtes messieurs font toujours le moins d'honneur qu'ils peuvent. Et il ne se trompa pas, car ils dirent à Colbert que le sénat enverroit au devant du maréchal de Gramont hors de la ville; qu'on lui feroit les présens accoutumés aux ambassadeurs et aux princes, qui consistent en du vin, du poisson et de l'avoine; et en demeurèrent là. Colbert leur demanda s'ils ne le salueroient point du canon; ils répondirent sèchement que non, et qu'ils ne l'avoient pas fait à M. le duc d'Angoulême lorsqu'il fut en ambassade en Allemagne avec messieurs de Béthune et de Châteauneuf.

Ce préliminaire de courtoisie ne plut guère au maréchal de Gramont, jugeant bien que les autres villes suivroient leur exemple : ce qui le détermina à renvoyer Colbert pour se plaindre en termes assez forts

de leur impolitesse, et leur déclarer en même temps qu'il ne passeroit point par leur ville, et qu'il en rendroit compte au Roi, qui auroit dans la suite assez d'occasions pour les mortifier selon leur mérite.

Ce discours, court et pathétique, ne tarda guère à produire son effet; car ils lui députèrent dans le moment pour l'assurer qu'on le recevroit les bourgeois sous les armes, et qu'on lui feroit trois salves de canon : chose qui n'avoit été pratiquée que pour le seul électeur palatin.

Le maréchal de Gramont en envoya donner avis à M. de Lyonne, et le pria de le venir joindre à trois lieues de Strasbourg, où il l'attendroit, afin qu'ils entrassent ensemble, appréhendant que venant séparément, on ne le chicanât sur les mêmes honneurs qu'on lui auroit rendus : ce que le maréchal vouloit éviter, puisqu'il n'étoit pas de la dignité de son caractère de les voir retrancher en la personne de son collègue, qui d'ailleurs étoit son ami intime.

Ils furent reçus comme le maréchal de Gramont l'avoit souhaité, et entrèrent dans une ville grande, puissante et bien peuplée, dont la situation ne sauroit être plus agréable, la rivière d'Iller passant par le milieu, et le Rhin n'en étant guère éloigné; le pays fertile et abondant en toutes choses; fortifiée avec tout l'art qui peut contribuer à la défense d'une place; l'arsenal des plus beaux de l'Europe, et des mieux garnis de toutes sortes d'armes, dans lequel il y a plus de sept cents pièces de canon de fonte, avec ce qui est nécessaire pour les exécuter, le tout rangé dans un ordre parfait : le pont sur le Rhin, quoique assez mauvais, rend encore cette ville plus

considérable. Il y avoit des fortifications de terre assez mal entretenues, mais qui se réparoient aussi fort aisément. L'on peut dire qu'elles ont bien changé de face depuis que le Roi s'est rendu maître de Strasbourg, et qu'il en a fait la plus formidable place de l'univers.

Le magistrat est luthérien, et la messe ne se disoit en ce temps-là qu'en une église de religieuses. Strasbourg, pendant les guerres passées, s'est maintenu par ses propres forces, et a toujours eu de bonnes troupes et de bons officiers. Le comte de Rantzaw, qui depuis a été maréchal de France, y commandoit lorsque le maréchal de Gramont jeta le premier secours dans Haguenau (1). Cette grande ville fut toujours fort partiale pour les Suédois, tant à cause de la religion que par les places qu'ils occupoient aux environs, dont Benfeld, qui est sur la rivière d'Iller, fortifiée autant bien qu'elle le pouvoit être, et dans laquelle il y avoit une garnison de douze cents Allemands, se faisoit porter grand respect.

Je ne dois pas passer sous silence les louanges qui sont dues au gouverneur de Benfeld, que le maréchal de Gramont y trouva lorsqu'il secourut Haguenau pour la première fois : ce qui peut faire voir quelle notable différence il y a entre les hommes.

Il s'appeloit Guernheim, soldat de fortune et Allemand de nation. Le chancelier Oxenstiern l'avoit établi gouverneur de cette place, mais depuis six ans il ne lui avoit pas donné le premier sou; et cet homme, par son savoir faire, avoit non-seulement maintenu la plus belle garnison qui se puisse voir,

(1) *Voyez* ci-dessus, page 314.

mais avoit fait dans sa place une fonderie, et fait fondre quarante pièces de canon de vingt-quatre, de douze et de huit livres de balle.

Il avoit des moulins à poudre sur la rivière d'Iller, et des champs semés de chanvre à l'entour de sa place pour faire sa mèche : il faisoit la récolte des blés au milieu des ennemis, avec la même facilité qu'elle se feroit en la plaine de Grenelle, et le tout en si grande abondance, qu'il fournit à l'armée du Roi, c'est-à-dire pour de l'argent, tout ce qui fut nécessaire tant pour le second secours de Haguenau que pour le siége de Saverne. Peu de nos gouverneurs se sont jamais mis en cet état. Comme la place étoit petite, il n'y avoit qu'une église et deux autels, l'un pour les catholiques, et l'autre pour les luthériens: le sermon et le prêche s'y faisoient l'un après l'autre.

Le maréchal de Gramont et M. de Lyonne continuèrent leur marche jusques à une petite ville du marquisat de Baden, nommée Rastadt, où ils attendirent trois ou quatre jours l'arrivée d'un courrier, qui leur devoit apporter des lettres du Roi pour tous les princes et les villes libres d'Allemagne : mais, à dire la vérité, leur surprise fut extrême, lorsqu'en les lisant ils les trouvèrent d'un style si extraordinaire, qu'ils furent contraints de les serrer dans leurs cassettes, sans qu'elles aient jamais vu le jour ; et ils se trouvèrent dans la nécessité de se servir seulement des pouvoirs qu'ils avoient, lesquels étoient assez amples et revêtus de toutes les qualités nécessaires pour autoriser suffisamment les traités qu'ils avoient à faire.

Il est bien sûr que ces lettres avoient été écrites sans la participation du cardinal, car c'étoit l'homme

du monde qui avoit le plus d'esprit, et qui écrivoit le mieux ; et il n'eût pas souffert qu'on les eût envoyées pour peu qu'il eût jeté les yeux dessus. D'ailleurs il avoit assez de confiance au maréchal de Gramont et à M. de Lyonne pour être bien persuadé qu'ils ne feroient que les choses nécessaires, et éviteroient celles qui pourroient les tourner en ridicule ; ce que les lettres en question eussent fait, pour peu qu'on eût voulu exécuter ce qu'elles portoient : ce qui ne laisse pas d'être fort embarrassant pour des personnes du premier ordre, qui trouvent la signature du Roi au bas de pareilles missives.

Les ambassadeurs partirent de Rastadt, et arrivèrent à quatre lieues de Heidelberg, où ils trouvèrent le sieur de Gravel, résident pour les affaires du Roi à Francfort, qui leur remit des lettres de l'électeur de Mayence (1), qui les assuroit qu'ils y seroient reçus malgré les cabales et les efforts de Wolmar, ambassadeur du roi de Hongrie, qui avoit remué ciel et terre pour l'empêcher : mais l'autorité et le crédit que l'électeur de Mayence avoit dans cette assemblée l'emportèrent sur les brigues de Wolmar ; et ce ne fut qu'à ses fortes sollicitations que l'on dut la réception des ambassadeurs du Roi à Francfort, car il avoit été arrêté qu'on leur fermeroit la porte au nez.

Ce Wolmar, dont il est parlé ci-dessus, étoit un docteur que l'Empereur avoit fait baron : mais l'on peut dire que son grand nombre d'années ne lui avoient pas tempéré le sang, étant, par ses discours et

(1 *L'électeur de Mayence* : Jean-Philippe de Schoenborn, né en 1605. Il fut d'abord colonel du régiment de Hatzfeld, évêque de Wurtzbourg en 1645, et archevêque de Mayence en 1647. Il mourut en 1673.

par ses écrits en faveur de la maison d'Autriche, autant emporté et sans bornes qu'on le puisse être. Lorsque le duc Bernard de Weimar prit Brisach, il se trouva dedans malheureusement pour lui; et l'on eut bien de la peine d'empêcher ce duc, qui n'entendoit pas raillerie, de le faire pendre, à cause d'un écrit injurieux qu'il avoit fait contre lui.

Quant à de Gravel, dont j'ai parlé ci-devant, c'étoit un homme de bon sens, et très-capable de conduire une affaire avec résolution et tout l'art possible, comme il le fit bien connoître à Philisbourg, où ayant traité secrètement avec quelques officiers et soldats de la garnison, il leur fit prendre les armes contre le commandant, et remit cette place importante dans l'obéissance du Roi, l'en ayant chassé avec tous ceux qui jusqu'alors ne reconnoissoient point les ordres de Sa Majesté, et ne suivoient que ceux des gens qui n'étoient pas dans ses intérêts.

Sa façon de traiter plaisoit tout-à-fait aux Allemands, et l'on ne peut mieux servir ni plus utilement qu'il a fait pendant le cours de la diète de Francfort: mais je laisse le sieur de Gravel, pour parler de la première négociation que le maréchal de Gramont et M. de Lyonne firent en Allemagne, qui sans contredit fut la plus difficile, et celle qui leur a donné le plus de peines, et fait passer de plus méchans quarts-d'heure. Ce fut avec l'électeur palatin (1), qui les envoya recevoir à deux lieues de Heidelberg, ville capitale de son Etat, avec un cortége magnifique de carrosses et de gentilshommes.

(1) *L'électeur palatin:* Charles-Louis, fils de Frédéric V, né en 1617, électeur en 1632, mort en 1680.

La surprise du maréchal de Gramont ne fut pas médiocre, lorsqu'il trouva son pays cultivé, ses villages rebâtis, sa maison parée des plus beaux meubles; Heidelberg et tout son état autant bien peuplés que s'il n'y avoit jamais eu de guerres, quoiqu'il en eût été le théâtre l'espace de tant d'années, et que, lorsqu'il y passa douze ans auparavant avec l'armée du Roi, il l'eût vu désert et entièrement détruit. Mais l'application de l'électeur, ses soins et son économie, lui avoient fait changer cette face hideuse depuis la paix de Munster, par le moyen de laquelle il fut rétabli dans le bas Palatinat, le haut étant demeuré à l'électeur de Bavière avec la dignité électorale.

Le titre de roi de Bohême, que son père porta jusques à la mort(1), ne lui avoit laissé d'autre avantage que celui d'être devenu par le même instrument de paix le dernier des électeurs, après avoir été le premier, et d'avoir perdu tout le haut Palatinat (2). L'électeur ne se rendoit pourtant pas ni sur l'un ni sur l'autre; et pour peu qu'on fût disposé à goûter ses raisons, il auroit aisément persuadé qu'elles étoient valables. Il cédoit néanmoins, mais c'étoit toujours avec des protestations de ne pas faire préjudice à son droit, non plus qu'à celui qu'il prétend pour le vicariat de l'Empire, dont toutefois l'électeur de Bavière, dans la dernière diète, a fait toutes les fonctions, nonobstant les lettres de protestations dudit palatin aux villes et Etats de l'Empire, et celles qu'il écrivit au

(1) Frédéric v avoit imprudemment accepté la couronne que les Etats de Bohême lui avoient offerte en 1619. Il fut défait par les Impériaux et par les Bavarois, obligé de se réfugier en Hollande, mis au ban de l'Empire, et dépouillé de son électorat. — (2) Le bas Palatinat seulement avoit été rendu à son fils Charles-Louis par le traité de Westphalie.

Roi pour en être reconnu pour vicaire : ce que Sa Majesté ne jugea pas à propos d'ordonner à ses ambassadeurs de faire.

L'électeur palatin étoit un prince qui avoit passé la plus grande partie de sa vie dans la mauvaise fortune : ce qui n'est pas une méchante école pour avoir du mérite, et connoître parfaitement bien les hommes. Il avoit fort bon esprit, et possédoit beaucoup de langues en perfection; savant au dernier point dans toutes les constitutions de l'Empire; sobre pour le boire et le manger, mais se livrant volontiers aux plaisirs d'aimer les dames; civil autant qu'on le peut être, sans toutefois rien perdre de sa dignité; d'une conversation aimable, et dans laquelle il y avoit toujours de quoi apprendre; défiant et soupçonneux outre mesure; et souvent l'on avoit lieu de s'apercevoir qu'il étoit quelquefois périlleux de prendre une entière confiance à ce qu'il promettoit, lorsque son intérêt y étoit contraire.

Gravel, dont nous avons déjà parlé, avoit eu plusieurs conversations avec l'électeur, dans lesquelles il s'étoit fait plusieurs propositions sans rien conclure: et comme il étoit impossible de faire quelque chose d'avantageux en Allemagne sans être assuré de sa personne, le maréchal de Gramont et M. de Lyonne résolurent, à quelque prix que ce fût, de traiter avec lui avant d'entamer aucune autre affaire; et pour avoir un commencement bien favorable et espérer une bonne issue de cette négociation, il étoit nécessaire d'une défiance réciproque. Ils se persuadoient qu'il vouloit seulement leur argent, et qu'il ne leur tiendroit point sa parole; et lui de son côté ne doutoit

nullement qu'ils n'eussent grande envie de l'escroquer. Enfin, après deux jours de conférence, d'allées et de venues d'un appartement à l'autre, ils conclurent et signèrent un traité par lequel ils lui promettoient soixante mille écus arrivant à Francfort, et cinquante mille le premier jour de l'an (n'estimant pas que la diète pût aller plus loin); puis trois années de suite quarante mille écus.

Mais, pour guérir les défiances mutuelles, les ambassadeurs du Roi consignèrent l'argent entre les mains du plénipotentiaire suédois, duquel ils retirèrent un écrit par lequel il leur promettoit de ne le délivrer que de leur consentement : et quant à leur sûreté, l'électeur leur donna un papier signé de sa main et scellé de ses armes, par lequel il promettoit dans toutes les affaires de la diète de faire tout ce que lesdits ambassadeurs demanderoient de lui au nom du Roi. Il n'en falloit pas davantage ni moins aussi pour s'assurer d'un homme, comme je l'ai déjà dit, duquel la parole parfois n'étoit pas sûre. De plus, étant porté expressément dans la *bulle d'or* que tout électeur qui engagera sa voix, pour quelque considération que ce puisse être, sera chassé du collége électoral, ils ne croyoient pas qu'il voulût manquer à des gens qui avoient un tel gage entre leurs mains.

De leur côté, il désira aussi un écrit par lequel ils s'engageoient, la diète finie, et ayant pleinement satisfait à sa parole, de lui rendre le sien; ce qui fut fait avec exactitude : et après l'élection l'argent du Roi et l'écrit de l'électeur furent échangés avec toutes les précautions qu'on peut prendre entre gens persuadés

que chacun d'eux seroit bien aise d'en donner à tâter à son compagnon.

Les choses s'étant passées de cette sorte à Heidelberg, le maréchal de Gramont et M. de Lyonne continuèrent leur voyage à Francfort, et séjournèrent un jour à un village qui n'en est qu'à une lieue, afin de donner les ordres nécessaires pour leur entrée, dont je me dispenserai de parler, ayant été imprimée et gravée avec une exactitude qui n'omettoit pas la moindre circonstance.

Ils dépêchèrent un courrier au Roi le lendemain de leur arrivée, pour lui rendre compte de cet heureux commencement, qui faisoit concevoir de grandes espérances de l'avenir. La dépêche étoit fort ample, et touchoit nombre de personnes qu'ils estimoient gagnées ou qu'ils avoient raison de tenir pour suspectes: le tout en chiffre, comme on le peut croire. Mais ils pouvoient se passer de prendre cette peine : car un parti du prince de Condé ayant pris le courrier, un de ses secrétaires, très-habile, déchiffra la dépêche d'un bout à l'autre; et l'ayant mise en fort bon et intelligible français, elle fut envoyée dans l'instant aux ambassadeurs d'Espagne, qui ne manquèrent pas d'en faire part à toutes les personnes intéressées. L'on peut s'imaginer l'effet que cela leur fit : ils s'en plaignirent; le maréchal de Gramont et M. de Lyonne avouèrent ingénument qu'il n'y avoit rien d'ajouté, et la seule vérité fut leur excuse; car ils les prièrent de voir si dans cette dépêche ils avoient augmenté, exagéré ou altéré la moindre des particularités qui s'étoient passées; que du reste il n'étoit pas possible qu'ils se persuadassent que les ambassadeurs du Roi pussent

s'empêcher d'avertir leur maître de la distribution de son argent, de la situation dans laquelle ils trouvoient les esprits, de leurs soupçons et de leurs espérances; et qu'enfin ils croyoient qu'il ne leur faudroit pas jurer pour persuader que leur intention n'étoit point du tout que leurs lettres fussent vues par d'autres que par le Roi, à qui elles étoient adressées; mais qu'un malheur et un accident imprévu, que nulle précaution ne peut parer, en avoit autrement décidé. Enfin la franchise du maréchal de Gramont, celle de M. de Lyonne, leur bonheur, ou l'envie que les parties intéressées avoient d'avoir leur argent, qui étoit considérable, firent que ce que les ennemis croyoient pour la France un coup mortel ne fut pas seulement une légère blessure.

En ce même temps ils reçurent une nouvelle fort agréable, qui fut la prise de Montmédy : et j'ai ouï conter au maréchal de Gramont que le cardinal Mazarin lui avoit dit que ce siége important s'étoit continué contre l'avis des généraux. Le maréchal de La Ferté l'avoit commencé; M. de Turenne le joignit avec son armée, et tous deux dépêchèrent les capitaines de leurs gardes au cardinal pour l'assurer que la levée du siége étoit indubitable, s'il persistoit à le vouloir faire continuer. Sa réponse fut un ordre positif d'attendre le Roi, qui marchoit à eux. Sa Majesté prit son poste dans la citadelle de Stenay, qui n'en est qu'à une bonne lieue; et, par tous les avantages que d'ordinaire sa présence apporte en de pareilles occasions, la place fut prise, malgré les sentimens contraires de messieurs les généraux.

Il n'est pas croyable quel préjudice les affaires

du Roi eussent reçu si on l'avoit manquée; car étant aux portes de l'Allemagne, quatre siéges levés en Flandre ou en Italie n'eussent pas tant décrédité nos armes.

Le seul des électeurs qui étoit à Francfort lorsque le maréchal de Gramont et M. de Lyonne y arrivèrent étoit celui de Mayence, qu'ils allèrent visiter deux jours après leur entrée. Il les reçut en la manière accoutumée, c'est-à-dire dans sa cour, lorsqu'ils descendirent de carrosse, et leur donna la porte et la main droite. Cette première visite, aussi bien que celle qu'il leur rendit, se passa simplement en des complimens, sans entrer bien avant dans la matière qui avoit obligé le Roi d'envoyer ses ambassadeurs à la diète : mais ils connurent peu de temps après que cet électeur ne désiroit rien tant dans le monde que la paix entre les deux couronnes. Il leur répétoit fort souvent : *Inquire pacem, et persequere eam.* Je crois que l'épanchement du sang chrétien, versé si abondamment depuis tant d'années, lui causoit de la compassion; mais comme il avoit un amour très-particulier pour sa patrie, je suis fort persuadé que son principal motif étoit de lui continuer le repos qu'il estimoit lui avoir procuré par la paix de Munster, dont il avoit été le principal instrument : et comme il étoit aussi habile que parfait connoisseur, il voyoit que la fortune particulière résidant dans la fortune publique, il seroit bien difficile que la guerre étant dans l'Europe, l'Allemagne ne fût obligée de prendre parti, et que par conséquent l'on n'y vît rallumer un feu qui l'avoit embrasée, et quasi réduite en cendres. C'étoit un chapitre qu'il rebattoit si souvent, qu'il ne fut

pas malaisé de s'apercevoir qu'on ne le gagneroit jamais qu'en lui faisant connoître que le Roi non seulement ne s'éloignoit point de la paix, mais qu'il iroit au devant de toutes les choses qui la pourroient procurer, pourvu qu'elle fût sûre, et nullement contraire à ses intérêts et à sa gloire. Le maréchal de Gramont et M. de Lyonne écrivirent au cardinal en conformité de ce que je viens de dire; et il leur répondit très-promptement que le Roi leur commandoit de dire à l'électeur qu'il prendroit le collége électoral pour l'arbitre de la paix, et que pourvu que les Espagnols y voulussent consentir de bonne foi, il leur enverroit les pouvoirs nécessaires pour la traiter.

Un certain moine espagnol de l'ordre de saint Dominique, nommé le père Sarria, avoit été près du marquis de Castel-Rodrigo à la diète de Ratisbonne, dans laquelle le fils de l'Empereur fut élu roi des Romains sous le nom de Ferdinand IV (1).

Ledit marquis s'en étoit fort servi; et comme il le portoit fort haut, que rien ne lui résistoit, et qu'il n'avoit en tête que les foibles oppositions du sieur Vautort notre ambassadeur, homme d'aussi peu d'intelligence que de mine, il ne lui fut pas fort difficile d'obtenir tout ce qu'il souhaitoit, et de donner ce qui s'appelle les étrivières à M. l'ambassadeur français, qui n'étoit qu'un hère : ce qui doit bien empêcher de choisir de pareils sujets, qui déshonorent leur nation, et flétrissent en même temps la gloire de leur maître.

Ce bon succès à si bon marché fit croire aux Es-

(1) Ferdinand IV, fils de l'empereur Ferdinand III, fut élu roi des Romains le 31 mai 1653. Il mourut le 9 juillet 1654.

pagnols que le révérendissime père Sarria tailleroit en plein drap à la diète de Francfort, ainsi qu'il avoit fait à celle de Ratisbonne sous les ordres de Castel-Rodrigo. Pour cet effet, il fut dépêché par les ambassadeurs d'Espagne pour venir en diligence s'assurer de l'électeur de Mayence, et aplanir les voies. On l'avoit honoré depuis très-peu de temps du caractère d'archevêque de Trani; et l'on peut dire que le présent que lui avoit fait Sa Majesté Catholique étoit tout des plus minces, puisque le bon père abandonna le revenu de son archevêché *in partibus infidelium* pour six cents écus sa vie durant. Peneranda eut bientôt découvert que c'étoit une pauvre espèce d'homme : mais l'électeur de Mayence et le moine ne furent pas bien d'accord de leurs faits; car le bon père écrivit nettement à Peneranda qu'il se hâtât de venir, et d'amener le roi de Hongrie (1); et qu'il lui répondoit sur sa tête de l'électeur de Mayence, sans lui parler d'autre chose que de l'élection avec une capitulation fort légère : et l'électeur protestoit qu'il lui avoit toujours proposé la paix entre la France et l'Espagne, et rien autre chose. Il est certain que Peneranda ne sut la vérité de ce qui s'étoit passé entre l'électeur et Sarria que lorsqu'il fut à quatre lieues de Francfort. Le feu mis dans une caque de poudre, sous la chambre de Peneranda, ne l'eût pas fait sauter plus haut que fit ce changement de note; et il entra dans un tel excès de colère, qu'il n'en put sortir de toute la diète, pestant et fulminant contre la fourberie

(1) *Le roi de Hongrie :* Léopold I. Il étoit devenu l'aîné des fils de l'empereur Ferdinand III par la mort de son frère Ferdinand IV. Il avoit été élu roi de Bohême en 1654, et roi de Hongrie en 1655.

de l'électeur, et la sottise outrée du moine duquel Castel-Rodrigo avoit fait son ministre principal.

Mais revenant au choix burlesque que ledit Castel-Rodrigo avoit fait d'un si lourd animal, il donna souvent matière de rire au maréchal de Gramont et à M. de Lyonne, car ils n'ignoroient pas ses menées secrètes; et rien ne leur plut davantage que le présent qu'il fit de deux paires de bas de soie de Milan à l'électeur palatin, fort propre et facile à être gagné par de pareilles largesses.

Deux autres moines augustins, qui étoient frères, nommés Barrea, avoient la tête mieux timbrée; et Peneranda avec raison se fioit plus à eux qu'en Sarria, qu'il connoissoit assez pour un brouillon et un extravagant. Ces deux moines furent d'assez grands acteurs pendant la diète, gens naturellement posés et sans chimère, qualités peu ordinaires au froc. Ils connoissoient l'Empire et ceux qui le composoient; adroits, éveillés, souples, fertiles en propositions, aimant la bonne chère et le bon vin (chose qui plaisoit infiniment aux Allemands), et clairvoyans au possible dans tout ce que les plénipotentiaires de France estimoient être le plus secret. L'un mourut à Francfort, et l'autre à Madrid, lorsque le maréchal de Gramont fut y demander l'Infante. Mais je laisse là les moines pour suivre le chapitre de Peneranda en son lieu, qui sera à son arrivée avec le roi de Hongrie dans Francfort.

L'électeur de Trèves (1) fut le premier après celui de Mayence qui arriva à Francfort; ceux de Co-

(1) *L'électeur de Trèves :* Charles-Gaspard de Leyen, archevêque de Trèves en 1652, mort en 1676.

logne(1), de Saxe(2), et le palatin, suivirent les uns après les autres; Bavière (3) et Brandebourg (4) n'y assistèrent que par leurs ambassadeurs: le premier en fut empêché par le comte de Curtz son ministre, aux conseils duquel il étoit entièrement résigné, et qui n'avoit point d'autre raison que la crainte de la dépense. Pour Brandebourg, le faix de la guerre qu'il avoit à soutenir en ce temps-là étoit une assez légitime excuse (5).

Chacun des électeurs se piqua de faire son entrée dans Francfort la plus magnifique qu'il pouvoit. Celle de l'électeur de Trèves leur servit de lustre, car elle fut fort misérable : les autres entrèrent avec quantité de comtes de l'Empire et de gentilshommes qualifiés, beaucoup de carrosses, de chevaux de main, et une suite nombreuse de gens de livrée; surtout leurs compagnies de gardes, dont la plus foible passoit deux cents maîtres, étoient toutes des plus belles; mais par dessus les autres celle de l'électeur de Saxe étoit toute composée de gentilshommes, aussi bien faits, armés et montés qu'on en ait jamais vu.

Les espérances que le maréchal de Gramont et M. de Lyonne conçurent de pouvoir gagner l'électeur de Trèves étoient légères. Son frère, qu'il avoit fait son ambassadeur avant son arrivée, avoit pris de l'argent du Roi (ce qui par parenthèse n'est pas fort

(1) *De Cologne :* Maximilien-Henri de Bavière; il succéda à son oncle Ferdinand en 1650. Ce fut lui qui donna asyle au cardinal Mazarin pendant son exil. Il mourut en 1688. — (2) *De Saxe :* Jean-Georges II, né en 1613, électeur en 1656, mort en 1680. — (3) *Bavière :* Ferdinand-Marie, né en 1636, électeur en 1651, mort en 1679. — (4) *Brandebourg :* Frédéric-Guillaume, né en 1620, électeur en 1640, mort en 1680. — (5) Frédéric-Guillaume étoit en guerre avec la Pologne.

extraordinaire parmi ceux de cette nation, puisque, de quelque côté qu'il leur puisse venir, il est toujours très-bien reçu); et il les assuroit qu'à l'arrivée de l'électeur son frère ils auroient pleine satisfaction. Mais comme c'étoit un véritable innocent, sur les discours duquel l'on ne pouvoit tabler, et que d'ailleurs le baron de Metternich et le chancelier de l'électeur, ses collègues, étoient connus pour être tout-à-fait autrichiens, il n'y avoit pas trop lieu de s'y confier : mais l'arrivée de l'électeur tira bientôt de doute, et l'on vit clairement que le temps et l'argent employés pour le mettre dans le parti du Roi seroient également perdus, bien que, par toutes sortes de raisons, de tous les électeurs c'étoit celui qui avoit le plus d'intérêt de s'attacher à ceux de la France.

L'électeur de Trèves étoit cousin germain de l'électeur de Mayence, qui le servit plus que nul autre à l'élever à la dignité électorale : mais sa rhétorique ne fit pas plus d'effet auprès de lui que celle du maréchal de Gramont; et, comme la suite l'a fait voir, il fut en tout et partout partial de la maison d'Autriche. Le maréchal et lui ne se virent que deux fois les uns chez les autres; mais comme les choses inutiles deviennent ennuyeuses par la suite, et que d'ailleurs la conversation de cet électeur étoit des plus sèches et des plus fatigantes, cela fut cause que le maréchal de Gramont le cultiva très-peu.

L'électeur de Mayence fit tous ses efforts pour engager le maréchal de Gramont à manger avec l'électeur de Trèves; mais il lui fut impossible d'y réussir, parce que dans les repas où se trouvoit l'électeur il falloit toujours boire jusqu'à l'excès, seule et unique

chose en quoi il excelloit; au contraire, le maréchal de Gramont étoit ennemi de ces sortes de plaisirs : cela fit qu'il ne le connut que fort médiocrement. Tout ce que l'on en peut dire, suivant l'idée qu'il en a donnée, et le rapport de ses meilleurs amis et des personnes désintéressées, c'est que c'étoit un homme qui, par rapport à l'esprit, étoit brouillé avec le sens commun, sans érudition, point d'étude, et avoit une aussi foible connoissance des affaires de l'Empire que des siennes propres. Quant au corps, il étoit grand, et fort camard. Il excelloit dans la connoissance du bon vin, dont il prenoit une si grande quantité et pendant tant de temps, qu'il faisoit avouer, à ceux qui buvoient avec lui, qu'il étoit très-difficile de lui tenir tête. On eut la satisfaction de faire rendre à son frère l'argent qu'on lui avoit donné de la part du Roi, et il eut la douleur de le restituer avec amertume : ce qui ne se fit pas sans beaucoup de résistance, car c'étoit un cavalier des plus tenaces.

L'électeur de Cologne, cousin germain de celui de Bavière, étoit un prince dont les qualités de l'ame ne cédoient en rien à celles de la naissance. Sa bonté naturelle ne se peut exprimer : désintéressé au dernier point (louange peu due aux Allemands, ainsi que je l'ai répété plusieurs fois), ferme dans ses paroles, sensible à tout ce qui pouvoit toucher son honneur, civil autant que les prétentions de la maison de Bavière, qui ne sont pas petites, lui pouvoient permettre; qui n'a jamais connu de femme en sa vie, et qui ne buvoit par excès que lorsque de certaines compagnies et les occasions le portoient indispensablement à le faire. Son génie n'étoit pas fort élevé, et

son naturel doux et facile faisoit qu'il se laissoit gouverner, particulièrement par le comte Egon de Furstemberg, lequel étoit devenu le maître de ses volontés; il s'adonnoit fort à la chimie, mais plutôt par curiosité que par aucune espérance de trouver la pierre philosophale, dont on l'avoit accusé.

Il ne fut pas satisfait de la maison d'Autriche dans la diète de Ratisbonne; car, à son préjudice, elle y donna l'avantage à l'électeur de Mayence de sacrer Ferdinand IV comme roi des Romains (1); et l'on fit en sorte avec ledit électeur de Mayence que dans Francfort, qui est de son archevêché, il céda à celui de Cologne la prérogative de sacrer Léopold I (2): ce qui ne fut pas un médiocre service rendu au Roi, ni une petite marque du bon sens de l'électeur de Mayence, qui, par un moyen qui ne lui coûtoit rien, gagna l'amitié et la confiance du Roi, et forma cette liaison entre eux qui, pour dire la vérité, fut la principale cause de tous les avantages que la France a reçus de la capitulation et de la ligue des princes d'Allemagne, que le maréchal de Gramont et M. de Lyonne firent après l'élection de l'Empereur.

La dissimulation n'étoit point connue de l'électeur de Cologne, et il n'a jamais cessé de faire connoître aux Autrichiens, en tout et partout, qu'ils n'avoient

(1) L'archevêque de Cologne prétendoit que le droit de sacrer le roi des Romains appartenoit à son siége. Il fit entrer des troupes dans l'église : l'archevêque de Mayence en avoit aussi. On étoit prêt à en venir aux mains. L'intervention de l'Empereur prévint ce scandale : l'archevêque de Cologne, obligé de céder, partit aussitôt sans prendre congé de l'Empereur. — (2) Les deux archevêques signèrent, le 25 juin 1657, un traité portant qu'à l'avenir ils auroient chacun le droit de sacrer l'Empereur dans leur diocese, et que hors du diocèse ils alterneroient.

chose en quoi il excelloit; au contraire, le maréchal de Gramont étoit ennemi de ces sortes de plaisirs : cela fit qu'il ne le connut que fort médiocrement. Tout ce que l'on en peut dire, suivant l'idée qu'il en a donnée, et le rapport de ses meilleurs amis et des personnes désintéressées, c'est que c'étoit un homme qui, par rapport à l'esprit, étoit brouillé avec le sens commun, sans érudition, point d'étude, et avoit une aussi foible connoissance des affaires de l'Empire que des siennes propres. Quant au corps, il étoit grand, et fort camard. Il excelloit dans la connoissance du bon vin, dont il prenoit une si grande quantité et pendant tant de temps, qu'il faisoit avouer, à ceux qui buvoient avec lui, qu'il étoit très-difficile de lui tenir tête. On eut la satisfaction de faire rendre à son frère l'argent qu'on lui avoit donné de la part du Roi, et il eut la douleur de le restituer avec amertume : ce qui ne se fit pas sans beaucoup de résistance, car c'étoit un cavalier des plus tenaces.

L'électeur de Cologne, cousin germain de celui de Bavière, étoit un prince dont les qualités de l'ame ne cédoient en rien à celles de la naissance. Sa bonté naturelle ne se peut exprimer : désintéressé au dernier point (louange peu due aux Allemands, ainsi que je l'ai répété plusieurs fois), ferme dans ses paroles, sensible à tout ce qui pouvoit toucher son honneur, civil autant que les prétentions de la maison de Bavière, qui ne sont pas petites, lui pouvoient permettre; qui n'a jamais connu de femme en sa vie, et qui ne buvoit par excès que lorsque de certaines compagnies et les occasions le portoient indispensablement à le faire. Son génie n'étoit pas fort élevé, et

son naturel doux et facile faisoit qu'il se laissoit gouverner, particulièrement par le comte Egon de Furstemberg, lequel étoit devenu le maître de ses volontés; il s'adonnoit fort à la chimie, mais plutôt par curiosité que par aucune espérance de trouver la pierre philosophale, dont on l'avoit accusé.

Il ne fut pas satisfait de la maison d'Autriche dans la diète de Ratisbonne; car, à son préjudice, elle y donna l'avantage à l'électeur de Mayence de sacrer Ferdinand IV comme roi des Romains (1); et l'on fit en sorte avec ledit électeur de Mayence que dans Francfort, qui est de son archevêché, il céda à celui de Cologne la prérogative de sacrer Léopold I (2): ce qui ne fut pas un médiocre service rendu au Roi, ni une petite marque du bon sens de l'électeur de Mayence, qui, par un moyen qui ne lui coûtoit rien, gagna l'amitié et la confiance du Roi, et forma cette liaison entre eux qui, pour dire la vérité, fut la principale cause de tous les avantages que la France a reçus de la capitulation et de la ligue des princes d'Allemagne, que le maréchal de Gramont et M. de Lyonne firent après l'élection de l'Empereur.

La dissimulation n'étoit point connue de l'électeur de Cologne, et il n'a jamais cessé de faire connoître aux Autrichiens, en tout et partout, qu'ils n'avoient

(1) L'archevêque de Cologne prétendoit que le droit de sacrer le roi des Romains appartenoit à son siége. Il fit entrer des troupes dans l'église : l'archevêque de Mayence en avoit aussi. On étoit prêt à en venir aux mains. L'intervention de l'Empereur prévint ce scandale : l'archevêque de Cologne, obligé de céder, partit aussitôt sans prendre congé de l'Empereur. — (2) Les deux archevêques signèrent, le 25 juin 1657, un traité portant qu'à l'avenir ils auroient chacun le droit de sacrer l'Empereur dans leur diocese, et que hors du diocèse ils alterneroient.

rien à attendre de lui ; ce qui l'obligea à prendre pour toute devise dans l'étendard de ses gardes : *Bis decipi ab uno ignominiosum est.* Son parler étoit aussi franc que son procédé. Après que l'Empereur fut sacré et couronné, il lui parla en ces termes : « Vous « vous êtes bien ennuyé ici, et avez long-temps at- « tendu ; mais c'eût été bien pis si Votre Majesté « n'eût pas signé la capitulation dans la même forme « que nous lui avons présentée, car il est certain que « vous n'eussiez jamais été empereur. »

Ce discours paroîtra sans doute aussi laconique que significatif : sur quoi Sa Majesté Impériale, ne trouvant point la répartie assez promptement, ouvrit seulement sa grande bouche, et ne fit aucune réponse.

Le maréchal de Gramont et ledit électeur ne se virent jamais qu'en lieu tiers, à cause de la difficulté que la maison de Bavière fait de donner la main droite aux ambassadeurs de France ; mais pour cela ils n'en furent pas moins d'accord ensemble, ni moins amis intimes.

Je ne dirai ni grand bien ni grand mal de l'électeur de Saxe. Ce prince étoit entièrement gouverné, et n'avoit d'autre application que celle de boire excessivement tous les jours de sa vie : qualités rares, dont il avoit hérité de l'électeur son père (1). Ses principaux conseillers étoient absolument dépendans de l'Empereur : ce n'est pas que quelquefois ils n'eussent à pâtir avec lui, car il les traitoit fort mal de paroles, et la plus grande injure qu'il leur disoit, c'étoit de les appeler calvinistes, qui à son égard sur-

(1) *Son père* : Jean-Georges I, mort en 1656.

passoit celle de schelmes (1); mais après tout il ne faisoit que ce qu'ils vouloient. Il étoit fort zélé pour la religion luthérienne; et le jour qu'il communioit, il portoit ce respect au sacrement de ne pas s'enivrer le matin : mais aussi en revanche, le soir, il réparoit l'omission, et buvoit toute la nuit jusques à ce qu'il tombât sous la table, de même que tous ses convives.

Les Autrichiens l'avoient flatté du mariage de l'Empereur avec sa fille (2); ce qui l'attachoit encore davantage à leurs intérêts : mais la suite a fait voir combien ils étoient éloignés de cette pensée, à laquelle, pour dire vrai, le seul électeur étoit capable d'ajouter foi. Quand il arriva à Francfort, le maréchal de Gramont et M. de Lyonne résolurent de ne le pas voir, connoissant combien c'étoit une chose inutile; mais une certaine négociation de Gravel et du prince de Hombourg avec l'électeur, dans laquelle le maréchal et M. de Lyonne n'avoient nulle part, les fit changer de résolution, et peut-être, si je l'ose dire, trop légèrement.

Voici comme la chose se passa : le prince de Hombourg prétendit avoir la parole de l'électeur qu'en cas que les ambassadeurs de France le visitassent les premiers, il leur rendroit la visite plutôt qu'à ceux d'Espagne. Pour s'en assurer davantage, on envoya Gravel conférer avec lui. J'ignore de quelle sorte ils négocièrent ensemble; mais ledit Gravel revint avec une satisfaction et une alégresse indicible, très-

(1) *Schelmes* : De l'allemand *schelm*, traître, scélérat. — (2) *Sa fille* : Erdmuth-Sophie; elle épousa Christian-Ernest, margrave de Brandebourg-Bareith.

persuadé qu'il avoit remporté une grande victoire, et que pour en avoir le fruit il n'y avoit pas de temps à perdre; qu'il falloit se hâter; que les ambassadeurs d'Espagne le devoient visiter sur les quatre heures; et que si le maréchal de Gramont et M. de Lyonne y alloient à trois, ils gagneroient les autres de la main, et donneroient ce prétexte à l'électeur, qui ne demandoit pas mieux pour les visiter les premiers. M. de Lyonne dînoit ce jour-là avec le maréchal: leurs gens ne se hâtoient pas assez d'atteler leurs carrosses, et il sembloit que c'étoit la plus belle chose du monde d'obliger un vicaire de l'Empire si dévoué à la maison d'Autriche, et que l'Empereur avoit obligé de quitter ses Etats par les grosses sommes d'argent que lui donnoient les Espagnols pour se trouver à la diète, de visiter les ambassadeurs de France les premiers. Le maréchal de Gramont y résista autant qu'il put, ne voyant pas assez clair à son gré en une affaire où il y avoit si peu de vraisemblance; mais le prince de Hombourg et Gravel, qui avoient traité la chose, la mettoient si fort hors de doute, et lui rompoient tellement la tête du préjudice que son incrédulité faisoit aux affaires du Roi, que pour ne se pas charger d'un tel paquet, qui ne pouvoit être attribué qu'à sa seule obstination, il se laissa aller, quoique malgré lui.

L'électeur les reçut à la descente du carrosse, leur donna la porte et la main droite; mais le maréchal appréhendant en sortant, par quelque démarche qu'il vit faire à l'électeur, qu'il ne le voulût couper et se mettre entre lui et M. de Lyonne, il le fit passer devant, et tint toujours l'électeur par la main à toutes

les portes: mais ce n'étoit pas son dessein, et il les conduisit jusques à leurs carrosses, ne partant point de la cour qu'ils n'eussent marché.

Toutes ces belles apparences et ce cérémonial admirable eurent la suite dont le maréchal de Gramont s'étoit douté : car, comme on prétendoit que l'électeur avoit traité avec Gravel sans la participation de ses ministres (ce qui pouvoit bien être), ils eurent le temps de lui tourner la tête à leur mode, et le crédit de lui faire faire la première visite aux Espagnols. Il envoya demander ensuite audience au maréchal de Gramont, qu'il lui refusa tout net, en l'assurant qu'il ne traiteroit jamais avec lui. Après quoi il affecta de passer tous les jours devant son logis sans nulle apparence de civilité: ce qu'un duc de Saxe, vicaire de l'Empire, dans un interrègne, à la vue de toute l'Allemagne, n'avoit pas trop accoutumé de voir pratiquer. Enfin ce bonhomme ne pouvoit souffrir de ne point boire avec le maréchal: ce qui l'engagea de prier l'électeur palatin de le mener chez lui; mais il fut repoussé à la barricade. Il s'adressa ensuite aux électeurs de Mayence et de Cologne, les suppliant d'écrire au Roi, et fit lui-même toutes les excuses imaginables; en sorte que le Roi traitant cette affaire de bagatelle, et le cardinal n'en ayant fait que rire, Sa Majesté ordonna au maréchal de faire ce que lesdits électeurs trouveroient à propos. Le champ de bataille fut pris chez le comte Egon de Furstemberg, où se trouvèrent les électeurs de Mayence et de Cologne. Le dîner dura depuis midi jusqu'à neuf heures du soir, au bruit des trompettes et des timbales, qu'on eut toujours dans les oreilles :

on y but bien deux ou trois mille santés; la table fut étayée, tous les électeurs dansèrent dessus; le maréchal, qui étoit boiteux, y menoit le branle: tous les convives s'enivrèrent. L'électeur de Saxe et le maréchal de Gramont restèrent toujours depuis les meilleurs amis du monde.

Au commencement de septembre jusques à la fin du mois de décembre, le Roi et tous les gens qui étoient dans ses intérêts faisoient ce qu'ils pouvoient pour se persuader à eux-mêmes que l'électeur de Bavière avoit assez d'élévation dans l'ame pour songer à l'Empire. Le cardinal Mazarin avoit fait faire deux voyages à Munich à un certain castrat, musicien italien, nommé Atto, drôle qui ne manquoit pas d'intelligence, et qui connoissoit particulièrement l'électrice (1). Cette princesse, douée de beaucoup d'esprit, n'étoit pas sans ambition; et n'ayant pu être reine de France (chose dont elle s'étoit flattée avec raison), songeoit par toutes sortes de moyens à devenir impératrice. Elle avoit mis tout en œuvre pour persuader à l'électeur son mari que le temps étoit propre pour parvenir à une si grande dignité; et elle le faisoit parler d'une manière, ou qui n'étoit pas véritable, ou qui, exagérant à l'excès, ne se rencontroit pas conforme à ce que ses ambassadeurs publioient journellement à Francfort. Ce n'est pas que l'électeur n'eût écrit au Roi, de manière qu'on pouvoit expliquer sa lettre comme partant d'un esprit fort partagé entre se contenter de sa condition, ou souhaiter de s'élever plus haut; mais c'étoit pourtant

(1) *L'électrice* : Henriette-Adelaïde de Savoie, fille du duc Victor-Amédée et de Christine de France.

en termes si généraux, qu'on n'y devoit pas faire grand fondement.

Les lettres de l'électrice parloient tout un autre langage, et étoient écrites selon ses souhaits. Atto, de son côté, persistoit à dire que l'électeur étoit tout autre qu'on ne le croyoit; et que si la prudence l'empêchoit de se déclarer en une affaire si délicate, il ne laissoit pas d'avoir des sentimens qui paroîtroient lorsqu'il verroit que le temps seroit favorable : ce qu'il ne pouvoit faire auparavant, attendu qu'en le faisant il attireroit la ruine d'une maison qui étoit assez bien établie, pour ne pas l'exposer par une semblable déclaration à courre risque de la perdre mal à propos.

Les plus longues et les plus secrètes conversations du maréchal de Gramont et de M. de Lyonne avec l'électeur de Mayence et le comte Egon de Furstemberg, ambassadeur de celui de Cologne, rouloient toutes sur cette matière. L'électeur de Mayence ne pouvoit se persuader qu'on dût rien attendre de l'électeur qui fût conforme aux lettres de l'électrice. Celui de Cologne, par la raison du sang, et par celle qu'on croit aisément ce qu'on désire, en jugeoit tout autrement, et les plénipotentiaires de France étoient de son opinion. Mais enfin, pour voir plus clair à la chose, et savoir à quoi s'en tenir, ils résolurent tous ensemble d'envoyer en poste le comte Egon de Furstemberg à Munich, auquel l'on estimoit que l'électeur se déclareroit peut-être avec plus d'ouverture de cœur qu'à sa femme, et qu'au négociateur musicien que le cardinal avoit employé en cette cour.

Jamais il n'y eut une joie pareille à celle du comte

Egon à son retour de Bavière : et pour ne pas entrer en beaucoup de particularités, dont le détail seroit ennuyeux, je dirai seulement qu'il revint très-convaincu que l'électeur de Bavière accepteroit la couronne impériale avec joie; mais que c'étoit un secret qu'il falloit garder religieusement, et même pria avec instance les ambassadeurs de France d'affecter des mines mélancoliques (à quoi néanmoins le maréchal de Gramont ne s'entendoit guère), pour mieux en donner à tâter au public, et l'empêcher de pénétrer les heureux succès de sa négociation.

L'on croyoit donc être bien fin, et avoir ville gagnée, lorsqu'ayant été rapporté quelque chose au duc de Bavière de ce qui avoit été dit par le comte Egon, ou pour guérir la défiance que son voyage avoit donnée aux Autrichiens, il écrivit une lettre à ses ambassadeurs, par laquelle il désavouoit, depuis le premier mot jusqu'au dernier, tout ce que le comte Egon disoit ou pourroit dire.

Ce qui s'appelle des gens penauds et confondus fut ceux qui avoient donné à bride abattue dans la certitude des assurances du comte Egon. Cependant on ne laissoit pas encore de chercher à se flatter; mais cela finit bientôt, lorsqu'on sut que le docteur Exel, l'un des ambassadeurs bavarois, avoit dit en plein collége que si tous les électeurs vouloient couronner son maître, il secoueroit la tête pour laisser tomber la couronne à ses pieds.

A la vérité, peu de temps après les électeurs de Bavière et de Saxe écrivirent une lettre injurieuse à l'électeur de Mayence, dans laquelle ils lui reprochoient aigrement l'entrée des ambassadeurs de France

à Francfort, le convioient, selon toutes les constitutions de l'Empire, de les en faire sortir, et l'accusoient, en paroles couvertes, de retarder un bien général, comme étoit celui de l'élection, par des intérêts particuliers : ce qui piqua l'électeur de Mayence au dernier point. Il répondit comme il devoit à messieurs les vicaires (1), et dit aux ambassadeurs de France que c'étoit à eux maintenant à juger si toutes les choses qu'on leur avoit rapportées pour des réalités n'étoient pas autant de fables, et si un homme qui écrivoit et faisoit parler ses ambassadeurs comme l'électeur de Bavière prétendoit d'être empereur. Il y avoit peu de réponse à lui faire, car la fausse monnoie n'avoit pas trop de débit chez lui ; mais comme dans une affaire semblable il est bon de ne se rendre que le plus tard qu'on peut, le maréchal de Gramont et M. de Lyonne résolurent que le maréchal iroit faire un voyage à Munich. Il avoit été prisonnier du feu électeur Maximilien à la bataille de Nordlingen ; le comte de Curtz avoit été son hôte ; il avoit reçu pendant sa prison toutes les civilités et les bons traitemens de l'électeur qu'on peut s'imaginer. Le comte de Curtz et lui s'écrivoient fréquemment ; ce même comte de Curtz avoit demandé plusieurs fois à Atto, musicien du cardinal, duquel j'ai parlé, pourquoi le maréchal de Gramont ne venoit pas faire un tour à Munich, où l'électeur le verroit non-seulement volontiers, mais avec plaisir. L'électrice, de son côté, étoit persuadée

(1) L'électeur de Saxe étoit vicaire de l'Empire : l'électeur de Bavière en prenoit le titre. Pendant la diète, on dédia au maréchal de Gramont une très-longue dissertation, qui avoit pour objet de prouver que le vicariat de l'Empire appartenoit incontestablement à la Bavière.

que cela pourroit faire un bon effet. Pour conclusion, après avoir bien repassé l'affaire de tous les côtés, et pris les avis de ceux qui étoient dans les intérêts de la France, on conclut qu'il falloit que le maréchal fît ce voyage comme duc de Gramont, obligé à la mémoire du feu électeur, sans prendre la qualité d'ambassadeur, où il se fût trouvé deux inconvéniens insurmontables : l'un, celui de la main droite, que Bavière ne donne point aux ambassadeurs, et l'autre, qu'il eût fallu une lettre de croyance pour l'électeur, laquelle, sans le titre de vicaire, il n'eût pas reçue, ayant renvoyé celles du roi de Suède et de Brandebourg, même avec assez d'impolitesse, parce que sur le dessus il avoit été omis ; et le Roi ne voulant pas décider cette question entre le palatin et lui, ce qui bien certainement nous eût fait perdre l'un sans nous faire gagner l'autre. On convint aussi que le maréchal partiroit de Francfort sous le prétexte d'aller à Heidelberg, où le landgrave de Hesse l'avoit fait prier d'aller, pour tâcher de trouver quelque remède à la conduite de l'électeur palatin avec sa femme, qui étoit sœur dudit landgrave : et l'on fut aussi pareillement d'avis, par plusieurs raisons, de celer le voyage de Munich à l'électeur de Mayence jusques à ce que le maréchal partît de Heidelberg, d'où le maréchal de Gramont lui écriroit ; que pour sortir du *vult et non vult* de l'électeur de Bavière (car c'étoient les termes latins de l'électeur de Mayence), qu'il s'étoit résolu d'aller à Munich sans ordre du Roi, et comme particulier ; que ce n'étoit pas dans l'espoir de persuader, mais seulement dans le dessein de s'éclaircir par lui-même du fait en question, n'étant pas rai-

sonnable que le Roi employât son crédit, ses amis et ses finances, pour servir un homme dans le temps qu'il faisoit toutes les choses imaginables pour se nuire à lui-même ; et que pour une bonne fois il falloit sortir de ces obscurités.

La relation de ce voyage de Bavière consistant en un fort long mémoire que le maréchal de Gramont envoya au Roi, et ayant dit au commencement de mon discours que je remettois l'exacte narration de cette négociation à ses dépêches à la cour, je me contenterai de mettre seulement ici quelques particularités, et commencerai par le discours que le maréchal fit à l'électeur de Bavière à sa première audience, dont voici mot à mot la teneur.

Le maréchal de Gramont lui dit qu'il avoit entrepris ce voyage sans que le Roi son maître en fût informé, par l'unique passion qu'il avoit pour sa personne, et pour la grandeur de sa maison ; la mémoire des obligations qu'il avoit à l'électeur son père étant encore si vive, qu'il se seroit fait un reproche éternel s'il n'étoit venu lui-même l'informer de l'état des choses dans la conjoncture présente de l'élection d'un empereur ; qu'il prétendoit aussi le désabuser de ce nombre infini de fables dont on lui rebattoit les oreilles, et qu'après cela il étoit obligé de savoir de sa propre bouche son intention, laquelle le procédé de ses ministres ne rendoit seulement pas douteuse, mais la publioient tout-à-fait éloignée d'aspirer à l'Empire : que cela étant, il n'étoit pas raisonnable que Sa Majesté employât ses amis, commît son autorité et prodiguât ses finances pour l'élévation d'un prince qui se vouloit si peu de bien à soi-même, et que les

ambassadeurs du Roi passeroient pour des imbéciles de s'appliquer toujours à le vouloir servir utilement, lorsqu'il feroit lui-même toutes les choses qui pourroient l'en exclure; que, selon ce qu'il plairoit à Son Altesse Electorale lui répondre, il régleroit sa conduite; que cependant il pouvoit s'avancer de lui dire que quand bien il ne voudroit pas de l'Empire, messieurs les Autrichiens ne seroient pas tout-à-fait assurés de le perpétuer dans leur maison; que le Roi avoit des amis en Allemagne assez fidèles et puissans pour seconder ses bonnes intentions; mais que Sa Majesté mettoit Son Altesse Electorale à la tête de tous, et qu'il la supplioit instamment de considérer qu'il n'y avoit que Dieu et elle qui pussent lui ôter la couronne impériale de dessus la tête.

L'électeur lui répondit qu'il ne seroit jamais ingrat des obligations qu'il reconnoissoit avoir au Roi, lesquelles il avouoit être infinies; que lui et toute sa maison étoient redevables à Sa Majesté de l'électorat, et des avantages reçus par la paix de Munster; et que, pour comble d'obligations, les soins qu'elle prenoit pour l'élever à la dignité impériale lui étoient si sensibles, qu'il ne pouvoit trouver de paroles pour exprimer toute sa reconnoissance; qu'on lui faisoit tort de croire qu'il eût si peu de courage et d'ambition que de refuser un honneur semblable; mais que l'affaire dont il s'agissoit étoit de telle nature et si grave, qu'elle méritoit bien qu'il y agît avec autant de circonspection que de prudence; et qu'il lui demandoit seulement un peu de temps pour bien peser ce qu'il auroit à faire et à lui répondre.

Le maréchal mit toute son éloquence en œuvre

pour le flatter et se rendre agréable, en louant sa personne et le caractère de son esprit : il lui dit qu'il espéroit être le premier qui le traiteroit de *sacrée Majesté Impériale;* que rien ne lui faisoit tant de peine que d'être obligé de donner à un prince tel que lui le titre d'altesse, qui étoit devenu si commun partout et à si bon marché, et qu'il lui sembloit que sa tête pouvoit aisément soutenir la pesanteur d'une couronne; qu'il ne lui croyoit pas moins de cœur et de grandeur d'ame qu'au feu roi de Suède, qui avoit traversé tant de pays, essuyé tant de périls, donné tant de batailles, et enfin perdu la vie, pour usurper l'Empire, lequel Son Altesse Electorale pouvoit avoir sans hasard et sans crime, et se voir légitimement sur un trône, soutenu de toutes les forces d'Allemagne, et des couronnes de France et de Suède ; qu'après cela il ne pouvoit s'imaginer que la puissance de la maison d'Autriche lui pût ni dût être formidable; qu'il n'étoit pas besoin de lui représenter l'état présent où elle se trouvoit, et qu'il devoit aisément comprendre que les armées mises sur pied en Allemagne par les finances d'Espagne ne seroient pas trop nombreuses; et qu'enfin l'armée seule de l'électeur son père avoit toujours été plus considérable que celle de l'Empereur.

Le maréchal connut aisément que l'électeur l'écoutoit avec plaisir : aussi se servit-il habilement de l'occasion de lui parler du tort que lui faisoit le docteur Exel, l'un de ses ambassadeurs à Francfort, qui publioit hautement, à ceux qui vouloient et qui ne vouloient pas l'entendre, que quand tous les électeurs voudroient le couronner, il secoueroit la tête pour faire

tomber sa couronne, qu'il le conjuroit de se mettre un peu à la place des autres, et quelle opinion il auroit d'un prince de vingt-deux ans touché de ces louables et généreux sentimens.

L'électeur lui répondit en colère que s'il étoit vrai que ledit Exel eût tenu de pareils discours, il le révoqueroit sur-le-champ, et le châtieroit. Le maréchal voyant qu'il prenoit feu, le supplia de trouver bon qu'avec franchise il lui représentât que sa conduite lui faisoit perdre tous ses amis et les nôtres, et qu'enfin il falloit y apporter du remède; que Son Altesse n'ignoroit pas de quel poids étoit l'électeur de Mayence, qui, depuis quelque temps, ne leur reprochoit autre chose que la répugnance de Son Altesse pour l'Empire.

Sur cela il lui dit par deux fois qu'il le conjuroit de vouloir désabuser l'électeur de Mayence, et qu'il lui en seroit très-obligé. Le maréchal jugeant que c'étoit un bon commencement pour parvenir au but qu'il s'étoit proposé, et pour le laisser sur cette bonne bouche, il lui répondit qu'il étoit ravi de lui voir prendre le bon chemin, et qu'il le supplioit encore une fois de bien penser à la manière dont on se devoit gouverner pour ôter à l'électeur de Mayence son lieu commun ordinaire, qui étoit qu'on ne lui rapportoit jamais que des paroles dont immédiatement les effets paroissoient contraires.

Il lui parla ensuite de la conduite qu'il avoit voulu avoir avec le comte de Curtz, et qu'il lui avoit promis de lui tenir les mêmes discours qu'il tiendroit à Son Altesse, qui consistoient en ce qu'il le croyoit trop habile homme pour se vouloir charger du paquet

dont on vouloit l'endosser, c'est-à-dire pour conseiller à son maître de ne pas accepter l'Empire, puisque, l'ayant cru, il viendroit un temps où Son Altesse se repentiroit par un nombre infini de raisons particulières, outre la générale, que les hommes désirent le plus souvent ce qu'ils ne peuvent avoir; et qu'il l'assuroit qu'il ne manqueroit pas de gens qui seroient continuellement à ses trousses pour lui faire voir sa faute, et lui représenter le comte de Curtz comme celui qui l'auroit dégradé, et lui auroit ôté la première dignité qui fût dans l'univers; qu'après cela il pouvoit considérer si sa personne seroit en sûreté. Ce raisonnement, quoique fort et pressant, ne déplut pas à l'électeur.

Quant aux sornettes sur le palatin, il supplia Son Altesse de trouver bon qu'il ne lui en dît mot, la chose étant de telle nature, qu'il s'étonnoit qu'un prince aussi habile et aussi judicieux que lui n'eût pas fait taire ceux qui avoient eu l'audace de l'en entretenir, n'y ayant point d'enfant de dix ans qui pût croire que dans le même temps que le Roi faisoit ses derniers efforts pour l'élever à l'Empire, il donnât au palatin mille chevaux et mille hommes de pied pour attaquer Weiden sur les frontières de Bohême; que c'étoit un discours si ridicule en toutes ses parties, qu'on ne le pouvoit entendre sans indignation.

Les autres audiences du maréchal auprès de l'électeur, ses conversations réitérées avec le comte de Curtz, les raisons de part et d'autre, et la chanson ordinaire dudit comte que l'électeur son maître étoit passif et non pas actif, aboutirent enfin à la franche et ingénue déclaration suivante.

Cette dernière scène parut étonnante au maréchal: car sans qu'il fût nécessaire, ni même que le discours le demandât, le comte de Curtz commença tout d'un coup à lui dire que, pour lui, il ne vouloit tromper personne; qu'il n'avoit point conseillé à son maître d'accepter l'Empire, qu'il ne lui conseilleroit jamais; et que ses raisons étoient si fortes et si bonnes sur ce sujet, que s'il les pouvoit confier à quelqu'un, il étoit bien assuré que ce quelqu'un-là s'en paieroit, et trouveroit qu'il avoit grande raison de penser de la sorte. Il n'eut pas lâché la parole, que le maréchal de Gramont, prenant un visage fort gai, lui rendit mille grâces de l'épanchement de cœur qu'il avoit avec lui, lequel le confirmoit entièrement dans l'opinion qu'il avoit toujours eue de sa droiture et de son intégrité; et qu'en le désabusant nettement il lui faisoit avoir une des fins qu'il s'étoit proposée dans son voyage, qui étoit, en voyant clair dans la conduite de l'électeur, de pouvoir au moins désabuser le Roi son maître, n'étant point venu à Munich (ainsi qu'il lui avoit souventes fois réitéré) pour persuader, mais uniquement pour être éclairci; et que ne le pouvant être de meilleure bouche ni plus sûre, il demandoit dans l'instant son audience de congé.

Que quant aux raisons qu'il disoit le devoir convaincre, il faudroit que sa rhétorique fût bien puissante pour lui persuader qu'elles fussent valables; mais qu'au contraire il ne pouvoit s'empêcher de lui dire avec franchise qu'il le tenoit bien hardi de se charger d'un fardeau qui pourroit un jour l'accabler.

Cet entretien fini, le comte de Curtz alla trouver l'électeur, lequel, un quart-d'heure après, envoya un

gentilhomme de sa chambre supplier le maréchal de rester encore quelques jours à Munich : ce dont il s'excusa en termes respectueux et polis, en faisant dire à l'électeur que, puisqu'il n'y avoit rien à faire auprès de sa personne, il devoit rendre compte au Roi d'un temps qu'il étoit obligé d'employer pour son service à Francfort.

Cependant le maréchal informoit régulièrement l'électrice de tout ce qui se passoit entre l'électeur, le comte de Curtz et lui. Sa douleur fut telle qu'on la peut imaginer, quand elle apprit qu'il n'y avoit rien à faire pour un homme qui étoit inventif à se servir d'obstacle à lui-même. Et après avoir déploré sa condition, il prit congé d'elle et de l'électeur.

C'étoit une des plus belles princesses qu'on peut voir, et qui avoit tout l'agrément et le solide dans l'esprit qu'on peut avoir : elle chantoit et jouoit du luth à la perfection, et s'intéressoit vivement à tout ce qui pouvoit avoir relation à la grandeur du Roi et de la France.

L'électeur étoit grand sans être de belle taille, qu'il avoit extrêmement contrainte. L'on ne peut pas dire que son visage fût tout-à-fait désagréable, mais il s'en falloit aussi beaucoup qu'il fût avenant : mauvaise grâce à ce qu'il faisoit, et le rude dans sa personne de la nation tudesque. Il savoit fort bien la langue italienne, et ses discours étoient assez suivis, et ne s'éloignoient pas du bon sens. Il n'avoit aucun plaisir de tous ceux que les jeunes gens ont accoutumé de prendre, et n'agissoit presque jamais de lui-même sur rien, étant entièrement résigné aux volontés de ses ministres : du reste, dévot et pieux autant qu'on

le peut être, et très-convaincu que, suivant la conduite de ses directeurs, il pouvoit aussi peu errer que le Pape.

Le maréchal de Gramont de retour à Francfort y trouva, pour adoucissement à la fatigue d'un long et pénible voyage, une rupture presque ouverte entre l'électeur de Mayence et M. de Lyonne. Le premier étoit fort aigri de tous les discours qu'on lui mandoit de Paris qui s'y tenoient de lui, l'autre persuadé qu'ils n'étoient point sans fondement. Et sur toutes choses le départ fort secret du comte d'Etlingen, qu'on publioit porter au roi de Hongrie l'assurance et la parole que l'électeur seroit dans ses intérêts, mettoit nos affaires en grand désordre, et quasi hors d'espérance de bon succès. Les préparatifs du voyage du roi de Hongrie pour Francfort, et son approche à Prague, faisoient croire qu'il ne l'entreprendroit jamais sans être assuré dudit électeur; ce qui autrement eût été se commettre fort hors de propos : mais le coup du plus habile homme du monde fut celui que fit le cardinal Mazarin, qui étant informé de tout ce que je viens de dire, tant par les lettres de M. de Lyonne que par une infinité d'autres particularités qui n'étoient pas sans apparence, envoya en toute diligence Rousseleau, son secrétaire favori, à l'électeur de Mayence, chargé de lettres les plus obligeantes qu'elles pouvoient être, qui assura l'électeur de la confiance entière que le Roi avoit en son amitié. L'on peut dire avec vérité que c'est un trait de la prudence et de la raffinée politique de ce ministre éclairé.

L'on ne peut s'imaginer le bon effet que produisit

cette ouverture de cœur et cet abandon apparent; car quoiqu'il fût certain que l'électeur ne s'étoit pas encore engagé, il étoit néanmoins véritable qu'il avoit donné de bonnes paroles au comte d'Etlingen, sur lesquelles le voyage du roi de Hongrie s'étoit principalement fondé. Et il est à croire que l'électeur, persuadé que le Roi se défioit de lui, avoit un peu plus que de raison voulu ménager la maison d'Autriche, et avoir par ce moyen plus d'une corde à son arc.

Enfin l'on n'oublia rien de tout ce qu'il falloit faire pour regagner ce que l'on avoit perdu de crédit auprès de lui. Les mémoires qu'on envoya à la cour sont remplis des moyens dont on se servit auprès de ses parens et de ses amis les plus intimes, qui furent assez proportionnés à leur humeur pour n'être pas inutiles.

Un grand repas qu'on fit ensuite chez l'électeur, qui dura depuis midi jusques à neuf heures du soir (car rien ne se rapatrie bien et solidement avec les Allemands que dans la chaleur du vin, où ils appellent les convives qui boivent le mieux et le plus long-temps *leurs chers frères*), renouvela toute l'ancienne tendresse de l'électeur et des ambassadeurs de France. Ce ne furent que protestations d'une amitié véritable, et détestations de tout ce qui avoit pu causer la moindre défiance de part et d'autre. Et le maréchal de Gramont prit à fort bon augure lorsqu'au premier verre de vin l'électeur lui dit, avec une mine ouverte et gaillarde: *Non sit jurgium inter fratres.* Le maréchal lui rendit un compte fort exact de toute sa négociation de Bavière, et il fut transporté de joie que ledit maréchal eût connu par lui-même qu'il ne

s'étoit jamais mécompté sur ce qu'on avoit dû attendre de la foiblesse et du peu de solidité de cet électeur, que ses ministres tenoient en brassière, ainsi qu'il l'avoit toujours dit.

Il fallut donc tourner ailleurs ses pas, suivre une autre route, et poser pour un fondement solide que, par un nombre infini de raisons invincibles, il n'y pouvoit avoir d'autre empereur que celui dont il s'agissoit : ce qui obligea, sans plus perdre de temps, à jeter ceux de la capitulation et de la ligue, qui étoient si solides qu'ils subsisteroient encore en leur entier, si l'on avoit bien voulu suivre les mêmes erremens.

Mais, pour revenir à la suite de ce discours, il faut reprendre le temps auquel le roi de Hongrie, l'archiduc Léopold, Guillaume son oncle et les ambassadeurs d'Espagne arrivèrent à Francfort, qui fut le 19 mars, et passer par dessus les choses qui se traitèrent depuis le mois de janvier jusques à celui de mars, qui ne furent, à proprement parler, qu'une application continuelle à se bien assurer de l'électeur de Mayence, et à chercher les moyens d'avoir celui de Brandebourg favorable, puisque de sa voix dépendoit ce que l'on pouvoit espérer d'avantageux.

Le collége électoral étoit composé de sept électeurs, sans comprendre le roi de Bohême, qui fait le huitième; et comme les Autrichiens se faisoient forts de Trèves, de Bavière et de Saxe, celui de Brandebourg emportoit indubitablement la balance, et donnoit l'avantage à ceux du côté desquels il se tournoit. Ce n'étoit pas une entreprise peu difficile; et je puis dire même qu'elle surpassoit l'attente publique, la légèreté de l'esprit de cet électeur le faisant changer

à tout moment de résolution, et l'alliance qu'il avoit avec le roi de Hongrie, la jonction de leurs armées, et plusieurs autres considérations, ne laissant aucun lieu de douter de son attachement à la maison d'Autriche, laquelle il ne pouvoit jamais servir si utilement que dans cette occasion. Néanmoins le maréchal de Gramont et M. de Lyonne ne perdirent point courage, et suivirent toujours leur chemin, quoique épineux, et malaisé à tenir. Enfin ils attaquèrent cette place par l'endroit où il leur parut y avoir le plus d'accès : et pour le faire court, ils donnèrent beaucoup d'argent à Canstein et à Yéna, ses ambassadeurs; car pour le prince Maurice de Nassau, ils ne lui en offrirent jamais, sachant que le crédit qu'il avoit auprès de son maître étoit fort médiocre, et qu'on ne l'avoit mis à la tête de cette ambassade que pour le faste et la seule représentation : ce qu'il faisoit fort honorablement, et par parenthèse très-commodément, n'y mettant pas un sou du sien, l'électeur se chargeant de toute la dépense. Après tout, le prince étoit fort homme d'honneur : mais pour savoir s'il eût été à l'épreuve de recevoir de l'argent, c'est ce que je ne veux pas décider; car c'étoit un rhétoricien qui persuadoit bien mieux à Francfort que Cicéron ne fit autrefois à Rome, ni Démosthènes à Athènes.

Cependant il falloit fournir des armes à Canstein et à Yéna; car l'on se persuadera aisément qu'ils ne faisoient pas de confidence à l'électeur leur maître de l'argent qu'ils prenoient à mains ouvertes des ambassadeurs de France. Pour cet effet, l'on n'en put trouver de plus perçantes que la peur que l'on fit à l'électeur que le Roi assisteroit le duc de Neubourg de

toutes ses forces pour attaquer Clèves ; et qu'après cela l'on verroit si la puissance de la maison d'Autriche, si abattue en tant d'endroits, pourroit le garantir d'un tel orage.

Jusqu'au jour de l'élection, le maréchal de Gramont et M. de Lyonne furent quasi toujours entre la crainte et l'espérance. Les avis leur venoient de tous côtés qu'ils prenoient de grands équivoques en cette matière ; et surtout l'électeur de Mayence ne se pouvoit persuader que celui de Brandebourg se tournât du côté du Roi, quoique du sien il mît tout en œuvre pour l'y obliger : mais les effets dans le temps de la capitulation firent voir que les mesures qu'on avoit prises n'avoient pas été courtes ni mal digérées ; et, au grand étonnement de toute la noble compagnie, l'électeur de Brandebourg fut de même avis que ceux de Mayence, de Cologne, et le palatin.

Je ne dois pas omettre les précautions qu'on prit pour la distribution de l'argent du Roi, que l'on donna très-largement et fort à propos ; cependant en telle sorte que personne ne l'a jamais touché qu'après avoir tenu la parole qui avoit été donnée. Et parce qu'il étoit raisonnable qu'on fût pareillement assuré de celle des ambassadeurs de Sa Majesté, ils le consignoient en mains tierces, excepté en certaines occasions où il falloit de nécessité donner quelque chose au hasard, mais dans lesquelles ils alloient néanmoins si bride en main, qu'on ne les pouvoit accuser d'une prodigalité outrée.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE CINQUANTE-SIXIÈME VOLUME.

MÉMOIRES DU DUC DE GUISE.

MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE GRAMONT.

FIN DU TOME CINQUANTE-SIXIÈME.

le peut être, et très-convaincu que, suivant la conduite de ses directeurs, il pouvoit aussi peu errer que le Pape.

Le maréchal de Gramont de retour à Francfort y trouva, pour adoucissement à la fatigue d'un long et pénible voyage, une rupture presque ouverte entre l'électeur de Mayence et M. de Lyonne. Le premier étoit fort aigri de tous les discours qu'on lui mandoit de Paris qui s'y tenoient de lui, l'autre persuadé qu'ils n'étoient point sans fondement. Et sur toutes choses le départ fort secret du comte d'Etlingen, qu'on publioit porter au roi de Hongrie l'assurance et la parole que l'électeur seroit dans ses intérêts, mettoit nos affaires en grand désordre, et quasi hors d'espérance de bon succès. Les préparatifs du voyage du roi de Hongrie pour Francfort, et son approche à Prague, faisoient croire qu'il ne l'entreprendroit jamais sans être assuré dudit électeur; ce qui autrement eût été se commettre fort hors de propos : mais le coup du plus habile homme du monde fut celui que fit le cardinal Mazarin, qui étant informé de tout ce que je viens de dire, tant par les lettres de M. de Lyonne que par une infinité d'autres particularités qui n'étoient pas sans apparence, envoya en toute diligence Rousseleau, son secrétaire favori, à l'électeur de Mayence, chargé de lettres les plus obligeantes qu'elles pouvoient être, qui assura l'électeur de la confiance entière que le Roi avoit en son amitié. L'on peut dire avec vérité que c'est un trait de la prudence et de la raffinée politique de ce ministre éclairé.

L'on ne peut s'imaginer le bon effet que produisit

cette ouverture de cœur et cet abandon apparent; car quoiqu'il fût certain que l'électeur ne s'étoit pas encore engagé, il étoit néanmoins véritable qu'il avoit donné de bonnes paroles au comte d'Etlingen, sur lesquelles le voyage du roi de Hongrie s'étoit principalement fondé. Et il est à croire que l'électeur, persuadé que le Roi se défioit de lui, avoit un peu plus que de raison voulu ménager la maison d'Autriche, et avoir par ce moyen plus d'une corde à son arc.

Enfin l'on n'oublia rien de tout ce qu'il falloit faire pour regagner ce que l'on avoit perdu de crédit auprès de lui. Les mémoires qu'on envoya à la cour sont remplis des moyens dont on se servit auprès de ses parens et de ses amis les plus intimes, qui furent assez proportionnés à leur humeur pour n'être pas inutiles.

Un grand repas qu'on fit ensuite chez l'électeur, qui dura depuis midi jusques à neuf heures du soir (car rien ne se rapatrie bien et solidement avec les Allemands que dans la chaleur du vin, où ils appellent les convives qui boivent le mieux et le plus long-temps *leurs chers frères*), renouvela toute l'ancienne tendresse de l'électeur et des ambassadeurs de France. Ce ne furent que protestations d'une amitié véritable, et détestations de tout ce qui avoit pu causer la moindre défiance de part et d'autre. Et le maréchal de Gramont prit à fort bon augure lorsqu'au premier verre de vin l'électeur lui dit, avec une mine ouverte et gaillarde: *Non sit jurgium inter fratres.* Le maréchal lui rendit un compte fort exact de toute sa négociation de Bavière, et il fut transporté de joie que ledit maréchal eût connu par lui-même qu'il ne

s'étoit jamais mécompté sur ce qu'on avoit dû attendre de la foiblesse et du peu de solidité de cet électeur, que ses ministres tenoient en brassière, ainsi qu'il l'avoit toujours dit.

Il fallut donc tourner ailleurs ses pas, suivre une autre route, et poser pour un fondement solide que, par un nombre infini de raisons invincibles, il n'y pouvoit avoir d'autre empereur que celui dont il s'agissoit : ce qui obligea, sans plus perdre de temps, à jeter ceux de la capitulation et de la ligue, qui étoient si solides qu'ils subsisteroient encore en leur entier, si l'on avoit bien voulu suivre les mêmes erremens.

Mais, pour revenir à la suite de ce discours, il faut reprendre le temps auquel le roi de Hongrie, l'archiduc Léopold, Guillaume son oncle et les ambassadeurs d'Espagne arrivèrent à Francfort, qui fut le 19 mars, et passer par dessus les choses qui se traitèrent depuis le mois de janvier jusques à celui de mars, qui ne furent, à proprement parler, qu'une application continuelle à se bien assurer de l'électeur de Mayence, et à chercher les moyens d'avoir celui de Brandebourg favorable, puisque de sa voix dépendoit ce que l'on pouvoit espérer d'avantageux.

Le collége électoral étoit composé de sept électeurs, sans comprendre le roi de Bohême, qui fait le huitième; et comme les Autrichiens se faisoient forts de Trèves, de Bavière et de Saxe, celui de Brandebourg emportoit indubitablement la balance, et donnoit l'avantage à ceux du côté desquels il se tournoit. Ce n'étoit pas une entreprise peu difficile; et je puis dire même qu'elle surpassoit l'attente publique, la légèreté de l'esprit de cet électeur le faisant changer

à tout moment de résolution, et l'alliance qu'il avoit avec le roi de Hongrie, la jonction de leurs armées, et plusieurs autres considérations, ne laissant aucun lieu de douter de son attachement à la maison d'Autriche, laquelle il ne pouvoit jamais servir si utilement que dans cette occasion. Néanmoins le maréchal de Gramont et M. de Lyonne ne perdirent point courage, et suivirent toujours leur chemin, quoique épineux, et malaisé à tenir. Enfin ils attaquèrent cette place par l'endroit où il leur parut y avoir le plus d'accès : et pour le faire court, ils donnèrent beaucoup d'argent à Canstein et à Yéna, ses ambassadeurs; car pour le prince Maurice de Nassau, ils ne lui en offrirent jamais, sachant que le crédit qu'il avoit auprès de son maître étoit fort médiocre, et qu'on ne l'avoit mis à la tête de cette ambassade que pour le faste et la seule représentation : ce qu'il faisoit fort honorablement, et par parenthèse très-commodément, n'y mettant pas un sou du sien, l'électeur se chargeant de toute la dépense. Après tout, le prince étoit fort homme d'honneur : mais pour savoir s'il eût été à l'épreuve de recevoir de l'argent, c'est ce que je ne veux pas décider; car c'étoit un rhétoricien qui persuadoit bien mieux à Francfort que Cicéron ne fit autrefois à Rome, ni Démosthènes à Athènes.

Cependant il falloit fournir des armes à Canstein et à Yéna ; car l'on se persuadera aisément qu'ils ne faisoient pas de confidence à l'électeur leur maître de l'argent qu'ils prenoient à mains ouvertes des ambassadeurs de France. Pour cet effet, l'on n'en put trouver de plus perçantes que la peur que l'on fit à l'électeur que le Roi assisteroit le duc de Neubourg de

toutes ses forces pour attaquer Clèves ; et qu'après cela l'on verroit si la puissance de la maison d'Autriche, si abattue en tant d'endroits, pourroit le garantir d'un tel orage.

Jusqu'au jour de l'élection, le maréchal de Gramont et M. de Lyonne furent quasi toujours entre la crainte et l'espérance. Les avis leur venoient de tous côtés qu'ils prenoient de grands équivoques en cette matière; et surtout l'électeur de Mayence ne se pouvoit persuader que celui de Brandebourg se tournât du côté du Roi, quoique du sien il mît tout en œuvre pour l'y obliger : mais les effets dans le temps de la capitulation firent voir que les mesures qu'on avoit prises n'avoient pas été courtes ni mal digérées; et, au grand étonnement de toute la noble compagnie, l'électeur de Brandebourg fut de même avis que ceux de Mayence, de Cologne, et le palatin.

Je ne dois pas omettre les précautions qu'on prit pour la distribution de l'argent du Roi, que l'on donna très-largement et fort à propos; cependant en telle sorte que personne ne l'a jamais touché qu'après avoir tenu la parole qui avoit été donnée. Et parce qu'il étoit raisonnable qu'on fût pareillement assuré de celle des ambassadeurs de Sa Majesté, ils le consignoient en mains tierces, excepté en certaines occasions où il falloit de nécessité donner quelque chose au hasard, mais dans lesquelles ils alloient néanmoins si bride en main, qu'on ne les pouvoit accuser d'une prodigalité outrée.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE CINQUANTE-SIXIÈME VOLUME.

MÉMOIRES DU DUC DE GUISE.

MÉMOIRES DU MARÉCHAL DE GRAMONT.

FIN DU TOME CINQUANTE-SIXIÈME.





